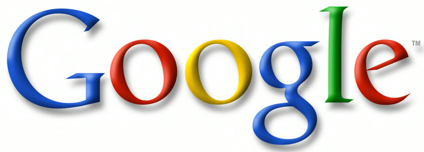
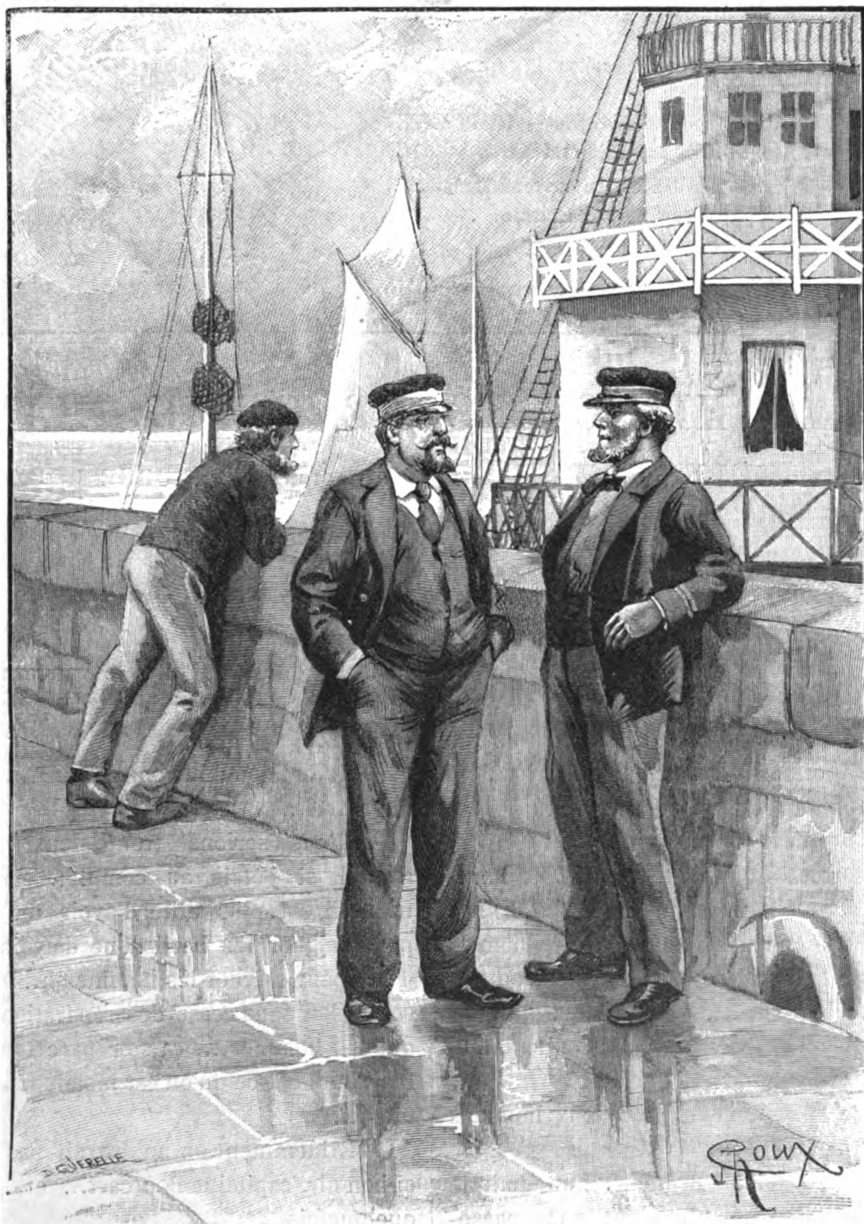

Google

LES HISTOIRES DE CABIDOULIN



CETTE CONVERSATION ENTRE LE CAPITAINE BOURCART ET L'OFFICIER DE PORT SE TENAIT SUR LA JETÉE DU HAVRE. (Page 3.)

LES HISTOIRES DE CABIDOULIN



CETTE CONVERSATION ENTRE LE CAPITAINE BOURCART ET L'OFFICIER DE PORT SE TENAIT SUR LA JETÉE DU HAVRE. (Page 3.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES DE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

I

Un départ retardé.

« Eh ! capitaine Bourcart, ce n'est donc pas aujourd'hui le départ?...

— Non, monsieur Brunel, et je crains que nous ne puissions partir ni demain... ni même dans huit jours...

— Voilà qui est contrariant...

— Et surtout inquiétant, déclara M. Bourcart en secouant la tête. Le *Saint-Enoch* devrait être en mer depuis la fin du mois dernier, afin d'arriver en bonne saison sur les lieux de pêche !... Vous verrez qu'il se laissera distancer par les Anglais ou les Américains...

— Et ce sont toujours ces deux hommes qui vous manquent?...

— Oui... monsieur Brunel... l'un dont je ne puis me passer, l'autre dont je me passerais à la rigueur, n'étaient les règlements qui me l'imposent...

— Et celui-ci n'est pas le tonnelier, sans doute?... demanda M. Brunel.

— Non... ayez la bonté de m'en croire, non ! A mon bord, le tonnelier est aussi indispensable que la mâture, le gouvernail ou la boussole, puisque j'ai deux mille barils à fond de cale...

— Et combien d'hommes à bord?... capitaine Bourcart?...

— Nous serions trente-deux, monsieur Brunel, si j'étais au complet. Mais, entre nous, il est plus utile d'avoir un tonnelier pour soigner les barils que d'avoir un médecin pour soigner les hommes !... Des barils, cela exige sans cesse des réparations, tandis que les hommes..., ça se répare tout seul !... D'ailleurs est-ce qu'on est jamais malade à la mer?...

— Évidemment on ne devrait pas l'être en si bon air, capitaine Bourcart... et, pourtant, quelquefois...

— Monsieur Brunel, j'en suis encore à avoir un malade sur le *Saint-Enoch !*...

— Tous mes compliments, capitaine. Mais, que voulez-vous, un navire est un navire, et, comme tel, il est soumis aux règlements maritimes. Lorsque son équipage atteint un cer-

tain nombre d'officiers et de matelots, il faut qu'il embarque un médecin... c'est formel... Or vous n'en avez pas...

— Et c'est bien pour cette raison que le *Saint-Enoch* n'est pas aujourd'hui par le travers du cap Saint-Vincent, où il devrait être ! »

Cette conversation entre le capitaine Bourcart et M. Brunel se tenait sur la jetée du Havre, vers onze heures du matin, dans cette partie un peu relevée qui va du sémaphore au musoir.

Ces deux hommes se connaissaient de longue date, l'un ancien capitaine au cabotage, devenu officier de port, l'autre commandant le trois-mâts *Saint-Enoch*. Et, ce dernier, avec quelle impatience il attendait d'avoir pu compléter son rôle d'équipage pour prendre le large !

Bourcart (Évariste-Simon), âgé d'une cinquantaine d'années, était le plus connu des capitaines au long cours sur la place du Havre, son port d'attache. Célibataire, sans famille, ayant navigué dès sa prime enfance, il avait été mousse, novice, matelot et maître au service de l'État.

Après de multiples voyages comme lieutenant et second dans la marine marchande, il commandait depuis dix ans le *Saint-Enoch*, un baleinier qui lui appartenait par moitié avec la maison Morice frères.

Excellent marin, hardi et résolu, il gardait toujours, contrairement à tant d'autres de ses collègues, une extrême politesse dans ses fonctions, ne jurant pas, donnant ses ordres avec une parfaite urbanité. Sans doute, il n'allait pas jusqu'à dire à un gabier : « Prenez la peine de larguer les ris du petit perroquet ! » ou au timonier : « Ayez l'extrême obligeance de mettre la barre à tribord, toute ! » Mais il passait avec raison pour être le plus poli des capitaines au long cours.

A noter, en outre, que M. Bourcart, favorisé dans ses entreprises, avait eu des campagnes constamment heureuses, des traversées invariablement excellentes. Aucune plainte de la part de ses officiers, aucune récrimination de ses matelots. Donc, si l'équipage du *Saint-Enoch*, cette fois, n'était pas au complet, et si son capitaine ne trouvait pas à le compléter, il ne fallait pas voir là un indice de défiance ou de répugnance de la part du personnel maritime.

M. Bourcart et M. Brunel venaient de s'arrêter près du support métallique de la cloche, sur la terrasse demi-circulaire qui termine la jetée. Le marégraphe marquait alors le plus bas du jusant, et le mât de signaux n'avait ni pavillon ni flamme. Aucun navire ne se préparait à entrer ou sortir, et les chaloupes de pêche n'auraient pas même trouvé assez d'eau dans le chenal à cette marée de nouvelle lune. C'est pourquoi les curieux n'affluaient pas comme au moment des pleines mers. Les bateaux de Honfleur, de Trouville, de Caen et de Southampton restaient amarrés à leurs pontons et, jusqu'à trois heures de l'après-midi, il ne se ferait aucun mouvement dans l'avant-port.

Pendant quelques instants, les yeux du capitaine Bourcart, se portant vers le large, parcoururent ce vaste secteur compris entre les lointaines hauteurs d'Ouistreham et les massives falaises des phares de la Hève. Le temps était incertain, le ciel tendu de nuages grisâtres dans les hautes zones. Le vent soufflait du nord-est, — une petite brise, capricieuse, qui fraîchirait au début de la marée montante.

Quelques bâtiments traversaient la baie, les uns arrondissant leur voilure sur l'horizon de l'est, les autres sillonnant l'espace de leurs vapeurs fuligineuses. Assurément, ce devait être un regard d'envie que lançait M. Bourcart à ses collègues plus favorisés qui avaient quitté le port. Il va de soi que, même à cette distance, il s'exprimait en termes convenables, et son urbanité naturelle ne lui eût pas permis de les traiter comme l'eût fait un loup de mer.

« Oui, dit-il à M. Brunel, ces braves gens font bonne route, vent sous vergue, tandis que moi, je suis encore au bassin et ne puis en démarrer !... Voyez-vous, c'est ce que j'appelle proprement de la mauvaise chance, et c'est la première fois qu'elle s'attaque au *Saint-Enoch*...

— Prenez patience, monsieur Bourcart, puisqu'il vous est impossible de prendre la mer, répondit en riant M. Brunel...

— Eh ! n'est-ce pas ce que je fais depuis quinze longs jours ! s'écria le capitaine, non sans quelque aigreur.

— Bon !... Votre navire porte bien la toile, et vous aurez vite regagné le temps perdu... A onze nœuds, par belle brise, on fait de la route !... Mais, dites-moi, monsieur Bourcart, il ne va donc pas mieux, le docteur Sinoquet ?...

— Non, hélas ! rien de grave, l'excellent docteur... Des rhumatismes qui le clouent sur son lit, et il en a pour plusieurs semaines !... Qui aurait jamais cru cela de la part d'un homme si habitué à la mer, et qui, pendant une dizaine d'années, a couru avec moi tous les parages du Pacifique...

— Eh ! insinua l'officier de port, c'est peut-être de tant de voyages qu'il a rapporté ses infirmités...

— Non, par exemple ! affirma le capitaine Bourcart. Des rhumatismes gagnés à bord du *Saint-Enoch !*... Pourquoi pas le choléra ou la fièvre jaune !... Comment pareille idée a-t-elle pu vous venir, monsieur Brunel ?... »

Et M. Bourcart laissait tomber ses bras cassés par la stupéfaction que lui causait une pareille énormité. Le *Saint-Enoch*... un navire si supérieurement aménagé, si confortable, si impénétrable à l'humidité !... Des rhumatismes !... On en attraperait plutôt dans la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville, dans les salons de la Sous-Préfecture que dans les cabines ou le carré du *Saint-Enoch !*... Des rhumatismes !... Est-ce qu'il en avait jamais eu, lui ?... Et, cependant, il ne quittait son navire, ni lorsqu'il était en relâche, ni lorsqu'il l'avait amarré dans le port du Havre !... Un appartement en ville, allons donc ! quand on a son logement à bord !... Et il ne l'aurait pas changé pour la plus confortable des chambres de l'*Hôtel de Bordeaux* ou du *Terminus !*... Des rhumatismes !... Non, pas même des rhumes !.. Et l'avait-on jamais entendu éternuer à bord du *Saint-Enoch ?*...

Puis, s'animant, le digne homme eût longtemps continué de plus belle, si l'officier de port ne l'avait interrompu en disant :

« C'est convenu, monsieur Bourcart, les rhumatismes du docteur Sinoquet ne viennent que des séjours qu'il a faits à terre ! Mais enfin il les a, voilà le vrai, et il ne peut embarquer...

— Et le pire, déclara M. Bourcart, c'est que je ne lui trouve pas de remplaçant, malgré toutes mes démarches, monsieur Brunel...

— Patience, je vous le répète, patience !... Vous finirez bien par mettre la main sur quelque jeune médecin désireux de courir le monde, avide de voyages, et quoi de plus tentant que de débuter par une superbe campagne de pêche à la baleine à travers les mers du Pacifique ?...

— Certes, monsieur Brunel, je ne devrais avoir que l'embarras du choix... Pourtant il n'y a pas foule, et j'en suis toujours à n'avoir personne pour manier la lancette et le bistouri ou le davier et la doloire.

— A propos, demanda l'officier de port, ce ne sont point les rhumatismes qui vous privent de votre tonnelier ?...

— Non, à vrai dire, ce brave père Brulard n'a plus l'usage de son bras gauche, qui est comme ankylosé, et il éprouve de violentes douleurs dans les jambes et les pieds...

— Les articulations sont-elles donc prises ?... s'informa M. Brunel.

— Oui, paraît-il, et Brulard n'est vraiment pas en état de naviguer !... Or, vous le savez, monsieur Brunel, un bâtiment armé pour la baleine ne peut pas plus se passer de tonneliers que de harponneurs, et il me faut m'en procurer un à tout prix ! »

M. Brunel voulut bien admettre que le père Brulard n'était pas perclus de rhumatismes, puisque le *Saint-Enoch* valait un sanatorium et que son équipage y naviguait dans les meilleures conditions hygiéniques, à en croire le capitaine Bourcart. Mais il n'en était pas moins certain que le docteur Sinoquet et le tonnelier Brulard étaient incapables de prendre part à cette campagne.

En cet instant, M. Bourcart, s'entendant interpeller, se retourna :

« Vous, Heurtaux?... dit-il en serrant amicalement la main de son second. Enchanté de vous voir, et, cette fois, est-ce un bon vent qui vous amène?...

— Peut-être, capitaine, répondit M. Heurtaux, car je viens vous prévenir qu'une personne s'est présentée à bord... il y a une heure...

— Un tonnelier... un médecin?... demanda vivement le capitaine Bourcart.

— Je ne sais, capitaine... En tout cas, cette personne a paru contrariée de votre absence...

— Un homme d'âge?...

— Non... un jeune homme, et il va bientôt revenir... Je me suis donc mis à votre recherche... et comme je pensais vous rencontrer sur la jetée...

— Où l'on me rencontre toujours, Heurtaux, quand je ne suis pas à bord...

— Je le sais, aussi ai-je mis le cap sur le mât de signaux...

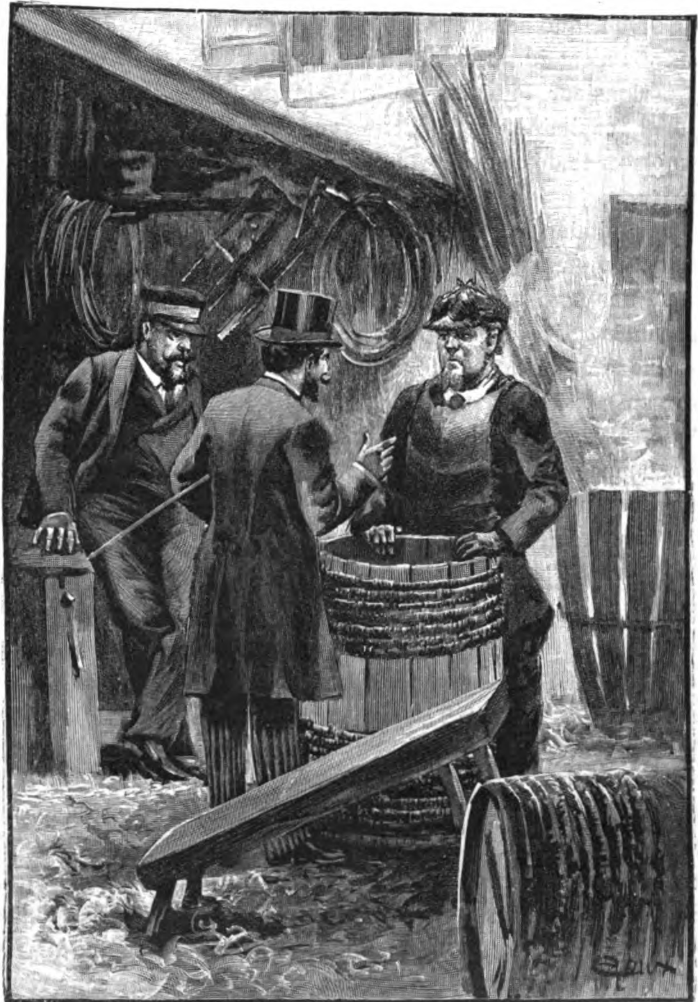
— Vous avez sagement fait, Heurtaux, reprit M. Bourcart, et je ne manquerai pas au rendez-vous. Monsieur Brunel, je vais vous demander la permission de prendre congé...

— Allez donc, mon cher capitaine, répondit l'officier de port, et j'ai le pressentiment que vous ne tarderez point à être tiré d'embarras...

— A moitié seulement, monsieur Brunel, et encore faut-il que ce visiteur soit ou un docteur ou un tonnelier! »

Là-dessus, l'officier de port et le capitaine Bourcart échangèrent une cordiale poignée de main. Puis celui-ci, accompagné de son second, remonta le quai, traversa le pont, atteignit le bassin du Commerce et s'arrêta devant la passerelle qui donnait accès au *Saint-Enoch*.

Dès qu'il eut mis le pied sur le pont, M. Bourcart regagna sa cabine dont la porte s'ouvrait sur le carré et la fenêtre sur l'avant de la dunette. Après avoir donné ordre de le prévenir de l'arrivée du visiteur, il attendit,



non sans quelque impatience, le nez dans un journal de la localité.

L'attente ne fut pas longue. Dix minutes plus tard, le jeune homme annoncé se présentait à bord et était introduit dans le carré, où le capitaine Bourcart vint le rejoindre.

A tout prendre, si le visiteur ne devait point être un tonnelier, il n'était pas impossible que ce fût un médecin, — un jeune médecin, âgé de vingt-six à vingt-sept ans.

Les premières politesses échangées, — et l'on peut être assuré que M. Bourcart ne fut

pas en reste avec la personne qui l'honorait de sa visite, — le jeune homme s'exprima en ces termes :

« J'ai appris, d'après ce qu'on disait à la Bourse, que le départ du *Saint-Enoch* était retardé par suite du mauvais état de santé de son médecin habituel...

— Ce n'est que trop vrai, monsieur?...

— Monsieur Filhiol... Je suis le docteur Filhiol, capitaine, et je viens vous offrir de remplacer le docteur Sinoquet à bord de votre navire. »

Le capitaine Bourcart apprit alors que ce jeune homme, originaire de Rouen, appartenait à une famille d'industriels de cette ville. Son désir était d'exercer sa profession dans la marine de commerce. Toutefois, avant d'entrer au service de la Compagnie transatlantique, il serait heureux de prendre part à une campagne de baleinier et de débuter par la rude navigation des mers du Pacifique. Il pouvait fournir les meilleures références et le capitaine Bourcart n'aurait qu'à se renseigner sur son compte chez tels et tels négociants ou armateurs du Havre.

M. Bourcart avait très attentivement observé le jeune docteur, de physionomie franche et sympathique. Nul doute qu'il ne fût de constitution vigoureuse, de caractère résolu. Il s'y connaissait, ce n'était pas celui-là, bien bâti, bien portant, qui contracterait des rhumatismes à son bord. Aussi répondit-il :

« Monsieur, vous venez fort à propos, je ne vous le cache point, et si, ce dont je suis certain d'avance, mes informations vous sont favorables, ce sera chose faite. Vous pourrez, dès demain, procéder à votre installation sur le *Saint-Enoch* et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir...

— J'en ai l'assurance, capitaine, répondit le docteur Filhiol, car, avant que vous ayez à prendre des renseignements sur moi, je vous avouerai que j'en ai pris sur vous...

— Et c'était sage, déclara M. Bourcart. S'il ne faut jamais s'embarquer sans biscuit, il ne faut pas inscrire son nom sur le rôle d'un bâtiment sans savoir à qui on a affaire...

— Je l'ai pensé, capitaine.

— Vous avez eu raison, monsieur Filhiol, et, si je comprends bien, les renseignements que vous avez recueillis ont été tout à mon avantage...

— Oui, capitaine, et j'aime à croire que ceux que vous allez prendre le seront au mien. »

Décidément, le capitaine Bourcart et le jeune médecin, s'ils se valaient en franchise, s'égalaient en urbanité.

« Une seule question, cependant, reprit alors le capitaine Bourcart. Monsieur Filhiol, avez-vous déjà voyagé sur mer?...

— Quelques courtes traversées à travers la Manche...

— Et... pas malade?...

— Non, et j'ai même lieu de croire que je ne le serai jamais...

— C'est à considérer pour un médecin, vous en conviendrez...

— En effet, capitaine.

— Maintenant, je ne dois pas vous le cacher, elles sont pénibles, dangereuses, nos campagnes de pêche!... Les misères, souvent les privations, ne nous y sont point épargnées, et c'est un dur apprentissage de la vie de marin...

— Je le sais, capitaine, mais, cet apprentissage, je ne le redoute pas...

— Et non seulement nos campagnes sont périlleuses, docteur Filhiol, mais elles sont longues parfois... Cela dépend de circonstances plus ou moins favorables... Qui sait si le *Saint-Enoch* ne sera pas deux ou trois ans sans revenir...

— Il reviendra quand il reviendra, capitaine, et l'essentiel, c'est que tous ceux qu'il emmène reviennent au port avec lui! »

M. Bourcart ne pouvait qu'être très satisfait de ces sentiments exprimés de cette façon et, certainement, il s'entendrait en tous points avec le docteur Filhiol si les références indiquées permettaient de signer avec lui.

« Monsieur, lui dit-il, je n'aurai, je crois, qu'à me féliciter d'être entré en rapport avec vous, et, dès demain, après avoir pris mes informations, j'espère que votre nom sera inscrit sur le livre de bord.

— A demain donc, capitaine, répondit le docteur, et, quant au départ...

— Le départ pourrait s'effectuer dès demain même, à la marée du soir, si j'étais parvenu à remplacer mon tonnelier comme j'ai remplacé mon médecin...

— Ah! vous n'avez pas encore votre équipage au complet, capitaine?...

— Non, par malheur, monsieur Filhiol, et il est impossible de compter sur ce pauvre Brulard!

— Il est malade?...

— Oui, si c'est être malade que d'avoir des rhumatismes qui vous paralysent bras et jambes... et, cependant, croyez bien que ce n'est point en naviguant sur le *Saint-Enoch* qu'il les a attrapés...

— Mais j'y pense, capitaine, dit le jeune médecin, je suis à même de vous indiquer un tonnelier...

— Vous?... »

Et le capitaine Bourcart allait se dépenser comme d'habitude en remerciements prématurés à l'adresse de ce providentiel docteur. Il semblait qu'il entendait déjà résonner les coups du maillet sur les douves des barils de sa cale. Or, sa joie fut de courte durée, et il secoua la tête lamentablement lorsque M. Filhiol eut ajouté :

« Vous n'avez donc pas songé à maître Cabidoulin?...

— Jean-Marie Cabidoulin... de la rue des Tournettes?... s'écria M. Bourcart.

— Lui-même!... Est-ce qu'il peut y avoir un autre Cabidoulin au Havre et même ailleurs?...

— Jean-Marie Cabidoulin!... répétait le capitaine Bourcart.

— En personne...

— Et comment connaissez-vous Cabidoulin?...

— Parce que je l'ai soigné...

— Alors... lui aussi... malade?... Mais il y a donc épidémie sur les tonneliers?...

— Non, rassurez-vous, capitaine... une blessure à la main, maintenant guérie, et qui ne l'empêche point de manier la doloire... C'est un homme de bonne santé, de bonne constitution, encore robuste pour son âge, à peine la cinquantaine, et qui ferait bien votre affaire...

— Sans doute, sans doute, répondit M. Bourcart. Mais si vous connaissez Jean-Marie Cabidoulin, je le connais aussi, et je ne pense pas qu'aucun capitaine consentirait à l'embarquer...

— Pourquoi?...

— Oh! il sait bien son métier et il en a fait des campagnes de pêche... Sa dernière remonte à cinq ou six ans déjà...

— M'apprendrez-vous, capitaine, pour quelle raison on ne voudrait pas de lui?...

— Parce que c'est un prophète de malheur, monsieur Filhiol, parce qu'il est sans cesse à prédire sinistres et catastrophes... parce que, à l'entendre, quand on entreprend un voyage sur mer, ce doit être le dernier et on n'en reviendra pas!... Et puis des histoires de monstres marins qu'il prétend avoir rencontrés... et qu'il rencontrerait encore!... Voyez-vous, monsieur Filhiol, cet homme-là est capable de démoraliser tout un équipage!...

— Est-ce sérieux, capitaine?...

— Très sérieux!

— Voyons... à défaut d'autre, et puisque vous avez besoin d'un tonnelier...

— Oui... je sais bien... à défaut d'autre!... Et pourtant, celui-là, jamais je n'y aurais songé!... Enfin, faute de pouvoir mettre le cap au nord, on le met au sud... Et si maître Cabidoulin voulait... mais il ne voudra pas...

— On peut toujours essayer...

— Non... c'est inutile. Et puis, Cabidoulin... Cabidoulin!... répétait M. Bourcart.

— Si nous allions le voir? » proposa M. Filhiol.

Le capitaine Bourcart, très hésitant, très perplexe, croisa et décroisa ses bras, se consulta, pesa le pour et le contre, secoua la tête comme s'il fût au moment de s'engager dans une mauvaise affaire. Puis, le désir de mettre au plus tôt en mer l'emportant sur toute considération :

« Allons! » répondit-il.

Un instant après, tous deux avaient quitté le bassin du Commerce et se dirigeaient vers la demeure du tonnelier

Jean-Marie Cabidoulin était chez lui, dans sa chambre du rez-de-chaussée, au fond d'une cour. Un homme vigoureux, âgé de cinquante-deux ans, vêtu de son pantalon de velours à côte et de son gilet à bras, coiffé de sa casquette de loutre et ceint du grand tablier brunâtre. L'ouvrage ne donnait pas fort et, s'il n'avait pas eu quelques économies, il n'aurait pu faire chaque soir sa partie de manille au petit café d'en face avec un vieux retraité de la marine, ancien gardien des phares de la Hève.

Jean-Marie Cabidoulin était, d'ailleurs, au courant de tout ce qui se passait au Havre, entrées et sorties des navires à voile ou à vapeur, arrivées et départs des transatlantiques, tournées de pilotages, nouvelles de mer, enfin de tout ce qui éclosait de potins sur la jetée pendant les marées de jour.

Maître Cabidoulin connaissait donc et de longue date le capitaine Bourcart. Aussi, dès qu'il l'aperçut au seuil de sa boutique :

« Eh! eh! s'écria-t-il, toujours amarré au quai, le *Saint-Enoch,* toujours bloqué dans le bassin du Commerce comme s'il était retenu par les glaces...

— Toujours, maître Cabidoulin, répondit le capitaine Bourcart.

— Et pas de médecin?...

— Présent... le médecin...

— Tiens... c'est vous, monsieur Filhiol?...

— Moi-même, et si j'ai accompagné M. Bourcart, c'était pour vous demander d'embarquer avec nous...

— Embarquer?... s'écria le tonnelier en brandissant son maillet.

— Oui, Jean-Marie Cabidoulin... dit le capitaine Bourcart. Est-ce que ce n'est pas tentant... un dernier voyage sur un bon navire et en compagnie de braves gens?...

— Par exemple, monsieur Bourcart, si je m'attendais à une pareille proposition!... Vous le savez bien, je suis à la retraite... Je ne navigue plus qu'à travers les rues du Havre, où il n'y a ni abordages, ni coups de mer à craindre... Et vous voulez?...

— Voyons, maître Cabidoulin, réfléchissez... Vous n'êtes pas d'un âge à moisir sur votre bouée, à rester affourché comme un vieux ponton au fond d'un port!...

— Levez l'ancre, Jean-Marie, levez l'ancre! » ajouta en riant M. Filhiol, pour se mettre à l'unisson de M. Bourcart.

Maître Cabidoulin avait pris un air de profonde gravité — probablement son air de mauvais prophète — et d'une voix sourde il dit :

« Écoutez-moi bien, capitaine, et vous aussi, docteur Filhiol. Une idée que j'ai toujours eue... qui ne me sortira jamais de la tête...

— Et laquelle?... demanda le capitaine Bourcart.

— C'est que, à force de naviguer, on finit nécessairement par faire naufrage tôt ou tard!... Certes, le *Saint-Enoch* a un bon capitaine... il a un bon équipage... je vois qu'il aura un bon médecin... mais j'ai la conviction que, si je m'embarquais, il m'arriverait ce qui ne m'est pas encore arrivé...

— Par exemple!... s'écria le capitaine Bourcart.

— C'est comme je vous le dis, affirma maître Cabidoulin. Aussi me suis-je promis de terminer tranquillement ma vie en terre ferme!...

— Pure imagination, cela, déclara le docteur Filhiol, et tous les navires ne sont pas destinés à périr corps et biens...

— Non, sans doute, répondit le tonnelier, mais, que voulez-vous, c'est un pressentiment : si je reprenais la mer, je ne reviendrais pas...

— Allons donc, Jean-Marie Cabidoulin, répliqua le capitaine Bourcart, ce n'est pas sérieux...

— Très sérieux, et puis, entre nous, je n'ai plus de curiosité à satisfaire. Est-ce que je n'ai pas tout vu du temps que je naviguais... les pays chauds, les pays froids, les îles du Pacifique et de l'Atlantique, les ice-bergs et les banquises, les phoques, les morses, les baleines...

— Mes compliments, vous n'êtes pas à plaindre, dit M. Filhiol.

— Et savez-vous ce que je finirais par voir?...

— Quoi donc, maître Cabidoulin?...

— Ce que je n'ai jamais vu... quelque ter-

rible monstre marin... le grand serpent de mer...

— Que vous ne verrez jamais!... affirma M. Filhiol.

— Et pourquoi?...

— Parce qu'il n'existe pas!... J'ai lu tout ce qu'on a écrit sur ces prétendus monstres marins, et, je vous le répète, votre serpent de mer n'existe pas!...

— Par exemple! » s'écria le tonnelier d'un ton si convaincu qu'il eût été inutile de discuter à ce sujet.

Bref, après de pressantes instances, décidé finalement par les hauts gages que lui offrit le capitaine Bourcart, Jean-Marie Cabidoulin se résolut à faire une dernière campagne de pêche, et, le soir même, il portait son sac à bord du *Saint-Enoch!*

JULES VERNE.

(*La suite prochainement.*)

UN PREMIER COUP DE FUSIL

NOUVELLE

I

Nous l'aurons, notre chasse aux buffles.

Tout est prêt.

Demain, à pointe d'aube, rendez-vous général des touristes au port de Bizerte. Une chaloupe à vapeur sera là pour nous transporter au Djebel-Ichkeur.

C'est le père Mourad qui, complaisamment, est venu m'annoncer cela au Grand-Hôtel de Tunis.

Pendant qu'il me donne ces renseignements, je considère sa grosse figure encadrée d'un rond de barbe blanche où s'épanouit un sourire aimable, paterne, — et je songe... je songe que ce modèle des bureaucrates est le descendant des derniers deys d'Alger.

Mourad est accompagné de son petit-fils. Ce garçon de douze à treize ans a, dans sa veste orientale, une tournure dégagée, hardie; ses yeux bruns examinent mon équipement, mes armes, avec une curiosité passionnée.

« Ce sera un chasseur! dis-je à Mourad.

— Eh! eh!... pour le moment, Sélim est un écolier, un élève du collège Sadiki.

— Monsieur, emmenez-moi! je voudrais tant voir les buffles! »

Le grand-père se rebiffe; Sélim supplie; je me joins à lui. Enfin la permission est octroyée, mais sous cette condition expresse que l'enfant ne se mêlera pas à la chasse, qu'il ne touchera pas à une arme chargée.

* * *

... Le Djebel-Ichkeur, au pied duquel nous venons de débarquer, est une montagne de forme bizarre: elle ressemble à un bonnet pointu mis de travers; un large ruban de marécages l'entoure, la *garâa,* le domaine des buffles qu'on appelle les buffles du bey et qui vivent à l'état sauvage.

Ils ont cependant des gardes, dont le chef possède le titre de caïd des buffles.

On n'arrive pas tout de go au Djebel-Ichkeur. Il faut d'abord traverser le lac de Bizerte jusqu'à l'embouchure d'une rivière, l'oued Tinga; cette rivière, remontée pendant plusieurs kilomètres, vous conduit à la *garâa* d'où elle sort.

Il s'agit alors d'aborder; ce qui n'est pas commode, d'ordinaire.

Pour nous, cela n'a présenté aucune difficulté, l'excessive sécheresse de l'année ayant transformé une bonne partie de la *garâa* en terre ferme. Au débarquer, parmi les ruines de thermes romains, nous sommes reçus par un cavalier en burnous bleu, un personnage tout en longueur, une figure donquichottique, — il me fait l'effet d'un héron, — autour du-

quel évoluent une dizaine d'Arabes à pied, fort déguenillés.

C'est Si-Moufok, le caïd des buffles, avec ses hommes.

Nos chevaux, transportés la veille, nous attendent à quelques pas, sellés et harnachés.

Le caïd nous presse de nous mettre en selle. Les buffles ne sont pas loin.

Nous formons une longue file. Le caïd et ses Arabes vont et viennent d'un bout à l'autre de la colonne, ramenant çà et là un cheval au bon chemin, ce qui n'est pas sans importance, car en beaucoup d'endroits s'ouvrent des fondrières.

Il est temps que je parle de notre caravane.

Elle se compose de dix-huit chasseurs, tous bons fusils. A côté de simples touristes, des savants, des artistes, des militaires, un sénateur, ancien et futur ministre, un consul attaché à la Résidence, — je laisse les noms en blanc.

Je ne présenterai au lecteur que quelques personnes.

Un couple américain : M. Odgers, de Chicago, naturaliste très réputé aux États-Unis; Mrs Odgers, sa jeune femme, fort gaie, exubérante, porte un costume qui sans doute lui va admirablement, mais que je trouve trop voyant, dangereux peut-être, pour une chasse de ce genre. Comme il n'y a pas à revenir là-dessus, je garde cette observation pour moi.

Nous avons une autre amazone, Mlle Delibes, qu'accompagne son frère, le jeune et célèbre docteur Delibes, de la Faculté de médecine de Paris.

Mlle Delibes a le titre encore peu commun d'*avocate*, ce qui ne la gêne pas pour être aussi excellente écuyère que Mrs Odgers. Beauté brune au type méridional, en contraste avec la blonde Américaine, qui évoque les portraits de Lawrence.

Derrière l'avocate, un magistrat, M. Ricard, juge de paix de Bizerte.

Puis M. Starkoff, lieutenant d'artillerie russe.

Me voici, précédé de Sélim. Né cavalier comme tout Arabe, l'enfant manie avec aisance un poney plein de feu ; mais il n'a pas de fusil, ce dont il est navré, bien qu'il n'en dise rien. Sur le bateau, il n'a cessé d'examiner mon winchester, de faire jouer la batterie, d'exécuter tous les mouvements du tir.

Il se hausse sur les étriers; son regard ardent explore les environs et semble crier :

« Où sont les buffles ? »

Le commandant Guiche, des chasseurs d'Afrique, ferme la marche.

Chaque fois que le caïd des buffles se rapproche de lui, Guiche l'examine de la tête aux pieds.

« Eh ! je ne me trompe pas, dit-il enfin. A Laghouat, au 2e spahis, il y a neuf ans...

— Le commandant Guiche ! s'écrie Moufok. Pardon de ne pas vous avoir reconnu le premier, mon commandant. Oui, c'est bien moi, votre spahi Moufok. J'étais tunisien, je suis revenu au pays.

— Tu as fait du chemin ! Compliments, caïd !

— Avec du travail et de la conduite, mon commandant ! »

Guiche se met à rire.

Le caïd des buffles, gardant un beau sérieux, s'éloigne :

« C'était le plus grand chenapan de l'escadron ! » me confie Guiche.

Cependant le soleil est déjà haut sur l'horizon.

Cette marche à travers les buissons de soude, les touffes de lauriers-roses, le long des flaques dormantes, toutes blanches de pyrèthres, devient monotone. Plusieurs fois on a interrogé le caïd :

« Les buffles ? »

Il répond imperturbable :

« *Taoua !* (Tout à l'heure, patience.) »

Mais il est abordé par un homme luisant de vase, un envoyé des rabatteurs.

Après avoir entendu cet homme, le caïd nous annonce qu'il faut renoncer à rencontrer les buffles ce matin. Les traqueurs n'ont pu encore les diriger de notre côté.

Ce sera pour l'après-midi.

Nos provisions ont été portées au plateau de la Source — un coin verdoyant que le caïd

nous montre au flanc du djebel — notre déjeuner y est préparé. En attendant l'heure, nous pourrons chasser le menu gibier.

On s'*égaille*.

Des poules de Carthage, des perdrix, des grives tombent çà et là dans les carnassières.

J'admire Sélim. Il désirerait ardemment faire l'essai de son adresse, mais ce désir, il le maîtrise, il n'en laisse rien paraître. Le respect filial, l'obéissance scrupuleuse à la volonté du père, est un trait caractéristique et bien touchant des mœurs arabes.

II

Il a été plein de gaieté, ce déjeuner sur l'herbe, et nos deux personnages officiels n'ont pas été les moins jeunes, les moins fous.

Du petit plateau où nous sommes on découvre un vaste paysage.

A sight seeing, a noté l'Américaine sur son carnet.

En face de nous, le lac déployant sa nappe royale, azur et or, que sillonnent de grands navires aux longs panaches de fumée; un fond de montagnes noires; à droite, dans l'éloignement, une tombée de neige, Bizerte; la barre d'encre de l'isthme coupée d'une ligne lumineuse, le canal; l'arc de triomphe en dentelle de fer du transbordeur; un triangle de mer. — A notre gauche, une succession infinie de plaines et de collines, d'un vert monochrome, que parcourt l'ombre de gros nuages roulant pesamment comme des blocs d'onyx, dans le ciel indigo. Au-dessous de nous, c'est un ravissement : la profusion des lauriers en fleur dans la *garda* ceinture la montagne d'une énorme guirlande de roses.

Le naturaliste Odgers essaye de se documenter sur les buffles. Personne ne peut les lui décrire, personne ne les a vus. Leur origine? Selon quelques-uns, ils ont été envoyés par le sultan de Constantinople au siècle dernier. — C'est un cadeau de Napoléon, affirment quelques autres, et ils sont de race hongroise, comme les buffles des Landes. Autre cloche, ils ont été amenés du Soudan.

Odgers fait des vœux pour cette dernière version : les buffles appartiendraient à une espèce très peu étudiée encore, les *brachyures* (à queue courte).

« Qu'ils viennent d'où ils voudront, j'aurai plaisir à leur camper des balles dans le coffre, s'écria le juge Ricard. Ah! les maudites bêtes? M'ont-elles fait damner, il y a deux ans surtout, à mes débuts! J'ai été à la veille d'envoyer ma démission. Tous les jours, des conflits entre les gardes et les cultivateurs riverains, dégâts dans les propriétés, délits de chasse, procès-verbaux contradictoires, arrestations, rixes, contestations de limites, la bouteille à l'encre!... »

Mlle Delibes est seule à s'intéresser à ces drames de la procédure tunisienne.

Folkloristes, mes frères, écoutons l'horrifique légende du Djebel-Ichkeur, qu'en ce moment, sur l'invitation du consul, raconte notre jeune ami Sélim :

« Les montagnes s'étant mises en route pour porter leur hommage à Mahomet, s'arrêtèrent devant la *garâa* d'Ichkeur :

« Elles consultèrent une algue, un rat, un goéland et une étoile. Tous furent d'avis que la *garâa* était infranchissable.

« Les pèlerines se résignèrent à faire un détour.

« Une seule s'entêta.

« Orgueilleuse et téméraire : « J'ai passé la « mer, s'écria-t-elle, je suis bien de taille à « traverser un marécage! »

« Et, se moquant de ses compagnes, elle entra dans la *garâa*.

« Bien qu'elle enfonçât à chaque pas, elle allait toujours.

« Elle alla jusqu'à ce qu'elle fût au milieu.

« Elle s'aperçut alors qu'elle avait perdu la moitié de sa hauteur.

« Ses compagnes avaient disparu à l'horizon. La peur la prit.

« Elle voulut revenir sur ses pas : impossible; poursuivre sa route : impossible encore.

« Elle fit pour se dégager des efforts désespérés, ainsi qu'en témoigne l'inclinaison bizarre de sa cime. Aucune puissance au monde

n'eût pu délivrer la malheureuse, qui resta enlisée, prisonnière de la vase à perpétuité. »

Admirable matière à mettre en vers latins!

Le narrateur est complimenté. On trouve qu'il parle très facilement le français. On le questionne sur divers sujets.

Il est écouté avec curiosité, surtout du sénateur, qui voudrait connaître par lui — à cet âge, on n'est qu'un écho — quels sont les sentiments intimes de la population tunisienne à notre endroit, comment elle apprécie notre œuvre réformatrice.

Les réponses sont très satisfaisantes, de nature même à surprendre les plus optimistes.

Sélim déclare que la marche en avant n'est pas encore assez accentuée, assez vigoureuse.

Il s'exprime avec une animation amusante.

« Il est *energetic!* » s'écrie Mrs Odgers.

Alerte! le caïd Moufok! Du haut de sa rossinante, ses longs bras manœuvrent comme un moulin à vent. En selle! Les buffles! *Taoua!*

III

« Quel est le sens précis du mot *taoua?* »

Voilà près d'une heure que nous chevauchons, et nous n'avons pas encore entrevu l'ombre d'un buffle, à queue courte ou longue.

La colonne s'est fractionnée en plusieurs groupes. Je suis avec Sélim à l'arrière-garde.

M[lle] Delibes ne s'ennuie pas. Elle a reçu une grave confidence. Le chaouch du juge ne lui a-t-il pas raconté qu'à la *karaka* (bagne) de La Goulette, un de ses cousins traîne le boulet depuis cinq ans, pour avoir commis le crime de tuer un buffle du bey!

La jeune avocate voit là pour elle une superbe cause de début, un gros procès retentissant.

Elle déchantera.

Dans quelques jours, toutes informations prises, elle saura que le chaouch possède, en effet, un cousin au bagne : sur ce point, son récit est exact, mais sur ce point seulement, ledit cousin ayant été très justement condamné pour vol et assassinat, sans l'intervention d'aucune espèce de buffle.

Pif! paf! patapaf!

Des coups de fusil là-bas!

Nous y voilà donc!

Nous galopons à travers un bois de tamaris; nous traversons ensuite des fourrés de lauriers et de roseaux. Soudain nous débouchons en face d'un spectacle inattendu.

Nous sommes sur le bord d'un lac en miniature, une énorme pièce d'eau circulaire d'environ cinq cents mètres de diamètre.

Sur la rive opposée sont arrêtés nos compagnons : ils tirent non sur des buffles, mais sur une nuée noire qui tourbillonne au-dessus du lac.

C'est une bande de foulques, que le caïd et les gardes se sont amusés à faire lever des roseaux, un gibier que je connais pour l'avoir chassé sur l'étang de Bolmon, dans les Bouches-du-Rhône.

Le vol hésite, continue à tournoyer. Sous le feu incessant des chasseurs pleuvent les beaux oiseaux mordorés, comme des fruits mûrs sous un vent d'orage.

Ils se décident enfin à s'éloigner. Leurs grandes ailes déployées, leurs longues pattes pendantes, ils arrivent vers nous.

Nous avons eu le temps de changer nos cartouches : la bande est reçue par une décharge très nourrie.

Affolée, elle rebrousse. Elle s'abat vers le centre du bassin.

Des deux rives, les balles grêlent toujours, impitoyables.

Les pauvres échassiers plongent, nagent entre deux eaux, s'envolent encore, rasent la surface du lac, exécutent de curieux ricochets, quelquefois s'élèvent verticalement comme des fusées.

Nous avons assez de victimes. Une autre scène d'un joli pittoresque nous est offerte.

Un bateau plat conduit par un Arabe, avec une demi-douzaine de chiens, s'est détaché du bord. On voit les chiens sauter du bateau de tous côtés, nager, saisir, rapporter le gibier...

Nous remercions Moufok de cet intermède. Il nous quitte pour aller activer la traque.

Nous reformons la file. De nouveau les

quarts d'heure, les demi-heures s'égrènent interminables.

IV

« Les buffles? Et s'il n'y en avait pas? » tinte la belle voix d'or de mistress Odgers.

A cette saillie imprévue, on se regarde effaré.

« Si les gardes n'étaient que des farceurs? Si l'existence de ces buffles n'était qu'un coup monté, un truc pour escroquer leurs ***boukoufas*** aux propriétaires riverains, sous couleur de les protéger? »

Le juge Ricard argumente, réfute.

Une nouvelle demi-heure blanche s'est écoulée. L'hypothèse lancée par l'Américaine, d'abord jugée inadmissible, s'insinue dans les esprits.

« Il y a eu autrefois des buffles et il n'y en a plus. Les gardes les ont mangés, parbleu! émet Delibes.

— Aux spahis, grogne Guiche, Moufok était un fricoteur premier numéro! »

Tout à coup Sélim, qui a l'ouïe aiguisée d'un jeune chacal, arrête son cheval :

« Écoutons! »

Au bout de quelques instants, arrivent des clameurs lointaines : nous entrevoyons, voltigeant au-dessus des buissons, le burnous bleu.

« Cette fois, ce sont les buffles; les voyez-vous? »

Tout le monde les voit, excepté moi. Je distingue enfin un groupe de taches noires mouvantes, filant au fond d'un ravin. Sont-ce bien des buffles?

Personne n'en doute. On se poste, les fusils en arrêt. Quelques kodaks aussi sont braqués.

Et soudain, à grand bruit, la chasse débouche.

Les buffles? — C'est une harde de sangliers.

Magnifique compagnie, d'ailleurs : les laies en tête; puis, je ne sais combien de marcassins; à l'arrière-garde, ragots et solitaires.

Chacun choisit sa cible et fait feu.

Puis au galop!

Ils ne sauraient aller loin : le ravin se resserre, aboutit à un mur de rocs.

L'arrière-garde de la compagnie se résout à faire tête.

Ils nous chargent avec fureur.

La scène est émouvante.

Guiche a tué un solitaire d'un seul coup : la balle est entrée par l'œil.

Un autre sanglier est tombé sous les coups simultanés de Mlle Delibes et de Mrs Odgers.

Starkoff s'amuse avec un ragot : il fait adroitement volter son cheval autour de la bête de plus en plus excitée; enfin, il ajuste. Subitement surgit un solitaire, qui, d'un coup de boutoir, éventre le cheval.

Nous arrivons : six ou sept coups à bout portant abattent le solitaire, mais le ragot s'est rué sur le jeune Russe qui, tombé sous son cheval, cherche à se dégager.

On voit luire l'éclair d'une arme et l'homme se relève seul. Le ragot a été tué raide par le couteau de chasse enfoncé droit au cœur.

Pendant cette lutte, la harde a disparu. Elle a trouvé une issue secrète, une fissure dans la muraille rocheuse.

Il y aurait à citer encore quelques beaux coups. Le tir de nos personnages officiels n'a pas été à l'honneur de la hiérarchie. Le secrétaire du consul a tué un ragot, le consul n'a eu qu'un marcassin; l'ancien ministre n'a rien tué du tout.

Ah! comme j'ai vu luire les yeux de Sélim durant cette bataille!

Tout cela s'est passé en moins de cinq minutes.

Le caïd nous explique que les hommes occupés à traquer les buffles, ayant délogé par hasard ces sangliers, ont pensé que ce gibier valait l'honneur d'une volée de nos balles, mais le rabat a été repris, les buffles ne vont pas tarder.

Un nouveau cheval a été amené à Starkoff. On s'aperçoit alors que le jeune homme est blessé : les défenses du sanglier ont percé sa botte et labouré sa jambe.

Starkoff veut cependant continuer la chasse : le docteur Delibes s'y oppose; il fait un pansement provisoire et décide que Starkoff retournera avec lui à la chaloupe, où d'autres soins lui seront donnés.

Le sénateur et le consul, qui ont assez vu de la fête, partent en même temps.

Nous restons, nous, le sang fouetté, tout à fait en train.

Go ahead!

Les dames ne sont pas les moins belliqueuses.

Le caïd nous arrête : il est d'avis que nous demeurions où nous sommes ; nous ne trouverions pas un meilleur poste. Dans moins de dix minutes — cette fois il a précisé — les buffles passeront au bout de nos fusils.

Et il nous laisse.

Rapidement, nous nous sommes postés : nous attendons, nos armes en main, attentifs au moindre bruit, prêts à mettre en joue...

Une heure entière s'est écoulée, et nous sommes encore là, immobiles, tenant la pose...

Les figures se sont étrangement allongées...

De plus, le soleil décline, le ciel se couvre, on n'est pas rassuré.

On suppute le temps qu'il faudra pour retourner au point d'embarquement. Il est impossible de traverser le marécage à la nuit.

En face de nous, au loin, se marque une touche blanche : le village de Mateur.

Je questionne notre guide, un vieil Arabe, très complaisant, parlant français :

« Mais oui, monsieur, on peut traverser, il y a des pistes, seulement elles se déplacent... oui, on peut traverser, mais on peut aussi s'envaser. Un cavalier s'est perdu, il y a trois jours. Le temps de tourner la tête, l'homme et le cheval avaient disparu... Mais ça n'arrive pas à chaque fois ! »

On se groupe, on délibère ; la délibération n'est pas longue : on décide la retraite.

Nous avons calculé qu'il restait une heure de jour, juste le temps nécessaire pour regagner la chaloupe.

V

Comme nous défilons, se dresse sur un monticule la silhouette héronière du caïd Moufok. Les bras en l'air, il proteste, il fulmine. Est-ce une comédie ?

Nous le laissons fulminer. Seul, Guiche lui jette :

« *Carrottia !*

— *Carrottia*, moi ? » hurle Moufok.

Tout le monde sait — ou ignore — que la plus grave, la plus sanglante de toutes les injures pour un Arabe algérien, c'est l'épithète de carottier (prononcer *carrottia*, faire vibrer).

Moufok est livide de rage.

« Pas *carrottia*, mon commandant ! Jamais *carrottia*, moi ! »

Brusquement, il fait un tête-à-queue et, mâchant des mots rageurs, détale au galop.

Nous avons quitté le marécage, nous suivons un sentier rocailleux, mais sûr, qui contourne la base du djebel.

Naturellement, on n'est pas très satisfait, mais on se résigne ; après tout, on ne rentrera pas bredouille. Au lieu de buffles, on a eu une chasse aux sangliers.

Le jour commence à baisser.

Dans toute sa partie ouest, le ciel s'est tendu d'une grande nuée violette comme une robe d'évêque, trouée çà et là de rayons rouge feu.

Le reflet de cette nuée sur la garâa est magique. Les rayons s'enfoncent verticalement comme autant de colonnes lumineuses.

On croit voir, englouti sous l'eau, un palais des *Mille et une Nuits*, fait d'améthystes et de rubis.

Peu à peu, cet éclat s'atténue. Sur toute cette magnificence tombe une cendre impalpable, bleuâtre, grise : le crépuscule.

Heureusement, nous sommes presque arrivés. Voici le vif argent de l'oued sur lequel se découpent en ombres chinoises la coque et la cheminée de notre chaloupe.

Le docteur Delibes, accompagné du résidentiel, est venu à notre rencontre. Il nous donne des nouvelles rassurantes du blessé.

Pendant que nous l'écoutons et que nous nous préparons à quitter le chemin pour rejoindre l'embarcation, un bruit étrange — comme de rafale dans une forêt, de vagues soulevées par l'ouragan — point, grossit, éclate...

Une vision infernale !

Noirs de la tête aux pieds, de véritables diables, un grand troupeau, une cinquantaine de buffles au moins, surgit dans un galop effréné, trouant la broussaille, renversant, broyant tout.

Ils ont passé comme un météore... Apparus, disparus!... Personne n'a eu la présence d'esprit de lever son fusil. Les kodaks aussi sont demeurés perclus. La première parole qui rompt l'ensorcellement est articulée par le naturaliste :

« Ce sont des brachyures ! »

Nous entendons au même instant les clameurs du caïd Moufok et de ses traqueurs.

Nous voulons pousser nos chevaux : les pauvres bêtes résistent, les oreilles pointées, frémissant de tous leurs membres. Elles s'étaient bien tenues pourtant devant les sangliers.

Le cheval de Mrs Odgers a pris le mors aux dents. Il emporte son écuyère dans une petite plaine en forme de cirque encaissée au pied de la montagne.

Je suis épouvanté. Un buffle isolé suivait le troupeau à quelque distance; je le vois s'arrêter un instant; son œil a été frappé par la robe écarlate de l'amazone ; il se rue à sa poursuite... Mrs Odgers est désarmée : elle a, tout à l'heure, remis sa carabine à un domestique.

Odgers s'est lancé derrière le buffle : Sélim l'accompagne. Je veux en faire autant, mais mon cheval, lui aussi, devient fou; il pique dans une direction opposée. Et, quand je suis parvenu à le maîtriser, je suis trop loin pour jouer un rôle utile dans la scène effrayante que j'ai sous les yeux.

Odgers a tiré à cent mètres; l'animal, que la balle a effleuré, se retourne, regarde son agresseur, hésite, puis reprend sa course.

Mais il s'arrête déconcerté; sa proie a disparu. Mrs Odgers a pu pousser sa monture derrière une ligne de rochers hérissant le fond du cirque et formant une sorte de couloir.

Au moment où Odgers va tirer de nouveau, son cheval brusquement se cabre et lui fait vider les arçons.

Il est tout de suite debout, mais le malheureux essaye en vain de soulever sa carabine, il a le poignet foulé.

Le buffle a dressé la tête, reniflé bruyamment; ses yeux encavés, sournois et féroces, brillent comme deux braises; il vient d'entrevoir, entre deux roches, le corsage rouge. Mrs Odgers débusque du couloir; elle revient vers nous à fond de train.

Le buffle pousse un mugissement et fonce sur elle.

Je mets en joue; mais, à cette distance, je tremble d'atteindre Mrs Odgers.

Un coup de feu éclate : c'est le caïd Moufok qui a tiré, mais de trop loin.

L'animal ne paraît pas avoir été atteint; de plus en plus il gagne de vitesse...

La jeune femme semble perdue. Tête basse, cornes en avant, le monstre n'est plus qu'à quelques mètres.

A tout risque, je vais presser la détente.

Une détonation m'a prévenu. Je vois le buffle s'arrêter instantanément, osciller sur ses quatre pieds; il s'abat lourdement, d'un bloc.

Qui a sauvé Mrs Odgers? Sélim ! La carabine échappée à la main blessée du naturaliste, l'enfant l'a saisie; prompt comme l'éclair, il a ajusté...

La bête a été frappée entre les deux épaules, à la place précise où le taureau des corridas reçoit l'estocade finale; la balle a fait le même trajet que l'épée foudroyante du matador...

... Nous passâmes la nuit à Bizerte. Le lendemain, nous étions de retour à Tunis.

* * *

Le héros de cette chasse, qui remonte à plusieurs années, est maintenant à l'école militaire de Saint-Cyr ; il y tient un bon rang et on peut augurer avantageusement de son avenir : Sélim Kairallah sera un intrépide et loyal officier qui, sous le drapeau de la France, fera honneur à sa race et à son pays.

Albert Fermé.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'il eut donné son coup d'œil à la table où, par ses ordres, on venait de poser six couverts, Pierre Marcenay quitta la salle du buffet, sortit de la gare et, coupant le boulevard Saint-Étienne, retourna jusqu'à l'entrée de la rue Mont-Rolland par laquelle devaient arriver ses convives.

Personne à l'horizon.

Que faisaient-ils donc, ces clampins-là ?

Mais, soudain, l'horloge de la ville sonna une demie. Consultant sa montre, Pierre s'aperçut que c'était celle de quatre heures; son front, où la contrariété avait creusé un léger pli, se rasséréna : le rendez-vous était pour cinq; c'était lui qui était en avance.

Que ses camarades ne s'attardassent point au delà de l'heure convenue, et on aurait le temps de dîner tranquilles avant le départ du train.

Il continua de suivre la rue Mont-Rolland, ce gai chemin si souvent parcouru depuis qu'il était en garnison à Dôle.

Les éclats de voix, les appels, les rires, les disputes des élèves du collège de gauche, les rondes chantées par les fillettes de la pension de droite, ces bruits familiers, qualifiés à certains jours de « chahut assourdissant », lui devenaient doux à entendre, aujourd'hui qu'il s'en allait.

Levant la tête, il jeta un sourire d'amicale gratitude aux grands arbres dont les rameaux hospitaliers se penchaient par-dessus le mur pour offrir leur ombre aux passants.

Il en avait bien souvent usé; et toujours la fraîcheur exquise de cette voûte feuillue lui faisait ralentir sa marche.

Que de choses on laisse ainsi derrière soi; des riens, qui enlacent le cœur de liens insoupçonnés, dont on ne sent la présence et la force qu'à l'heure où ils se brisent.

Pierre aimait tout ce qu'il quittait... même les petits tracas de la caserne; et il savait à l'avance qu'il regretterait tout cela. Mais son devoir était ailleurs.

Tout en marchant lentement dans l'ombre des arbres, il caressait d'un œil furtif ces galons de sous-officier qu'il n'avait point conquis sans peine.

Son cher uniforme de dragons ! Plus qu'un jour à l'endosser. Lui, qui en était si fier, qui le portait si crânement !

C'était un beau soldat que Pierre Marcenay. Rien de remarquable dans les traits, mais une physionomie énergique, en dépit de ses yeux bruns qui riaient si aisément entre leurs cils très longs. Sa longue moustache rousse de Gaulois coupait d'une ligne décidée son visage un peu court. L'allure était bien militaire : l'homme et l'habit ne faisaient qu'un, cela se sentait.

L'uniforme incarnait pour Pierre beaucoup de choses très belles, très nobles, dont il avait le respect profond; respect de tradition et de race.

Son père avait été officier de marine et lui avait enseigné, dès l'enfance, qu'il n'est pas de plus grand honneur pour un homme, que de revêtir l'habit sous lequel il aura le devoir de monter la garde auprès du drapeau.

S'il regrettait sa vie militaire, au régiment aussi on regrettait le jeune sous-officier. Il s'était fait aimer pour sa bonne humeur, sa philosophie à toute épreuve, autant que pour ses qualités solides; car c'était une nature droite, serviable, cachant, sous des dehors d'insouciante gaieté, une rare délicatesse de sentiments.

Il entrait alors dans sa vingt-quatrième année, et, malgré les récriminations de sa

tante, Mme Caroline Saujon, laquelle eût souhaité faire de lui un médecin, afin de pouvoir dorloter, sous une direction savante et toujours à sa portée, ses innombrables maux imaginaires, Pierre se disposait tout simplement à soigner son vignoble, fort compromis, à en juger par les dernières récoltes.

C'était de quoi l'occuper, d'autant qu'il aurait la charge de reconstituer, en même temps que les siennes, les vignes de son oncle, celui-ci étant depuis de longues années cloué sur son fauteuil par la paralysie, et incapable d'exercer la moindre surveillance.



Quelle vie serait la sienne entre le bonnet violet, le nez pointu, la voix aigre de sa tante et le pauvre infirme que toute sa pitié, toute sa tendresse ne rendraient guère plus heureux, car, pour ce faire, il eût fallu le débarrasser de son mal ou de sa femme... le jeune homme ne se le demandait point. A quoi bon chercher à prévoir les mauvais côtés de l'inévitable? Son énergie, sa volonté calme viendraient peut-être bien à bout des difficultés journalières : ce qu'il savait, c'est qu'il ne se déroberait point à l'engagement pris.

Lorsqu'il avait promis à son oncle, Charles Saujon, de se fixer auprès de lui, les circonstances étaient autres, il est vrai : Mme Marcenay vivait encore. Depuis son veuvage, elle avait repris sa place dans la vieille maison familiale et, malgré l'humeur acariâtre de

Mme Saujon, Pierre trouvait du charme à cette existence en commun, qu'il ne partageait, au reste, qu'à l'époque des vacances.

Mais elle était morte à son tour, sa chère maman; personne n'avait plus d'influence sur sa tante Caroline...

Un sourire effleura cependant la lèvre de Pierre, tandis qu'il réfléchissait à ces choses.

« Bah! murmura-t-il, quand elle me cassera la tête avec ses sempiternelles criailleries, je prendrai mon fusil et j'irai tirer des grives dans mes vignes. Et puis, je vais lui apparaître investi d'un certain prestige. Que je ne rate pas mon affaire, et je deviens à ses yeux un personnage auquel il serait imprudent de s'attaquer : un augure!... »

A se rappeler ce qui lui vaudrait une considération si haute et si précieuse, le jeune homme se sentit repris du fou rire qui l'avait saisi deux mois auparavant, en lisant une lettre de sa tante.

Voici la teneur de cette mémorable épître :

« Mon cher neveu,

« Il y a bien longtemps que tu ne m'as donné de tes nouvelles. Tout le monde autour de nous s'informe de toi. On s'étonne que tu ne sois pas venu en congé à Pâques, et on se hâte d'en conclure que nous sommes brouillés.

« J'ai assez à faire de me défendre contre les insinuations des méchantes langues. Elles vont jusqu'à prétendre que tu as renoncé à te fixer auprès de moi et de ton oncle, ainsi que c'était convenu du vivant de ta mère.

« Je suis très mortifiée de tous ces bavardages et j'ai hâte de clore le bec à ces commères qui sont après moi comme un essaim de guêpes avec leurs questions. On croirait que ça leur rapportera quelque chose que tu viennes vivre chez nous.

« Écris-moi donc une lettre dont je puisse leur lire, à tout le moins, le passage où tu affirmeras que rien n'est changé dans tes projets; tu m'obligeras.

« Encore ceci :

« Avant de quitter le régiment, ne pourrais-tu pas apprendre un peu de médecine; rien que ce qu'il te sera nécessaire d'en connaître, pour être à même de soigner mes pesanteurs d'estomac et mes autres misères habituelles?

« Tu me dois bien cela, à moi qui t'ai tenu sur les fonts baptismaux et n'ai pas cessé depuis lors de te combler de mes bienfaits.

« Ce qui m'a suggéré cette idée, c'est ce que j'ai lu ce matin dans mon journal.

« Il annonce qu'un professeur vient d'inventer une méthode au moyen de laquelle on arrive à parler l'anglais et l'italien après six semaines de leçons.

« L'anglais est certes plus malaisé à se mettre dans la tête que quelques bribes de médecine, et tu as plus de six semaines pour étudier.

« Je compte donc sur toi et je t'embrasse en me disant ta tante affectionnée.

« CAROLINE SAUJON. »

« *P.-S.* — Odule a écrit avant-hier. Il retarde encore son voyage de France; mais, cette fois, c'est par raison de santé.

« Il se dit très atteint. Qu'il n'exagère pas, et nous pourrions bien hériter avant peu. »

Si la dernière partie de la lettre de sa tante avait follement diverti Pierre, ce ***post-scriptum,*** aussi bien que le silence gardé sur son oncle Charles, lui avait causé une véritable exaspération... Devant la perspective d'avoir à supporter un voisinage aussi antipathique, un instant le jeune homme avait hésité.

Pourquoi ne pas habiter le joli chalet qu'avait jadis fait construire son père en prévision d'une installation définitive, et qu'il serait tôt fait d'aménager, encore que les vignerons qui l'occupaient depuis dix ans y eussent commis pas mal de dégâts.

Il serait si près de son oncle! c'était tentant...

Pierre ne s'était pas laissé séduire, toutefois. Son affection pour le vieillard l'avait emporté sur des considérations secondaires à ses yeux, puisqu'elles n'intéressaient que son propre bien-être.

Et, par retour du courrier, il avait répondu à Mme Saujon :

« Ma chère tante,

« Rassurez les aimables gens qui veulent bien s'intéresser à moi. Rien ne sera changé aux résolutions prises de concert avec ma mère et mon oncle jadis. D'ici huit à dix semaines je serai installé dans votre maison.

« Dieu me garde, ma bonne tante, de vouloir me soustraire à la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous. Si mes souvenirs sont exacts, vos bienfaits se sont répandus sur mon dur crâne bourguignon en vigoureuses et innombrables taloches ; c'est de quoi j'ai surtout à vous savoir gré.

« Mais je ne disconviens pas que lesdites taloches aient eu sur mon caractère la plus salutaire influence, et je les compte pour autant de bienfaits : nous voici donc d'accord.

« Aussi, désireux de m'acquitter envers vous de la façon qui vous agrée, je me mets dès ce soir à piocher l'art d'Esculape.

« Lorsque je vous arriverai, j'espère être à même de combattre les rébellions de votre pauvre estomac.

« Vous ne me dites rien de la santé de votre mari. J'aurais été heureux cependant d'avoir quelques détails. Pas brillantes, les nouvelles de l'oncle Odule. Mais je vous crois un peu pessimiste à son endroit. Il est robuste ; il surmontera cette crise comme il a surmonté les autres. Je le souhaite de tout mon cœur; je désire tant le connaître !

« Je vous embrasse, mon oncle et vous, comme je vous aime.

« Pierre Marcenay. »

En revenant de jeter cette lettre à la poste, le jeune sous-officier avait fait emplette d'un petit traité de médecine usuelle.

Il avait, au reste, borné ses études à un seul cas : l'indigestion; causes, effets, traitement; tous les maux dont se plaignait Mme Saujon ayant leur source dans sa goinfrerie trop libéralement satisfaite, Pierre le savait de son médecin habituel.

La veille, au moment de faire ses préparatifs de départ, il s'était muni des médicaments nécessaires : sels de Vichy, thé de première qualité, cachets d'émétique pour les cas sérieux.

Réussirait-il ? cela restait à savoir... Avec beaucoup d'aplomb, un peu de charlatanisme, peut-être?...

Il le désirait surtout en vue des conséquences, dont la première serait d'assurer, dans une certaine mesure, tout au moins, la tranquillité de son oncle et la sienne.

Mais, à cette heure, cette préoccupation passait au second plan. Ce à quoi songeait le jeune homme, tout en arpentant la longue rue pleine d'éclats de rire et de chansons, c'est que, décidément, ses amis étaient en retard : cinq heures achevaient de sonner. Son dîner d'adieu serait détestable pour peu que les convives se fissent attendre encore.

Ah ! enfin ! les voilà qui apparaissaient au tournant de la rue. Pierre hâta le pas, redevenu souriant. Et, tout en se rapprochant du petit groupe, il comptait :

« Quatre ! ils ne sont que quatre ! Où est donc passé le « comte de Trop » ? Pauvre Marc ! il aura trouvé le moyen de se faire consigner, je le parie ! » murmura-t-il.

Son premier mot fut pour l'absent, en abordant ses camarades.

« Il musait à sa toilette, nous l'avons planté là ! » répondit Justin Dolmer, un petit Parisien à la mine spirituelle et vive.

Pierre haussa les épaules :

« Toujours le même ! Quel flâneur ! »

Mais on sentait percer l'indulgence sous la critique. Il retint les jeunes gens une minute ou deux à la place où l'on s'était abordé, et jeta encore un long regard vers les profondeurs de la rue, avant de ramener ses amis au buffet, si contrarié de devoir se mettre à table sans le retardataire !

Le début du repas manqua un peu d'entrain. Les jeunes gens songeaient à la dispersion prochaine. Leur vif désir de ne se point perdre de vue ne leur faisait pas illusion.

En dehors de l'éventualité toujours prévue et... souhaitée : la guerre, ils savaient bien ne pouvoir compter que sur le hasard des événements pour les rapprocher.

Omer Nochard était vendéen. Il retourne-

rait habiter son village et cultiver ses champs, son temps de service achevé.

Justin Dolmer retrouverait à Paris sa place de peintre en bâtiments; son patron lui en avait donné récemment l'assurance.

Ayant « raté » Saint-Cyr, de Mortagne se préparait pour Saumur. Quant à Bernard Courtois, il irait remplacer son père, marchand de bois en gros, dans le négoce où celui-ci avait fait sa fortune.

Celui qu'on appelait le comte de Trop, Marc Aubertin, oscillait encore entre deux voies, indécis.

Pierre venait de récapituler leur avenir probable. Il conclut :

« Avant six mois, nous serons éparpillés aux quatre coins de la France. Ne nous quittons pas sans avoir découvert le moyen de nous réunir.

— J'en propose un, fit Dolmer. Mortagne, qui est le richard de la bande, puisqu'il possède un château, fait faire des embellissements audit castel dès sa sortie de Saumur.

— Tu m'y vois déjà, à Saumur?

— Un piocheur de ta force! cela n'est douteux aux yeux de personne, mon cher; pas même à ceux de l'officier de cours.

— Un piocheur... je n'en ai pas moins échoué à Saint-Cyr.

— Pour un point, et parce que ta santé t'avait mis en retard.

— C'est vrai, soupira le jeune homme.

— Donc, tu réussis, et, une fois officier, tu emploies ton premier congé à remettre ton château à neuf. Tout naturellement, tu me confies l'entreprise des peintures.

— Entendu, mon ami.

— Il y a des bois autour de ton château?

— Trois cents hectares.

— Aménagés en coupes annuelles?

— Parbleu! c'est le plus clair de mon revenu.

— Courtois t'achètera cela et viendra surveiller lui-même l'exploitation. Nous voilà déjà trois. Les autres...

— Ton pays ne produit pas de vin? s'informa Pierre.

— Hélas! non; rien que du cidre.

— Eh bien! j'irai te vendre des vins de ma récolte.

— Et comme le comte de Trop est habitué à marcher dans ton ombre, ajouta Mortagne en riant, il t'emboîtera le pas. Reste Nochard. Quelle raison de quitter tes champs vas-tu inventer, Omer?

— Lorsqu'il ne manquera plus que moi, faites-moi signe; je vous aurai vite rejoints », repartit le Vendéen.

Peut-être n'étaient-ils pas très convaincus, au fond, que les choses se passeraient ainsi; mais il leur était doux de le croire, et ils voulaient s'en persuader; si bien que toute la première partie du repas fut employée à élaborer les détails du plan de réunion proposé par Dolmer.

Le comte de Trop parut comme on servait le rôti.

C'était un grand garçon, d'allure un peu nonchalante, fin, distingué, très blond.

La dominante de cette physionomie sympathique était l'expression triste des yeux. Les lèvres pouvaient sourire, le visage s'égayer, les yeux gardaient, au fond de leurs prunelles bleues irisées de gris, une ombre que rien, jamais, ne parvenait à dissiper tout à fait.

Une enfance sans joies, sans tendresse, oppressée par la crainte, était écrite dans ce regard très doux, qui ne savait point sourire.

Il reçut les reproches de ses camarades avec sa placidité coutumière, et, comme excuse à son retard, déclara sans s'émouvoir :

« Je n'étais pas prêt. Je dois dire que j'ai perdu quelques minutes à regarder manœuvrer un peloton d'oies. Leur conducteur avait beau se démener comme un petit diable! c'était tout le temps la « charge à volonté » dans les étalages des fruitières. Et les balais d'entrer en scène, et les horions de pleuvoir : ce que j'ai ri!... Eh! mais, voici mon bonhomme qui pénètre dans la cour de la gare. Quel dommage de n'avoir pas un album et un crayon! »

Le jeune homme, qui ne s'était pas encore assis, revint jusqu'au seuil :

« Je n'avais pas pris garde à son costume. Qu'est-ce qui peut bien lui servir de pèlerine?

Bon ! voilà ses oies qui fichent le camp ! Pauvre môme ! Attends, petit, je vais t'aider », cria-t-il, franchissant les trois marches qui le séparaient de la cour.

Mais les oies, effrayées, se dispersaient de tous côtés. En vain leur maître appelait : « Jaspine ! Clopinette, Merveille !... » car chacune avait son nom; les entêtées n'écoutaient rien.

Marc courait deçà, delà, ne se doutant guère que la vue de son uniforme achevait de les affoler.

Cette chasse avait amené les cinq convives à la porte. Ils riaient comme des enfants à en suivre les péripéties. Dolmer proposait que tout le monde s'en mêlât.

Enfin, le propriétaire des oies parvint à grouper son troupeau dans un coin.

Planté devant elles, maintenant, montant la garde, il suivait d'un regard anxieux les allants et venants, l'air d'attendre quelqu'un.

Soit que la gaieté des amis d'Aubertin l'eût effarouché, soit qu'il ne jugeât pas ce dernier à même de lui donner le renseignement dont il avait besoin, l'enfant s'était borné à un remerciement timide, une fois ses bêtes réunies.

Car c'était un enfant : douze à treize ans au plus. Et si bizarrement accoutré ! Les pieds nus, le pantalon retroussé jusqu'au genou, tandis que le reste du corps se dissimulait sous des loques immenses, sans proportion avec sa taille menue.

Il avait la tête couverte d'un chapeau en feutre gris à larges bords, un chapeau d'homme sous lequel se perdait sa figure maigriotte et qui enveloppait d'ombre ses yeux noirs sérieux et observateurs.

Pour son manteau, le pauvre petit ! ce n'était autre chose qu'un vieux dessus de parapluie, une loque de couleur indéfinissable, où les averses, le soleil, tout ce qui lave, use, flétrit, avait dû s'acharner des années, et dont il avait agrandi l'ouverture pour lui permettre de passer la tête.

L'ensemble se complétait d'un paquet noué dans un foulard rouge à dessins multicolores, et d'une paire de souliers suspendus à un bâton qu'il portait appuyé sur l'épaule.

Son accoutrement ne semblait ni le gêner, ni l'humilier, au reste. A sa mine fière, on eût plutôt pensé qu'il se trouvait habillé à son goût.

La vue du chef de gare parut mettre fin à ses perplexités. Ce devait être lui ou l'un de ses employés qu'il attendait, car tout de suite il s'avança et, ouvrant sa main au fond de laquelle luisait une pièce d'argent :

« Vous pourrez bien nous transporter, moi et mes oies, jusqu'à Beaune pour cinq francs, monsieur, s'il vous plaît, dit-il en soulevant poliment son vaste chapeau.

— Dans le même compartiment, peut-être? s'informa le chef de gare, narquois.

— Dame !... oui, monsieur, repartit naïvement le petit, je ne peux pas les donner à garder à d'autres.

— As-tu quelque idée de la façon dont les voyageurs sont installés ?

— Non, monsieur, je n'ai jamais voyagé, je demeurais dans la montagne, j'en suis sorti hier pour la première fois. »

Il s'interrompit :

« Tout de même, je crois que je mens. J'ai dû venir dans ce pays-ci en wagon ; mais j'avais six mois.

— Tu es excusable de ne pas te souvenir que les oies se transportent en cage, fit le chef de gare, se mettant à rire. Achètes-en une, enfermes-y tes bêtes et on vous embarquera.

— Ça doit coûter cher, une cage, remarqua l'enfant, la mine soucieuse : jamais je n'aurai de l'argent assez ! Et puis... est-ce que vous en vendez, monsieur?

— Non, mon garçon. Nous nous bornons à les expédier, ici. Mais tu trouveras cela en ville. »

Le regard du gamin devenait de plus en plus désolé. La nécessité d'acheter une cage, la difficulté de parcourir les rues avec ses oies, difficulté dont il venait de faire l'épreuve, compliquaient vraiment trop les choses.

« On m'avait pourtant dit... », murmura-t-il les yeux à terre, hésitant...

Il demeura ainsi quelques secondes à réfléchir.

Tout à coup, prenant son parti :

« Au revoir, monsieur, prononça-t-il avec résignation ; je finirai mon voyage à pied. »

Et, doucement, en les caressant et les appelant par leur nom, il se mit à pousser ses oies du côté de la sortie.

Ce colloque avait été si rapide, qu'occupés à détailler le costume du jeune garçon, les sous-officiers n'avaient point encore repris leur place à table ; Marcenay intervint :

« Beaune est loin, mon petit. N'entreprends pas ce trajet à pied, tu en aurais pour trois jours. »

S'entendant interpeller par cette voix bienveillante, l'enfant s'était retourné.

Il répondit avec philosophie :

« Que voulez-vous, monsieur? j'y emploierai le temps qu'il faudra. Je finirai bien toujours par arriver.

— Il y aurait peut-être un moyen d'arranger les choses. Attends une minute. »

Pierre alla présenter sa requête au chef de gare, qui répondit par un signe de tête affirmatif et par l'indication de la soute au charbon.

« Renferme tes bêtes dans ce réduit, là-bas, dit le jeune homme, et viens ensuite dîner avec nous. On avisera pendant ce temps à te procurer une cage. Un homme d'équipe ne pourrait pas aller en ville?

— Pas maintenant; tout le monde est occupé.

— Je ferai la commission en m'en retournant, marchef, prononça gaiement une voix essoufflée.

— Tiens! Mirande! D'où sortez-vous, mon cher garçon? Vous êtes couleur sang de bœuf.

— J'ai fait la trotte du quartier ici au pas gymnastique ; j'avais si peur d'arriver trop tard! Je ne voulais pas que vous partiez sans que je vous aie dit adieu et remercié encore une fois. Je vous garderai toute ma vie de la reconnaissance pour la bonté que vous m'avez témoignée. Au revoir! monsieur Marcenay. Que Dieu vous rende le bien que vous nous avez fait à tous! Vous dites qu'il faut une cage à volaille pour ce bambin? Il en aura une d'ici une demi-heure; je sais où on en vend. Je la ferai envoyer devant moi.

— Demandez la moins chère, recommanda l'intéressé.

— Choisissez la plus solide, Mirande, vous entendez : le prix me regarde. Adieu... peut-être au revoir; sait-on? »

Et, lui tendant la main :

« Je suis bien touché de votre démarche, mais sauvez-vous, vous seriez en retard. Allons, petit, enferme tes oies et à table. »

Les jeunes gens reprirent leur place. Le comte de Trop s'efforçait de mettre les morceaux en quatre, afin de rattraper les autres. Pierre faisait ajouter un couvert à sa gauche pour son invité.

Celui-ci ne tarda pas de paraître. Sans embarras ni timidité, il vint s'asseoir à la place qu'on lui désignait, déplia sa serviette, l'étendit sur ses genoux après avoir regardé comment en usaient ses voisins, et se laissa servir.

Il rit de plaisir à voir s'étaler sur son assiette une belle tranche de gigot arrosée d'une sauce brune et entourée de pommes de terre bien rissolées :

« Tu ne mangeais donc pas tous les jours du gigot chez toi? observa Omer Nochard plaisamment.

— Le jour de Noël et le jour de Pâques, ma mère Norite achetait un morceeu de viande, et pas gros !

— Où vas-tu comme ça? interrogea de Mortagne.

— A l'hôpital de Beaune. Elle est morte, la mère Norite.

— C'était ta parente? fit Pierre.

— Non. Des parents, il y a longtemps que e n'en ai plus. J'avais six ans quand j'ai perdu mon grand-père et je ne me souviens ni de mon père, ni de maman : j'étais petit, petit quand ils sont morts.

— Et que vas-tu faire à l'hôpital de Beaune? demanda Courtois à son tour.

— J'y vais retrouver une amie de maman, Catherinette, la fille de notre voisin. Elle n'est pas religieuse à cause qu'elle est quasiment infirme et que, des fois, il lui faut rester des semaines et des semaines dans son lit. Mais, sitôt son mal passé, elle sert les autres malades.

« Tous les ans, elle vient chez son père. Et elle m'a dit que lorsque ma mère Norite n'y serait plus je devais aller à Beaune la trouver.

« Je m'y rends. Elle me placera bien, j'en suis sûr. J'emmène mes oies pour payer ma dépense en attendant qu'elle m'ait découvert un emploi. Elles sont à moi en propre, les oies. On m'a donné les œufs, je les ai fait couver et ils ont tous réussi. On le savait chez nous; alors ceux qui ont pris le « butin » de la mère Norite me les ont laissé emmener.

— Personne ne s'est donc inquiété de ce que tu deviendrais? fit Marc apitoyé.

— Que si. J'ai là une lettre du père de Catherine. Même il voulait me prendre chez lui à gages. C'était bonté de sa part; il n'avait besoin de personne. Alors j'ai dit que je désirais voir du pays et je suis parti hier matin.

— Comment t'appelles-tu? s'informa Courtois.

— Mon vrai nom, c'est Grégoire Chaverny; mais, l'autre année, il est venu chez nous une Anglaise qui m'appelait toujours « petit Greg » : ça m'est resté.

« C'est sûr que je ne suis pas haut pour mes douze ans et huit mois.



— Tu viens de loin?

— Pas bien; deux journées de marche. »

Il dévorait tout en répondant aux questions qui se succédaient. Son appétit semblait croître à mesure qu'il absorbait le contenu de son assiette.

Le remarquant, Pierre la lui remplit une seconde fois.

Après qu'il eut fini :

« Ça va mieux! s'écria-t-il, jetant un regard de reconnaissance aux jeunes gens qui souriaient. Que j'avais donc faim! Ça me serrait tant le cœur d'avoir enterré ma mère Norite et de partir comme ça tout seul, que je n'ai guère mangé ces deux jours; je n'y songeais pas... Je vous remercie bien, messieurs. »

Discrètement, il repoussait sa chaise et se levait, en prononçant ces derniers mots.

Pierre n'essaya pas de le retenir. Dans l'animation de cette fin de repas, peut-être, sans y prendre garde, eût-on rempli son verre trop souvent.

Et puis, leur pensée à tous, un moment détournée, évoluait à nouveau vers la séparation, les regrets, les promesses de se revoir. La rapide apparition de Mirande avait remis sur le tapis les questions de service.

« Qu'il n'attrape pas quatre jours de « clou » à cause de moi! dit Pierre en regardant l'heure.

— Je parlerai à l'adjudant, promit de Mortagne. Tiens, remarqua-t-il, notre bonhomme discute son marché avec l'homme à la cage. Mirande n'a pas traîné pour faire la commission. Alors, tu prends ce petit à ta remorque, Marcenay?

— Jusqu'à Beaune, oui. Il me paraît savoir si peu de chose de la vie! »

On avait apporté le café, les liqueurs; la fumée de leurs cigarettes embuait peu à peu la grande pièce où ils étaient seuls. Sept heures venaient de sonner. Bien que l'on fût aux derniers jours d'août, le gaz était déjà allumé et jetait sur les choses, qu'éclairait encore un peu la lueur d'un soir très pur, sa clarté fausse qui semblait les ternir.

« Mais vous y arriverez en pleine nuit, à Beaune, remarqua le comte de Trop, s'apercevant soudain de ce changement de lumière.

— A neuf heures cinquante. L'hôpital sera fermé, c'est vrai, murmura Pierre, ennuyé de cette complication qu'il n'avait pas prévue.

— Bah! ce gamin dormira à la belle étoile. Pour une nuit! en cette saison! Il n'a pas l'air d'habiter un palais, d'ordinaire, et je le crois fort débrouillard. Écoutez-le discuter son marché; est-il amusant! » fit Courtois.

Vivement, Marcenay se leva et rejoignit Greg alors en train de faire l'article pour tâcher d'échanger la cage contre une de ses bêtes.

« Garde tes oies, mon enfant, dit Pierre. Nous réglerons cela plus tard, ajouta-t-il, ayant remarqué la rougeur humiliée du petit. Le train sera en gare avant dix minutes. Encage ta volaille; moi, je m'occuperai de nos deux billets. »

Les camarades de Pierre l'avaient précédé sur le quai, hors le comte de Trop qui était venu le retrouver dans la cour.

« Écris-moi souvent, ne fais pas le paresseux, suppliait Marc. Ce que je vais m'ennuyer, toi parti!

— Secoue cela, mon pauvre vieux; le service en pâtirait. On n'a de goût à rien quand on se laisse gagner par l'ennui. Ne va pas t'attirer des histoires, à présent que...

— Que tu n'es plus là pour veiller au grain... J'y tâcherai, répondit le jeune homme. Et puis j'espère bien avoir mes trente jours de permission après les manœuvres. J'en passerai la plus grande partie chez ma tante; c'est-à-dire à Dracy, chez la grand'mère, puisqu'on est convenu de s'y réunir aux vacances.

— Les deux propriétés se touchent : c'est parfait, nous serons constamment l'un chez l'autre. Bonne idée qu'a eue ton oncle d'acheter cette maison de campagne pour sa mère. Alors on peut se dire « à bientôt ». A moi aussi, tu vas me manquer, ajouta Pierre, songeant aux deux vieux visages qu'il aurait pour seule compagnie.

— Où est passé le comte de Trop, le sais-tu, Marcenay? cria soudain Dolmer, de la barrière où il s'appuyait.

— Il est avec moi : nous vous rejoignons.

— Le comte de Trop!... murmura petit Greg, laissant du coup échapper l'oie qu'il tenait, le comte de Trop!... »

Il examina longuement le jeune homme. Son regard avait tout à fait perdu son expression charmante, un pli amer serrait ses lèvres devenues presque blanches.

Il était troublé à ce point que si l'oie ne fût revenue se frotter à ses jambes, il ne se serait pas rappelé ce qu'il était en train de faire.

« Qu'est-ce qu'elle dira, Catherinette, quand elle saura que le comte de Trop est un beau sous-officier qui demeure à Dôle, et que j'ai soupé ce soir à la même table que lui?... Si c'est croyable! marmottait-il, Greg Chaverny à table avec le comte de Trop! Qu'est-ce qu'elle en dira, Catherinette?... »

P. Perrault.

(La suite prochainement.)



MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE (*Suite.*)

Si vous m'en croyez, nous laisserons ces irascibles savants se chamailler en famille, en nous abstenant de prendre part à la querelle. Toutefois, s'il nous était permis d'opiner modestement, nous insinuerions que tout porte à croire que, bien décidément, le pommier n'est pas un poirier. Bien des choses les différencient l'un de l'autre. Si les fleurs se ressemblent au premier abord, examinées de près, elles diffèrent. Celles du poirier sont d'une blancheur éclatante; celles du pommier, nous l'avons dit, sont lavées de carmin. Les styles sont de physionomies distinctes. Tandis que la queue de la pomme disparaît à demi dans une cavité, celle de la poire, haut perchée, en surmonte le sommet aminci. Coupons en deux cette dernière, nouvelle différence. Le cœur est dur, granuleux, presque pierreux, tandis que la pulpe juteuse de la pomme s'étend jusqu'à la membrane même qui enveloppe les graines. Et puis ce sont encore les feuilles qui diffèrent, et l'écorce, et la disposition générale des branches, qui crée chez l'un et l'autre une physionomie bien personnelle. Et les fruits donc, sont-ils assez distincts par leurs caractères généraux et particuliers?

Le pommier est donc bien pommier, de ses racines jusqu'au faîte. Ses branches, nous les connaissons : branches de travailleur, de producteur infatigable, qu'il faut étayer tout à l'entour dans les « années à pommes », pour les prémunir contre un écrasement irrémédiable. Les feuilles sont simples et entières, délicatement dentelées, mollement cotonneuses en dessous, luisantes en dessus. Les fleurs sont grandes, ouvertes, parfois agglomérées en corymbe; le calice à cinq sépales entoure cinq pétales blancs ou rosés qui, eux-mêmes, enveloppent une vingtaine d'étamines éparpillant, tout autour des cinq styles, leurs petites têtes mutines, ordinairement jaunes, mais quelquefois rouges et comme transparentes.

Les fleurs se ressemblent toutes plus ou moins; mais, dans les pommes, quelle immense diversité! Blanches, vertes, grises, fauves, jaunes, violettes, presque noires, rouges surtout, rouges de tant de nuances, depuis le frais carmin des ***pommes d'api*** jusqu'à la pourpre sombre de certaines ***calvilles;*** que de teintes diverses, piquées de points, rayées de lignes, tachetées, panachées, le tout s'alliant à des formes non moins variées : rondes, oblongues, déprimées, cylindriques côtelées ou en « museau de lièvre », qui est le nom de l'une d'entre elles.

Les variétés sont véritablement innombrables; on les compte par centaines; aussi de quels noms bizarres les a-t-on affublées : ***amer-doux-blanc***, ***belle-fille***, ***doux-évêque***, ***gros-bénét***, ***haute-bonté***, ***tard-fleuri***, ***peau-de-vieille***, et tant d'autres encore. Voici la magnifique collection des ***apis : api noir***, ***api blanc***, ***api étoilé;*** puis les ***fenouillets*** parfumés, les ***pigeonnets*** coniques, les ***passe-pommes*** à larges côtes; quelques types originaux, tels que la ***pomme de glace***, la ***pomme citron***, la ***pomme figue***, la ***pomme concombre***, la ***pomme violette***, parfumée comme la fleur de ce nom; puis la noble corporation des ***calvilles***, ***blanches***, ***rouges***, ***tachetées;*** au-dessus d'elles, enfin, les ***reinettes***, ***grises***, ***rayées***, ***dorées***, dominées par leur reine à toutes, le chef-d'œuvre du pommier : la ***reinette du Canada***, verte d'abord, puis jaune et piquetée de points bruns... et exquise alors!

L'origine du pommier, non moins obscure que celle de tant d'autres (hommes et végétaux) a été l'objet d'une foule de contestations, et c'est peut-être pour couper court aux hypothèses que l'un des Normands les plus célèbres, Bernardin de Saint-Pierre, s'amusa à nous raconter la petite fantaisie suivante :

« La belle Thétis, jalouse de ce que, à sa propre noce, Vénus eût remporté la pomme de la beauté, sans qu'on l'eût admise au concours, elle, la reine de la fête, résolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, toujours coquette et rieuse, étant descendue sur la partie du rivage des Gaules qu'on appelle aujourd'hui Normandie, se promenait sur la plage, cherchant des perles et des coquillages dont elle voulait se faire un collier, peut-être aussi un bracelet, un Triton (envoyé par Thétis) lui déroba sa pomme, qu'elle avait imprudemment déposée sur un rocher. Aussi tôt Thétis, enchantée de l'aventure, en sema les pépins dans les campagnes voisines, pour y perpétuer le souvenir de sa vengeance. Et voilà, disent les Gaulois celtiques, l'origine de tous les pommiers qui croissent dans notre pays. Vous dire quelle fut la fureur de Vénus, je n'oserai même pas l'essayer. Toujours est-il que la rancune des Immortelles ayant aussi longue durée qu'elles-mêmes, Vénus cherche encore, paraît-il, le bon vilain tour qu'elle pourrait jouer à sa rivale. »

Je n'ose vous garantir la réalité de ce récit; mais ce qui paraît incontestable, c'est que le pommier, fils de nos régions tempérées, est un de nos végétaux indigènes par excellence qui, passant de nos bois dans nos jardins, s'est mis au service de l'homme et depuis lors n'a pas cessé de nous prodiguer ses bienfaits. Bienfaits n'est point trop dire. Qui ne connaît toutes les qualités de ce fruit excellent que l'on mange cru, que l'on mange cuit, que l'on mange sec, dont on fait marmelades, confitures, gelées, pâtes et sucreries de toutes sortes? La médecine elle-même, revenant à des sentiments meilleurs, en fait des tisanes, après en avoir fait des potions et des spécifiques. Et le pommier, pour clore dignement une vie aussi utile, nous donne, en mourant, son bois, bois fin, serré, bien veiné dans les vieux arbres, et dont la teinte rougeâtre ressort admirablement dans les ouvrages de marqueterie.

Avons-nous tout dit? Non, certes. Peut-on parler du pommier sans parler en même temps du cidre? Le mot *cidre*, autrefois *sidre*, en italien *sidro*, vient du latin *sicera*, lequel est tiré du grec *sikira*, dont l'origine, enfin, est un mot hébreu désignant toute boisson fermentée. Tertullien parle du cidre des Africains, et saint Jérôme atteste que ce breuvage fut connu des Hébreux.

Le bon cidre se fait au moyen du mélange intelligent de trois espèces de pommes : *douces, acides* et *amères*. Ces fruits, écrasés par une grande roue pesante qui tourne verticalement dans une auge circulaire, sont bientôt réduits en pâte qu'on place sous le pressoir, par couches superposées et séparées par de la paille ou de fortes toiles de crin. Des pressions progressives sont opérées. Les premières, les plus légères, donnent le cidre de première qualité, d'autant meilleur qu'il est pur ou à peu près : c'est le *gros cidre*. — Tandis que les autres pressions, opérées avec addition d'eau, donnent un produit plus faible : c'est le *petit cidre*.

Ces cidres, gros et petits, sont séparément versés dans des tonneaux, où ils fermentent tumultueusement, puis transvasés dans d'autres tonneaux plus petits, où la fermentation recommence, mais avec plus de modération. Un dernier transvasement est généralement opéré, soit dans des fûts, soit dans des bouteilles de grès résistantes et fortement bouchées. Le gros cidre peut, par distillation, fournir une eau-de-vie de qualité secondaire.

« Le cidre, dit M. Eugène Noël, pur Normand et homme d'esprit, est en médiocre réputation chez ceux qui l'ont bu frelaté dans les villes. Mais qu'ils aillent donc le boire pur, à la table des paysans normands, après quelques jours de bouteille, et ils avoueront que par son parfum, sa saveur onctueuse, il égale certaines espèces de vin et qu'il les surpasse même par sa pétulance, son joyeux déboucher et son effervescence gazeuse. »

Un roi du pays des pommes, le roi d'Yvetot, disait au roi de France :

« Sire, je n'échangerais volontiers mes pommes de roquet et de doux-agnel contre les vignes de Votre Majesté. »

Saint Leu disait à saint Gilles que le vin était meilleur que le cidre; mais saint Gilles répondit à saint Leu qu'ils sont bons tous les deux.

Les pommiers aiment les terres grasses et profondes et détestent en revanche les sols crayeux et arides, où on les voit dépérir et agoniser pendant des années en proie à des ennemis innombrables : mousses jaunes, brunes ou noires ; lichens gris, fauves ou blancs, qui sucent leurs branches et en boivent la sève.

Combien d'autres encore font aux pommiers une guerre acharnée, sans fin ni trêve. Ce sont la *teigne padelle*, petite chenille verte qui dévore les feuilles ; des chenilles de bombyces, de noctuelles et de phalènes, de petits charançons gris qui rongent les boutons, des pucerons qui s'attaquent aux fruits, de concert avec des larves diverses de mouches et de tipules, hideux vers blancs et mous qui, sous le couteau à dessert, se tordent et tombent dans l'assiette...

Comment les nommer tous? Ils s'appellent *légions*. Logés sous les écorces, dans les feuilles, dans les fleurs, dans les fruits, dans le bois lui-même, ils sont tous là, âpres à la curée, insatiables et à tout jamais invincibles, si l'homme n'avait pour auxiliaire contre eux l'épurateur aérien, l'écheniIleur par excellence, qui seul peut lutter contre l'insecte, l'oiseau.

Après le long article que nous venons de consacrer au pommier — et certes il le mérite bien — nous serons bref sur le compte des autres habitants du verger : poirier, pêcher, abricotier, prunier, cerisier, figuier, etc. Tous ces arbres, sauf le figuier, appartiennent à la famille des rosacées. Tous ils décorent la campagne de leurs jolies corolles blanches ou roses et couvrent nos tables de leurs fruits délectables.

Le poirier nous gratifie de ces merveilleuses poires qui s'appellent de noms illustres : les *Beurrées*, les *Doyennées*, les *Bergamotes*, les *Bons-Chrétiens* et, à leur tête, les exquises *Duchesses*, dont la pulpe juteuse et fondante résume toutes les délicatesses.

Le pêcher nous donne, outre ses jolies fleurs roses, ces pêches magnifiques dont la chair, qu'elle adhère au noyau ou qu'elle s'en détache dès qu'on ouvre le fruit, constitue tout ce que peuvent fournir de meilleur les fruits les plus exquis.

L'abricotier ne lui cède en rien pour le parfum et la délicatesse.

Le prunier, ne nous offrît-il que la succulente *Reine-Claude*, pourrait être placé au premier rang. Mais il nous donne encore la *Robe-Sergent* qui, après cuissons nombreuses et préparations spéciales, alimente toute l'Europe de ces fameux *pruneaux d'Agen* qu'on mange secs ou bouillis ou confits à l'eau-de-vie.

Le cerisier enchante nos yeux au printemps par ses admirables bouquets de fleurs blanches et égaye nos desserts de ses jolies cerises roses ou d'un rouge presque noir dont le goût est si fin — sans compter qu'il nous fournit par distillation le fameux *kirsch* des Vosges et, par simple addition de sucre, d'eau-de-vie et d'aromates divers, le *ratafia* et le *marasquin*.

Le figuier enfin nous prodigue ses figues sirupeuses, vertes ou violettes, et qu'il en soit béni ! Les figues fraîches, les figues sèches figurent parmi les fruits les plus délicieux.

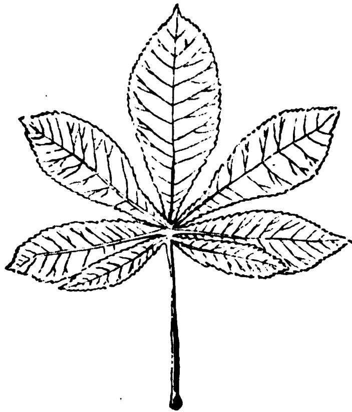
Maintenant, quittons le verger et gagnons la campagne. Voici des châtaigniers, des noyers, des amandiers, voire même des noisetiers, sur la lisière de ce bosquet. Commençons par le plus grand et le plus beau de tous.



Rameau de châtaignier.

Le châtaignier (*castanea*), famille des cupulifères, est un des arbres les plus magnifiques dont puisse s'enorgueillir notre flore européenne. Il peut atteindre en hauteur et sur-

tout en grosseur des dimensions énormes. Nous avons parlé ailleurs des châtaigniers de l'Etna qui ont si longtemps figuré parmi les arbres colosses.


Feuille de marronnier d'Inde.

On connaît une douzaine d'espèces du genre *castanea*, habitant les régions tempérées de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, mais l'espèce qui nous intéresse et qui appartient à l'Europe est le châtaignier commun dont les fruits sont l'objet d'un commerce considérable et entrent pour une large part dans l'alimentation des habitants de certaines régions, telles que le Limousin, l'Auvergne, le Périgord, la Savoie, la Corse et le Piémont.

Il est à coup sûr inutile de décrire la châtaigne, dont tout le monde connaît la physionomie et le goût. On sait de plus quelle consommation il s'en fait dans Paris, pendant l'hiver. Disons en passant que ces fameux *marrons de Lyon* que les marchands nous vendent sous ce titre fallacieux ne sont nullement des *marrons*, mais des *châtaignes*, par la raison fort simple que les vrais marrons, fruits des marronniers d'Inde qui ornent nos promenades, ne sont pas des fruits comestibles. Que ces châtaignes, ainsi qualifiées, soient plus grosses et peut-être meilleures que les autres, soit; mais les appeler marrons, non! Les botanistes protestent et se fâcheraient tout rouge si l'on persistait dans cette erreur.

ED. GRIMARD.

(*La suite prochainement.*)

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XIII

Décisions nouvelles.

Quelques jours avaient passé depuis l'attaque du kopje. Déjà l'herbe repoussait dru sur le petit monticule qui marquait la place où reposaient les morts. Tout allait bien à l'ambulance installée dans la tranchée même, sous un abri de branches feuillues; la plupart des blessés étaient sur pied et ceux qui, plus gravement atteints, devaient encore attendre le rétablissement, se trouvaient en bonne voie. Il n'en était pas un qui ne bénît ses hôtes, ses infirmiers et surtout son médecin! Le docteur Lhomond, qui dirigeait un service d'ambulance admirablement compris, avait sous ses ordres deux jeunes médecins français accourus pour l'aider dans sa noble tâche. Henry et Gérard Massey, M. Martial Hardy, M. Massey, Le Guen lui-même étaient rapidement devenus sous sa direction des ambulanciers émérites. Tous ils avaient rendu, depuis l'ouverture de la campagne, des services très appréciés; tel était, en particulier, l'effet contagieux de la gaieté et de la bonne humeur de Gérard pour rendre le courage aux désespérés, qu'un ordre du jour avait paru, prescrivant que « Gérard Massey, ambulancier, serait requis tous les jours pour une heure au moins auprès du lit des blessés les plus sérieusement atteints, afin, disait gravement la consigne, de les distraire de leurs souffrances et d'en hâter la fin par le secours qu'apportent

aux souffrants le rire et la distraction ». Si bien qu'en dehors de ses multiples devoirs, Gérard était chargé de la tâche additionnelle d'aller rire à heure fixe et de faire de la gaieté sur commande; programme qui eût glacé l'inspiration de plus d'un. Le brave jeune homme l'avait accepté simplement et s'en tirait à sa gloire. Et c'était une chose touchante de voir tous ces yeux fiévreux, ces visages ravagés, creusés, ces jeunes soldats vieillis par la souffrance s'animer et s'éclairer soudain quand paraissait l'aimable figure de leur amuseur patenté; rire d'avance, comme des enfants, des contes que Gérard improvisait pour eux et se trouver réellement soulagés par le tonique vivifiant de sa fraternelle sympathie.



Mais Gérard lui-même était peu de chose comparé au chirurgien en chef; le docteur Lhomond était un de ces hommes rares qui ont non seulement la science, mais le pouvoir de guérir. Il réunissait en lui tous les dons si rarement groupés : le savoir universel, le diagnostic infaillible, résultat de l'instinct et des patientes observations, l'œil pénétrant qui, pareil aux rayons X, traverse le mur opaque des muscles et s'en va fouiller jusqu'au fond de l'organisme; la divination prompte qui fait sortir la vérité des explications confuses du malade; la main forte et légère qui le manie sans le heurter, qui le masse sans

le froisser; cette main qui d'une opération sanglante fait une œuvre d'art à force de précision et de dextérité. Ces yeux de malades qui exprimaient à Gérard tant de sympathie et de gaieté reconnaissante, c'était avec une sorte d'admiration qu'ils se tournaient vers le chirurgien, car, à ses grands talents, il ajoutait la pitié qui les éclipse tous et qui, à elle seule, fait des miracles. D'ailleurs, il ne le cédait à personne, dans la douce tâche d'amuser et de récréer ceux qu'il rendait à la vie. Il avait repris, comme il disait, son bonnet et sa baguette de magicien : on le voyait aujourd'hui donner des séances de prestidigitation et d'hypnotisme. Ces petites fêtes étaient le « clou » de la journée, le moment de relâche attendu avec impatience par les malades comme par les bien portants.

Pour la première fois de leur vie peut-être, les Boers s'amusaient! Agrippa Mauvilain tout comme les autres. Ce n'était pas sans de violents démêlés avec sa conscience que le sévère huguenot avait accordé d'abord sa sanction et sa présence à ces profanes divertissements. Car la sombre religion de Genève, en dehors des tourments futurs qu'elle prépare à l'infortuné sectateur qui peut avoir de bonnes raisons pour ne se croire pas « Élu », semble par surcroît lui empoisonner le présent en prohibant toutes sortes d'amusements, — les spectacles surtout. Or, les petites séances de prestidigitation paraissaient avoir une parenté suspecte avec ces spectacles furieusement invectivés par les prédicateurs; et, comme le disait Agrippa : « Son défunt père n'avait jamais, à sa connaissance, pris sa part de pareils plaisirs... » ; bref, tout cela sentait le fagot, et ce n'est pas sans de grands scrupules de conscience que le digne fermier se joignait à la troupe des spectateurs.

Mais on devait tant au docteur, à ses aimables aides! Pouvait-on sans injustice condamner d'avance leurs passe-temps, ou les imaginer autrement qu'honnêtes? On avait cédé par reconnaissance et par courtoisie; et, désormais, parmi les innombrables admirateurs de M. Lhomond, il n'en était pas de plus assidus que la famille Mauvilain. C'était plaisir de voir toutes ces bonnes figures perdre leur expression solennelle, se dérider à une plaisanterie, d'entendre les frais éclats de rire qu'une fréquentation trop exclusive avec de lugubres prophéties tenait enchaînés dans ces jeunes poitrines. Dame Gudule, elle-même, son dernier marmot dans les bras, l'autre pendu à sa jupe, estimait fort bon de se délasser un moment des soins du bivouac en suivant d'un œil ravi les tours merveilleux du docteur ou bien d'oublier pour un temps ces tracas multiples de la mère de famille, en prêtant l'oreille à quelque morceau de poésie dit par Gérard, à quelque chanson d'autrefois modulée par la voix de Colette

Car elle était aussi de ces paisibles fêtes, et tous les siens avec elle ! Et, grâce à l'influence contagieuse de cette famille privilégiée, tout le camp paraissait avoir secoué la tristesse et les soucis pour adopter cette franche bonne humeur qui est l'apanage du Français et qui ne l'empêche pas de se battre aussi gaillardement que les gens les plus moroses de l'univers...

Cette aimable famille elle-même n'était pourtant pas sans de graves sujets d'inquiétude et c'est surtout sur son chef que cette inquiétude pesait.

Maintenant que la guerre paraissait définitivement engagée et pour longtemps sans doute, entre les républiques sud-africaines et la Grande-Bretagne, qu'allait devenir son exploitation agricole de Massey-Dorp? Comment songer à poursuivre des travaux réguliers sur cette terre que deux races également vigoureuses et obstinées allaient se disputer jusqu'au dernier souffle? A quoi bon semer quand on n'est plus sûr de pouvoir récolter?... Et, au surplus, comment semer, quand la main-d'œuvre elle-même est absente et fait défaut, dispersée par la tempête?...

Mieux placé, par sa neutralité même, que les Anglais et les Boers, pour juger sainement le drame qui s'ouvrait sous ses yeux, M. Massey comprenait que c'en était fait pour de longues années des conditions normales de la colonisation au nord du Zambèze. Ayant pu heureusement régler en principe avec les

chefs de la Compagnie à charte, grâce à lord Fairfield, les conditions éventuelles de la tenure du sol de Massey-Dorp, pour le cas où la domination anglaise prendrait le dessus, il n'en voyait pas moins avec évidence que l'application du contrat allait être désormais renvoyée aux calendes grecques. Et ce contrat même devenait nécessairement caduc si la victoire restait aux Boers... De toute façon une longue période d'impuissance et d'inactivité s'étendait devant lui, devant tous les siens...

Le problème s'imposait donc de savoir s'il fallait désormais rester en l'Afrique australe. Cinq années de travail acharné avaient apporté à M. Massey de légitimes bénéfices qui, soigneusement économisés et judicieusement placés, constituaient aujourd'hui une petite fortune. Avec ce capital, il était possible de revenir s'établir en France, d'y passer en paix le reste de son existence et de laisser après lui la sécurité à ceux qu'il aimait. A coup sûr ce serait le retour à la vie étroite et coûteuse qu'il avait fuie jadis et qui serait plus dure à reprendre après l'expérience de Massey-Dorp. Mais quel autre parti prendre dans les circonstances présentes?

Sur ces entrefaites, un entretien confidentiel qu'il eut avec M. Lhomond vint trancher tout d'un coup les hésitations du chef de famille. Dès les premières ombres qui étaient tombées sur les yeux de Mme Massey, le docteur avait pris l'alarme et fait autour d'elle une garde vigilante, observant la marche du mal, ses arrêts qui pouvaient être définitifs, ses reprises après une accalmie; sans que la patiente elle-même ou son entourage s'en doutât, il l'avait soumise à diverses épreuves destinées à confirmer son diagnostic, afin de ne laisser tomber ces paroles qui résonnent comme un glas sur les familles désolées, qu'à l'heure où il n'aurait plus un doute sur la nature et la gravité du mal. Avec toutes les précautions, toutes les délicatesses que peut dicter l'amitié, il révéla à M. Massey la vérité : Mme Massey était atteinte de la cataracte. Mais qu'il ne s'affligeât point outre mesure! Rien aujourd'hui n'était plus simple à traiter, plus assuré de guérir que cette affection naguère jugée si redoutable, à une condition, bien entendu : c'est qu'elle fût remise aux soins d'un spécialiste autorisé. Lui-même, M. Lhomond, était obligé de se récuser ; il fallait un oculiste pourvu de tous les moyens qu'une capitale met à son service; il ne croyait pas qu'on pût l'obtenir ailleurs qu'en Europe...

« Pas un mot de plus, cher ami!... interrompit M. Massey. Dès ce moment la cause est décidée. J'hésitais à prendre une résolution; des raisons d'égale force me poussaient vers la France et me retenaient ici ; c'est fini d'hésiter: nous reverrons la patrie! Ma chère femme aura tous les soins que réclame son état. Dites-moi s'il faut partir demain, aujourd'hui — et je renonce même à aller mettre mes affaires en ordre à Massey-Dorp...

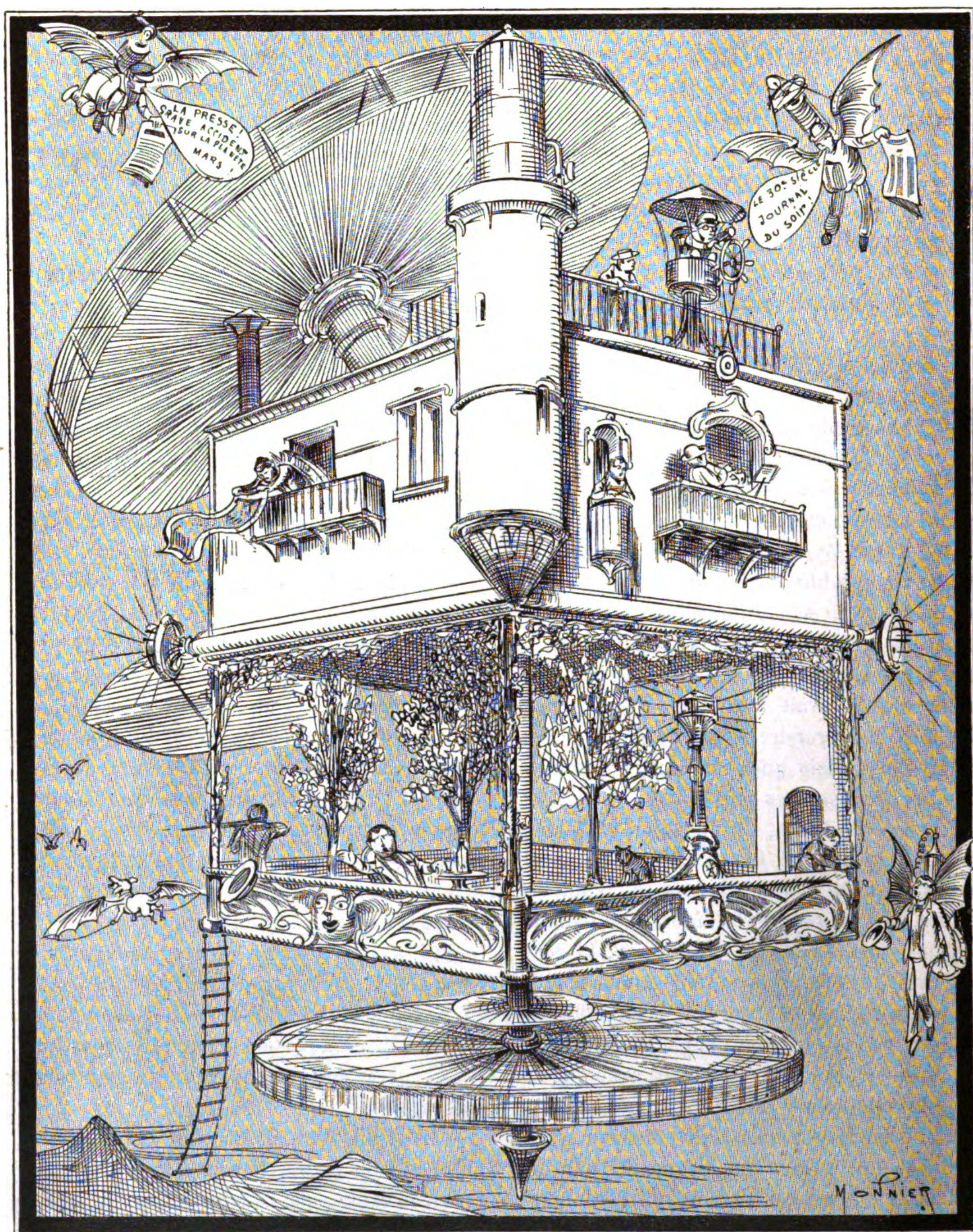
— Non! non! non!... protesta le docteur. Il n'y a point péril en la demeure... Tout au contraire, il faut, pour tenter l'opération, que le voile temporaire qui obscurcit les yeux de notre chère malade soit tout à fait formé... »

A la suite de cette conversation, on tint conseil général de toute la famille et le départ fut voté à l'unanimité. On rentrerait d'abord à Massey-Dorp, mais seulement pour plier bagage. On profiterait de ce que la ligne du chemin de fer n'était pas encore coupée pour se rendre à la mer et de là en France.

« Et il y aura des cris et des lamentations sur le kopje! dit le bon docteur qui, lui, restait où l'attachait le devoir professionnel. Je puis vous dire en particulier que le départ de Gérard sera amèrement regretté par mes blessés.

— Bah! fit Gérard. Ils vont tous à merveille, et leur grand chagrin sera de quitter bientôt le camp pour la captivité de Pretoria. Quant à moi, si vous voulez avoir mon sentiment, je commence à en avoir assez des colonies anglaises, surtout quand elles sont contestées par les Boers... Si jamais nous devons revenir en Afrique, j'estime que la place d'une famille française est plutôt dans une de nos propres colonies. »

(*La suite prochainement.*) ANDRÉ LAURIE.

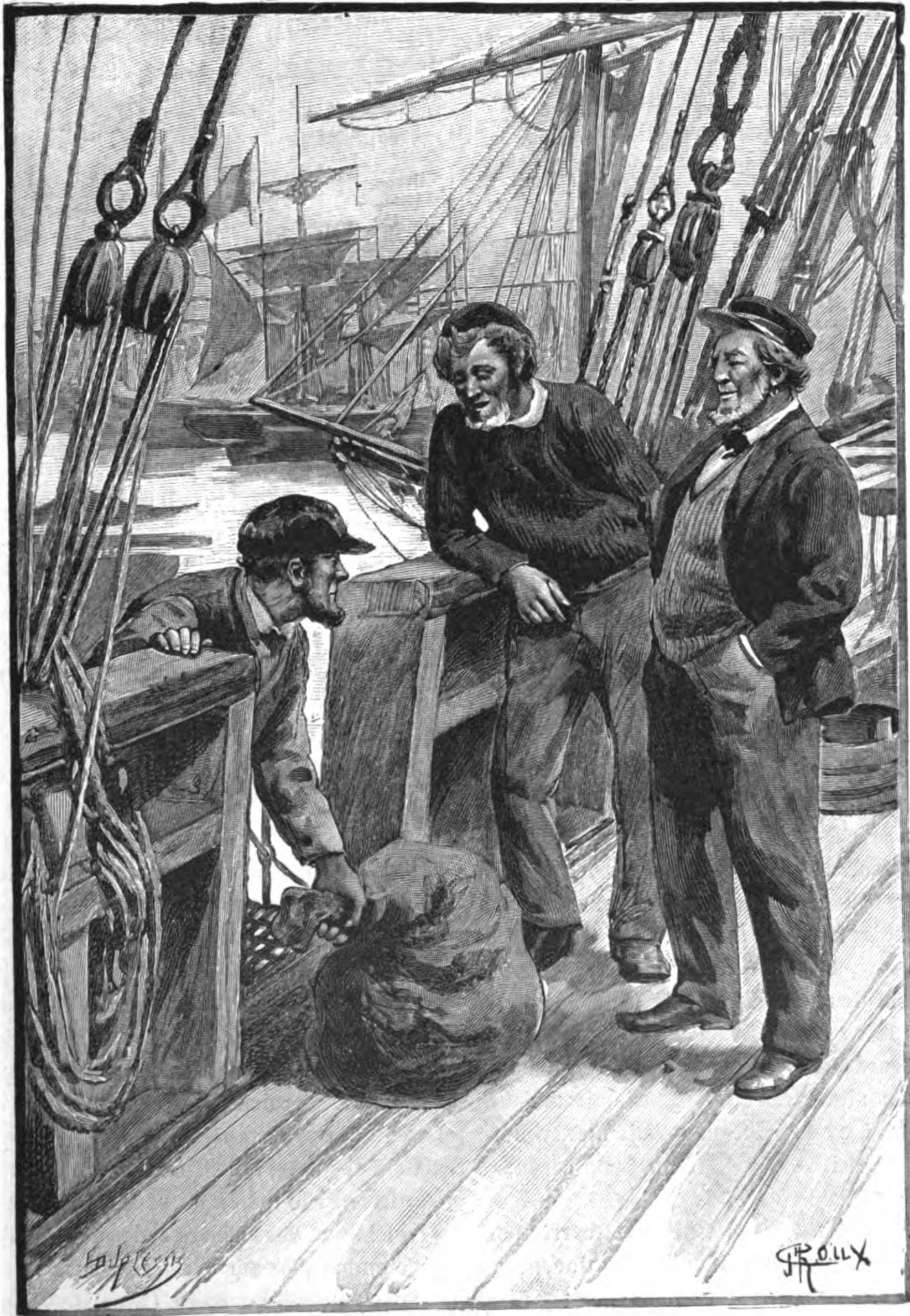


Une Maison au XXXe siècle.

Dessin de Monnier

Le Directeur-Gérant. J. Hetzel.

LES HISTOIRES
DE JEAN-MARIE CABIDOULIN



« EH! VIEUX, TE VOILA DONC?... — ME VOILÀ. » (Page 36.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES
DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

II

Le Saint-Enoch.

Le lendemain 7 novembre, le *Saint-Enoch* quittait le Havre, remorqué par l'*Hercule* qui le sortit à l'heure de la pleine mer. Il faisait un assez mauvais temps. Des nuages bas et déchirés couraient à travers l'espace, poussés par une forte brise du sud-ouest.

Le bâtiment du capitaine Bourcart jaugeait environ cinq cent cinquante tonneaux. Il était pourvu de tous les appareils communément employés pour cette difficile pêche à la baleine sur les lointains parages du Pacifique. Bien que sa construction datât d'une dizaine d'années déjà, il tenait bien la mer sous les diverses allures. L'équipage s'était toujours appliqué à ce qu'il fût en parfait état, voilure et coque, et il venait de refaire son carénage à neuf.

Le *Saint-Enoch*, un trois-mâts carré, portait misaine, grande voile et brigantine, grand et petit hunier, grand et petit perroquet et perroquet de fougue, grand et petit cacatois, perruche, trinquette, grand foc, petit foc, clin foc, bonnettes et voiles d'étais. En attendant le départ, M. Bourcart avait fait mettre en place les appareils pour virer les baleines. Quatre pirogues étaient à leur poste, — à bâbord, celles du second, du premier et du deuxième lieutenant; à tribord, celle du capitaine. Quatre autres de rechange étaient disposées sur les espars du pont. Entre le mât de misaine et le grand mât, en avant du grand panneau, on avait installé la cabousse qui sert à fondre le gras. Elle se composait de deux pots en fer maçonnés l'un contre l'autre et entourés d'une ceinture de briques. A l'arrière des pots, deux trous, pratiqués à cet effet, servaient à l'échappement de la fumée, et, sur l'avant, un peu plus bas que la gueule des pots, deux fourneaux permettaient d'entretenir le feu en dessous.

Voici l'état des officiers et des gens de l'équipage embarqués sur le *Saint-Enoch :*

Le capitaine Bourcart (Évariste-Simon), cinquante ans;

Le second Heurtaux (Jean-François), quarante ans;

Le premier lieutenant Coquebert (Yves), trente-deux ans;

Le deuxième lieutenant Allotte (Romain), vingt-sept ans;

Le maître d'équipage Ollive (Mathurin), quarante-cinq ans;

Le harponneur Thiébaut (Louis), trente-sept ans;

Le harponneur Kardek (Pierre), trente-deux ans;

Le harponneur Durut (Jean), trente-deux ans;

Le harponneur Ducrest (Alain), trente et un ans;

Le docteur Filhiol, vingt-sept ans;

Le tonnelier Cabidoulin (Jean-Marie), cinquante-deux ans;

Le forgeron Thomas (Gille), quarante-cinq ans;

Le charpentier Ferut (Marcel), trente-six ans;

Huit matelots;

Onze novices;

Un maître d'hôtel;

Un cuisinier.

Au total trente-quatre hommes, personnel ordinaire d'un baleinier du tonnage du *Saint-Enoch*.

L'équipage se composait par moitié à peu près de matelots normands et de matelots bretons. Seul, le charpentier Ferut était originaire de Paris, faubourg de Belleville, ayant fait le métier de machiniste dans divers théâtres de la capitale.

Les officiers avaient déjà été en cours de navigation à bord du *Saint-Enoch* et ne méritaient que des éloges. Ils possédaient toutes les qualités qu'exige le métier. L'année précédente, ils parcouraient les parages nord et sud du Pacifique. Voyage heureux s'il en fut, puisqu'il ne s'était produit aucun incident grave pendant une campagne qui n'avait pas duré moins de quarante-quatre mois; voyage fructueux aussi, puisque le navire avait rapporté deux mille barils d'huile qui furent vendus à un prix avantageux.

Le second, Heurtaux, se montrait très entendu à tout ce qui concernait le détail du bord. Après avoir servi en qualité d'enseigne auxiliaire dans la marine de l'État, embarqué au commerce, il naviguait en attendant un commandement. Il passait avec raison pour un bon marin, très sévère en matière de discipline.

Du premier lieutenant Coquebert et du second lieutenant Allotte, excellents officiers, eux aussi, il n'y avait rien à dire, si ce n'est qu'ils déployaient une ardeur extraordinaire, imprudente même, à la poursuite des baleines; ils luttaient de vitesse et d'audace; ils cherchaient à se devancer et risquaient aventureusement leurs pirogues, malgré les recommandations et les injonctions formelles du capitaine Bourcart. Mais l'ardeur du pêcheur à la pêche, c'est l'ardeur du chasseur à la chasse, — un irrésistible entraînement, une passion instinctive. Les deux lieutenants ne la communiquaient que trop à leurs hommes, — surtout Romain Allotte.

Quelques mots sur le maître d'équipage, Mathurin Ollive. Ce petit homme, sec et nerveux, très dur à la fatigue, très à son affaire, bons yeux et bonnes oreilles, possédait les qualités particulières qui distinguent le capitaine d'armes dans la marine de guerre. C'était, assurément, de tous les gens du bord, celui qui s'intéressait le moins à l'amarrage des baleines. Qu'un bâtiment fût armé spécialement pour ce genre de pêche ou pour le transport d'une cargaison quelconque d'un port à un autre, c'était avant tout un navire, et maître Ollive ne prenait goût qu'aux choses de la navigation. Le capitaine Bourcart lui accordait une grande confiance, et il la justifiait.

Quant aux huit matelots, la plupart avaient fait la dernière campagne du *Saint-Enoch* et constituaient un équipage très sûr et très exercé. Parmi les onze novices, on en comptait six qui débutaient dans ce rude apprentissage de la grande pêche. Ces garçons, de quatorze à dix-huit ans, ayant déjà la pratique de la marine de commerce, seraient employés, conjointement avec les matelots, à l'armement des pirogues.

Restaient le forgeron Thomas, le tonnelier Cabidoulin, le charpentier Ferut, le cuisinier,

le maître d'hôtel qui tous, sauf le tonnelier, faisaient partie du personnel depuis trois années et étaient au courant du service.

Il convient d'ajouter que maître Ollive et maître Cabidoulin se connaissaient de longue date, ayant navigué ensemble. Aussi, le premier, sachant à quoi s'en tenir sur les manies du second, l'avait-il accueilli par ces mots :

« Eh ! vieux, te voilà donc?...

— Me voilà, dit l'autre.

— Tu veux en tâter encore?...

— Comme tu vois.

— Et toujours avec ta satanée idée que ça finira mal?...

— Très mal, répondit sérieusement le tonnelier.

— Bon, reprit Mathurin Ollive, j'espère que tu nous épargneras tes histoires...

— Tu peux compter que non !

— Alors, à ton aise, mais s'il nous arrive malheur...

— C'est que je ne me serai pas trompé !» répliqua Jean-Marie Cabidoulin.

Et qui sait si le tonnelier n'éprouvait pas déjà le regret d'avoir accepté les offres du capitaine Bourcart.

Dès que le *Saint-Enoch* eut doublé les jetées, le vent ayant une tendance à fraîchir, ordre fut donné de larguer les huniers, dans lesquels le maître d'équipage fit prendre deux ris. Puis, aussitôt que l'*Hercule* eut largué sa remorque, les huniers furent hissés ainsi que le petit foc et l'artimon, en même temps que le capitaine Bourcart faisait amurer la misaine. Dans ces conditions, le trois-mâts allait pouvoir louvoyer vers le nord-est de manière à contourner l'extrême pointe de Barfleur.

La brise obligea le *Saint-Enoch* à garder le plus près; mais, comme il tenait bien la mer sous cette allure, même à cinq quarts du vent, il filait à raison de dix nœuds.

Il y eut lieu de courir des bords pendant trois jours, avant de débarquer le pilote à la Hougue. A partir de ce moment, la navigation s'établit régulièrement en descendant la Manche. Les bons vents prirent alors le dessus à l'état de belle brise. Le capitaine Bourcart, ayant fait établir perroquets, cacatois, voiles d'étais, put constater que le *Saint-Enoch* n'avait rien perdu de ses qualités nautiques. Du reste, son gréement avait été réinstallé presque en entier, en vue de ces lointaines campagnes dans lesquelles un navire supporte d'excessives fatigues.

« Beau temps, mer maniable, bon vent, dit M. Bourcart au docteur Filhiol, qui se promenait avec lui sur la dunette. Voici une traversée qui commence bien, et c'est assez rare, lorsqu'il faut sortir de la Manche à cette époque !

— Mes compliments, capitaine, répondit le docteur, mais nous ne sommes qu'au début du voyage...

— Oh ! je sais, monsieur Filhiol. Il ne suffit pas de bien commencer, il importe surtout de bien finir !... N'ayez crainte, nous avons un bon navire sous les pieds, et s'il n'est pas lancé d'hier, il n'en est pas moins solide de coque et d'agrès... Je prétends même qu'il offre plus de garantie qu'un bâtiment neuf, et croyez que je suis édifié sur ce qu'il vaut...

— J'ajouterai, capitaine, qu'il ne s'agit pas seulement de faire une heureuse navigation. Il convient que celle-ci donne des avantages sérieux, et cela ne dépend ni du navire, ni de ses officiers, ni de son équipage...

— Comme vous dites, répliqua le capitaine Bourcart. La baleine vient ou ne vient pas... Ça, c'est la chance, comme en toute chose, et la chance ne se commande point... On s'en retourne les barils pleins ou les barils vides, c'est entendu !... Mais le *Saint-Enoch* en est à sa cinquième campagne depuis qu'il est sorti des chantiers de Honfleur, et elles se sont toujours balancées à son profit...

— C'est de bon augure, capitaine. Et comptez-vous attendre d'être arrivé dans le Pacifique pour la pêche?...

— Je compte, monsieur Filhiol, saisir toutes les occasions, et si nous rencontrons des baleines dans l'Atlantique avant de doubler le Cap, nos pirogues s'empresseront de leur donner la chasse. Le tout, c'est qu'on les aperçoive à bonne distance et qu'on parvienne à les amarrer sans trop se retarder en route. »

Quelques jours après le départ du Havre, M. Bourcart organisa le service des vigies : deux hommes constamment en observation dans la mâture, l'un au mât de misaine, l'autre au grand mât. Aux harponneurs et aux matelots revenait cette tâche, tandis que les novices étaient à la barre.

En outre, afin d'être en état, chaque pirogue reçut une baille de bigue, ainsi que l'armement nécessaire à la pêche. Si donc une baleine venait à être signalée à proximité du navire, il n'y aurait plus qu'à amener les embarcations, — ce qui s'effectuerait en quelques instants. Toutefois, ces éventualités ne s'offriraient pas avant que le *Saint-Enoch* fût en plein Atlantique.

Dès qu'il eut relevé les extrêmes terres de la Manche, le capitaine Bourcart donna la route à l'ouest, de manière à doubler Ouessant par le large. Au moment où la terre de France allait disparaître, il l'indiqua au docteur Filhiol.

« Au revoir ! » dirent-ils.

En adressant à leur pays ce salut de la dernière heure, tous deux se demandèrent sans doute combien de mois, d'années peut-être, se passeraient avant qu'ils dussent le revoir...

Le vent étant franchement établi au nord-est, le *Saint-Enoch* n'eut plus qu'à mollir ses écoutes pour se mettre en direction du cap Ortegal, à la pointe nord-ouest de l'Espagne. Il ne serait pas nécessaire de s'engager dans le golfe de Gascogne, où la situation d'un voilier court grands risques, quand la brise souffle du large et le drosse vers la côte. Que de fois les navires, incapables de gagner au vent, sont obligés de chercher refuge dans les ports français ou espagnols !

Lorsque le capitaine et les officiers étaient réunis à l'heure des repas, ils causaient, comme de juste, des aléas de cette nouvelle campagne. Elle débutait dans des conditions favorables. Le navire se trouverait en pleine saison sur les parages de pêche, et M. Bourcart montrait une telle confiance qu'elle gagnait les plus réservés.



« Si ce n'est, déclara-t-il un jour, que notre départ a été reculé d'une quinzaine et que nous devrions être maintenant à la hauteur de l'Ascension ou de Sainte-Hélène, il serait injuste de se plaindre...

— A la condition, répliqua le lieutenant Coquebert, que le vent tienne du bon côté pendant un mois, nous aurons facilement réparé le temps perdu...

— Tout de même, ajouta M. Heurtaux, il

est fâcheux que M. Filhiol n'ait pas eu plus tôt cette excellente idée d'embarquer sur le *Saint-Enoch*...

— Et je le regrette, répliqua gaiement le docteur, car je n'aurais nulle part trouvé meilleur accueil et meilleure compagnie...

— Inutile de récriminer, mes amis! déclara M. Bourcart. Les bonnes idées ne viennent point quand on veut...

— Pas plus que les baleines, s'écria Romain Allotte. Aussi, quand on les signale, il faut être prêt à les amarrer...

— D'ailleurs, fit remarquer le docteur Filhiol, ce n'était pas seulement le médecin qui manquait au *Saint-Enoch,* c'était aussi le tonnelier...

— Juste, répondit le capitaine Bourcart, et n'oublions pas que c'est vous, mon cher Filhiol, qui m'avez parlé de Jean-Marie Cabidoulin... Assurément, sans votre intervention, je n'aurais jamais eu la pensée de m'adresser à lui...

— Enfin il est à bord, conclut M. Heurtaux, et c'est l'essentiel. Mais, capitaine, tel que je le connais, je n'aurais jamais cru qu'il aurait consenti à quitter sa boutique et ses tonnes... A plusieurs reprises, et malgré les avantages qu'on lui offrait, il avait refusé de reprendre la mer, et il faut que vous ayez été assez persuasif...

— Eh bien, reprit le capitaine Bourcart, je n'ai pas eu à subir trop de résistance... A l'entendre, il était fatigué de la navigation... Il avait eu l'heureuse chance de s'en tirer jusqu'ici... Pourquoi tenter le sort?.... On finit toujours par y rester... Il faut savoir se déhaler à temps... Bref, vous connaissez les litanies du brave homme!... Et puis cette prétention qu'il avait vu tout ce que l'on peut voir au cours d'une campagne de pêche...

— On n'a jamais tout vu, déclara le lieutenant Allotte, et, pour mon compte, je m'attends sans cesse à quelque chose d'imprévu, d'extraordinaire...

— Ce qui serait extraordinaire, je dirai même absolument invraisemblable, mes amis, affirma M. Bourcart, ce serait que la fortune abandonnât le *Saint-Enoch !*... Ce serait que cette campagne ne valût pas celles qui l'ont précédée et dont nous avons tiré grand bénéfice!... Ce serait qu'il nous tombât quelque mauvais coup de chien!... Ce serait que notre navire ne rapportât pas son plein chargement de fanons et d'huile!... Or je suis bien tranquille à ce sujet!... Le passé garantit l'avenir, et, lorsque le *Saint-Enoch* rentrera au bassin du Commerce, il aura ses deux mille barils remplis jusqu'à la bonde! »

Et, ma foi, s'il l'eût entendu parler avec cette imperturbable confiance, Jean-Marie Cabidoulin lui-même se fût peut-être dit que, pour cette campagne tout au moins, on ne courait aucun risque, tant il était chanceux, le navire du capitaine Bourcart!

Après avoir relevé dans le sud-est les hauteurs du cap Ortegal, le *Saint-Enoch*, favorisé par les conditions atmosphériques, se dirigea sur Madère, de façon à passer entre les Açores et les Canaries. L'équipage retrouva un excellent climat, une température moyenne, dès que le Tropique eut été franchi, avant les îles du Cap-Vert.

Ce qui ne laissait pas d'étonner quelque peu le capitaine, ses officiers et ses matelots, c'est que jusqu'alors aucune baleine n'avait pu être poursuivie. Si deux ou trois furent aperçues, elles soufflaient à une telle distance qu'on ne pouvait songer à amener les pirogues. Il y aurait eu temps, fatigues dépensés en pure perte, et, à tout prendre, mieux valait rallier les lieux de pêche le plus vite possible, soit sur les mers très exploitées à cette époque de la Nouvelle-Zélande, soit sur celles du Pacifique septentrional. Il importait donc de ne point s'attarder en route.

Lorsque les bâtiments ont à se rendre des ports de l'Europe à l'océan Pacifique, ils peuvent le faire, — traversée presque égale, — soit en doublant le cap de Bonne-Espérance à l'extrémité de l'Afrique, soit en doublant le cap Horn à l'extrémité de l'Amérique, et il en sera ainsi tant que le canal de Panama n'aura pas été ouvert. Mais, en ce qui concerne la voie du cap Horn, il y a nécessité de descendre jusqu'au cinquante-cinquième parallèle

de l'hémisphère méridional où règnent les plus mauvais temps. Sans doute, il est loisible à un steamer de s'engager à travers les sinuosités du détroit de Magellan et d'éviter ainsi les formidables bourrasques du Cap. Quant aux voiliers, ils ne sauraient s'y aventurer sans d'interminables retards, surtout lorsqu'il s'agit de franchir ce détroit de l'est à l'ouest.

Au total, il est donc plus avantageux de chercher la pointe de l'Afrique, de suivre les routes de l'océan Indien et de la mer du Sud, où les nombreux ports de la côte australienne offrent de faciles relâches jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

C'est bien ainsi qu'avait toujours procédé le capitaine Bourcart lors de ses précédents voyages, et ce qu'il fit encore cette fois. Il n'eut pas même à s'écarter notablement dans l'ouest, étant servi par une brise constante, et, après avoir dépassé les îles du Cap-Vert, il eut connaissance de l'Ascension, puis, quelques jours plus tard, de Sainte-Hélène.

A cette époque de l'année, au delà de l'Équateur, ces parages de l'Atlantique sont très animés. Il ne se passait pas quarante-huit heures sans que le *Saint-Enoch* croisât soit quelque steamer filant à toute vapeur, soit quelques-uns de ces rapides et fins clippers qui peuvent lutter de vitesse avec eux. Mais le capitaine Bourcart n'avait guère le loisir de les « raisonner » les uns ou les autres. Le plus souvent, ils ne se montraient que pour hisser le pavillon indiquant leur nationalité, n'ayant de nouvelles maritimes ni à donner ni à recevoir.

De l'île de l'Ascension, passant entre elle et la grande terre, le *Saint-Enoch* n'avait pu apercevoir les sommets volcaniques qui la dominent. Arrivé en vue de Sainte-Hélène, il la laissa sur tribord à une distance de trois ou quatre milles. De tout l'équipage, le docteur Filhiol était seul à ne l'avoir jamais vue, et, pendant une heure, ses regards ne purent se détacher du pic de Diane au-dessus du ravin occupé par la prison de Longwood.

Le temps, assez variable, bien que la direction du vent fût constante, favorisait la marche du navire, qui, sans changer ses amures, n'avait qu'à diminuer ou à larguer ses voiles.

Les vigies, postées sur les barres, faisaient toujours bonne garde. Et pourtant les baleines n'apparaissaient pas; elles se tenaient probablement plus au sud, à quelques centaines de milles du Cap.

« Diable de diable, capitaine, disait parfois le tonnelier, ce n'était pas la peine de m'embarquer, puisque je n'ai pas d'ouvrage à bord...

— Cela viendra... cela viendra... répétait M. Bourcart.

— Ou ça ne viendra pas, reprenait le tonnelier en hochant la tête, et nous n'aurons pas un baril plein en arrivant à la Nouvelle-Zélande...

— Possible, maître Cabidoulin, mais c'est là qu'on les remplira... La besogne ne vous manquera pas, soyez-en sûr !

— J'ai vu un temps, capitaine, où les souffleurs abondaient dans cette partie de l'Atlantique...

— Oui... j'en conviens, — et il est certain qu'ils deviennent de plus en plus rares, — ce qui est regrettable ! »

C'était vrai, et à peine les vigies eurent-elles à signaler deux ou trois baleines franches, — l'une de belle grosseur. Par malheur, relevées trop près du navire, elles sondèrent aussitôt et il fut impossible de les revoir. Avec l'extrême vitesse dont ils sont doués, ces cétacés pouvaient franchir une grande distance avant de revenir à la surface de la mer. Amener les pirogues pour leur donner la chasse, c'eût été s'exposer à d'extrêmes fatigues sans sérieuses chances de réussite.

Le cap de Bonne-Espérance fut atteint vers le milieu du mois de décembre. A cette époque, les approches de la côte d'Afrique étaient très fréquentées par les bâtiments à destination de l'importante colonie anglaise. Il était rare que l'horizon ne fût pas sillonné de quelque fumée de steamer.

A plusieurs reprises déjà, pendant ses voyages précédents, M. Bourcart avait fait relâche dans le port de Capetown, lorsque le

Saint-Enoch effectuait son retour et devait y trouver le placement d'une partie de la cargaison.

Il n'y eut donc pas lieu de prendre contact avec la terre. Aussi le trois-mâts contourna-t-il l'extrême pointe de l'Afrique, dont les dernières hauteurs lui restèrent à cinq milles sur bâbord.

Ce n'est pas sans raison que le cap de Bonne-Espérance s'était appelé primitivement le cap des Tempêtes. Cette fois, il justifia son ancien nom, bien que, dans l'hémisphère méridional, on fût alors en pleine saison d'été.

Le *Saint-Enoch* eut à supporter de redoutables coups de vent, qui l'obligèrent à tenir la cape. Toutefois il s'en tira, avec un léger retard et quelques avaries sans grande importance, dont Jean-Marie Cabidoulin n'aurait pu mal augurer. Puis, après avoir profité du courant antarctique qui se dirige vers l'est avant de s'infléchir dans le voisinage des îles Kerguelen, il continua sa navigation dans des conditions favorables.

Ce fut le 30 janvier, un peu après le lever du soleil, que l'une des vigies, Pierre Kardek, cria des barres de misaine :

« Terre sous le vent ! »

Le point du capitaine Bourcart le plaçait sur le soixante-seizième degré de longitude à l'est du méridien de Paris et sur le trente-septième degré de latitude sud, c'est-à-dire dans le voisinage des îles Amsterdam et Saint-Paul.

A deux milles de cette dernière, le *Saint-Enoch* mit en panne. Les pirogues du second Heurtaux et du lieutenant Allotte furent envoyées près de terre avec lignes et filets, car la pêche est généralement fructueuse sur les côtes de cette île. En effet, dans l'après-midi, elles revinrent avec un chargement de poissons de bonne qualité et de langoustes non moins excellentes, qui fournirent le menu de plusieurs jours.

A partir de Saint-Paul, après avoir obliqué vers le quarantième parallèle, enlevé par une brise qui lui assurait de soixante-dix à quatre-vingts lieues par vingt-quatre heures, le *Saint-Enoch*, dans la matinée du 15 février, eut connaissance des Snares, à la pointe sud de la Nouvelle-Zélande.

III

Sur la côte est de la Nouvelle-Zélande.

Depuis environ une trentaine d'années, les baleiniers exploitent ces parages de la Nouvelle-Zélande où la pêche est particulièrement fructueuse. A cette époque, c'était peut-être la partie du Pacifique dans laquelle les baleines franches se montraient en plus grand nombre. Seulement elles y sont dispersées, et il est rare de les rencontrer à courte distance du navire. Toutefois, le rendement de cette espèce de cétacés est si avantageux que les capitaines ne veulent pas regarder aux fatigues ni aux dangers que comporte cette capture.

C'est ce que M. Bourcart expliquait au docteur Filhiol, lorsque le *Saint-Enoch* arriva en vue de Tawai-Pounamou, la grande île méridionale du groupe néo-zélandais.

« Certes, ajouta-t-il, un bâtiment comme le nôtre, si la chance le favorisait, pourrait faire ici son plein en quelques semaines. Mais il faudrait que le temps fût constamment beau, et, sur ces côtes, on est à la merci de coups de vent quotidiens, qui sont d'une violence extrême.

— N'y a-t-il pas de ports dans lesquels il est facile de se réfugier ?... demanda M. Filhiol.

— Oui, sans doute, mon cher docteur, et rien que sur le littoral de l'est, se trouvent Dunedin, Oamaru, Akaroa, Christchurch, Blenheim, pour ne citer que les principaux. Mais enfin ce n'est pas au milieu des ports que les souffleurs viennent prendre leurs ébats et on doit les aller chercher à quelques milles au large...

— N'importe, capitaine, ne comptez-vous pas relâcher dans l'un d'eux avant de mettre votre équipage à la besogne ?...

— C'est mon intention... deux ou trois

jours, afin de renouveler une partie de nos provisions surtout en viande fraîche et varier notre ordinaire de salaisons.

— Et sur quel point de la côte le *Saint-Enoch* ira-t-il jeter l'ancre?...

— Au havre d'Akaroa.

— Où il arrivera?...

— Demain dans la matinée...

— Vous y avez déjà fait relâche?...

— Plusieurs fois... J'en connais les passes, et, en cas de gros temps, je suis assuré d'y trouver un excellent abri. »

Cependant, si bon pratique que fût M. Bourcart des parages d'Akaroa, il ne put que très difficilement atteindre le port. Lorsqu'il fut en vue de terre, le *Saint-Enoch*, ayant vent debout, dut louvoyer par forte brise. Puis, au moment où il n'avait plus à tirer que deux bordées pour donner dans le chenal, son amure de grand foc cassa pendant le virement, et il fallut revenir au large.

D'ailleurs, le vent fraîchissait, la mer devenait extrêmement dure, et l'après-midi il fut impossible de gagner Akaroa. Ne voulant pas être de nuit trop près de terre, le capitaine Bourcart fit vent arrière jusqu'à six heures du soir, puis revint au plus près et boulina sous petite toile en attendant le jour.

Le lendemain, 17 février, le *Saint-Enoch* put enfin suivre cette espèce de canal sinueux peu large, encaissé entre des collines assez élevées, qui conduit à Akaroa. Sur le rivage apparaissaient quelques fermes et, au flanc des collines, bœufs et vaches paissaient en pleins pâturages.

Après avoir navigué sur une longueur de huit milles et demi, toujours en louvoyant, le *Saint-Enoch* laissa tomber son ancre un peu avant midi.

Akaroa appartient à la presqu'île de Banks, qui se détache de la côte de Tawai-Pounamou au-dessous du quarante-quatrième parallèle. Elle forme une annexe de la province de Canterbury, l'une des deux grandes divisions de l'île. A cette époque, la ville n'était encore qu'un village, bâti à droite du détroit, en face de montagnes échelonnées sur l'autre rive à perte de vue. De ce côté habitaient les naturels, les Maoris, au milieu de magnifiques bois de sapins, qui fournissent d'excellentes mâtures à la construction maritime.

Le village comprenait alors trois petites colonies d'Anglais, d'Allemands, de Français, qui y furent amenés en 1840 par le navire *Robert-de-Paris*. Le gouvernement concéda à ces colons une certaine quantité de terres, dont il leur abandonnait tout le profit qu'ils en sauraient tirer. Aussi des champs de blé, des jardins autour de nombreuses maisons en planches, occupent-ils le sol riverain, qui produit toutes espèces de légumes et de fruits, — principalement les pêches, non moins abondantes que savoureuses.

A l'endroit où mouilla le *Saint-Enoch* se dessinait une sorte de lagon, du milieu duquel émergeait un îlot désert. Quelques navires s'y trouvaient en relâche, entre autres un américain, le *Zireh-Svwif*, qui avait déjà capturé plusieurs baleines. M. Bourcart se rendit à bord de ce navire pour acheter une caisse de tabac, sa provision commençant à diminuer. En somme, tout le temps de la relâche fut employé à renouveler les réserves d'eau et de bois, puis à nettoyer la coque du navire. L'eau douce, on la puisait près de la colonie anglaise à même un petit courant limpide. Le bois, on allait le couper sur la rive du détroit fréquentée par les Maoris. Cependant ces indigènes finirent par s'y opposer, prétendant obtenir une indemnité. Il parut donc préférable de se fournir sur l'autre rive où le bois ne coûtait que la peine de l'abattre et de le débiter. Quant à la viande fraîche, le cuisinier s'en procurait aisément, et plusieurs bœufs, dépecés ou vivants, devaient être embarqués au moment du départ.

Le surlendemain de l'arrivée du *Saint-Enoch*, un baleinier français entra dans le port d'Akaroa, son pavillon à la corne. Une politesse vaut une politesse. Quand le capitaine Bourcart voulut hisser le sien, on s'aperçut qu'il était tout noir de la poussière de charbon de bois dont les coffres avaient été recouverts afin de détruire les rats qui s'étaient abominablement multipliés depuis le départ du Havre et empestaient le navire.

Il est vrai, Marcel Ferut assurait qu'il fallait bien se garder de détruire ces intelligentes bêtes.

« Et pourquoi?... lui demanda un jour l'un des novices.

— Parce que, si le *Saint-Enoch* courait danger de se perdre, ils nous préviendraient...

— Ces rats...

— Oui... ces rats... en se sauvant...

— Et comment?...

— A la nage, parbleu, à la nage!... » répliqua ce farceur de charpentier.

Dans l'après-midi, M. Bourcart, toujours le plus poli des hommes, envoya le second, M. Heurtaux, à bord du *Caulincourt* pour s'excuser de n'avoir pu rendre son salut avec un pavillon qui de tricolore était devenu unicolore, et quelle couleur, le pavillon noir!

La relâche du *Saint-Enoch* dura quatre jours. En dehors des heures de travail, le capitaine Bourcart avait jugé bon de laisser les matelots descendre à terre, bien qu'il y eût risque de désertion. Cela tient à ce qu'en ce pays il se fait un métier fort lucratif, celui de scieur de long. Les forêts y sont inépuisables, ce qui excite à quitter le bord. Cette fois, pourtant, l'équipage était au complet à l'heure réglementaire, et pas un ne manquait à l'appel le jour du départ. Si les matelots n'avaient guère d'argent en poche, ils s'étaient du moins régalés gratuitement de ces pêches que les colons français leur permettaient de cueillir et d'un agréable petit vin fabriqué avec ces fruits.

Le 22 février, M. Bourcart fit prendre les dispositions pour l'appareillage. Il n'avait pas l'intention de revenir à ce mouillage d'Akaroa, à moins d'y être obligé par le mauvais temps et en cas que son navire ne pût tenir la mer.

Du reste, ce matin-là, s'entretenant avec le second, les deux lieutenants, le docteur Filhiol et le maître d'équipage :

« Notre campagne, si les circonstances ne s'y opposent pas, dit-il, comprendra deux parties. En premier lieu, nous pêcherons sur les parages de la Nouvelle-Zélande pendant cinq ou six semaines. En second lieu, le *Saint-Enoch* fera voile pour les côtes de la Basse-Californie, où, à cette époque, il sera facile, je l'espère, de compléter la cargaison.

— Eh! fit observer M. Heurtaux, ne peut-il arriver que nous fassions plein chargement d'huile dans les mers de la Nouvelle-Zélande?...

— Je ne le crois pas, répondit M. Bourcart. J'ai causé avec le capitaine du navire américain... Selon lui, les baleines cherchent déjà à regagner des parages plus nord...

— Et là où elles iront, là nous saurons les amarrer! déclara le lieutenant Coquebert. Je me charge de leur filer de la ligne tant qu'elles en voudront...

— Et vous pouvez compter, capitaine, ajouta Romain Allotte, que je ne resterai pas en arrière de mon camarade...

— Je compte surtout, mes amis, reprit M. Bourcart, que l'ambition de vous surpasser l'un l'autre ne vous fera pas commettre d'imprudences!... Donc, c'est convenu, après les parages de la Nouvelle-Zélande, les parages de la Basse-Californie, où j'ai plus d'une fois déjà fait bonne pêche... Ensuite... on verra d'après les circonstances. — Qu'en penses-tu, maître Ollive?...

— Je pense, capitaine, répondit celui-ci, que le *Saint-Enoch* se rendra où il vous plaira de le conduire, fût-ce jusqu'à la mer de Behring. Quant aux baleines, je vous en souhaite par douzaines. Mais cela regarde les chefs de pirogues et les harponneurs, et non le maître d'équipage.

— Entendu, mon vieux compagnon, répliqua en souriant M. Bourcart, et puisque c'est ton idée, reste dans ta partie comme Jean-Marie Cabidoulin reste dans la sienne!... Les choses n'en iront pas plus mal...

— C'est mon avis, déclara Ollive.

— A propos, le tonnelier et toi, vous vous disputez toujours?...

— Toujours, capitaine. Avec sa manie de prédire des malheurs, Cabidoulin finirait par vous mettre la mort dans l'âme!... Je le connais de longtemps et je devrais y être habitué!... C'est d'autant plus bête de sa part qu'il s'est toujours tiré d'affaire au cours de ses navigations!... Vrai! il eût mieux fait de de-

meurer au mouillage dans sa boutique au milieu de ses tonnes!...

— Laisse-le remuer la langue, Ollive, répondit le capitaine Bourcart. Des mots que tout cela!... Jean-Marie Cabidoulin n'en est pas moins un brave homme! »

Dans l'après-midi, le *Saint-Enoch* louvoyait sous bonne brise à quatre milles d'Akaroa, lorsqu'une première baleine fut signalée par le harponneur Louis Thiébaut.

Il était deux heures, et ce cétacé de forte taille soufflait à courte distance.

M. Bourcart fit aussitôt mettre en panne. Puis, deux des quatre pirogues furent amenées, celle du premier lieutenant Coquebert et celle du second lieutenant Allotte. Ces officiers y descendirent et se placèrent à l'arrière. Les harponneurs Durut et Ducrest se tinrent à l'avant sur le tillac. Un des matelots prit la godille, et quatre hommes étaient aux avirons.

Avec la passion qui les animait, les deux lieutenants arrivèrent presque en même temps à portée d'amarrer la baleine, c'est-à-dire de lui lancer le harpon.

A ce harpon est attachée une ligne, mesurant environ trois cents brasses qui est soigneusement lovée dans une baille placée à peu près au milieu de l'embarcation, de façon que rien ne gêne son filage.

Les deux harponneurs envoyèrent leurs harpons. Atteinte au flanc gauche, la baleine s'enfuit avec une extrême rapidité. A cet instant, et malgré toutes précautions, la ligne du lieutenant Coquebert s'embrouilla et on fut obligé de la couper. Romain Allotte resta seul sur l'animal, dont son camarade, non sans regret, dut abandonner la poursuite!

Cependant la pirogue, irrésistiblement entraînée, volait à la surface des lames, tandis que la godille la maintenait contre les embardées. Lorsque la baleine sonda, autrement dit plongea pour la première fois, on lui fila de la ligne, en attendant qu'elle reparût à la surface.

« Attention... attention! cria le lieutenant Allotte. Dès qu'elle reviendra, une lance à vous, Ducrest, et à moi l'autre...

— On est paré, lieutenant », répondit le harponneur, accroupi sur le tillac.

A bord des pirogues, il est d'usage de toujours avoir à tribord, en même temps que deux harpons de rechange, trois lances affilées comme des rasoirs. A bâbord sont disposés la gaffe et le louchet qui sert à couper les artères de la baleine lorsqu'elle court avec une telle rapidité qu'il serait impossible de garder sa remorque, sans compromettre la sécurité de l'embarcation. Alors, disent les gens de métier, on « la travaille à la lance ».

JULES VERNE.

(*La suite prochainement.*)

L'ÉMERAUDE DU PHARAON

I

Ce fut un gros événement dans tout le bourg de Ribagnac lorsqu'on apprit que le fils aîné de Vincent, des Borderies, entrait au service de M. le baron en qualité de secrétaire et de compagnon de voyage...

Il avait bien de la chance, ce Vincenou!... Courir le monde, habillé de neuf, sans se préoccuper de son pain du lendemain, n'était-ce pas cent fois préférable à ce rude métier de laboureur qui vous rive à la terre, comme un galérien à son boulet!

Le père Vincent ne fut pas aussi ravi de la bonne fortune de son fils qu'on aurait pu le penser; il appartenait à cette vieille race de paysans qui se font gloire d'être libres, de ne dépendre de personne, et cette domesticité, déguisée sous un titre flatteur, ne lui allait qu'à demi!...

Mais, hélas! les temps étaient durs!... Le blé avait manqué!... Le phylloxera n'avait rien laissé de la belle vigne, qui, jadis, sans qu'on s'occupât d'elle, mûrissait aux tiédeurs de septembre... Il avait fallu emprunter... on ne pouvait plus rendre, et il y avait aux Borderies deux autres petites bouches à nourrir!...

« Laissez-moi Vincenou, avait dit l'instituteur, l'année précédente : il a été reçu le premier à son certificat d'études : c'est un enfant qui ira loin... Je le pousserai!... Nous l'enverrons à l'École normale de Périgueux! »

Le père Vincent avait fait la sourde oreille à ces séduisantes propositions. Pierre — surnommé Vincenou, suivant l'antique coutume périgourdine, qui donne au fils aîné un diminutif du prénom paternel — avait déjà les bras solides : il vous retournait une pièce de terre mieux que n'importe quel garçon de ferme, et, lorsqu'il dirigeait la charrue, ses sillons s'en allaient droit, sans hésitation ni tortuosité, ainsi que le regard d'un honnête homme.

Et gentil avec cela, toujours de bonne humeur, pas lambin et travailleur comme pas un!...

La figure éveillée de l'enfant avait attiré l'attention, d'ordinaire un peu distraite, du baron de Ribagnac, et, un matin d'octobre, il était arrivé dans le champ où Vincenou labourait.

Une joyeuse flamme brillait dans les gros yeux de myope du vieux savant, toujours abrités derrière des lunettes d'or.

« Quel âge as-tu, petit? avait-il demandé.

— Quatorze ans, monsieur le baron.

— M. le curé m'a dit que tu écrivais comme un clerc de notaire!

— C'est vrai, monsieur le baron!... J'aime bien tenir une plume et faire des problèmes aussi, sans parler de l'histoire de France que je sais par cœur!...

— Serais-tu content de voyager?

— Oh! oui, monsieur le baron; à l'école, quand j'apprenais la géographie, j'aurais voulu pouvoir visiter tous les pays roses et bleus qui sont marqués sur les cartes.

— A merveille!... j'irai parler à ton père!... »

Et, le soir même, le baron s'était présenté chez Vincent, à l'heure du souper.

Les deux petits, Vincenille et Léonard, dormaient déjà derrière les courtines à carreaux rouges et blancs : on pouvait donc causer bien à l'aise, sans courir le risque d'être dérangés.

« Voilà ce que c'est, dit M. de Ribagnac, en s'asseyant sur le vieux fauteuil de paille que la Vincente avait vite épousseté avec son tablier, je vais bientôt retourner en Égypte, où mes travaux m'ont déjà appelé à plusieurs reprises, et j'aurais besoin d'un jeune compagnon de route, qui puisse à la fois soigner mes effets et me tenir lieu de secrétaire, mes yeux ne me permettant plus d'écrire longtemps... Vincenou me plaît... J'ai vu de son écriture... elle est très lisible!... Voulez-vous me le confier? »

Le père Vincent regarda sa femme, restée debout auprès de la cheminée, où son écuelle de soupe gisait abandonnée sur le *saloir*.

La Vincente était très rouge!... Cela lui faisait de la peine évidemment de se séparer de son fils aîné.

« Je lui donnerai huit cents francs pour la première année, continua le baron, et, cela va sans dire, je le défrayerai de toute dépense. »

Huit cents francs!... Une fortune!... On pourrait éteindre quelques vieilles dettes, replanter une partie de la vigne, mettre des tuiles neuves sur la toiture, qui laissait passer l'eau du ciel, et curer le fossé qui bordait le grand pré!...

Huit cents francs! Ça ne pouvait pas se refuser!

Avant d'accepter, Vincent voulut cependant élucider un point obscur.

« Nous n'avons jamais eu de gens à livrée dans notre famille, monsieur le baron, dit-il fièrement. Je ne voudrais pas que le petit portât un habit à boutons d'or!

— Qui vous parle de cela?... Puisque je vous dis qu'il sera mon secrétaire... Partout où j'irai, il ira aussi... Il mangera à ma table... Là, êtes-vous content?... »

Il eût été difficile de ne pas l'être!... La Vincente elle-même fut vaincue... Du reste, son homme avait parlé, elle n'avait qu'à s'incliner...

Vincenou, lui, eut beaucoup de peine à dissimuler sa joie!

Il allait connaître le pays des Pharaons!... L'Égypte où les Israélites restèrent captifs jusqu'à la venue de Moïse... L'Égypte où la Sainte Famille avait fui pour échapper à la fureur d'Hérode... L'Égypte où saint Louis était tombé aux mains des infidèles... L'Égypte où Bonaparte avait mené ses soldats d'Italie enivrés de victoires...

L'Égypte enfin où le grand-père — celui que Vincent appelait « le vieux », sans nulle intention irrespectueuse — avait gagné ses galons de sergent dans un mémorable combat livré par le général Desaix aux Mamelouks.

Vincenou n'avait jamais connu « le vieux », mais c'était tout de même pour lui une figure vivante.

Son père lui en avait si souvent parlé! Désiré Vincent avait été grenadier... Il avait promené ses habits en loques et ses souliers percés de Marengo aux Pyramides, de Madrid à Moscou... Après Waterloo, il avait été de ceux qui, dans la cour de marbre du palais de Fontainebleau, pleurèrent comme des enfants devant leur empereur tombé et le drapeau du 1er régiment de la garde... Pauvre drapeau, grand comme un mouchoir de poche, mais où était écrite en lettres d'or l'histoire de cette poignée de braves qui l'avaient rapporté intact du steppe glacé et du désert brûlant.

Le vieux était alors revenu au pays pour se marier et fonder une famille...

On avait conservé de lui son bonnet à poil et un mauvais daguerréotype, œuvre d'un praticien de canton, qui le représentait encore très vert et très jovial en dépit de la grosse moustache blanche et des glorieuses balafres qui lui coupaient la figure.

Que de fois, le dimanche, les enfants avaient demandé à voir le bonnet du grand-père!

On le tirait alors du coffre où il reposait et on l'offrait à leur respectueuse admiration : un éclat de bombe l'avait troué... l'aigle était tordue... le poil n'avait plus de couleur... N'importe!... Tel qu'il était, le vieux bonnet parlait de gloire et de devoir accompli à ces humbles âmes de paysans que la vie des champs avait rendus poètes sans le savoir...

Longtemps, le père contemplait le couvre-chef guerrier, démesurément haut, puis il le replaçait dans le coffre, avec cette observation toujours la même :

« Petits, il faudra être digne du vieux! Ce n'était pas un homme ordinaire... Il n'aurait jamais touché à ce qui ne lui appartenait pas, même en temps de guerre, alors que tous les camarades se bourraient les poches... Toute sa vie, il a marché droit et il m'a bien recommandé de suivre son exemple!... Je vous le recommande aussi!... »

Et ce furent encore ces mêmes paroles que Vincent adressa à son fils, lorsqu'il l'embrassa à l'heure du départ.

M. de Ribagnac, déjà installé au fond de sa berline, attendait patiemment la fin de ces épanchements de famille.

La Vincente pleurait dans un mouchoir à carreaux, les petits ouvraient de grands yeux admiratifs devant ce frère transformé en monsieur, par un tailleur de Bergerac. Seul, Vincent conservait toute sa dignité de chef de famille.

« Mon fils, dit-il, tu t'en vas loin de nous... Tu es encore bien jeune, mais tu as reçu de bons enseignements... J'espère que tu ne les oublieras pas... Souviens-toi du vieux!... Toute sa vie il a marché droit!... »

Vincenou était trop ému pour répondre; une dernière fois, il embrassa sa mère et les petits, puis il grimpa en voiture.

La portière se referma et le cocher reçut l'ordre de partir.

Sur tous les seuils, des têtes curieuses se montrèrent... L'instituteur sortit de l'école... M. le curé souleva le rideau de son cabinet... L'enfant distribuait à droite et à gauche des saluts et des sourires... mais bientôt les maisons se firent plus rares et ce fut le grand chemin où les chevaux prirent une plus vive allure.

Vincenou était en route pour l'inconnu!

II

Tout l'émerveilla : la campagne qui fuyait devant les glaces du wagon, Marseille et le tohu-bohu cosmopolite de sa belle Canebière, le paquebot qui les emportait, et surtout la mer, plus bleue encore que les yeux de Vincenille, ainsi qu'il l'écrivit aux Borderies, à la première escale.

M. de Ribagnac s'amusait des exclamations de son petit secrétaire : peu de jours lui avaient suffi pour l'apprécier et s'y attacher.

Il était si gai, si spontané, si intelligent, si avide de savoir !

De lui-même il avait questionné le baron; il s'était intéressé à ces fouilles que celui-ci allait présider dès que le Service des Antiquités du Caire lui en aurait donné l'autorisation officielle.

Très vite il sut ce qu'on appelait les Pyramides, le Sphinx, les Colosses, le Ramseum... les noms les plus barbares ne l'arrêtaient pas!...

Pendant la traversée de cinq jours sur une mer d'huile, M. de Ribagnac lui dicta quelques notes de voyage.

L'enfant avait une écriture nette et ferme dont les lignes se rangeaient comme des soldats en front de bataille, une véritable écriture d'algébriste, prétendait le baron, qui de plus en plus se réjouissait de sa trouvaille.

Le soir, Vincenou aimait à s'attarder sur le pont... Parfois, on apercevait une côte sombre piquée de points lumineux qui étaient une ville ou bien les feux d'un phare lointain.

Le plus souvent, c'était la solitude complète toute peuplée d'ombres que l'enfant reconnaissait sans peine : Ulysse, saint Louis, Bonaparte et « le vieux » avec son bonnet à poil et son air jovial.

Que de fois, par ces belles nuits sereines, il avait dû chanter à ses compagnons de l'avant les anciens refrains du Périgord, emportés des Borderies! Peut-être les vagues s'en souvenaient-elles encore?...

Vincenou trouva qu'Alexandrie était trop près de Marseille; il avait du regret de se séparer de la grande mer bleue.

L'animation du Caire le consola un peu ; il n'avait pas beaucoup de termes de comparaison : cependant le Nil lui rappela la Dordogne : l'Ezbekieh, avec ses beaux jardins et ses somptueuses villas européennes, pouvait être rapproché des environs de Périgueux, les palmiers exceptés !

Quant au Mousky, c'était comme la foire de Bordeaux, un jour de train de plaisir.

On criait, on gesticulait... La foule grouillante vous portait presque...

Sur la chaussée encombrée se pressaient des âniers vêtus de robes bleues, des Arabes coiffés de turbans, des Égyptiens, le fez sur l'oreille, des soldats anglais imperturbables, de riches marchands en sandales brodées, des mules blanches, des chameaux renfrognés, des victorias élégantes, des chariots rustiques, des femmes voilées, des fellahs, des porteurs d'eau, des marchands de turquoises et de scarabées, des Bédouins en guenilles, et tous, choses, bêtes et gens, faisaient à Vincenou l'effet de se hâter pour quelque mystérieuse représentation foraine.

Le bazar le reposait du Mousky : c'était un quartier si tranquille, avec de frais recoins d'ombre, le vrai sanctuaire du travail !

Les ruelles s'entre-croisaient comme les mailles d'un filet; des arcades les enjambaient et à midi seulement le soleil osait s'y glisser.

Dans la demi-obscurité, les voiles d'Assouan, tissés d'or et d'argent, scintillaient auprès des antiques tapis de prières; des jades, sertis de pierreries, côtoyaient des armes damasquinées et les turquoises de Perse se mêlaient aux émeraudes du mont Zabarah.

Vincenou était un peu de la famille des alouettes : il allait à ce qui brille; toutes ces choses miroitantes et reluisantes le fascinaient!

Une boutique surtout exerçait sur lui une véritable attraction : c'était celle d'un revendeur juif; l'homme avait les cheveux crépus sous la *tarbouch*, le nez crochu, le visage olivâtre, la bouche lippue, les yeux fuyants et tout autour de lui étaient disséminés des sébiles et des coffrets, remplis de pierres

précieuses; dès qu'il apercevait un flâneur, il avait une façon de les faire ruisseler entre ses doigts crasseux qui les transformait en pluie d'étincelles et rappelait à Vincenou ces contes de fée qu'il avait entendu conter pendant les veillées d'hiver, lorsque les châtaignes cuisent sous la cendre et que les vieilles filent le chanvre blond.

M. de Ribagnac ne pouvait l'arracher à ce coin de bazar.

« Chacune de ces pierres vaut-elle bien cher? lui demanda, un jour, le petit garçon.

— Cela dépend de sa grosseur et de sa limpidité; cette émeraude, par exemple, doit valoir au moins quatre cents francs de notre monnaie. »

Quatre cents francs!... Une petite pierre verte!... Vincenou pensa que les gens qui mettaient tant d'argent dans une pareille emplette devaient avoir un peu perdu la raison!

Et il suivit le baron qui s'éloignait.

Le lendemain, la fameuse lettre du Service des Antiquités arriva enfin : elle autorisait M. de Ribagnac à exécuter des fouilles dans le cimetière de Deïr-el-Manour, situé à l'entrée de la haute Égypte, au delà des cataractes.

Le vieux savant avait loué l'un de ces bateaux plats appelés *dahabiehs*, qui remontent le Nil à la voile et le descendent à la rame, le vent du sud ne soufflant que rarement; ses bagages y étaient chargés; on pouvait donc se mettre en route.

Vincenou goûta beaucoup cette façon d'aller; en chemin, on fit l'école buissonnière sur de jolis ânes blancs — beaucoup moins entêtés que Batistou, le bourriquet des Borderies — et qui broutaient philosophiquement les petits chardons bleus du désert, tandis que leurs cavaliers rendaient visite au sphinx camard, aux colosses sans tête du roi Ramsès ou au Sérapeum.

Le soir, les excursionnistes revenaient vers le Nil, un peu las de tant de soleil. Le grand fleuve s'habillait alors de nuances délicieuses qui passaient du rose au mauve pour se fondre ensuite en une gaze gris perle qui enveloppait tout. Le sillage de la *dahabieh* troublait à peine l'immobilité de ses eaux, et, bientôt, c'était la nuit avec un ciel tout frémissant d'étoiles.

Et pendant de longs jours ils naviguèrent ainsi.

Devant eux, défilèrent les étranges figures qui ornent les murs des temples : prêtres en robes traînantes, esclaves porteurs d'offrandes, tous vus de profil avec un seul bras et une seule jambe, mais ressemblant à s'y méprendre à l'ânier entrevu la veille ou au patron de la *dahabieh* accroupi à l'avant.

Le Nil, très large, se resserrait parfois entre de hautes roches de granit rose, creusées de grands trous noirs que gardaient de farouches géants de pierre.

M. de Ribagnac disait que c'étaient des entrées d'hypogées, sortes de constructions souterraines où les Égyptiens enterraient leurs morts, et Vincenou ne demandait pas mieux que de le croire; mais si ces choses très anciennes l'intéressaient, les récits de temps plus nouveaux l'eussent plus intéressé encore.



Quand il en trouvait l'occasion, il interrogeait le baron sur la conquête de l'Égypte par Bonaparte.

Le vieux savant n'était pas très ferré sur cette question; pour lui, la campagne d'Égypte se résumait dans la création de l'Institut du Caire, qui avait fait faire de tels progrès à la science des hiéroglyphes.

« Et Desaix, risquait timidement Vincenou, a-t-il remonté aussi loin que nous la vallée du Nil? »

M. de Ribagnac n'en savait rien et son petit compagnon en était réduit aux conjectures.

Pauvre grand-père, comme il avait dû le trouver lourd, son bonnet à poil, sous le soleil du désert!

Il n'avait pas l'ombre fraîche d'une dahabieh pour se reposer, lui!

J. de Coulomb.

(*La suite prochainement.*)



LE BOUILLANT ACHILLE

I



Rien n'inquiète M. Achille, rien ne l'effraye. Il se vante de n'avoir jamais tremblé et se précipite sans réflexion, aussi l'a-t-on surnommé le bouillant Achille. Il ferait mieux de considérer les conséquences de ses actions, témoin ce jour où il jette par la fenêtre toute l'eau de sa cuvette sur un passant, et dans sa précipitation pose le pied au beau milieu de son pot à eau. S.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE II

Il était huit heures du matin.

Plus souffrante que de coutume, toute frileuse, Catherine Dortan s'était levée tard. Elle descendait au jardin prendre un bain de soleil, lorsque le concierge l'aborda, lui annonçant :

« Mademoiselle Catherine, il y a là-bas du monde qui vous demande.

— Mon père, peut-être? Ou bien mon frère Alban?

— Ni l'un ni l'autre. Ceux qui vous réclament, c'est un petit gars d'une douzaine d'années et un grand beau garçon en uniforme de sous-officier de dragons. »

Bien surprise et pas fixée du tout, Catherine suivit son interlocuteur en se hâtant de son mieux.

Dès qu'elle aperçut Greg :

« Comment! te voilà! Sans m'avoir prévenue. Mais, mon enfant, qu'est-il donc survenu? interrogea-t-elle tout en l'embrassant.

— Ma mère Norite est morte il y a cinq jours. Votre père voulait me garder; mais il n'a pas besoin de moi, puisqu'il s'en passait bien avant. J'ai dit que je préférais venir vous trouver comme vous me l'aviez recommandé. Je suis d'âge à gagner ma vie. »

Il tira de sa poche la lettre qu'il apportait et ajouta en la remettant à Catherine :

« Tout le monde allait bien chez vous quand je suis parti.

— De quoi est morte notre vieille voisine?

— Ah!... voilà... On n'en sait rien. Le médecin ne l'a pas vue. Quand je suis allé le querir, il était à l'opposé du canton, à re-



mettre une jambe cassée. Les médecins... ça manque un peu par là-bas, vrai! Ma mère Norite m'a dit bien souvent qu'on aurait guéri mon grand-père si les soins avaient moins tardé. Et si j'avais grand-père... », murmura tout bas le petit garçon, retenant mal un sanglot.

Catherine soupira sans répondre. Qu'eût-elle pu dire à l'orphelin, qui diminuât pour lui la tristesse de son isolement dans la vie. Elle se contenta de l'embrasser encore et de le serrer contre elle, par un geste protecteur très tendre.

Il comprit tout ce que cette étreinte lui promettait d'affection. Relevant sur sa vieille amie ses yeux reconnaissants, il déclara :

« C'est heureux que je vous aie, Catherinette ! oui, c'est heureux !

— Qui t'a fait présent d'un pareil manteau ? s'informa celle-ci, remarquant la loque informe qui flottait sur les épaules grêles du bambin.

— Personne. C'est le vieux parapluie de grand-père que j'ai défait. Il m'a bien servi ! Avec son chapeau et ça, j'ai reçu deux averses sans être trop mouillé.

— Si ta pauvre maman te voyait ainsi affublé ! soupira Catherinette. Et pieds nus ! pour venir de si loin !

— J'avais peur d'user mes souliers. Il m'en faudra quand je serai chez les autres !... »

Il s'interrompit, et, jetant autour de lui un coup d'œil émerveillé :

« C'est beau, ici, et grand ! Il doit falloir du monde pour faire l'ouvrage.

— Oui, mais, malheureusement, le service est au complet.

— On me gardera bien quelques jours, quand même, dites, ma bonne Catherinette ? J'ai amené mes oies pour payer ma dépense. Et puis je travaillerai. Seulement, des oies, il y en a une qui revient à M. Marcenay. »

Tout occupée de l'enfant, Catherine n'avait pas pris le temps de songer à Pierre, dont la présence à côté de Greg s'expliquait si peu, qu'elle croyait le jeune homme venu pour rendre visite à quelque malade.

Lorsque petit Greg lui eut présenté son protecteur, la bonne fille releva sur celui-ci son regard, affectueux toujours, mais qui prenait, dès qu'elle était émue, une expression d'une intense douceur.

« Vous avez veillé sur cet enfant, monsieur ! Vous vous êtes peut-être même détourné de votre route, et en tout cas retardé, pour me le conduire. Je vous en remercie de tout mon cœur. Il a bien besoin de protection, le pauvre ! Sans personne, aucune ressource et guère de savoir... »

Elle s'interrompit pour dire au jardinier qui traversait la cour :

« Voudriez-vous serrer ces oies quelque part, monsieur Gérôme ? »

Puis, faisant signe à Greg et à Marcenay de la suivre, elle ajouta, tout en les faisant entrer au parloir :

« Je vais chercher madame la supérieure. »

Greg s'assit tout songeur à côté d'une fenêtre. Dans la cour, les religieuses allaient et venaient, affairées à installer leurs convalescents de façon commode. Quelles précautions ! Avec quel soin elles choisissaient les coins les mieux abrités ! On devait être heureux dans cette maison. Était-ce dommage qu'on ne pût pas l'y garder !...

Quelques minutes s'écoulèrent.

L'enfant et le jeune homme n'avaient pas échangé un mot.

Préoccupé d'une idée subitement éclose en son cerveau, Pierre marchait à travers la grande pièce, virant de bord avec la régularité d'un marin sur sa passerelle, sans même accorder un regard aux beaux meubles anciens dont le parloir était orné.

Cette méditation silencieuse se poursuivit jusqu'au moment où un grincement léger, avertissant le jeune homme que la porte venait de s'ouvrir derrière lui, le fit interrompre sa marche et se retourner.

Pierre s'inclina très bas, saisi de respect et d'admiration, devant le doux visage vieilli, à l'expression sereine, qui s'encadrait si noblement dans le hennin de fine toile.

Il se figurait cette belle vieille femme penchée sur le lit d'un malade ; rien que sa vue devait calmer les maux, amener un sourire sur les lèvres brûlées de fièvre.

Catherine Dortan, qui suivait la supérieure, présenta le protecteur de son petit ami, et, allant prendre Greg par la main, l'amena devant la Mère.

Celle-ci considéra l'enfant une seconde en esquissant un geste de compassion ; puis,

avec une caresse sur ses cheveux noirs embroussaillés, devinant à son visage anxieux la terreur de voir les portes de l'hôpital se fermer devant lui :

« On te gardera ici jusqu'à ce qu'on t'ait trouvé une place, mon enfant, sois tranquille », prononça-t-elle de sa voix persuasive, une voix qu'on devinait accoutumée à bercer les misères humaines.

Cette question réglée, après l'échange de quelques politesses, Pierre n'avait qu'à prendre congé.

Cependant il n'en fit rien.

L'idée lui était venue d'emmener Greg avec lui à Dracy ; Greg sans ses oies, son chapeau et son manteau, par exemple.

A aucun prix il ne referait la traversée de la ville en de telles conditions. Ah ! fichtre non ! jurait-il en lui-même. Les éclats de rire soulevés par leur passage sonnaient encore à ses oreilles.

Mais il avait fait causer l'orphelin durant le trajet de Dôle à Beaune ; et ensuite, avant de se coucher, à l'auberge où ils étaient descendus tous les deux.

Et, de ses réponses pleines de raison, de sa volonté arrêtée de n'être à charge à personne, Pierre avait conclu que petit Greg ferait un serviteur modèle.

Il n'hésitait plus à émettre sa proposition que par crainte de la voir déclinée. C'eût été naturel, somme toute. Qu'était-il pour Mlle Dortan ? un inconnu.

Les explications données par Catherine à la supérieure ajoutaient encore à sa perplexité.

Les parents de Greg avaient dû occuper un rang social plus élevé que celui où ils songeaient à établir leur fils.

En racontant que Mme Chaverny avait été son amie la plus aimée, la bonne fille insistait sur ce point, qu'il serait important de caser Greg quelque part où l'on prît intérêt à son éducation. Sa mère tenait si fort à ce qu'il fût instruit. Elles avaient bien des fois traité ce sujet ensemble, durant les deux années que la jeune femme avait survécu à son mari, mort le premier, presque aussitôt leur arrivée dans le Jura.

La religieuse hochait la tête. Certes elle avait le désir de venir en aide à l'orphelin, mais dans les conditions où le désirait Catherine, cela devenait malaisé.

Greg expliqua :

« J'ai fait ma première communion. Je n'aurai plus à aller au catéchisme.

— Mais c'est l'école qu'il te serait bon de suivre.

— Il y a des cours le soir », intervint la Mère.

Tout en parlant, les deux femmes regardaient Pierre, comme si, à l'expression de sa physionomie, elles devinaient sa pensée et eussent voulu l'encourager à la dire.

Au vrai, il y avait un peu de cela.

Le jeune homme dut s'en rendre compte, car il se décida enfin à prononcer :

« Voici ce que je vous propose, mesdames. Si vous jugez pouvoir me confier ce bonhomme, je l'emmènerai avec moi. Je n'ai pas de domicile particulier, il est vrai ; je vais habiter chez un oncle et une tante. Mais encore que ma tante soit d'un caractère un peu... un peu difficile, je vous promets que l'enfant sera bien. Quelle situation il aura... je ne sais trop. Il devra rendre quelques-uns des services que rendrait un domestique, évidemment. Toutefois, en dehors des heures de classe — car je l'enverrai à l'école régulièrement au moins l'année prochaine — il sera souvent avec moi. Ce dont je compte surtout le charger, c'est de veiller sur mon oncle, si impotent, qu'il a besoin d'aide pour les moindres choses. Ce ne sera pas une compagnie bien gaie pour un enfant, mais...

— Oh ! monsieur Marcenay, je resterai avec votre oncle tant qu'on voudra ; j'aime beaucoup les vieux, interrompit Greg. Et puis, s'il est malade...

— Paralysé, mon petit, et, la plupart du temps, incapable de se faire comprendre. En retour des soins qu'il donnera à l'oncle Charlot, poursuivit Pierre, s'adressant aux deux femmes, outre cinq francs d'argent de poche par mois, je me chargerai de l'entretien de Greg. Voyez, mesdames, si ma proposition vous agrée. »

Et, leur présentant son livret militaire :

« L'opinion de mes chefs vous aidera à former la vôtre à mon égard », ajouta-t-il.

Elles le parcoururent attentivement, puis la religieuse le rendit à Marcenay avec un sourire approbateur.

« Tous mes compliments, monsieur, dit-elle; vous pouvez emmener le petit, n'est-ce pas, Catherine?

— J'en suis d'avis, ma Mère, et je pense que c'est Dieu qui a mis M. Marcenay sur le chemin de mon ami Greg. »

Aimablement, en femme qui connaît la valeur des choses, la supérieure offrit alors au jeune homme de lui faire visiter l'hôpital.

« Il date du xv[e] siècle, expliqua-t-elle. Il est classé comme monument historique. On l'admire beaucoup d'ordinaire. Aucun touriste ne passe dans notre ville sans venir chez nous. En même temps que l'immeuble, une ancienne demeure seigneuriale, nos bienfaiteurs ont légué aux dames hospitalières de Beaune tout l'ameublement. Nous possédons des tapisseries d'une grande valeur, des bahuts sculptés qui sont des chefs-d'œuvre, des tableaux de maîtres... Venez, monsieur Marcenay, je vous montrerai tout cela. Veux-tu nous accompagner, petit Greg? ajouta-t-elle avec bonté.

— Merci bien, madame, fit naïvement le gamin; j'aime mieux causer avec Catherinette. »

De fait, il en devait être fort impatient, car, à peine la porte refermée sur Pierre et sa conductrice, posant la main sur celle de sa vieille amie, de la colère tout plein ses yeux noirs, il articula :

« Si vous saviez qui j'ai rencontré à Dôle!

— Pas quelqu'un qu'il te faisait plaisir de voir, à en juger par ta frimousse courroucée, répondit-elle en riant.

— J'ai rencontré le comte de Trop », murmura l'enfant, dont la voix s'étranglait dans sa gorge à prononcer ce nom.

Catherine eut un geste de stupeur.

« Où ça? Comment sais-tu que c'est lui?

— Il est sous-officier dans le régiment de M. Marcenay. Ils sont si amis qu'on dirait deux frères.

— C'est d'enfance, cette amitié-là, observa Catherine pensive. Marc parlait toujours d'un Marcenay qu'il préférait à tout le monde. Est-ce curieux que ce soit justement lui qui t'ait pris sous sa garde?

— Ils dînaient au buffet de la gare avec d'autres militaires de leurs camarades. Ils m'ont invité. Mais je ne savais pas... On ne l'avait pas nommé devant moi, sans ça, vous pensez bien, Catherinette!... M'asseoir à la même table que le comte de Trop! J'aurais mieux aimé endurer la faim jusqu'à en mourir! Quand même il m'avait aidé à rassembler mes oies, une fois que j'ai su son nom, je ne lui ai plus parlé. Non; pas même pour lui dire adieu!

— Il n'est cause de rien. Ne sois pas injuste, Greg; ne lui fais pas porter la faute des autres. S'il n'a pas changé, il doit être doux comme un agneau. Et, à ce sujet, rappelle-toi, mon petit, que la volonté de ton grand-père est qu'il ne soit point parlé de ça jamais! Il a voulu le silence jusque sur sa tombe, où, pour lui obéir, mon père n'a fait mettre que le nom sous lequel il était connu aux Égrats : « Jean ». C'est pour ensevelir son secret avec lui qu'il a détruit tous vos papiers de famille. Et cela, il l'a fait dans ton intérêt, Greg, pour que tu ne sois point chargé du fardeau qu'il n'a déposé qu'à la mort et qui a été son martyre si longtemps. Sans la mère Norite, tu aurais tout ignoré et cela eût mieux valu. Elle était seule au courant de ces choses avec mon père et moi. Ce n'est pas nous qui t'en aurions parlé. Elle a eu tort, la chère femme, de confier des affaires si graves à un enfant de dix ans. Tu n'avais pas davantage!...

— Ne la blâmez pas, Catherinette, interrompit Greg avec vivacité. Elle croyait bien faire, et, de vrai, je pense qu'elle a bien fait. C'est au moment où j'ai eu besoin de mon extrait de naissance et de baptême pour l'inscription au catéchisme. Ma première communion venant par là-dessus, j'ai pris de la raison plus que mon âge. Parler de ça?... non,

non, n'ayez crainte. Les choses auxquelles on ne peut rien, il faut les garder pour soi. Et... nous ne pouvons rien, n'est-ce pas? »

Tandis qu'il posait cette question, ses yeux scrutateurs interrogeaient le regard de Catherine. Celle-ci secoua la tête tristement. Non, ils ne pouvaient rien, ni l'un ni l'autre, rien, rien...

Elle reprit, l'air soucieux :

« Tu as sur toi l'acte de notoriété qu'on a dressé à cette époque et qui doit te servir d'état civil?

— Oui. Votre père me l'a enfermé dans un étui de fer-blanc. Il m'avait bien recommandé de vous le remettre : le voici. Je suis porté fils de Gaston et d'Hélène Chaverny : c'est tout. On ne dit pas où je suis né. Vous le savez, vous, Catherinette?

— Tu es né en Algérie. Pour le nom du village, ta mère me l'a dit, mais je l'ai oublié. M'en souviendrais-je, je ne te le révélerais pas, puisque telle est la volonté de ton grand-père.

— Pourquoi mes parents sont-ils venus habiter le petit hameau des Égrats? ils n'y connaissaient personne.

— Sait-on comment les choses adviennent?... La famille de Marc Aubertin non plus ne connaissait, ni nous, ni notre petit village perché sur sa montagne au milieu des sapins. Et cependant, elle nous l'a confié, ce pauvre comte de Trop, comme on l'appelait déjà à cette époque. C'est un médecin de Chalon-sur-Saône, originaire de la Ferté, qui a conseillé à ses parents de nous l'amener à la suite d'une grosse maladie, qui l'avait laissé bien faible. Ah! je vois toujours ton grand-père, la première fois qu'il est entré chez nous après l'arrivée de notre petit pensionnaire. Quand nous le lui avons nommé ! Seigneur ! Seigneur ! quelle figure. Jusqu'après le départ de Marc il n'a pas franchi notre seuil. Bien mieux, ta mère et lui restaient enfermés chez eux de crainte de le rencontrer.

— Maman vivait donc? Elle l'a vu, le comte de Trop?

— Forcément. C'était la seconde année de leur séjour, celle à la fin de laquelle elle est morte. Tiens! c'est au moment de sa mort que ton grand-père, mis en confiance par notre amitié et le dévouement de la bonne mère Norite, nous a confié son secret, à elle, mon père et moi.

— Mais, reprit Greg, revenant à sa première question, laquelle n'avait point reçu de réponse, mes parents, qui donc les a envoyés aux Égrats? Vous ne le savez pas?

— Si. C'est mon frère Alban qui les a amenés. Leur ferme avait été dévastée par les sauterelles. Après des années, ils se voyaient aussi peu avancés que le jour où ils étaient entrés en ménage. Ils s'étaient ruiné la santé à travailler plus que leurs forces. Et puis, ils avaient perdu leur premier-né l'année précédente, un garçon de huit ans; et tu t'élevais si chétif que pareil sort semblait te menacer. Par là-dessus, ton père prend les fièvres : ça tournait autour d'un accès pernicieux. Le médecin dit à ton grand-père : « Si vous n'emmenez pas votre gendre en France pour quelques mois, vous ne tarderez guère de l'enterrer. » Ils avaient tant souffert ensemble qu'ils s'aimaient comme père et fils. Repoussé, méprisé des siens parce qu'il avait associé son sort à celui de ces deux abandonnés, Chaverny n'avait point de *retirance* de son côté. Leur bien vendu, — on pourrait dire donné, tant ils en ont obtenu peu de chose, — ils se sont mis en route, fixés seulement sur le pays où ils ne voulaient point se rendre... Dans ces conditions, ils devaient écouter le premier conseilleur venu. Sur le bateau, ils ont rencontré mon frère qui partait en congé. Ils ont causé avec lui. Apprenant qu'il était Jurassien, ils l'ont questionné sur son pays, et, une fois assurés d'y pouvoir vivre à bon compte et bien isolés, ils se sont décidés à habiter les Égrats. Tu en sais maintenant autant que moi, petit Greg. »

Petit Greg souriait, malgré les tristesses remuées par cet entretien; si content d'être auprès de sa chère Catherinette et de voir son avenir se dessiner moins incertain, moins sombre!

Ils s'étaient assis, elle sur la chaise qu'il

occupait tout à l'heure dans l'embrasure de la fenêtre, lui à ses pieds, sur un petit banc de bois.

C'est ainsi qu'ils causaient, les bras de l'enfant reposant sur les genoux de sa vieille amie.

« Ton oncle Chaverny et tes tantes, s'informa soudain Catherine, tu n'en as pas eu de nouvelles? La mère Norite devait leur écrire.

— Elle l'a fait ; ils n'ont pas répondu.

— Rien ne les désarme donc! s'écria-t-elle avec colère.

— C'est tout comme si je n'avais point de parenté. Bah! je me passerai d'eux; je deviendrai un homme tout de même. Et, vous ne savez pas, ma bonne Catherinette, fit-il, élevant la voix dans une explosion de joyeuse espérance, vous qui étiez l'amie de maman, quand je serai riche, vous viendrez chez moi. Je me ferai médecin; il y a longtemps que c'est mon idée! Et je vous guérirai; vous verrez que je vous guérirai. »

Elle souriait à son tour. Médecin... pauvre petit! Mais elle ne lui enleva pas son illusion. Tout au contraire, se penchant pour le baiser au front, elle approuva :

« Oui, mon Greg, oui, c'est entendu. Tu deviendras médecin, un médecin très savant. Et quand je ne serai plus qu'une charge pour l'hôpital, j'irai chez toi.

— Médecin... Mon petit éleveur d'oies rêve d'être médecin », murmura Pierre, qui rentrait en compagnie de la supérieure comme Catherine parlait encore.

Une expression soucieuse passa sur son visage. Lui n'avait pas prévu pour Greg autre chose que l'école primaire, l'apprentissage du métier de vigneron et, plus tard, la vie indépendante mais rude du cultivateur.

Les nécessités du présent et l'ambition manifestée par l'enfant d'escalader quelques degrés sociaux lui semblaient mal se concilier, de prime abord.

Bah! il fallait essayer d'être utile à Greg, à cette heure; on verrait plus tard...

Ce dont il importait de s'occuper, c'était de le vêtir convenablement.

On tint conseil.

« Nous allons lui acheter ses oies, déclara la supérieure. A quatre francs l'une, cela fera déjà vingt-quatre francs.

— Ça n'en fera que vingt, observa Greg. Je dois Jaspine à M. Marcenay, à cause qu'il a payé la cage... et bien d'autres choses.

— Soit, repartit Pierre en riant : les bons comptes font les bons amis. Emporte ton oie; cela déridera ma tante.

— Que parles-tu de cage? Qu'en as-tu fait? dit Catherine.

— Je l'ai laissée à la gare; je comptais retourner la prendre ce soir. J'en avais sorti mes oies pour les faire manger, en me levant, et quand j'ai voulu les y remettre...

— Nous avons donné la comédie à tout le personnel, poursuivit Pierre d'un ton navré. Si bien qu'il a fallu se résigner à trimballer la bande par la ville, en la poussant devant soi. »

La supérieure eut un sourire si bon, ses yeux dirent si clairement au jeune sous-officier l'estime où elle le tenait, pour s'être soumis à ce froissement d'amour-propre par charité pure, qu'il en oublia les quolibets et les rires des badauds.

Greg n'avait nulle idée de la valeur des choses. Il crut que ses vingt francs avaient suffi à payer le costume, la provision de linge et la valise qu'on apporta deux heures plus tard. Encore gémit-il en lui-même de voir fondre ainsi son argent, lui qui avait mis six mois à le gagner.

Le sachant fier et susceptible, ses amis étaient convenus de lui cacher qu'ils avaient triplé la somme. S'il avait lu la facture qu'on remit à la supérieure, laquelle facture montait à soixante francs, qu'eût-il dit, pour le coup, petit Greg!

Catherine l'emmena changer de vêtements dans sa chambre. Lorsqu'il reparut, métamorphosé des pieds à la tête, il restait juste le temps de courir à la gare et de sauter dans le train.

Les deux voyageurs arrivèrent à Chalon à une heure de l'après-midi : une heure de voiture, et ils descendaient enfin devant l'ha-

bitation où résidaient toute l'année M. et Mme Charles Saujon.

Dracy-le-Fort est un tout petit village, mais, en été, il est gaiement peuplé; nombre de familles chalonnaises y ayant leur maison de campagne.

Le pays est joli, pas trop plat, assez boisé, avec de beaux vignobles sur la pente des coteaux et des prairies dans les fonds.

Au bas du village passe une rivière bordée de saules et de grands arbres. Par delà le pont, du côté opposé au château enfoui dans la verdure et cerclé d'eaux vives, que l'on entrevoit à droite, sur la déclivité de la colline, se dressent quelques villas entourées de vastes jardins : l'endroit se nomme la Foussotte.

C'est là qu'était située l'habitation des Saujon.

Elle se composait d'un pavillon carré à un seul étage. Les pressoirs et autres dépendances se dissimulaient au fond de l'enclos, derrière un massif de sapins.

Avec ses corbeilles où éclataient les teintes multicolores des géraniums, des phlox, des pyrèthres, et sa longue allée de rosiers en fleur reliant le parterre à la route, la maison présentait un aspect assez riant.

Greg la jugea un palais, lui qui avait vécu jusqu'ici dans une masure enfumée, mal close, où les animaux recevaient un abri l'hiver.

Il marchait à côté de Pierre, raide, un peu gêné dans ses habits neufs, pour lesquels il appréhendait le moindre grain de poussière.

Jaspine, extraite de la cage où elle s'exaspérait, le suivait en se dandinant; de temps à autre, inquiète d'avoir laissé ses sœurs en chemin, elle lançait un appel suraigu en allongeant le cou et déployant à demi ses ailes.

« Tais-toi, Jaspine! » commandait Greg aussitôt. Et le regard de l'orphelin sondait avec terreur la maison d'où il s'attendait, de seconde en seconde, à voir sortir la redoutable tante.

Car, depuis Beaune, peu rassuré lui-même sur l'accueil réservé à son protégé, Marcenay avait chapitré celui-ci de façon à le cuirasser contre les rebuffades probables.

Ils étaient parvenus aux deux tiers de l'allée, quand le jeune homme s'arrêta soudain, pour explorer le rond-point ombragé de platanes où M. Saujon avait coutume de se faire amener l'après-midi, en cette saison.

« Tournons par ici, Greg, dit-il, en s'engageant lui-même dans une allée transversale. Mon oncle doit être sous les arbres; j'aperçois son fauteuil. »

En effet, le vieillard se trouvait sous le dôme feuillu qui lui servait de salon d'été, mais il y était seul et endormi.

Pierre eut à sa vue un geste de joyeux étonnement.

Sa boutonnière fleurie d'une branche de réséda, ses cheveux coquettement arrangés sous sa calotte de velours noir, le nœud savant de sa cravate et jusqu'aux plis de la couverture jetée sur ses genoux, tout dénonçait le goût et la sollicitude d'une garde-malade attentive.

Un siège placé à côté de celui du paralytique et une revue ouverte révélaient qu'on venait seulement de le quitter; et non sans avoir tout prévu...

Sur la table étaient disposés, à portée de la main, la tabatière, le mouchoir, un verre de limonade coiffé d'un cornet de papier, un chasse-mouches.

« Si c'est ma tante qui est l'auteur de ces arrangements, plus rien à craindre, ami Greg : elle a fait peau neuve. »

Un doute se lisait dans le sourire sceptique de Marcenay, tandis qu'il prononçait ces mots; Greg le devinait peu convaincu de la transformation prédite et son visage gardait une expression craintive.

« Il a l'air bon, lui! fit-il après avoir considéré un instant le vieillard qui sommeillait paisible, ne soupçonnant point que l'arrivée de Pierre, cette joie entrevue au bout de tant de jours si souvent comptés! était là, toute proche, à sa portée.

— S'il est bon, l'oncle Charlot? murmura le jeune homme. Ah! certes! Et résigné! »

Ils se tenaient debout devant lui, Greg tout

à ses réflexions, Pierre la pensée distraite, le regard fureteur, l'oreille aux aguets, attendant il ne savait qui... pas sa tante, assurément.

Respectée par les deux voyageurs, la sieste de M. Saujon se fût sans doute prolongée encore si Jaspine n'y eût mis bon ordre, avec ses appels retentissants.

Le dormeur sursauta. Ses yeux clignèrent quelques secondes, incertains; puis, très vite, ce reste d'assoupissement se dissipa : il avait entrevu Pierre!

Ses lèvres s'agitèrent, en un effort surhumain, sans parvenir à prononcer le nom du jeune homme; mais ses yeux, ses pauvres yeux restés les uniques traducteurs de son âme, depuis que ses lèvres étaient muettes, quelle joie illumina leurs prunelles grises un peu voilées!

Il essaya de pencher le buste en avant, de soulever ses mains :

« Toi!... toi!... » articulait-il avec un épèlement enfantin, dans un sourire d'être peureux qui découvre soudain un refuge contre ses terreurs.

Ah! qu'elle en disait long, cette physionomie d'opprimé!

Pierre s'était penché et l'embrassait avec une affection de fils.

« Oui, moi, oncle Charlot, et pour tout à fait, cette fois! » promit-il en souriant à l'infirme.

Ils hochèrent la tête, se comprenant d'un coup d'œil, et les mains de l'oncle Charlot se joignirent comme en une action de grâces; c'était la fin du plus dur de ses maux : la solitude sous la rude domination de sa femme.

« Comme vous voilà beau, mon oncle! s'exclama le jeune homme, décidément intrigué. Vous êtes devenu coquet depuis ma dernière visite. Vous portez des fleurs à la boutonnière, vous vous payez des nœuds marins à la cravate, vous faites boucler vos cheveux... »

Le vieillard riait, amusé. Mais un bégayement inintelligible sortit seul de sa gorge. Son regard s'attrista, semblant dire à Pierre :

« Impossible, tu vois.

— Quand je serai médecin, je vous guérirai aussi! » prononça Greg d'un ton convaincu.

M. Saujon arrêta ses yeux étonnés sur l'enfant, auquel il n'avait pas pris garde jusqu'ici.

« C'est un orphelin que l'on m'a confié, expliqua Pierre. Il vous tiendra compagnie et vous fera la lecture si j'ai à m'absenter. J'ai pensé qu'il nous serait très nécessaire d'avoir quelqu'un de sûr pour votre promenade et nos commissions à tous les deux; qu'en dites-vous? »

L'oncle Charlot examinait Greg. Celui-ci, point troublé par ce regard qui n'avait rien de sévère, affirma, avec un gentil petit sourire, tout plein de bonne volonté :

« Et, en attendant que je puisse vous guérir, je vous assure, monsieur, que je vous servirai de tout mon cœur. »

Il s'était rapproché de l'infirme. Celui-ci souleva sa main péniblement, la posa sur l'épaule du petit et inclina la tête.

« Vous voulez bien? » s'écria Greg, radieux.

M. Saujon fit à nouveau signe que oui. Seulement, tout de suite après, ses yeux, levés sur Pierre, indiquèrent à son neveu la maison.

Une expression anxieuse passa sur leurs deux visages : le dernier mot n'était pas dit :

« Ma tante est chez elle? » s'informa le jeune homme.

Oncle Charlot fit signe que non. Et, d'un geste, il indiqua le mur qui s'élevait à sa droite et le séparait de ses voisins.

« Tiens! elle a fait connaissance avec la vieille Mme Lavaur? C'est parfait. Elles se tiennent mutuellement compagnie; car elle est seule ici, « bonne maman », comme nous disions tous, quand je sortais chez son fils avec Marc. »

Les traits du vieillard s'épanouirent; une lueur attendrie éclaira ses yeux tristes.

Pierre se dit à part lui :

« Ce doit être de là que lui viennent les quelques attentions dont je m'étonnais. Peut-

être aussi Mme Lavaur a-t-elle chapitré ma tante. »

Puis, à haute voix :

« A tout à l'heure, oncle Charlot. J'aperçois le cocher qui rentre nos bagages; il me faut aller le payer. Si je faisais mettre la valise de Greg dans le cabinet attenant à votre chambre? Il est toujours inoccupé ?

—Oui ! oui ! répondit l'infirme de la tête.

— Vous m'approuvez ?

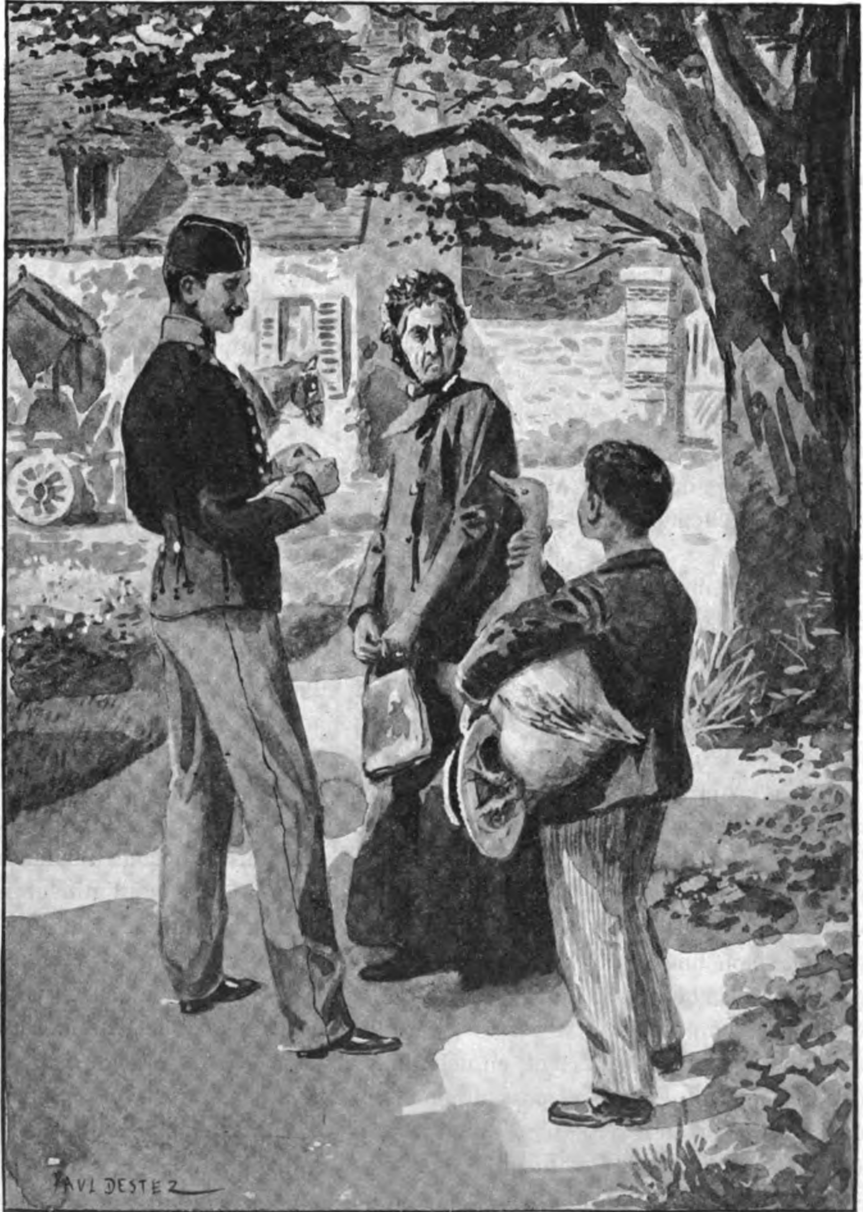
— Oui.

— Voilà où nous allons vivre, mon bonhomme, dit Marcenay comme ils franchissaient les trois larges degrés du perron.

— Elle est bien belle, cette maison; ce jardin aussi est beau, et le vieux monsieur a l'air si aimable.

— Oui... Tout cela, c'est le bon côté de la médaille. Reste le revers... Et, dame ! ne te fais pas d'illusions, Greg, le revers est diablement hérissé d'épines. Tiens, le voilà qui s'avance ! » ajouta-t-il, apercevant à l'extrémité de l'allée la maigre silhouette de Caroline.

Elle aussi l'avait entrevu. Elle allongeait le pas et gesticulait avec le grand sac en crin noir qui lui servait à transporter son ouvrage lorsqu'elle allait voisiner.



« Prends ton oie, et offre-la-lui de ta part, comme élevée par toi-même ! » commanda Pierre à son protégé.

Greg mit Jaspine sous son bras et suivit le jeune homme qui, plantant là le cocher et les malles, redescendait lestement le perron.

La tante et le neveu s'abordèrent à mi-chemin. Caroline tendit à l'arrivant ses joues parcheminées aux pommettes saillantes, et aussitôt, sans s'informer de rien ni de personne, entama le récit de ses maux.

Dans ces occasions-là, elle tirait on ne sait d'où une petite voix spéciale, flûtée, geignante, grinçante comme une scie qu'on a omis de graisser.

Pierre, que cela horripilait, l'interrompit aux premiers mots et, prenant un air d'importance :

« Laissez-moi vous dépeindre ce que vous éprouvez, commanda-t-il, sentencieux. Votre langue d'abord...Bien, bien... c'était prévu. »

Il lui détailla par le menu tous ses malaises.

« C'est absolument ça ! s'écria Mme Saujon, tellement émerveillée qu'elle reprit sur-le-champ sa voix ordinaire. Ah ! soupira-t-elle, avec un hochement de tête, si tu avais voulu !...

— Ne recommençons pas les scènes de l'an dernier, ou je ne défais pas ma malle, déclara Pierre sans se départir de son calme, mais l'air si résolu qu'elle se le tint pour dit.

— Es-tu au moins à même de traiter mes misères quotidiennes ?

— Vous en ferez l'épreuve ce soir. Permettez-moi, maintenant, de vous présenter le jeune Grégoire Chaverny, vulgairement nommé petit Greg. Je l'ai amené dans l'intention de vous décharger de quelques-uns des soins que réclame mon oncle, car il vous faut à tout prix, après chaque repas, une bonne heure de tranquille somnolence. J'ai sur le gamin les meilleurs renseignements ; et, en dehors des qualités qu'on lui prête, il possède un talent que vous apprécierez, je n'en doute pas : il élève en perfection la volaille.

— Alors c'est un second domestique que tu me proposes.

— Du tout. C'est un orphelin dont je me suis chargé, qui devra suivre l'école, et qui, en échange de l'hospitalité reçue ici, s'efforcera de se rendre utile.

— Quand il n'aura pas mieux à faire, insinua ironiquement Mme Saujon.

— Je vous ai apporté une... une... »

Pauvre petit Greg ! terrorisé par les yeux jaunes, de vraies prunelles de félin, qui le dévisageaient, l'air de soupeser ce qu'il coûterait et le profit qu'on pourrait tirer de lui, il ne trouvait plus ses mots.

Pierre, constatant ce désarroi, lui donna sur la joue une tape amicale et lui sourit, l'encourageant du regard à parler.

Redevenu vaillant, Greg reprit d'une voix presque assurée :

« Madame, je vous ai apporté l'oie que voici ; pesez comme elle est lourde ! C'est moi qui ai soigné la couveuse. Je n'ai pas perdu un oison. Si ça vous fait plaisir, au printemps je vous élèverai des oies, des poulets, tout ce que vous voudrez.

— En allant à l'école ? observa-t-elle d'un ton aigre.

— Pardine ! ce n'est pas moi qui les couve. La mère poule n'a besoin que d'être bien pansée le matin, à midi et le soir. Et de ça, je m'en charge, madame.

— Mon oncle désire que le petit couche dans le cabinet du rez-de-chaussée », reprit Pierre, qui ajouta : « Va devant, Greg. Fais le tour de la maison et remets ta bête à la cuisinière. Tu viendras ensuite me retrouver. Je le prends à ma charge, cela va sans dire, se hâta-t-il de poursuivre, dès que l'enfant ne fut plus à portée d'entendre. Comme c'est surtout moi qui l'utiliserai, je ferai les frais de son entretien.

— L'habiller ? Tu n'y songes pas !

— Non seulement je l'habille, mais je le paye cinq francs par mois ; ça vous « épate », hein ? Je fais plus, je le nourris. J'ajouterai à la pension de cent cinquante francs que je vous paye pour moi ce que vous jugerez convenable.

— Un enfant de douze ans mange autant qu'un homme, peut-être plus, murmura-t-elle, calculant en elle-même ce qu'elle pourrait demander sans mettre son neveu en colère, car elle tenait à le ménager... Tu mets ce gamin à la cuisine, naturellement, s'empressa-t-elle de conclure.

— Ce n'est pas mon intention. Malauvert

est mal embouché, je redoute son voisinage : voilà pour l'enfant. Mais c'est surtout à cause de vous, ma tante, que je crois préférable d'admettre petit Greg à la salle à manger. Il nous rendra mille services à table : celui de couper le pain et la viande de mon oncle, par exemple, de lui servir à boire, de l'aider enfin. De cette façon, vous pourrez manger plus lentement, prendre le temps de mastiquer, ce qui est l'une des conditions essentielles pour que votre estomac se remette.

— Tu me donneras trente francs par mois pour ce petit et il sera chargé du soin de la basse-cour, puisqu'il s'y entend.

— Convenu. Nous ferons une bonne action, ma tante.

— Qu'est-ce que ça rapporte ?

— Eh mais... quand ce ne serait que le contentement de soi, il me semble...

— Viande creuse, mon cher.

— Je ne partage pas votre avis », repartit Pierre d'un ton sec.

Il songeait :

« Ce n'est pas elle qui a procédé à ces petits arrangements... Bonne-maman n'a pas dû venir, puisque ma tante sort de chez elle... Qui diable peut bien s'intéresser à l'oncle Charlot ? »

Il ne connaissait guère les familles du voisinage : tout cela avait changé depuis son enfance; la plupart des villas avaient passé en d'autres mains...

Mme Saujon l'observait du coin de l'œil, étonnée de le voir devenir silencieux. Accoutumée de tout rapporter à soi, elle se le figurait occupé du traitement auquel il se proposait de la soumettre. Aussi respecta-t-elle son mutisme.

Mais lorsque le jeune homme en sortit, ce fut pour reprendre :

« Ce petit Greg m'a intéressé à première vue.

— Il est facile de voir que tu en es coiffé. Tu déchanteras ; les enfants, rien d'aussi insupportable ! Ainsi, toi, si je ne t'avais pas corrigé...

— Vous m'obligerez en ne vous mêlant point de l'éducation de Chaverny : j'en fais mon affaire, interrompit Marcenay vivement. Revenons à votre estomac. J'ai dans ma malle ce qu'il faut pour le traiter. C'est d'abord une poudre savamment combinée et dosée à l'avance, dont vous prendrez un cachet avant le repas ; puis un thé spécial, destiné à activer la digestion, et que je vous préparerai moi-même. Si vous observez bien mes prescriptions, avant un mois toute trace de malaise aura disparu.

— Sans retour ? »

Il se mit à rire, bien tenté de répondre; mais c'eût été inutile autant qu'impolitique. La vérité qu'il avait sur les lèvres eût déchaîné un orage ; c'est tout.

Greg les avait rejoints. La vieille dame l'épouvantait fort, mais puisqu'il fallait l'endurer...

Ils venaient de franchir le seuil tous les trois.

« Je vais te montrer ta chambre, Greg. Tu m'aideras ensuite à défaire mes malles », dit Pierre.

La pièce que devait occuper l'enfant était de proportions exiguës, mais éclairée par une haute et large fenêtre donnant sur le parterre. Elle contenait tout juste un petit lit sans rideaux, une commode, une table et deux chaises. Mais il se trouvait que l'on avait choisi comme papier de tenture un jeté de cyclamens sur fond vert d'eau.

« Des cyclamens ! » s'exclama Greg, battant des mains. Et il expliqua : « Ça vient dans les bois, un peu plus haut que chez nous, tout à fait dans la grande montagne, ces fleurs-là. Ma mère Norite en avait rapporté, une fois qu'elle était allée à Champagnole chez son frère ; nous en avons planté sur les tombes et dans notre jardin ; ils ont bien repris. Je suis content d'en voir. Ça va m'accoutumer. »

Instinctivement son regard glissa vers Caroline. Peut-être serait-elle touchée de cette joie qu'il exprimait en entrant dans sa maison.

Elle haussait les épaules...

Le cœur de petit Greg se serra.

« Les orphelins, c'est pas pour être heureux », songea l'enfant.

Il pressentait l'hostilité peut-être sournoise, à cause de son protecteur, mais permanente,

de la part de Mme Saujon. Lui qui avait vécu jusque-là si tranquille, jamais grondé, ayant devant les yeux le visage placide de la bonne mère Norite, quel changement !

« Bah ! se dit-il, rappelant à lui toute sa philosophie, je m'y ferai. M. Pierre en a enduré lui aussi ; et même il a reçu des coups ! Ça ne l'a pas empêché de grandir et de devenir bon : je ferai comme lui. »

(*La suite prochainement.*) P. Perrault.

MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE (*Suite.*)

Un autre bel arbre, c'est le noyer.

Le noyer (*juglans*), famille des juglandées, est, paraît-il, originaire de la Perse ; mais il s'est si bien acclimaté en Europe que l'on peut le considérer comme l'un de nos arbres indigènes.

Qui ne connaît la noix revêtue, avant sa maturité, de cette coque verte que le singe de la fable avait eu le grand tort de mordre à belles dents ! Cette coque appelée *brou* est en effet d'une amertume telle que nul être vivant ne saurait en supporter le goût. Ce brou sert d'enveloppe à la coquille ligneuse et presque osseuse qui, à son tour, renferme l'amande excellente de la noix comestible qu'on mange successivement à l'état de *cerneaux,* de noix fraîches et de noix sèches, suivant la saison.

Les noix encore fraîches fournissent par écrasement et par trituration une huile comestible qu'on trouve excellente en certaines contrées, mais à laquelle s'habituent difficilement les consommateurs de l'huile d'olive.

Le genre amandier (*amygdalus*) est le type de la famille des amygdalées. Dès le début du printemps, ses fleurs d'un blanc rosé et exhalant une douce odeur, donnent le signal d'ouverture à la gracieuse symphonie de couleurs qui, de toutes parts, éclate avec le concours des concertants déjà nommés : pommiers, poiriers, pêchers, cerisiers, abricotiers et autres. Tous connaissent les fruits qui succèdent à ces fleurs d'amandier. Une enveloppe verte, quelque peu rugueuse et velue, puis une coque dure et, dans cette coque plus ou moins résistante selon son âge, l'amande blanche et fine, excellente quand elle est sèche, mais exquise quand elle est fraîche.

L'amandier commun, qui nous intéresse particulièrement, paraît être originaire de la haute Asie et se subdivise en plusieurs variétés auxquelles nous devons l'*amandier à petit fruit,* l'*amandier à gros fruit,* l'*amande à coque tendre*, l'*amande sultane,* l'*amande pistache,* etc., qui toutes appartiennent à la classe des amandes douces. Quant aux amandes amères, elles se distinguent par des propriétés caractéristiques, comme saveur et comme odeur, que leur communiquent l'acide cyanhydrique et l'huile essentielle qu'elles contiennent. Ces éléments constitutifs, est-il besoin de l'ajouter ? sont médicamenteux et même vénéneux, grâce au redoutable acide plus haut signalé.

On tire des amandes douces et même des amandes amères (mais dépouillées de leur épiderme) une huile bien connue sous le nom tout indiqué d'*huile d'amandes douces* que l'on emploie fréquemment en parfumerie, ainsi que dans plusieurs préparations pharmaceutiques.

Le noisetier ou coudrier (*corylus*), famille des amentacées, se fait remarquer dès le mois de mars par ses longs chatons jaunâtres et pulvérulents qui constituent ses fleurs mâles. Ses fruits qu'on appelle naturellement des noisettes et dont tout le monde apprécie le goût — si fin et si particulier qu'on l'appelle « goût de noisette » — sont tout spécialement estimés quand ils sont fournis par le noisetier avelinier, d'où le nom d'*avelines* attribué à ses produits. On tire des noisettes

une huile analogue à celle des amandes douces.

Les tiges du coudrier droites, longues et flexibles sont employées pour faire des fourches, des cercles, des bâtons, des lignes. Le bois de coudrier, autrefois réputé sacré ou peu s'en faut, servait de bâton de commandement et de baguette divinatoire.

(*La suite prochainement.*) ED. GRIMARD.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XIV

Agrippa Mauvilain.

Assis dans la tranchée, sous la crête du kopje, Mauvilain et Weber causaient avec animation. Depuis quelques jours, depuis l'heure même où il avait vu l'obus unique du vieil inventeur produire dans les rangs des Anglais ces ravages terrifiants, le Boer avait désiré cet entretien, et, par une hésitation bien étrangère à sa nature, n'avait encore osé l'aborder. C'est que jamais auparavant le rigide huguenot n'avait même envisagé la possibilité d'une démarche qui ne fût pas strictement équitable ou honnête, et ce qu'il préméditait ne pouvait, comment qu'il le tournât, lui sembler entièrement justifiable.

Après avoir devisé quelques instants sur les effets foudroyants de l'obus de bois, sur la mort instantanée des victimes, sur le secours vraiment providentiel que le nouvel engin avait apporté aux Boers, voyant que Weber ne semblait pas vouloir mordre à l'hameçon ou lui épargner la moitié du chemin, Agrippa, peu diplomate de sa nature, répugnant aux chemins détournés, se décida brusquement à aller droit au but :

« C'est vous qui avez inventé cet explosif?

— C'est Henri Massey.

— Vous en avez des provisions à Massey-Dorp?

— Deux cents sacs de cinquante kilogrammes, confessa Weber, ingénu et sincère.

— Il faudra nous les céder. Je vous les achète à votre prix, au nom du gouvernement transvaalien...

— Hein?... quoi?... que dites-vous?... Impossible!... fit Weber, sortant tout à coup de la placidité qui était son élément coutumier.

— *Impossible?...* répéta le Boer. Et pourquoi?

— D'abord je ne suis pas propriétaire de la poudre K — nous l'appelons ainsi.

— C'est à Henri Massey qu'il faudra s'adresser?

— Il vous dira comme moi : *Impossible!* Il ne pourrait, sans manquer gravement à la neutralité que nous impose notre situation toute particulière, livrer ou vendre à l'un des belligérants un moyen d'action aussi redoutable.

— La neutralité!... répéta le Boer avec violence. Trouvez-vous donc que les Anglais l'aient gardée vis-à-vis de vous?... Et ce vol de vos obus, de votre canon?... Et ce rapt de votre bête de somme?... Et cet enlèvement de l'enfant?... Pour quoi les comptez-vous?

— Les Anglais ne sauraient être tenus responsables de ces faits. Benoni seul est criminel.

— Cela vous plaît à dire. En tout délit ou crime quelconque, il faut regarder surtout à qui il profite, pour désigner le coupable. Me voudriez-vous soutenir que le sieur Benoni emportait ces obus pour son usage personnel? Allez! il avait reçu des ordres, ou obtenu une permission, et sans nul doute touché les trente deniers de Judas.

— C'est, en effet, probable, dit le bon Weber simplement. Mais je vous ferai observer, à mon tour, que ce délit qui vous paraît si

noir lorsque l'ennemi médite seulement de le perpétrer, doit bien avoir sa gravité aussi quand c'est vous-même qui l'exécutez. Puisque vous abordez ce sujet délicat, je vous confesserai, monsieur Mauvilain, que j'ai eu plus d'un moment de malaise à cet égard. Ce canon et ces obus sont de ma façon; ils m'appartiennent; je n'ai cédé à personne le droit de s'en servir. Il est vraiment pénible, je vous assure, de les voir, sans mon aveu, mis en service et porter des coups mortels... »

La figure du Boer s'assombrit. Il se dressa sur ses pieds.

« Calmez vos scrupules! fit-il assez rudement. Ils sont hors de saison puisque vous n'avez pas voix délibérative. Le canon, les obus dont vous parlez sont à moi jusqu'à plus ample informé, comme prise de guerre. Je les ai saisis sur l'ennemi; peu m'importe qui les a fabriqués et d'où ils viennent. Je ne veux pas le savoir. Mon seul tort, ajouta-t-il après un silence, a été de ne pas faire passer par les armes, sur l'heure, le vil espion qui voulait les tourner contre nous! Ce sera une leçon!... Mais je garde le canon et les obus qui restent. »

Brusquement il tourna le dos et Weber le vit s'éloigner à grands pas, puis marcher de long en large, absorbé dans son idée fixe, sombre, taciturne — un tout autre homme que le brave colon au visage épanoui, à la main ouverte, à la bonne et lourde gaieté, qu'il avait connu jadis, gouvernant sa famille, cultivant son jardin, scrupuleux sur le tien et le mien, et à cent lieues, certes, de songer jamais à porter une main violente sur le bien d'autrui.

« O guerre, voilà de tes coups! se dit le bon Weber secouant sa tête grise. Quel est donc le mystère de ton excuse? Quel génie malfaisant te déchaîne sur les hommes? Pourquoi es-tu venue troubler le cours de ces paisibles existences, fomenter dans ces cœurs honnêtes les passions de rapine, de carnage et de destruction? Qu'avaient-ils fait pour qu'un pareil fléau s'abattît sur eux? Songeaient-ils à asservir leurs voisins? Leur cherchaient-ils querelle? Leur refusaient-ils le droit de vivre? Ou bien, pervertis par la prospérité, nation pourrie et décadente, offraient-ils au monde, comme ces villes antiques dont parle la Bible, ces spectacles de démoralisation qui arment les justiciers et appellent le feu du ciel? Hélas! simples et laborieux, pacifiques et sobres, ils ne cherchaient noise à personne, et, dans le désert où ils étaient venus s'établir, ils ne voulaient que l'indépendance. Être libre et paisible, c'est trop demander! Il faut guerroyer coûte que coûte, ou mettre le cou sous le joug. Énigmatique destinée! Cruelle loi qui, en un jour, du mouton inoffensif fait un loup dévorant, de la colombe un oiseau de proie, de l'homme juste un brigand, de grasses prairies un champ de carnage et sur l'essor de l'industrie humaine fait retomber le chaos!... »

Ainsi ruminait Weber, très affecté de l'attitude nouvelle de Mauvilain, et ne se doutant guère qu'avant la séparation l'enragé patriote lui tenait en réserve d'autres surprises.

Car, ainsi que l'avait prédit M. Lhomond, il y avait eu par tout le kopje des pleurs et des lamentations quand la nouvelle avait éclaté du départ imminent des Massey. Lady Theodora, en particulier, refusait d'être consolée; elle était convaincue, disait-elle, que son frère ne guérirait pas si Gérard n'était présent pour achever la cure, et beaucoup d'autres convalescents pensaient de même pour leur propre compte, quoique tous n'exprimassent pas leurs regrets avec le même abandon que la belle dame, habituée à voir tout plier devant elle.

Chez la famille Mauvilain, la consternation n'était pas moindre. Dame Gudule avait rencontré en Mme Massey une amie et une conseillère qui, plus d'une fois, lui avait allégé les responsabilités écrasantes d'une nichée de quatorze enfants au bivouac. Les gars s'étaient pris d'un attachement profond et silencieux pour Henri et Gérard, honorant leur dévouement à la cause de l'humanité, admirant leur personne et leurs manières et se les proposant secrètement pour modèles. Quant à la troupe des jeunes filles et des petits, ils étaient tous, depuis les premiers jusqu'aux derniers,

les séides fervents de Colette et de Lina. La grâce, l'enjouement des deux Françaises avaient conquis tout le kopje; à leur école, ces rudes paysans apprenaient à secouer le manteau de rigidité huguenote qui toujours avait pesé sur eux, à ne plus regarder l'existence uniquement sous son aspect solennel et sévère, à se délasser à propos des soins et des soucis de la vie, à s'amuser, en un mot, dans la saine mesure qui est nécessaire et qui donne plus de saveur à la tâche quotidienne. Tous, ils se trouvaient à merveille de ce nouveau régime; ni les devoirs de la famille, ni la discipline militaire n'y perdaient rien, et, pour mêler quelques chansons joyeuses aux cantiques qui jusqu'ici avaient composé tout leur répertoire musical, les braves Boers n'en étaient pas moins disposés à mourir pour la cause de l'indépendance. Tout au contraire, leur admirable esprit de patriotisme avait gagné une pointe d'héroïque bonne humeur à cet entraînement général vers un état d'esprit plus léger et plus heureux. Seul, le chef avait résisté. Il devenait de plus en plus sombre sous le poids des responsabilités qui le poussaient graduellement à l'injustice. Agrippa Mauvilain était un esprit trop lucide, une conscience trop droite pour ne pas avoir senti qu'en usant sans leur permission des engins fabriqués par Henri Massey et M. Weber, il faisait en quelque sorte acte de banditisme. Et pourtant, aux regrets très distincts qu'il éprouvait d'avoir été amené à cette mesure, que réprouvait la probité du citoyen paisible, se joignait le désir, non moins caractérisé du chef militaire et du patriote ardent, d'obtenir coûte que coûte le triomphe de sa cause, et la volonté de tout faire — *tout!* pour écraser l'envahisseur. Ces courants contraires affectaient son humeur et le rendaient inabordable.

Une explosion était inévitable.

L'heure du départ allait venir pour les Massey, et ils étaient activement occupés à charger leurs bagages sur le dos de Goliath. Soudain, Agrippa Mauvilain s'avança vers eux, et parlant d'un ton rude et cassant, qui était le résultat d'un cruel débat intérieur :

« Inutile, messieurs, de poursuivre ces apprêts, dit-il. L'éléphant ne partira pas ! »

Pendant un moment de stupeur, le silence régna. Chacun, plus ou moins, comprenait l'état d'esprit du chef boer, l'admirait et le plaignait à la fois... Mais il est des limites à l'indulgence et à l'abnégation; si les Massey pouvaient accepter un fait de guerre qui les lésait dans leur propriété, il n'en était pas de même quand on touchait à leurs affections. Or l'éléphant était unanimement considéré, par les maîtres autant que par les serviteurs, comme l'ami éprouvé, fidèle et précieux de la famille. Et, certes, il avait bien gagné ses galons !

Gérard et Colette, puis Lina, furent les premiers à donner une voix à leur surprise.

« De quel droit parlez-vous ainsi? s'écria impétueusement Gérard.

— Mon pauvre Goliath !... gémit Colette.

— Oh ! monsieur Mauvilain ! supplia Lina, vous n'aurez pas la cruauté de séparer Tottie de son grand ami !... Vous leur briseriez le cœur !... »

Puis Martine et Le Guen :

« Ce serait un vol infâme ! prononça Martine sans ménagement.

— Un vol que nous ne laisserons pas s'accomplir, appuya Le Guen, baissant le front d'un air d'entêtement tout breton.

— Mauvilain ! dit enfin M. Massey sortant de sa stupeur, ceci dépasse les bornes ! Avez-vous réfléchi au dommage, à la peine que vous nous infligeriez?

— Faut-il vous rappeler, jeta ici lady Theodora, qui assistait au débat, les obligations sacrées que vous avez à cette famille? Est-ce ainsi que le Boer paye ses dettes?... Honte à lui ! Il n'est pas l'ennemi que je croyais...

— L'éléphant nous est indispensable pour transporter le canon et son affût, articula Mauvilain », se cuirassant d'indifférence extérieure pour cacher sa torture intime. Car le reproche amical de M. Massey lui avait été à l'âme, autant que le regard de mépris et les paroles cinglantes de l'Anglaise.

« Mais... l'éléphant est à nous !... Vous le savez bien... ce n'est pas une bête de guerre...

fit Colette, revenant à la charge, la voix tremblante.

— Elle l'est devenue par le fait », dit Mauvilain avec effort en détournant les yeux du doux visage inondé de larmes qui l'implorait.

Puis il ajouta, la gorge serrée :

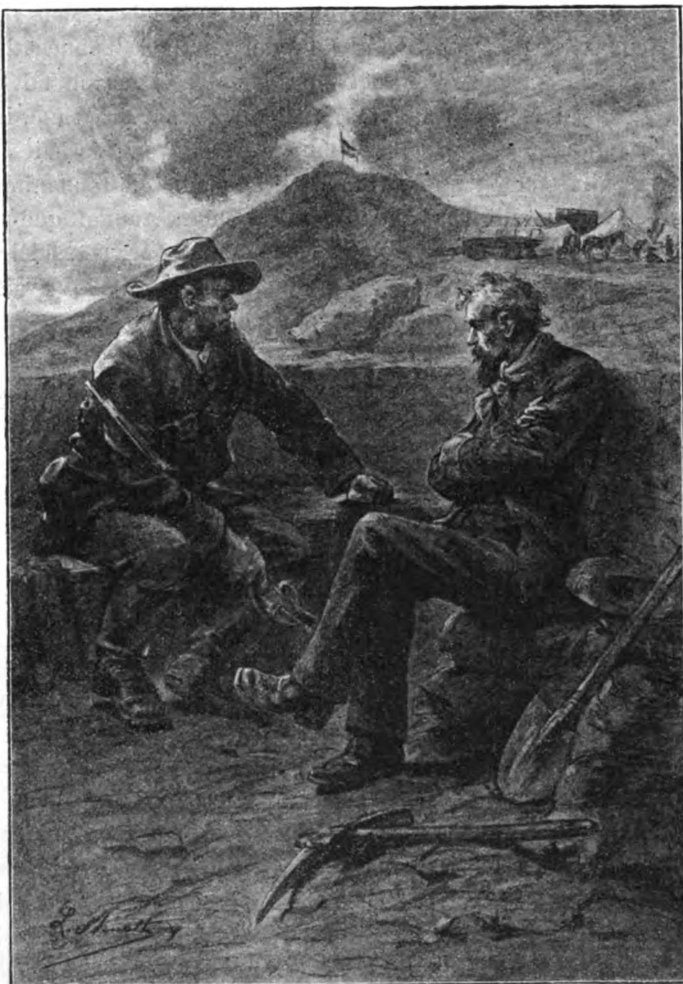
« On vous indemnisera. »

C'en était trop ; et devant le concert d'imprécations qui accueillit ce mot, l'intransigeant patriote, troublé et décontenancé, fit entendre quelques excuses incohérentes :

« Pardonnez... ma langue a trahi mes intentions... Je n'ai point l'art des belles paroles. J'ai un regret mortel de vous affliger... je voudrais tout faire pour pallier... mais la raison d'État...

« ... Tenez, fit-il soudain, je veux vous donner la preuve que la nécessité, non pas mon caprice, m'oblige à prendre la mesure qui vous est si cruelle. Ce mot d'*indemnité* qui vous a froissés, qui vous a paru brutal, le trouverez-vous encore tel, si en échange de votre éléphant je vous livre ce prisonnier que vous regrettiez tant de laisser?

— Lord Fairfield? s'écrièrent plusieurs voix incrédules.



— Oui, lord Fairfield, dit le Boer fièrement. Vous ne direz plus, j'espère, lady Theodora, que je ne sais pas payer mes dettes...

— Mais... il n'est pas en état de voyager à cheval... dit-elle un peu ébahie.

— Vous aurez une voiture d'ambulance... à la condition, bien entendu, qu'il donne sa parole de ne pas servir jusqu'à la fin de la guerre.

— Il ne la donnera pas! s'écria lady Theodora avec force. Et je vous jure, moi, à sa place, qu'il reprendra les armes aussitôt qu'il le pourra et vous fera tout le mal possible. — D'ailleurs il n'accepterait pas, même pour gagner sa liberté, un marché qui léserait nos amis !...

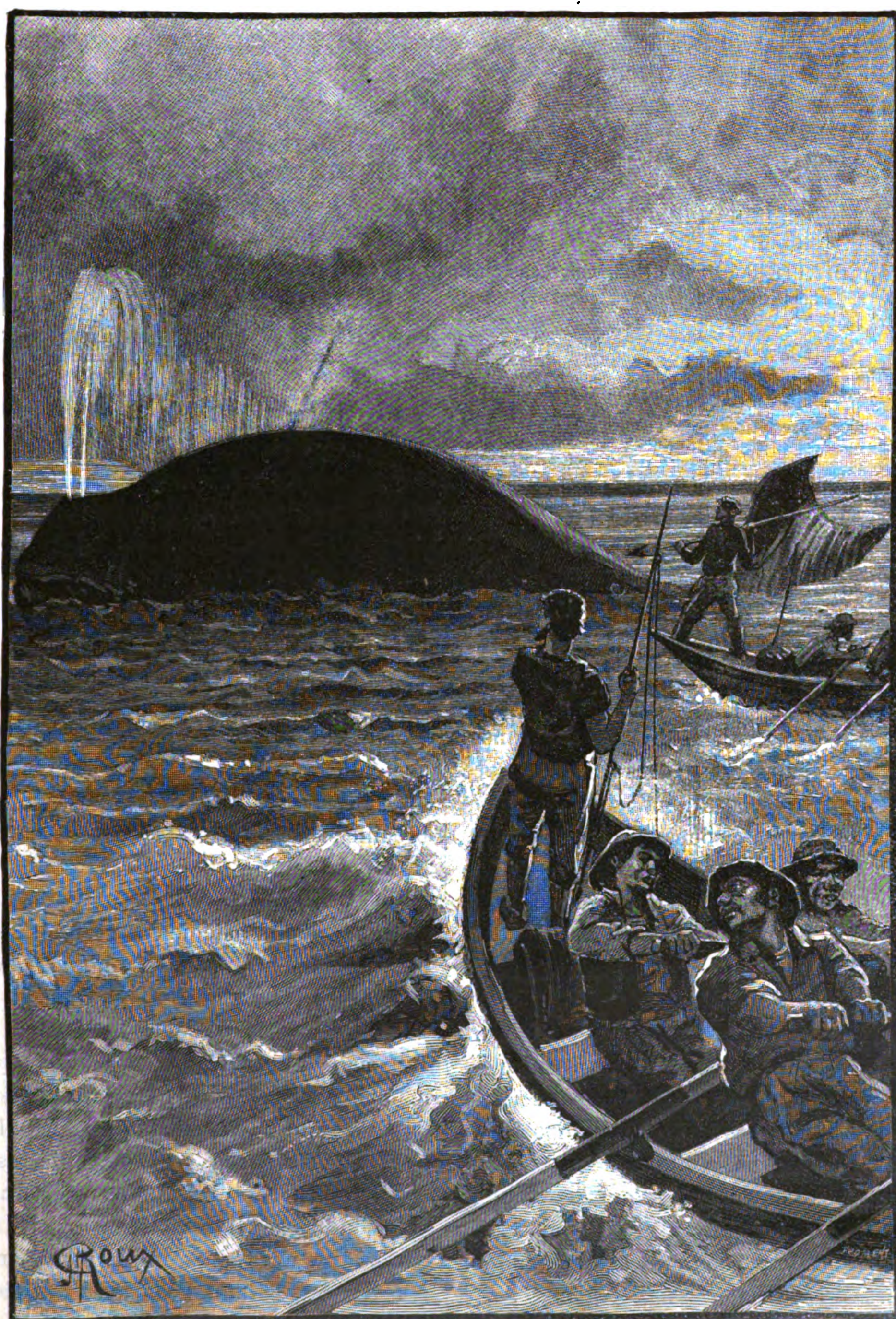
— Ceci, dit le Boer redevenu calme, est une question qui ne le regarde point ; car, quoi que vous décidiez, je garde l'éléphant. J'ajoute, reprit-il après un moment, que je laisse au prisonnier la liberté sans conditions. Le Boer saura montrer qu'il n'est inférieur à personne en fait de générosité. »

Et, s'étant incliné non sans dignité devant sa belle ennemie, Mauvilain se retira de la lice.

(*La suite prochainement.*) ANDRÉ LAURIE.

Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.

LES HISTOIRES
DE JEAN-MARIE CABIDOULIN



LA BALEINE SOUFFLA BLANC COMME A L'ORDINAIRE (Page 66.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



SOMMAIRE du N° 159

LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

III (*Suite.*)

Sur la côte est de la Nouvelle-Zélande.

Lorsque la baleine remonta à petite distance, la pirogue se hala dessus. Des coups de lance lui furent portés par le lieutenant et le harponneur. Comme ces coups n'atteignaient pas les organes essentiels, la baleine, au lieu de souffler le sang, souffla blanc comme à l'ordinaire, en filant vers le nord-est. Il y avait donc certitude qu'elle n'était pas mortellement blessée.

A bord du *Saint-Enoch*, le capitaine Bourcart et l'équipage suivaient avec le plus vif intérêt les péripéties de cette chasse, qui pouvait se prolonger. Il n'était pas impossible, en effet, que l'animal continuât à fuir pendant plusieurs heures. Aussi M. Bourcart remit-il son navire au plus près, afin de rejoindre la pirogue, dont deux bons milles le séparaient alors.

Cette embarcation courait avec une prodigieuse vitesse. Tel que l'on connaissait le second lieutenant, on savait bien qu'il ne se résignerait point à abandonner sa proie, malgré les conseils de prudence qui lui avaient été donnés.

Quant à Yves Coquebert, après avoir débrouillé sa ligne, il se préparait à aider son camarade.

Une demi-heure encore, et il fut aisé de constater que la baleine commençait à s'épuiser. Ses immersions ne duraient que quelques minutes, preuve que la respiration lui manquait.

Romain Allotte, profitant de ce que sa marche se ralentissait, fit haler sur la ligne, et, à l'instant où ralliait la pirogue du lieutenant Coquebert, son harponneur Ducrest parvint à trancher un des ailerons de la baleine avec son louchet, et d'autres coups lui furent portés au flanc. Après un dernier plongeon, elle reparut, battant l'eau avec une violence telle qu'une des pirogues faillit chavirer. Enfin sa tête se dressa au-dessus de l'eau, et elle souffla rouge, ce qui indiquait sa fin prochaine.

Néanmoins, il fallait se défier des dernières

convulsions d'un si puissant animal. C'est alors que les pirogues sont le plus exposées, et un coup de sa queue suffit à les mettre en pièces. Cette fois, les deux lieutenants furent assez adroits pour l'éviter, et, après s'être retournée sur le flanc, la baleine demeura immobile à la surface de la mer.

En ce moment, les deux embarcations se trouvaient à un mille et demi du *Saint-Enoch*, qui manœuvra de manière à leur épargner de la route. La houle s'accentuait sous une brise de nord-ouest. D'ailleurs, la baleine capturée — une baleine franche — était d'un tel volume que les hommes auraient eu grand'-peine à la déhaler.

Il arrive quelquefois que les pirogues ont été entraînées à plusieurs milles du bâtiment. Dans ce cas, si le courant est contraire, elles sont obligées de mouiller sur la baleine en y portant une petite ancre, et on ne la remorque qu'à l'heure où le courant prend une direction inverse.

En cette occasion, il ne fut pas nécessaire d'attendre. Vers quatre heures, le *Saint-Enoch* avait pu se rapprocher à quelques encâblures. Les deux pirogues le rejoignirent, et, avant cinq heures, la baleine fut amarrée au long du bord.

Le lieutenant Allotte et ses hommes reçurent les félicitations de tout l'équipage. L'animal était vraiment de belle grosseur, mesurant près de vingt-deux mètres sur une douzaine de circonférence en arrière des nageoires pectorales, ce qui lui donnait le poids d'environ soixante-dix mille kilogrammes.

« Mes compliments, Allotte, mes compliments! répétait M. Bourcart. Voilà un heureux coup de début, et il ne faudrait pas beaucoup de baleines de cette taille pour emplir notre cale. — Qu'est-ce que vous en pensez, maître Cabidoulin?...

— M'est avis, répondit le tonnelier, que cette bête-là nous vaudra au moins cent barils d'huile, et, si je me trompe d'une dizaine, c'est que je n'ai plus l'œil juste! »

Et, sans doute, Jean-Marie Cabidoulin s'y entendait assez pour ne point commettre une erreur d'appréciation.

« Aujourd'hui, dit alors le capitaine Bourcart, il est trop tard. La mer tombe, le vent aussi, et nous resterons sous petite voilure. Amarrez solidement la baleine... Demain on s'occupera du dépeçage. »

La nuit fut calme, et le *Saint-Enoch* n'eut pas à louvoyer. Dès que le soleil parut à l'horizon, l'équipage se distribua le travail, et, tout d'abord, les hommes passèrent les garants d'appareils, afin de virer la baleine au guindeau.

Une chaîne fut alors engagée sous la nageoire du dehors, puis baguée dessus, de manière à ne point déraper. Dès que les harponneurs eurent décollé l'autre nageoire, les matelots aux barres du guindeau virèrent pour haler l'animal à bord. Dans ces conditions, il ne demandait qu'à tourner sur lui-même, et l'opération s'accomplirait sans difficulté.

Cela fait, la tête s'amena en quatre morceaux : les lippes, qui furent coupées et accrochées à un énorme croc; la gorge et la langue, qui tombèrent ensemble sur le pont par-dessus les bastingages; puis l'extrémité du mufle, à laquelle sont fixés les fanons, dont le nombre n'est jamais inférieur à cinq cents.

Cette besogne exigea le plus de temps, car, pour avoir ce dernier morceau de la tête, on doit scier l'os assez gros et très dur qui l'attache au corps.

Au surplus, maître Cabidoulin surveillait avec soin tout ce travail, et l'équipage n'y était point novice.

Dès que les quatre fragments de la tête eurent été déposés sur le pont, on se mit à virer le gras de la baleine, après l'avoir découpé en tranches larges d'une brasse et d'une longueur variant entre huit et neuf pieds.

Lorsque la plus grande partie eut été mise à bord, les matelots furent en mesure de couper la queue et de se débarrasser de ce qui restait de la carcasse du côté du large. On eut ensuite successivement les divers moignons de la baleine dont il fut aisé de décoller le gras, lorsqu'ils gisèrent sur le pont, et plus aisément que si le corps eût été amarré au flanc du navire.

L'entière matinée, pendant laquelle on ne perdit pas un instant, fut consacrée à cette pénible occupation, et M. Bourcart ne la fit reprendre que vers une heure, après le repas de midi.

Les matelots attaquèrent alors la monstrueuse tête. Lorsque les harponneurs en eurent chaviré les quatre morceaux, ils détachèrent à la hache les fanons, qui sont plus ou moins longs suivant leur grosseur. De ces lames fibreuses et cornées, les premières, courtes et étroites, s'élargissent en se rapprochant du milieu de la mâchoire, et diminuent ensuite jusqu'au fond de la bouche. Rangées avec une parfaite régularité, emboîtées les unes dans les autres, elles forment une espèce de treillis ou de nasse qui retient les animalcules, les myriades de petits articulés dont se nourrissent les souffleurs.

Lorsque les fanons eurent été enlevés, Jean-Marie Cabidoulin les fit transporter à l'arrière, au pied de la dunette. Il n'y aurait plus qu'à les gratter pour en décoller le blanc qui provient des gencives et est de qualité supérieure. Quant au gras contenu dans le dessus de la tête, il fut détaché et mis en réserve. Enfin, la tête entièrement vidée de tout ce qu'elle renfermait d'utilisable, ses tronçons furent rejetés à la mer.

La fin de la journée et la journée suivante, l'équipage s'occupa de la fonte du gras. Comme les vigies n'avaient signalé aucune autre baleine, il n'y eut pas occasion d'amener les pirogues, et tout le monde s'employa à la besogne.

Maître Cabidoulin fit ranger un certain nombre de bailles sur le pont entre le grand mât et le gaillard d'avant. Après avoir été introduit par morceaux dans les bailles, le gras, soumis à la pression d'une mécanique, forma des fragments assez minces pour entrer dans les pots de la cabousse où ils allaient fondre sous l'action de la chaleur.

Cela fait, ce qui resterait, le résidu, l'escrabe comme on l'appelle, servirait à entretenir le feu pendant le temps que fonctionnerait la cabousse, c'est-à-dire jusqu'au moment où tout le gras serait converti en huile. L'opération terminée, il n'y aurait plus qu'à envoyer l'huile aux barils assujettis dans la cale.

Cette manutention ne présente aucune difficulté. Elle consiste à laisser couler l'huile dans une baille placée à l'intérieur à travers un petit panneau du pont au moyen d'une manche en toile pourvue d'un robinet à son extrémité et qui l'envoie aux barils.

Le travail est alors achevé, et il recommencera dans les mêmes conditions, quand les pirogues auront amarré d'autres baleines.

Le soir venu, lorsque l'huile eut été emmagasinée, M. Bourcart demanda à maître Cabidoulin s'il ne s'était pas trompé sur le rendement de l'animal.

« Non, capitaine, déclara le tonnelier. La bête nous a rendu cent quinze barils...

— Tout autant!... s'écria le docteur Filhol. Eh bien, il faut l'avoir vu pour le croire !...

— J'en conviens, répondit M. Heurtaux, et cette baleine là est une des plus grosses que nous ayons jamais harponnées...

— Un coup heureux du lieutenant Allotte, ajouta le capitaine Bourcart, et s'il le recommence une dizaine de fois, nous serons bien près d'avoir complet chargement ! »

On le voit, les bons pronostics de M. Bourcart semblaient devoir l'emporter sur les mauvais pronostics de Jean-Marie Cabidoulin.

Ces parages de la Nouvelle-Zélande sont à juste raison très recherchés. Avant l'arrivée du *Saint-Enoch,* plusieurs navires anglais et américains avaient déjà fait une excellente campagne. Les baleines franches se laissent plus facilement capturer que les autres ; elles ont l'ouïe moins fine, et il est possible de les approcher sans éveiller leur attention. Par malheur, les tourmentes sont si fréquentes, si terribles dans ces mers que, chaque nuit, il faut tenir le large sous petite voilure afin d'éviter de se mettre à la côte.

Pendant les quatre semaines que M. Bourcart passa en ces lieux, l'équipage amarra onze baleines. Deux furent prises par le second Heurtaux, trois par le lieutenant Coquebert, quatre par le lieutenant Allotte, deux par le capitaine. Mais elles n'égalaient

point la première en volume, et le rendement en fut beaucoup moins avantageux. D'ailleurs, les souffleurs commençaient à regagner de plus hautes latitudes. Aussi le *Saint-Enoch*, n'ayant en totalité que neuf cents barils d'huile, devait-il chercher d'autres parages de pêche.

M. Bourcart eut alors la pensée de se rendre à la baie des Iles, colonie anglaise établie sur le littoral est d'Ika-Na-Maoui. Sur cette île septentrionale du groupe, peut-être pourrait-il accroître son chargement avant de rallier les côtes occidentales de l'Amérique?...

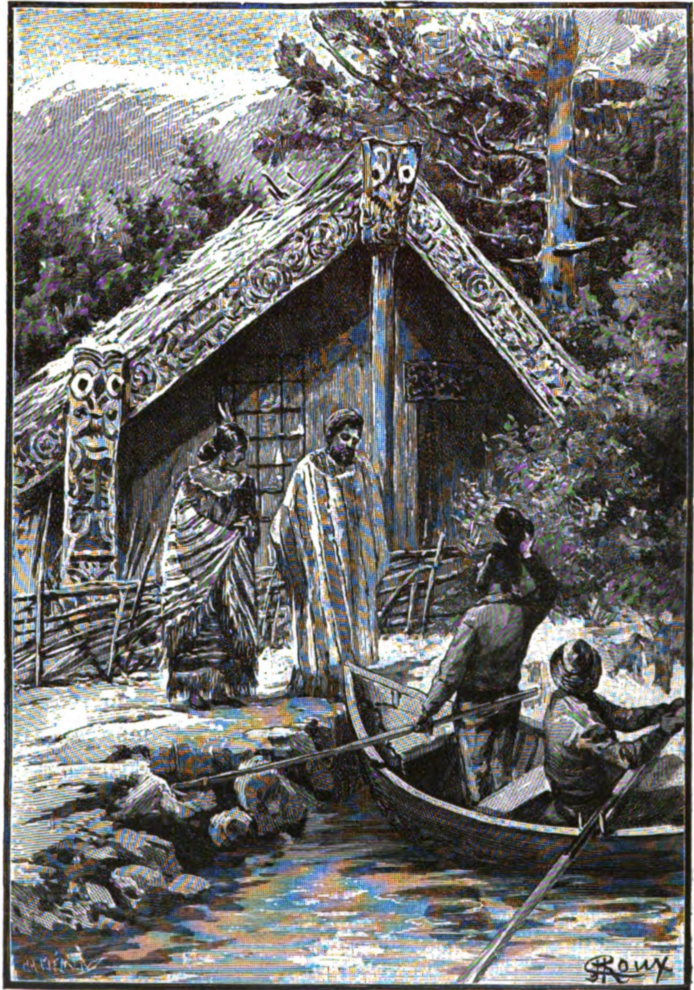
Là, au surplus, le *Saint-Enoch* s'approvisionnerait de pommes de terre, et plus facilement qu'aux environs d'Akaroa où ces légumes ne font pas l'objet d'une très abondante culture.

Le trois-mâts appareilla dans la soirée du 29 mars, et, le surlendemain, il eut connaissance de la baie des Iles.

L'ancre fut envoyée par le fond à courte distance de terre. Dans le port étaient en relâche plusieurs baleiniers qui se préparaient à quitter la Nouvelle-Zélande.

Dès que les voiles eurent été serrées, le capitaine Bourcart s'informa de l'endroit où il pourrait se fournir de pommes de terre. On lui indiqua une ferme éloignée d'une douzaine de milles vers l'intérieur. Les pirogues des deux lieutenants partirent aussitôt sous la direction d'un Anglais choisi pour guide.

Elles remontèrent une rivière sinueuse entre de hautes collines. Le long des rives s'élevaient des habitations mahories, bâties en bois, entourées de jardins dont les indigènes échangent volontiers les légumes contre des vêtements de fabrication européenne. A l'extrémité de la rivière les embarcations atteignirent cette ferme où les pommes de terre abondaient, et elles en remplirent plusieurs sacs de natte. Revenues le soir même à bord, elles rapportaient en outre une provision d'huîtres d'excellente qualité, ramassées sur les roches des berges. Un régal pour le carré comme pour le poste de l'équipage.



Le lendemain, le maître d'hôtel du *Saint-Enoch* put se procurer quantité d'oignons provenant des jardins mahoris. Ils furent payés de la même monnaie que les pommes de terre, suivant la coutume, en pantalons, en chemises, en étoffes, dont le navire possédait une pacotille.

Au surplus, les indigènes se montraient fort obligeants, au moins sur les territoires

de la baie des Iles. A cette époque, il est vrai, les agressions n'étaient que trop fréquentes en d'autres points de l'archipel. Les colons devaient lutter contre les Néo-Zélandais, et, ce jour même, un aviso anglais venait de quitter le port pour aller réprimer quelques tribus hostiles.

Quant aux officiers et aux matelots du *Saint-Enoch*, ils n'eurent point à se plaindre durant cette relâche. Reçus partout hospitalièrement, ils entraient dans les cases, on leur offrait des rafraîchissements, non point de la limonade ou de la bière — les indigènes n'en font pas usage, — mais d'excellentes pastèques, dont les jardins regorgeaient et aussi des figues non moins bonnes qui pendaient à les rompre aux branches des arbres.

M. Bourcart ne resta que trois jours dans la baie des Iles. Sachant que les baleines abandonnaient ces parages, il prit ses dispositions pour une assez longue traversée qui ne compterait pas moins de quatre mille milles.

En effet, c'était à la baie Sainte-Marguerite, sur la côte de la Basse-Californie, que le *Saint-Enoch* irait achever une campagne, si heureuse à son début.

Et, lorsqu'on le répétait au tonnelier :

« Le commencement est le commencement... murmurait entre ses dents Jean-Marie Cabidoulin. Attendons la fin...

— Attendons, » répondait maître Ollive, en haussant les épaules.

IV

A travers le Pacifique.

Le 3 avril, dans la matinée, le *Saint-Enoch* abandonna le mouillage de la baie des Iles. Il ne manquait plus à son approvisionnement que des noix de cocos, de la volaille et des porcs. N'ayant pu s'en procurer aux deux dernières relâches à la Nouvelle-Zélande, le capitaine Bourcart se proposait de toucher à l'une des îles de l'archipel des Navigateurs, où ces objets de consommation ne font pas défaut.

Le vent soufflait en bonne direction et les neuf cents milles qui séparent Ika-Na-Maoui du tropique du Capricorne furent franchis en une huitaine de jours, grand largue, amures à bâbord.

Ce jour-là, 12 avril, en réponse à une question que lui posait le docteur Filhiol, M. Bourcart dit :

« Oui, c'est peut-être à cette place, par le vingt-troisième parallèle et le cent soixante-quinzième méridien, que l'Océan Pacifique accuse ses plus grandes profondeurs. Au cours de sondages qui ont été exécutés à bord du *Penguin*, on a dévidé quatre mille neuf cents brasses de ligne sans atteindre le fond.

— Je croyais, fit observer M. Filhiol, que les fonds les plus considérables se rencontraient dans les mers du Japon...

— Erreur, déclara le capitaine Bourcart, et, ici, ils l'emportent de deux cent quarante-cinq brasses, ce qui donne, au total, neuf mille mètres.

— Eh! fit le docteur Filhiol, c'est l'altitude qu'atteignent les plus hautes montagnes du globe, celles de l'Himalaya : huit mille six cents mètres, le Dhwalagiri du Nepal; neuf mille, le Chamalari du Boutan!

— Voilà, répliqua M. Bourcart, une comparaison de chiffres qui ne laisse pas d'être instructive...

— Elle démontre, capitaine, que les plus hauts reliefs de la terre n'égalent point ses abîmes sous-marins. A l'époque de formation, lorsque notre globe tendait à prendre sa figure définitive, ses dépressions ont acquis plus d'importance que ses soulèvements, et peut-être ne seront-elles jamais déterminées avec quelque exactitude. »

A trois jours de là, 15 avril, ayant eu connaissance des Samoa, archipel des Navigateurs, le *Saint-Enoch* vint jeter l'ancre à quelques encâblures de l'île Savai, qui est une des plus considérables du groupe.

Une douzaine d'indigènes, accompagnant leur roi, se rendirent à bord avec un Anglais qui servait d'interprète. Ces naturels très

incivilisés, étaient à peu près nus, et Sa Majesté ne se montrait guère plus vêtue que ses sujets. Mais une chemise d'indienne dont le capitaine Bourcart lui fit présent, et dans les manches de laquelle il s'obstina tout d'abord à passer ses jambes, ne tarda pas à voiler sa nudité royale.

Les pirogues envoyées à terre, sur le conseil de l'Anglais, rapportèrent un chargement de noix fraîches, cueillies à même les cocotiers.

Le soir, à la tombée du crépuscule, le *Saint-Enoch* vira de bord, afin de ne pas rester près de la terre, et il louvoya toute la nuit.

Dès l'aube naissante, le capitaine Bourcart reprit son mouillage de la veille. Les indigènes fournirent au maître d'hôtel une vingtaine de tortues de belle espèce, autant de cochons de petite taille, de la volaille en quantité. Ces provisions furent payées en objets de pacotille dont les Samoans font le plus grand cas, principalement de mauvais couteaux à cinq sols pièce.

Trois jours après le départ, les vigies signalèrent une troupe de cachalots, qui s'ébattait à quatre ou cinq milles par bâbord devant. La brise soufflait faiblement, et le *Saint-Enoch* gagnait à peine vers le large. Il était déjà tard, près de cinq heures. Cependant le capitaine Bourcart ne voulut pas perdre cette occasion de donner la chasse à un ou plusieurs de ces animaux.

Deux pirogues furent donc amenées sur-le-champ, celle de Heurtaux et celle de Coquebert. Ces officiers, leurs harponneurs, leurs matelots, y prirent place. A force d'avirons, la mer n'étant gonflée que d'une longue houle, elles se dirigèrent vers le troupeau.

Du haut de la dunette, le capitaine Bourcart et le docteur Filhiol allaient suivre non sans intérêt les péripéties de cette pêche.

« Elle est plus difficile que la pêche de la baleine, fit observer M. Bourcart, et aussi moins fructueuse. Dès que l'un de ces cachalots a été harponné, on est souvent contraint de larguer la ligne, car il plonge à de grandes profondeurs avec une extrême rapidité. En revanche, si la pirogue a pu se tenir sur la ligne pendant la durée du premier plongeon, on a la presque certitude de capturer l'animal. Une fois remonté à la surface, il y reste, et le louchet et la lance l'ont bientôt achevé. »

C'est ce qui arriva en cette circonstance. Les deux pirogues ne purent amarrer qu'un seul cachalot de moyenne taille, et il en est dont la longueur dépasse celle de la baleine franche. Comme la nuit commençait à venir et que des nuages se levaient dans l'est, il eût été imprudent de s'attarder. Aussi, pendant la soirée, l'équipage s'occupa-t-il de virer l'animal.

Le surlendemain, il n'y eut pas lieu de se remettre en pêche. Les cachalots avaient disparu, et le *Saint-Enoch,* servi par une fraîche brise, reprit sa route au nord-est.

Ce jour-là apparut un navire qui suivait la même direction à trois ou quatre milles sous le vent. C'était un trois-mâts-barque, tout dessus, dont il eût été impossible de reconnaître la nationalité à cette distance. Cependant la forme de sa coque, quelques détails de la voilure, permirent de croire qu'il était anglais.

Vers le milieu de la journée se produisit une de ces rapides sautes de vent de l'ouest à l'est qui sont très dangereuses par leur violence sinon leur durée, et risquent de mettre un navire en perdition, s'il n'est pas préparé à les recevoir.

En un instant, la mer fut démontée, des paquets de houle tombèrent à bord. Le capitaine Bourcart dut prendre la cape afin de tenir tête à la rafale sous le grand hunier, la misaine et le petit foc.

Pendant la manœuvre, l'un des matelots, Gastinet, s'étant pomoyé jusqu'au bout dehors du grand foc pour dégager une des écoutes, manqua des deux mains et tomba.

« Un homme à la mer! » cria aussitôt un de ses camarades qui, du gaillard d'avant, venait de le voir s'enfoncer sous les eaux.

Tout le monde fut sur le pont et M. Bourcart gagna précipitamment la dunette afin de diriger le sauvetage.

Si Gastinet n'eût pas été bon nageur, il aurait été perdu. La mer brisait avec trop

de violence pour que l'on pût déhaler une embarcation. Il ne restait donc, comme moyen de secours, que de jeter des bouées, ce qui fut fait à l'instant.

Par malheur, Gastinet était tombé au vent, et, comme le navire dérivait, les bouées ne pouvaient arriver jusqu'à sa portée. Aussi cherchait-il à les atteindre en nageant d'un bras vigoureux.

« A larguer la misaine et le perroquet de fougue ! » commanda le capitaine Bourcart.

Et, en virant, le *Saint-Enoch* se rapprocherait de l'homme qui se débattait au milieu des lames, à une demi-encâblure du bord. D'ailleurs Gastinet ne tarda pas à saisir une des bouées, et, à la condition de s'y maintenir, il serait assurément recueilli lorsque le bâtiment aurait viré de bord.

Mais voilà que la situation se compliqua effroyablement.

« Un requin !... un requin ! » venaient de crier quelques matelots postés sur la dunette.

Un de ces terribles squales apparaissait et disparaissait entre les lames sous le vent du navire, après avoir passé à l'arrière.

On connaît la voracité extraordinaire, la force prodigieuse de ces monstres, — rien que mâchoires et estomac, a-t-on justement pu dire. Et si le malheureux était rencontré par ce requin, s'il n'avait pu être hissé à bord auparavant...

Or, bien que le squale ne fût plus qu'à une centaine de pieds de lui, Gastinet ne l'avait pas aperçu. Il n'avait pas même entendu le cri jeté du haut de la dunette, et ne se doutait pas de l'effroyable danger qui le menaçait.

A ce moment, plusieurs coups de feu éclatèrent. Le second Heurtaux et Romain Allotte, ayant en toute hâte décroché leurs carabines au râtelier du carré, venaient de tirer sur l'animal.

Celui-ci avait-il été atteint?... on ne savait. Toutefois il plongea et sa tête n'émergea plus du creux des lames.

Cependant, la barre dessous toute, le navire commençait à lofer. Mais, par une mer aussi forte, parviendrait-il à faire son abattée?... S'il manquait à virer, ce qui était à craindre dans ces mauvaises conditions, — la manœuvre aurait été inutile.

Il y eut un instant de terrible anxiété. Le *Saint-Enoch,* tandis que ses voiles ralinguaient et détonaient avec violence, eut quelques secondes d'hésitation. Enfin ses focs prirent, et il dépassa la ligne du vent en donnant une bande telle que ses dallots engagèrent.

Alors, les écoutes solidement raidies, il se maintint au plus près et gagna vers la bouée à laquelle se cramponnait le matelot. On put lui jeter un bout de grelin ; il le saisit vigoureusement et fut halé à la hauteur des bastingages, au moment où le squale, se retournant, les mâchoires ouvertes, allait le happer par la jambe.

Lorsque Gastinet eut été déposé sur le pont, il perdit connaissance. Mais il était sauvé, et le docteur Filhiol n'eut pas grand'peine à le ranimer.

Entre temps, le harponneur Ducrest avait lancé au monstre un croc garni d'un morceau de carcasse de bœuf.

Mais peut-être le requin avait-il fui, car on ne le voyait plus...

Soudain une violente secousse se produisit, qui aurait entraîné la ligne, si elle n'eût été solidement tournée à un des taquets du bastingage.

L'animal était pris. Le croc, enfoncé dans sa gueule, ne larguerait pas. Six hommes se mirent sur la ligne et le sortirent de l'eau. Puis, sa queue saisie par un nœud coulant, on le remonta au moyen d'un palan, et il retomba sur le pont, où quelques coups de hache l'eurent bientôt éventré.

D'habitude les matelots ont la curiosité de regarder ce que contient l'estomac de ces monstres, dont le nom, à ce que l'on prétend, n'est que le mot latin *requiem.*

Voici ce qui fut trouvé dans le ventre de ce squale, où il y aurait encore eu de la place pour le pauvre Gastinet : quantité d'objets tombés à la mer, une bouteille vide, trois boîtes de conserve vides également, plusieurs brasses de bitord, un morceau de faubert, des débris d'os, un surouët de toile cirée,

une vieille botte de pêcheur, et un montant de cage à poule.

On le comprend, cet inventaire intéressa particulièrement le docteur Filhiol :

« C'est la boîte aux ordures de la mer!... » s'écria-t-il.

De fait, on n'aurait pu imaginer une expression plus juste. Et il ajouta :

« Il n'y a plus maintenant qu'à la jeter par-dessus le bord...

— Non point, mon cher Filhiol, déclara M. Bourcart.

— Et que voulez-vous faire de ce squale, capitaine?...

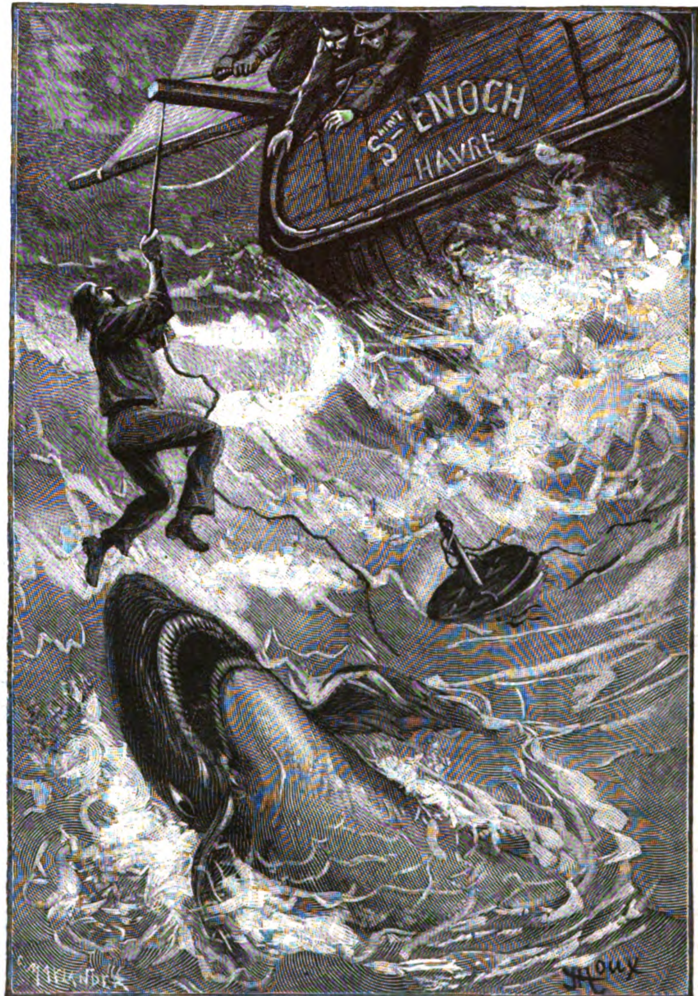
— Le dépecer et conserver tout ce qui est utilisable!... Et, rien qu'en ce qui vous concerne, docteur, on tire des requins une huile qui ne se fige jamais et qui a toutes les qualités médicinales de l'huile de foie de morue. Quant à la peau, après avoir été séchée et polie, elle sert aux bijoutiers pour fabriquer des objets de fantaisie, aux relieurs pour faire du chagrin, aux menuisiers pour faire des râpes à bois...

— Eh! capitaine, demanda le docteur Filhiol, allez-vous me dire aussi que le requin se mange?...

— Sans doute, et ses ailerons sont tellement recherchés sur les marchés du Céleste-Empire qu'ils coûtent jusqu'à sept cents francs la tonne. Si nous ne sommes pas assez Chinois pour nous en régaler, nous faisons de la chair une colle de poisson qui est supérieure, pour la clarification des vins, des bières et des liqueurs, à celle que donne l'esturgeon. D'ailleurs, à qui ne répugne pas sa saveur huileuse, un filet de requin ne laisse pas d'être fort agréable... Vous voyez donc que celui-ci vaut son pesant d'or! »

C'est à la date du 25 avril que M. Bourcart eut à noter sur le livre de bord le passage de la Ligne.

A neuf heures du matin, ce jour-là, par un temps clair, il avait fait au sextant une pre-



mière opération, afin d'avoir la longitude, c'est-à-dire l'heure du lieu — et il la complèterait lorsque le soleil passerait au méridien en tenant compte, avec le loch, de la distance parcourue entre les deux observations.

A midi, cette seconde opération lui indiqua sa latitude par la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon et il détermina définitivement l'heure par le chronomètre.

Le temps était favorable, l'atmosphère pure. Aussi ces résultats furent-ils tenus pour très exacts et M. Bourcart dit, après ses calculs :

« Mes amis, nous venons de franchir l'Équateur, et voici le *Saint-Enoch* revenu dans l'hémisphère septentrional. »

Comme le docteur Filhiol — le seul à bord qui n'eût point passé la Ligne — n'avait pas été soumis au baptême en descendant l'Atlantique, cette fois encore on lui épargna les cérémonies plus ou moins désagréables du bonhomme Tropique. Les officiers se contentèrent de boire au succès de la campagne, dans le carré, aussi bien que l'équipage dans le poste. Les hommes avaient reçu double ration d'eau-de-vie — ce qui se faisait chaque fois qu'ils avaient amarré une baleine.

Il fallut même, en dépit de ses grognements, que Jean-Marie Cabidoulin choquât sa tasse contre la tasse de maître Ollive :

« Un bon coup à travers le gosier, ça ne se refuse pas... lui dit son camarade.

— Non, certes ! répliqua le tonnelier, mais ce n'est pas ça qui changera ma manière de voir !

— Change pas, vieux, mais bois tout de même ! »

D'ordinaire, sur cette partie du Pacifique, les vents sont très faibles à cette époque de l'année, et le *Saint-Enoch* fut à peu près encalminé. C'est alors que les heures semblent longues ! Sans faire route, du soir au matin et du matin au soir, un bâtiment est le jouet de la houle. On cherche donc à se distraire par la lecture, par la conversation, à moins de demander au sommeil l'oubli des heures au milieu de ces chaleurs accablantes des Tropiques.

Un après-midi, le 27 avril, M. Bourcart, les officiers, le docteur Filhiol, et aussi maître Ollive et maître Cabidoulin, abrités sous la tente de la dunette, causaient de choses et d'autres.

Et alors, le second, s'adressant au tonnelier, de lui dire :

« Voyons, Cabidoulin, avouerez-vous que d'avoir déjà neuf cents barils d'huile dans sa cale, c'est un bon début pour une saison de pêche ?...

— Neuf cents barils, monsieur Heurtaux, répondit le tonnelier, ce n'est pas deux mille, et les onze cents autres ne se rempliront peut-être pas comme on remplit sa tasse à la cambuse !...

— C'est donc, observa en riant le lieutenant Coquebert, qu'il n'y aura plus une seule baleine...

— Et que le grand serpent de mer les aura toutes avalées ! ajouta sur le même ton le lieutenant Allotte :

— Peut-être... répondit le tonnelier, qui se gardait bien de plaisanter.

— Maître Cabidoulin, demanda le capitaine Bourcart, vous y croyez donc toujours à ce monstre des monstres ?...

— S'il y croit, le têtu !... déclara maître Ollive. Mais il ne s'arrête pas d'en parler sur le gaillard d'avant...

— Et il en parlera encore ! affirma le tonnelier.

— Bon ! dit M. Heurtaux ; pour la plupart de nos hommes, ça n'a pas grand inconvénient et ils ne donnent pas dans les contes de Cabidoulin !... Mais pour ce qui est des novices, c'est autre chose, et je ne suis pas sûr qu'ils ne finissent par s'effrayer...

— Alors, retenez votre langue, Cabidoulin, ordonna M. Bourcart.

— Et pourquoi, capitaine ?... répondit le tonnelier. Au moins ces gens-là seront prévenus... et lorsqu'ils rencontreront le serpent de mer... ou tout autre monstre marin...

— Comment, demanda M. Heurtaux, vous avez l'idée que nous le rencontrerons, ce fameux serpent de mer ?...

— Pas de doute à cela.

— Et pourquoi ?...

— Pourquoi ?... Voyez-vous, monsieur Heurtaux, c'est une conviction que j'ai, et les plaisanteries de maître Ollive n'y feront rien...

— Voyons... pendant vos quarante ans de navigation dans l'Atlantique et le Pacifique, vous ne l'avez pas vu, que je sache, cet animal fantastique...

— Et je comptais bien ne jamais le voir, puisque j'avais pris ma retraite, répondit le tonnelier. Mais M. Bourcart est venu me relancer, et, cette fois, je n'y échapperai pas !

— Eh bien, je ne serais pas fâché de la rencontre !... s'écria le lieutenant Allotte.

— Ne dites pas cela, lieutenant, ne dites pas cela !... répliqua le tonnelier d'une voix grave.

— Allons, Jean-Marie Cabidoulin, reprit M. Bourcart, ce n'est pas sérieux !... Le grand serpent de mer !... Je vous le répète pour la centième fois... personne ne l'a jamais vu... personne ne le verra jamais... pour cette bonne raison qu'il n'existe pas et ne peut exister...

— Il existe si bien, capitaine ! s'obstina à répondre le tonnelier, que le *Saint-Enoch* fera sa connaissance avant la fin de la campagne... et qui sait même si ce n'est pas de la sorte que celle-ci finira ! »

Et, pour tout avouer, Jean-Marie Cabidoulin était si affirmatif que non seulement les novices du bord, mais les matelots finiraient par ajouter foi aux menaçantes prédictions du tonnelier. Qui sait si le capitaine parviendrait à clore la bouche d'un homme si convaincu ?...

C'est alors que le docteur Filhiol, interrogé par M. Bourcart sur ce qu'il pouvait savoir relativement an prétendu serpent de mer, répondit :

« J'ai lu à peu près tout ce qu'on a écrit là-dessus et je sais les plaisanteries que s'est attirées *le Constitutionnel* en donnant ces légendes pour des réalités... Or, remarquez, capitaine, qu'elles ne sont pas nouvelles ! On les retrouve dès le début de l'ère chrétienne ! Déjà la crédulité humaine accordait des dimensions gigantesques à des poulpes, à des calmars, à des encornets, à des céphalopodes, qui ordinairement ne mesurent pas plus de soixante-dix à quatre-vingts centimètres de longueur, compris leurs tentacules. Il y a loin de là à ces géants de l'espèce, agitant des bras de trente, de soixante, de cent pieds et qui n'ont jamais vécu que dans les imaginations !... Et n'a-t-on pas été jusqu'à parler d'un kraken, long d'une demi-lieue, lequel entraînait les bâtiments dans les profonds abîmes de l'Océan ! »

Maître Cabidoulin prêtait une extrême attention au docteur, mais il ne cessait de remuer la tête négativement devant ses affirmations.

« Non, reprit M. Filhiol, pures fables, auxquelles les anciens croyaient peut-être, puisque, du temps de Pline, il était question d'un serpent amphibie, à large tête de chien, aux oreilles repliées en arrière, au corps recouvert d'écailles jaunissantes, qui se jetait sur les petits navires et les mettait en perdition. Puis, dix ou douze siècles plus tard, l'évêque norvégien Pontoppidan affirma l'existence d'un monstre marin, dont les cornes ressemblaient à des mâts armés de vergues, et, lorsque les pêcheurs se croyaient sur de grands fonds, ils les trouvaient à quelques pieds seulement, parce que l'animal flottait sous la quille de leur chaloupe ! Et n'allait-on pas jusqu'à soutenir que le monstre possédait une énorme tête de cheval, des yeux noirs, une crinière blanche et que, dans ses plongeons, il déplaçait un tel volume d'eau que la mer se déchaînait en tourbillons pareils à ceux du Maël-Strom !...

— Et pourquoi ne l'aurait-on pas dit, puisqu'on avait vu ?... observa le tonnelier.

— Vu... ou cru voir, mon pauvre Cabidoulin, répondit le capitaine Bourcart.

— Et même, ajouta le docteur Filhiol, ces braves gens n'étaient point d'accord, les uns affirmant que l'animal avait le museau pointu et qu'il rejetait l'eau par un évent, les autres soutenant qu'il était muni de nageoires en forme d'oreilles d'éléphants. Et puis ce fut la grande baleine blanche, des côtes du Groenland, la fameuse Maby Dick, que les baleiniers écossais pourchassèrent pendant plus de deux siècles sans parvenir à l'atteindre, et même sans jamais l'avoir aperçue...

— Ce qui n'empêchait pas d'admettre son existence, ajouta M. Bourcart en riant.

— Naturellement, déclara M. Filhiol, tout comme celle du non moins légendaire serpent, qui, il y a quelque quarante ans, vint se livrer à de formidables ébats, une première fois dans la baie de Glocester, une seconde fois à trente milles au large de Boston dans les eaux américaines. »

Jean-Marie Cabidoulin fut-il convaincu par les arguments du docteur ? Non, assurément. D'ailleurs, à propos de ces animaux prodigieux,

puisque la mer renferme d'extraordinaires végétaux, des algues longues de huit cents à mille pieds, pourquoi ne recèlerait-elle pas des monstres de grande dimension, organisés pour vivre dans ces profondeurs qu'ils n'abandonneraient qu'à de rares intervalles?...

Ce qui est certain, c'est que, en 1819, le sloop *Concordia,* se trouvant à quinze milles de Race-Point, rencontra une sorte de serpent émergeant de cinq à six pieds, à peau noirâtre, à tête de cheval ou plutôt de reptile, mais ne mesurant qu'une cinquantaine de pieds, moins que les cachalots et les baleines.

En 1848, à bord du *Péking,* l'équipage crut apercevoir une bête énorme, de plus de cent pieds de longueur, qui se mouvait à la surface de la mer. Vérification faite, ce n'était qu'une algue démesurée couverte de parasites marins de toutes sortes.

En 1849, dans le goulet qui sépare l'île Osterssen du continent, le capitaine Schielderup déclara avoir rencontré un serpent, ne mesurant pas moins de six cents pieds, endormi sur les eaux.

En 1857, les vigies du *Castillan* signalèrent la présence d'un monstre à grosse tête en forme de tonneau, dont la longueur pouvait être évaluée à deux cents pieds.

En 1862, le commandant Bouyer, de l'aviso *Alecton*...

« Pardon de vous interrompre, monsieur Filhiol, interrompit alors maître Cabidoulin, je connais un matelot qui était à bord...

— A bord de l'*Alecton ?*... demanda M. Bourcart.

— Oui...

— Et, maître Cabidoulin, ce matelot a vu ce qu'a raconté le commandant...

— Comme je vous vois et c'est bien un véritable monstre que l'équipage a hissé à bord...

— Bon, répondit le docteur Filhiol, ce n'était qu'un énorme céphalopode couleur bisque rouge, yeux à fleur de tête, bouche en bec de perroquet, corps fusiforme, renflé au milieu, nageoires arrondies en deux lobes charnus placés à l'extrémité postérieure, huit bras s'échevelant autour de sa tête. Cette masse de chair molle ne pesait pas moins de deux mille kilogrammes, bien que l'animal n'eût pas plus de cinq à six mètres de la tête à la queue... Ce n'était donc point un serpent de mer...

— Quand il existe des monstres de cette espèce, répondit le tonnelier, je me demande pourquoi le serpent de mer n'existerait pas?... »

Voici d'ailleurs les découvertes qui allaient être faites plus tard au sujet des spécimens de tératologie que recèlent les profondeurs de la mer.

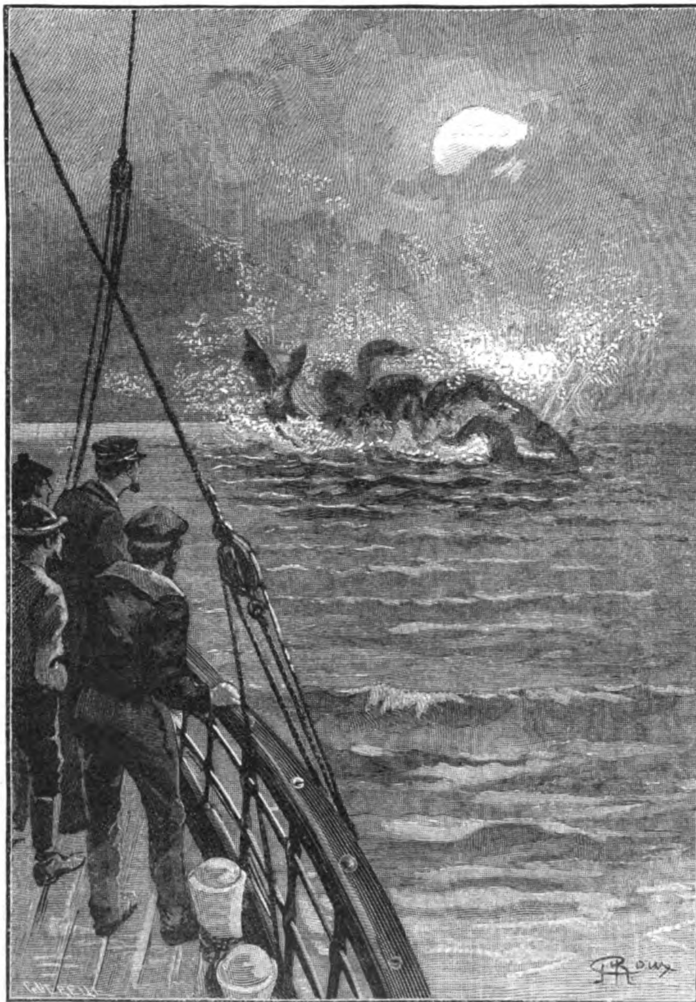
En 1864, à quelque cent milles au large de San-Francisco, le navire hollandais *Cornélis* entra en collision avec un poulpe dont un tentacule, chargé de ventouses, vint s'enrouler autour des sous-barbes de beaupré et le fit enfoncer jusqu'au ras de l'eau. Lorsque ce tentacule eut été tranché à coups de hache, deux autres s'accrochèrent, l'un aux capes de mouton des haubans de misaine, l'autre au cabestan ; puis, après amputation, il fallut encore couper huit autres tentacules qui faisaient donner au bâtiment une forte bande sur tribord.

Quelques années après, dans le golfe du Mexique, on signala un monstre à tête de grenouille, aux yeux saillants, pourvu de deux bras glauques et dont les larges mains vinrent se crocher au plat-bord d'une embarcation. Six balles de revolver firent à peine lâcher prise à ce batracien gigantesque, à cette « manta » avec bras reliés au corps par une membrane semblable à celle des chauves-souris, et dont l'apparition jeta l'épouvante dans ces parages du golfe.

En 1873, c'est le cutter *Lida,* qui, dans le détroit de Sleat, entre l'île de Skye et la terre ferme, rencontra une masse vivante par le travers de son sillage. C'est le *Nestor* qui, entre Malacca et Penang, passa non loin d'un monstre océanique long de deux cent cinquante pieds, large de cinquante, à tête carrée, zébré de bandes noires et jaunes, ressemblant à une salamandre, et dont les officiers, les passagers purent entrevoir la formidable masse.

Enfin, en 1875, à vingt milles du cap San-

Roque, pointe nord-est du Brésil, le commandant de la *Pauline,* George Drivor, crut apercevoir un énorme serpent enroulé autour d'une baleine contre laquelle il luttait comme fait un boa constrictor. Ce serpent, dont la couleur était celle du congre, devait avoir de cent soixante à cent soixante-dix pieds de longueur. Il jouait avec sa proie, et finit par l'entraîner dans les profondeurs de la mer.



Tels sont les derniers faits relevés depuis une trentaine d'années dans les rapports des capitaines. Peuvent-ils laisser des doutes sur l'existence de certains animaux marins, tout au moins fort extraordinaires? En faisant la part de l'exagération, en refusant d'admettre que les océans soient fréquentés par des monstres dont le volume serait dix fois, cent fois celui des plus puissantes baleines, il est très probable qu'il faut accorder quelque créance aux récits rapportés ci-dessus.

Quant à prétendre avec Jean-Marie Cabidoulin que la mer renferme des êtres, serpents ou poulpes, d'une telle grosseur et d'une telle vigueur qu'ils parviendraient à couler des navires de fort tonnage, non. Si nombre de bâtiments disparaissent sans qu'on n'en ait plus de nouvelles, c'est qu'ils ont péri par collision, c'est qu'ils se sont brisés sur les récifs, c'est qu'ils ont sombré sous voile au milieu des cyclones. Il y a assez, il y a trop de causes de naufrages, sans faire intervenir, comme le faisait l'entêté tonnelier, ces pythons, ces chimères, ces hydres extra-naturels.

Cependant, les calmes se prolongeaient au grand ennui des officiers et de l'équipage du *Saint-Énoch*. Rien ne permettait d'en prévoir la fin, lorsque, le 5 mai, les conditions atmosphériques se modifièrent brusquement. Une fraîche brise se leva et le navire reprit sa route vers le nord-est.

Ce jour-là, un bâtiment, qui avait été déjà signalé comme suivant la même direction, reparut et se rapprocha même à moins d'un mille.

Personne à bord ne mit en doute que ce ne fût un baleinier. Ou il n'avait pas encore commencé sa campagne de pêche, ou elle n'avait pas été heureuse car il semblait assez lège et sa cale devait être à peu près vide.

« Je croirais volontiers, dit M. Bourcart, que ce trois-mâts-là cherche à rallier comme nous les côtes de la basse Californie... peut-être la baie Marguerite...

— C'est possible, répondit M. Heurtaux, et,

si cela est, nous pourrions faire route de conserve...

— Est-il Américain, Allemand, Anglais, Norwégien? demanda le lieutenant Coquebert.

— On peut le « raisonner », dit le capitaine Bourcart. Hissons notre pavillon, il hissera le sien, et nous saurons à quoi nous en tenir. »

Un instant après, les couleurs françaises flottaient à la corne d'artimon du *Saint-Énoch*. Mais le navire en vue n'eut pas la politesse de répondre.

« Pas de doute, s'écria alors Romain Allotte, c'est un Anglais ! »

Et, à bord, tout le monde fut de cet avis qu'un navire qui ne saluait pas le pavillon de la France ne pouvait être qu'un « English d'Angleterre » !

JULES VERNE.

(*La suite prochainement.*)

MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE *(Suite.)*

Quittons nos campagnes et partons — en imagination, cela va sans dire — pour les régions ensoleillées, radieuses, qui forment le bassin de la Méditerranée. C'est là que croît et fructifie l'olivier, et c'est à lui que nous avons affaire.



Branche d'olivier.

L'olivier (*Olea*), genre de la famille des oléacées, renferme des arbres et des arbrisseaux à feuilles toujours vertes, ovales, d'un vert foncé en dessus, d'un vert blanchâtre en dessous. Les fleurs, analogues à celles du jasmin, mais plus petites, sont d'un blanc verdâtre et disposées en petites grappes. Le fruit drupacé renferme un noyau ligneux et très dur; sa chair ferme et verte avant la maturité se ramollit en mûrissant et se couvre d'une pellicule presque noirâtre. Les olives que nous mangeons sur nos tables n'ont point atteint leur dernier degré de maturité. On en corrige l'amertume première en les faisant macérer dans une saumure avec diverses plantes aromatiques.

Le genre olivier renferme neuf espèces, dont l'une est originaire de l'Asie, une autre de l'Amérique, six de l'Afrique et une seule de l'Europe. Cette dernière est l'olivier commun, arbre de troisième grandeur, dépassant rarement 15 mètres, mais s'élevant à mesure qu'il se rapproche des régions africaines, où il devient un arbre de haute futaie. L'olivier d'Europe, qui vraisemblablement est originaire de l'Asie, fut introduit en Provence, 600 ans avant Jésus-Christ, par les Phocéens fondateurs de Marseille. Cet arbre croît très lentement, mais sa durée dépasse parfois cinq ou six siècles.

L'olivier, bien que manquant de majesté, dans nos contrées tout au moins, est cependant un arbre décoratif. Ses branches tordues et noueuses, ses feuilles qui, agitées par la brise, paraissent être d'un gris de poussière lavé de vagues teintes bleuâtres, donnent une

physionomie toute particulière aux paysages de notre France méridionale, où l'on croit entendre flotter, sous leur feuillage léger, quelques notes des mélodies de *l'Arlésienne,* quelques lambeaux de strophes de la chanson de *Magali*.

Mais laissons la poésie et venons à la prose des considérations économiques. L'olivier, plante utile par excellence, est une de celles dont la culture remonte à la plus haute antiquité. Les Grecs le considéraient comme un des dons les plus précieux que les hommes aient reçus des dieux immortels et les prêtres de l'Hellade ont fait honneur de cet inestimable bienfait à leur déesse bienveillante et civilisatrice, Minerve, la patronne d'Athènes. La mythologie, donc, raconte que Neptune, disputant à *Athéné* (nom grec de Minerve) l'honneur de donner un nom à la ville (qui devait s'appeler Athènes), frappa la terre de son trident et en fit sortir un cheval écumant et belliqueux. Mais, dit Demoustier :

Plus modeste dans ses bienfaits,
Minerve, préférant le bonheur à la gloire,
Fit naître l'olivier, symbole de la paix,
Et Minerve obtint la victoire.

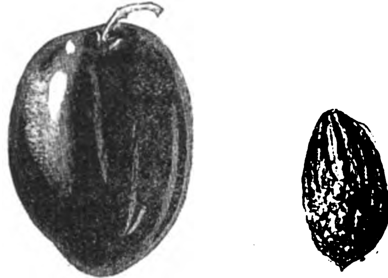
Pour extraire l'huile des olives, on les récolte en pleine maturité et on les écrase au moyen de lourdes meules verticales. La pâte ainsi obtenue est mise sous un pressoir. La première huile qui en découle est dite *huile*



Olives et noyau.

vierge, fine ou *comestible*. Une seconde pression est faite après addition d'eau chaude, et enfin les tourteaux qui ne sont pas encore complètement épuisés sont plongés dans un bassin traversé par un courant d'eau bouillante qui entraîne toute l'huile qu'avait conservée le résidu.

Les huiles fines les plus estimées nous viennent de la Provence, de la Toscane et de la province de Bari, dans l'ancien royaume de Naples. Puis viennent les *huiles lampantes,* les *huiles à fabrique* et autres qualités inférieures. Les huiles non clarifiées dites



Grosse olive de Tunisie.

à fabrique servent à la fabrication des savons. Les *lampantes* servent à l'éclairage, et enfin les huiles de qualités tout à fait inférieures sont utilisées pour le graissage des machines. On appelle *huile d'œillette* une huile blanche et comestible (quoique inférieure à celle que nous fournissent les olives) qu'on extrait de la graine d'une espèce de pavots. On la mélange souvent, du reste, avec cette dernière, et beaucoup de consommateurs préfèrent ce mélange à l'huile d'olive pure, dont le goût est plus prononcé.

Un dernier mot sur l'olivier. Le bois de cet arbre est pesant, compact, d'un grain fin et serré qui se prête au plus beau poli. On en fait des ouvrages de tour et de marqueterie, des meubles, des cannes et des objets sculptés.

Nous avons parlé de la longévité des oliviers. Cette longévité atteint parfois des limites extraordinaires. Dans les environs du golfe de Gênes, où abondent de très vieux oliviers, il y en a dont la grosseur énorme et l'air de vétusté témoignent d'un âge incalculable, si bien que l'on suppose que ces vénérables colosses sont peut-être contemporains des premiers colons qui vinrent peupler cette partie de l'Italie, six ou sept cents ans avant notre ère.

Ed. Grimard.

(*La suite prochainement.*)

Gravures extraites du *Journal d'Agriculture pratique.*

LE BOUILLANT ACHILLE

II

Si le bouillant Achille était un peu plus réfléchi, il ne sortirait pas comme un petit fou en renversant tout sur son passage.

Quelle bousculade! quelles culbutes et quels cris! Une écorchure au menton et un « bleu » au coude ne troublent point notre brave. Il en a vu bien d'autres et n'a jamais pleuré pour si peu.





Sur pied en un clin d'œil, le bouillant Achille ne songe qu'à relever et consoler ses victimes. Il s'empresse; il se multiplie.

— Ce n'est pas exprès. Tenez, voici des bonbons, des gros sous, ne pleurez pas. Les petits, qui ont trois bosses à eux deux, trouvent une mince consolation dans la pensée que le bouillant Achille ne l'a pas fait exprès.

S.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE III

Pierre était monté dans son appartement avec l'intention de se borner à vider ses malles et à remettre les aménagements de détail au lendemain. De fait, au bout de dix minutes, Greg aidant, le linge était serré dans les tiroirs, les habits suspendus à leur place.

Restaient les bibelots, les pipes, les livres, les armes ayant appartenu à l'officier de marine et qu'aussitôt sous-officier, son fils avait emportés pour en décorer sa chambre à la caserne.

« Qu'est-ce qu'on fait de ça? s'informa Greg, pressé de voir tout en ordre.

— Rien ce soir, répondit Pierre. Porte les armes sur la table de la bibliothèque. Je referai mes panoplies demain. »

Lui reprenait possession des choses, allait d'un meuble à l'autre, jetant à chacun un sourire, la caresse d'un regard longtemps arrêté...

Cette chambre était celle de sa mère; on n'y avait fait aucun changement. Il dormait dans le lit où elle était morte ; il nouait sa cravate devant le miroir où son doux visage de veuve s'ajustait, par la sévérité de la coiffure, au deuil toujours gardé !

A la tête du lit, au-dessous d'un Christ, une étagère en bois de rose supportait ses livres de prières : Pierre les y avait laissés. Il les ouvrait quelquefois...

Son cœur n'évoquait que la main amaigrie tournant les pages d'un geste lent, il est vrai. Mais son regard, retenu par quelque mot dont la profondeur l'étonnait, lisait un peu, tandis que ses doigts défroissaient le pli d'un feuillet... De ce contact béni, il emportait quelque



pensée grave, quelque sage conseil, qui remontait parfois, aux heures troublées, du fond de son âme, et le gardait l'homme droit que sa mère avait voulu qu'il fût !

Il venait de s'arrêter auprès d'une petite marine, un coin de rade, à laquelle ils avaient travaillé, sa mère et lui, essayant de fixer, dans cette œuvre d'élève, pleine d'inexpé-

rience, le dernier adieu échangé, de la pointe du môle au bateau qui fuyait là-bas, vers la haute mer, emportant le mari, le père, pour ne le plus ramener.

« Que de deuils déjà, songeait Pierre ; et je n'ai que vingt-quatre ans !

— Monsieur! » appela soudain petit Greg d'une voix où perçaient la surprise et l'inquiétude.

Et, quand Pierre se fut retourné :

« La vieille dame vient donc travailler ici ?

— Ma tante ! apporter chez moi son sac en crin noir et tout ce qu'il recèle ? S'y installer? Il ne manquerait plus que ça ! » tonna Marcenay, qui traversa la pièce en trois enjambées.

Mais, apercevant ce qui causait l'émoi du gamin — une corbeille à ouvrage posée sur un guéridon, en vis-à-vis avec une bergère ancienne à coussins de plumes — :

« C'est maman qui travaillait là ; c'était sa place, expliqua le jeune homme à voix très basse. Ne dérange rien. »

Inconsciemment, sa main caressait le rideau de tulle brodé à moitié et où l'aiguille était encore piquée. Petit Greg ne posa pas d'autre question. Il ne savait quoi dire, si fâché d'avoir interrogé Pierre, en remarquant les deux larmes qui brouillaient ses yeux.

A la fin, il se hasarda à proposer :

« Si vous vouliez, monsieur, c'est moi qui me chargerais d'épousseter votre chambre. Oh non ! je ne dérangerais rien, allez ! »

Il ajouta, hochant la tête tristement :

« Vous êtes encore bien heureux. Moi, il ne me reste rien du tout de maman, ni de mon père ; et de grand-père, rien que son chapeau et le vieux parapluie dont j'ai fait mon manteau. »

Un sourire passa, irrésistible, sur les lèvres de Pierre, à l'évocation de cette malheureuse loque. Le côté attendrissant de la réflexion de Greg s'effaça, quoi qu'il en eût, devant la petite silhouette si comique apparue là-bas, dans la cour de la gare.

Puis, une pensée lui vint, qui le fit attirer à lui l'enfant et l'embrasser.

Orphelins tous les deux...

Qu'importait la différence d'âge, de situation : le malheur était le même. Il lui sembla que, entre lui et son petit protégé, c'était un lien de plus.

Cependant l'heure passait ; en ayant enfin conscience, Pierre prononça :

« Retournons auprès de mon oncle. Il doit être impatient de nous voir revenir. »

Ils redescendirent au jardin, contournant cette fois la maison, afin de traverser le petit bois dessiné en labyrinthe qui aboutissait au rond-point. Les allées — de simples sentiers — savamment combinées, faisaient d'interminables détours.

« On croirait se promener dans un bois très grand où on peut se perdre, observa Greg. Que c'est donc amusant ! Et de l'autre côté du clos, ces arbres qu'on aperçoit de l'entrée, c'est pareil ?

— Non ; là-bas, c'est le verger. Tout ce que tu as entrevu donne des fruits. Juge s'il y a de quoi se régaler.

— Et la vieille dame?... » interrogea Greg d'un air sévère; celui qu'elle devait prendre pour interdire de toucher à ses fruits, pensait-il.

Pierre se mit à rire.

« Rassure-toi, mon petit, je... »

Il n'acheva point sa phrase. On parlait, près de son oncle. La voix qui prononçait les mots parvenus à son oreille était jeune, rieuse... Comme elle vibrait joliment ! Le ton était décidé, le timbre doux. Et on n'avait pas sonné à la grille, il en était certain ; donc c'était une amie : la bonne fée de l'oncle Charlot, peut-être...

Il s'était arrêté. Greg l'imita ; et tous deux, gardant le silence, se tinrent en observation.

Pierre hésitait à paraître ainsi, brusquement, sans savoir devant qui. Et, de sa place, il était malaisé de l'apprendre.

Petit Greg, dont le regard interrogeait curieusement sa physionomie, devina son désir. Leste et souple, il se glissa, sans faire remuer une branche, au milieu du massif qui les gênait, écarta deux rameaux à hauteur d'homme, et se tournant vers Pierre :

« Vous voyez ? interrogea-t-il.

— Oui », fit celui-ci à voix basse, en posant un doigt sur ses lèvres souriantes, pour commander le silence à l'enfant.

Une robe claire, un grand chapeau de mousseline, un profil perdu aux lignes très pures, une petite main posée sur un de ces fauteuils roulants qui servent à promener les malades, voilà ce qu'apercevait le jeune homme.

Élargissant lui-même le point d'observation, il parvint à distinguer de jolis cheveux châtain clair frisottant sur la nuque neigeuse, une taille souple, encore frêle...

Cette gracilité et la fraîcheur enfantine du timbre de la voix ne portaient pas dix-huit ans : une jeune fille... mais qui ?

M. Saujon avait dû protester en quelque manière, car elle s'était tue un instant.

Bientôt elle reprit :

« Vous pensez que Malauvert aurait abouti aussi vite? Erreur, oncle Charlot. Il aurait pris la file et vous serait revenu à la nuit... sans votre voiture, probablement. Songez que deux chars venaient d'accrocher au tournant ; ils avaient tous les deux pas mal d'avaries : c'était pressé ; ils attendaient tout chargés au milieu de la rue qu'ils fermaient ! Sans compter cinq ou six vignerons venus avec des outils à réparer, et qui se montraient impatients d'être servis... Ah ! ah ! vous voudriez savoir comment je m'y suis prise ? Eh bien, ils étaient là tous à me regarder monter, poussant mon équipage. Je m'arrête ; je leur dis bonjour avec le plus gracieux sourire que je peux trouver, et j'explique : « Je vais peut-être vous retarder, mais il s'agit d'un malade qui sera privé de se promener s'il n'a pas son fauteuil roulant. La réparation est peu de chose : cinq minutes suffiront. Voulez-vous permettre qu'on commence par là ? » Pas un n'a osé dire non... Tandis qu'on remettait l'écrou, j'ai causé avec eux. De quoi, oncle Charlot ? Ah ! vous allez rire ! nous avons parlé politique... J'avais justement lu le journal à bonne maman ; j'étais ferrée. Je les ai ébahis. Ça a été très drôle. »

L'oncle Charlot riait tout fort.

« Tant pis ! je me risque », dit Pierre, faisant quelques pas dans la direction du rond-point.

Mais un nouvel incident se produisit, qui l'attira ailleurs.

Dans la propriété voisine, une altercation venait de s'élever, si violente, que la jeune amie de l'oncle Charlot, ne prenant pas le temps de rentrer chez elle par le dehors, se précipita vers le mur mitoyen, grimpa sur un banc de pierre qui s'y appuyait et, dressée sur la pointe des pieds pour permettre à son regard de dépasser la crête, s'informa d'un ton moitié rieur, moitié fâché :

« Qu'est-ce qui arrive? Encore une dispute à cause de ce maudit croquet? Vous vous le ferez interdire, mes petites. »

Les délinquantes, deux fillettes de quinze et treize ans, accoururent, leur maillet à la main, vers le lilas d'où émergeait le chapeau de leur sœur aînée, criant ensemble :

« C'est Jeanne qui prétend...

— C'est Blanche qui soutient que...

— Là ! là ! interrompit la petite fée de l'oncle Charlot, se bouchant les oreilles ; si vous voulez que je vous comprenne, parlez l'une après l'autre.

— Blanche affirme que, lorsqu'on est corsaire, les autres peuvent vous croquer, fit Jeanne.

— N'est-ce pas que c'est vrai, Gaby? insinua Blanche.

— Et puis, reprit Jeanne, sans laisser à Gabrielle le temps de donner son avis, elle veut que le joueur qui prend deux coups puisse déplacer la boule de plus d'une largeur de maillet. Cette prétention, c'est tricher ! »

Et, se tournant vers Blanche :

« Oui ! oui ! mademoiselle, cria la petite, secouant sa tête aux cheveux courts, dont les frisures s'agitaient drôlement autour de son visage empourpré d'indignation, oui, c'est tricher. Mais, à la pension, toutes les grandes trichent quand elles jouent avec nous.

— Si on peut dire !... protesta Blanche avec un haussement d'épaules.

— Si on peut dire que vous trichez? Moi, je le dis, parce que c'est vrai. Vous trichez de crainte d'être vaincues par nous, les petites...

— Eh bien, je ne jouerai plus avec toi, déclara l'accusée en lançant son maillet loin d'elle.

— Je vous rejoins, prononça Gabrielle. Je

vous accorderai, la règle du jeu à la main. Vous ne pourrez plus discuter, encore moins vous disputer! A entendre ces cris, j'ai cru qu'on se battait.... Voyons, Blanche, ajouta-t-elle d'un ton conciliant, ramasse ton maillet. A quinze ans, on doit montrer plus de raison... Et toi, Jeanne, un peu de tolérance; tu emploies des expressions qui n'ont rien de parlementaire, ma chérie. »

Rassérénée par cette conclusion, Blanche obéit à sa sœur. Mais, tandis qu'elle revenait armée de son maillet, ses yeux noirs pleins de malice observaient avec une curiosité étonnée un haut sapin dont les branches s'agitaient par saccades; phénomène deux fois inexplicable, puisque les arbres voisins gardaient leur immobilité et qu'il ne courait pas un souffle de vent.

« Le neveu qu'on attend chez les Saujon doit être arrivé, murmura l'espiègle après un examen prolongé qui l'amena enfin à découvrir une manche où brillait un galon.

— Je ne crois pas, repartit Gabrielle; du moins je ne l'ai pas vu.

— Je te défie bien de l'apercevoir en ce moment, si ce n'est de ma place. Ne s'est-il pas perché sur ce sapin, là, à droite, à vingt mètres de nous! »

Elle s'était rapprochée du mur et parlait à voix basse.

« Dame! reprit l'aînée du même ton, vous avez fait assez de bruit pour attirer l'attention des voisins. La preuve, c'est que toute la tribu des Merson est aux fenêtres. Vous allez donner une belle idée de votre caractère, mes petites.

— Ah bien! si on ne peut pas discuter en paix, ce n'est pas la peine de venir à la campagne, protesta Blanche en tapotant mélancoliquement avec son maillet la pointe de sa bottine. Tu vas rentrer, Gaby? demanda-t-elle. Il y a une heure que Mme Saujon est partie. Bonne maman te croyait avec nous. Elle t'a déjà réclamée deux fois.

— Maman n'est donc pas de retour de Givry?

— Non.

— Je vous rejoins, » répéta-t-elle.

Et, subitement, le grand chapeau de mousseline disparut.

Mais, à peine descendue de son banc, Gabrielle réfléchit. S'éloignerait-elle sans avoir renouvelé connaissance avec son ancien ami, Pierre Marcenay? Ce ne serait guère aimable. Cela la retarderait si peu : deux minutes; le temps de lui annoncer qu'ils étaient voisins et de l'inviter à venir le soir même voir sa mère et sa grand'mère.

Ah! il s'était perché dans un arbre... si elle se donnait le plaisir de l'y surprendre. Il serait pas mal confus jusqu'à ce qu'il l'ait reconnue. Serait-ce amusant?...

Elle fit un détour, afin de longer l'observatoire improvisé. Mais, la dispute finie, Pierre en avait dégringolé dare-dare.

Lorsque Gabrielle revint au rond-point, le jeune homme racontait, en la mimant avec une verve gamine, la scène à laquelle ils venaient d'assister Greg et lui; car il y était aussi grimpé, sur le sapin, petit Greg. Et même, il avait lancé de là-haut cette réflexion, qui lui avait valu un coup de coude dans les côtes : « On croirait entendre piailler mes oies... »

« Vous êtes donc devenu moqueur, au régiment, monsieur Pierre? » demanda l'arbitre de la dispute, avec un joli rire.

S'entendant interpeller, Pierre, qui tournait le dos à la jeune fille, fit lestement volte-face. Il paraissait tout à fait confus; autant que si elle l'eût surpris sur le sapin, en flagrant délit d'indiscrétion.

Mais elle rit de plus belle. Et, tandis qu'il s'inclinait cérémonieusement, sans rien dire, elle vint à lui, et lui tendant la main, d'un geste amical :

« Oncle Charlot, il ne reconnaît pas Gaby!

— La toute petite Gaby que je portais à bras tendu quand nous faisions le cirque dans la cour de M. Lavaur! s'écria Pierre en serrant avec un empressement joyeux la main menue qu'on lui offrait.

— La toute petite Gaby. Oh! je n'ai pas tant grandi, vous auriez bien pu me reconnaître.

— Je l'aurais pu, en effet », murmura-t-il, en l'enveloppant d'un affectueux regard.

Il retrouvait chez la jeune fille les doux yeux de l'enfant; ces yeux d'un bleu pur, si lumineux que leur éclat embellissait tout le

visage, si candides que l'âme y transparaissait. Oui, c'était bien toujours « la toute petite Gaby ». Ah ! qu'il était content !

Depuis combien d'années ne s'étaient-ils vus ? Dix, au moins; depuis que Marc Aubertin et lui avaient été envoyés à Dijon, à l'institution la Bretennière, pour y terminer leurs études.

Assis maintenant tous les deux aux côtés de l'oncle Charlot, ils refaisaient ensemble ce compte d'années.

Gabrielle avait tout à fait oublié bonne maman, sa lecture et le reste. Elle rappelait à Pierre les vieux souvenirs communs; la maison du chat, construite par lui sous le grand hangar, et dont le chien s'obstinait à s'emparer; les promenades au bord de la Saône, les cailloux roulés qu'on rapportait à pleines poches; et les contes qu'il inventait pour elle les jours de pluie, des contes où les bêtes parlaient.

Mais elle s'interrompit soudain pour reprendre :

« Et mon cousin! dont je ne songe pas à m'informer? Il va bien?

— Tout à fait bien. Il compte avoir une permission de trente jours sitôt après les manœuvres.

— Que vous allez lui manquer ! Vous vous êtes si peu quittés depuis le collège ! Et il vous aime tant. Vous êtes presque un frère pour lui; un grand frère, encore que vous ayez le même âge. »

Pierre sourit; mais un pli se creusa sur son front l'espace d'une seconde, tandis qu'il répondait, bien sincère :

« J'ai mille raisons de l'aimer fraternellement moi aussi, ce cher comte de Trop.

— La première, c'est de compenser ce qui...

— C'est qu'il le mérite, interrompit Pierre en indiquant Greg d'un geste furtif. Jamais je ne lui serai dévoué autant que je le dois, » ajouta-t-il avec une nuance de tristesse.

Puis, changeant de sujet, brusquement :

« Vous n'habitez Dracy que durant les vacances, mademoiselle Gabrielle ?

— Du tout. Nous y sommes installées d'une façon définitive depuis le printemps, bonne maman et moi. Il y a un an déjà que ma grand'mère avait peine à supporter le bruit de la maison. Chaque fois que l'on déchargeait des marchandises dans la cour, elle prenait une migraine : vous jugez si c'était fréquent. Et puis, ne pouvant plus faire de longues courses, elle ne changeait pas d'air. Bref sa santé s'altérait. Mon père s'est décidé à acheter la propriété qui touche à celle de votre oncle. Mais, laisser bonne maman habiter seule ici, on n'y pouvait songer. Alors, comme mon éducation était terminée, j'ai proposé de lui tenir compagnie.

— Et vous en choyez deux au lieu d'un. Sont-ils heureux de vous avoir, ces bons vieux ! Ah ! que je vous remercie de vous être un peu occupée de mon oncle ! Je vous seconderai, à présent. Oui, oui, oncle Charlot, les mauvais jours sont passés.

— Pauvre vieil ami... fit Gabrielle, hochant la tête avec une expression compatissante. Mais je babille comme si je n'étais pas les yeux, les oreilles, la mémoire de bonne maman, s'écria-t-elle tout à coup en se levant avec vivacité. C'est l'heure de sa lecture : je me sauve. Si vous nous ameniez l'oncle Charlot après-dîner, monsieur Pierre? Tout le monde à la maison sera heureux de vous revoir. Vous voulez bien, mon vieil ami? demanda-t-elle à l'infirme, tout en refaisant le nœud de sa cravate; je vous fleurirai d'un œillet. »

Puis, avec une sorte de regret :

« Je ne vous propose pas de revenir à cinq heures vous faire faire une promenade; vous n'allez plus avoir besoin de moi, à présent.

— Si... si.., protesta l'oncle Charlot dont les traits s'illuminaient de joie : si », répéta-t-il encore, tandis qu'elle s'éloignait avec Pierre qui avait insisté pour la reconduire jusqu'à la porte du jardin.

P. Perrault.

(La suite prochainement.)



L'ÉMERAUDE DU PHARAON

III

Les autorités locales avaient été averties de l'arrivée de M. de Ribagnac.

Depuis le *moudhir*[1] jusqu'aux derniers *gaffirs*[2], tous avaient reçu l'ordre de le laisser opérer ses fouilles dans la région choisie par lui : ce cimetière, abandonné depuis plusieurs siècles, où son flair de chercheur lui faisait pressentir l'une de ces intéressantes découvertes que les pillards du désert, grands détrousseurs de pyramides et autres lieux funèbres, rendent tous les jours plus rares.

Vincenou trouva que l'endroit désigné par le baron n'avait rien de réjouissant.

Du sable à perte de vue et quelques tas de pierres qui indiquaient les sépultures !...

Des ouvriers, recrutés en chemin, commencèrent aussitôt les sondages, sous la direction du *réïs*, le conducteur indigène des travaux. Ils déterrèrent ainsi des corps enveloppés de dix à douze linceuls, qu'ils apportaient aussitôt dans la tente de coutil où M. de Ribagnac avait établi son quartier général.

Vincenou éprouva une impression très désagréable en présence de la première momie ; mais il eut vite surmonté cette involontaire répugnance, et quelque temps après il pouvait écrire à ses parents :

« Je suis bien occupé !... Toute la journée, je brosse et je nettoie les linceuls des momies, puis je mets ces étoffes en petits tas numérotés et j'inscris sur un livre, en regard des numéros correspondant aux objets, leur description. Il faut beaucoup d'ordre, puisque tout doit être remis au Service des Antiquités... M. le baron est content de moi et je me porte bien ; je désire que la présente vous trouve de même... »

Ce souhait final, que Vincenou jugeait indispensable, ne fut pas exaucé.

La lettre de Ribagnac, qui se croisa avec la sienne, ne contenait que de tristes nouvelles.

1. Gouverneur de la province.
2. Sortes de gardes champêtres.

Vincenille était tombée d'une échelle, et si malheureusement que, pour qu'elle ne restât pas infirme le reste de sa vie, il avait fallu la conduire à un grand médecin de Bordeaux.

Celui-ci avait ordonné un traitement coûteux et la mise de l'enfant dans un appareil.

On ne pourrait pas encore replanter la vigne, réparer la toiture, curer le fossé, payer les vieilles dettes, et voilà que le cousin Chambareau, qu'on croyait patient, avait envoyé l'huissier.

Il allait faire vendre les Borderies ! Le père Vincent n'ajoutait pas de commentaires, mais on le devinait écrasé sous ce dernier coup de massue !

Vincenou lui-même vit trouble !... Les Borderies à d'autres ?... Non, ce n'était pas possible !

Et sur la lettre péniblement écrite par le vieux paysan, un après-midi de dimanche, ses larmes vinrent délayer l'encre et former de petites lunes noires...

Juste à ce moment, M. de Ribagnac l'appela de la tente :

« Pierre, arrive vite ! »

Que se passait-il ?

Les ouvriers venaient d'exhumer une nouvelle momie, et, sous la première enveloppe, ils avaient trouvé un linceul d'une telle richesse qu'il laissait présumer la haute qualité du mort inconnu.

Les mains de M. de Ribagnac tremblaient en coupant les bandelettes ; il écarta enfin le dernier voile de lin et la momie apparut.

C'était celle d'un vieillard dont le visage, au grand nez busqué, aux pommettes saillantes, était empreint d'une réelle majesté.

Un collier à trois rangs entourait son cou, et, sur son front, un bandeau d'or ciselé semblait indiquer le rang suprême.

« Petit, murmura le baron, je crois que nous sommes à la veille d'une grande découverte... Nous avons devant nous un pharaon. »

Du coup, Vincenou en oublia les Borderies, Vincenille et le cousin Chambareau !

Les ouvriers apportaient des débris de vases et de statuettes, des fragments de bijoux lourdement gravés, recueillis dans la fosse profonde.

L'un d'eux jeta sur le sol une plaque de métal couverte de caractères hiéroglyphiques.

« Voilà qui nous donnera la clef de l'énigme ! s'écria M. de Ribagnac... Dussé-je y perdre les yeux, je passerai la nuit à déchiffrer cette inscription... En attendant, Vincenou, tu vas prendre le signalement des effets et des bijoux... Fais attention que la pierre qui devait orner le centre du diadème a malheureusement disparu... Il faut le constater !... »

Le petit garçon écrivit docilement ce qui lui était dicté ; lorsqu'il eut fini, le crépuscule tombait... il n'y avait plus de rose que le sommet des collines lointaines.

« Je ne retournerai pas ce soir à la *dahabieh*, déclara le baron. La trouvaille d'aujourd'hui est trop importante pour que je la laisse à la seule garde du *réïs*, mais je ne t'empêche pas de regagner ton lit, si tu t'y trouves mieux que sous la tente ! »

Vincenou ne se fit pas répéter deux fois l'invitation : il ne se souciait pas de dormir à côté de la momie du pharaon !... Sa pèlerine était posée à terre : il la ramassa et la jeta sur ses épaules, car l'air fraîchissait et il avait eu très chaud en écrivant.

Puis, escorté de deux matelots, il s'éloigna du lieu des fouilles pour rallier le bateau amarré aux bords du Nil.

Sa cabine était toute petite, mais elle renfermait le nécessaire ; Vincenou posa sur la table la lampe qu'il venait d'allumer, et, avant de se coucher, il se mit à relire la lettre de son père.

Comment faire pour le tirer de cette mauvaise passe ?...

S'adresser à M. de Ribagnac ?... Il avait déjà été si généreux que c'eût été abuser de lui !...

Prier le cousin Chambareau d'attendre, en lui promettant l'argent que Vincenou gagnerait l'année suivante ?... Ce n'était pas possible !... Si le cousin Chambareau réclamait ses huit cents francs avec une telle insistance, c'est que probablement il en avait besoin tout de suite !

Le petit garçon était si absorbé par ses douloureuses préoccupations qu'il n'avait pas songé à enlever sa pèlerine.

Une bouffée de chaleur la lui rappela !... Il la dégrafa d'un geste brusque et la lança sur le lit.

Le bruit sec d'un objet dur qui tombe se fit entendre au même moment.

« Je parie que c'est un de mes boutons ! » pensa Vincenou.

Il prit la lampe pour le chercher et demeura bouche bée devant ce qu'il aperçut.

Ce n'était pas un bouton de bois noir qui était là derrière un pied de chaise, mais bien une énorme émeraude qui brillait comme un œil de chat !

Vincenou n'en avait pas vu de si belles au bazar du Caire : elle avait une limpidité merveilleuse ; on eût dit qu'elle vous regardait !

Il l'avait posée sur la paume de sa main gauche...

D'où venait-elle ?...

L'enfant songea tout de suite au bandeau d'or du Pharaon !

La pierre était évidemment tombée de son alvéole, lorsqu'on avait apporté la précieuse momie sous la tente ; elle avait glissé dans le capuchon de la pèlerine, restée sur le sol, faute de crochet pour la suspendre, et, sans s'en douter, Vincenou l'avait emportée avec lui !

M. de Ribagnac serait bien étonné, le lendemain matin, d'apprendre la singulière aventure !...

Combien cette émeraude pouvait-elle valoir ?

Elle était beaucoup plus grosse que celles qu'on estimait quatre cents francs... Le double peut-être ?...

Huit cents francs alors ?

Juste la somme dont son pauvre père avait un si pressant besoin !

L'image du revendeur au nez crochu, qui faisait si habilement ruisseler les pierreries entre ses doigts crasseux, traversa le souvenir du petit garçon.

Achèterait-il cette émeraude si on la lui offrait ? Dans la petite âme de Vincenou, un travail ténébreux se préparait...

Cette pierre, en somme, n'appartenait à personne : elle était enfouie sous la terre depuis tant de siècles !

Le musée auquel était destinée la momie n'en avait que faire !... Et M. de Ribagnac ne la regrettait que par pur amour de l'art...

On la placerait sous une vitrine, où elle ne rendrait pas plus de services qu'un caillou du chemin : la somme qu'elle représentait pouvait, au contraire, faire tant d'heureux, peut-être même sauver des existences...

Le médecin n'avait-il pas dit, l'an passé, que le père Vincent avait « quelque chose du côté du cœur ».

Si la vente de la chère maison allait le tuer, que deviendraient la mère et les deux petits.

Vincenou avait beau endormir sa conscience sous d'ingénieux sophismes, il savait bien au fond qu'il agissait mal !

Son sommeil fut très agité : il rêva qu'il était de nouveau au catéchisme et qu'il entendait la voix de M. le curé répéter à satiété ·

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras injustement.

Elle roulait dans l'église comme le tonnerre dans la montagne, tant et si bien que le petit garçon se réveilla en sursaut, les tempes moites de sueur.

Il avait gardé l'émeraude et il la serrait si fort que les facettes s'étaient inscrustées dans la paume de sa main !

Le lendemain matin, il se leva très las. Si M. de Ribagnac l'avait examiné attentivement, il se fût alarmé de sa mauvaise mine; mais le vieux savant avait la vue très basse et, de plus, son esprit était ailleurs.

« Victoire ! s'écria-t-il, en apercevant son jeune secrétaire, j'ai passé la nuit à déchiffrer l'inscription hiéroglyphique. Nous sommes en présence de la momie de Thoutmès III, que l'on dut, à une époque reculée, enlever des Pyramides et cacher ici pour la soustraire aux profanations... Ce sera l'une des plus grandes découvertes du siècle ! »

Il gesticulait !... il s'épongeait le front... il ne pouvait tenir en place !...

« Thoutmès III !... Thoutmès III !... répétait-il, Thoutmès III, le conquérant de l'Asie occidentale, « celui qui posa les frontières de l'Égypte où il lui plut », comme le dit un ancien chant héroïque... Le musée de Boulacq ne possédait pas encore une pièce aussi curieuse... Je ne regrette qu'une chose : la pierre du diadème... Elle devait être d'une grosseur peu ordinaire !... Ces gueux de Bédouins, ils n'en font jamais d'autres !...

Vincenou rougit jusqu'au front : un moment, il fut sur le point de tout avouer... Il glissa même la main dans sa poche ; mais, avant de trouver l'émeraude, il rencontra la lettre de son père, et le seul contact du papier froissé l'ancra dans sa faute...

On ne vendrait pas les Borderies !...

IV

Les fouilles s'achevèrent rapidement : on enferma dans des caisses les objets recueillis ; la momie de Thoutmès eut les honneurs d'un long coffre qui ressemblait à un cercueil ; puis, le permis de circulation étant arrivé, les précieux colis, soigneusement scellés, furent confiés à la voie administrative, qui se chargeait de les transporter au Caire, et M. de Ribagnac réintégra sa dahabieh pour descendre le Nil.

Vincenou ne dormait ni ne mangeait plus depuis qu'il portait suspendue à son cou, dans un petit sachet, l'émeraude du pharaon.

Les choses qui l'entouraient lui paraissaient sombres comme son cœur !

Où étaient les beaux granits roses qui semblent toujours retenir un peu du soleil qui les caresse ?... Il n'apercevait plus que des roches calcinées, des falaises abruptes... la désolation du chaos !... L'eau bouillonnait sur les pierres, et, au lieu de filer droit, la *dahabieh* louvoyait pour ne pas se briser contre les écueils.

Tout à la joie de sa découverte, M. de Ribagnac ne demandait à son petit secrétaire que de recopier lisiblement ses griffonnages hâtifs, sans se douter de l'épreuve qu'il lui infligeait.

Le seul nom de Thoutmès était devenu odieux à Vincenou : dès qu'il l'écrivait, il revoyait devant lui le pharaon avec son air sévère et son grand nez et il lui semblait que les lèvres parcheminées allaient s'entr'ouvrir pour lui crier : « Voleur, voleur ! »

Cent fois, il avait été à deux doigts de jeter l'émeraude sur la table du baron ; une fausse honte l'avait toujours retenu !

Ce fut dans ce triste et douloureux état d'âme qu'un soir, Vincenou aperçut le temple de Philœ tout rouge sur les rochers noirs, sous la chaude lumière du soleil couchant.

L'ancien sanctuaire d'Isis se dressait parmi les palmiers dans un isolement hautain.

Défendu jadis par ses murailles et le bouillonnement des cataractes, il devait être à peu près inaccessible.

« Nous allons descendre ici, déclara M. de Ribagnac : on ne peut pas passer auprès de Philœ sans lui rendre visite. Philœ est à la fois un temple et une oasis, un bouquet de verdure et de granit!... »

On aborda parmi des éboulements de pierres, et tout de suite le vieux savant tomba en arrêt devant des hiéroglyphes... Vincenou n'attendit pas qu'il les eût déchiffrés; il avait soif de mouvement, d'agitation et voulait monter plus haut.

Bientôt, il atteignit le temple où il erra d'abord en indifférent, plus occupé de la vue qu'on découvrait que de l'architecture ancienne.

Tout d'un coup, une inscription frappa ses regards : celle-là n'était pas écrite en caractères égyptiens, mais bien en français, et voici ce qu'on lisait péniblement sur le granit :

L'an VI de la République, le 10 *messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Mamelouks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la* 1re *division, les a poursuivis au delà des cataractes où il est arrivé le* 13 *ventôse de l'an VII.*

Desaix?...

Il avait passé là avec ses grenadiers!...

L'image du grand-père vénéré se dressa devant le petit-fils, non plus joviale et fière, mais triste et abattue.

« Enfant, semblait-elle dire, m'as-tu donc oublié?... Tu t'es engagé dans la mauvaise route!... Allons! un bon mouvement, reviens vite dans le droit chemin! »

Vincenou se laissa glisser par terre et, le front appuyé à une stèle brisée, il éclata en sanglots!

Le vieux!... Le vieux!... Depuis huit jours, il n'avait pas osé y penser...

Et voilà qu'à l'improviste, dans cette île lointaine, il retrouvait sa trace glorieuse!

L'aïeul avait traversé ce temple... Ses gros souliers à clous avaient foulé ces débris antiques, ses yeux avaient contemplé le grand fleuve qui fuyait vers le nord...

Il ne savait pas, lui, ce qu'étaient Isis ou Ramsès, le Serapéum ou l'hypogée d'Ipsamboul; mais ce qu'il savait mieux que personne, c'est qu'il devait obéir à ses chefs et faire son devoir partout!...

Quel frisson d'horreur l'eût parcouru s'il avait pu deviner que, près d'un siècle plus tard, un de ses petits-fils passerait en ce même endroit l'âme chargée d'une lourde faute!

Vincenou était écrasé sous le poids de sa honte!... Une main toucha son épaule et une voix dit auprès de lui :

« Qu'as-tu, petit? Serais-tu tombé sur ces pierres? »

L'enfant secoua la tête sans répondre : il ne pouvait encore parler.

« Voyons, explique-toi! reprit M. de Ribagnac, sérieusement inquiet. Quelle est la cause de tes larmes?

— C'est Desaix! » balbutia Vincenou.

Le baron écarquilla les yeux derrière ses lunettes d'or : il ne s'attendait pas à rencontrer l'un des généraux de Bonaparte en cette affaire!

« C'est Desaix! reprit Vincenou, il a poursuivi les Mameloucks jusqu'ici!...

— Je viens de lire ça sur une pierre... Alors, j'ai pensé « au vieux » qui était avec lui...

— Quel vieux?

— Mon grand-père, le grenadier... Avant de mourir, il a dit à mon père : « Je vous ai « donné l'exemple... Marchez droit comme « moi! » Et moi, je suis allé de travers!... Je suis un misérable, un voleur!... »

Un voleur? M. de Ribagnac commençait à croire que le soleil d'Égypte avait détraqué son petit secrétaire.

« Oui, répéta Vincenou avec force, je suis un voleur!... J'ai trouvé l'émeraude du pharaon et je l'ai gardée pour la vendre!... Ils étaient si malheureux aux Borderies!... Vincenille était tombée d'une échelle... Il avait fallu payer le docteur... Le cousin Chambareau réclamait son argent... l'huissier était venu... Alors, j'ai perdu la tête!... J'ai songé à ce marchand du bazar qui vend des pierreries comme d'autres vendent des haricots... Mais elle est encore là, l'émeraude... La voici; elle me brûlait comme du fer rouge. Je suis bien content de m'en débarrasser!... »

Il avait saisi, entre deux doigts, le cordon qui retenait le sachet à son cou; d'un geste brusque il le rompit et tendit au baron la pierre dans sa gaîne d'étoffe.

Le vieux savant la prit, mais il ne songea pas à la regarder tout de suite.

Son cœur de célibataire, un peu fermé jusqu'ici aux émotions extérieures, s'était rempli soudain d'une grande pitié pour cet enfant qui avait succombé à la tentation du vol pour sauver les siens; il se reprochait de ne s'être pas assez occupé de la petite âme qui lui était confiée.

Maintenant que ses yeux étaient ouverts à autre chose qu'à la gloire de Thoutmès, il s'apercevait que le garçonnet était très pâle, très amaigri...

Ne l'avait-il pas fait trop travailler depuis quelques jours?... N'avait-il pas abusé de ses forces?

Cet enfant était extraordinairement bien doué, mais où le mèneraient les connaissances un peu spéciales qu'il acquérait en ce moment?

A rien!... Le jour où son protecteur viendrait à lui manquer, il ne serait plus qu'un déclassé sans titre d'aucune sorte...

Ne serait-il pas alors en droit de murmurer contre celui qui l'aurait arraché à son humble vie de paysan sans rien lui offrir en échange.

Il y avait là une œuvre qui s'imposait et dont M. de Ribagnac vit aussitôt se dessiner les grandes lignes...

Doucement, il reprit :

« Péché avoué est à moitié pardonné! Tu as trop souffert de ta faute pour y retomber jamais!... Le reste de ta vie, tu te souviendras qu'en ce monde toute chose appartient à quelqu'un, et qu'il n'est pas de motif — si louable soit-il — qui puisse excuser un acte condamnable!... A présent, laisse-moi t'adresser un reproche : pourquoi ne m'as-tu pas parlé de la détresse de tes parents?

— Je n'ai pas osé, monsieur le baron. Vous aviez déjà été si bon pour nous!

— Si je l'avais connue, je t'aurais épargné bien des heures d'angoisses... Pour commencer, à la prochaine station télégraphique, tu enverras la dépêche suivante au créancier de ton père, le cousin...

— Chambareau!

— Le cousin Chambareau! *Suspendez poursuites. Je payerai tout. Pierre Vincent.*

— Mais avec quoi payerai-je, monsieur le baron, je n'ai rien?...

— Avec l'argent que je te donnerai, nigaud!

— Oh! monsieur le baron, que vous êtes bon!... Je ne le mérite pas, cependant! »

Il avait pris la main du vieux garçon et, malgré celui-ci, il y déposa un baiser furtif.

« Quant à toi, poursuivit M. de Ribagnac, plus ému qu'il ne voulait le paraître, dès que j'aurai terminé mes affaires avec le Service des Antiquités, je te conduirai à Paris! »

Vincenou ouvrit de grands yeux... A Paris? Pour quoi faire?

« J'ai reconnu, continua le baron, que tu étais un enfant intelligent et travailleur, et qu'il serait coupable de ma part de laisser la lumière sous le boisseau... Tu entreras donc au collège. C'est moi qui me chargerai de tes frais d'études! »

Cette fois, les larmes de Vincenou recommencèrent de couler... Aller au collège... Étudier le latin, le grec... les mathématiques surtout... Il avait bien souvent fait ce rêve sans oser l'avouer à personne.

« Monsieur le baron, murmura-t-il, comment pourrai-je jamais reconnaître vos bontés?

— Tout simplement en me faisant honneur et en restant toujours digne « du vieux »!

— Je vous le promets, monsieur le baron,

tenez, là, en face du ciel où le bon Dieu m'écoute, et devant cette inscription qui me rappelle le grand-père... Je deviendrai quelqu'un... J'en prends l'engagement formel!... »

La voix de l'enfant montait, rauque et un peu tremblante, dans l'air calme du soir; on eût dit qu'il prenait comme témoins de ses paroles le fleuve aux eaux murmurantes et les siècles écoulés qui pesaient sur le temple en ruines...

M. de Ribagnac eut l'intuition que l'instant était solennel; il prit Vincenou dans ses bras et le baisa au front.

« A dater d'à présent, dit-il, tu n'es plus mon secrétaire, tu es mon fils!... Je n'étais qu'un égoïste!... Ta jeune existence donnera un peu d'intérêt à mes vieux jours!... Les momies ont du bon, mais de gentils gamins comme toi, ça vous racornit moins l'âme!...»

Et bras dessus, bras dessous, le vieillard appuyé sur l'enfant, ils redescendirent vers la *dahabieh*, laissant derrière eux la fière inscription de Desaix que le soleil couchant n'éclairait plus...

V

L'émeraude a repris sa place au centre du bandeau d'or qui orne le front de Thoutmès, exposé aux regards des visiteurs, dans le musée de Boulacq.

M. de Ribagnac est resté sur cette découverte qui a rendu son nom célèbre dans tout le monde égyptologue : il se fait vieux... les voyages le fatiguent... L'hiver, il habite Paris; l'été, il revient à la gentilhommière qui l'a vu naître.

Il y a déjà six ans que Vincenou est au collège; c'est à présent un grand et beau garçon qui a conquis ses diplômes de bachelier et une place d'honneur dans la classe de mathématiques spéciales.

Quand nous le retrouvons, il est sur le chemin qui mène du château de Ribagnac aux Borderies. Ses yeux brillent... ses mains tremblent...il tient un journal à la main.

Pourquoi est-il si pressé?... Ceux qui le rencontrent voudraient bien le savoir, mais ils n'osent pas le lui demander!

Le voici qui entre chez lui; le père Vincent est assis au coin du feu dans le vieux fauteuil de paille : depuis quelques mois, il souffre de rhumatismes et les jeunes le remplacent. Léonard est devenu son bras droit et Vincenille, qui est à présent une belle jeune fille de dix-sept ans, lui donnera bientôt un gendre, excellent travailleur que l'on ne voit jamais au cabaret.

« Père, dit Vincenou, je vous apporte le journal que vient de me donner M. de Ribagnac... Il renferme quelque chose d'intéressant... Voulez-vous lire vous-même? »

Le vieux paysan cherche ses lunettes; il les ajuste sur son grand nez et, d'abord, il déchiffre péniblement l'en-tête de l'entrefilet que lui indique son fils, à genoux, auprès de lui.

Liste d'admission à l'École Polytechnique.

A leur tour, ses vieilles mains tremblent : il devine ce qu'il va apprendre...

Son doigt noueux, où la terre s'est incrustée, suit les lignes trop serrées pour son inexpérience de lecteur.

Enfin, il a trouvé!

5e *Pierre Vincent.*

C'est écrit en toutes lettres!

Le journal lui échappe...

« Que je suis heureux d'avoir assez vécu pour voir cela! » murmure-t-il...

Puis, comme si une idée subite avait germé en lui, il ajouta déjà inquiet :

« Petit, te voilà un monsieur à présent... N'auras-tu jamais honte de nous qui ne sommes que des paysans?

— Mon père, dit gravement Pierre qui s'était relevé, ne savez-vous donc pas que je suis au contraire fier de vous... C'est votre exemple et celui du grand-père qui m'ont mené tout droit jusqu'ici...

— Pauvre vieux!... Il serait si joyeux s'il était encore là... Tiens, petit, je veux revoir son vieux bonnet à poil... Ce sera quelque chose de lui!... »

Le jeune polytechnicien souleva le lourd couvercle du coffre : une douce odeur de lavande se répandit dans la cuisine, venue des habits de fête soigneusement pliés.

Le haut couvre-chef guerrier était enve-

loppé d'un mouchoir à carreaux; il le découvrit et le prit entre ses mains.

Et comme si ce débris de la Grande-Armée avait eu le pouvoir d'évoquer les scènes d'autrefois, il revit soudain le temple de Philœ, le Nil majestueux et l'inscription de Desaix, si laconiquement fière !...

La promesse solennelle faite à son bienfaiteur, en cette heure inoubliable, il l'avait tenue... Il avait émergé de la foule; il était quelqu'un !

Doucement, il posa les lèvres sur l'aigle ternie :

« Grand-père, murmura-t-il, merci !... »

J. de Coulomb.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XV. — Goliath.

Le lendemain matin, de très bonne heure, la caravane était en marche; douze petits chevaux indigènes et une lourde voiture d'ambulance composaient le train.

Dès la veille au soir on avait dit un adieu définitif à tous les amis qu'on abondonnait en arrière et même il avait été entendu que, pour ne pas amollir les cœurs et détendre les volontés, on se priverait d'aller une dernière fois saluer le brave Goliath; parqué devant la hutte de l'état-major et retenu par de fortes entraves, il attendait, digne et grave, géant enchaîné, comme Samson chez les Philistins, ce que le sort adverse pouvait lui réserver en fait d'épreuves nouvelles.

Mais venue l'heure décisive, au moment de se mettre en selle, il parut que Colette était incapable d'un tel stoïcisme. Inquiète et navrée de laisser prisonnier cet ami incomparable qui autant et plus qu'un être humain l'avait servie et aimée depuis tant d'années, on la vit éclater en pleurs, elle toujours si contenue et doucement courageuse, réclamer un sursis et supplier que Le Guen courût encore constater quelle mine faisait Goliath et comment il se comportait...

Avec une tendre commisération, M. Massey accéda au vœu de sa fille chérie; Le Guen partit aussitôt et revint au bout de dix minutes émettant l'opinion que l'éléphant paraissait sombre et d'humeur peu communicative et que, selon lui, il serait très offensé si « Mlle Colette » ne venait pas lui dire encore une fois adieu. Le madré gabier ayant ajouté quelques paroles à voix basse, Colette s'élança d'un mouvement impétueux et, murmurant : « Je reviens !... je reviens !... », prit sa course vers la hutte de l'état-major.

A la barrière du petit enclos où était attaché Goliath, deux Boers se tenaient l'arme au pied; ils ne firent aucune opposition à l'entrée de la jeune femme et se détournèrent même discrètement, tandis qu'elle s'approchait du captif. S'ils avaient fait plus stricte surveillance, les gardes n'eussent d'ailleurs rien pu observer de suspect. Tout se borna à quelques mots d'adieu émus murmurés dans l'oreille de Goliath, les animaux prisonniers n'ayant pas coutume de manigancer des plans d'évasion avec leurs visiteurs comme de simples détenus. Et, pourtant, si les honnêtes Boers eussent mieux connu la physionomie de Goliath, son attitude en cette occasion leur eût donné à penser. Lui qui, si on le contrecarrait en aucune façon, s'abandonnait d'habitude aux manifestations les plus extravagantes de son déplaisir, on le vit demeurer impassible et hautain, tandis que Colette quittait l'enclos, son mouchoir sur les yeux. Les deux geôliers, concluant qu'on avait grandement exagéré, soit

l'attachement de l'éléphant à ses maîtres, soit l'étendue de sa sagacité, s'allongèrent auprès de leur feu de bivouac, l'esprit tout à fait en repos. S'ils s'étaient donné la peine de regarder de près l'œil sec et rusé de l'intelligent animal, peut-être eussent-ils modifié leur opinion ; mais peut-être aussi, se sentant observé, Goliath aurait-il pris soin de jouer la comédie !...

On entendait maintenant s'ébranler et grincer sur ses essieux la voiture d'ambulance et dans l'air pur du matin le pas des chevaux résonnait distinctement, descendant le chemin rocheux qui serpente aux flancs du kopje. En un quart d'heure toute la caravane était au bas du mamelon et, suivant le sentier battu qui part de Boulouways, dans la direction du Nord, atteignait bientôt les hautes herbes et s'engageait dans le *Veldt*.

Tout ce pays est formé de vastes plaines ondulées, piquées çà et là d'un kopje et barrées de buissons, de bouquets d'arbres, de haies naturelles qu'un petit cheval courageux peut franchir aisément, mais qui exigent de fréquents détours si on voyage en wagon.

Par places la prairie se montrait émaillée de plantes grasses et d'une profusion de fleurs sauvages, entre autres le pétunia qui croissait là avec une richesse et une vigueur singulières. Dès le début, lady Theodora, qui était folle de joie à la pensée de la liberté retrouvée de lord Fairfield, demandait à s'arrêter à chaque instant pour cueillir des bouquets afin d'en orner la voiture où reposait son frère ; mais l'ordre de la marche avait été réglé strictement, les haltes déterminées, et M. Massey déclinait poliment d'y apporter la moindre infraction. En attendant la première de ces haltes, il fallut donc se contenter du plaisir des yeux et de la distraction toujours renouvelée que les petits obstacles à franchir apportaient à la monotonie du voyage.

Dans les creux que la plaine, subitement affaissée, offre de temps à autre, des eaux séjournent et forment des marécages couverts de végétation et dont il faut se défier, non pour leur profondeur, mais à cause des retards qu'ils apportent à la marche, surtout à celle d'un attelage. Après en avoir franchi ou tourné une demi-douzaine, on arriva sur le bord d'une rivière ou plutôt d'un torrent tributaire du *Limpopo,* dont personne, dans la petite bande, ne put dire le nom — à supposer qu'il en possédât un officiellement — et où Gérard signala les traces d'un passage récent d'hippopotames.

A ce mot la jeune chasseresse fit entendre de nouvelles prières pour qu'on s'arrêtât un instant. Mais M. Massey, inflexible et souriant, se tint à son plan :

« Halte à midi, fit-il en tirant sa montre. Il n'est pas encore dix heures. »

Et les deux Nemrods, désappointés, durent se contenter en soupirant de disserter à perte de vue sur les prouesses qu'ils auraient pu accomplir, tandis que Lina, qui chevauchait entre eux, les raillait gentiment, un peu jalouse peut-être de l'attrait que ces monstres amphibies exerçaient sur l'âme de Gérard. Car Lina, comme Colette, après avoir passé bravement à travers les terreurs du continent noir, n'avait gardé aucun goût pour les chasses de la forêt et du désert; les animaux féroces, si pittoresques dans les livres et les contes, elle les avait jugés plutôt hideux à l'épreuve; elle les tenait pour vus et ne souhaitait pas en rencontrer sur sa route.

Au surplus, le passage assez laborieux de l'affluent du Limpopo suffit, pour une bonne demi-heure, à monopoliser l'attention et les bras ; lorsqu'on se trouva à l'autre bord avec armes et bagages, la saine fatigue du travail avait balayé tout caprice de récréation, et quand enfin l'aiguille des montres marqua midi, ce fut avec une exclamation de joie que chacun sauta à bas de sa selle et se prépara à faire honneur aux provisions.

Le site était admirablement choisi pour une halte méridienne ; un ruisseau roulait ses eaux claires au pied de la pelouse bien abritée sous le rocher et qu'un énorme figuier chargé de fruits mûrs achevait de couvrir d'une ombre épaisse. Si bien qu'après avoir essuyé les rayons du soleil vertical, en plein *Veldt,* chaud et sans abri, on se voyait soudain transporté dans une sorte de salle de verdure sur un moelleux tapis de gazon où un voyageur peu exigeant rencontrait à la fois le vivre

et le couvert, les figues savoureuses et les mûres sauvages s'offrant ici aussi abondantes que l'eau pure.

Tel était le charme de cette salle à manger improvisée que lady Theodora ne tarda pas à émettre le vœu d'y planter sa tente pour une période indéterminée, et ce fut seulement en constatant que les belles figues dorées étaient habitées de fourmis et l'arbre infesté de babouins que, soudain, lasse de son caprice, elle se montra disposée à se remettre en selle de bon cœur et à quitter l'oasis qui l'avait séduite. Lord Fairfield, pendant le repas, n'avait pas quitté le fourgon où, confortablement installé et la porte rabattue, il pouvait suivre de l'œil ce qui se passait autour de lui, prenant part à la causerie quand il le jugeait bon; fermant les yeux et sommeillant sans être inquiété dès qu'il en éprouvait le besoin. Toutefois Gérard, qui était devenu fort expert en ces matières, notait chez le blessé une légère accélération du pouls avec élévation de température, et, plus que tout autre argument, ce léger symptôme alarmant eut pour effet de calmer les velléités vagabondes de lady Theodora et de lui faire souhaiter la conclusion rapide du voyage. Ainsi laissa-t-elle désormais s'enfuir sans trop de regrets les élans, autruches et antilopes qui çà et là tentaient sa carabine.

Les étapes étaient de douze heures, ponctuées chacune par un repos inégal, soit un point et virgule à midi et un point à dix heures du soir; en d'autres termes, deux heures pour la sieste et le repas du jour, et dix heures pour ceux de la nuit.

On était à la seconde halte du soir. A l'avant de la grande voiture d'ambulance, quatre couchettes étroites, mais propres et commodes, avaient été réservées aux dames : quant à Martine, elle comptait bien dormir tranquillement assise aux pieds de Colette, avec Tottie dans ses bras et avait repoussé énergiquement l'idée d'encombrer pour elle d'un matelas de plus l'espace trop restreint.

Pour les hommes, des tentes légères se dressaient rapidement autour du fourgon; le feu s'allumait afin de tenir les fauves à distance et devait être alimenté pendant la nuit. Après avoir dîné de bon appétit et s'être mutuellement souhaité un sommeil tranquille, chacun s'était hâté de gagner sa couche et, au bout de dix minutes, tous étaient profondément endormis, sauf la sentinelle, et aussi la pauvre Tottie; elle n'avait cessé, tout au long de la journée, de réclamer l'ami Goliath. S'agitant sur les genoux de Martine, son petit cœur fidèle ne pouvant comprendre et accepter la disparition du camarade qui, pas un jour encore, n'avait manqué dans sa vie; sa voix dolente répétait sans trêve :

« Maman !... veux Goliath !... Maman !... pourquoi Goliath pas avec nous?... Maman !... revenons chercher Goliath...

— Il reviendra, ma chérie, il reviendra !... » répétait Colette attendrie par le chagrin de l'enfant, et non sans verser quelques larmes pour son propre compte. Enfin la fillette s'était assoupie et la jeune mère à son tour avait laissé aller sa tête et perdu le souvenir des choses, lorsqu'un cri bien connu et qu'elle prend d'abord pour la suite de ses songes, tant elle a peine à croire à tant de bonheur, la fait se dresser brusquement sur sa couche, prêter l'oreille, haletante.

Le cri se répète; la voix de l'ami, peu musicale peut-être pour le vulgaire, délicieuse à l'ouïe de Colette, se fait plus forte et plus pressante. C'est Goliath ! il ne peut y avoir de doute.

La jeune femme s'est couchée toute vêtue, comme chacun dans la caravane. D'un bond, elle est debout. Elle saute en bas de la voiture, et, courant à l'arrière du camp, elle s'élance au cou du brave éléphant, ou à sa trompe, enfin à ce qu'elle peut atteindre du gigantesque pachyderme et, le couvrant de larmes et de baisers, lui fait un accueil digne de lui, digne de son courage, de son esprit et de sa constance; digne de l'amitié véritable qui existe entre eux.

Goliath fait le beau, relève ses défenses d'un air conquérant, pousse des gloussements de joie. Il est très content de Colette, très content de lui-même, cela est évident. Pendant ce temps, tous les autres, réveillés par le bruit, se sont levés à leur tour, arrivent un à un, et c'est un concert de louanges et de

félicitations que Goliath paraît parfaitement comprendre et qu'il reçoit en bon prince.

Mais soudain Colette jette un cri :

« Mon pauvre Goliath !... Il est affreusement brûlé !... Et moi qui ne songeais pas à me demander comment il s'est évadé !... Mon pauvre ami !... mon cher Goliath !... Voyez, Théodora... vois donc, Gérard, ces restes d'entraves à ses jambes, et ces cruelles brûlures... Et lui qui ne se plaint pas !... qui ne songe qu'à nous faire fête !...

— Il s'est évidemment approché du feu de bivouac pendant que ses gardiens dormaient et, sans reculer devant le dommage personnel qu'il y trouvait, il a brûlé ses entraves, après quoi il a pris la clef des champs, dit Gérard, le flattant de la main. Brave bête, va !... nous n'attendions pas moins de toi !

— Cela n'a pas l'air de vous étonner, les uns ou les autres, dit lady Théodora ; savez-vous que c'est merveilleux ce qu'a accompli cet animal !...

— Bah ! il en a fait bien d'autres en sa vie ! Nous sommes habitués à le voir agir en toute circonstance comme un être raisonnable.

— Et vous pouvez ajouter, sans exagérer, comme un être d'une sagacité inouïe !...

— C'est Mauvilain qui doit avoir un nez ! dit Gérard, riant de bon cœur.

— Ah ! le méchant homme ! s'écria Lina, rose d'indignation. S'il est désappointé, il ne l'aura pas volé !... Vous avez entendu les plaintes de Tottie, tout hier ? Cela perçait le cœur !

— Ne soyons pas trop durs pour lui, puisque nous avons recouvré notre ami », dit M[me] Massey ; elle arrivait la dernière, portant dans ses bras la fillette qui, passant soudain du premier sommeil à l'état le mieux réveillé du monde, demandait à grands cris son éléphant et lui offrait une ovation triomphale. Il fallut sur le champ exhiber le hamac, le suspendre à sa place habituelle, — les défenses qui, tant de fois, l'avaient portée — et tandis que les deux amis faisaient entendre un duo ravi, roucoulant, gazouillant à cœur joie, Colette avait prestement ouvert la boîte de pharmacie et appliquait de l'acide picrique sur les brûlures de Goliath ; tout à la joie de retrouver sa Tottie, il ne semblait même pas s'apercevoir ou qu'il eût des brûlures ou qu'on lui fît subir un pansement pénible.

Les effets bienfaisants et rapides de ce pansement ne tardèrent guère d'ailleurs à se montrer, et lorsque quatre heures se marquèrent à l'horloge du ciel et au chronomètre de M. Massey, toute la troupe était prête à se mettre en marche, Goliath aussi dispos, aussi ingambe et infiniment plus rapide, si la chose eût été nécessaire, que le meilleur cheval de la caravane.

Les jours suivants passèrent sans offrir d'accidents ou d'incidents, ou du moins celui qui avait signalé la seconde nuit fit paraître fades tous les autres. Pendant quatre journées, le voyage et les haltes se succédèrent avec des intervalles rigoureusement déterminés.

Enfin les abords de Masseydorp se dessinent et les voyageurs poussent un hourrah ! qui bientôt, hélas, se change en consternation. Sur cette vaste étendue où le travail et la persévérance avaient créé une sorte de paradis terrestre, il ne reste que des ruines ! Les cultures saccagées et brûlées, les vignes arrachées, les arbres fruitiers dépouillés, les fleurs des pelouses détruites annoncent de loin le passage des Vandales. Indigènes, métis, noirs, blancs, qui pourrait dire? En tout cas, ils n'ont rien laissé debout sauf les murs de la maison. Vingt jours de guerre ont suffi pour effacer l'œuvre de cinq années de paix laborieuse...

On ne perd pas de temps en vaines lamentations, on délibère promptement. Que faut-il faire? Gagner à rapides journées le havre portugais où stationne le yacht de lord Fairfield et où il offre à tous l'hospitalité ? Puis, à Aden, prendre un paquebot pour l'Europe? Ce serait le parti que tous embrasseraient volontiers. Par malheur, l'état de lord Fairfield lui-même s'est aggravé au courant de ces fatigantes journées ; le repos lui est impérieusement commandé.

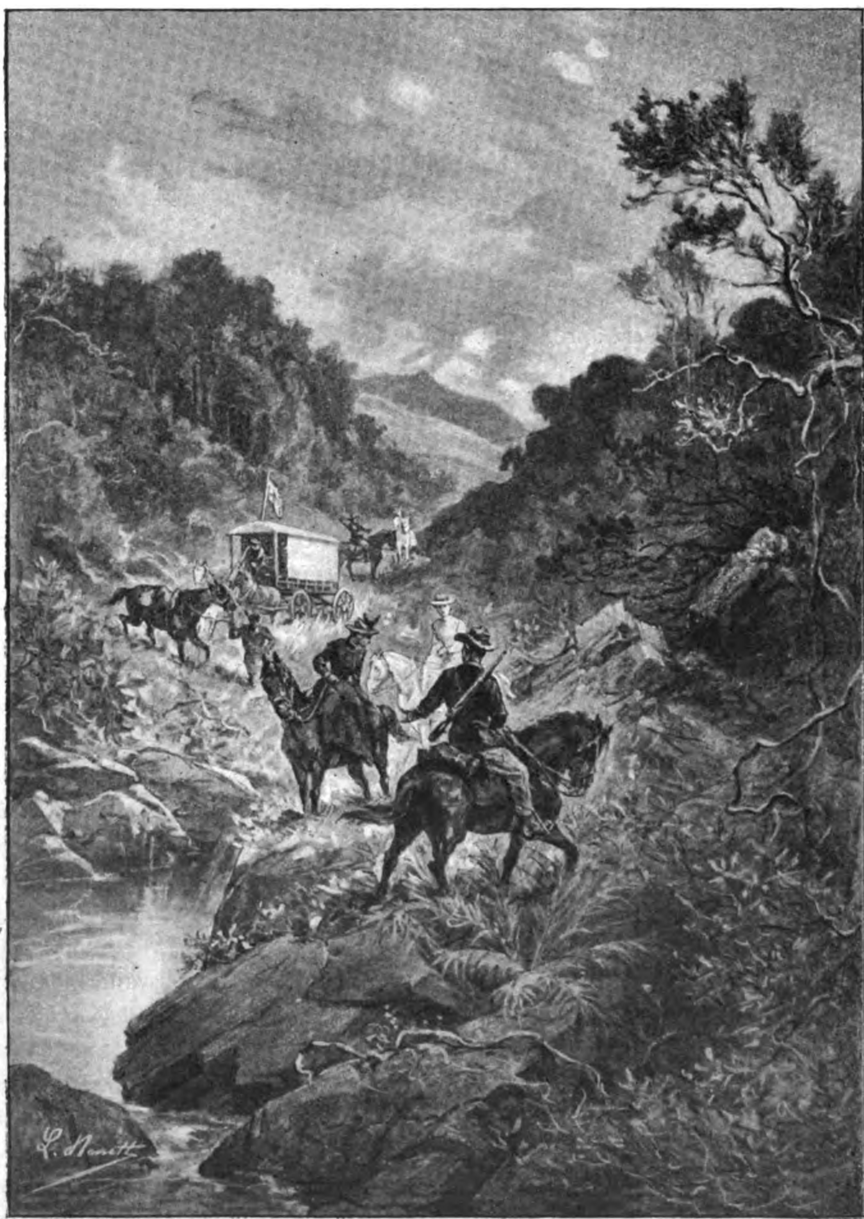
Dans ces conjonctures, Martial Hardy propose un campement général à la Tour phénicienne. D'un temps de galop, il s'est transporté sur les lieux, s'est assuré que là, du

moins, les barbares n'avaient point passé; on pourra s'y refaire et s'y préparer au départ.

La proposition est adoptée. On se remet en route vers la Tour. M. Massey et M. Weber, au lieu de s'y rendre directement, par le chemin ordinaire, font un détour pour visiter le souterrain. Ils ont hâte de savoir si la poudre K a été découverte et emportée par les pillards...

Elle est intacte. Tout est intact à l'atelier!

C'est un grand poids de moins sur le cœur des visiteurs et de toute la famille quand elle apprend la bonne nouvelle. Maintenant, il s'agit d'empêcher que le redoutable explosif reste exposé aux entreprises du dehors; il s'agit de le cacher si bien que seuls ses légitimes inventeurs sachent où le retrouver en cas de besoin. Et c'est pourquoi, avant toute autre affaire, les hommes valides s'occupent de fermer l'entrée du souterrain du côté de Masseydorp; — et c'est l'affaire de quelques coups de pioche pour déterminer l'éboulement nécessaire, de quelques coups de hache dans les buissons voisins pour couvrir de branchages les traces de ce travail. Puis, ils creusent dans l'atelier même (qui ne communique plus avec l'extérieur que par une ouverture sur la terrasse inférieure de la Tour), une fosse où tous les sacs de poudre K sont successivement entassés et recouverts de terre.



Le besogne achevée, on se met à table, l'esprit allégé d'un lourd souci.

(*La suite prochainement.*) ANDRÉ LAURIE.

Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.

Magasin illustré d'Education et de Récréation



LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

V

Baie Marguerite.

Depuis la reprise du vent favorable, M. Bourcart pensait, avec raison, que le *Saint-Enoch* n'avait plus à craindre les calmes dans le voisinage du tropique du Cancer. Il atteindrait sans nouveaux retards la baie Marguerite, il est vrai, en fin de saison. Les baleines qui fréquentent cette baie n'y viennent d'ordinaire qu'au moment de la naissance des baleineaux, puis elles regagnent les parages du Pacifique septentrional.

Toutefois, le *Saint-Enoch* ayant déjà sa demi-cargaison d'huile, il était probable que les occasions ne lui manqueraient pas d'y ajouter quelques centaines de barils. Mais si le navire anglais rencontré n'avait pas, comme on le supposait, commencé sa campagne; si, comme on le supposait également, il comptait débuter dans la baie Marguerite, il était probable, vu l'époque déjà avancée, qu'il n'y pourrait faire son plein chargement.

La côte américaine fut relevée le 13 mai, à la hauteur du tropique. Dès les premières heures, on eut connaissance du cap Saint-Lucas, à l'extrémité sud de cette presqu'île de la vieille Californie, qui borde l'étroit golfe de ce nom, dont la rive opposée est formée par le littoral de la Sonora mexicaine.

En prolongeant cette côte, le *Saint-Enoch* passa devant plusieurs îles uniquement habitées par des cabris, des loups marins, des oiseaux de mer en bandes innombrables. La pirogue, envoyée à terre avec M. Heurtaux qui était bon chasseur, ne revint pas vide. Les loups marins, on les dépouilla pour conserver la peau; les cabris, on les dépeça pour en retirer la chair, qui, au point de vue comestible, est de qualité excellente.

En continuant de remonter le littoral, à petite distance, servi par une légère brise du sud-ouest, le *Saint-Enoch* laissa sur bâbord la baie de la Tortue. A l'extrémité de cette baie, on aperçut au mouillage plusieurs bâtiments, qui devaient chasser aux éléphants de mer.

Le 7 mai, à sept heures du soir, le capitaine Bourcart se trouvait à l'ouvert de la baie Marguerite, dans laquelle il comptait jeter l'ancre. Par mesure de prudence, comme la nuit n'allait pas tarder à venir, il fit mettre en panne cap au large et louvoya sous petits bords, de sorte que, le lendemain, dès le lever du soleil, il était de retour à l'entrée de la passe.

Le courant descendait alors contre le vent, ce qui produisait un clapotis comparable à celui qui marque les bas-fonds. On pouvait craindre que l'eau n'y fût pas assez profonde. Aussi M. Bourcart envoya-t-il deux pirogues avec des lignes de sonde afin d'y effectuer un brassiage exact. Il fut rassuré, d'ailleurs, lorsque les sondes accusèrent de quinze à vingt brasses. Le navire s'engagea donc à travers la passe, et il eut bientôt donné dans la baie Marguerite.

Les vigies n'avaient point revu le trois-mâts anglais. Peut-être, après tout, ce navire cherchait-t-il d'autres lieux plus fréquentés par les baleines. Personne ne regretta de ne plus marcher de conserve avec lui.

Comme la baie est embarrassée de bancs de sable, le *Saint-Enoch* ne devait pas avancer sans d'extrêmes précautions. Ce n'était pas la première fois que M. Bourcart visitait cette baie; mais, les bancs étant sujets à se déplacer, il importait de reconnaître le chenal. Aussi vint-il mouiller au milieu d'une petite anse très abritée.

Dès que les voiles furent serrées, l'ancre envoyée par le fond, les trois pirogues de bâbord se rendirent à terre, afin de rapporter des palourdes, excellents coquillages en abondance sur les roches et les grèves. Du reste, ces parages fourmillent de poissons de plusieurs espèces : mulets, saumons, vieilles et autres. Ni les loups marins, ni les tortues n'y font défaut, les requins pas davantage. On peut aussi s'y procurer facilement du bois, car d'épaisses forêts s'avancent jusqu'au bord de la mer.

La baie Marguerite mesure de trente à trente-cinq milles, soit une douzaine de lieues. Pour y naviguer sans avarie, il est nécessaire de suivre sur toute sa longueur un chenal qui, par endroits, n'a pas plus de quarante à cinquante mètres de large entre les bancs ou les roches.

Afin de s'assurer une bonne direction, le capitaine Bourcart fit ramasser quelques gros cailloux auxquels une corde fut amarrée par un bout, tandis que l'autre se rattachait à un baril bien fermé. C'étaient autant de bouées que les hommes placèrent de chaque côté du chenal afin d'en indiquer les sinuosités.

Il ne fallut pas moins de quatre jours, — le jusant obligeant à mouiller deux fois par vingt-quatre heures, — pour atteindre une lagune, profonde d'au moins deux lieues.

Pendant ces arrêts, M. Heurtaux, accompagné des deux lieutenants, prenait terre et allait chasser aux environs. Ils tuèrent plusieurs couples de cabris et aussi quelques chacals fort nombreux dans les bois. Pendant ce temps, les matelots faisaient provision d'huîtres très savoureuses et se livraient à la pêche.

Enfin, le 11 mai, dans l'après-midi, le *Saint-Enoch* atteignit son mouillage définitif.

L'emplacement de ce mouillage se trouvait à trois encâblures du fond d'une crique que des buttes boisées dominaient dans sa partie nord. Des autres rives plates, toutes en grèves sablonneuses, se détachaient deux langues de terre, arrondies, semées de roches noirâtres d'un grain très dur. Cette crique s'ouvrait dans le littoral ouest de la lagune, et il y restait toujours assez d'eau, même à mer basse, pour que le bâtiment n'eût pas à craindre d'échouer. Au surplus, ainsi que dans ces mers du Pacifique, les marées n'étaient pas très fortes. Ni en pleine ni en nouvelle lune, elles ne donnaient une différence de plus de deux brasses et demie entre le plus haut du flot et le plus bas du jusant.

Cet emplacement avait été heureusement choisi. L'équipage n'aurait pas à s'éloigner pour faire du bois. Un ruisseau, qui sinuait entre les buttes, formait une aiguade à laquelle il serait facile de s'approvisionner d'eau douce.

Il va de soi que le *Saint-Enoch* ne s'était

pas mis là à poste fixe. Lorsque les embarcations seraient amenées sur une baleine, soit à travers la lagune, soit en dehors, il aurait vite fait d'appareiller pour appuyer la chasse, si le vent soufflait du bon côté.

Quarante-huit heures après son arrivée, un trois-mâts se montra à quatre milles au large. On reconnut sans peine le navire anglais. Ainsi qu'on l'apprit par la suite, c'était le *Repton*, de Belfast, capitaine King, second Strok, qui venait commencer sa campagne.

Ce baleinier ne cherchait point à prendre son mouillage dans la crique occupée par le *Saint-Enoch*. Il se dirigeait, au contraire, vers le fond de la lagune où il laissa tomber son ancre. Mais, comme il n'était distant que de deux milles et demi, on ne devait pas le perdre de vue.

Et, cette fois, le pavillon français ne le salua pas à son passage.

Quant aux autres bâtiments, de nationalité américaine, ils croisaient sur les autres parages de la baie Marguerite, et on en pouvait tirer cette conclusion que les baleines ne l'avaient point définitivement quittée.

Dès le premier jour, en attendant que l'occasion s'offrît d'amener les pirogues, maître Cabidoulin, le charpentier Ferut et le forgeron Thomas, accompagnés de quelques matelots, vinrent s'installer à la lisière de la forêt, afin d'abattre des arbres. Il était urgent de renouveler la provision de bois, tant pour les besoins de la cuisine que pour alimenter le fourneau de la cabousse. C'est là un travail de grande importance que ne négligent jamais les capitaines baleiniers. Ce travail allait d'ailleurs être favorisé, bien que la chaleur fût déjà forte. On ne saurait s'en étonner, puisque la baie Marguerite est à peu près traversée par le vingt-cinquième parallèle, et, dans l'hémisphère septentrional, cette latitude est celle du nord de l'Inde et de l'Afrique.



Le 25 mai, une heure avant le coucher du soleil, le harponneur Kardek, qui se tenait dans les barres du mât de misaine, aperçut plusieurs souffleurs à deux milles de la crique, sans doute à la recherche de hauts-fonds convenables pour leurs baleineaux. Il fut donc décidé que, le lendemain, dès la première heure, les pirogues seraient parées et, sans doute, les autres navires se disposeraient pour la pêche.

Ce soir-là, lorsque M. Filhiol demanda au capitaine Bourcart si cette pêche s'effectuerait dans les mêmes conditions qu'à la Nouvelle-Zélande, il en reçut cette réponse :

« Pas tout à fait, mon cher docteur, et il convient d'avoir plus de circonspection. Nous aurons affaire à des femelles qui, si elles donnent plus d'huile que les mâles, sont plus redoutables. Lorsque l'une d'elles s'aperçoit qu'on veut les poursuivre, elle ne tarde pas à prendre la fuite. Non seulement, elle abandonne la baie pour n'y plus revenir de toute la saison, mais elle entraîne les autres, et allez donc les retrouver au large à travers le Pacifique !

— Et lorsqu'elles sont accompagnées de leur petit, capitaine?...

— C'est alors, dit M. Bourcart, que les pirogues ont toute facilité pour les atteindre. La baleine qui suit les ébats du petit, qui s'y joint, est sans défiance. On peut donc l'approcher à portée de louchet et la blesser aux nageoires. Si le harpon l'a manquée, il suffit de lancer les pirogues à sa suite, dût-on s'y entêter pendant plusieurs heures. En effet, le baleineau retarde sa marche, il se fatigue, il s'épuise. Or, comme la mère ne veut pas l'abandonner, les chances sont pour qu'on se trouve dans de bonnes conditions qui permettent de la piquer...

— Mais, capitaine, ne disiez-vous pas que ces femelles sont plus dangereuses que les mâles?...

— Oui, monsieur Filhiol, et il convient que le harponneur fasse grande attention à ne point blesser le baleineau... La mère deviendrait furieuse et ferait grand dégât, se jetant sur les pirogues, les frappant à coups de queue, les mettant en pièces. De là de très graves accidents. Aussi, après une campagne de pêche dans la baie Marguerite, n'est-il pas rare de rencontrer de nombreux débris d'embarcations, et plus d'un homme a payé de sa vie l'imprudence ou la maladresse du harponneur ! »

Avant sept heures du matin, on était prêt à donner la chasse aux cétacés aperçus la veille. Sans compter les harpons, lances et louchets, le capitaine Bourcart, le second, les deux lieutenants s'étaient munis de fusils lance-bombe, toujours employés avec avantage, lorsqu'il s'agit d'amarrer ce genre de baleines.

A un demi-mille de la crique se montrait une femelle suivie de son petit, et les pirogues hissèrent leurs voiles afin de l'accoster sans éveiller son attention.

Naturellement, Romain Allotte avait pris l'avance, et il arriva le premier à sept brasses de l'animal. Celui-ci se préparait à sonder et devait apercevoir la pirogue.

Aussitôt Ducrest brandit son harpon et le lança avec une telle force qu'il s'enfonça jusqu'à la douille dans le corps de la baleine.

A cet instant rejoignirent les trois autres pirogues, prêtes à tourner la femelle afin de l'amarrer. Mais, par une fatalité qui n'est point rare, le harpon se rompit, et la baleine et son baleineau prirent la fuite.

Il y eut alors un acharnement extraordinaire à poursuivre le cétacé, qui précédait les embarcations de soixante à quatre-vingts brasses. Son souffle — de la vapeur d'eau condensée en pluie fine — s'élevait à huit ou dix mètres; mais il soufflait blanc, n'étant pas mortellement blessé.

Cependant les matelots souquaient ferme sur leurs avirons. Pendant deux heures, il fut impossible d'être à portée de piquer la baleine. Peut-être eût-on pu frapper le baleineau, si le capitaine Bourcart ne s'y fût opposé par prudence.

Le docteur Filhiol, désireux de ne rien perdre des détails de cette pêche, avait pris place dans l'embarcation de M. Bourcart. Lui aussi partageait l'ardeur qui animait tous ses compagnons et exprimait sa crainte qu'ils ne fussent épuisés avant d'avoir rejoint l'animal.

En effet, la baleine se dérobait avec rapidité, plongeant et reparaissant après quelques minutes. Elle ne s'était pas très éloignée de la crique, trois à quatre milles — et s'en rapprochait maintenant. Il semblait même que sa vitesse devait se ralentir, puisque le petit ne restait pas en arrière.

Vers onze heures et demie, un second harpon fut lancé de l'embarcation de M. Heurtaux.

Cette fois, on n'eut que peu de ligne à filer. Les autres pirogues s'approchèrent, non sans se défier des coups de queue. Dès qu'elles l'eurent attaqué avec le louchet et la lance,

l'animal souffla le sang et expira à la surface de la mer, tandis que le petit disparaissait sous les eaux.

Le courant étant favorable, la baleine fut aisément remorquée jusqu'au *Saint-Enoch*, où M. Bourcart fit disposer les apparaux pour la virer dans l'après-midi.

Le lendemain, un canot amena un Espagnol, qui demanda à parler au capitaine. C'était un de ces hommes qui font le métier de carcassier, et auxquels on abandonne le gras qui reste à l'intérieur de la carcasse.

Lorsqu'il eut examiné la baleine amarrée au flanc du navire, il dit :

« C'est vraiment l'une des plus grosses qui aient été pêchées dans la baie Marguerite depuis trois mois...

— Est-ce que la saison a été bonne ?... interrogea M. Bourcart.

— Assez médiocre, répondit l'Espagnol, et je n'ai eu qu'une demi-douzaine de carcasses à travailler. Aussi je vous prie de me céder celle-ci...

— Volontiers. »

Pendant les quarante-huit heures qui suivirent, l'Espagnol demeura à bord, et assista à toutes les opérations nécessitées par la fonte du gras. Cette baleine ne donna pas moins de cent vingt-cinq barils d'huile d'excellente qualité. Quant à sa carcasse, les gens du pays la conduisirent à l'établissement de l'Espagnol, situé sur le littoral de la lagune, deux milles au delà de la crique.

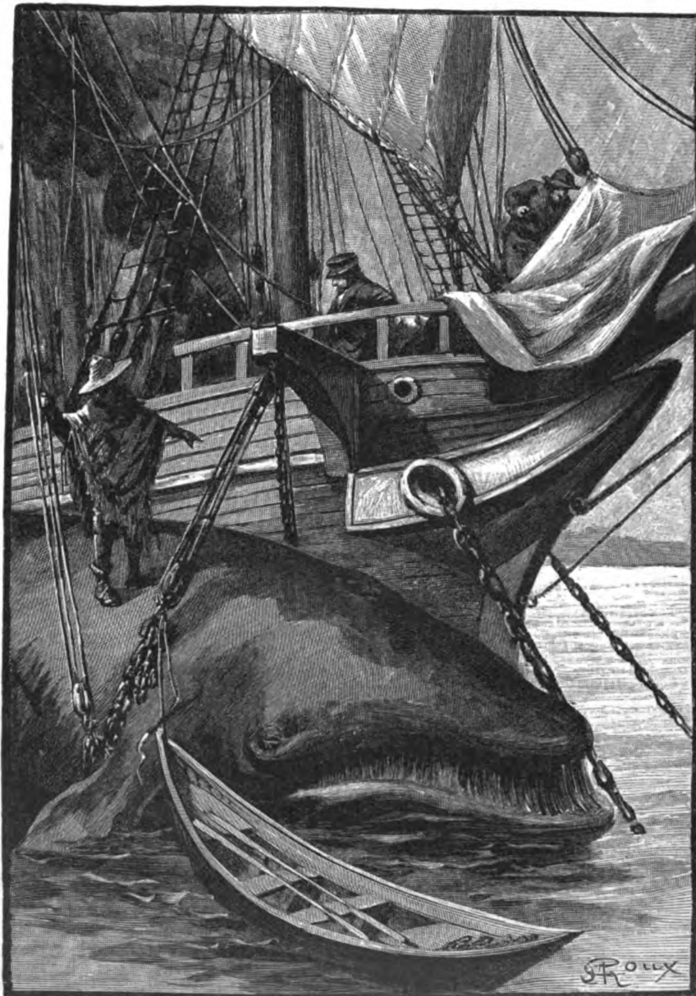
Lorsqu'il fut parti, le docteur Filhiol dit au capitaine :

« Savez-vous, monsieur Bourcart, ce que cet homme retire des débris d'une baleine ?...

— Quelques jarres d'huile, tout au plus, docteur...

— Détrompez-vous, et je tiens de lui-même que le dépeçage procure parfois une quinzaine de barils...

— Une quinzaine !... s'écria M. Bourcart. Eh bien ! c'est la dernière fois que j'y aurai été



pris, et, dorénavant, nous carcasserons nous-mêmes ! »

Le *Saint-Enoch* séjourna jusqu'au 17 juin dans la baie Marguerite afin de compléter son chargement.

Pendant ce temps, l'équipage put amarrer plusieurs baleines, entre autres quelques mâles très difficiles, sinon très dangereux à piquer, tant ils se montraient farouches.

L'un d'eux fut capturé par le lieutenant Coquebert à l'entrée de la baie. Il ne fallut pas moins d'un jour et d'une nuit pour l'ame-

ner dans la crique. Pendant la durée du courant contraire, les pirogues mouillaient sur l'animal avec de petites ancres et les hommes dormaient en attendant le renversement de la marée.

Il va sans dire que les autres navires se livraient également à la poursuite des cétacés jusque dans les extrêmes profondeurs de la baie Marguerite. Les Américains, plus particulièrement, furent assez satisfaits de leur campagne.

Le capitaine de l'un de ces bâtiments, l'*Iwing*, de San Diego, vint rendre visite à M. Bourcart à bord du *Saint-Enoch*.

« Capitaine, lui dit-il après avoir causé quelques instants, je vois que vous aviez réussi à souhait sur les côtes de la Nouvelle-Zélande...

— En effet, reprit M. Bourcart, et j'espère achever ici ma campagne. Cela me permettra de retourner en Europe plus tôt que je ne comptais et d'arriver au Havre avant trois mois...

— Je vous en félicite, capitaine, mais, puisque la chance vous favorise, pourquoi revenir directement au Havre?...

— Que voulez-vous dire ?...

— J'entends que vous pourriez placer avantageusement votre cargaison, sans abandonner les mers du Pacifique. Cela vous permettrait de recommencer la pêche aux îles Kouriles ou dans la mer d'Okhotsk, précisément pendant les mois favorables.

— Expliquez-vous, monsieur!... Où pourrais-je vendre ma cargaison?...

— A Vancouver.

— A Vancouver?...

— Oui... sur le marché de Victoria. En ce moment, l'huile est très demandée par des maisons américaines et vous livreriez à des prix très avantageux.

— Ma foi, répondit M. Bourcart, c'est une idée, et sans doute une excellente idée. Je vous remercie du renseignement, capitaine, et il est probable que je le mettrai à profit. »

L'île de Vancouver, située dans les eaux américaines à la hauteur de la Colombie anglaise, n'est qu'à vingt-cinq degrés environ au nord de la baie Marguerite. Par bon vent, le *Saint-Enoch* pouvait l'atteindre en une quinzaine de jours.

Décidément, la fortune souriait à M. Bourcart, et Jean-Marie Cabidoulin en serait pour ses histoires et ses prophéties de malheur. Après la campagne de la Nouvelle-Zélande et de la baie Marguerite, la campagne des îles Kouriles et de la mer d'Okhotsk, tout cela dans la même année!...

C'est, du reste, à Vancouver que se fussent rendus les baleiniers américains, et probablement aussi le *Repton*, s'ils avaient eu leur plein, puisque les cours étaient très en hausse.

Lorsque M. Bourcart demanda au capitaine de l'*Iwing* s'il avait eu des rapports avec ce *Repton*, la réponse fut négative. Le navire anglais se tenait toujours à l'écart, et peut-être ne saluait-il pas plus le pavillon étoilé des États-Unis qu'il ne saluait le pavillon tricolore.

A plusieurs reprises, cependant, il advint que la poursuite des cétacés, soit dans la lagune, soit au milieu de la baie, mit en présence les pirogues anglaises et les pirogues françaises. Par bonheur elles n'étaient pas amenées sur la même baleine, — ce qui aurait pu provoquer des contestations, ainsi que cela arrive quelquefois. Et, assurément, dans la disposition d'esprit où l'on se trouvait de part et d'autre, les contestations auraient pu mal tourner. Aussi M. Bourcart ne cessait-il de recommander à ses hommes d'éviter tout contact avec l'équipage du *Repton*, en mer, lorsqu'ils croisaient sur les mêmes parages, à terre, lorsque les embarcations allaient faire du bois ou pêcher entre les roches.

En somme, on ne savait pas si le *Repton* réussissait ou non, et, pour tout dire, on ne s'en inquiétait guère. Le *Saint-Enoch* l'avait rencontré dans sa traversée entre la Nouvelle-Zélande et la côte américaine, et, quand il aurait quitté la baie, il ne le reverrait sans doute plus.

Parmi les cétacés capturés, il y eut un cachalot qui avait été piqué par Romain Allotte à trois milles en dehors de la lagune. C'était le plus gros que l'on eût jusque-là rencontré.

Cette fois, le *Repton* en avait eu connaissance, et ses embarcations lui donnèrent la chasse. Mais, lorsqu'elles arriveraient, il serait trop tard.

Afin de ne point donner l'éveil à ce cachalot, la pirogue, filant par jolie petite brise, avait manœuvré de manière à ne point l'effaroucher. Toutefois, quand le harponneur fut à bonne portée, l'animal s'immergea, et il fallut attendre qu'il remontât à la surface.

Trente-cinq minutes s'étant écoulées à partir de son dernier plongeon, il resterait donc à peu près le même temps sous l'eau, et il n'y eut qu'à le guetter.

Son apparition s'effectua dans le temps prévu, à sept ou huit encâblures de la pirogue qui se lança de toute sa vitesse.

Le harponneur Ducrest était debout sur le tillac, le lieutenant Allotte tenait son louchet à la main. Mais, en ce moment, le cachalot, sentant le danger, battit la mer avec une telle violence qu'une lame assaillit l'embarcation et la remplit à moitié.

Comme le harpon l'avait atteint à droite, sous la nageoire pectorale, le cachalot s'enfonça et la ligne lui fut filée avec une telle rapidité qu'il fallut l'arroser pour qu'elle ne prît pas feu. Quand l'animal reparut, il soufflait le sang et quelques coups de lance l'achevèrent sans trop de peine.

Après la fonte du gras, maître Cabidoulin porta au compte de ce cachalot quatre-vingts barils d'huile.

On était à trois jours du départ, fixé au 17 juin. M. Bourcart, se conformant à l'avis du capitaine américain, avait résolu de faire voile pour l'île de Vancouver. Le *Saint-Enoch* possédait alors dix-sept cents barils d'huile et près de cinq mille kilogrammes de fanons. Après les avoir livrés à Victoria, le capitaine n'hésiterait pas à entreprendre une seconde campagne dans le nord-est du Pacifique. Cent cinquante jours s'étaient écoulés depuis son départ du Havre, et la relâche à la baie Marguerite avait duré du 9 mai au 19 juin. Sa coque et son gréement se trouvaient en bon état, et, à Vancouver, il pourrait refaire ses approvisionnements.

La surveille du départ, une occasion se présenta pour l'équipage d'entrer en communication avec les hommes du *Repton*. Voici dans quelles circonstances.

Les pirogues du second et du lieutenant Coquebert avaient été envoyées à terre, afin de rapporter un reste du bois abattu et faire de l'eau à l'aiguade.

MM. Heurtaux, Coquebert et les matelots étaient déjà descendus sur la grève, lorsque l'un d'eux s'écria : « Baleine!... baleine ! »

En effet, une femelle de belle taille, accompagnée de son baleineau, passait à un demi-mille de la crique en gagnant vers le fond de la baie.

Certes il y eut unanime regret de ne pouvoir lui donner la chasse. Mais les deux pirogues, commandées pour un autre service, n'étaient pas en état, n'ayant ni harpon, ni ligne. Il en était de même à bord du *Saint-Enoch,* qui, ses garants dégarnis, son matériel de virage démonté, se tenait pour ainsi dire en appareillage.

Or, au détour de l'une des pointes de la crique qui les dérobait à la vue, deux embarcations apparurent.

C'étaient les pirogues du *Repton,* amenées sur la baleine signalée.

Comme elles se rapprochaient de terre, dans l'intention de prendre l'animal à revers, il serait aisé de ne rien perdre de ce qui allait se passer.

Les deux pirogues s'avançaient rapidement sans bruit, séparées par la distance d'un bon mille, car l'une était partie bien après l'autre. La première venait de mettre son pavillon à l'arrière pour annoncer qu'elle se préparait à attaquer.

Quant au *Repton*, il attendait, sous petite voilure, à trois milles dans l'est.

MM. Heurtaux, Coquebert et leurs hommes gravirent une butte en arrière du ruisseau, d'où le regard pouvait s'étendre sur toute la lagune.

Il était deux heures et demie quand le harponneur de la première embarcation se vit à bonne portée pour piquer.

La baleine, qui jouait avec son petit, ne

l'avait pas encore aperçu, lorsque le harpon traversa l'air.

Certes, les Anglais n'ignoraient point qu'il est dangereux d'attaquer un baleineau. Mais, celui-ci ayant passé le long de la pirogue, ce fut lui que le harpon atteignit à la lippe.

Il était mortellement touché, et, après quelques convulsions, il resta immobile à la surface. Comme le manche du harpon se redressait, il avait, au dire des matelots, l'air de fumer sa pipe, la poussière liquide qui s'échappait de sa bouche imitant à s'y méprendre la fumée du tabac.

La baleine, prise alors d'un accès de fureur, devint un animal des plus redoutables. Sa queue battait l'eau qui rejaillissait comme une trombe. Elle se précipita sur la pirogue. Les hommes eurent beau scier pour revenir en arrière, il ne fut plus possible d'éviter son attaque. En vain, les matelots tentèrent-ils de lui lancer un second harpon, en vain essayèrent-ils de la frapper avec le louchet et les lances, en vain l'officier déchargeait-il sur elle le fusil lance-bombe...

La seconde embarcation, se trouvant encore à trois cents toises sous le vent, ne pouvait arriver en temps utile au secours de la première.

Celle-ci venait d'être frappée d'un si formidable coup de queue qu'elle coula immédiatement avec ceux qui la montaient. Si quelques-uns d'entre eux revenaient à la surface, ils risquaient de se noyer, en admettant qu'ils n'eussent pas été blessés mortellement. Et qui sait si l'autre embarcation pourrait les recueillir...

« Embarque... embarque !... » cria M. Heurtaux, en faisant signe au lieutenant de le suivre.

Leurs hommes, voyant des gens en danger de périr, bien qu'ils appartinssent à l'équipage du *Repton*, n'hésitèrent pas à tout faire pour les sauver.

En un instant, officiers, matelots, descendus de la butte, eurent traversé la grève en courant. Les deux pirogues larguèrent les amarres et, vigoureusement enlevées par les avirons, arrivèrent sur le lieu du sinistre où la baleine se débattait toujours avec rage.

Des neuf hommes que contenait la pirogue fracassée, sept seulement venaient de reparaître sur l'eau.

Deux manquaient, et ils étaient engloutis.

En ce moment arriva la seconde embarcation du *Repton*, et ce ne serait pas sans danger qu'elle pourrait recevoir cette surcharge de sept personnes.

Quant à la baleine, elle se dirigeait vers le baleineau, qui flottait à une encâblure sous le vent et que le courant entraînait. Puis, après l'avoir rejoint, elle disparut avec lui dans les profondeurs de la lagune.

M. Heurtaux et le lieutenant étaient déjà prêts à embarquer quelques-uns des Anglais, lorsque le second du *Repton* cria d'une voix qui dénotait surtout le dépit :

« Chacun pour soi !... Nous n'avons besoin de personne !... Au large ! »

Et, qu'on n'en doute pas, s'il regrettait la mort de deux de ses hommes, il regrettait non moins d'avoir manqué cette magnifique proie.

Lorsque MM. Heurtaux et Allotte furent de retour à bord, ils racontèrent au capitaine Bourcart et au docteur Filhiol comment les choses s'étaient passées.

M. Bourcart les approuva de s'être portés au secours de l'embarcation du *Repton*, et, quand il connut la réponse de l'officier :

« Allons, dit-il, nous ne nous étions pas trompés, c'étaient bien des Anglais... et ils sont bien anglais...

— Pour sûr, déclara le maître d'équipage, mais il n'est pas permis de l'être à ce point-là ! »

JULES VERNE.

(*La suite prochainement.*)



LA PÊCHE EN RIVIÈRE

A LA FOURCHETTE

Je tenais cette partie de pêche en réserve depuis longtemps. Les vacances étant revenues, j'y ai convié un lycéen de Saint-Louis, sa sœur, une lycéenne de Fénelon, et un jeune collégien de Saint-Maixent; mais comme il s'agit plutôt d'une chasse très amusante dans le lit d'une petite rivière, personne, je suppose, n'aura peur de se mouiller les pieds. La fourchette remplace ici le harpon des pêcheurs professionnels, et elle a cet avantage sur le sceptre de Neptune d'être d'un usage domestique.

La scène se passe dans un coin perdu de la Sèvre Nantaise, où les cousins de Paris sont venus rejoindre ceux du pays natal, ce qui explique la présence d'un collégien de Saint-Maixent à cette fête ichtyophagique; moi, arrivé sur les lieux dès la mi-juillet.

La veille du grand jour, à l'ombre d'un platane, il m'a plu de présenter à mes jeunes voisins du quartier de l'Odéon les victimes de la friture qui nous attend, une fois pris notre bain de pieds, avec chacun un petit sac de toile à la main pour déposer le produit de notre pêche. Seulement, gare les glissades! « C'est pourquoi, leur ai-je recommandé, à défaut de sabots dans lesquels nous serions, du reste, fort mal à l'aise, n'étant point nés là dedans, je vous engage à chausser quelque paire de vieux souliers. »

Voici d'abord messire chabot qui vous fait la révérence, messire chabot qui a presque autant de noms qu'un grand d'Espagne, inclus ceux de bavard, de cafard et de têtard, qui manquent de courtoisie, outre qu'ils ne sont guère justifiés par les mœurs de cet acanthoptérigien, nom d'une famille piscicole à laquelle les ichtyologistes l'ont rattaché à son insu, le chabot n'ayant aucun point de contact avec les percoïdes.

Signalement : tête énorme, yeux rouges, joues cuirassées, peau visqueuse sur un corps de siluroïde, mais chair exquise, saumonée, qui appelle la poêle à frire et un jus de citron au sortir d'icelle. Pourtant feu Roret soutient qu'on ne mange pas le chabot; injure gratuite. Plus grave est l'erreur qui fait de ce poisson une progéniture encore imparfaite de la grenouille, en lui jetant au front le sobriquet de têtard.

Signe particulier : quand vient le temps du frai, c'est-à-dire de la ponte des œufs, le chabot creuse un nid dans le sable avec son nez en forme de pelle, et y amène une ou plusieurs pondeuses avec lesquelles il s'évertue à faire le beau, sans y parvenir, hélas !... lui surveillant l'éclosion des petits chabots et prenant souci de leurs premiers ébats. Ceux-ci, d'ailleurs, n'ont à subir aucune métamorphose. Alors, pourquoi *têtard?* Pouce-de-Meunier, à la bonne heure! Car on lui donne encore ce surnom, ici et là, et ce dernier m'agrée tellement que je le décore d'une double majuscule. La légende que voici est une leçon de choses :

« Tout le monde sait que la science et le tact du meunier sont portés sans relâche à régulariser la machine du moulin, afin que la farine soit toujours fabriquée avec toute la perfection dont l'outillage est susceptible. Profit ou perte, fortune ou ruine, dépendent de l'ajustement parfait des différentes parties de la mécanique. L'oreille du meunier est toujours en éveil sur le bruit que fait la meule roulante en contact avec la meule dormante, le parallélisme de leurs surfaces s'indiquant par un son particulier dont la perception attentive révèle le vrai meunier.

« C'est pourquoi la main du maître est constamment placée sous l'auget à farine pour s'assurer, par un contact renouvelé, si la mouture tient les promesses, soit du froment, soit du méteil.

« Le pouce, par un mouvement spécial, froisse cet échantillon sur les doigts. Le pouce,

alors, employé avec adresse, devient la jauge de ce qu'accuse le produit, et de là est venue la vérité du proverbe : *Cela vaut un pouce de meunier*, avec cette variante : *L'honnête meunier a le pouce d'or*, par allusion au profit que lui rapportent ensemble labeur et science. Mais, à la suite de ce labeur permanent, le pouce du meunier acquiert une forme particulière qui rappelle beaucoup la figure du petit poisson qui grouille dans le canal du moulin, ce qui a fait donner le même nom au commensal du meunier qu'à l'organe du toucher du maître. »

Si j'ai guillemeté cette curieuse explication, c'est pour rendre hommage à Yarrell, qui la tenait de son ami J. Constable, fils d'un des plus gros meuniers de l'Essex et du Suffolk, et que j'ai pu en vérifier le double sens en vivant un peu moi-même de la vie de nos meuniers français, aussi en observant leurs hôtes de la rivière.

Hérissée de termes rébarbatifs, telle qu'on l'enseigne dans nos écoles, qui ne sont pourtant pas des succursales du Muséum et du Collège de France, l'histoire naturelle ne nous apprend rien que la vanité des langues mortes devant les espèces vivantes. Et n'est-ce pas que le chabot, tant méprisé à cause de son ingrate figure, qui lui donne un air hypocrite, n'est-ce pas que ce pseudo-têtard méritait bien les honneurs d'une présentation en règle? Mais pourquoi *bavard?* Serait-ce parce que, hors de l'eau et blessé d'un coup de fourchette, il fait entendre un petit grognement, tel le grondin? Je dis hors de l'eau ; car je n'ai jamais ouï dire que, dedans, ce fût un moulin à paroles.

Soyons-lui pitoyable. C'est bien assez qu'il ait maille à partir avec l'anguille, celle-ci friande qu'elle est à l'excès de la chair du pauvre chabot, lui toujours caché sous les pierres et toujours tremblant. Le rat et la musaraigne lui sont aussi des motifs de terreur continuelle : il n'en dort pas.

C'est donc lui épargner une fin ignominieuse que de le pêcher, non pas à la ligne, comme m'en donnait naguère le conseil un professeur d'art halieutique ayant pignon sur rue dans les parages de la Bièvre, où jadis folâtraient des tribus de castors ; non pas même à la main, ce qui serait moins illusoire, mais à la fourchette de fer aux dents bien affilées. Encore, avec cet ustensile de cuisine, faut-il avoir bon œil et main leste ; car le chabot vous voit venir et il se dérobe avec une nage qui rappelle le jeu de cache-cache.

A la ligne, on en prendra un par hasard. Au cours d'une carrière déjà longue, telle surprise ne m'est pas advenue trois fois, même en pêchant sur le gravier où il fraye, ou dans les biefs. Mais quand je veux manger une friture de cet excellent poisson, en y ajoutant quelques douzaines de loches bien grasses, j'attends que les eaux soient basses, et n'ayant peur de me mouiller les pieds, mon pantalon retroussé jusqu'au genou, en avant la fourchette! Pour plus de commodité, nous l'avons emmanchée au bout d'un bâton.

Ensuite, l'heure venue de précipiter votre pêche dans la poêle, tranchez la tête du chabot, qui ne vaut pas le diable, étant trop cartilagineuse. Par contre, respectez la barbe, ou plutôt les barbillons de la loche franche, plus communément nommée dormille, du fait, j'imagine, de ses habitudes paresseuses.

Il convient de ne pas confondre celle-ci avec ses congénères, beaucoup plus allongées, tandis que la nôtre est plutôt de forme cylindrique ; la seule, au reste, qui vaille vraiment comme friture, étant fille des clairs ruisseaux et se plaisant sur les fonds caillouteux. Jolie avec cela ; robe pointillée de brun sur bronze doré, petite tête fine, la bouche au bout du museau avec des lèvres propres à sucer, les nageoires ventrales très en arrière, et au-dessus d'elles une petite dorsale ; écailles microscopiques. La lèvre supérieure est ornée de six barbillons, toujours en mouvement, alors même que la petite bête fait son somme.

Dans un ouvrage didactique, imprimé à Berlin, et signé, si ma mémoire n'est pas en défaut, du nom de l'illustre Pallas, dont les Allemands continuent de faire le plus grand cas comme physicien, sinon comme naturaliste, il me souvient d'avoir lu qu'on cherchait continuellement à prendre la loche au filet ou

à la nasse. Oui, dans les marais de la Sprée, où la loche d'étang (*cobitis fossilis*) a élu domicile, peut-être ce genre de pêche rapporte-t-il son poids de poisson ; mais, en France, si nous pêchions une telle espèce, ce serait pour la valeur de son engrais.

Comme le véron et le goujonnet, la dormille se laisse prendre à la bouteille, et c'est une pêche très amusante ; mais, puisque nous n'avons pas d'autre engin que la fourchette, et que la dormille voisine avec notre ami le chabot, essayons de la découvrir entre les pierres, entre les touffes d'herbes sous lesquelles elle se cache, et tandis qu'elles se tiennent immobiles, on les pique tout simplement comme si elles étaient déjà dans votre assiette.

Le lecteur, j'imagine, ne m'en voudra point d'avoir continué ma leçon de pêche jusque sur le terrain propice à l'action ; car il est à peine besoin de dire que nous sommes dans le lit d'une rivièrette, tributaire de la grande Sèvre, où nos fourchettes font merveille. Cette courte parenthèse porte simplement témoignage de mon respect pour l'unité de temps et de lieu, si chère à nos vieux conteurs.

... Ah, mais ! voici qui est plaisant : nous dénichons par-ci par-là une anguillette, mêmement quelque jeune truite ; et nous voilà courant de l'une à l'autre. Fénelon a piqué une anguille d'un coup très assuré sur la nuque, mais la bête n'est qu'étourdie, et déjà elle se sauve vers son trou, emportant la fourchette, lorsque le cousin se montre, et, lui ayant donné le coup de grâce sur la queue, s'en saisit avec son mouchoir de poche. Bravo, Saint-Maixent !

Quant aux jeunes truites, il suffit, dès qu'on en a dépisté une, de lui faire rebrousser chemin en amont, puisque nous pêchons à eau basse et que l'aval est le chemin de retraite pour le poisson ; puis de l'affoler jusqu'à ce qu'elle n'y voie littéralement plus clair ; mais toujours, si vous avez bien suivi tous ses mouvements, elle vous révélera sa présence sous une pierre ou sous une houche, ou encore simplement aplatie en plein lit du ruisseau, faisant la morte. Passez-lui la main sous le ventre, sans appuyer, mais en la chatouillant du bout des doigts jusqu'à la hauteur de l'opercule...

« Diable ! insinue Saint-Louis, cet opercule m'a tout l'air d'une chârade.

— Du tout : il s'agit du couvercle des ouïes, ou plutôt des branchies, comme disent les zoologistes, lesquelles branchies s'ouvrent par un jeu naturel et donnent accès aux doigts de ma main, qui déjà ont pénétré dedans. La bête est captive.

— Est-ce de bonne guerre, ce coup-là, monsieur mon ami ?

— Guère plus que le coup de fourchette ; mais... à la pêche comme à la pêche, excepté...

— Excepté ?

— L'emploi du chlorure de chaux, de la coque du Levant, qui peuvent empoisonner toute une rivière, et de la dynamite, dont les ravages, pour être moins désastreux, sont cependant terribles pour le poisson, outre qu'on risque soi-même assez gros jeu, la cartouche faisant parfois explosion entre les mains du dynamiteur...

— Qui est puni par où il a péché, avec un double accent aigu », conclut malicieusement mon jeune Parisien.

Sur ces entrefaites, les vannes du moulin proche ayant été levées, l'eau nous envahit peu à peu, et il nous fallut battre en retraite. Combien pourtant j'eusse souhaité prendre à la main une seconde truite, comme m'y invitaient mes jeunes et aimables compagnons de pêche ! Mais, si Dieu me prête vie ainsi qu'au poisson, cette leçon de choses n'est que différée. Nous pourrons même opérer dans les milieux les plus différents et sur les espèces les plus sauvages, inclus la perche et le brochet, qui cependant, selon la pittoresque expression des Sévriens, « ne sont guère des bêtes faciles à charmer ».

Ce sera, si vous voulez bien, cher lecteur, le sujet d'un prochain article, suivi d'un copieux court-bouillon et de nombreux coups de fourchette... dans le plat. En vérité, je vous le dis, la pêche est le plus beau droit de l'homme et du citoyen.

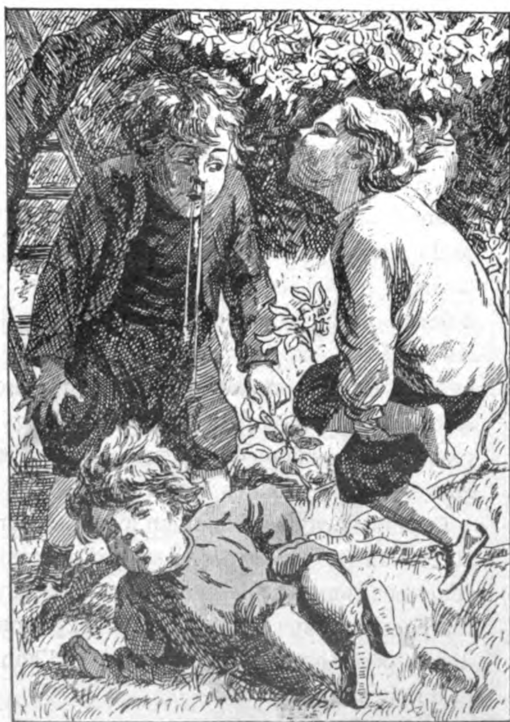
Emile Maison.

LE BOUILLANT ACHILLE

III



Avant de monter sur un cerisier « si haut qu'on peut monter », comme dans la chanson de Malbrough, et d'entraîner ses acolytes à sa suite, peut-être conviendrait-il de s'assurer de la solidité du susdit cerisier. Crac! la branche casse. Sur la tête de Pierre, qui perd l'équilibre, sur le dos de Paul ahuri, le bouillant Achille dégringole et les voilà tous qui descendent « si bas qu'on peut descendre ».



— Oh! là! là! crie Paul. — Oh! là! là! crie Pierre. — Mon pied! — Mon dos!... Le bouillant Achille ne souffle mot, mais trois mouchoirs réunis suffisent à peine à étancher le sang qui coule de son nez meurtri. Les échelles, ça sert pourtant à quelque chose. Et ce n'est pas pour rien que les papas défendent de s'aventurer sur des branches trop frêles.

S.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE IV

M. Calixte Lavaur, le père de Gabrielle et des deux fillettes qui discutaient avec un si bel entrain, avait fait toute sa carrière dans l'industrie.

Parti d'une position modeste, ayant eu à lutter contre des difficultés de tout ordre, il n'avait pas atteint sans peine à la haute situation qu'il occupait dans le commerce de la région, où sa maison de fers en gros était cotée parmi les plus importantes. Aussi, bien que trente années de travail lui eussent assuré une très large aisance, ne se décidait-il point à quitter les affaires.

Il lui en coûtait trop de voir passer en des mains étrangères cette maison qu'il avait fondée. Ses filles grandissaient. On allait pouvoir songer à marier Gabrielle. Peut-être, parmi les jeunes gens qui les entouraient, les fils de ses vieux camarades, se rencontrerait-il un jeune homme préparé au commerce, et qui deviendrait tout à la fois un gendre et un associé.

« La position est assez enviable et Gaby assez charmante pour que les candidats ne fassent pas défaut ! » répétait-il souvent à sa femme.

Celle-ci souriait sans répondre... Elle caressait un rêve qui n'était pas tout à fait celui de son mari ; mais ce rêve demeurait soumis à des incertitudes qu'il ne lui appartenait pas de résoudre...

Qui elle eût choisi, s'il lui avait été donné de diriger les événements, c'était Marc Aubertin. Elle était la marraine du jeune homme et plus vraiment sa mère que celle qui en portait le titre. Elle l'avait dès longtemps apprécié et lui eût confié en toute paix le bonheur de sa fille.

Seulement... se plairaient-ils, ces deux enfants? Et Marc se sentirait-il assez de volonté pour, à vingt-quatre ans, affronter ce rude labeur d'un apprentissage à faire, lui qui ignorait tout du commerce ?

Pauvre comte de Trop! Il eût cependant rencontré dans cette union la sécurité de l'avenir et les joies de la famille... joies ignorées...

Sa naissance avait été accueillie à l'égal d'un deuil par son père et sa mère, par sa mère surtout. Elle était survenue en pleine débâcle, il est vrai.

Étayée sur des combinaisons dont la base était une vente à réméré de l'usine de céramique qui constituait tout son avoir, la fortune de M. Aubertin avait croulé tout d'un coup, à l'échéance fixée pour le rachat.

C'était justement l'époque où la famille s'accroissait d'un quatrième enfant.

On surnomma le nouveau-né « le comte de Trop », et c'est bien en intrus qu'il fut traité.

D'un caractère violent, peu maître de ses impressions, M. Aubertin n'eut pas la prudence de taire à sa femme le désastre qui les atteignait.

Entré dans sa chambre comme un fou, il lui annonça la vérité, sans songer aux suites possibles d'une pareille confidence, à une période où la santé de la jeune mère demandait les plus grands ménagements.

Une fièvre se déclara, à la suite de laquelle Mme Aubertin resta hideusement bourgeonnée.

La perte de la beauté dont elle était si fière lui fut peut-être plus cruelle encore que celle de leur fortune et elle en garda une rancune obstinée à son bébé ; comme s'il en avait été cause, l'innocent !

Mis et laissé plusieurs années en nourrice loin de la maison, Marc ne fit que passer sous le toit paternel.

Il avait au plus huit ans lorsque sa mère décida son mari à l'envoyer en pension.

Comme elle s'entretenait de ce projet avec

Mme Calixte Lavaur, durant un voyage en Bourgogne, celle-ci, prise de pitié, proposa de garder l'enfant.

La mère accepta, ravie d'en être déchargée. Marc fut placé au collège de Chalon en qualité d'externe.

Mais, comme il allait sur onze ans, sa marraine, dont la santé fort compromise réclamait alors le Midi, les stations balnéaires des Pyrénées, dut se résigner pour lui à l'internat.

C'est vers cette époque que Pierre Marcenay entra au collège.

Le comte de Trop et lui ne furent pas amis tout de suite.

Très en retard, sa première éducation ayant été totalement négligée et sa santé un peu frêle ne lui permettant guère un effort soutenu, Marc était dans une classe inférieure; encore ne la suivait-il point sans peine; toujours au dernier rang, ce qui lui valait, à chaque trimestre, de la part de son père, la menace d'être mis en apprentissage chez un tonnelier.

Loin d'être un stimulant, cette épée de Damoclès, qu'il prenait au tragique, l'obsédait de telle sorte qu'elle le paralysait et lui enlevait le reste de ses moyens.

Un peu plus, il eût été classé parmi les cancres dont il n'y avait rien à attendre.

Pauvre gamin! Ses camarades ne s'occupaient de lui que pour le taquiner. Ceux qui ne le tourmentaient pas refusaient de l'admettre à leurs jeux, l'estimant trop maladroit ou trop faible.

Durant la première année, Pierre Marcenay fit comme les autres. Sans qu'il sût définir pourquoi, ce visage triste l'agaçait.

L'opposition de sa nature expansive, un peu turbulente, avec le caractère réservé, timide, l'air craintif de Marc Aubertin, contribuait peut-être aussi à les écarter l'un de l'autre.

Quoi qu'il en soit, leurs rapports restèrent aussi vagues, aussi indifférents que peuvent l'être ceux de deux enfants qui vivent sous le même toit et ne sont méchants ni l'un ni l'autre, jusqu'à l'événement qui devait en faire plus que deux amis : deux frères.

L'aventure commença par une dispute, en promenade, à propos de billes que Pierre prétendait lui appartenir et que, de son côté, Marc revendiquait.

« Les tiennes, tu les as oubliées dans la cour, je les ai vues avant de sortir au pied de l'arbre où vous aviez établi le jeu, affirmait Aubertin.

— Avec ça! Je les ai oubliées, c'est vrai, mais tu les as ramassées, toi; j'ai reconnu mon agate lorsque tu les as fait sauter dans ta main, tout à l'heure. »

Marc aurait pu en appeler à Evertis, devant qui, le matin, il avait acheté les billes dont Pierre lui contestait la propriété; mais Evertis était l'un de ses tourmenteurs habituels: qui sait s'il ne ferait pas l'ignorant pour se donner le plaisir de le mettre aux prises avec Marcenay?

Autant valait se taire...

On venait de rompre les rangs. Marc en profita pour prendre la fuite. Pierre ne le poursuivrait pas; voilà justement qu'on l'appelait pour une course d'obstacles; une fois au collège, retrouvant ses billes à leur place, il serait bien forcé de reconnaître son tort.

Peut-être... Mais, à cette heure, celui-ci se croyait dans son droit. Irrité d'une fuite qu'il regardait comme un aveu, il refusa le jeu proposé, et se lança sur les traces de son camarade.

La chasse avait lieu dans un champ de betteraves. Le terrain montait un peu; aucun sentier, point de haies; seulement, là-bas, loin encore, une ligne de verdure derrière une palissade : la clôture du chemin de fer.

Se voyant traqué, Marc donnait toute sa vitesse. Il ne voulait pas être atteint; ce serait la bataille, c'est-à-dire la défaite : Marcenay était si fort!

On se lasse d'être battu, à la fin!

Lorsqu'il aperçut la ligne d'échalas, un changement de direction n'était plus possible. Et puis, il distinguait à sa droite un point où la haie desséchée lui livrerait passage aisément. Après?... Il gagnerait le pont et reviendrait, sans rien dire, se mettre sous la protection du maître d'étude qui les surveillait.

Mais, comme il s'enlevait pour sauter en s'aidant d'un poteau, une main brusque s'abattait sur lui, donnait à son élan une impulsion aussi violente qu'involontaire.

La palissade ébranlée par son poids craquait... puis se couchait, rompue, sous le choc imprimé par Pierre; et tous deux roulaient, Marc au bas d'un talus de dix mètres, semé de luzerne, Marcenay parmi les buissons en bordure.

La scène avait lieu à deux cents mètres de la gare où un train chauffait, prêt à partir.

Déjà relevé et penché sur le vide, cherchant du regard son camarade, Pierre le vit étendu sur la voie, immobile, évanoui... mort peut-être !...

Courir jusqu'à l'étroit escalier qu'il apercevait près du pont, le descendre par bonds, au risque de se rompre le col à son tour, fut pour l'étourdi l'affaire de moins d'une minute.

Mais c'était encore trop !

Un sifflement retentit, suivit d'un halètement sourd... Et la locomotive apparut, décrivant sa courbe.

Écrasé d'horreur, les yeux fermés, demandant à mourir aussi, Pierre tomba sur ses genoux.

Heureusement, un ouvrier, occupé à répandre du sable entre les rails, avait entrevu Marc : il accourait...

N'ayant plus la possibilité de franchir la voie devant le train, il enleva l'enfant, bondit en arrière, sauvé, mais si proche qu'un marchepied le frôla.

Lorsqu'il eut pris le temps de respirer un peu, le brave garçon, qui se sentait des jambes de coton, à présent que le danger était loin, appela à son aide Pierre toujours affalé sur le sol, et qui avait assisté au sauvetage, presque inconscient.

A eux deux, ils transportèrent Marc à l'abri de toute nouvelle aventure et lui baignèrent les tempes avec l'eau qui suintait du talus en une mince rigole.

« Le voilà qui revient à lui, votre camarade », fit soudain l'ouvrier, voyant Marc soulever la tête.

Et, après lui avoir palpé avec précaution les deux bras et les deux jambes :

« Rien de cassé ! Il a de la veine ! Et, pardessus le marché, grâce à sa syncope, il a évité le trac, le chançard. »

Chançard?... Le comte de Trop !

Une fois debout, s'efforçant de secouer l'étourdissement qui persistait, l'enfant sourit à Pierre.

« Je ne t'ai pas menti, affirma-t-il, les billes sont bien à moi. »

Et il ajouta plus hardi que tout à l'heure :

« Tu peux demander à Evertis. Il était chez le concierge quand je les ai achetées. »

Pierre eut un geste indifférent. Les billes... voilà qui ne le tracassait guère. Il s'informa, inquiet :

« Tu n'as plus mal !

— Non, non, plus du tout.

— Je ne l'ai pas fait exprès, va », murmura Marcenay, ne sachant par quels mots s'excuser, parce qu'il ne trouvait pas en lui-même l'affection qui eût donné tant de prix à son repentir.

« Ce n'est pas toi. J'avais trop d'élan ; le terrain est étroit, je serais tombé tout de même ».

Et, embrassant le jeune ouvrier qui l'avait sauvé :

« Merci de tout mon cœur, monsieur; dites-moi, s'il vous plaît, où vous demeurez. Le premier jour de sortie, j'irai vous voir. Je n'oublierai jamais que vous avez risqué votre vie pour moi. Je le dirai à ma tante et à mon oncle, ce que vous avez fait. Je suis sûr que mon oncle serait content de vous prendre chez lui.

— Qui ça, votre oncle?

— M. Lavaur.

— Le marchand de fers?

— Oui.

— Ben, s'il « serait » content de m'employer, je serais encore plus content de travailler pour lui, moi ! »

Le jeune ouvrier devait en effet entrer dans la maison Lavaur. Mais pour la visite promise, il ne la reçut point à la date annoncée.

L'ébranlement nerveux avait été si violent

chez Marc Aubertin qu'une fièvre cérébrale se déclara dans la nuit.

Mme Calixte Lavaur étant aux eaux d'Amélie-les-Bains avec sa belle-mère et ses enfants, on dut le laisser au collège.

Sa mère ne vint pas : l'aîné de ses fils était malade et donnait même de l'inquiétude, écrivait-elle.

Surchargé de travail, M. Lavaur ne pouvait faire auprès de son neveu que de courtes apparitions.

Pierre entendit un jour le surveillant général donner ces détails à son professeur. Déjà torturé par le remords, il sentit son cœur se fondre de pitié. A la récréation du soir, au risque de se casser la jambe, il se donnait exprès une entorse, afin d'être admis à l'infirmerie.

Constatant ses regrets — il avait spontanément avoué au principal les causes de l'accident — et l'attention avec laquelle il veillait sur le petit malade, on lui permit d'aider à le soigner.

C'est lui qui se trouvait à son chevet quand, pour la première fois, le petit abandonné reprit conscience de lui-même.

Dès qu'il se vit reconnu, Pierre se laissa glisser à genoux et implora son pardon en pleurant.

Marc lui passa les bras autour du cou et, sa joue appuyée contre la sienne :

« Je ne t'en veux pas, va, dit-il. N'aie point de chagrin. Ça n'en vaut pas la peine. On ne m'aime pas chez nous. On aurait été bien débarrassé si j'étais mort.

— Moi je t'aimerai pour ceux qui ne t'aiment pas », promit Pierre, tellement navré de voir Aubertin se rendre compte de l'abandon où les siens l'avaient laissé, que ses larmes devinrent des sanglots convulsifs.

Il fut une ou deux minutes avant de parvenir à recouvrer la parole.

Mais il voulait aller jusqu'au bout de ce qu'il avait à dire. Dominant la violence de son émotion, il reprit tout d'une haleine :

« Si tu veux de mon amitié, elle ne te manquera jamais! jamais! en aucune circonstance de ta vie, je te le jure. Tu passeras avant moi, avant tout. Tu as eu de la misère au collège : c'est fini, sois tranquille. Tu auras ta part de bonheur comme les autres. Et je n'en prends pas l'engagement sans savoir ce que je dis, ni pour un temps... C'est pour toujours que tu as en moi un frère. »

Pierre tint parole.

Lorsqu'après une convalescence de trois mois, passée en pleine montagne, le comte de Trop reparut au collège, il fut accueilli cordialement par ses condisciples, à qui Marcenay avait conté son abandon et son enfance triste.

Puis, comme la mémoire de Marc se ressentait encore de sa récente maladie, et que son père l'eût peut-être privé de vacances s'il n'avait point eu de prix, Pierre lui expliqua ses leçons, les lui apprit, et lui fit faire ses devoirs chaque jour avec une infatigable patience.

Instruite de ces faits par son filleul, qui ne cessait de vanter son ami, Mme Lavaur voulut connaître Pierre. Elle l'invita les jours de sortie. C'est alors qu'on jouait au cirque et que « la toute petite Gaby » se faisait dire des contes et construire une maison pour son chat.

Depuis, la vie avait plusieurs fois séparé les deux amis.

Après sa ruine, M. Aubertin, ayant découvert une situation à Paris, s'y était fixé. Il y appela son plus jeune fils, sitôt ses études finies, pour lui faire faire son droit.

Marc n'avait plus qu'un frère : les deux aînés étaient morts. Mais c'est sur le troisième de leurs enfants que s'était reportée la tendresse de M. et Mme Aubertin. L'autre... il était encore, il resterait toujours le comte de Trop.

Lorsqu'il avait fallu l'installer, pour faire l'économie d'une chambre au sixième, on lui avait monté dans le salon un lit pliant qu'on fermait le matin.

Pas un coin de l'appartement où il se sentît chez lui, libre de se recueillir et de travailler dans une solitude inviolée. Où qu'il déposât son bagage d'étudiant, quelqu'un survenait, qui lui réclamait la place. Son frère, il est

vrai, n'avait pas la possibilité de lui offrir la moitié de sa chambre, n'occupant lui-même qu'une alcôve où son lit et sa toilette tenaient à grand'peine.

Ah! les durs moments!

Et personne pour le réconforter. Loin du patient ami qui l'aidait et l'encourageait autrefois, terrorisé par la sévérité paternelle et plus navré encore de se voir si peu aimé de sa mère, Marc se laissait peu à peu ressaisir par son apathie maladive.

Cela dura dix-huit mois, après lesquels, n'y tenant plus, il sollicita de son père la permission de s'engager pour cinq ans.

Il en avait alors dix-neuf.

Un instant, Pierre fut dérouté par ce coup de tête.

« T'engager? Et pour cinq ans! Pourquoi cinq ans? » écrivit-il à Marc.

« Pour prouver à mon père que c'est un choix irrévocable, dans lequel j'entends persévérer », répondit celui-ci qui, même à son ami, ne voulait point avouer le réel motif de sa détermination.

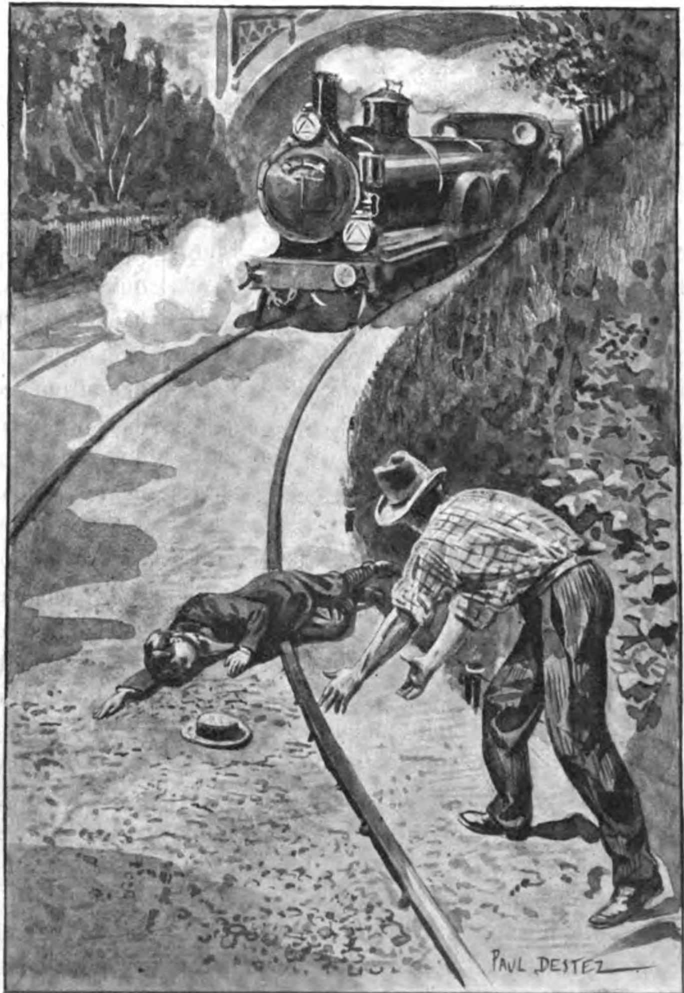
« Ah! c'est ainsi? Eh bien! moi aussi je m'engage; je m'engage dans le même régiment que toi », déclara Marcenay, qui prévoyait que sa présence et son affection seraient plus que jamais nécessaires au comte de Trop.

Il le fit comme il l'annonçait, réduisant toutefois le chiffre d'une année, afin de consoler sa mère.

Le temps avait passé!... Dans quelques mois, Marc aurait à prendre une décision nouvelle : rengagerait-il?

Dans ses dernières lettres, sans lui laisser soupçonner qu'elle rêvait de le voir devenir le mari de Gabrielle, la marraine avait fait comprendre à son filleul qu'il ne tenait qu'à lui d'entrer dans la maison de commerce, en qualité d'intéressé d'abord, d'associé un peu plus tard.

Le stage serait laborieux, il ne devait pas se leurrer. Mais elle obtiendrait de son mari qu'il abrégeât ce temps d'épreuve.



Le commerce, dans ces conditions, c'était l'aisance facilement conquise; la fortune, même, si Marc voulait secouer sa nonchalance.

Le jeune homme restait hésitant malgré tout. Il aimait passionnément son métier à cette heure. Servi par ses aptitudes naturelles pour les sciences mathématiques, ayant fait, grâce à l'aide persévérante de Pierre, des études solides, il avait des chances de parvenir à Saumur. Le galon d'or lui paraissait une ambition singulièrement plus noble que

celle d'amasser une fortune dont ses goûts simples n'avaient nul besoin.

Aussi, à tout hasard, suivait-il le cours avec de Mortagne.

Mais jamais il n'avait décidé quoi que ce fût sans consulter « tante Marie », ainsi qu'il appelait sa marraine, et ce n'est point par lettres qu'une question si grave se pouvait traiter. Ils y emploieraient sans doute bien des heures d'intime causerie durant le congé qu'il comptait obtenir en octobre.

C'est dans ce sens qu'il répondit. Mme Calixte Lavaur reçut la lettre de Marc à la Foussotte, où elle était venue rejoindre bonne maman et Gaby avec ses deux plus jeunes filles sitôt ces dernières entrées en vacances.

Sachant qu'elle aurait à conseiller son enfant d'adoption, discrètement, sans se laisser deviner, elle pressentit Gabrielle au sujet de son cousin.

Aucun obstacle à prévoir de ce côté. Une affection calme, raisonnée, mais très profonde; beaucoup d'estime, une compassion sans bornes pour les tristesses que l'indifférence des siens avait mises dans la vie du comte de Trop.

« Cela ira tout seul », se dit la bonne marraine.

Elle se croyait d'autant mieux fondée à le penser, que sa fille aînée se rangeait volontiers à l'avis des personnes en qui elle avait confiance, et qu'elle savait tenir le premier rang parmi celles-ci.

Voyant le bonheur de Gabrielle dans cette union, elle ne se ferait aucun scrupule de peser un peu, s'il en était besoin, sur la décision de la jeune fille, qu'elle jugeait plutôt passive.

Sur ce point, la pénétration de la mère se trouvait en défaut.

L'apparente passivité de Gaby n'était que l'acte d'une volonté réfléchie, qui se soumettait librement. Elle possédait, au contraire, un grand fond d'énergie; mais elle était par-dessus tout bonne et dévouée. C'est dans ce sentiment d'abnégation, pas ailleurs, qu'il fallait rechercher les mobiles de sa conduite.

C'est par affection pour son père, en le voyant se tourmenter, à l'idée de sa vieille mère seule à la campagne, qu'elle avait proposé de suivre bonne maman.

Personne n'avait soupçonné ce qu'il lui en coûtait, tant elle avait mis d'entrain à préparer le départ.

A ceux qui s'avisaient de la plaindre, elle répondait vaillamment :

« Dracy est si proche! chaque dimanche, chaque jour de congé y ramènera toute la famille : nous ne serons pour ainsi dire pas séparés. »

N'empêche que les premiers mois avaient été durs.

C'est un pieux devoir de se faire, ainsi qu'elle le disait à Pierre Marcenay, « les yeux, les oreilles, la mémoire de bonne maman »; mais c'est un devoir un peu bien austère, quand on écoute sonner le gai carillon de la dix-huitième année et qu'on entrevoit, dans un avenir tout proche, les premières fêtes de la vie mondaine.

Et d'autant que là-haut, dans leur petit coin de la Foussotte, les visites étaient rares, si l'on en excepte celles de Mme Saujon, qui, chaque après-midi, venait faire sa partie de besigue et tricoter son éternel bas noir en se plaignant de ses maux.

Mais on ne pouvait raisonnablement condamner Gaby à porter sa présence au chapitre des distractions.

Elle l'exécrait, « cette mégère », ainsi qu'elle la qualifiait *in petto*.

De mal la recevoir, toutefois, elle n'avait garde... Tandis que les deux vieilles dames se disputaient l'enjeu de leur endormante partie de cartes, la jeune fille se faufilait hors du salon et courait rejoindre l'oncle Charlot.

Un accueil peu aimable eût peut-être abrégé les visites de sa femme, et c'est lui qui en aurait pâti ! Aussi poussait-elle la prévenance à l'égard de Caroline jusqu'à disposer à côté de la table à jouer un friand goûter avant de sortir. Elle avait constaté que cela lui assurait une bonne demi-heure de plus à passer auprès de son vieil ami.

Oh ! lui, elle l'aimait de toute sa pitié. Sa joie était de le faire sourire. Elle s'appliquait

à le comprendre comme à la plus sérieuse des études. Ils passaient de bons moments, tous les deux.

La grand'mère en était complice. Lorsqu'elle voyait sa petite-fille quitter le salon, jamais elle ne faisait d'observation, si ce n'est pour dire :

« Oui, va faire un tour, mon enfant. A ton âge on a besoin de marcher. »

Mme Saujon n'était point informée du but de ces promenades; pourquoi le révéler? La leçon n'eût pas été comprise.

« Les yeux de bonne maman » eussent été pourtant bien nécessaires au salon, car, abusant de la vue faible de son adversaire, Caroline trichait effrontément : elle appelait cela « prendre ses avantages ».

Ce petit manège n'avait point échappé à Gabrielle, mais elle s'était gardée d'intervenir. Qu'importait! puisque, même en perdant, sa grand'mère prenait plaisir à jouer : c'était affaire entre Mme Saujon et sa conscience...

Les jours de fête, pour Gaby, étaient ceux où, dès le matin, le grand break de son père roulait sur le sable des allées.

Toute la famille en descendait, et le jardin retentissait bientôt des bruyants ébats des fillettes, à la joie de leur sœur aînée, qui, à présent qu'elle lès avait rarement autour d'elle, aimait jusqu'à leur tapage.

Depuis deux semaines, cette diversion au silence, qui l'oppressait un peu, lui était quotidiennement offerte.

Inséparables et ne parvenant jamais à s'entendre, Blanche et Jeanne emplissaient l'enclos de leurs rires ou de leurs disputes.

Elles ne ressemblaient à Gabrielle en aucune façon, ces deux petites.

Avec ses yeux bruns, ses cheveux noirs ondés flottant librement sur ses épaules, son visage mutin, résolu, sa taille élancée, ses gestes brusques, Blanche surtout était l'opposé de sa sœur : franche et rieuse, mais si mauvaise tête ! encore qu'elle se prétendît sans cesse occupée à réformer son caractère.

Le jour de l'arrivée de Marcenay, de retour à la maison, Gabrielle voulut la raisonner un peu. L'étourdie protesta, selon sa coutume :

« Je ne peux pas dominer mon impatience. Je m'applique, cependant, je te l'assure, Gaby.

— Que serait-ce alors si tu ne t'appliquais pas?

— Je voudrais bien t'y voir, gémit Blanche plaisamment. Jeanne et toi, vous vous êtes adjugé tout ce qu'il y avait de qualités dans le paquet destiné à la famille : il ne m'est resté que les défauts. Pour m'en débarrasser, ce n'est pas un petit travail ! Il est vrai, maman, afin de m'y aider, m'a fait présent d'un trésor : *le Livre de la jeune fille au pensionnat et dans la famille.* Je l'indique à toutes mes amies.

— Mais tu ne le lis pas.

— Tous les jours une page, ainsi que je l'ai promis à petite mère. Seulement... je ne sais comment je m'arrange, je ne découvre jamais que le lendemain le conseil dont j'aurais eu besoin la veille.

« Allons, Gaby, reprit-elle, suppliante, ne me gronde plus. Parle-moi de M. Marcenay. Tu l'as vu, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est joli, l'uniforme de sous-officier de dragons?

— Très joli.

— Que t'a-t-il dit de Marc?

— Nous en avons peu parlé.

— Moi, c'est de mon cousin que je me serais informée tout d'abord », observa Blanche, empressée à saisir l'occasion de critiquer à son tour.

Mais sa sœur riait.

« N'empêche qu'il a passé après M. Marcenay et son uniforme. Rassure-toi, j'ai de ses nouvelles; il va bien. Nous le verrons en octobre, cela est à peu près sûr. Voilà tout ce que m'en a dit M. Pierre. Au reste, nous n'avons pas causé longtemps.

— Pas longtemps ! Vingt bonnes minutes ! »

Et, d'un ton boudeur :

« Venir au mois d'octobre ! singulière idée qu'a le comte de Trop. Les vacances seront finies. »

Jeanne, qui revenait vers ses sœurs, entendit ce que disait Blanche. Elle lui fit observer :

« Puisque nous serons cette année demi-pensionnaires, nous verrons Marc tous les soirs.

— C'est vrai, Gaby ! J'ai oublié de t'annoncer cette bonne nouvelle : n'ayant plus besoin d'aller dans le Midi, maman renonce à nous mettre « en boîte ».

— En boîte ! Si elle t'entendait, cette pauvre maman qui se donne tant de mal pour nous bien élever !

— Elle t'y remettrait peut-être, fit Jeanne en riant, et tu serais privée de contempler le comte de Trop... et surtout son bel uniforme !

— Allons, taquine !... » murmura Gabrielle en caressant les cheveux courts de Jeanne.

La fillette releva sur sa sœur aînée son regard tendre, et, câlinement, glissa son bras fluet sous le sien.

Elle était gentille, cette mignonne. Les traits un peu accusés, l'air trop sérieux ; mais le temps harmoniserait tout cela. Et puis, ne dût-elle jamais être jolie, elle garderait ce qui la faisait aimer de tous : le charme, cet attrait mystérieux que l'on subit sans l'analyser, puisqu'un visage laid peut paraître charmant.

Ce qui attirait chez Jeanne, c'était sa bonté ; une bonté dont le reflet illuminait sa physionomie.

Sa compassion s'étendait jusqu'aux choses. Elle aurait enduré la soif pour désaltérer une plante. Sa joie était d'obliger. Si on ne savait où la prendre, après les repas, on n'avait qu'à aller à l'office. On l'y trouvait occupée à tout remettre en ordre : « pour aider ces pauvres bonnes qui ont tant d'ouvrage », disait-elle.

Au jeu seulement elle se montrait irritable et jalouse de ses droits : question de rivalité entre grandes et petites, à la pension, et que, par fidélité à son camp, elle transportait au logis.

Les goûts des trois jeunes filles n'avaient guère plus de rapports que leurs physionomies et leurs caractères.

Gabrielle possédait l'art de ne jamais paraître s'ennuyer. De fait, elle se plaisait partout et s'arrangeait de n'importe quel genre de vie. Elle affectionnait la campagne et y aurait établi son foyer volontiers, à la condition de s'envoler de temps à autre vers quelque pays bien sauvagement beau ; car elle avait un goût très vif pour les voyages. N'en pouvant faire, elle se consolait en lisant les récits des grands explorateurs qu'elle enviait un peu, tout bas, sans le dire.

De la campagne, Blanche n'appréciait que les vastes espaces propres aux jeux mouvementés. Elle aimait par-dessus tout l'indépendance, les chats et les militaires.

Oh ! les militaires ! On la promenait, encore portée sur le bras, qu'elle manifestait déjà son enthousiasme au passage d'un régiment. Son héros de prédilection était Napoléon Ier ; ce qu'elle connaissait le mieux en histoire de France, c'était le nom des grands hommes de guerre et les dates de nos victoires. Pour nos défaites, elle prétendait les ignorer, et jamais punitions ni récompenses n'avaient pu la décider à en citer une seule.

Elle pouvait avoir six ans lorsqu'une de ses tantes, désirant lui faire un cadeau, consulta son goût.

A cette question :

« Que préfères-tu ?

— Un tambour, ma tante », répondit Blanche sans hésiter.

« Quel dommage que tu ne sois pas un garçon, lui disait parfois son père en riant, nous aurions un général Lavaur dans la famille. »

Son rêve d'avenir, dont elle ne faisait point mystère, était le plus simple du monde. Elle épouserait un officier, ils auraient six garçons qui seraient tous militaires ou marins et accompliraient des prouesses merveilleuses.

Elle et ses sœurs hâtaient le pas vers la maison, maintenant, Jeanne ayant fait la réflexion que bonne maman devait attendre impatiemment sa lectrice.

Elle attendait en effet, les mains croisées sur ses genoux, résignée à sa solitude passagère, sachant que bientôt tout son monde

serait autour d'elle ; car, depuis les vacances, M. Lavaur venait chaque soir dîner en famille.

On conta à bonne maman l'arrivée de Pierre, la visite promise pour le soir ; puis Gabrielle prit le livre commencé.

Mais peu après son père entra, ce qui interrompit la lecture, rien autre n'existant plus pour bonne maman dès qu'elle avait son fils.

Tandis que M. Lavaur mettait sa mère au courant de ses faits et gestes du jour, Mme Calixte, en visite à Givry chez une amie malade, regagna à son tour le logis.

Et, bien vite, on se mit à table, afin d'avoir dîné et d'être installés au jardin lorsque Marcenay amènerait l'oncle Charlot.

Vers sept heures et demie, toute la famille était groupée au bas du perron, à écouter la confession de Gaby, qui, interrogée sur l'emploi de son temps, s'était résignée à avouer sa course au village.

« Oh ! Gaby ! est-ce possible ! fit sa mère d'un ton mécontent. Toi qui ne sors jamais seule... Et c'est si peu le moment ! Dracy est plein de monde ; tout est ouvert partout. Si pareille idée était venue à Blanche, j'en serais moins surprise, mais toi...

— Que voulez-vous, maman? la nécessité fait quelquefois sortir les gens de leur caractère.

— Ne pouvais-tu prendre la femme de chambre en passant?

— Je n'y ai pas pensé. Je n'avais qu'un souci : faire raccommoder la voiture de l'oncle Charlot. Et voyez, j'avais raison, maman ! Il aurait été privé de venir ce soir, si je n'étais allée trouver le charron moi-même.

— Et si les clients qui attendaient se fussent montrés grossiers? observa M. Lavaur.

— Que ne les avez-vous vus me tirer de grands coups de chapeau, lorsque je suis partie, vous ne feriez pas de telles suppositions, papa. Je venais cependant de leur faire perdre une demi-heure, à ces braves gens !... On sonne : j'aperçois M. Pierre, s'écria la jeune fille, interrompant son plaidoyer. Il amène bel et bien M. Saujon. Ah ! quel bonheur ! Cher vieil ami ! Lui qui ne sort jamais ! Maman, ajouta-t-elle, en se penchant, câline, pour solliciter un baiser, dites que vous me pardonnez. Cela me gâterait mon plaisir de vous savoir fâchée contre moi. »

Rassurée par le sourire indulgent de sa mère, Gabrielle rejoignit Jeanne et Blanche déjà parties à la rencontre des visiteurs afin de les guider vers le point de réunion.

« M. Pierre n'est plus en uniforme », murmura Blanche, désappointée.

Gaby se mit à rire.

« Moi, qui me réjouissais... »

Blanche murmura encore quelques mots, mais Clairon, son chat, lequel se prélassait sur ses bras selon sa coutume, fut seul à les entendre...

Après avoir hésité un moment, Pierre s'était décidé à amener petit Greg : ils poussaient tous les deux le fauteuil roulant.

Le jeune homme présenta son protégé comme un orphelin qui lui avait été confié, et, pour que nulle idée de domesticité ne s'attachât à sa personne, il rendit lui-même à son oncle tous les petits services que réclamait son installation.

Le cercle reformé autour de l'oncle Charlot, voyant Greg un peu esseulé, Jeanne, apitoyée par cette qualification d'orphelin qui représentait à ses yeux un si lourd fardeau de peines, lui proposa :

« Voulez-vous que nous regardions des images, ou bien aimez-vous mieux venir voir les lapins? Ils sont très drôles, les lapins, tout à fait apprivoisés. »

Greg consulta Pierre du regard.

« Va, mon petit, va », fit celui-ci d'un ton affectueux.

On profita de l'absence des deux enfants pour questionner le jeune homme au sujet de son protégé.

En apprenant qu'il avait été élevé aux Égrats et connaissait Catherine Dortan, Mme Calixte s'écria :

« Mais c'est aux Dortan que nous avions confié Marc après sa fièvre cérébrale. Ah ! il les connaît... Je vais peut-être apprendre par lui le motif qui les a fait agir d'une manière tellement inexplicable autrefois. On

avait été si bon pour Marc, dans cette famille, qu'au jour de l'an suivant, j'ai envoyé des cadeaux à tout le monde. Le paquet m'est revenu avec cette mention : « Refusé par le destinataire. » N'y comprenant rien, j'ai écrit : on ne m'a pas répondu. Cela a coupé court à toutes relations entre les Dortan et moi, naturellement.

— C'est une bien vieille histoire, pour que Greg en soit instruit. Songez, madame, qu'il n'a guère que douze ans.

— Le fait est trop singulier pour n'avoir pas laissé de traces durables dans la mémoire des Dortan. Les paysans n'oublient guère les événements grands et petits qui leur surviennent. En fréquentant vos vignerons, vous serez vite frappé de cette particularité. Questionnez-les. Ils vous raconteront toujours avec les mêmes détails précis, faisant image, les mêmes mots, les mêmes gestes, les incidents qui ont marqué dans leur vie; et vous verrez combien il en est de puérils. A plus forte raison doit-on se souvenir d'un fait comme celui-là : des présents refusés; de beaux présents, je vous assure. J'étais si reconnaissante des soins donnés à mon filleul que je n'avais pas lésiné. Oh! petit Greg a dû entendre parler de cela.

— Si vous pensez pouvoir tirer de lui des éclaircissements, rien de plus simple que de l'interroger, madame », répondit Pierre.

Puis, se tournant vers Blanche qui s'informait de son cousin, il causa longuement de Marc, si heureux de parler de lui et de n'avoir que du bien à en dire.

« Tout marchera-t-il de même à présent que vous ne serez plus là pour le stimuler au besoin? observa M. Lavaur.

— Il a de Mortagne, un excellent camarade et un bon exemple. Comme ils suivent tous les deux le cours de Saumur, ils se réunissent presque toujours pour travailler.

— Marc suit un cours? Et il prépare un examen? s'exclama sa marraine. Quelle idée!

— Une idée lumineuse, maman, déclara Blanche.

— Oh! toi! si on te demandait conseil, on enrégimenterait la France en bloc, repartit M. Lavaur.

— Ce ne serait pas déjà si sot... Au moins on n'entendrait pas dire, comme Gaby le lisait hier matin à bonne maman, que les Anglais prennent vis-à-vis de nous des airs arrogants.

— La voilà qui se mêle des affaires du pays! s'écria son père, levant les bras d'un air comiquement désespéré. Autrefois, à quinze ans, une petite fille, — il appuya, non sans ironie, sur le qualificatif, — n'avait souci que de sa poupée. »

Mme Calixte, qui d'ordinaire reprenait vivement sa fille de ces incursions en domaine interdit, n'avait pas paru entendre.

Distraite, une ombre sur sa physionomie, elle nouait et dénouait les deux pans de son écharpe de dentelle d'un mouvement machinal et tout à fait inconscient.

« A quoi penses-tu, Marie? » demanda M. Lavaur, en posant d'un geste affectueux sa main sur celle de sa femme.

Celle-ci releva les yeux, sourit et répondit en toute sincérité :

« Je pensais à Marc. »

Mais elle ne dit pas à quel propos...

On put croire que son esprit n'avait point quitté le sujet agité tout à l'heure, car, sitôt Greg revenu, elle s'informa :

« M. Marcenay m'a dit que vous connaissiez la famille Dortan, mon petit ami.

— Oui, madame, répondit Greg, ne soupçonnant pas où devait aboutir cette question.

— Les Dortan n'ont jamais parlé devant vous d'un enfant qui leur a été confié jadis et qui s'appelait Marc Aubertin?

— Le comte de Trop... murmura-t-il d'une voix altérée.

— Oui, c'est cela; c'est le surnom qu'on lui donne en famille. Eh bien, qu'en disaient-ils, du comte de Trop, les Dortan?

— Qu'il était doux comme un agneau.

— C'est tout?

— Oui, madame.

— On n'a jamais raconté devant vous des choses le concernant? »

Greg, les lèvres serrées, fit de la tête un signe négatif.

« Ils ne regrettaient pas de rester sans nouvelles de leur ancien pensionnaire, vos amis?

— Ils n'en disaient rien. »

La voix de Greg tremblait un peu. Il alla se réfugier auprès de Marcenay, espérant couper court à des questions qui l'affolaient, lui faisaient perdre tout sang-froid.

Le voyant secoué d'un frisson nerveux, Pierre le crut pris de la fièvre.

Il se leva.

« Mon petit compagnon de route doit être fatigué du voyage. Il est neuf heures, du reste. A cette heure-là, d'habitude, vous êtes depuis longtemps dans votre lit, mon oncle. »

Le vieillard inclina la tête en souriant. Il serait resté volontiers un moment de plus, mais il n'en manifesta rien.

« Et Mme Saujon! s'écria tout à coup bonne maman, ne la verrons-nous pas ce soir? Je m'attendais toujours à ce qu'elle parût... »

La bonne dame disait cela par politesse : elle y songeait à l'instant pour la première fois!

« Ma tante digère », prononça Pierre d'un ton doctoral.

Puis, riant :

« Elle m'a imposé comme devoir de reconnaissance l'obligation d'apprendre à soigner son estomac. Voici ma première ordonnance : une demi-heure avant les repas, cachet mystérieux — ce n'est que du bicarbonate de soude, je vous le confie — pris dans le recueillement et le repos absolu. J'ai déjà reçu à ce propos les bénédictions de la cuisinière que ma tante allait tarabuster au moment du coup de feu. Pendant le repas, mastication appliquée et persévérante, ce qui l'oblige à peu parler. »

L'oncle Charlot fit entendre un petit rire non exempt de malice.

« N'est-ce pas que nous avons été tranquilles, mon oncle? »

Le vieillard appela Greg à lui d'un geste caressant et le montra du regard à Pierre.

« L'oncle Charlot veut sans doute que je vous dise combien son nouveau voisin de table a été attentionné.



— Oui, oui, balbutia l'infirme.

— Ma tante a trouvé très doux de n'avoir qu'à s'occuper d'elle. Aussi l'avons-nous laissée toute béate, en face d'une tasse d'un thé préparé de mes mains et que, par ordre du médecin qu'elle s'est choisi en ma personne, elle doit savourer en somnolant, à petite dose. C'est ce qui nous a privés ce soir de sa compagnie », ajouta Pierre avec un grand sérieux.

Autour de lui des sourires discrets traduisaient sa phrase qui, en bon français, devait s'entendre : « autant de gagné ».

Mme Saujon n'était sympathique à personne. la vieille Mme Lavaur, elle-même, ne l'aimait pas, et c'était le côté plaisant de leurs relations, cette antipathie, qui, au reste, était mutuelle.

Indispensables l'une à l'autre pour la partie de besigue qui leur était chère, elles se voyaient tous les jours; mais elles ne se passaient rien.

Il était bien rare qu'un après-midi s'écoulât sans qu'elles échangeassent quelques mots piquants, allant parfois jusqu'à l'aigreur; ce qui ne les empêchait pas, en se quittant, de se donner rendez-vous pour le lendemain.

Toute la famille accompagna Pierre et son oncle jusqu'au seuil du jardin.

Une fois sur la route, le jeune homme, un peu inquiet de Greg, lui demanda :

« Tu as toujours froid ?

— Pas tant que tout à l'heure.

— Cela ne fait rien, cours jusqu'à la maison pour te réchauffer. Tu diras à Malauvert de tenir un fauteuil prêt, au bas du perron. Et, en nous attendant, tu allumeras les bougies de mon oncle. »

Greg obéit, heureux de cet instant de solitude. Il était dans un état d'agitation indescriptible et articulait, tout en courant, des phrases incohérentes.

De temps en temps, il s'arrêtait comme pour reprendre haleine. En réalité, il luttait, s'efforçait de se dominer afin de paraître calme devant le domestique à qui il avait à transmettre des ordres.

« Allons, Greg, fais-toi une raison, se répétait-il pour s'encourager. Tu apprendras à te taire; te voilà averti... Faut-il, tout de même! faut-il que je sois venu justement demeurer à côté de... Ah! Seigneur! Seigneur... »

Et il se remettait à divaguer de plus belle.

Mme Saujon dormait dans son fauteuil. Ce fut Pierre qui présida au coucher de son oncle. Greg voulut à toute force l'aider. Le vieillard se laissa dorloter avec un plaisir manifeste. Il était ravi de sa petite équipée; le sommeil le prit tout de suite, comme un enfant.

P. Perrault.

(La suite prochainement.)

ACADÉMIE DE BEAUX-ARTS

A Paul et Marcel.

I

C'était une heureuse famille que la famille Gandrons, et, depuis tantôt douze ans que la fortune était entrée dans cette maison, pas un nuage n'avait assombri l'horizon : Jeanne et Amélie, de gentilles gamines étaient devenues de ravissantes jeunes filles, admirablement élevées; leur mère leur donnait l'exemple de toutes les vertus et de toutes les qualités de la femme d'intérieur; leur institutrice, Mlle Hélier, continuait auprès d'elles, comme amie, sa mission toute de confiance; et, au milieu de ces quatre femmes, M. Gandrons, choyé, gâté, comme le méritait sa vie entière, toute de travail, de dévouement et de tendresse, laissait rayonner son visage où luisaient, de contentement, des yeux que venait parfois ternir, pour un moment, une larme attendrie.

Oui, c'était une heureuse famille, dont chaque membre se savait aimé des autres et pouvait compter sur eux. Toutes les chances, d'ailleurs : pas une maladie, pas un ennui, pas un accroc. Ainsi, pour payer son hôtel de l'avenue Kléber, Gandrons avait retiré ses fonds, déposés chez un banquier, juste quinze jours avant la banqueroute de celui-ci. Le reste à l'avenant.

Le 1er janvier 189..., vers huit heures du soir, on finissait de dîner et, tout en prenant son café, le chef de la famille promenait un regard réjoui sur son entourage habituel, augmenté pour la circonstance du vieux couple

Durand, des amis de jadis, du temps où l'on n'était pas riche, et de trois parents pauvres, les Grangier.

« Voyez-vous, mes amis, s'écria Gandrons, nous avons tenu, ma femme et moi, à être dans l'intimité aujourd'hui et vous ne nous en voudrez pas, j'en suis sûr, d'avoir préféré un dîner... comment dirai-je?... d'amitié, d'affection, au grand tralala des cérémonies. Nous n'avons prié ni les Martin-Bouvert, ni les Chinegrand, ni les Poston, bien que ce soient de proches parents, parce que...

— Ne cherchez pas vos phrases, mon neveu, interrompit la vieille tante Raphaële Grangier. Les Martin-Bouvert sont des crocodiles! Quand nous refusons leurs invitations, ils nous traitent d'orgueilleux mendiants; lorsque nous les acceptons, ils nous appellent mendiants-parasites. Quant aux Chinegrand et aux Poston, ils nous regardent du haut de leurs écus et ne daignent ni nous inviter, ni même nous parler lorsque nous les rencontrons par hasard. Aussi, moins nous voyons tous ces gens-là, mieux cela nous plait. A votre santé, mon neveu; à la vôtre, ma nièce; à vous, mes enfants et mademoiselle Hélier; à vous, nos bons Durand; à tous une heureuse année. »

Et l'on passa au salon.

II

Le lendemain, à peu près à la même heure, la famille se trouvait encore réunie à table, mais la joie de la veille était partie. Le père avait le front soucieux, lui si gai d'ordinaire, et cela suffisait pour jeter une note mélancolique dans les conversations. Gandrons avait peu mangé, malgré les tendres instances de sa femme, qui, habituée à lire sur le visage de son mari comme en un livre ouvert, avait deviné qu'une préoccupation angoissante, ou tout au moins sérieuse, tenaillait l'esprit de l'excellent homme.

Lorsque les domestiques se furent retirés, Gandrons se redressa, retrouva son air calme, et son regard, d'abord voilé, reprit l'éclat lumineux et profond qui était son plus grand charme.

« Ma chère Suzanne, et vous, mes enfants, j'ai à vous faire une communication importante... — grave même... — ne vous en allez pas, mademoiselle Hélier, vous n'êtes jamais de trop dans nos affaires de famille... Oui, grave... et... et... pénible... »

A ce mot, et d'un commun mouvement, la mère et les jeunes filles se précipitèrent vers lui pour l'embrasser, tandis que Mlle Hélier, regagnant sa place, lui tendait la main à travers la table.

« Merci, mes chéries; merci, mademoiselle. Allons, calmez-vous... vous voyez combien je suis calme moi-même. Reprenez vos chaises; là... et écoutez-moi. »

Alors doucement, tendrement, employant les mots les moins inquiétants, Gandrons leur dit que, dans la journée, il avait reçu la nouvelle d'un désastre, vingt-cinq mille francs de rente qui leur manquaient d'un jour à l'autre; il avait couru aux renseignements, vu par ses yeux, compté avec Giraud, dans l'usine de qui il avait mis le capital; tous comptes faits, il leur restait l'hôtel de l'avenue Kléber, la moitié du matériel de Giraud, c'est-à-dire environ cent mille francs, et les quelques valeurs en portefeuille qu'il avait toujours comme en-cas. Donc, une fois tout réalisé, on serait non dans la misère, mais dans la gêne, parce que le matériel, vendu comme cela brusquement, ne donnerait pas la moitié de sa valeur vraie, non plus que l'hôtel, le cheval, la voiture, etc.

Les femmes écoutaient, le coude sur la table, les yeux rivés aux siens, un peu angoissées mais vaillantes; et pas une larme, pas une de ces explosions de chagrin que le père semblait redouter, ne vint ajouter un surcroît d'amertume à sa propre douleur. Car il souffrait réellement, atrocement, le pauvre brave homme, à la pensée que tout son cher monde allait, du jour au lendemain, se trouver privé du luxe, du bien-être, qui formaient un si joli cadre à la beauté des jeunes sœurs, à la grâce de Mme Gandrons.

Quand il s'arrêta, soit pour dompter son émotion, qu'il refusait de laisser voir, soit pour attendre des questions faciles à prévoir,

une seule exclamation se fit entendre. C'était Suzanne qui pensait tout haut, et, d'un mot, montrait toute la bonté de son cœur. Elle disait :

« Ah ! les pauvres Grangier ! »

Ces Grangier étaient la tante Raphaële, son mari et sa fille, les invités de la veille, à qui, depuis douze ans, Mme Gandrons servait une pension de dix-huit cents francs pour parer à l'insuffisance de la retraite du père, ancien petit percepteur en province.

Les voyant si calmes, Gandrons eut peur qu'elles n'eussent pas bien compris. Pourtant, ce que venait de dire Suzanne... Néanmoins, il recommença son récit, appuyant un peu plus sur les conséquences, puis s'arrêta parce que Jeanne et Amélie, Suzanne et Mlle Hélier l'entouraient, lui parlaient tendrement, trouvant des phrases douces pour le consoler, tout comme s'il eût été seul atteint par la catastrophe et qu'elles y fussent restées complètement étrangères.

Puis, l'heure s'avançant, on s'embrassa beaucoup et l'on se retira pour la nuit, chacun chez soi.

III

M. Gandrons suivit sa femme dans sa chambre, où, à peine entrée, Suzanne, un peu frémissante, l'interrogea :

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a au juste, mon pauvre ami ?

— Ce que je vous ai dit tout à l'heure.

— Bien, mais les détails? Je n'ai pas voulu te questionner devant les enfants, pensant bien que tu savais mieux que moi ce que tu avais à dire. Mais, maintenant que nous sommes seuls, confie-moi tout, mon cher Maurice.

— Eh bien, voilà. Absorbé par son invention... tu sais, ce fameux engin qui doit récupérer la chaleur perdue des machines motrices ?...

— Je sais, sans savoir, tu comprends. Mais enfin je connais les rêves de Giraud... en gros. Continue.

— Absorbé par son invention, Giraud n'a pas surveillé ses ateliers. Depuis des mois, il me l'a avoué, il a cessé d'exercer ce contrôle minutieux dont un industriel ne doit jamais se départir et tout allait à la diable.

— Hélas !...

— Il y a eu du coulage, beaucoup de coulage ; une mauvaise fabrication ; de fortes commandes manquées et refusées ; de grosses réparations nécessitées par la négligence des ouvriers ou des contre-maîtres, ennuyés de voir que le patron semblait se désintéresser de leur travail ; que sais-je encore ?

— Et alors ?

— Alors, au lieu de m'avertir tout de suite...

— Comme il l'aurait dû.

— Oui, comme il l'aurait dû, le pauvre Giraud !

— Tu le plains ?

— Parbleu ! Il est assez puni, le malheureux ! Et toi aussi, tu le plains, j'en suis sûr.

— Peut-être. Enfin, tu disais ?...

— Je disais que Giraud ne m'a pas averti parce qu'il croyait toujours parfaire son invention le lendemain, toucher au but et qu'il escomptait en pensée les bénéfices futurs pour boucher les trous par où filait l'argent. Une grosse échéance arrive, il ne peut y faire face, emprunte à un taux usuraire, se trouve dans l'impossibilité de rembourser à la date fixée, se débat, perd la tête, compromet nos intérêts de plus en plus et enfin arrive à la catastrophe : la ruine, la liquidation désastreuse, etc...

— Et tout cela sans rien te dire. Oh ! que c'est mal ! Un homme qui te doit tout ?

— Il va me devoir plus encore, maintenant, fit Gandrons avec un demi-sourire.

— Tu plaisantes ? C'est pour me donner du courage ? Va, je n'ai pas besoin de cela ; je suis vaillante. Nous sommes assez jeunes et bien portants...

— Oui.

— L'honneur est sauf...

— Dieu merci !

— C'est plus qu'il n'en faut pour garder de l'espoir. Je suis vaillante, je te le répète.

— Je le sais, ma chère femme. Et nos filles ! Ont-elles été assez braves et gentilles, les mignonnes ?

— Et Mlle Hélier aussi, la chère bonne amie.

— Oui, oui, vous êtes autour de moi comme quatre anges... autour d'un caporal.

— Ne ris pas, Maurice ; je vois que tu te forces et je ne le veux pas. Envisageons la situation sous son vrai jour et examinons les décisions à prendre. »

Ils passèrent la plus grande partie de la nuit à cet examen. Finalement on résolut de ne pas vendre l'hôtel, mais de le louer tout meublé. Combien? Ah ! dame, pas grand'chose ! Il est bien petit et l'on est si pressé ! Voyons? Quatre mille cinq cents francs ? Ce sera tout le bout du monde. Bien entendu, on vendra le cheval ; quoi ? un millier de francs tout au plus. Puis la voiture, bien. Les bijoux? ces dames en ont si peu, en dehors des souvenirs.

« Enfin, on verra, dit Suzanne, parce que les bijoux ne tiennent pas de place comme une voiture et ne mangent pas comme un cheval. On peut les laisser dans un tiroir ; une ressource en cas de besoin.

— Eh bien, tous calculs faits, toutes dettes payées, répondit Gandrons, il doit rester... Et le matériel de Giraud que j'oubliais ! Nous en avons la moitié.

— Va-t-il vendre? interrogea sa femme.

— Non, Giraud ne vendra pas. Il offre de faire rembourser la part du matériel avec une perte de vingt-cinq pour cent, par annuités, en dix ans... C'est à voir... ou bien continuer les affaires, mais avec la certitude de n'avoir aucun bénéfice pendant trois ou quatre ans. Seulement, après, les affaires reprendront...

— Pour retomber à plat comme aujourd'hui ! Va, mon ami, il vaut mieux le remboursement.

— Oui, et, si l'on compte l'intérêt à quatre, cela fait dans les trois mille. Les valeurs qui sont là, dans le secrétaire, donnent quinze cents environ ; la location de l'hôtel... mais il y a les impôts, les réparations, et puis on n'est pas sûr de louer toujours... Mettons trois mille net. Tout cela fait... trois... quatre mille cinq... sept mille cinq. Et les dettes, combien ?

— Jamais beaucoup, à cause de l'ordre extrême qui règne dans la maison. Mlle Hélier, la chère amie, tient les comptes et s'entend comme personne à diriger la barque. Voyons les dettes? couturière, modiste, la nourriture, l'avoine, le fourrage, tout au plus sept ou huit mille francs.

— Allons, ma pauvre chérie, il nous restera bien juste sept mille francs de revenu. Ce n'est guère pour quatre.

— Pour cinq, mon ami.

— Oh ! crois-tu que nous puissions penser que Mlle Hélier...

— Elle offrira de rester, et, comme elle est seule au monde, nous accepterons. Songe donc, voilà quinze ans qu'elle est avec nous ; elle est venue à la maison quand Jeanne avait à peine trois ans.

— Et nous ne lui donnions pas grand'chose.

— Elle venait de passer ses examens, et depuis elle ne nous a jamais quittés.

— Oui, mais elle n'a que... quel âge a-t-elle au juste ?

— Trente-cinq ans.

— Elle est jolie, instruite et bonne ; elle peut se marier.

— Tu sais bien qu'elle a toujours refusé ; Gaston de Champois, par exemple.

— Dans le temps, oui; mais maintenant? Enfin, nous verrons. Mettons sept mille francs pour cinq. Tu trouves que?...

— Je trouve que c'est énorme d'avoir cela. Il fut un temps où nous aurions été bien contents d'être riches à ce point. »

Et la conversation continua sur ce ton jusqu'au jour.

IV

Pendant ce temps, les deux sœurs, Amélie et Jeanne, causaient aussi dans leur chambre. En y entrant elles avaient commencé par tomber dans les bras l'une de l'autre et par verser une quantité raisonnable de larmes. Défaillance, chagrin, quoi? Pas du tout. Détente nerveuse, simplement. Chacune avait bientôt essuyé les yeux de l'autre et elles s'étaient assises sur un sopha :

« Dis, Jeanne, qu'est-ce que nous allons faire?

— Je ne sais, mignonne. Papa décidera.

— Pour les grandes affaires, bon. Mais

nous? Il faut chercher, nous remuer; nous devons avoir quelque chose à faire; je ne sais pas quoi, mais...

— Ah! d'abord, oui, il faut vite écrire à Mlle Thion et à Mme Grand pour décommander les robes et les chapeaux choisis ce matin.

— Tu vois bien. Et après?

— Après... après... c'est tout.

— Oh! que non! Combien as-tu d'argent?

— Tiens, c'est vrai; mais au moins cinq cents francs; et toi?

— La même chose. Nous donnerons cela à Mlle Hélier pour payer les gages des domestiques.

— Oh! chérie!

— Et après?

— Après?... Nous vendrons nos bijoux, nos bibelots, tout.

— C'est ça! Comme tu as de bonnes idées! »

Et alors commencèrent à défiler les plans les plus splendides, tous irréalisables, d'ailleurs, mais empreints de la plus tendre affection pour le père, la mère et Mlle Hélier.

A trois heures du matin, il était décidé qu'on proposerait à papa d'aller habiter les environs de Versailles « où la vie est bien moins chère, tu sais, Jeanne ». On aurait une maison avec jardin, des poules, des lapins. « Et nous pourrions même emmener tante Raphaële et son monde, n'est-ce pas, Amélie? »

En somme, après plusieurs heures de projets bizarres, les jeunes filles étaient arrivées à une solution assez raisonnable, ce dont elles n'étaient pas peu fières.

Elles dormirent comme si rien n'était advenu.

V

Mlle Hélier, qui n'avait pas voulu suivre Jeanne et Amélie chez elles, était, de son côté, rentrée dans sa chambre et s'était, tout de suite, mise à écrire une lettre :

« Bien chère Madame,

« Depuis de longues années vous m'avez dit maintes fois que je pourrais avoir recours à vous en cas de besoin. Je frappe à votre porte. Le malheur vient de tomber chez mes excellents amis Gandrons, qui se trouvent presque tout à fait ruinés.

« Je ne puis, ni ne veux rester à leur charge. Voici mon projet : je désire, soit seule, soit avec mes élèves Jeanne et Amélie, fonder un cours, une sorte d'académie des Beaux-Arts : peinture, littérature, musique, au choix. Vous savez que Jeanne a un joli talent d'aquarelliste et qu'Amélie chante comme un rossignol. Elles ont, en outre, toutes deux, ce qu'il faut pour bien professer : la patience, la bonté et le courage. Voulez-vous m'aider? Je sais que vous me répondrez : oui; et, sans attendre, je vais vous dire ce que vous pourrez faire pour moi.

« Mais vous avez déjà deviné qu'il s'agit de nous mettre à la mode parmi vos nombreuses relations de Passy et des Champs-Élysées. C'est cela même et je suis si sûre de votre bonté que je considère notre succès comme assuré. Merci d'avance, chère bonne Madame et amie.

« Permettez-moi de baiser vos belles mains comme lorsque j'étais enfant et laissez-moi me dire votre toujours tendre, respectueuse, reconnaissante et dévouée,

« MARTHE HÉLIER. »

« *P.-S.* — Par le temps qui court, on joue beaucoup la comédie, un peu partout... et ailleurs. Nous pourrions avoir des séances de diction, ce qui ne serait pas mal, et nous charger de faire répéter les rôles à nos élèves, jeunes filles ou jeunes femmes, ce qui serait mieux. Ayez la bonté de me dire ce que vous pensez de mon idée. »

Et puis, l'adresse : « Madame la générale Renoulx, 223, avenue du Bois de Boulogne. »

VI

Ah! il y eut de grandes batailles, les jours suivants, chez les Gandrons! et des joutes oratoires, et des conciliabules, auxquels prit part, avec voix délibérative, comme elle disait, la bonne Mme Renoulx que tout le monde, parmi ses amis, appelait « la Maréchale ». Ce fut un assaut de générosité, de

délicatesse ; et tous ces gens qui avaient reçu sans broncher le choc pénible du 2 janvier, se laissaient aller à pleurer dans les petits coins, devant les preuves de dévouement et d'abnégation que chacun donnait aux autres.

Enfin la générale fait triompher, de haute lutte, le projet de Marthe Hélier, avec les conditions stipulées par Gandrons et les sous-conditions ajoutées par elle-même.

« Résumons-nous, dit-elle, de sa voix claire. Le rez-de-chaussée de l'hôtel sera transformé en salles de cours, ateliers, etc., pour l'académie que fonde Mlle Hélier avec Mlles Jeanne et Amélie Gandrons comme sous-directrices, professeurs et associées. M. et Mme Gandrons prendront la chambre... Non, au fait, on s'arrangera comme on pourra. Mlle Hélier et ses associées payeront à M. Gandrons un loyer de trois mille francs... pas d'observations, s'il vous plaît... c'est convenu, archi-convenu... par semestre et d'avance, garanti par Mme Renoulx, ici présente, saine de corps et d'esprit... oui, monsieur ! vous avez beau rire... saine d'esprit autant que de corps. Mlle Hélier sera logée, nourrie, chauffée, etc., et, par-dessus le marché, aimée, choyée comme devant, par la famille Gandrons. C'est cela, embrassez-la, elle le mérite cent fois. Et moi aussi ? Eh bien, embrassez-moi et laissez-moi finir... M. Gandrons acceptera de Mme Renoulx, qui se fait vieille, bien qu'elle n'en ait pas l'air... dame ! mes chères petites, je cours sur mes soixante-cinq ans... acceptera une indemnité annuelle de cinq mille francs... comment ? j'avais dit trois mille ? Pas du tout, vous aviez mal entendu ; les trois mille c'était le semestre de loyer... de cinq mille... Ah ! si vous me coupez encore la parole, tout est rompu et ce sera six !... On me vole pour plus de douze mille francs par an, mes bons amis ! alors... de cinq mille... quoi, quatre ? J'ai dit cinq et je n'en rabattrai pas un fifrelin !... Nous disons : une indemnité de cinq mille francs... Bon Dieu ! vous êtes tout à fait insupportables... Et vos vieux Grangier ? Vous n'y pensez donc pas ?... Ah ! cela vous clôt le bec ! Ce n'est pas dommage... cinq mille... pour surveiller, gérer et administrer la fortune immobilière de ladite Mme Renoulx, qui a maisons à Paris, bois, fermes et château en province... mais pas en Espagne. Et maintenant, comme eût dit mon pauvre cher général : « Soldats, je suis content de vous. Rompez. »

VII

Deux mois après, une longue file de voitures s'arrêtait trois fois par semaine devant l'hôtel de l'avenue Kléber, sur le mur duquel, près de la porte, se trouvait une simple plaque de marbre portant en lettres dorées les mots : « Beaux-Arts ».

De Granvelle.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XVI. — Retour offensif.

La petite troupe s'était installée à la Tour, et, après les quelques heurts et difficultés inévitables en toute mobilisation, déménagement ou emménagement, les choses commençaient à se tasser et à prendre bonne figure. Les nomades pillards qui s'étaient rués sur Massey-Dorp, en trouvant la maison abandonnée, avaient totalement négligé l'antique forteresse phénicienne, avec son pittoresque manteau de lierre et ses créneaux démantelés qui leur paraissaient bons tout au plus à loger des hiboux ; l'intérieur, aménagé soigneuse-

ment par Mme Massey pour servir de nid à Colette devenue Mme Hardouin, les meubles, le linge et les provisions de bouche étaient restés intacts.

A vrai dire, ces ressources, très suffisantes pour un jeune ménage, devenaient singulièrement étroites lorsqu'on énumérait les hôtes auxquels maintenant il s'agissait de pourvoir. Mais quoi ! à la guerre comme à la guerre ! Et les mille soins, la nécessité de s'ingénier, de suppléer par la bonne humeur à ce qui pouvait manquer au confort, vinrent fort à propos faire diversion aux idées noires qui, malgré qu'elle en eût, ne cessaient d'assiéger la pauvre Mme Massey, et qui sont si naturelles à ceux dont la vue s'en va !

Colette étant chez elle, dans son propre domaine, avait résolu de faire des miracles s'il le fallait, et, pour la première fois qu'elle avait des visiteurs, de ne les laisser manquer de rien. Lina et la brave Martine l'aidaient de leur mieux dans son œuvre. Gérard pourvoyait au gibier et l'assaisonnait de tant de bonne humeur que plusieurs jours passèrent sans que personne s'aperçût de la monotonie d'une alimentation de Peaux-Rouges.

Martial Hardouin s'était paisiblement remis à ses études archéologiques, et comme l'air pur qui environnait la Tour semblait avoir du premier coup ranimé le blessé, tout le monde se sentait de bon courage et, supposant que cette situation ne durerait guère que deux ou trois semaines, quatre au plus, on acceptait gaiement les difficultés, et l'on ne prévoyait point de complications.

Tous les matins on tirait le lit du blessé sur la pelouse, au lieu même où Tottie, descendue de son petit hamac, avait voulu à tout prix ramasser des pâquerettes et avait failli payer si cher ce caprice. Là, il aspirait largement l'air embaumé qui, soufflant de l'ouest, lui apportait avec la santé tous les parfums des coteaux environnants, tantôt prêtant l'oreille à la lecture que sa sœur lui faisait assidûment, tantôt admirant avec elle les ébats de Goliath et de Tottie qui avaient repris leurs jeux sans paraître se souvenir des épreuves récentes.

Pendant que chacun se livrait ainsi à ses goûts ou à ses occupations favorites, M. Weber ne perdait pas son temps, étant de ceux qui ne peuvent pas plus se passer de combiner quelque invention nouvelle que l'abeille de façonner les figures géométriques de sa ruche ou le castor de bâtir sa maison avec la truelle dont la nature l'a pourvu. Dans les dangers, dans la hâte des retraites subites, on l'avait toujours vu fidèle à son instinct, chercher de son gros œil myope quelque chose à agencer, à manipuler, à *perfectionner;* et comme ce génie était invariablement tourné vers l'utile ou l'agréable, on en pouvait rire parfois, mais il était impossible de ne pas rendre hommage aux résultats qui en sortaient. Jadis prisonnier chez les Matabélés, ayant trouvé de vieilles carabines hors d'usage, il avait goûté un plaisir d'artiste à les réparer, à les fourbir, à restituer en leur état de neuf ces armes surannées. De même à la Tour, tandis que la vie bruissait au-dessus de sa tête, il se livrait dans son atelier souterrain aux douceurs du travail manuel, entreprenant la construction d'un nouveau canon, qu'il voulait en fonte d'acier, passant en revue l'un après l'autre tous les fusils de la colonie, fabriquant des cartouches, remplissant en un mot les devoirs d'un bon armurier et d'un grand maître de l'artillerie.

Bien lui en prit, et à ses amis, de cette judicieuse précaution, car de nouveaux périls menaçaient la petite colonie.

Il y avait dix jours qu'elle s'était établie à la Tour phénicienne et lord Fairfield devait être considéré comme en bonne voie de guérison. On commençait à parler sérieusement de se remettre en route vers la côte du Mozambique et la seule objection pratique était le manque de provisions de bouche indispensables dans un pareil voyage. Gérard et son père travaillaient activement à y pourvoir en allant chaque jour à la chasse pour fournir aux ménagères les pièces de venaison qu'elles fumaient aussitôt sur de grands feux de branches vertes, sous la direction de Le Guen.

Au cours d'une de ces expéditions, il advint que Phanor donna des signes d'inquié-

tude, humant l'air vers le nord en exhalant quelques grondements à demi étouffés. Gérard grimpa sur un arbre, explora la plaine et distingua nettement une troupe indigène de cinq à six cents hommes en marche vers la Tour.

Les deux chasseurs s'empressèrent d'en reprendre le chemin pour la mettre en état de défense. Comme ils y arrivaient, ils trouvèrent Martine tout émue.

« Le Guen vous cherche partout!... Il vient de rentrer avec une figure bouleversée et il court maintenant à l'atelier de M. Weber.

— Vous a-t-il dit ce qu'il nous veut?

— Je crois bien qu'en ramassant des champignons dans le ravin, il a vu quelque chose de suspect, des rôdeurs tournant autour de nos fossés... »

Sans un mot, Gérard et son père se dirigèrent vers l'atelier souterrain. Si rapide et discret qu'eût été le colloque, Mme Massey en avait surpris quelques mots.

« Pourvu que ceci ne nous présage pas encore des malheurs! soupira-t-elle en portant la main à son pauvre cœur tant de fois éprouvé.

— Eh! que pouvons-nous craindre, maman, tant que nous sommes ensemble! dit Colette en courant à elle et la faisant asseoir, tandis qu'elle déposait sur ses genoux Tottie que Goliath lui avait abandonnée.

— Vos trois filles sont avec vous, appuya Lina entourant d'un bras affectueux sa chère tête bouclée. Que pouvons-nous craindre? »

Et Tottie, comme une petite perruche, répétait gentiment, passant sa main mignonne sur la joue de la grand'mère :

« Pouvons-nous craindre, bonne maman?...

— Ah! mes chéries, combien il est vrai que tous les périls sont peu de chose si nous les affrontons ensemble!... »

Cependant, MM. Massey et Gérard arrivaient à l'entrée de l'atelier souterrain. Le Guen y était en compagnie de M. Weber. Tout de suite il explique son fait.

« Du nouveau!... J'étais, il y a une heure environ, au fond du ravin, assis à terre et en train d'empiler mes oronges dans un panier, quand j'entends à quelques pas de moi, derrière les broussailles qui masquaient ma présence, deux voix dont l'une était sûrement celle de ce chien de Benoni...

— Eh bien?... que font-ils?... demandait-elle.

— Ils ne se doutent de rien. L'Anglais prend le frais sur son fauteuil de rotin. L'éléphant gambade avec la môme...

— On le fera bientôt gambader d'autre sorte.

— ... Les femmes sont occupées au ménage...

— Et les autres?

— Le vieux et son fils à la chasse avec le chien. Le Guen et Weber, invisibles...

— Ce serait le vrai moment pour se jeter dans la place, car la nuit il n'y faut pas songer, ils se barricadent... Pourquoi nos drôles ne sont-ils pas encore ici?... Ceux du sud ont pris leur position?

— Oui, campés au pied du kopje.

— Ceux de l'est?

— En place au bord du ruisseau.

— Ceux du nord?

— En route. Avant une heure ils seront arrivés.

— Tout est bien compris?

— Tout. A votre coup de sifflet, chacun part au même instant sur trois côtés et s'élance à l'assaut des ouvertures...

« Les voix se sont tues, poursuit Le Guen, j'ai entendu les pas s'éloigner et je me suis hâté d'accourir. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Combien de fusils avons-nous? demanda M. Massey en s'adressant à Weber.

— Onze en parfait état, sans compter vos carabines de chasse. Trois mausers, cinq Martini-Henri, trois snyders à magasin.

— Des cartouches et des balles?

— Pour tout un bataillon.

— Eh bien! preste, à l'ouvrage! Les armes, les munitions, enlevons tout et en place pour la défense de nos remparts!... »

Dix minutes plus tard, les dispositions étaient prises dans la Tour. A chaque ouverture, sur les trois faces de la vieille forteresse, des obstacles entassés — matelas, meubles et couvertures, — de manière à laisser un jour, une sorte de meurtrière pour le canon d'un fusil... et, sur ce fusil, la main

d'un tireur intrépide. Lady Théodora, Colette, Lina elle-même avaient voulu concourir avec les hommes à l'œuvre du salut commun et guettaient la première apparition de l'ennemi.

Près d'une heure s'écoula dans cette attente silencieuse.

Soudain, dans le calme des bois qui entourent d'une ceinture verdoyante et touffue l'antique tour phénicienne, un coup de sifflet retentit, strident et prolongé.

Et, aussitôt, de l'ombre, surgissent des torses noirs, des faces démoniaques qui se jettent en courant vers les murs cyclopéens.

Mais, de ces murs qu'ils comptaient si bien trouver inoccupés, jaillit une série d'éclairs et de détonations. Dix, quinze, cent coups de feu se succèdent en salves nourries sur tous les fronts de défense. Une douzaine d'assaillants sont tombés en hurlant de surprise et de rage... Les autres font volte-face et cherchent un abri dans l'ombre qui les a vomis.

Tout cela n'a pas duré vingt secondes. L'attaque a échoué. Le plan de Benoni est manqué...

Et la vaillante petite garnison de se réjouir, de se féliciter, de se serrer les mains.



« *How very exciting!* dit lady Théodora. Bien plus amusant que la chasse; cent fois!... Avez-vous vu comme ils sautaient en l'air, ces diables noirs, en recevant une balle?...

— Oui, c'était curieux... Un jeté-battu, puis un plongeon, la tête en avant : l'effet de la balle Mauser, réplique Gérard. J'ai déjà vu cela à Boulouwayo.

— L'important, fait observer M. Massey, c'est qu'ils n'ont pas de fusils. Tout au moins je n'en ai pas remarqué... Mais, dans le nombre, il y a des Zoulous magnifiques et dont la sagaie n'est pas à dédaigner.

— Il serait peut-être bon d'opérer une sortie, reprit le jeune homme, ou ces macaques reviendront à la charge.

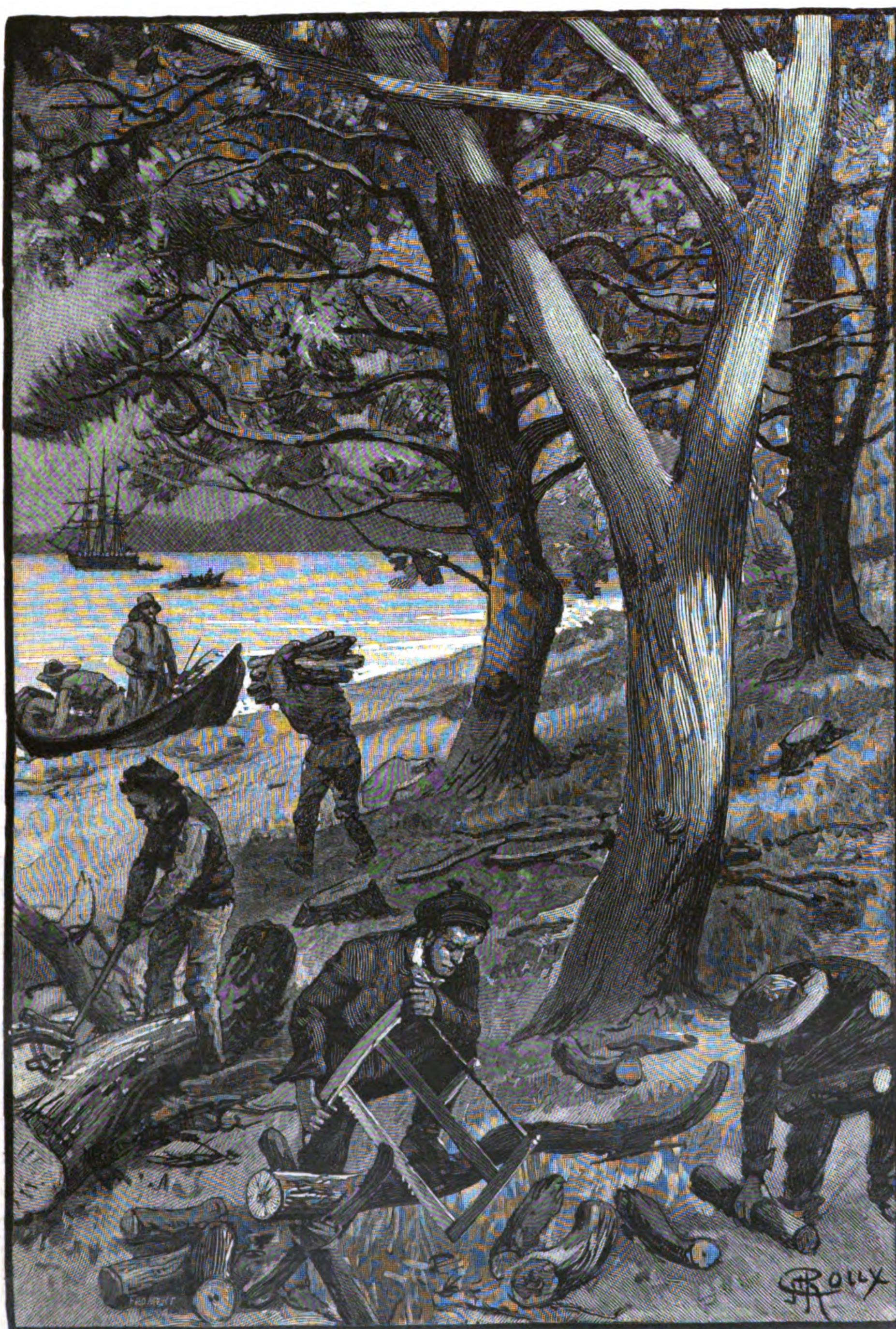
— Je ne le crois pas, répondit le père. La leçon est bonne et portera ses fruits. Ils pensaient nous surprendre. Maintenant qu'ils ont essuyé notre feu, nous devons tenir pour certain qu'ils se tiendront à distance respectueuse... Mais nous perdrions tous nos avantages en descendant en rase campagne, et je n'en suis pas d'avis. »

André Laurie.

(*La suite prochainement.*)

Le Directeur-Gérant. J. Hetzel.

LES HISTOIRES
DE JEAN-MARIE CABIDOULIN



IL FUT FACILE DE S'Y PROCURER DU BOIS (Page 134.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

VI

Vancouver.

L'île de Vancouver, sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, longue de cinq cents kilomètres et large de cent trente, comprise entre le quarante-huitième et le cinquante et unième parallèles, fait partie de la Colombie anglaise voisine du Dominion of Canada dont la frontière la borne à l'est.

Il y a quelque cent ans, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait fondé un poste de trafiquants sur la pointe sud-ouest de l'île, près de l'ancien port de Cardoba, le Camosin des Indiens. C'était déjà une prise de possession de ladite île par le gouvernement britannique. Cependant, en 1789, l'Espagne s'en empara. Peu de temps après elle fut restituée à l'Angleterre par un traité intervenu entre l'officier espagnol Quadra et l'officier anglais Vancouver, dont le nom figure seul dans la cartographie moderne.

Le village ne devait pas tarder à devenir ville, grâce à la découverte de filons d'or dans le bassin du Fraser, l'un des cours d'eau de l'île. Devenu Victoria-City, il est capitale officielle de la Colombie britannique. Puis d'autres villes se fondèrent, telle Nanaimo, à vingt-quatre lieues de là, sans parler du petit port San Juan, qui s'ouvre à la pointe méridionale.

A l'époque où se déroule cette histoire, Victoria était loin d'avoir le développement qu'elle possède aujourd'hui. L'île Vancouver n'était point desservie par le chemin de fer, de quatre-vingt seize kilomètres, qui rattache la capitale à Nanaimo. C'est l'année suivante seulement, en 1864, qu'une expédition allait être entreprise par le docteur Brow, d'Édimbourg, l'ingénieur Leech et Frédéric Wymper à l'intérieur de l'île. Cependant, le capitaine Bourcart trouverait à Victoria toutes facilités pour ses transactions et aussi les ressources qu'exigerait sa nouvelle campagne de pêche. A ce sujet, aucune inquiétude à concevoir.

Dès la première heure, le *Saint-Enoch* avait quitté son mouillage de la lagune. Aidé du

jusant, il descendit le chenal de la baie Marguerite, et donna en pleine mer.

Des vents propices, soufflant de l'est au sud-est, lui permirent de prolonger la côte avec l'abri de la terre, à quelques milles de cette longue presqu'île de la vieille Californie.

M. Bourcart n'avait point envoyé de vigies dans la mâture, puisqu'il ne s'agissait pas de chasser la baleine. Le plus pressé, c'était d'atteindre Vancouver, afin de profiter des hauts cours.

Du reste, on ne signala que trois ou quatre souffleurs à grande distance et dont la poursuite eût été difficile par une mer assez forte. L'équipage se contenta de leur assigner un rendez-vous aux îles Kouriles et à la mer d'Okhotsk.

On compte environ quatorze cents milles jusqu'au détroit de Juan de Fuca, qui sépare l'île de Vancouver des territoires du Washington, à l'extrémité des États-Unis. Avec une moyenne de quatre-vingt-dix milles par vingt-quatre heures, la traversée du *Saint-Enoch* ne durerait qu'une quinzaine de jours, et il porta toute la toile possible, bonnettes, flèches et voiles d'étais.

Toujours la continuation des heureuses chances qui avaient marqué le cours de cette première campagne.

A peu près au tiers de sa navigation, le navire boulinait à la hauteur de San-Diego, la capitale de la Basse-Californie. Quatre jours plus tard, il était par le travers de San-Francisco, au milieu de nombreux bâtiments à destination de ce grand port américain.

« Peut-être est-il regrettable, dit ce jour-là M. Bourcart à son second, que nous ne puissions traiter à San-Francisco ce que nous allons traiter à Victoria...

— Sans doute, répondit M. Heurtaux, puisque nous serions à destination... Mais le chemin fait est le chemin fait... Si nous devons recommencer la pêche aux approches des Kouriles, nous serons très avancés vers le nord...

— Vous avez raison, Heurtaux, et d'ailleurs les informations du capitaine de l'*Iwing* sont formelles... A son avis, le *Saint-Enoch* doit pouvoir aisément se réparer à Victoria et se réapprovisionner pour plusieurs mois. »

Cependant le vent, qui marquait une certaine tendance à faiblir en halant le sud, ne tarda pas à souffler du large. La vitesse du *Saint-Enoch* fut donc un peu ralentie. Cela ne laissa pas de causer quelque impatience à bord. En somme, on n'en était pas à quarante-huit heures près, et, d'ailleurs, dans la matinée du 3 juillet, la vigie signala le cap Flattery, à l'entrée du détroit de Juan de Fuca.

La traversée avait duré seize jours — un de plus que ne l'avait estimé M. Bourcart — le bâtiment n'ayant pas atteint la moyenne de quatre-vingt-dix milles.

« Eh bien... vieux... déclara maître Ollive à Cabidoulin, nous voici à l'entrée du port... et pourtant tu ne cesses de geindre...

— Moi ?... répliqua le tonnelier qui haussa les épaules.

— Oui... toi !

— Je ne dis rien...

— Tu ne dis rien... mais c'est tout comme !...

— Vraiment?...

— Vraiment... et j'entends que ça te grouille dans la poitrine !... Tu grognes en dedans...

— Et je grognerai en dehors, quand ça me plaira ! » riposta Jean-Marie Cabidoulin.

Après les formalités de santé et de douane, le *Saint-Enoch* vint s'amarrer contre un appontement qui faciliterait le déchargement de sa cargaison.

De toutes façons, son séjour à Victoria durerait une quinzaine. Il ne pouvait repartir avant que son équipage eût procédé à quelques réparations en vue, soit d'une nouvelle campagne dans les régions septentrionales du Pacifique, soit d'un retour en Europe.

Le second, les deux lieutenants, les maîtres, auraient donc assez d'occupation pour qu'il fût nécessaire d'y consacrer tout leur temps. Il ne s'agissait de rien moins que de mettre à terre les dix-sept cents barils d'huile. Le capitaine Bourcart devrait, en outre, surveiller ses hommes de près. Les désertions sont à craindre en ces contrées fréquentées des chercheurs d'or, des exploiteurs de placers,

dans l'île de Vancouver et sur les plaines du Caribou de la Colombie britannique.

Il y avait précisément dans le port de Victoria deux bâtiments, le *Chantenay* de Nantes, et le *Forward* de Liverpool, que la désertion d'un certain nombre de matelots laissait en grand embarras.

Toutefois M. Bourcart se croyait, autant qu'on peut l'être, sûr de ses hommes. Est-ce qu'ils ne seraient pas retenus par l'espoir de participer aux bénéfices de cette campagne aussi fructueuse pour eux que pour les armateurs du *Saint-Enoch?...* Néanmoins, une surveillance assez sévère s'imposait, et les permissions de quitter le navire ne devraient être que rarement accordées. Mieux valait incontestablement donner double ration à bord après une pénible journée de travail, que de voir l'équipage courir les taps et les bars, où les matelots ont bientôt fait de mauvaises connaissances.

Quant à M. Bourcart, il eut, en premier lieu, à s'occuper de placer sa cargaison sur le marché de Victoria. Aussi, dès qu'il eut débarqué, se rendit-il chez M. William Hope, l'un des principaux courtiers de marchandises.

Le docteur Filhiol, n'ayant aucun malade à soigner, aurait tout loisir de visiter la ville et les environs. Peut-être eût-il entrepris de visiter l'île, si les moyens de communication n'eussent manqué. Point de routes, à peine des sentiers à travers les forêts épaisses de l'intérieur. Il serait donc contraint de restreindre le cercle de ses explorations.

Au total, la ville lui parut intéressante comme toutes celles qui prospèrent si rapidement sur le sol de l'Amérique et auxquelles le terrain permet de s'étendre indéfiniment. Bâtie avec régularité, sillonnée de rues qui se coupaient à angles droits, ombragée de beaux arbres, elle possédait un vaste parc, et quelle est la cité américaine qui n'en a pas un et même plusieurs?... Quant à l'eau douce, elle lui était fournie en abondance par un réservoir établi à quatre lieues de là, et qui s'alimentait aux meilleures sources de l'île.

Le port de Victoria, abrité au fond d'une petite baie, est situé dans les conditions les plus favorables. C'est le point où viennent se raccorder les détroits de Juan de la Fuca et de la Reine-Charlotte. Les navires peuvent le chercher soit par l'ouest, soit par le nord-ouest. Son mouvement maritime est destiné à s'accroître dans l'avenir, puisqu'il comprendra toute la navigation de ces parages.

Il est juste d'ajouter que, à cette époque déjà, le port offrait d'amples ressources aux bâtiments obligés de se réparer après de longues traversées, la plupart fort pénibles. Un arsenal largement fourni, des entrepôts pour les marchandises, un bassin de carénage, étaient à leur disposition.

Le capitaine de l'*Iwing* avait donné des renseignements exacts à M. Bourcart. Les cours des huiles marines étaient en hausse. Le *Saint-Énoch* arrivait à propos pour en profiter. Les demandes affluaient non seulement à Vancouver, mais aussi à New-Westminster, importante cité de la Colombie, située sur le golfe de Georgie, un peu au nord-est de Victoria. Deux baleiniers, l'américain *Flower*, le norvégien *Fugg*, avaient déjà vendu leur chargement, et — ce qu'allait faire le *Saint-Enoch,* — ils étaient repartis pour la pêche dans le nord du Pacifique.

Les affaires du *Saint-Enoch* purent donc être rapidement traitées entre le courtier Hope et le capitaine Bourcart. La vente de la cargaison se fit à des prix qui n'avaient jamais été atteints et qu'elle n'eût point obtenus sur les marchés d'Europe. Il ne s'agissait plus que de débarquer les barils et de les transporter à l'entrepôt, où ils seraient livrés à l'acheteur.

Et, lorsque M. Bourcart fut de retour à bord :

« Heurtaux, dit-il au second, l'affaire est terminée, et il n'y a qu'à se féliciter d'avoir suivi les conseils de cet honnête capitaine de l'*Iwing!...*

— Huile et fanons, monsieur Bourcart?...

— Huile et fanons... à une compagnie colombienne de New-Westminster.

— Alors nos hommes peuvent se mettre à la besogne?...

— Dès aujourd'hui, et, en se déhalant bien,

le navire devra être en mesure de repartir dans un mois au plus, après avoir passé au bassin de carénage.

— En haut tout le monde! » commanda le second, dont maître Ollive vint recevoir les ordres.

Dix-sept cents barils à débarquer, c'est un travail qui ne demande pas moins d'une huitaine de jours, même s'il s'effectue avec méthode et activité. Les appareils furent dressés au-dessus des panneaux et la moitié des matelots se répartit dans la cale, tandis que l'autre moitié s'occupait sur le pont. On pouvait compter sur leur bon vouloir, sur leur zèle, ce qui dispenserait de recourir aux ouvriers du port.

Par exemple, si quelqu'un eut fort à faire, ce fut Jean-Marie Cabidoulin. Il ne laissait pas hisser un baril sans l'avoir examiné, sans s'être assuré qu'il sonnait le plein et qu'il ne donnerait lieu à aucune réclamation. En permanence près de l'appontement, son maillet à la main, il frappait chaque baril d'un coup sec. Quant à l'huile, il n'y avait pas à s'en inquiéter, elle était de qualité supérieure.

Bref, le débarquement s'opéra avec toutes les garanties possibles, et le travail se poursuivit pendant toute la semaine.

Du reste, la besogne de maître Cabidoulin ne serait pas achevée avec le débarquement de la cargaison. Il faudrait remplacer les barils pleins par le même nombre de barils vides en vue de la nouvelle campagne. Heureusement M. Bourcart en trouva, dans l'entrepôt de Victoria, un stock qu'il se procura à bon compte. Toutefois il y eut à les réparer, à les remettre en état. Gros travail auquel les journées suffisaient à peine, et si le tonnelier ne cessa de murmurer en dedans et même en dehors, il le fit au bruit des mille coups de maillet que le forgeron Thomas et le charpentier Férut frappaient à ses côtés.

Lorsque la cale du *Saint-Enoch* eut été débarrassée, on procéda à un complet nettoyage de la cale et du vaigrage intérieur.

A ce moment, le navire, déhalé de l'appontement, avait été conduit au bassin de carénage. Il importait de visiter l'extérieur de sa coque et de s'assurer s'il n'avait pas souffert dans ses œuvres vives. Le second et le maître d'équipage procédèrent à cette inspection, et M. Bourcart s'en rapportait à leur expérience.

Il n'existait pas à proprement parler d'avaries sérieuses, seulement quelques réparations faciles, deux ou trois bandes du doublage en cuivre à remplacer, quelques gournables à fixer dans le bordage et la membrure, les coutures à regarnir d'étoupe, les hauts à recouvrir de peinture fraîche. Cette besogne s'effectua avec grande activité. Certainement, la relâche à Vancouver ne se prolongerait pas au delà des délais prévus.

Aussi comprendra-t-on que M. Bourcart ne cessât de manifester sa satisfaction, et le docteur Filhiol de lui répéter :

« Votre chance, capitaine... c'est votre bonne chance!... Et si elle continue...

— Elle continuera, monsieur Filhiol, et savez-vous même ce qui pourrait arriver?...

— Veuillez me l'apprendre.

— Ce serait que, dans deux mois, après sa seconde campagne, le *Saint-Enoch* revînt à Victoria vendre une nouvelle cargaison aux mêmes cours!... Si les baleines des îles Kouriles ou de la mer d'Okhotsk ne sont pas trop farouches...

— Comment donc, capitaine!... Est-ce qu'elles trouveraient jamais meilleure occasion de se faire amarrer... de livrer leur huile à des prix plus avantageux?...

— Je ne le pense pas, répondit en riant M. Bourcart, je ne le pense pas. »

Il a été dit que le docteur Filhiol n'avait pu pousser ses excursions hors de la ville aussi loin qu'il l'eût désiré. Dans le voisinage du littoral, parfois il rencontra quelques indigènes. Ce ne sont pas précisément les plus beaux types de cette race de Peaux-Rouges dont il existe encore de remarquables spécimens dans le Far-West. Non, des êtres grossiers, épais de tournure, laids de visage, énormes têtes mal conformées, yeux petits, bouches larges, nez abominables dont les ailes sont traversées d'anneaux de métal ou de brochettes de bois. Et, comme si cette laideur naturelle ne leur suffisait point, n'ont-ils pas

l'habitude, lors des cérémonies et fêtes, de s'appliquer sur le visage un masque de bois plus hideux encore et qui fait, au moyen de ficelles, d'horribles grimaces?...

En cette partie de l'île et à l'intérieur, les forêts sont superbes, très riches en pins et en cyprès surtout. Il fut facile de s'y procurer du bois pour le *Saint-Enoch*. Rien que la peine de le débiter et de le transporter. Quant au gibier, il abondait. M. Heurtaux, accompagné du lieutenant Allotte, put abattre plusieurs couples de daims, dont le cuisinier tira bon parti pour les tables du carré et du poste. Là pullulaient également des loups, des renards, des hermines très fuyardes et difficiles à capturer, recherchées cependant pour la valeur de leur fourrure, et aussi de très nombreux écureuils à queue touffue.

La plus longue excursion du docteur Filhiol le conduisit jusqu'à Nanaimo, et c'est par mer qu'il s'y rendit sur un petit côtre affecté au service entre les deux villes. Là s'élevait une bourgade assez prospère dont le port offre aux navires d'excellents mouillages.

Le trafic de Nanaimo tend à s'accroître chaque année. Son charbon, d'excellente qualité, s'exporte à San-Francisco, dans tous les ports de l'Ouest-Pacifique, même jusqu'en Chine et à l'archipel des Sandwich. Depuis longtemps déjà, ces riches gisements étaient exploités par la compagnie de la baie d'Hudson.

La houille, d'ailleurs — plus que l'or — c'est la grande, on pourrait dire l'inépuisable richesse de l'île Vancouver. Nul doute que de riches dépôts ne soient encore découverts. Quant à ceux de Nanaimo, ils n'exigent qu'un travail facile, et lui assurent une réelle prospérité.

Au surplus, l'or de cette région du Caribou, de la Colombie britannique, coûte cher à récolter, et, pour avoir un dollar, il faut, prétendent les mineurs, en dépenser deux.

Lorsque le docteur Filhiol revint de cette excursion, la coque du *Saint-Enoch* était revêtue d'une nouvelle couche de peinture jusqu'au liston formé d'une raie blanche. Quelques réparations avaient été faites à la voilure et aux agrès, aux pirogues si rudement malmenées parfois par les coups de queue des baleines. Bref, le navire, après son passage au bassin, vint prendre mouillage au milieu du port, et le départ fut définitivement fixé au 19 juillet.

Deux jours auparavant, un navire américain entra dans la baie de Victoria et jeta l'ancre à une demi-encâblure du *Saint-Enoch*. C'était l'*Iwing*, retour de la baie Marguerite. On n'a pas oublié les rapports établis entre son capitaine et le capitaine Bourcart et non moins cordiaux entre les officiers et les équipages.

Dès que l'*Iwing* eut été affourché, le capitaine Forth se fit conduire au *Saint-Enoch* où il reçut un excellent accueil en reconnaissance de ses bons avis dont on s'était bien trouvé.

M. Bourcart, toujours heureux de faire une politesse, voulut le retenir à dîner. L'heure approchait de se mettre à table, et, sans autre façon, M. Forth accepta l'invitation qu'il comptait rendre le lendemain à bord de l'*Iwing*.

La conversation fut très suivie dans le carré où se réunirent M. Bourcart, M. Heurtaux, les deux lieutenants, le docteur Filhiol et le capitaine américain. Elle porta d'abord sur les incidents de navigation pendant la traversée des deux navires de la baie Marguerite à l'île Vancouver. Puis, après avoir dit dans quelles conditions avantageuses il avait vendu sa cargaison, M. Bourcart demanda au capitaine de l'*Iwing* si la pêche avait été bonne après le départ du *Saint-Enoch*.

« Non, répondit M. Forth, une campagne des plus médiocres, et, pour ma part, je n'ai pas rempli le quart de mes barils... Les baleines n'ont jamais été si rares...

— Cela s'explique peut-être, observa M. Heurtaux, par le motif qu'à cette époque de l'année, les petits n'ont plus besoin de leurs mères, et celles-ci comme ceux-là abandonnent la baie pour gagner le large...

— C'est une raison, sans doute, répondit M. Forth. Cependant j'ai souvent fait la pêche dans la baie, et je ne me souviens pas de l'avoir vue si désertée à la fin de juin... Des journées entières se passaient sans qu'il y

eût lieu d'amener les pirogues, bien que le temps fût beau et la mer assez calme. Il est heureux, monsieur Bourcart, que vous ayez débuté sur les parages de la Nouvelle-Zélande.. Vous n'auriez pas fait votre plein dans la baie Marguerite...

— Très heureux, déclara M. Bourcart, d'autant plus que nous n'y avons guère aperçu que des souffleurs de moyenne taille...

— De petite taille, répliqua M. Forth. Nous en avons piqué qui n'ont pas rendu trente barils d'huile!...

— Dites-moi, capitaine, demanda M. Bourcart, avez-vous l'intention de vendre sur le marché de Victoria?...

— Oui, si les cours sont toujours en hausse...

— Toujours, et ce n'est pas cette mauvaise saison de la baie Marguerite qui les fera baisser... D'autre part, on n'attend encore aucun arrivage des Kouriles, de la mer d'Okhotsk ou du détroit de Behring.

— En effet, dit M. Heurtaux, puisque la pêche ne prendra pas fin avant six semaines ou deux mois...

— Et nous espérons bien en avoir eu notre part!... déclara Romain Allotte.

— Mais, capitaine Forth, reprit le lieutenant Coquebert, est-ce que les autres baleiniers de la baie Marguerite ont été plus favorisés que vous?...

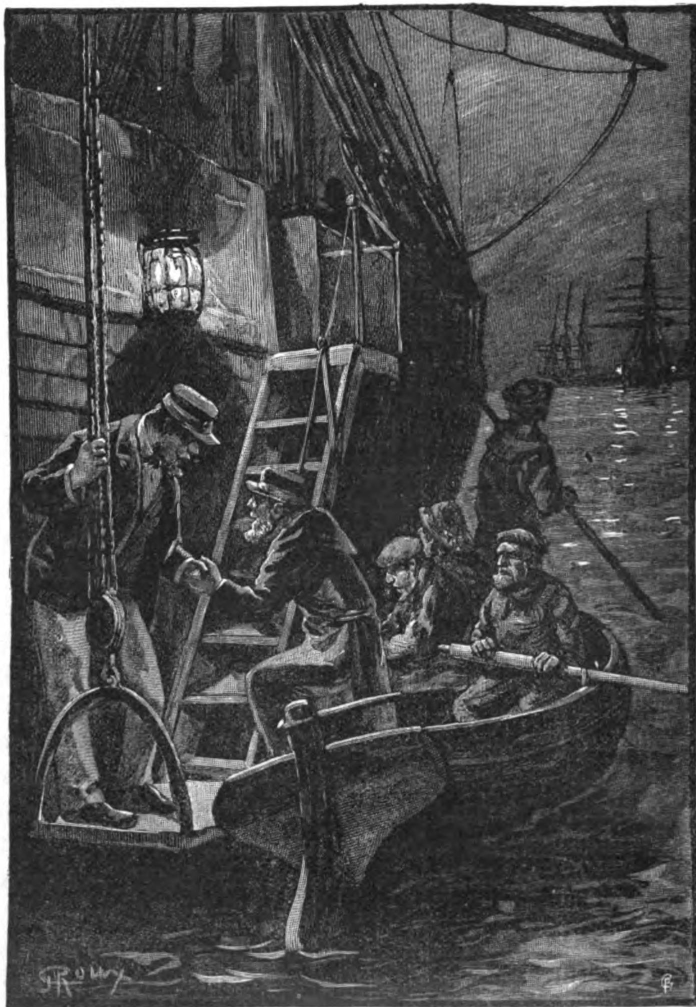
— Pas davantage, affirma M. Forth. Aussi, lorsque l'*Iwing* a mis à la voile, la plupart se préparaient-ils à appareiller pour gagner la haute mer.

— Vont-ils rallier les côtes de l'Asie?... interrogea M. Heurtaux.

— Je le pense.

— Eh! on sera en nombre là-bas!... s'écria le lieutenant Coquebert.

— Tant mieux!... répliqua Romain Allotte. Voilà qui vous excite, lorsqu'on est à deux ou



trois navires sur une baleine... lorsqu'on appuie la chasse à briser les avirons!... Et quel honneur pour la pirogue qui pique la première...

— Du calme, mon cher lieutenant, du calme!... interrompit M. Bourcart. Il n'y a pas de baleine en vue...

— Alors, reprit M. Forth, vous êtes décidé à faire une seconde campagne?...

— Absolument.

— Et quand partez-vous?...

— Après-demain.

— Déjà?...

— Le *Saint-Enoch* n'a plus qu'à lever l'ancre.

— Je me félicite donc d'être arrivé à temps pour renouveler connaissance, capitaine, dit M. Forth et nous serrer encore une fois la main...

— Et nous nous félicitons aussi d'avoir pu reprendre nos bonnes relations, répondit M. Bourcart. Si l'*Iwing* fût entré dans la baie de Victoria au moment où le *Saint-Enoch* en sortait, cela nous aurait fait grosse peine. »

Là-dessus, la santé du capitaine Forth fut portée par le capitaine Bourcart et ses officiers en termes qui témoignaient d'une vive sympathie pour la nation américaine.

« Après tout, observa alors M. Heurtaux, même sans nous être revus à Victoria, peut-être le *Saint-Enoch* et l'*Iwing* auraient-ils fait de conserve une seconde campagne dans les parages des Kouriles ?...

— Est-ce que votre intention, capitaine, demanda M. Bourcart, n'est pas de tenter fortune au nord du Pacifique?...

— Je ne le pourrais, messieurs, répondit M. Forth, l'*Iwing* arriverait un peu tard sur les lieux de pêche... Dans deux mois les premières glaces commenceront à se former au détroit de Behring comme à la mer d'Okhotsk, et, par malheur, je ne suis point en état de remettre immédiatement en mer. Les réparations de l'*Iwing* exigeront de trois à quatre semaines...

— Nous vous en exprimons nos sincères regrets, monsieur Forth, déclara le capitaine Bourcart. Mais je voudrais revenir sur un fait dont vous avez parlé, et qui exigerait quelques explications.

— De quoi s'agit-il, capitaine?...

— Vers la fin de votre séjour dans la baie Marguerite, n'avez-vous pas remarqué que les baleines devenaient rares, et même qu'elles montraient une hâte singulière à gagner le large?...

— Cela est certain, déclara le capitaine Forth, et elles s'enfuyaient dans des conditions qui ne sont pas habituelles... Je ne crois pas exagérer en affirmant que les souffleurs semblaient redouter quelque danger extraordinaire, qu'ils obéissaient à je ne sais quel sentiment d'épouvante, comme s'ils eussent été pris de panique... Ils bondissaient à la surface des eaux, ils poussaient des mugissements tels que je n'en ai jamais entendu...

— C'est fort étrange, convint M. Heurtaux, et vous ne savez pas à quoi attribuer...

— Non, messieurs... répondit M. Forth, à moins que quelque monstre formidable...

— Eh! capitaine, répliqua le lieutenant Coquebert, si maître Cabidoulin, notre tonnelier, vous entendait : « C'est le grand serpent de mer ! » s'écrierait-il.

— Ma foi, lieutenant, répliqua M. Forth, que ce soit ou non un serpent qui les ait effrayées, les baleines se sont sauvées en toute précipitation...

— Et, repartit le lieutenant Allotte, on n'a pas pu leur barrer le chenal de la baie Marguerite... en piquer quelques douzaines...

— Je vous avoue que personne n'y a songé, répondit M. Forth. Nos pirogues ne s'en seraient pas tirées sans grand dommage, peut-être sans perte d'hommes...Je le répète, il s'est passé là quelque chose d'extraordinaire.

— A propos, demanda M. Bourcart, qu'est devenu ce navire Anglais, le *Repton?*... A-t-il fait meilleure pêche que les autres ?...

— Non... autant que j'ai pu le savoir, capitaine.

— Pensez-vous qu'il soit resté dans la baie Marguerite ?...

— Il se préparait à partir, lorsque l'*Iwing* a mis à la voile...

— Pour aller ?...

— Pour aller, d'après ce que l'on disait, continuer sa campagne dans le nord-ouest du Pacifique.

— Eh bien, ajouta M. Heurtaux, puissions-nous ne pas le rencontrer ! »

La nuit venue, le capitaine Forth regagna son bord, où il reçut le lendemain M. Bourcart et ses officiers. Il fut encore question des événements dont la baie Marguerite avait été le théâtre. Puis, lorsque les deux capitaines se séparèrent, ce fut avec l'espoir que le *Saint-Enoch* et l'*Iwing* se reverraient quelque jour sur les parages de pêche.

VII

Seconde campagne.

Le capitaine Bourcart appareilla dans la matinée du 19 juillet. L'ancre levée, il n'évolua pas sans peine pour sortir de la baie. Le vent, qui, soufflant du sud-est, le contrariait alors, deviendrait favorable dès que le *Saint-Enoch,* ayant doublé les dernières pointes de Vancouver, serait de quelques milles au large.

Du reste le navire ne redescendit pas le détroit de Juan de Fuca, qu'il avait suivi pour gagner le port. Il remonta au nord-ouest par le détroit de la Reine-Charlotte et le golfe de Georgie. Le surlendemain, après avoir entièrement contourné la côte septentrionale de l'île, il se dirigea vers l'ouest, et, avant le soir, perdait la terre de vue.

La distance entre Vancouver et l'archipel des Kouriles peut être estimée à quinze cents lieues environ. Lorsque les circonstances s'y prêtent, un voilier peut la franchir aisément en moins de cinq semaines. M. Bourcart comptait n'y pas employer plus de temps, si sa bonne chance persévérait.

Ce qui est certain, c'est que la navigation débuta dans des conditions excellentes. Une fraîche brise bien établie, une mer gonflée de longues houles, permirent au *Saint-Enoch* de se couvrir de toile. Ce fut tout dessus, amures à bâbord, qu'il tint le cap à l'ouest-nord-ouest. Si cette direction allongeait un peu sa route elle lui évitait le courant du Pacifique qui porte à l'est en s'arrondissant le long des îles Aléoutiennes.

En somme, cette traversée s'effectuait sans contrariétés. De temps à autre, seulement, les écoutes à mollir ou à raidir. Aussi l'équipage serait-il frais et dispos pour la pénible campagne de pêche qui l'attendait dans la mer d'Okhotsk.

Jean-Marie Cabidoulin était toujours le plus occupé du bord, rangement définitif des barils dans la cale, disposition des appareils, manches et bailles, pour envoyer l'huile en bas. Si l'occasion se présentait de piquer quelque baleine avant l'arrivée du *Saint-Enoch* à la côte sibérienne, le capitaine Bourcart ne la laisserait pas échapper.

« C'est à désirer, monsieur Filhiol, dit-il un jour au docteur... La saison est avancée et notre pêche ne pourra se prolonger dans la mer d'Okhotsk au delà de quelques semaines... Les glaces ne tarderont pas à s'y former et la navigation deviendra difficile.

— Aussi, observa le docteur, je m'étonne que les baleiniers, toujours pressés par le temps, en soient encore à procéder d'une façon si primitive. Pourquoi n'emploient-ils pas des bâtiments à vapeur, des pirogues à vapeur, et surtout des engins de destruction plus perfectionnés?... Les campagnes donneraient de plus grands profits...

— Vous avez raison, monsieur Filhiol et cela viendra quelque jour, n'en doutez pas. Nous sommes restés fidèles à nos vieux errements. Mais cette seconde moitié de siècle ne finira pas sans qu'on obéisse au progrès qui s'impose en toutes choses.

— Je le crois aussi, capitaine, et la pêche sera organisée par des moyens plus modernes à moins qu'on n'en arrive, puisque les baleines deviennent rares, à les parquer...

— Un parc à baleines!... s'écria M. Bourcart.

— Je plaisante, avoua le docteur Filhiol, et, pourtant, j'ai connu un ami qui avait eu cette idée-là...

— Est-ce possible?...

— Oui... parquer les baleines dans une baie comme on parque les vaches dans un champ... Là, elles n'auraient rien coûté à nourrir, et on eût pu vendre leur lait à bon marché...

— Vendre leur lait, docteur?...

— Qui vaut le lait de vache, paraît-il.

— Bon, mais comment les traire?...

— Voilà ce qui embarrassait mon ami. Aussi a-t-il abandonné ce projet mirifique.

— Et il a sagement fait, déclara M. Bourcart en riant de bon cœur. Mais, pour en revenir au *Saint-Enoch,* je vous ai dit qu'il ne

pourra prolonger sa campagne dans le nord du Pacifique et nous serons forcés de repartir dès le commencement d'octobre.

— Où le *Saint-Enoch* ira-t-il hiverner en quittant la mer d'Okhotsk?...

— C'est ce que je ne sais pas encore.

— Vous ne savez pas, capitaine...

— Non... cela dépendra des circonstances, mon cher docteur... Arrêter d'avance un plan, c'est s'exposer à des déboires...

— N'avez-vous pas déjà fait la pêche dans les parages au delà du détroit de Behring?...

— Oui... et j'y ai rencontré plus de phoques que de baleines... D'ailleurs, l'hiver de l'océan Arctique est précoce, et, dès les premières semaines de septembre, la navigation est gênée par les glaces... Je ne songe donc pas cette année à dépasser le soixantième degré de latitude.

— Entendu, capitaine; en admettant que la pêche ait été fructueuse dans la mer d'Okhotsk, le *Saint-Enoch* reviendra-t-il en Europe?...

— Non, docteur, répondit M. Bourcart, et il sera préférable, à mon avis, d'aller vendre mon huile à Vancouver, puisque les cours y sont élevés...

— Et, c'est là que vous passeriez l'hiver?...

— Vraisemblablement, de manière à me trouver sur les lieux de pêche au début de la saison prochaine.

— Cependant, reprit M. Filhiol, il faut tout prévoir... Si le *Saint-Enoch* ne réussit pas dans la mer d'Okhotsk, votre intention serait-elle d'y attendre le retour de la belle saison?...

— Non... bien qu'on puisse hiverner à Nicolaiew ou à Okhotsk. Dans ce cas, je me déciderais plutôt à regagner la côte américaine ou même la Nouvelle-Zélande...

— Ainsi, capitaine, quoi qu'il arrive, nous ne devons pas compter revenir cette année en Europe?...

— Non, mon cher docteur, et cela ne saurait vous étonner... Il est rare que nos campagnes ne durent pas de quarante à cinquante mois... L'équipage sait à quoi s'en tenir à ce sujet...

— Croyez bien, capitaine, répondit M. Filhiol, que le temps ne me paraîtra pas long, et, quelle que soit la durée de sa campagne, je ne regretterai point d'avoir embarqué à bord du *Saint-Enoch !* »

Il va de soi que, les premiers jours de la traversée, les vigies avaient repris leur poste. La mer était surveillée avec soin. Deux fois dans la matinée, deux fois dans l'après-midi, le lieutenant Allotte, après s'être hissé aux barres de perroquet, y restait en observation. Parfois apparaissaient quelques jets annonçant la présence des cétacés, mais à une distance trop grande pour que M. Bourcart songeât à amener les pirogues.

La moitié du parcours s'était accomplie sans aucun incident, en dix-sept jours de navigation, lorsque, le 5 août, vers dix heures du matin, le capitaine Bourcart eut connaissance des îles Aléoutiennes.

Ces îles, qui appartiennent aujourd'hui à l'Amérique du Nord, faisaient partie à cette époque de l'Empire russe qui possédait alors toute l'immense province de l'Alaska, dont les Aléoutiennes ne sont en réalité que le prolongement naturel. Ce long chapelet, qui se développe sur près de dix degrés, ne compte pas moins de cinquante et un grains. Il est divisé en trois groupes, les Aléoutes propres, les Andreanov, les Lisii. Là vivent quelques milliers d'habitants, rassemblés sur les plus importantes îles de l'archipel, où ils s'adonnent à la chasse, à la pêche et au commerce des pelleteries.

Ce fut l'une des grandes, Oumanak, que le *Saint-Enoch* releva à cinq milles dans le nord, et dont on aperçut le volcan Chichaldinskoï, haut de neuf mille pieds, qui était en pleine éruption. M. Bourcart ne jugea pas à propos de s'approcher davantage, craignant, avec ces vents d'ouest, d'y rencontrer une mer furieuse.

JULES VERNE.

(*La suite prochainement.*)



MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE *(Suite.)*

Les bois.

Nous avons, jusqu'ici, vu défiler devant nous toute une série de plantes alimentaires. Ces plantes nous fournissent presque tous les mets de nos tables, depuis le potage et les hors-d'œuvre jusqu'au dessert lui-même, avec ses gâteaux, ses vins fins, son café et ses liqueurs... Et voilà maintenant que d'autres plantes bienfaitrices vont nous procurer de quoi construire nos navires, nos chemins de fer, nos édifices publics, nos maisons, enfin, avec leurs charpentes, leurs planchers et leurs meubles, alors que nous sont fournis, d'autre part, notre linge, nos vêtements et jusqu'au papier, matière essentielle des livres de nos bibliothèques.

Mais, pour ne pas nous perdre dans les détails, serrons notre sujet et contentons-nous, pour le moment, de parler des bois de construction.

En tête des arbres qui nous les fournissent, se place et demeure, dans sa majesté tranquille, le chêne, roi de nos forêts.

Le chêne (*Quercus*), appartient à la famille des cupulifères qui s'honore, à coup sûr, de posséder un tel échantillon de sa puissance végétale. Proportions gigantesques, durée séculaire, majesté, force et beauté, tout appartient à cette plante magnifique qui décore nos plaines, nos vallons et nos bois.

Grecs, Romains, Gaulois et Germains l'avaient consacré à leurs grands dieux Jupiter et Teutatès, et depuis les chênes prophétiques de la forêt de Dodone, en Épire, jusqu'à ces autres chênes des forêts de la Gaule, sur les branches desquels les druides coupaient de leur serpe d'or le gui, symbole d'immortalité, s'étendait la gloire de cet arbre sacré que les hommes vénéraient, adoraient presque comme un attribut de leurs divinités

Considéré au point de vue de son utilité, le chêne occupe encore l'un des premiers rangs parmi les essences de nos forêts. Son bois dur, compact et dont le cœur est incorruptible, est préféré à tout autre pour les constructions civiles et pour les constructions navales, sans compter qu'il nous fournit les meilleurs éléments parmi tous les bois de chauffage. La menuiserie en fait journellement usage et les meubles en chêne sculpté ont repris, de nos jours, toute l'importance qu'ils avaient au moyen âge et à l'époque de la Renaissance.



LE GUI

C'est le chêne rouvre, ou chêne noir, dont le bois est le plus généralement employé. Le chêne pédonculé, ou chêne blanc, est beaucoup moins estimé. L'un et l'autre abondent en France et dans toute l'Europe centrale. Ce

sont les descendants de ceux dont se composait l'antique et immense forêt Hercynienne qui, autrefois, s'étendait du Piémont à la Baltique, et il faut aller visiter nos grandes forêts de Fontainebleau et de Compiègne, si l'on veut se faire une idée de la majesté de certains vieux colosses qui, depuis des siècles, luttent contre toutes les causes de destruction et ont résisté à tant de tempêtes. Dans le midi de l'Europe, on trouve certaines espèces de chênes dont les glands sont doux et comestibles. Nos ancêtres s'en nourrissaient, paraît-il, mais nous qui avons bien d'autres choses à manger, nous nous contentons de faire avec la farine de ces glands la préparation dite *racahout des Arabes,* en même temps que d'en tirer, par la torréfaction, une sorte de café rafraîchissant qu'aiment certains consommateurs.

L'écorce de chêne renferme en forte proportion un principe astringent appelé *Tanin* et, réduite en poudre grossière, elle constitue le *tan* employé au tannage des cuirs, et utilisé ensuite pour la confection des *mottes à brûler*. Ajoutons encore que c'est avec le tanin que renferme particulièrement une certaine excroissance du chêne appelée *noix de galle* que l'on fabrique l'encre à écrire.

Parmi les nombreuses variétés du genre chêne, il en est une dont l'importance est capitale, c'est le *chêne-liège*. Cet arbre croît principalement dans le midi de la France, en Espagne, en Italie et dans l'Afrique septentrionale. Le liège est le résultat du développement extraordinaire que prend l'une des couches supérieures de l'enveloppe corticale, appelée couche subéreuse.

Le chêne-liège commence à fournir ce produit vers l'âge de douze à quatorze ans, mais le liège de cet âge, poreux et de texture inégale, ne peut servir qu'à faire des bouées, des lièges de filets et autres objets grossiers. Ce n'est que vers l'âge de vingt-cinq ans que les produits affinés de cet arbre précieux peuvent être employés pour la fabrication des bouchons de qualité supérieure. La récolte a lieu tous les huit ou dix ans, aux mois de juillet et d'août. On fait, en haut et en bas du tronc, une profonde incision circulaire, et ces deux incisions sont réunies par une coupure longitudinale qui permet aux ouvriers chargés de cette besogne toute spéciale d'enlever, au moyen de coins et de leviers, l'enveloppe subérale tout entière — sans toucher, bien entendu, au *liber* qui s'applique sur le bois même de l'arbre et dont les lésions occasionneraient à bref délai la mort du chêne qu'on écorcherait ainsi tout vif. Cette opération, faite avec tous les ménagements nécessaires, peut être renouvelée huit ou dix fois au cours de l'existence de l'arbre, qui peut atteindre l'âge de quatre-vingts ou cent ans, sinon davantage.

Dès que ce manteau de liège est enlevé, on l'étend dans un long baquet rempli d'eau et on le charge de grosses et lourdes pierres qui le redressent peu à peu et lui donnent la forme de larges plaques rectangulaires que l'on fait sécher très lentement, pour leur conserver toute leur flexibilité. Ces plaques, longues d'un mètre cinquante à deux mètres, sont ensuite dégrossies à la râpe, puis livrées aux ouvriers spéciaux chargés de la confection des bouchons de tous calibres.

Cette industrie ne s'est répandue que vers le XVIIe siècle, et a coïncidé avec la fabrication des bouteilles, fioles et flacons de verre dont il n'est fait mention nulle part avant le XVe siècle. Les rognures, râpures et déchets de toutes sortes qui proviennent du liège servent à fabriquer le *noir d'Espagne*, qui est un charbon très léger d'un très beau noir et d'un excellent usage dans la composition des couleurs.

ED. GRIMARD.

(*La suite prochainement.*)



POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE V

Voici, après quelques semaines d'observation, comment Pierre Marcenay définissait petit Greg à Gabrielle, un après-midi qu'ils promenaient ensemble l'oncle Charlot dans le jardin de bonne maman :

« Pas de gros défauts : ni menteur, ni paresseux, ni gourmand; violent, mais très maître de lui, susceptible à l'excès et fermé à triple serrure...

— Qu'y a-t-il encore? » interrompit la jeune fille, faisant signe à son compagnon d'écouter.

La maison avait perdu ses hôtes de passage. Plus de rires, de cris, de discussions à outrance. C'est entre les hautes murailles du couvent des Dominicaines que Blanche et ses amies, Jeanne et son petit clan, règlent à présent leurs éternelles disputes au croquet.

Mais les deux vieilles dames jouaient, à leur habitude, et, du salon, la voix de Caroline venait jusqu'aux promeneurs, suraiguë, acrimonieuse.

On devinait bonne maman tout à fait en colère, au ton de ses ripostes.

« Les voilà encore qui se chamaillent! soupira Gabrielle, consternée.

— Bah! repartit Pierre avec un mouvement d'épaule insouciant, cela rompt la monotonie du besigue. Elles s'endormiraient, sans cela; nous les retrouverions en vis-à-vis, le nez sur leurs cartes, ronflant, si elles ne se taquinaient pas un peu : gardons-nous d'intervenir.

— Vous croyez? prononça la jeune fille indécise. Qu'en dites-vous, oncle Charlot? »

Le vieillard fit comprendre qu'il se rangeait à l'avis de son neveu; et la conversation reprit en même temps qu'on se remettait en marche.

« Vous m'avez énuméré les défauts de Chaverny, remarqua Gabrielle, mais... et ses qualités?

— Oh! de ce côté, une vraie mine. Plein de cœur, attentionné pour mon oncle presque autant que vous, mademoiselle, et docile! Avec cela intelligent, ardent à l'étude, plus même que je ne m'y attendais, passionné pour tout ce qui touche à la médecine. »

M. Saujon se mit à rire et, d'un signe, annonça qu'il avait quelque chose à conter, à ce propos.

Gaby et Pierre firent halte, afin de concentrer toute leur attention sur ce que le vieillard allait essayer de leur dire.

Après de longs tâtonnements, ils finirent par supposer que Greg avait dû masser l'oncle Charlot et le frictionner avec le gant de crin.

« C'est bien cela? interrogea Pierre.

— Oui, oui, oui, affirma le vieillard, content de s'être fait comprendre.

— Vous ne le lui aviez pas commandé?

— Non... lui... lui seul... »

Et il s'efforça de mimer la scène, qui avait dû être très drôle et beaucoup le divertir.

« C'est de l'intuition, cela, observa Gabrielle. Où cet enfant aurait-il vu pratiquer le massage et appris qu'il peut avoir de bons effets dans certains cas? Ce sont vraiment des dispositions à cultiver.

— C'est ce que je me dis parfois, repartit Pierre soucieux. Mais c'est une grosse entreprise. Je vous avoue que j'hésite. Mes vignes sont tellement phylloxérées que pendant cinq ou six ans j'en tirerai peu de revenu... J'en viens presque à regretter la responsabilité que j'ai assumée; et cependant!... qu'il est intéressant, le brave gamin! »

M. Saujon prêtait à son neveu une attention inquiète. Il approuva Gabrielle d'un geste énergique lorsqu'elle répondit :

« Oui, il est intéressant, avec sa petite figure avenante et son air réfléchi. S'il parle peu, son regard dit beaucoup. Je crois que, déjà, il vous est très attaché, monsieur Pierre.

L'autre jour, quand vous êtes revenu de Chalon, il a eu en vous apercevant une exclamation banale en elle-même; il s'est écrié : « Ah! le voilà! » Mais c'est le ton, la joie concentrée du regard qu'il fallait observer. Il était si joyeux de vous revoir qu'il n'y a pas tenu : il a planté là l'oncle Charlot pour courir à votre rencontre. Ce sont des riens, mais...

— Non, ce ne sont pas des riens, interrompit Pierre. Le cœur perce dans ces petites choses. Je crois que nous serons bons amis tous les deux. »

Il disait cela d'un ton préoccupé qui tracassait son oncle.

Qu'il aurait voulu pouvoir se mêler à l'entretien, le pauvre vieux!

L'accident, — un plongeon dans l'eau glacée, en pleine chasse, pour sauver un enfant, — qui depuis dix ans le clouait noué, presque muet, sur son lit ou dans son fauteuil, n'avait que très peu atteint l'intelligence. Il aimait à entendre lire, s'intéressait aux événements de la vie courante et même aux faits marquants de la vie sociale.

Encore moins son cœur s'était-il atrophié. Ses bons yeux tristes le disaient éloquemment, lorsqu'il regardait sa femme avec une philosophie résignée, la plaignant d'avoir en sa personne une croix si lourde, et oubliant de se plaindre, lui, de l'indifférence avec laquelle elle lui donnait des soins.

Mais où son regard se transformait en un vrai foyer de tendresse, c'est quand il se tournait vers Pierre, vers sa petite amie Gaby, vers petit Greg, pris en amitié tout de suite.

Il aimait Pierre et la jeune fille comme s'ils eussent été ses enfants. Il ignorait les projets de Mme Calixte Lavaur; les eût-il connus, il aurait passé outre.

Pierre et Gaby lui semblaient destinés à s'aimer un jour ou l'autre. Peut-être même déjà, sans le savoir, s'aimaient-ils? L'oncle Charlot, parfois, se le figurait. Et il se jurait de les prendre sous sa protection, de les fiancer, de les marier; dût-il, pour constituer à son neveu un avoir en rapport avec celui de Gabrielle, se dépouiller d'une partie de son domaine, ou s'adresser à son frère Odule, le richard de la famille, parti avec quelques milliers de francs au Mexique, vingt-cinq ans auparavant, et qui laissait entendre dans ses lettres qu'il possédait près de deux millions à l'heure actuelle.

Il en pourrait bien distraire quelque bribe, puisqu'il n'avait ni femme ni enfants et que Pierre serait un jour son unique héritier.

Il est donc vrai qu'il existe en ce monde des joies mystérieuses, des bonheurs insoupçonnés? Fût-il venu à la pensée, en voyant cet homme terrassé par le mal, qu'au fond de cette misère physique s'épanouissaient des heures délicieuses, pleines de rêves...

C'était réel, cependant. L'oncle Charlot ne s'ennuyait plus, même durant ses nuits d'insomnie. Patiemment, il attendait que le temps fît son œuvre.

Mais le jour où Pierre se confierait à lui, quelle fête pour son vieux cœur? Il ne lui tardait pas : il était bien que ces enfants se connussent, qu'ils apprissent à penser ensemble.

Et faisaient-ils autre chose en ce moment à propos de Greg?

L'ennuyeux, c'était de ne pouvoir placer son mot... Cela lui arrachait par instant un soupir, si résigné qu'il fût.

Comme si elle eût deviné le désir de son vieil ami au sujet de l'orphelin, cette bonne petite Gaby encourageait Pierre à poursuivre l'œuvre commencée.

Elle revenait maintenant au caractère de Greg et s'informait :

« Est-il vraiment très susceptible? Je ne m'en suis pas aperçue.

— Il l'est à ce point qu'il a eu l'autre jour une crise de larmes, de hurlements, devrais-je dire, parce que ma tante, qui n'avait pas gardé souvenance d'avoir dévalisé une assiette de petits fours à la fin du dîner, l'en a accusé le lendemain. J'avais été témoin du fait; je le lui ai rappelé. Tout de suite elle en est convenue, et, même, elle a dit à Greg, ce qui m'a étonné de sa part : « Je t'en fais mes excuses, gamin. » Mais mon bonhomme a secoué la tête, ayant l'air de dire que des excuses ne remédiaient à rien. Et il a répli-

qué : « Si quelqu'un avait passé sous votre fenêtre tandis que vous m'appeliez voleur, vous, qui ne le sauriez pas, vous ne pourriez lui courir après pour lui dire la vérité, et moi je passerais aux yeux de celui-là pour vous avoir pris quelque chose, et ça resterait malgré tout ! Oui ! oui ! quand même ça n'est pas vrai. » Et ses cris de redoubler : il en a pris la fièvre.

— C'est d'un raisonnement serré, et c'est juste, approuva Gabrielle. Cela me rappelle un peu, comme fond, le papier qu'a perdu ce matin Guillaume, le petit garçon de notre laitière. Je l'ai gardé pour le lui rendre, en remarquant qu'il ne s'agissait pas d'un devoir d'écolier, mais d'une lettre. Elle est d'un tour désopilant. Ne serait-ce pas l'écriture de Greg? Il me semble l'y retrouver, lui, dans les idées. Où l'ai-je mise? murmura la jeune fille, vidant ses poches à tour de rôle : Ah! la voici.

— Vous avez deviné, c'est bien de Greg », fit Pierre qui, au premier coup d'œil, reconnut l'écriture heurtée, ferme déjà, avec une tendance à monter à la fin des lignes, les boucles des *o* et des *a* prudemment fermées, qu'il avait étudiée à plusieurs reprises, frappé de ses rapports étroits avec le caractère de l'enfant.

Il riait aux larmes.

« Cela me donne l'explication de l'état dans lequel Greg m'est revenu de l'école avant-hier : un vrai petit coq furieux. Je lui ai demandé ce qu'il avait. Il m'a répondu qu'il venait de se battre à coups de sabot avec un de ses amis. Je dois vous dire que, dès le lendemain de son entrée à l'école, il m'avait annoncé, l'air triomphant, qu'il avait deux amis : deux bons! Je lui observai, après la bataille, qu'il ne lui en restait plus qu'un. « Et encore... ça dépend... » m'a-t-il répondu. Mes vignerons m'attendaient pour aller marquer les vignes à arracher cet hiver. Ah! Mademoiselle Gabrielle, qu'il y en a! fit mélancoliquement Pierre; mon beau clos de pineau est à moitié perdu! Je suis donc parti avec eux et j'ai oublié les affaires de Greg. Si j'avais supposé que son honneur fût en jeu, je lui aurais fait conter toute l'histoire; venant peu après l'accusation de ma tante, le pauvre petit diable a dû penser que le monde entier se liguait contre lui. »

Et, se penchant vers son oncle :

« Écoutez ça », reprit Pierre.

Riant de plus belle, il recommença à haute voix la lecture de l'étonnant billet :

« On m'a dit que tu avais dit que j'avais dit que c'était toi qui avais dit que c'était moi qui avais pris les cinq sous. Non, ce n'est pas moi qui ai dit que tu avais dit que c'était moi qui avais pris les cinq sous. C'est François. Même nous nous sommes battus; parce que je ne te crois pas capable de m'accuser.

« Et le voleur, je sais qui c'est. Mais je ne veux pas le nommer. C'est lâche de dénoncer les autres.

« Je t'écris parce que je me connais; au lieu de nous expliquer, je te flanquerais des coups et j'aurais ensuite de la peine de ne plus t'avoir pour ami. Si tu me crois, viens demain avant la classe me donner une poignée de main. Tu sais qui je suis, pas besoin que je signe. »

— Quand il rédigera ses ordonnances, le docteur Chaverny, cela pourra n'être pas éloquent, mais ce sera carré : quel drôle de gamin ! s'écria Gabrielle.

— Il est tout entier dans ce billet, reprit Pierre pensif; je le retrouve jusque dans cette prudence naïve qui lui a fait supprimer la signature, par crainte justement de ce qui arrive; que sa prose ne tombe en des mains étrangères. Avez-vous parlé devant lui de votre cousin, depuis que madame votre mère l'a interrogé?

— Peut-être... je ne me souviens pas; mais, j'oublie de vous le dire! Marc n'a pas son congé, le pauvre garçon. Maman a reçu hier une dépêche qu'elle nous envoie dans sa lettre d'aujourd'hui. Un de ses camarades, un sous-officier, est malade.

— Il ne le nomme pas? interrompit Pierre avec vivacité.

— Non. Un autre est appelé dans sa famille pour la mort d'un parent, et le voilà devenu indispensable, ce cher comte de Trop. Avec cela, nous attendons ma tante lundi », ajouta la jeune fille d'un air ennuyé.

Pierre ne put s'empêcher de rire :

« Vous la recevrez sans enthousiasme.

— Je l'avoue. Au reste, elle n'est sympathique à aucun de nous. Maman elle-même, si bonne, si parfaite, se montre contrariée quand elle doit la recevoir. Depuis que ma tante n'a plus que Marc, elle s'y est un peu attachée, cependant, mais... à sa façon. Ainsi, elle vient avec l'intention formelle d'arrêter un projet d'association entre mon père et mon cousin. Que Marc ait ou non des aptitudes pour le commerce, peu lui importe. Elle y voit un moyen de lui faire quitter l'armée; cela lui suffit. Du vivant de ses autres fils, elle ne s'inquiétait guère que le comte de Trop choisît une carrière périlleuse. Et moi, je crois qu'il fera un bel et bon officier, et qu'il sera plus heureux à son régiment que dans la maison de commerce, très dure à mener. Je n'ai pas voix au chapitre, et ne donnerai pas mon avis, mais à vous, presque son frère, je peux bien confier ma manière de voir. Si vous jugez comme moi, conseillez-lui de ne se point laisser influencer. »

Ils étaient revenus au bas du perron, où la femme de chambre avait servi le goûter, à cause de M. Saujon, si malaisé à transporter.

Une tarte aux fruits, préparée le matin par Gabrielle, et du vin d'Espagne attendaient les convives.

Interrompant leur partie, les deux vieilles dames descendirent. Il ne manquait plus que petit Greg.

« Que fait-il donc? observa Pierre. La classe est finie. Ordinairement nous le voyons poindre vers quatre heures un quart, il en est quatre et demie. »

Et se levant :

« Je vais le chercher. Je ne veux pas qu'il étudie ses leçons avant d'avoir pris un peu d'exercice. »

Il marcha droit au mur de séparation et appela :

« Greg! que fais-tu, mon petit? »

La tête de l'enfant apparut aussitôt à la fenêtre de sa chambre. Séparé de lui par un large rideau d'arbres, Pierre ne pouvait l'apercevoir; mais il l'entendit lui répondre :

« J'écris à Catherinette. Elle me gronde, dans sa dernière lettre, de ce que je suis trop longtemps sans donner de mes nouvelles. Vous avez besoin de moi, monsieur Pierre?

— Non, mais...

— Mais il faut venir goûter, fit à son tour Gaby. C'est bonne maman qui m'envoie te le dire.

— Je viens, mademoiselle, je viens tout de suite. »

Et, à peine le mur escaladé, ce qui n'était qu'un jeu pour lui :

« C'est pour aller avec vous au clos que vous me demandez, monsieur Pierre?

— Au clos... c'est vrai! J'y ai huit hommes que je n'ai pas vus depuis ce matin. Sans toi je l'oubliais, le clos », murmura-t-il avec un sourire, tandis que son regard glissait, involontairement, du côté de la jeune fille.

Petit Greg avait pris les devants.

« Pourquoi, fit Gabrielle, l'indiquant d'un signe de tête, me demandiez-vous tout à l'heure si j'avais parlé de Marc devant lui.

— Ah! c'est vrai. La conversation a dévié. Voici : un de ces derniers soirs, comme nous causions d'Aubertin avec ma tante et que je me tournais vers Greg, ayant je ne sais quoi à lui commander, il est sorti brusquement, sans raison plausible de quitter la pièce. J'en ai conclu qu'il redoutait les questions et que, par conséquent, il n'avait pas dit tout ce qu'il savait à madame votre mère. Elle paraissait si désireuse d'être renseignée; pensez-vous que je doive essayer de faire parler Greg? Voilà où j'en voulais venir.

— Si l'enfant sait une chose qu'il n'a pas dite à maman, c'est qu'on lui a fait comprendre chez ses amis qu'il devait la taire... à moins que lui-même, de son propre chef, n'en ait jugé ainsi. Je le crois assez réfléchi pour en être capable. Dans les deux cas, le mieux est peut-être de ne point insister.

— C'est bien mon sentiment. J'avais tiré de son silence les mêmes déductions que vous. Je n'aurais passé outre que s'il y avait eu pour votre famille un réel intérêt à connaître la vérité.

— Il y en a un, évidemment... mais, qu'im-

porte, après tout! murmura Gabrielle; maman n'a rien à se reprocher vis-à-vis des Dortan, Marc non plus... »

Bien qu'ils eussent ralenti le pas et baissé un peu la voix, Greg saisit quelques bribes des dernières phrases échangées; du moins, à considérer son visage perplexe, Pierre le pensa. Et il se promit de le rassurer en lui parlant de Marc, sans faire aucune allusion aux Dortan ni à rien qui s'y rapportât. Le gamin comprendrait que l'incident était clos et recouvrerait sa tranquillité d'esprit.

L'occasion que cherchait le jeune homme s'offrit d'elle-même quelques minutes plus tard.

Rappelé à ses devoirs de propriétaire, dès après goûter, Pierre héla le domestique occupé à travailler au jardin, afin qu'il se tînt aux ordres de son oncle, et prit congé rapidement. Puis, faisant signe à Chaverny :

« Filons, si nous voulons être là-bas à temps pour que je puisse tracer à mes hommes leur besogne de demain.

— Vous ne prenez pas votre fusil, monsieur?

— Trop tard, mon bonhomme. »



Ils partirent à grands pas, accompagnés de Mylord, le chien d'arrêt de Pierre, sifflé en passant devant la grille, et qui par des bonds et des aboiements fous manifestait sa joie d'être de la promenade.

Lorsqu'ils furent à quelque distance, le

jeune homme interrogea Greg à propos de son amusante épître à Guillaume. Le voleur des cinq sous avait été surpris dérobant autre chose dans la case de son voisin ; il avait avoué sa première faute, l'honneur de Greg était sauf de tout point.

« Alors, vous avez fait la paix, tes amis et toi ?

— Avec Guillaume, oui ; avec François, pas encore. Je lui en veux toujours d'avoir cherché à nous brouiller, Guillaume et moi, par un mensonge. Il est venu pour me donner une poignée de main, j'ai refusé.

— Tu as eu tort, Greg. On se doit indulgence entre copains. Si le comte de Trop ne m'avait pas pardonné, autrefois, nous ne serions pas devenus les amis que nous sommes. Et cette amitié-là nous a été si bonne à tous les deux !...

— Vous avez fait du tort à quelqu'un, dans votre vie, vous, monsieur Pierre ? Je ne peux pas le croire. »

Le jeune homme conta l'enfance de Marc et le terrible accident dont, involontairement, lui avait été la cause.

Son petit compagnon l'écoutait attentivement, et, de temps à autre, relevait sur lui son regard noir dont l'expression changeait sans cesse durant ce récit :

« Vous croyiez les billes à vous, et vous avez poussé votre ami sans le faire exprès, déclara-t-il en hochant la tête avec la gravité d'un juge ; tandis que François savait parfaitement m'avoir menti. Alors... comme ça, le comte de Trop est un pauvre être qu'on n'aimait pas du tout chez lui ?

— Tu dis bien vrai, petit Greg.

— Vous les connaissez, vous, monsieur Pierre, ces méchantes gens ?

— J'ai vu M. Aubertin une ou deux fois. Lui est surtout trop sévère. Je crois que c'est une disposition de nature, car il n'était tendre à l'égard d'aucun de ses fils. Il m'a paru aimer Marc tout de même. Pour Mme Aubertin, je ne l'ai jamais rencontrée. Mais nous n'allons pas tarder de faire connaissance ; elle arrive lundi à Chalon et viendra sûrement faire une visite à la sœur de son père.

— C'est bonne maman Lavaur ?

— C'est bonne maman, comme tu dis, fit Pierre en riant.

— Je ne veux pas la voir, cette dame, oh ! non. Vous ne m'y forcerez pas, dites, monsieur ?

— Peut-être... Tu es appelé à vivre avec des gens de toute sorte, mon petit ; il te faut de bonne heure apprendre à dominer tes impressions. Mme Aubertin n'est sympathique à personne de sa famille pour les mêmes raisons qui te font la détester à l'avance. Cependant tu verras tout le monde la bien recevoir par politesse, et aussi parce qu'un hôte est sacré, et que, du moment où on l'admet sous son toit, on lui doit un bon accueil.

— Elle ne sera pas sous mon toit, interrompit Greg les dents serrées, une flamme de colère dans le regard. D'abord... je n'en ai point, de toit, fit-il amèrement ; et, si j'en avais un, j'en chasserais ce mauvais monde. »

Étonné de la violence avec laquelle l'enfant prononçait ces mots, Pierre s'arrêta pour le regarder. Mais déjà le front du gamin s'était éclairci ; il souriait à son protecteur.

Doucement, il prononça :

« Vous, monsieur Pierre, vous êtes le meilleur cœur de toute la terre avec Mlle Gabrielle. Je voudrais bien vous ressembler.

— Oui, Mlle Lavaur est bonne ; mais tu as sous les yeux un autre modèle encore, auquel tu ne songes pas, mon petit ; c'est...

— L'oncle Charlot, n'est-ce pas ? interrompit Greg. Oh ! lui !... lui !... Et quelle patience avec sa...

— Chut ! gamin », fit Pierre, qui voyait poindre la critique de « la vieille dame ».

Greg eut un regard drôle et demanda ingénument :

« De ne pas dire qu'elle est... de dire qu'elle n'est pas... enfin, monsieur, vous savez bien comment elle est... de ne pas le dire, vous pensez que ça y changera quelque chose ?

— Je n'ai pas cet espoir, fit Pierre, amusé. Ce que je ne veux pas, c'est que tu t'accoutumes à exprimer ainsi ton opinion. A quoi bon ? Souffre avec philosophie ce que tu ne saurais empêcher. Moins tu penseras aux petits travers de ma tante, mieux tu les sup-

porteras. Là, une fois de plus, mon oncle peut te servir d'exemple. »

Les ouvriers avaient bien employé leur temps. Pierre fit le tour du clos — environ quatre hectares entourés d'un mur en pierres sèches — jeta en passant devant le joli chalet qui en occupait le centre un regard où perçait un involontaire regret, alla visiter ses greffes et convint avec ses hommes des travaux à exécuter le lendemain; puis, comme toujours, il monta jusqu'au petit terre-plein ménagé dans la partie la plus élevée du clos.

De là on domine le vallon où se cache, sous des arbres centenaires, le château qui appartint jadis à Gabrielle d'Estrées.

Ensuite, le terrain s'élève et s'abaisse en molles ondulations. Les collines se succèdent couronnées de bois et plantées de vignes sur les pentes.

L'œil ne perd aucun détail du paysage et tous sont ravissants; depuis les petits sentiers qui se peuplent le soir de vignerons revenant du travail, la hotte aux épaules, la chanson aux lèvres, jusqu'aux taillis des coteaux qui se dressent en fines découpures sur un ciel clair.

Pierre s'oubliait volontiers à contempler ces choses familières qui toujours le charmaient. Ce soir encore, il laissa passer l'heure, si bien qu'ils rentrèrent en retard pour dîner.

Caroline les reçut d'autant plus aigrement que, soit malchance « incorrigeable », soit maladresse, elle avait reperdu la seconde partie de besigue, celle qui avait suivi le goûter.

Fatigué par ses « criailleries », comme disait Greg irrespectueusement, son mari avait demandé à se coucher; Malauvert y était occupé et Mme Saujon quittait la chambre en faisant claquer les portes et criant :

« Ça va être une scie de le faire manger au lit!

— Je le servirai, moi, madame, ne vous tracassez pas, déclara Greg, qui venait de pénétrer dans le vestibule et la croisa comme elle se disposait à entrer dans la salle à manger.

— Ah! vous voilà, vous autres! Ce n'est pas malheureux. Et encore, je dis vous... tu es seul : où est passé ce flâneur de Pierre?

— Il vient d'être rejoint par un facteur du télégraphe qui apporte une dépêche. Il l'a emmené à la cuisine pour lui faire donner un verre de vin.

— Bien la peine! On les paye assez cher : dix sous par kilomètre! On ne va plus dîner à l'heure à présent, c'est fini... Mon pauvre estomac s'en trouvera comme il pourra, personne n'en a cure.

— Madame, faut pas vous agiter comme ça, fit Greg, imitant sans y prendre garde le ton que prenait Marcenay lorsqu'il jouait au médecin. Vous savez bien qu'il vous est ordonné de vous tenir en repos après votre cachet.

— Mon cachet? Je l'ai oublié, mon cachet... Le moyen de penser à soi, dans cette maison! On a assez à faire de s'occuper des autres. »

Greg la contempla d'un air si sincèrement ahuri qu'elle haussa les épaules, et passa, murmurant :

« Ce gamin est en train de devenir idiot. »

Elle n'en mit pas moins son conseil à profit, et, après avoir absorbé son cachet et son demi-verre d'eau, s'assit dans un fauteuil et se tint coite.

Mais, presque tout de suite, Pierre entra, très pâle, une dépêche à la main.

« Mon oncle est mort, prononça-t-il d'une voix altérée.

— Mort! Odule!

— Oui. »

Mme Saujon se dressa de toute sa hauteur, et, agitant les bras en l'air comme une folle :

« Nous voilà millionnaires!... millionnaires! »

Pierre interrompit ce délire en lui cinglant, furieux :

« C'est une honte. Accueillir par des cris de joie la mort du frère de ma mère et de votre mari! C'est indigne! indigne! Je voudrais qu'il ne vous eût rien laissé, pas un maravédis! »

Elle repartit un peu confuse :

« Que veux-tu... je l'ai à peine connu, moi. »

Elle s'excusait... C'était du nouveau.

Mais Pierre avait le droit de tout lui dire,

depuis qu'il la soignait avec tant de succès.

Il reprit d'un ton plus calme :

« Pensez-vous mon oncle préparé à l'annonce de ce malheur?

— Oui, oui, sûrement. D'après la lettre que tu nous as lue il y a trois semaines, il devait s'y attendre, d'autant plus que je lui ai dit...

— Oh! fit Pierre ironiquement, je m'en rapporte à vous... N'importe, je ne lui communiquerai la dépêche que demain. Chez quelqu'un que la douleur physique tient éveillé, le chagrin doit prendre, la nuit, dans la solitude, des proportions surhumaines; et il aura beaucoup de chagrin, lui. »

Elle ne fit aucune objection; toute à son idée d'héritage, l'esprit tourné en dedans, vers des calculs dont sa pensée ne se pouvait distraire, dans le regard une lueur sournoise, que sa crainte d'être de nouveau rabrouée par son neveu lui faisait éteindre par instant, lorsqu'elle se ressaisissait.

On dîna dans le silence le plus absolu. Très impressionné par la tristesse de son protecteur, Greg ne le perdait pas de vue. De temps à autre, un gros soupir montait à ses lèvres, disant aussi éloquemment que sa petite figure assombrie : « Que je ressens donc votre peine! »

Pierre finit par craindre que l'enfant ne sût pas se dominer assez devant son oncle. Il appela Malauvert, et allait lui donner l'ordre de servir le dîner de son maître, lorsque, devinant cette intention, Greg prononça, l'air résolu :

« Pas besoin, monsieur Pierre. J'irai, moi. Et, soyez tranquille, M. Saujon ne se doutera de rien. Je causerai comme s'il n'était pas arrivé de dépêche. »

Et il ajouta sentencieux :

« Quand il faut... *il faut*, ainsi que disait mon grand-père. »

Dès le thé de sa tante préparé, Pierre passa chez l'oncle Charlot; il lui fit la lecture selon sa coutume, jusqu'à l'heure où le domestique vint prendre « la garde de nuit », sur le lit de camp dressé dans un coin de la chambre.

S'il mit plus de pitié, plus de tendresse encore dans le baiser du soir, le vieillard n'en soupçonna pas la cause et s'endormit paisible, ne prévoyant point le douloureux réveil que lui apporterait l'aube prochaine.

En le quittant, Marcenay, avant de monter chez lui, alla prendre au salon une photographie du défunt : la dernière, qui datait de deux ans.

C'était une tête énergique, à l'expression souriante, mais portant inscrite, dans le large pli qui coupait le front verticalement, entre les deux sourcils, l'histoire d'une vie tourmentée.

De goûts aventureux, actif, remuant, instruit, plein d'ambition, Odule Saujon était parti vers la trentième année, après une courte expérience des lenteurs de l'avancement dans la carrière d'abord choisie.

Il était alors garde général des eaux et forêts dans les Deux-Sèvres.

Ayant dissipé la plus grande partie de son patrimoine de vingt-cinq à trente ans, il quitta l'administration nanti de huit à dix mille francs, tout ce qui lui restait.

Après cinq années d'absence, il annonçait à sa sœur, Mme Marcenay, et à son frère Charles qu'il était millionnaire et se disposait à revenir vivre au pays natal.

Mais le courrier suivant apportait la nouvelle d'un désastre financier entraînant sa ruine : tout était à refaire.

Odule éleva du bétail, cette fois.

Il avait réédifié sa fortune, quand une année exceptionnellement sèche détruisit son rancho.

Durant quelque temps encore, la malchance sembla le poursuivre, quoi qu'il entreprît.

Sans se laisser abattre, il essayait d'une autre voie. Il réussit enfin à asseoir sa fortune sur des bases solides. A cette heure, tous ses fonds étaient transformés en rente française.

Il n'avait retardé son retour définitif que pour vendre quelques immeubles, ne voulant laisser aucun intérêt dans un pays où il ne comptait point retourner, disait-il à son frère, dans sa dernière lettre.

Il parlait aussi dans cette lettre d'une chose

qui devait le hanter, « une tâche sacrée à remplir », à laquelle bien des fois déjà il avait fait allusion. Qu'était-ce?... Rien ne le laissait pressentir, et l'oncle Charlot, aussi bien que Pierre, avaient inutilement essayé d'interpréter les quelques mots épars dans la correspondance d'Odule à ce propos.



Pierre avait souvent écrit à son oncle en ces dernières années, surtout depuis la mort de sa mère.

Odule Saujon provoquait par de promptes réponses et des questions sans fin sur le genre de vie, les goûts, les idées de son neveu, les confidences de celui-ci.

A la moindre ouverture de cœur, lui permettant de mieux pénétrer la nature du jeune homme, il manifestait une si étrange reconnaissance que Pierre s'était accoutumé à causer avec l'absent comme avec un père.

Marcenay passa une partie de la nuit à relire toute cette correspondance et à réfléchir aux démarches à faire, aux mesures à prendre.

La dépêche expédiée par le consul de Vera-Cruz, où résidait Odule Saujon, avertissait la famille que le corps serait embaumé, puis ramené en France, le défunt ayant exprimé le désir de reposer à côté de ses parents.

On devrait l'aller attendre à Marseille. Un missionnaire qui rentrait, celui-là même qui avait assisté M. Saujon à ses derniers moments, s'était chargé d'accompagner le corps jusqu'à destination, ayant, d'autre part, la mission de remettre à Pierre Marcenay une lettre confidentielle écrite par Odule Saujon peu de jours avant sa mort.

Le consul disait, en outre, aviser du décès le notaire de Paris entre les mains de qui était déposé le testament.

Il fallait compter six semaines de traversée. Durant cette période, Pierre serait sans nul doute appelé à Paris. Ce voyage avait un bon côté à ses yeux : il le tiendrait éloigné de sa tante.

Entendre celle-ci supputer du matin au soir le chiffre de cette fortune, dont une partie allait échoir à son mari, était au-dessus des forces et de la patience qu'il possédait en ce moment : il finirait par se brouiller avec elle, s'il restait.

Lui se sentait si triste! Il plaignait tant l'exilé qui, toujours retenu par les événements chaque fois qu'il projetait de revenir, était mort au moment d'embarquer!...

Et, soudain, Pierre se dit qu'avant même de quitter Dracy, il aurait, au sujet de la sépulture, des dispositions à arrêter. Il croyait se souvenir que les démarches, en pareil cas, étaient assez compliquées. Où se renseigner? Auprès du maire, du curé?...

Il avait déjà écrit à ce dernier pour lui demander sa messe du lendemain. Il le verrait, l'office fini, et saurait par lui ce qu'il avait à faire.

Il se coucha enfin, mais il ne put dormir. Un peu avant sept heures, il prenait le chemin de l'église sans avoir averti sa tante, assuré qu'elle aurait quelque malaise à son service pour se soustraire à l'obligation d'un lever si matinal.

Mais il emmena Greg : les prières des enfants, c'est béni, c'est toujours écouté...

Ils marchaient vite, craignant d'être en retard, et ils ne parlaient point, songeurs tous les deux.

Comme ils atteignaient la montée, Pierre s'informa :

« Tu n'as pas entendu mon oncle, cette nuit! A-t-il appelé souvent?

— Seulement deux fois. Malauvert m'a dit qu'il avait bien reposé. Il était vieux, monsieur, celui qui est mort?

— De quatre ans plus jeune que l'oncle Charlot.

— J'ai bien de la peine que vous l'ayez perdu, à cause que je vois que ça vous fait du chagrin.

— Beaucoup, oui, mon petit.

— Tiens, observa Greg, voilà bonne maman et Mlle Gabrielle qui entrent à l'église.

— Sauraient-elles pour qui on dit la messe?

— Je ne crois pas; on n'a vu personne de chez elles hier soir; mais elles y vont souvent, à la messe, dans la semaine; je les rencontre qui en reviennent quand je pars pour l'école. Elles seront contentes d'y être allées aujourd'hui, ajouta Greg; elles vous aiment tant! vous et l'oncle Charlot. »

Ils entrèrent à leur tour.

Dans la petite église nue, pauvre et triste, quelques vieilles femmes en deuil, deux religieuses, Gabrielle et sa grand'mère : c'est tout.

Le prêtre montait à l'autel.

Pierre se mit à genoux, recueilli, le cœur serré, songeant au mort.

Greg pria de toute son âme pour cet inconnu.

Combien de fois, par la suite, il devait se rappeler cette prière!...

Après l'office, Mmes Lavaur rejoignirent Marcenay qui attendait, en se promenant devant l'église, que M. le curé sortît à son tour.

Le jeune homme donna les quelques détails qu'il connaissait sur le triste événement et annonça son prochain départ pour Paris.

« Je vous confie mon oncle, mesdames, ajouta-t-il. Plus que jamais il aura besoin de vous, mademoiselle Gabrielle. Ma tante sera, sans doute, d'excellente humeur, mais bien distraite!...

— Elle paraît compter sur un gros héritage », observa Mme Lavaur.

Pierre eut un geste indifférent.

« Cela vous est égal à vous, n'est-ce pas? fit Gabrielle.

— En ce moment, cette pensée m'est même tout à fait pénible. Aussi vais-je hâter mon départ, afin de ne plus entendre parler argent. Ah! s'il était venu! Si d'abord nous en avions profité ensemble!... Mais n'avoir de lui que ses millions, cela ne peut pas me réjouir, oh non! »

Ils convinrent d'entourer beaucoup M. Saujon, de le distraire, de l'occuper avec des lectures. Pierre conseilla de mettre la table à jouer tout à côté de son fauteuil.

« Je l'ai proposé maintes fois à Mme Caroline, elle n'y a jamais consenti, prétendant que l'attention qu'il prêterait au jeu pourrait le fatiguer, déclara bonne maman.

— Elle a raison, repartit vivement Gaby, mais je me charge de l'oncle Charlot. Entre petit Greg et moi, il ne s'ennuiera pas, ni n'aura le temps de trop ressasser son chagrin : partez tranquille, monsieur Pierre. »

P. PERRAULT.

(La suite prochainement.)

LE BOUILLANT ACHILLE

IV





Sautant, dansant, bouleversant tout sur son passage, le bouillant Achille commet de nombreux ravages au jardin. Un jardin n'est pas une grande route. Acharné à la poursuite d'un papillon malin, M. Achille ne respecte rien, ni fleurs, ni bordures. Il glisse et voici encore un accident. Qu'un peu plus de retenue siérait mieux!



Toujours poursuivant son papillon, le bouillant Achille s'engouffre dans la serre. Le papillon se sauve par un châssis ouvert, mais notre étourneau est pris comme dans un filet. Quel gâchis! quels dégâts! Le jardinier se venge en tirant d'abord les oreilles du coupable. Et c'est encore la bourse de M. Achille qui paye les pots cassés.

S.

LA VENGEANCE DU MEUNIER

De père en fils, le Vieux-Moulin appartenait aux Aubron. On naissait meunier dans cette famille, et jamais plus fine mouture ne se vit que celle jaillie d'entre la Diligente et l'Inusable, les deux meules du Vieux-Moulin. Cette bonne machine du temps jadis n'avait que le vent pour moteur.

Perché sur une colline, sa cage grise comme une blouse de « mounet [1] », coiffé aussi crânement de sa calotte à pivot que le maître de son bonnet, ses ailes claquant sec au vent, c'était un joli moulin, j'en réponds.

Du matin au soir, il tournait à toute volée, en bourdonnant plus fort à lui tout seul que mille et mille frelons.

S'il chômait parfois, ce n'était point que le courage ou le grain lui manquât, mais bien plutôt le vent.

Il fallait voir sa mine pimpante, à ce gros mangeur de froment : une guirlande de lierre bien taillée bordait la base de sa construction, laissant pendre dans l'herbe ses festons délicats; dès le printemps, des trochets de roses pourpres encadraient son étroite et unique petite fenêtre, ouverte comme un œil brillant sur la campagne fleurie. Ce bouquet au côté lui donnait un air de fête.

Le vieux moulin eût égayé une vaste solitude.

Avec son maître, c'était bien pis.

François Aubron, un géant à tête frisée, méritait d'être mounet d'un tel moulin. C'était un excellent homme... enfants et bêtes le savaient et affluaient autour de sa demeure... les premiers chassant toujours les secondes.

Quand arrivait, en se bousculant, la marmaille débraillée, s'envolaient les nuées d'oiseaux en train de fouiller l'herbette pour y dénicher les grains blonds échappés aux sacs du meunier.

Les oies, le grand jars lui-même, déambulaient vers le bas de la colline.

1. Meunier.

Et les gamins de s'épandre en tous sens et d'appeler :

« Mounet... Mounet... »

Celui-ci tardait-il à se montrer, les enfants formaient une ronde, à distance des grandes ailes rapides, ils sautaient et chantaient :

Meunier, meunier, tu dors,
Ton moulin, ton moulin va trop vite,
Meunier, meunier, tu dors,
Ton moulin, ton moulin va trop fort.

Ron ron ron frrrou... ron ron ron frrrou... faisait le moulin... et les petits ne comprenaient pas que leur vieil ami leur disait :

« C'est bon, c'est bon, amusez-vous... et criez, sautez... moi, je chante la chanson du pain... j'accompagne la danse des grains sous la meule... on ne joue pas toujours... si je m'arrête, qui remplira les huches, vous, peut-être... oui-dà, essayez donc, babillards sans cervelle. »

Et les ron ron ron frrrou... ron ron ron frrou... d'aller leur train, à la barbe de tous ces petits hommes en herbe !

Nicolas finissait toujours par passer dans la lucarne sa tête enfarinée surmontée du bonnet bleu à mèche de coton.

Quelquefois, il descendait jouer un brin avec les marmots, car c'était un joyeux compère que ses vingt-huit ans n'attristaient pas.

La porte du moulin s'ouvrait... une jambe... une autre jambe... puis un buste long à ne plus finir... une tête ronde, en sortaient...

« Aah ! » criaient les gamins.

Ce aah ! ressemblait fort à celui de la foule satisfaite enfin de voir se lever sur la scène d'un théâtre le rideau qu'elle contemple en trépignant depuis quelques minutes.

Le mounet paraissait tout fripé, tout rapetissé par son passage sous l'étroite ouverture ; mais, en se redressant, il grandissait, grandissait, à faire croire qu'il allait monter jusqu'au pignon de son moulin.

S'ébrouant dans un nuage de farine, il se

mêlait souvent à la ronde, clochant d'un pied, car il était boiteux.

Si le temps lui manquait pour jouer, il renvoyait les gamins après avoir rempli de fleur de froment les goujettes [1] des plus pauvres... Vous voyez que c'était un brave homme.

Pourtant il avait un ennemi : Jean Renaud, le maître du Moulin-Neuf...

Tout en bas de la colline s'ouvrait un chemin vert bordé de peupliers conduisant au Moulin-Neuf.

Une large chaussée de pierres plates continuait le chemin et séparait le bassin naturel formé en cet endroit par la rivière.

La chaussée faisait digue... retenant les eaux du bassin gauche dont le trop-plein la submergeait, puis s'écoulait à droite... on ne la passait à pied sec que durant la belle saison.

A gauche, l'eau miroitait... à droite, le fond vaseux se montrait tout l'été... Quand le trop-plein du bassin venait s'écouler en moussant par-dessus la digue, puis retombait de l'autre côté, on disait au pays :

« Les cascades marchent, au jour d'aujourd'hui. »

Large et profond, le bassin alimentait la roue du Moulin-Neuf.

Les tic tac de ce dernier s'entendaient au loin, mais sa construction basse ne se voyait qu'au débouché du chemin.

Les ronrons du vieux moulin, au contraire, n'étaient perçus que dans son propre voisinage, tandis que ses grandes ailes et son pignon dominaient plusieurs lieues à la ronde.

Pas plus que leurs machines ne se ressemblaient les deux mounets.

Jean Renaud était petit et méchant, Nicolas Aubron grand et très bon, aussi bon qu'il était grand.

Le premier jalousait le second, dont la mouture était plus fine que la sienne. A qui la faute?...

Il le jalousait au point qu'un soir il avait placé près du Vieux-Moulin un piège à loups dans lequel son rival s'empêtra et se blessa grièvement.

François Aubron garda de l'accident une boiterie (et autre chose, un désir de vengeance)... la mouture de Jean Renaud n'en fut pas plus fine.

Cela s'était passé cinq ans auparavant. Jean Renaud, qui n'avait alors qu'un enfant, en avait trois aujourd'hui.

François Aubron n'était point encore marié, mais ça ne tarderait guère, ni vengé : il attendait une occasion.

Jean Renaud avait peu de pratiques, François Aubron se voyait forcé d'en refuser.

Et les tic tac du Moulin-Neuf et les ronron du vieux moulin allaient à train rompu en attendant la vengeance du mounet Aubron.

Celui-ci n'oubliait point, quoiqu'il eût passé sur l'événement les neiges de cinq hivers.

Les quelques raclées administrées jadis à son ennemi n'avaient pas assouvi sa haine.

Seulement, il attendait une « occasion » : « Le failli gars... il me payera ma boiterie. »

. . . .

Parmi les habitués du Vieux-Moulin, il n'en était pas de plus assidu que René Linteau.

Orphelin de père et de mère, élevé par son aïeule, qu'en ce petit village bocagien on n'appelait autrement que la Bonne Dame Linteau, le garçonnet préférait, à l'austère mélancolie du château, la riante gaieté de l'humble maisonnette, où le blé se muait en farine.

Le Linteau s'étendait d'un côté jusqu'au pied de la colline. Lorsque René franchissait la grille du parc, il sentait son cœur plus léger. Le vent, qui mouvait les grandes ailes, rafraîchissait délicieusement son front, et dès que s'entr'ouvrait (toujours pour lui) l'étroite petite porte, masquée sous le lierre, il aspirait avec un plaisir nouveau les tièdes émanations de farine.

Il connaissait le moulin depuis le faîte jusqu'à la base; au besoin, il eût su diriger le gouvernail pour placer, selon le vent, la calotte mobile : enrouler une partie des toiles lorsque la vitesse s'accélérait trop, les dérouler si elle se ralentissait.

1. Petit sac.

Maintes fois, il avait engrené, c'est-à-dire porté à la trémie le froment qui s'écoulait de là dans l'auget pour tomber entre les meules et arriver broyé du refroidisseur au blutoir, où la toile métallique, aux maillons plus ou moins écartés, tamisait la farine à la finesse voulue.

Il n'avait pu vivre dans l'intimité de François Aubron sans partager son attachement pour la Diligente et l'Inusable.

Ne savait-il pas que ces bonnes meules, dont le diamètre ne mesurait pas moins d'un mètre quarante centimètres, étaient faites de la meilleure meulière qu'eût jamais fournie La Ferté-sous-Jouarre... leurs différentes parties, juxtaposées avec un tel soin, que les surfaces restaient aussi planes que le premier jour... les meilleurs fragments placés à la circonférence où la mouture est plus active.

Il eût fort bien expliqué le rôle des entailles, profondes de cinq millimètres, qui rayonnaient sur toute la surface des meules, en partant de l'œillard, ouverture circulaire de vingt-cinq centimètres placée au centre.

Ces rayons, disposés en sens inverse dans la meule gisante et la meule courante, passent au-dessus les uns des autres pendant le mouvement, formant cisailles et déchirant le grain.

Chez François Aubron, René était chez lui; mais jamais il ne mettait les pieds au Moulin-Neuf, où sa grand'mère, d'ailleurs, n'eût pas envoyé un seul sac du blé de ses granges.

L'enfant avait épousé la querelle de son ami et détestait cordialement Jean Renaud, dont la lâche conduite de jadis l'indignait.

Un matin, René se trouva à la petite porte du meunier en même temps que deux paysannes, l'une vieille, l'autre jeune.

« Monsieur René, dit François Aubron, je vous présente ma future belle-mère et ma promise, la petite Drenelle; vous savez bien, son père est fermier de votre bonne maman. »

Non, René ne savait pas. Il ne connaissait pas la petite Drenelle, une jolie fille de dix-huit ans, fraîche comme un brugnon. Elle lui plut tout de suite, et il le dit. La vieille paysanne et les fiancés en furent tout heureux.

Avec des fraises et du pain bis, un appétissant goûter fut préparé et mangé aux ronrons du moulin, aux cliquetis du levier placé sur la trémie, d'où ruisselait une coulée de grains d'or.

Peu à peu, le vent tomba, ce qui permit à François Aubron de mettre son moulin à sec de toile (ou à joc) et d'aller se promener sur la colline avec sa compagnie.

Ils y étaient tous les quatre, discutant la couleur du flot de ruban fleuri que porterait au côté, pendant la noce, René Linteau, le garçon d'honneur, lorsque Jean Renaud passa.

Le bruit des voix lui fit lever la tête :

« Eh! eh! cria-t-il, goguenard, les violons et le gâteau avant la vengeance. »

François avait bondi; ses énormes poings fermés, il courut en clopinant vers son rival.

Mais, si le mounet du Vieux-Moulin avait la force, celui du Moulin-Neuf avait l'agilité et il disparut en un clin d'œil, son ricanement traînant derrière lui.

François Aubron remonta, les yeux pleins d'éclairs.

« Le failli gars...le failli gars, je me vengerai », grommela-t-il en s'essuyant le front du revers de sa manche.

La Drenelle éclata d'un rire limpide comme une roulade de rossignol... s'arrêta court et dit :

« Mounet, vous ne vous vengerez jamais; vous êtes bien trop doux pour cela. »

Et elle reprit son rire.

René regardait son ami et ne partageait pas l'avis de la Drenelle...

Non, non, François n'était pas doux, en ce moment du moins où ses narines gonflées, ses yeux luisants, ses bras d'hercule agités dans l'impatience de la lutte trahissaient la rage débordée, certaine d'être servie par la force.

« Pourquoi ne vous vengez-vous pas de Jean, qui est lâche et faible? » demanda René.

François serra davantage les poings et répondit entre les dents :

« J'attends une occasion

— Mais voilà cinq ans que vous l'attendez, riposta l'enfant.

— Faut courir après; elle ne viendra pas toute seule, dit la Drenelle, qui s'amusait à taquiner ce bon géant.

— Tèse-te don, ma fille, pisque l'est de même; tu le changeras poué, dit la vieille.

— Écoutez, monsieur René, vous la belle-mère, et vous aussi la Drenelle, articula nettement, et sans colère cette fois, le meunier un peu pâle : c'est vrai que j'attends une occasion, une occasion de me venger, sans faire tort aux trois petits de Renaud... Je l'ai cogné dur dans le temps; si je recommençais, je le tuerais, et ses gosses manqueraient de pain... Je pourrais lui prendre toutes ses pratiques... et les petits!... Enfin, je ne trouve pas. Laissez grandir les mioches et, foi d'Aubron, Jean Renaud me payera jusqu'au dernier sou ce qu'il me doit d'arriéré.

— V's avez bé raison, François, répondit la vieille mère... La vengeance, ça ne guérira poué vout' bouèterie et ça vous chargera le cœur.

— Possible, riposta la Drenelle; mais quand je serai sa femme, c'est moi qui cognerai Renaud s'il nous insulte. »

Silencieusement, René regardait le meunier... se demandant si son ami faisait bien ou mal.

Quant à François, il maugréait encore :

« Failli gars... je me vengerai. »

. . . .

Août était venu, amenant pour René Linteau les vacances... le cousin Philippe... l'oncle Pierre et... une merveille dont la possession le rendait fou de joie.

Philippe Lormel était, comme René, petit-fils de Mme Linteau. Il avait perdu sa mère et vivait seul avec son père, à Paris, sauf pendant les mois d'août et de septembre, qu'il passait chez son aïeule.

D'un an plus âgé que son cousin, mais plus petit et plus frêle, aussi bruyant que René était tranquille, Philippe passait le meilleur de son temps à mécontenter sa grand'mère, son cousin et les domestiques.

Menteur, jaloux, indocile, quoique affectueux et intelligent, ses défauts tenaient autant à une éducation négligée qu'à sa propre nature. Il aimait bien, tout en agissant de façon à faire croire qu'il le haïssait, son cousin, qui, au contraire, ayant peu d'affection pour Philippe, s'efforçait par devoir de lui faire plaisir chaque fois qu'il le pouvait.

René était studieux, loyal et bon, avec cela volontaire et vindicatif. Breton par sa mère, il avait l'entêtement du Breton.

Les deux enfants n'étaient pas toujours d'accord; pourtant René cédait ordinairement; sa supériorité physique et intellectuelle, qu'il reconnaissait fort bien, le rendant indulgent pour son cousin.

Après Philippe était venu l'oncle Pierre.

Celui-ci n'avait pas d'autres neveux que René, le fils de sa sœur.

Le capitaine de frégate Pierre Dumont était célibataire; il chérissait son neveu et chaque visite à Linteau était prétexte à une foule de surprises, de cadeaux exotiques, de bizarres jouets qui donnaient ensuite à la chambre du jeune garçon l'aspect d'un musée non pareil.

Toutefois, jamais les générosités de l'oncle Pierre n'avaient causé à l'enfant la joie qu'il éprouvait cette année.

« Ouvre toi-même, et prends garde, c'est fragile », lui dit le capitaine en le conduisant devant une immense caisse de bois blanc et en lui mettant ciseau et marteau entre les mains. Très embarrassé, le garçonnet avait gauchement fait sauter les pointes, le cœur battant d'émotion.

Dans un amoncellement de fins copeaux qu'il fouillait avec précipitation, il vit un magnifique bateau à vapeur, tout bardé de plaques métalliques... un cuirassé enfin, long d'un mètre... avec une chaudière reluisante comme de l'or... des canons (qui partaient).

« Allons faire le lancement », dit l'oncle Pierre. Tout le monde sortit, même Mme Linteau. René portait son navire, étincelant au soleil de tout l'éclat de ses cuivres... En lettres d'or, le nom se lisait à la poupe : « Le *Jean-Bart* »; en est-il de plus glorieux pour un vaisseau français!

La grande pièce d'eau où nageaient les

cygnes fut choisie. Une lampe à pétrole activait le *Jean-Bart,* tandis qu'un gouvernail lui donnait sa direction en agissant sur l'hélice.

Posé sur l'eau, le cuirassé se balança au bout de son amarre... la mèche fut allumée, le gouvernail obliqué de façon à ce que le parcours se fit circulairement.

L'hélice fouetta l'eau, la rejeta en mousse, avec un joli bruit de tac tac tac tac, la corde fut dénouée ; libre, le bateau glissa gracieusement, laissant derrière lui un sillage d'écume.

PAUL ROLAND.

(*La fin prochainement.*)

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XVII

Fumée.

Les positions de l'ennemi, reconnues à la lorgnette du haut de la tour, indiquaient chez son chef un véritable instinct stratégique ; ses trois divisions occupaient, en effet, au nord, à l'est et au sud, les seules voies d'accès de la forteresse phénicienne. L'une se trouvait sur la piste de Boulouwayo, l'autre sur le chemin septentrional ; celle du centre sur la colline des Pétunias, vers Masseydorp. Sans cordon d'investissement régulier, sans travaux de siège, Benoni bloquait donc en réalité ses adversaires. Toute tentative de départ sur l'une des trois routes devait inévitablement avoir pour effet d'appeler et de concentrer sur ce point toutes les forces assiégeantes. Repoussées une première fois, elle se reformeraient fatalement pour harceler le convoi, le harasser d'attaques incessantes. Avec des femmes et une enfant à emmener, on ne pouvait pas songer un seul instant à réaliser une telle entreprise.

D'autre part, attendre, rester investis derrière les épaisses murailles de la forteresse, c'était la certitude d'épuiser rapidement les provisions de bouche, d'en arriver bientôt à la famine et cela sans espoir de secours, sans possibilité aucune d'une issue favorable à cette situation tragique.

C'est ce que M. Massey et Gérard et tous les autres avec eux voyaient bien clairement.

C'est là ce que Benoni comprenait aussi, car deux jours ne s'étaient pas écoulés dans cette observation réciproque quand un mouvement se produisit du côté des assiégeants.

Une petite troupe, portant un chiffon blanc au bout d'une perche, s'était détachée de la colline des Pétunias et montait vers la tour. S'agissait-il de parlementer?

M. Massey voulut vérifier le fait. Après avoir donné l'ordre de tenir toutes les armes prêtes et de ne point se fier aux manœuvres de ces gens sans aveu, il descendit sur la terrasse inférieure, attacha son mouchoir au bout d'une canne, et, l'agitant dans les airs, marqua par ce signe qu'il consentait à entrer en pourparlers.

On vit alors la troupe noire s'avancer jusqu'au pied de la tour, disparaître derrière le talus, puis remonter et enfin arriver sur la terrasse même, après s'être augmentée d'une unité.

C'était le précieux Benoni en personne qui, ayant trouvé inutile d'exposer sa peau sans caution, avait jugé prudent d'envoyer en avant-garde quelques bons lurons qui n'y regardaient pas de si près, mais qui, une fois en possession de la parole des Massey, n'avait plus aucune hésitation à se risquer, et sachant de longue date que la loyauté de ses ennemis le garantissait de tout danger, s'avan-

çait indomptable, le fez sur l'oreille, l'œil insolent et la parole gouailleuse.

« Très noble et très puissant seigneur, commença-t-il d'un ton emphatique (s'adressant à M. Massey qui s'était avancé jusqu'au parapet de la terrasse pour l'écouter et pour lui répondre), très honoré maître de cette noble tour abandonnée, de tant de greniers dévastés, de Masseydorp et autres lieux, c'est d'une âme déchirée que je vous vois en si triste condition ! Vous, fait pour le trône ! Vous, justicier et législateur, tombé avec tous les vôtres dans une vile souricière !... Ah ! croyez-moi, à tout cœur bien placé ce spectacle arracherait des larmes !... »

Du coin de son œil faux, le Levantin surveillait le visage de son interlocuteur, espérant y surprendre les signes de désespoir dont avait soif son âme basse ; mais la physionomie de M. Massey était demeurée impassible, et le petit groupe placé un peu en arrière de lui semblait discourir avec animation, sans plus s'occuper du sieur Benoni que s'il n'eût pas existé.

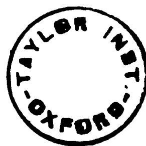
Ce mépris silencieux était justement ce qui pouvait le mieux piquer l'amour-propre du vaniteux parlementaire et, saisi d'un accès de rage soudain, il s'intérrompit au milieu d'une période mielleuse pour crier brutalement :

« Voici mon ultimatum, et je n'en rabattrai pas ceci (en faisant claquer un ongle noir sur une dent plus noire encore) : 1°, on va me livrer les deux cents sacs de poudre qui sont restés dans le souterrain : je connais la place, je connais le nombre, inutile de vouloir me tromper ! 2°, on me livrera l'éléphant ; j'ai besoin de cette brute pour transporter les sacs (et pour d'autres raisons, marmotta-t-il dans sa barbe) ; 3°, on me livrera également tous les chevaux disponibles pour ledit transport !... A ces conditions, je me retire avec ma troupe. J'ai dit ! »

Sans hâte et sans même honorer d'un regard le Levantin, M. Massey quitta le parapet où il appuyait le coude négligemment, et, allant et venant sur la terrasse, il échangea quelques paroles avec les siens ; cinq minutes plus tard il faisait face de nouveau à Benoni.

« Or ça, ricana celui-ci triomphant déjà, la délibération n'a pas été longue !... Il paraît que nous en sommes à notre dernière croûte de pain ?... les belles dames n'ont pas envie de faire connaissance avec la viande de cheval ?...

— Voici ma réponse, dit M. Massey, esquissant le geste d'un homme qui chasse quelque insecte répugnant. Nous repoussons avec mépris chacune de vos conditions et nous vous ordonnons de vous retirer sans délai. Nous avons répondu à votre signal par un signal de paix ; votre peau nous est donc sacrée pendant tout le temps qui vous est nécessaire pour la retraite. Je vous donne un quart d'heure : si dans quinze minutes, vous n'avez pas purgé ces lieux de votre présence, je fais feu sur vous sans miséricorde : n'espérez pas de merci... Vous savez qu'on peut compter sur ma parole. »



La stupeur, la rage, l'incrédulité, le désappointement, tous les sentiments enfiellés et venimeux se disputèrent un moment la face abjecte de maître Benoni ; après quoi, obéissant à la fatalité, il tourna sur ses talons, suivi de ses acolytes et, sans tarder, se mit hors de vue, derrière la colline fleurie des Pétunias, où une partie de ses forces était établie.

Par une alliance d'idées toute naturelle, ce mouvement même apporta à Gérard le principe de la solution tant cherchée.

« C'est à la poudre qu'ils en veulent... Il faut leur en donner, de la poudre K !... » dit-il à son frère.

Et tout de suite il indiqua le plan stratégique qui venait de se faire jour dans son esprit.

La colline des Pétunias se trouvait précisément sur le trajet de la galerie souterraine utilisée par M. Weber en guise de laboratoire et d'arsenal. Concentrer la poudre K sous cette position centrale des assiégeants, y amener, s'il était possible, toutes les forces de l'ennemi par une attaque simultanée sur les deux ailes ; puis les faire sauter — tel était le plan... Il ne s'agissait plus que d'en régler l'exécution.

Adopté d'enthousiasme par tous les assié-

gés, il fut aussitôt mûrement développé. Gérard commença par procéder avec soin au repérage de la galerie souterraine, de manière à déterminer le point précis qui correspondait à la colline. Tous les sacs de poudre K, déterrés un à un, y furent successivement transportés par Weber et lui, puis rangés de manière à remplir toute la largeur du souterrain. Ce fut l'affaire d'une journée de travail acharné.

On agita alors la question de savoir comment l'explosion serait provoquée. Le procédé le plus simple paraissait être celui d'une longue mèche partant de la tour pour aller transmettre le feu à l'amas des sacs de poudre. Mais les éléments dont disposaient les assiégés pour la fabrication de cette mèche n'étaient pas des plus sûrs. Elle pouvait s'éteindre, ou tout au moins brûler lentement, en laissant incertaine la minute même de l'explosion. On devait craindre aussi que la poudre K n'eût subi un commencement de décomposition spontanée, de nature à laisser des doutes sur son mode d'action sous l'influence de la chaleur. Si elle allait, au moment critique, brûler au lieu d'exploser!... Il ne fallait pas risquer une telle déconvenue ; au contraire, en provoquant l'explosion par une commotion des couches d'air ambiantes, elle était aussi certaine que facile, le défaut même de la poudre K étant sa sensibilité excessive aux ondes atmosphériques.

Il fut donc arrêté qu'on s'en tiendrait à ce procédé.

Weber se chargea de disposer à l'entrée du souterrain, du côté de la tour, un amas de cartouches qui devaient, sous l'action d'un marteau obéissant à la détente d'un ressort, déterminer, en écrasant une capsule, la plus retentissante détonation. Ce travail remplit encore douze heures.

Quand tous les préparatifs furent achevés, il n'y avait plus qu'à régler l'ordre d'attaque.

La garnison se divisa en deux sections : la première, composée de M. Massey, Martial Hardouin, Le Guen, Colette et Martine, allait opérer sur la position nord des assiégeants, en la prenant à revers par l'ouest. La seconde, formée de Gérard, Henri, lady Theodora, Lina et son père, avait pour objectif le groupe des assiégeants du sud, qu'elle devait également attaquer par l'ouest. Lord Fairfield, transporté dans un fauteuil à l'entrée du souterrain, était constitué gardien de l'appareil détonant, tandis que Mme Massey restait à la garde de Tottie, endormie dans son berceau. L'heure de l'attaque était fixée à minuit.

La soirée se passa gaiement à attendre le moment décisif. Comme il arrive dans les crises tragiques et sous l'influence de la surexcitation nerveuse que fait naître le péril, chacun mettait une aigrette à sa bravoure. On riait en vérifiant avec soin l'état des armes et des ceintures à cartouches; on riait en se lestant d'un doigt de vin et d'un biscuit pour les fatigues du combat.

L'heure approchait. Mme Massey serra ses enfants sur son sein; les deux troupes échangèrent une dernière poignée de main et la division des forces s'opéra : l'une descendant le fossé par la droite et l'autre par la gauche, pour s'en aller silencieusement « espérer » le signal de la double attaque, selon le mot de Le Guen. M. Massey devait le donner par un coup de feu quand il jugerait que la troupe de Gérard était au poste convenu.

A minuit précis, ce signal était lancé et les deux petites bandes de tirailleurs, qui avaient eu le temps de prendre un repos de vingt minutes, au terme de leur marche, s'avancèrent sur les positions ennemies en tirant aussi vite que le permettaient les fusils à magasin. Ce feu continu devait nécessairement produire sur les troupes ignorantes que commandait Benoni, surprises en plein sommeil, l'effet démoralisant d'une armée de secours très supérieure en nombre, entrant subitement en scène pour les refouler vers la tour phénicienne, c'est-à-dire sous les balles des assiégés.

Les tireurs évitaient, d'ailleurs, de se montrer. Fidèles à l'excellente tactique qu'ils avaient vu pratiquer par les Boers, ils s'abritaient derrière tous les accidents de terrain, arbres, rochers ou buissons, et rampaient sur le sol pour passer de l'un à l'autre. Les dames, qui formaient une fraction si importante de

l'effectif, n'étaient pas moins adroites que les hommes à ce jeu qui les amusait.

Aussi la ruse eut-elle un plein succès. Ni au nord, ni au sud, les indigènes ne soupçonnèrent un instant par quel nombre infime d'adversaires ils se trouvaient attaqués. Pour mieux dire, dès les premières décharges, ils furent pris de panique.

Les balles sifflaient dans la nuit, frappant de part et d'autre une masse indécise et grouillante. Et aussitôt, ce fut dans chaque camp un tumulte indescriptible : des cris, des pleurs, des imprécations, — le désordre lamentable et fou d'un troupeau de buffles frappé par un ennemi invisible. Un seul fait s'imposait par sa brutale évidence à ces cerveaux encore embrumés de sommeil : c'est que les coups venaient de l'ouest, en se rapprochant de minute en minute, d'où la conclusion instinctive et quasi mécanique qu'il fallait se jeter vers l'est pour les éviter...

C'est ce que fit d'abord le camp du nord, en s'élançant d'une fuite éperdue vers la colline des Pétunias. Le camp du sud semblait plus indécis et flottant. On entendait, dans les ténèbres, une voix qui tentait de rassurer et de rallier quelques hommes pour faire front à l'attaque. Mais, soudain, cette attaque se trouva renforcée d'un secours inattendu, quelque chose d'énorme accourait dans l'ombre, ébranlant le sol d'un galop formidable, se jetant sur les traces de Colette, puis la dépassant pour se jeter d'un élan furieux sur ses ennemis.

C'était Goliath, venant spontanément renouveler les exploits historiques des éléphants carthaginois au temps d'Hamilcar. Sous le ciel gris et sans lune, on vit alors un spectacle terrible et fantastique dans son imprécision de rêve : Goliath, écumant de rage, la trompe relevée, les défenses en bataille, abordait le camp du sud, y tombait comme la foudre, le culbutait et le piétinait en mêlant ses hurlements à ceux de ses victimes. Chaque pas de ses lourds pieds broyait un ennemi. Chaque coup de son épieu d'ivoire défonçait une poitrine. D'autres, saisis par la trompe puissante, étaient aussitôt rejetés comme des boulets vivants sur la foule épouvantée et l'écrasaient en s'écrasant eux-mêmes... Ce fut l'affaire d'un instant. Dans un temps incroyablement court, il avait fait place nette et les noirs s'enfuyaient vers l'est, laissant sur le terrain trente ou quarante cadavres. Alors, avec une sorte de hennissement victorieux, Goliath huma l'air et parut se disposer à foncer sur le dernier refuge des assiégeants. C'est ce qu'il ne fallait pas. Pour l'empêcher, Colette n'eut qu'un mot à dire :

« Ici, Goliath ! » fit-elle de sa douce voix, en sortant du fourré.

Et aussitôt le mastodonte, docile comme un épagneul, accourut à cet appel.

« Nous rentrons à la tour ! » reprit Colette, en s'asseyant, comme elle l'avait fait tant de fois, sur l'une des glorieuses défenses.

La petite troupe, en regagnant la terrasse de la forteresse phénicienne, y retrouva l'autre section des tirailleurs, qui remontait de son côté, victorieuse comme elle. On ne perdit pas de temps à se congratuler. Personne n'avait reçu la moindre égratignure, sinon aux ronces du chemin, — c'était l'essentiel. Maintenant, il s'agissait d'aviser au dénouement du drame qui venait de se jouer en deux actes. L'ennemi, obéissant à l'impulsion brutale qui lui était donnée, avait cherché un refuge derrière la colline des Pétunias. Il restait à l'anéantir d'un seul coup...

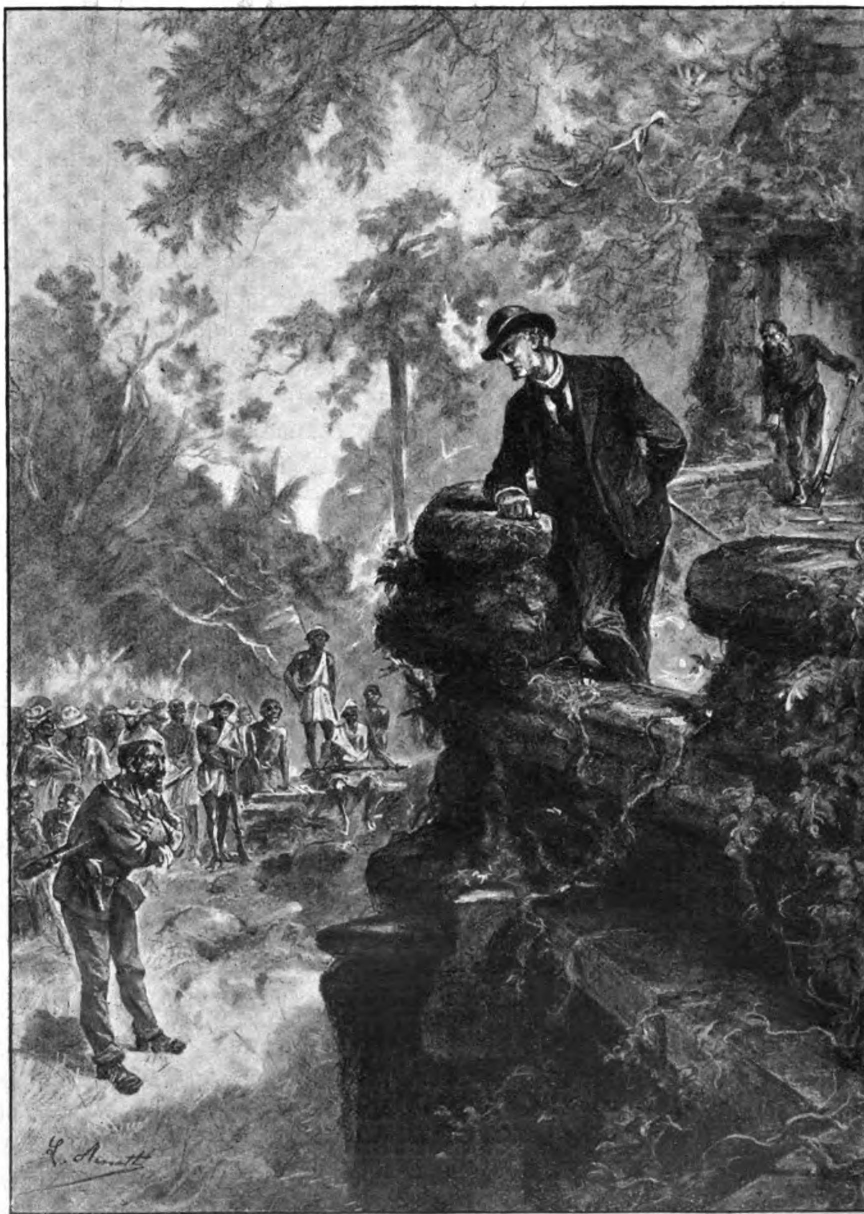
Et ce n'est pas, certes, sans un serrement de cœur que les assiégés, songeant à ce qui se préparait pour le salut commun, acceptaient la pensée de cette exécution en masse. Parmi ces êtres humains qu'ils allaient tout à l'heure faire passer de vie à trépas, ils ne connaissaient que Benoni, et Benoni ne valait guère qu'on donnât un soupir à sa disparition... N'importe ! au moment d'agir et de mener son œuvre à terme, Gérard eut à surmonter un mouvement d'hésitation...

Un coup d'œil à sa mère aveugle, penchée avec Colette et Lina sur le berceau de l'enfant endormi, suffit à dissiper son scrupule. Eh ! quoi ! ces êtres chéris, en qui il avait mis toute sa tendresse, n'étaient-ils pas menacés, par Benoni et sa horde, de périr par la faim ?... Ah ! périssent cent mille Benonis,

s'il le faut, pour sauver ces vies précieuses!...

La résolution est prise. Gérard fait signe à Weber. Ensemble, ils se dirigent vers l'entrée de l'atelier souterrain.

Lord Fairfield, allongé sur son fauteuil de rotin, y monte sa garde silencieuse, en fumant, la carabine à magasin appuyée au mur, près de lui. Sous sa main, la corde pend, qu'il suffit de tirer pour provoquer la détente du ressort, la chute du marteau sur la capsule.



Gérard prend la corde et la tire.

La détonation de cent cartouches éclatant à la fois répond instantanément à ce geste, pour aller, d'écho en écho, se répéter sourdement dans la galerie souterraine.

Elle a huit cents mètres de long. Quelques secondes vont s'écouler avant que les ondes sonores se soient propagées jusqu'à l'amas de sacs. Gérard et Weber ont prévu ce délai. Ils en profitent pour enlever le fauteuil du blessé, et, chargés de ce fardeau, regagnent promptement la terrasse.

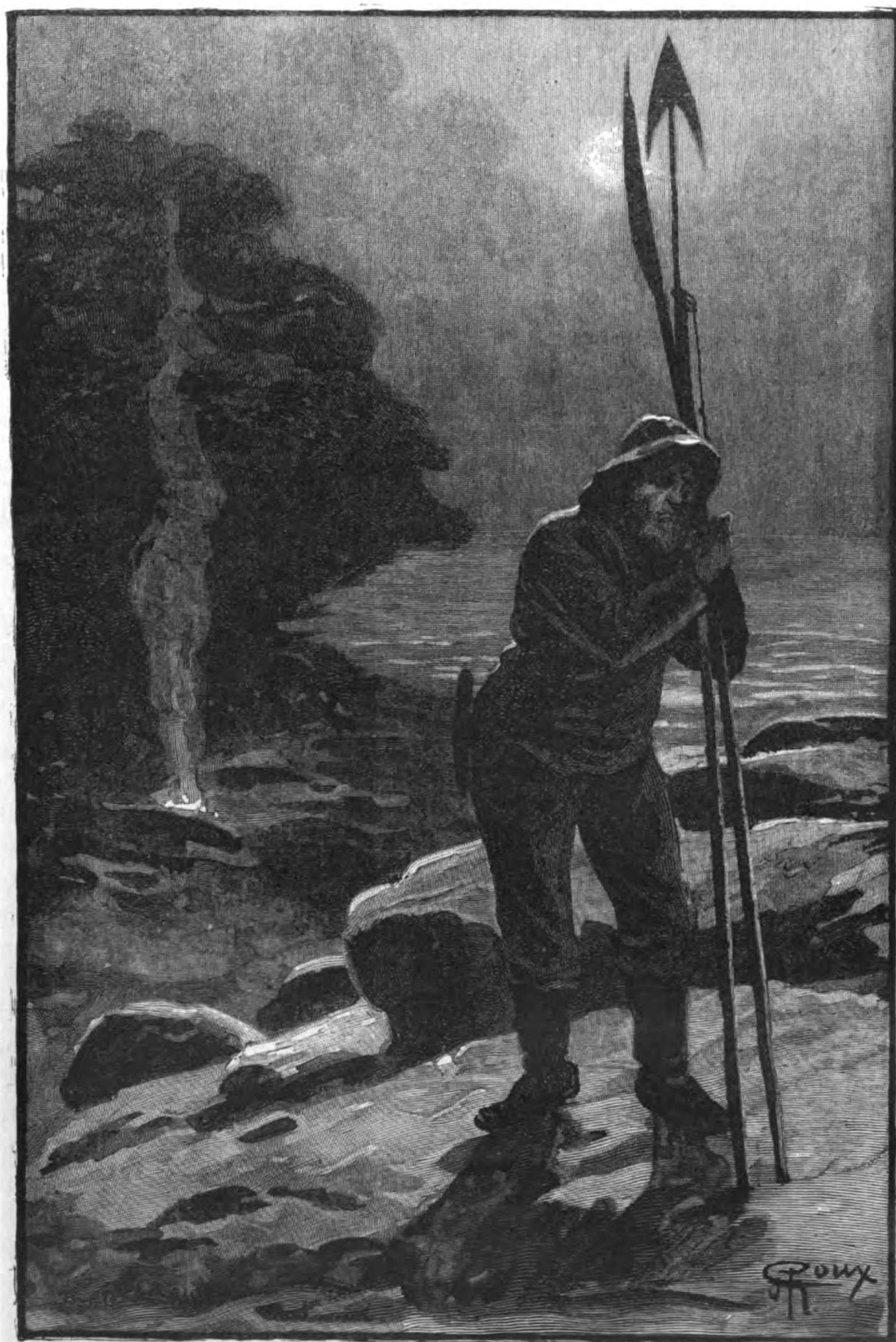
Comme ils y arrivent, la terre gronde et frémit sous leurs pieds. Une violente secousse agite sur sa base la vieille tour cyclopéenne. Puis, au loin, une trombe de feu jaillit du sol; une explosion formidable illumine le ciel, tonne en cataclysme. A la place où se dressait la colline des Pétunias, un volcan s'est ouvert. La poudre K vient de sauter.

(*La suite prochainement.*) ANDRÉ LAURIE.

Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.

LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN



UN HOMME ARMÉ D'UNE LANCE ET D'UN HARPON... (Page 171.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

VII (*Suite.*)

Seconde campagne.

Ce groupe des Aléoutiennes ferme au sud le bassin de Behring, que l'Amérique avec le littoral de l'Alaska, l'Asie avec le littoral du Kamtchatka, limitent à l'est et à l'ouest. Ce groupe présente cette particularité de décrire une courbe dont la convexité est tournée vers la haute mer — particularité qu'offrent aussi, dans leur disposition géométrale, les Kouriles, les Liou-Khieou, les Philippines et l'ensemble des terres de l'empire du Japon.

Au cours de cette navigation, le docteur Filhiol put suivre du regard les capricieux contours de cet archipel, hérissé de monts volcaniques et dont les abords sont extrêmement dangereux durant la mauvaise saison.

En longeant cette convexité, le *Saint-Enoch* avait évité les courants contraires. Favorisé par une brise constante, il n'aurait plus qu'à franchir une des branches du Kouro-Sivo, qui, dans le voisinage des Kouriles, remonte obliquement au nord-est vers le détroit de Behring.

Lorsque le *Saint-Enoch* eut dépassé le dernier ilot des Aléoutiennes, il trouva des vents de la partie nord-est. Circonstance très avantageuse pour un navire qui allait mettre le cap au sud-ouest en direction des Kouriles. Après avoir traversé ce groupe, M. Bourcart comptait relever l'extrême pointe du Kamtchatka avant une quinzaine de jours.

Mais, à l'ouvert de la mer de Behring, se déchaîna un terrible coup de vent, auquel un bâtiment moins solidement construit, moins habilement manœuvré, n'eût pas résisté peut-être. Quant à chercher un abri au fond d'une crique des Aléoutiennes, la prudence l'eût déconseillé, ses ancres n'auraient pu tenir, et il se fût brisé sur les récifs.

Cette tourmente, accompagnée d'éclairs, mêlée de grêle et de pluie, dura quarante-huit heures. Pendant la première nuit, le navire faillit engager. Cependant, comme la rafale rugissait avec une violence croissante, la voilure avait été réduite autant que possible, —

rien que la misaine et le grand hunier au bas ris.

Durant cette redoutable tempête, le docteur Filhiol ne put qu'admirer le sang-froid du capitaine Bourcart et de ses officiers, l'adresse et le dévouement de l'équipage. Il n'y eut que des éloges à donner à maître Ollive pour la promptitude et l'habileté qu'il apportait à l'exécution des manœuvres. Peu s'en fallut que les embarcations de tribord, bien qu'elles eussent été rentrées en dedans, ne fussent écrasées lorsque les embardées amenaient une telle bande que la mer entrait par les dalots.

En de telles conditions, on le comprend, le *Saint-Enoch* n'aurait pu se tenir en cape courante. Ce fut vent arrière qu'il dut fuir, et même, toute une demi-journée, à sec de toile. C'est là une très dangereuse allure, car le bâtiment risque d'être « mangé par la mer ». Lorsqu'il court dans le sens du vent et aussi vite, sa barre n'ayant plus d'action, il est difficile de l'empêcher de se jeter tantôt sur bâbord, tantôt sur tribord. Alors les coups de mer sont le plus à craindre, parce qu'ils assaillent le bâtiment non par l'avant, fait pour leur résister, mais par l'arrière, mal disposé pour recevoir l'assaut des lames.

Il arriva donc que plusieurs trombes liquides balayèrent en grand le pont du *Saint-Enoch*. L'équipage fut sur le point de défoncer les pavois afin de faciliter l'écoulement. Heureusement les dalots suffirent et les panneaux, solidement assujettis, résistèrent. Les hommes, placés au gouvernail sous la surveillance de maître Ollive, purent conserver le cap à l'ouest.

Le *Saint-Enoch* parvint à s'en tirer sans avaries graves. Le capitaine Bourcart n'eut à regretter que la perte d'un tourmentin qu'on avait essayé d'installer à l'arrière et dont il ne resta bientôt plus que des lambeaux, qui claquaient comme coups de fouet sous les violences de la rafale. Et ce fut après cette inutile tentative pour se mettre à la cape que le capitaine avait décidé de fuir vent arrière.

La tempête diminua graduellement dans la nuit du 10 au 11 août. Presque au lever de l'aube, maître Ollive put installer une voilure convenable. Ce que l'on devait redouter, c'était que le vent ne se fixât à l'ouest, alors que le *Saint-Enoch* était encore à près de huit cents milles de la terre d'Asie. Il aurait été forcé de lutter contre le vent, et sa marche eût été considérablement retardée. Louvoyer, d'autre part, c'était courir le risque de tomber dans ce rapide courant de Kouro-Sivo, d'être emporté vers le nord-est, ce qui eût peut-être compromis cette campagne de la mer d'Okhotsk.

C'était la grande perplexité du capitaine Bourcart. Confiant dans la solidité de son navire, confiant dans le mérite de ses officiers et de son équipage, il n'avait eu d'autre appréhension que de voir se produire cette saute de vent, qui eût retardé son arrivée aux Kouriles.

« Est-ce que la bonne chance nous abandonnerait, en justifiant les prévisions de ce mauvais augure de Cabidoulin?... répétait-il quelquefois.

— Il ne sait pas ce qu'il dit, répliquait maître Ollive, et il ferait mieux d'avaler sa langue!... Mais ça lui sort par la bouche comme le souffle d'une baleine par ses évents!... Seulement, c'est toujours rouge qu'il souffle, l'animal! »

Et, ma foi, s'il fut enchanté de cette réponse, le brave maître d'équipage, on ne saurait trop s'en étonner.

Toutefois, un retard, ne fût-il que d'une quinzaine de jours, aurait été très préjudiciable. Vers le commencement de septembre, les premières glaces se forment dans la mer d'Okhotsk, et, généralement, les baleiniers ne s'y donnent rendez-vous qu'à la fin de l'hiver.

Malgré tout, la tempête passée, on oublia vite que le *Saint-Enoch* s'était une ou deux fois trouvé en perdition. Aussi les plaisanteries de redoubler à l'égard de Jean-Marie Cabidoulin.

« Vois-tu, vieux, lui dit maître Ollive, c'est toi qui nous as valu ce coup de chien, et, si nous manquons la campagne, ce sera encore de ta faute!...

— Eh bien, répondit le tonnelier, il ne fallait pas venir me relancer dans ma boutique de la rue des Tourettes et m'embarquer sur le *Saint-Enoch*...

— Pour sûr, Cabidoulin, pour sûr !... Mais, si j'étais le capitaine Bourcart, je sais bien ce que je ferais...

— Et que ferais-tu?...

— Je te mettrais un boulet à chaque pied, et t'enverrais par-dessus le bord...

— C'est peut-être ce qui pourrait m'arriver de plus heureux !... répondit Jean-Marie Cabidoulin d'une voix grave.

— Le diable le déhale !... s'écria maître Ollive, c'est qu'il parle sérieusement...

— Parce que c'est sérieux, et tu verras comment finira la campagne...

— Aussi bien qu'elle a commencé, vieux... à une condition, pourtant... c'est qu'on te débarque en pleine mer ! »

Du reste, que l'avenir dût ou non donner raison à Jean-Marie Cabidoulin, ce ne fut pas au cours de cette traversée entre Vancouver et les Kouriles que l'équipage eut l'occasion d'allumer sa cabousse. Les vigies en furent pour leurs peines. Les cétacés, extrêmement rares, ne se montraient qu'à grandes distances. Et pourtant, à cette époque de l'année, ils fréquentaient volontiers les approches de la mer de Behring, baleinoptères gigantesques, jubartes longues de trente mètres, culammaks et umgulliks, qui en mesurent une cinquantaine. D'où provenait cette rareté?... Ni M. Bourcart ni M. Heurtaux ne parvenaient à se l'expliquer. Est-ce donc que ces animaux, trop vivement poursuivis dans les mers arctiques, cherchaient déjà refuge, ainsi que cela devait se produire plus tard, jusque dans les mers antarctiques?...

« Eh ! non !... Eh ! non !... s'écriait le lieutenant Allotte. Ce que nous ne trouvons pas en deçà des Kouriles, nous le trouverons au delà !... C'est dans la mer d'Okhotsk que nous attendent les baleines, et on la remplirait tout entière rien qu'avec leur huile ! »

Que les fantaisistes prédictions du lieutenant dussent se réaliser, il n'en était pas moins certain qu'il n'y eut pas lieu une seule fois d'amener les pirogues. A noter également qu'on ne voyait aucun bâtiment, et, cependant, en ce mois d'août, il n'est pas d'habitude que les baleiniers aient abandonné ces parages. Peut-être, il est vrai, étaient-ils déjà en pêche dans la mer d'Okhotsk où devaient pulluler les souffleurs, au dire du lieutenant. Et qui sait si, parmi eux, ne s'y voyait pas le *Repton*, lequel, d'après les informations du capitaine Forth, avait quitté la baie Marguerite pour rallier les parages nord-ouest du Pacifique.

« Bon ! si heureuse qu'ait pu être sa campagne, disaient les hommes, il n'aura pas tout pris, et il restera bien quelques baleines pour le *Saint-Enoch !* »

Cependant les craintes d'un changement de brise ne s'étaient point réalisées. A la suite d'une accalmie de vingt-quatre heures, le vent avait repiqué au sud-est. Plusieurs jours s'écoulèrent. Déjà les oiseaux de mer, — de ceux qui s'aventurent à quelque centaine de milles au large, — éparpillés autour du navire, se reposaient parfois à l'extrémité des vergues. Le *Saint-Enoch* filait tout dessus, bâbord amures, avec une vitesse moyenne de dix à onze nœuds. Cette traversée s'accomplissait de telle façon que le capitaine Bourcart eût été mal fondé à se plaindre.

Le 21 août, d'après la double observation de dix heures et de midi par un temps très clair, le point donna cent soixante-cinq degrés trente-sept minutes en longitude et quarante-neuf degrés treize minutes en latitude.

A une heure, le capitaine et les officiers étaient réunis sur la dunette. Le *Saint-Enoch*, incliné sur tribord, laissait derrière lui un sillage plat et se dérobait rapidement à la barre.

Soudain, le second de dire :

« Qu'est-ce que je vois là-bas?... »

Tous les regards se portèrent au vent du navire, vers une longue bande noirâtre qui paraissait animée d'un singulier mouvement de reptation.

Cette bande, observée au moyen des lunettes, semblait mesurer de deux cent cinquante à trois cents pieds.

« Tiens! s'écria le lieutenant Allotte en plaisantant, est-ce que ce serait le grand serpent de mer de maître Cabidoulin ? »

Et, précisément, sur le gaillard d'avant, la main au-dessus des yeux, le tonnelier regardait en cette direction sans prononcer une parole.

Le docteur Filhiol venait de monter sur la dunette, et le capitaine Bourcart dit en lui passant sa longue-vue :

« Voyez... je vous prie...

— Cela ressemble à un écueil au-dessus duquel voltigent de nombreux oiseaux, déclara M. Filhiol, après quelques minutes d'attention.

— Je ne connais pas d'écueil en cet endroit, déclara M. Bourcart.

— Et d'ailleurs, ajouta le lieutenant Coquebert, il est certain que cette bande se déplace... »

Cinq ou six matelots entouraient le tonnelier, qui restait muet.

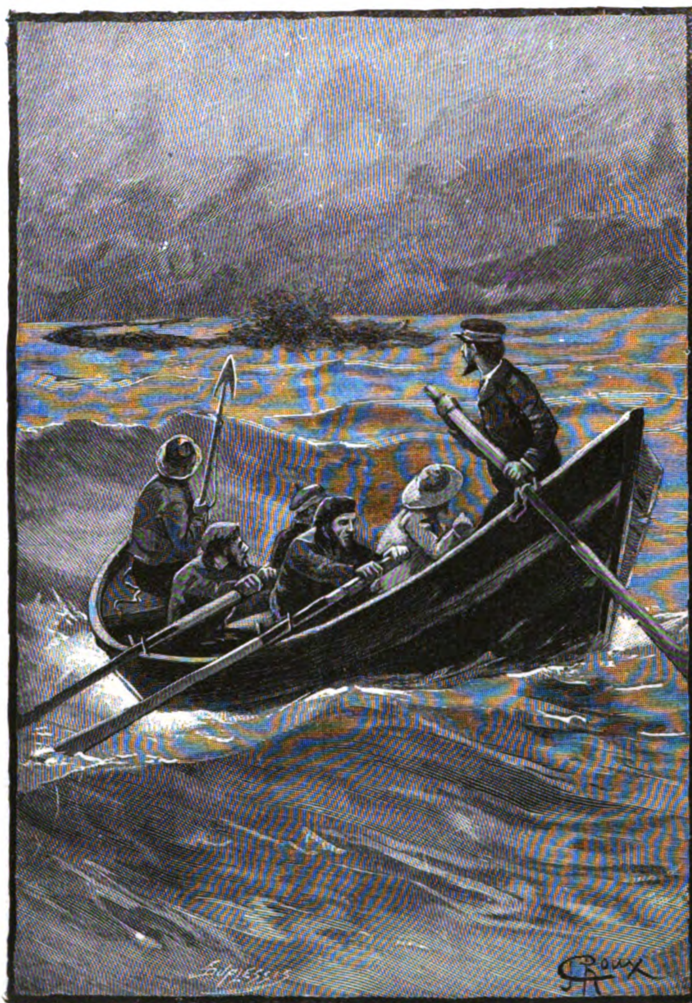
Le maître d'équipage lui dit alors :

« Eh bien... vieux?... est-ce donc?... »

Pour toute réponse, Jean-Marie Cabidoulin fit un geste qui signifiait : peut-être!

Le monstre, — si c'était un monstre, — le serpent, si c'était un serpent, — ondulait à la surface des eaux, près de trois milles au vent du *Saint-Enoch*. Sa tête énorme, — si c'était une tête, — paraissait pourvue d'une épaisse crinière, telle que les légendes norvégiennes ou autres l'ont toujours donnée aux krakens, aux calmars et aux divers spécimens de la tératologie marine.

Assurément, aucune baleine, même des plus vigoureuses, n'aurait pu résister aux attaques d'un tel géant océanique. Et, au fait, sa présence n'expliquait-elle pas qu'elles eussent déserté cette partie du Pacifique?... Un navire de cinq à six cents tonnes aurait-il pu se dégager des replis d'un si prodigieux animal?...



En ce moment, il n'y eut qu'un cri dans tout l'équipage :

« Le serpent de mer... le serpent de mer! »

Et les regards ne quittèrent plus le monstre en question.

« Capitaine, demanda le lieutenant Allotte, est-ce que vous n'êtes pas curieux de savoir si cette bête-là fournirait autant d'huile qu'une baleine franche?... Je parie pour deux cent cinquante barils, si nous parvenons à l'amarrer! »

Depuis l'instant où l'animal avait été signalé, il s'était rapproché d'un demi-mille, sous l'ac-

tion du courant sans doute. On distinguait mieux ses anneaux qui se déroulaient par un mouvement vermiculaire, sa queue en longs zigzags dont l'extrémité se relevait parfois, sa formidable tête à crinière hérissée, dont il ne s'échappait aucun souffle d'air et d'eau, ainsi qu'il en est des cétacés.

A la demande formulée puis renouvelée par le lieutenant, de mettre les pirogues à la mer, le capitaine Bourcart n'avait pas encore répondu.

Cependant, MM. Heurtaux et Coquebert s'étant joints à lui, M. Bourcart, après une hésitation bien naturelle, donna l'ordre d'amener deux pirogues, non point pour attaquer le monstre, mais afin de l'observer de plus près, car le ***Saint-Enoch*** n'aurait pu s'en approcher sans courir de longs bords.

Lorsque le tonnelier vit les hommes occupés à déhaler les embarcations, il s'avança vers le capitaine Bourcart, et lui dit non sans quelque émotion :

« Capitaine... capitaine Bourcart, vous voulez...

— Oui... maître Cabidoulin, je veux savoir à quoi nous en tenir une bonne fois...

— Est-ce... prudent?...

— En tout cas, c'est à faire !

— Va avec eux? » ajouta maître Ollive.

Le tonnelier retourna à l'avant sans répondre. Après tout on s'était si souvent moqué de « son serpent de mer » que peut-être ne regrettait-il pas cette rencontre qui allait lui donner raison.

Les deux pirogues, chacune avec quatre matelots aux avirons, dans l'une le lieutenant Allotte et le harponneur Ducrest, dans l'autre le second Heurtaux et le harponneur Kardek, ayant largué leur amarre, se dirigeaient vers l'animal. Les recommandations du capitaine étaient formelles : on ne devait agir qu'avec la plus absolue prudence.

M. Bourcart, M. Coquebert, le docteur Filhiol et maître Ollive restèrent en observation sur la dunette, après que le navire eut été mis en panne. Le tonnelier, le forgeron, le charpentier, les deux autres harponneurs, le maître d'hôtel, le cuisinier, les matelots, se tenaient à l'avant. Quant aux novices, penchés sur les bastingages, leur curiosité se mélangeait d'une certaine appréhension.

Tous les yeux suivaient les embarcations. Elles s'avançaient en douceur, et ne furent bientôt qu'à une demi-encâblure du prodigieux animal, et chacun s'attendait à ce qu'il se relevât brusquement...

Le monstre demeurait immobile et sa queue ne battait pas la mer.

Alors on vit les pirogues le longer en le frôlant, puis lui jeter des amarres sans qu'il eût fait un mouvement, puis les embarcations le prendre à la remorque afin de le ramener au navire.

Ce n'était point un animal marin, mais tout simplement une algue gigantesque, dont la racine figurait une tête, semblable à cet immense ruban végétal que le ***Péking*** avait rencontré en 1848, dans les mers du Pacifique.

Et lorsque maître Ollive dit au tonnelier en ne lui épargnant pas ses moqueries :

« La voilà, ta bête... le voilà, ton fameux serpent de mer !... Un paquet d'herbes... une sargasse !... Eh bien... y crois-tu encore, vieux?...

— Je crois ce que je crois, répondit Jean-Marie Cabidoulin, et on sera forcé de me croire un jour ou l'autre ! »

VIII

La mer d'Okhotsk.

Les Kouriles, moins nombreuses que les Aléoutiennes, sont pour la plupart des îlots inhabités. Trois ou quatre, cependant, peuvent être considérées comme des îles, telles Paramouchir, Owekotan, Ouchichir, Matoua. Assez boisées, elles possèdent un sol productif. Les autres, rocheuses et sablonneuses, impropres à toute culture, sont frappées de stérilité.

Une partie de ce groupe est tributaire de

l'empire du Japon, dont il prolonge le domaine ; l'autre partie septentrionale relève de la province russe du Kamtchatka, et ses habitants, petits, velus, sont désignés sous le nom de Kamtchadales.

M. Bourcart ne songeait point à relâcher au milieu de ce groupe, où il n'avait que faire. Il lui tardait d'avoir franchi cette barrière qui limite la mer d'Okhotsk au sud et au sud-est afin de commencer sa seconde campagne.

Ce fut en doublant le cap Lopatka, à l'extrémité de la presqu'île kamtchadale et en laissant Paramouchir sur bâbord, que le *Saint-Enoch* pénétra dans les eaux sibériennes le 23 août, après trente-six jours de navigation depuis Vancouver.

Ce vaste bassin d'Okhotsk, très protégé par cette longue bande des Kouriles, comprend une superficie trois ou quatre fois supérieure à celle de la mer Noire. Tout comme un océan, il a ses tempêtes, parfois d'une extrême impétuosité.

Le passage du *Saint-Enoch* à travers le détroit fut marqué par un accident peu grave, mais qui aurait pu l'être.

Le bâtiment se trouvait à l'endroit le plus resserré de l'*inlet*, lorsque, sous l'action d'un courant, son avant vint à heurter un haut-fond dont la position était inexactement indiquée sur la carte.

Le capitaine Bourcart était alors sur la dunette près de l'homme de barre, et le second près du bastingage de bâbord en observation.

Dès le choc, qui fut assez léger, ce commandement se fit entendre :

« A masquer les trois huniers ! »

Aussitôt l'équipage se mit sur les bras des vergues, et elles furent orientées de telle sorte que, le vent prenant sa voilure à revers, le *Saint-Enoch* pût se dégager en culant.

Mais le capitaine Bourcart vit que cette manœuvre serait insuffisante. Il serait nécessaire d'élonger une ancre à l'arrière pour se déhaler.

A l'instant même, le canot fut lancé à la mer avec une ancre à jet. Puis, le lieutenant Coquebert, accompagné de deux novices, s'occupa de la mouiller à un endroit convenable.

Le choc, on le répète, n'avait pas été rude. Un navire aussi solidement construit que le *Saint-Enoch* devait s'en tirer sans aucun dommage.

Au surplus, comme il avait touché à mer basse, vraisemblablement, dès que la marée se ferait sentir, son ancre l'empêchant de s'engraver davantage, il se relèverait de lui-même.

Le premier soin de M. Bourcart avait été d'envoyer le maître d'équipage et le charpentier à la pompe. Tous deux reconnurent que le bâtiment ne faisait point eau. Nulle apparence d'avaries ni dans le bordé ni dans la membrure.

Il ne s'agissait plus que d'attendre le flot, ce qui ne tarda guère, et, après quelques raclements de sa quille, le *Saint-Enoch* se déhala du bas-fond. Ses voiles furent aussitôt orientées, et, une heure après, il donnait dans la mer d'Okhotsk.

Les vigies reprirent alors leur poste sur les barres du grand mât et du mât de misaine, afin de signaler les souffleurs qui passeraient à bonne distance. Personne ne doutait de réussir ici comme à la baie Marguerite ou à la Nouvelle-Zélande. Avant deux mois, le *Saint-Enoch,* de retour à Vancouver, aurait écoulé son second chargement à des prix non moins avantageux que le premier.

Le ciel était très dégagé. Il ventait une jolie brise du sud-est. La mer se gonflait en longues houles sans déferler, et les embarcations ne risquaient pas d'être gênées dans leur marche.

Il y avait un certain nombre de navires en vue, — des baleiniers pour la plupart. Probablement, ils exploitaient ces parages depuis quelques semaines, et poursuivraient leur campagne jusqu'à l'hiver. Les autres bâtiments étaient à destination de Nikolaïevsk, d'Okhotsk, d'Aïan, les principaux ports de cette région, ou ils en sortaient pour regagner le large.

A cette époque déjà, Nikolaïevsk, capitale de la province de l'Amour, située presque à l'embouchure du grand fleuve de ce nom,

formait une ville importante dont le commerce prenait d'année en année une plus grande extension. Elle offrait un port très abrité sur le détroit de Tartarie, qui sépare le littoral de la longue île de Sakhalin.

Peut-être, dans l'esprit de Jean-Marie Cabidoulin, l'échouage du *Saint-Enoch* avait-il ouvert l'ère des mauvaises chances. Non point que le tonnelier se fût expliqué à ce sujet d'une façon catégorique; mais il n'aurait pas fallu le pousser très vivement.

A noter toutefois que le début de cette campagne dans la mer d'Okhotsk ne fut pas heureux.

Pendant la matinée, une baleine souffla à deux milles environ, — une baleine franche, sur laquelle M. Bourcart fit amener les quatre pirogues. En vain se mirent-elles à sa poursuite. Impossible de la revoir, après qu'elle eut plongé à trois reprises, et tout à fait hors de portée.

Le lendemain, même tentative, même insuccès. Les embarcations revinrent à bord sans que les harponneurs eussent lancé le harpon.

Ce n'étaient donc pas les baleines qui manquaient dans cette mer. Quelques autres furent encore signalées par les vigies. Mais, très farouches ou très effarouchées, elles ne se laissaient pas rejoindre. Les navires en vue étaient-ils plus favorisés?... il n'y avait pas lieu de le croire.

On se figure aisément que l'équipage en concevait un très légitime dépit. Plus que quiconque enrageait le lieutenant Allotte, et on pouvait craindre que, le cas échéant, il ne s'abandonnât à quelque imprudence, malgré les recommandations réitérées de M. Bourcart.

Celui-ci prit alors la résolution de conduire le *Saint-Enoch* aux îles Chantar, où il avait déjà passé deux saisons dans des conditions excellentes.

Trois mois plus tôt, les baleiniers de la mer d'Okhotsk eussent rencontré les dernières glaces de l'hiver. Non encore désagrégées ou fondues, elles auraient rendu la pêche moins facile. Les navires sont contraints d'élonger les ice-fields, afin d'en contourner l'extrémité. Souvent même deux ou trois jours s'écoulent avant qu'ils découvrent une clairière qui leur permette de faire bonne route.

Mais, au mois d'août, la mer est entièrement libre, même en sa partie septentrionale. Ce qu'il y avait plutôt à craindre, c'était la formation des « young-ices », les jeunes glaces, avant que la seconde campagne du *Saint-Enoch* eût pris fin.

Le 29, on eut connaissance des îles Chantar, groupées au fond de la baie, dans cette crique resserrée qui échancre plus profondément le littoral de la province de l'Amour.

Au delà s'ouvre une seconde baie, nommée baie Finisto ou du Sud-Ouest, qui n'offre pas beaucoup de fond. Le capitaine Bourcart la connaissait et vint y reprendre son ancien mouillage.

Là se produisit un nouvel accident, — très grave cette fois.

Au moment où l'ancre touchait, deux matelots venaient de se hisser à la vergue du petit hunier afin de dégager une des manœuvres du mât de misaine.

Lorsque la chaîne de l'ancre fut raide, maître Ollive reçut l'ordre de faire amener les huniers. Mais, par malheur, on oublia de crier aux matelots de bien se défier et de bien se tenir.

Or, à l'instant où, les drisses larguées, la voile retombait à la hauteur du chouque, l'un des matelots avait une jambe sur les haubans, l'autre sur le marchepied de la vergue. Surpris dans cette position, il n'eut pas le temps de s'accrocher par les mains aux haubans, et, lâchant prise, il tomba sur le bord de la pirogue du second, puis fut rejeté à la mer.

Cette fois, cet infortuné, — il se nommait Rollat et n'avait pas trente ans, — moins heureux que son camarade qui, on ne l'a pas oublié, avait été sauvé dans des circonstances identiques sur les parages de la Nouvelle-Zélande, disparut sous les flots.

Aussitôt le canot fut mis dehors en même temps que des bouées étaient lancées par-dessus les bastingages.

Sans doute, Rollat s'était grièvement blessé, peut-être un bras ou une jambe cassés. Il ne

remonta pas à la surface, et c'est en vain que ses camarades essayèrent de le retrouver.

C'était la première victime de cette campagne du *Saint-Enoch*, le premier de ceux qui ne reviennent pas toujours au port.

L'impression que causa cet accident fut profonde. Rollat, ce bon matelot, très apprécié de ses chefs, très aimé de tous, on ne le reverrait plus.

Ce qui amena le charpentier à dire au maître d'équipage:

« Est-ce que, décidément, cela va aller mal?... »

Plusieurs jours s'écoulèrent, et, si quelques baleines furent aperçues, aucune ne put être amarrée. Le capitaine d'un navire norvégien, qui vint en relâche dans la baie Finisto, déclara que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu saison si mauvaise. Selon lui, la mer d'Okhotsk ne tarderait pas à être abandonnée comme lieu de pêche.

Ce matin-là, au moment où un bâtiment passait à l'ouvert de la baie, le lieutenant Coquebert de s'écrier :

« Eh!... mais... le voilà!...

— Qui?... demanda M. Heurtaux.

— Le *Repton!* »



En effet, le baleinier anglais, tout dessus, cap au nord-est, se montrait à moins de deux milles.

S'il avait été reconnu du *Saint-Enoch*, nul doute qu'il n'eût également reconnu le trois-mâts français. D'ailleurs, pas plus cette fois que la première, le capitaine King ne chercha à entrer en communication avec le capitaine Bourcart.

« Eh! qu'il aille au diable! s'écria Romain Allotte.

— Il ne paraît pas avoir été plus heureux dans la mer d'Okhotsk que dans la baie Marguerite... fit observer M. Heurtaux.

— En effet, déclara le lieutenant Coquebert, il n'est pas lourdement chargé, et, s'il a le quart de ses barils pleins, cela m'étonnerait...

— Il faut le reconnaître, dit alors M. Bourcart, les autres bâtiments ne semblent pas avoir fait meilleure pêche cette année... Doit-on en conclure que, pour une cause ou pour une autre, les baleines ont abandonné ces parages, et pour n'y jamais revenir? »

Dans tous les cas, il était douteux qu'il fût possible au *Saint-Enoch* de faire bonne campagne avant l'apparition des glaces.

En cet endroit même, sans parler des quelques ports qu'elle possède, la côte n'est point tout à fait déserte. Les habitants descendent fréquemment des montagnes de l'intérieur,

et il n'y a pas à s'inquiéter autrement de leur présence.

Mais, lorsque les hommes vont à terre pour couper du bois, par exemple, s'ils n'ont rien à craindre des bipèdes, ils doivent prendre des précautions contre certains quadrupèdes fort dangereux. Les ours, nombreux dans la province, sortent en bandes des forêts voisines, attirés par les carcasses de baleines échouées sur la grève, et dont ils paraissent très amateurs.

Aussi les gens du *Saint-Enoch,* en corvée, se munissaient-ils de lances, afin de se défendre contre les agressions de ces plantigrades.

C'est d'une autre façon que procèdent les Russes. En présence d'un ours, ils opèrent avec une adresse toute particulière. Attendant l'animal de pied ferme, agenouillés sur le sol, ils mettent les deux mains sur leur tête en tenant un couteau dressé verticalement. Dès que l'ours s'est précipité sur eux, il s'enferre de lui-même et, le ventre traversé, tombe à côté de son courageux adversaire.

Cependant, presque chaque jour, après avoir levé l'ancre, le *Saint-Enoch* louvoyait hors de la baie Finisto à la recherche des souffleurs, et il rentrait le soir à son mouillage, sans avoir réussi.

D'autres fois, servi par un bon vent, sous ses trois huniers, sa misaine, ses focs, il prenait le large, les vigies en observation, les pirogues prêtes. Mais c'est à peine si un cétacé était signalé par vingt-quatre heures, et à de telles distances qu'on ne pouvait songer à le poursuivre.

Le *Saint-Enoch* vint alors en vue d'Ayau, petit port de la côte occidentale, où le commerce des pelleteries a pris une grande importance.

Là, l'équipage put ramener à bord un baleineau de moyenne taille, — de l'espèce de ceux que les Américains nomment « krampsess ». Il flottait mort et ne rendit que six barils d'une huile à peu près semblable à celle des cachalots. On le voit, les résultats de cette campagne dans le nord du Pacifique menaçaient d'être nuls.

« Et encore, répétait M. Heurtaux au docteur Filhiol, si nous étions en hiver, on se rabattrait sur les loups marins... A partir d'octobre, ils fréquentent les glaces de la mer d'Okhotsk, et leurs fourrures se vendent assez cher...

— Par malheur, monsieur Heurtaux, l'hiver n'arrivera pas avant quelques semaines, et, à cette époque, le *Saint-Enoch* aura quitté ces parages...

— Alors, monsieur Filhiol, nous reviendrons, la cale... autant dire le ventre vide ! »

Il est très vrai que, dès la formation des premières glaces, ces amphibies, loups marins ou autres, apparaissent par centaines, si ce n'est même par milliers, à la surface des ice-fields. Tandis qu'ils se chauffent au soleil, il est facile de les capturer, à la condition de les surprendre endormis. Les pirogues s'approchent à la voile. Quelques hommes débarquent, saisissent l'animal par les pattes de derrière et le transportent dans l'embarcation. D'ailleurs, ces loups marins, très défiants, ont l'ouïe extrêmement fine, le regard d'une acuité surprenante. Aussi, dès que l'éveil est donné à l'un d'eux, les voilà en rumeur, et toute la bande a vite fait de s'enfuir sous les glaces.

Le 4 septembre, le lieutenant Coquebert rencontra encore une baleine morte. Après lui avoir passé l'amarre de queue, il la ramena à bord, où elle fut mise en position d'être virée le lendemain.

On alluma donc la cabousse, et la journée entière fut employée à fondre le lard. Ce qu'il y eut à remarquer, c'est que cet animal, récemment blessé au flanc, n'avait certainement pas été frappé d'un coup de harpon. La blessure était due à la morsure de quelque squale. Au total, cette baleine ne donna que quarante-cinq barils d'huile.

D'ordinaire, lors des pêches dans la mer d'Okhotsk, on procède autrement que sur les autres parages. Les pirogues, envoyées loin du navire, restent cinq à six jours parfois avant de revenir à bord. Ne pas en conclure qu'elles demeurent tout ce temps à la mer. Au soir, après avoir regagné la côte, elles

sont tirées à sec afin que la marée ne les enlève pas. Puis les hommes construisent des huttes de branchages, prennent leur repas, restent jusqu'à l'aube, en se gardant contre l'attaque des ours, et se remettent en chasse.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que le *Saint-Enoch* eût repris son mouillage de la baie Finisto. Il remonta même au nord jusqu'en vue de la bourgade d'Okhotsk, port fréquenté du littoral, mais il n'y fit point relâche.

M. Bourcart, qui ne perdait pas tout espoir, voulut pousser du côté de la presqu'île kamtchadale, où les souffleurs s'étaient peut-être réfugiés en attendant l'époque de refranchir les passes des Kouriles.

Or, c'était précisément ce qu'avait fait le *Repton*, après avoir mis à bord quelques centaines de barils.

Le *Saint-Enoch*, profitant d'une bonne brise de sud-ouest, se dirigea vers cette étroite portion de la mer d'Okhotsk, comprise entre la presqu'île et la côte sibérienne.

Son ancrage choisi à deux ou trois milles de terre, presque à la hauteur du petit port de Yamsk, le capitaine Bourcart décida d'envoyer trois pirogues à la recherche des baleines, sans leur fixer un délai de retour, à la condition de ne point se séparer.

Les pirogues du second et des deux lieutenants furent désignées pour naviguer de conserve, avec les harponneurs Kardek, Durut et Ducrest, quatre hommes, deux novices, et les engins nécessaires, lances, fusils lance-bombes et louchets.

Parties à huit heures, les pirogues se dirigèrent vers le nord-ouest en longeant la côte. Une légère brise favorisait leur marche, et elles eurent bientôt perdu de vue, au revers d'une pointe, le lieu du mouillage.

La matinée écoulée, aucun cétacé n'avait été aperçu au large. C'était à se demander si, pour la même cause peut-être, ils n'avaient point déserté la mer d'Okhotsk comme la baie Marguerite.

Cependant, vers quatre heures après midi, plusieurs jets s'élevèrent à trois milles dans le nord-est, — des souffles blancs d'une intermittence régulière. Des baleines s'ébattaient à la surface de la mer, bien vivantes celles-ci.

Par malheur, la journée était trop avancée pour permettre de s'amener dessus. Déjà le soleil déclinait vers les montagnes sibériennes de l'ouest. Le soir serait venu avant qu'il eût été possible de lancer le harpon, et la prudence commandait de ne point demeurer la nuit en mer.

M. Heurtaux fit donc signal aux deux pirogues qui se trouvaient à un demi-mille au vent, et, lorsqu'elles furent toutes trois bord à bord :

« A terre ! ordonna-t-il. Demain, dès le petit jour, nous pousserons au large. »

Peut-être Romain Allotte eût-il préféré continuer la chasse, mais il dut obéir. Au total, la résolution de M. Heurtaux était sage. A courir dans ces conditions, jusqu'où les embarcations risquaient-elles d'être entraînées?... Et ne fallait-il pas tenir compte de la distance de onze ou douze milles qui les séparait alors du *Saint-Enoch*?...

Lorsqu'elles eurent rallié la terre au fond d'une anse étroite, les hommes les halèrent sur le sable. Pour sept ou huit heures à relâcher sur la côte, M.Heurtaux ne jugea point qu'il fût indispensable de construire une hutte. On mangea sous les arbres, un groupe de grands chênes très touffus; puis on se coucha à terre pour dormir.

Toutefois, M. Heurtaux prit la précaution de mettre un homme de garde, armé d'une lance et d'un harpon, et qui serait relevé de deux heures en deux heures, afin de défendre le campement contre l'attaque des ours.

« Et voilà comment, ainsi que le dit le lieutenant Allotte, faute de pêcher à la baleine, on pêche à l'ours ! »

La nuit ne fut aucunement troublée, si ce n'est par des hurlements lointains, et, dès les primes lueurs de l'aube, tout le monde était sur pied.

En quelques instants, les matelots eurent déhalé les trois pirogues, qui prirent le large.

Temps de brume, — ce qui est assez fréquent en ce mois sous cette latitude. Aussi le regard se limitait-il à la distance d'un

demi-mille. Très probablement ce brouillard se dissiperait après quelques heures de soleil.

Cette éclaircie survint dans la matinée, et, bien que le ciel restât brouillé dans ses hautes zones, la vue put s'étendre jusqu'à l'horizon.

Les pirogues s'étaient dirigées vers le nord-est, chacune ayant la liberté de mouvement, et on ne s'étonnera pas que le lieutenant Allotte, stimulant ses hommes, eût tenu la tête. Il fut donc le premier à signaler une baleine qui soufflait à trois milles au vent et toutes les mesures furent prises pour l'amarrer.

Les trois embarcations commencèrent à manœuvrer de manière à rejoindre l'animal. Il fallait, autant que possible, éviter de lui donner l'éveil. D'ailleurs, il venait de plonger, d'où nécessité d'attendre qu'il reparût.

Lorsque la baleine revint à la surface à moins d'une encâblure, le lieutenant Coquebert était à meilleure distance pour la piquer. Le harponneur Durut, debout à l'avant, tandis que les matelots appuyaient sur les avirons, se tint prêt à lancer le harpon.

Ce baleinoptère de grande taille, la tête tournée au large, ne soupçonnait pas le danger. En se retournant, il passa si près de l'embarcation que Durut, très adroitement, put le frapper de ses deux harpons au-dessous des nageoires pectorales.

Le baleinoptère ne fit aucun mouvement, comme s'il n'eût pas senti le coup. Ce fut heureux, car, à ce moment, la moitié de son corps étant engagée sous l'embarcation, il eût suffi d'un coup de queue pour la mettre en pièces.

Soudain il sonda, mais si brusquement et à une telle profondeur que la ligne échappa des mains du lieutenant et celui-ci n'eut que le temps de fixer sa bouée au bout.

Lorsque l'animal émergea, M. Heurtaux en était très rapproché. Kardek lança son harpon, et, cette fois, il ne fut pas nécessaire de filer de la ligne.

Les deux autres pirogues arrivèrent alors. Des coups de lance furent portés. Le louchet trancha une des nageoires du baleinoptère, qui, après avoir soufflé rouge, expira sans s'être trop violemment débattu.

Il s'agissait maintenant de le remorquer jusqu'au *Saint-Enoch*. Or, la distance était assez considérable, — cinq milles au moins, — ce serait là une grosse besogne.

Aussi M. Heurtaux de dire au premier lieutenant :

« Coquebert, larguez votre amarre et profitez de la brise pour rallier le mouillage de Yamsk... Le capitaine Bourcart se hâtera d'appareiller, et il coupera notre route en mettant le cap au nord-est...

— C'est entendu, répondit le lieutenant.

— Je pense que vous aurez rejoint le *Saint-Enoch* avant la nuit, reprit M. Heurtaux. Dans tous les cas, s'il faut attendre jusqu'au jour, nous attendrons. Avec une masse pareille à la remorque, nous ne gagnerons guère un mille à l'heure. »

C'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Aussi la pirogue, après avoir hissé sa voile et garni ses avirons, prit-elle direction vers la côte.

Quant aux deux autres embarcations, le courant les favorisant, lentement, il est vrai, elles suivirent la même direction.

Dans ces conditions il ne pouvait être question de passer la nuit sur le littoral, éloigné de plus de quatre milles. D'ailleurs, si le lieutenant Coquebert n'était pas retardé, peut-être le *Saint-Enoch* serait-il arrivé avant le soir.

Malheureusement, vers cinq heures, les brumes commencèrent à s'épaissir, le vent tomba, et le rayon de vue se restreignit à une centaine de toises.

« Voici un brouillard qui va gêner le capitaine Bourcart... dit M. Heurtaux.

— En admettant que la pirogue ait pu retrouver son mouillage... fit observer le harponneur Kardek.

— Pas d'autre parti à prendre que de rester sur la baleine, ajouta le lieutenant Allotte.

— En effet », répondit M. Heurtaux.

Les provisions furent tirées des sacs, viande salée et biscuit, eau douce et tafia. Les hommes mangèrent et s'étendirent pour dormir jusqu'au lever du jour.

Cependant la nuit ne fut pas absolument tranquille. Vers une heure du matin, les

pirogues, secouées par un violent roulis, risquèrent de rompre leurs amarres et il fallut les doubler.

D'où venait cette étrange agitation de la mer?... Personne ne put en donner l'explication. M. Heurtaux eut la pensée que quelque grand steamer passait à petite distance et, en même temps, la crainte d'être abordé au milieu des brumes.

Aussitôt un des matelots donna nombre de coups de cornet, auxquels il ne fut pas répondu. On n'entendit, d'ailleurs, ni les patouillements d'une hélice, ni les échappements de vapeur, qui accompagnent un steamer en marche, pas plus qu'on n'entrevit la lueur des fanaux.

Cette tumultueuse agitation se prolongea pendant quarante minutes, et fut si forte par instants que M. Heurtaux songeait presque à abandonner le baleinoptère.

Cependant, cet état de choses prit fin et la nuit s'acheva tranquillement.

Quelle avait été la cause de ce trouble des eaux?... Ni M. Heurtaux, ni le lieutenant Allotte ne pouvaient l'imaginer. Un steamer?... Mais, dans ce cas, le trouble n'eût pas duré si longtemps. Et puis, il semblait bien... qu'on avait entendu de formidables hennissements, des ronflements très différents de ceux que produit la vapeur à travers les soupapes!...

Au jour, le brouillard se leva comme la veille. Le *Saint-Enoch* n'apparaissait pas encore. La brise soufflait à peine, il est vrai. Toutefois, vers neuf heures, le vent ayant fraîchi, un des harponneurs le signala dans le sud-ouest en bonne route.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à une demi-encâblure, M. Bourcart mit en panne, et les pirogues amenèrent le baleinoptère auquel on passa l'amarre de queue dès qu'il fut contre le bord.

Il fallut presque la journée entière pour le virer, car il était énorme. Le lendemain, la cabousse s'alluma, et, après un travail qui exigea quarante-huit heures, le tonnelier Cabidoulin chiffra à cent vingt-cinq barils la quantité d'huile envoyée en bas.

Quelques jours plus tard, le *Saint-Enoch* alla prendre un nouveau mouillage près de la côte kamtchadale. Les pirogues recommencèrent leurs recherches. Ce fut sans grand succès : deux baleines piquées, de petit volume; trois autres rencontrées mortes, les flancs ouverts, les entrailles déchirées, et dont il n'y eut rien à tirer. Avaient-elles succombé dans quelque violente attaque?... C'était inexplicable.

Décidément la bonne chance ne se prononçait plus pour le *Saint-Enoch,* et, sans aller jusqu'aux fâcheux pronostics de Jean-Marie Cabidoulin, tout portait à croire que cette seconde campagne serait peu fructueuse.

En effet, la saison touchait à sa fin. Jamais les baleiniers ne la prolongent au delà de septembre dans les eaux sibériennes. Déjà le froid piquait et les hommes avaient dû prendre leurs vêtements d'hiver. La colonne thermométrique oscillait autour du zéro. Avec l'abaissement de la température, les gros mauvais temps régneraient sur la mer d'Okhotsk. Les glaces commençaient à se former le long du littoral. Puis l'ice-field gagnerait peu à peu vers le large, et, dans ces conditions, on sait combien la pêche est difficile.

Au surplus, si le *Saint-Enoch* n'avait pas été favorisé, il ne semblait pas que les autres baleiniers l'eussent été davantage, à s'en rapporter aux informations recueillies par le capitaine Bourcart, soit aux îles Chantar, soit à Ayau, soit à Yamsk. Aussi la plupart des bâtiments cherchaient-ils à regagner les lieux d'hivernage.

Il en fut de même du *Repton,* que la vigie signala dans la matinée du 31. Toujours lège, il filait à pleines voiles vers l'est, afin sans doute de franchir la barrière des Kouriles. Très probablement le *Saint-Enoch* serait le dernier à la mer d'Okhotsk. Le jour était venu de le faire, ou il eût couru le risque d'y être bloqué.

D'après les relevés de maître Cabidoulin, le chargement n'atteignait pas alors cinq cent cinquante barils, — à peine le tiers de ce que pouvait contenir la cale.

« Je pense, dit M. Heurtaux, qu'il n'y a plus rien à tenter ici, et nous ne devons pas nous attarder...

— C'est mon avis, répondit M. Bourcart, et profitons de ce que les passes des Kouriles sont encore ouvertes...

— Votre intention, capitaine, demanda le docteur Filhiol, est-elle de retourner à Vancouver?...

— Probablement, répondit M. Bourcart. Mais, avant cette longue traversée, le *Saint-Enoch* ira relâcher au Kamtchatka. »

Cette relâche était tout indiquée en vue de renouveler les provisions de viande fraîche. Au besoin même, il eût été possible d'hiverner à Pétropavlosk.

Le *Saint-Enoch* appareilla donc, et, cap au sud-est, descendit le long de la côte kamtchadale. Après avoir doublé la pointe de Lopatka, il remonta vers le nord, et, le 4 octobre, dans l'après-midi, se trouva en vue de Pétropavlosk.

(*La suite prochainement.*) JULES VERNE.

LA VENGEANCE DU MEUNIER (*Suite.*)

Pendant une demi-heure, le *Jean-Bart* manœuvra, au grand effroi des cygnes...

Ah ! l'oncle Pierre pouvait se vanter d'avoir fait un heureux.

Les domestiques eux-mêmes, arrivés un à un, et rangés à distance, admiraient le joli cuirassé dont le pavillon tricolore claquetait au vent. Ils n'étouffaient pas si bien leurs exclamations qu'elles n'arrivassent aux oreilles du propriétaire du *Jean-Bart*.

Ce jour-là, et d'autres après, René Linteau vécut dans un rêve de félicité... il passait de longues heures au bord de la pièce d'eau. Le premier effroi calmé, les cygnes avaient repris leurs ébats, indifférents aux tac tac tac tac dont retentissait leur domaine.

Philippe était rongé par la jalousie, d'autant plus que son cousin lui avait refusé carrément de lui prêter le *Jean-Bart*.

« Regarde-le autant que tu voudras; quant à y toucher... point, tu me le démolirais. »

René avait peut-être raison de redouter la maladresse de son écervelé camarade, mais la joie lui donnait une jactance un peu fière à laquelle son habituelle douceur n'avait pas préparé Philippe.

Le capitaine de frégate ne passa qu'une semaine à Linteau ; le jour du départ, René pleura beaucoup, puis il alla chercher consolation en la compagnie de son cuirassé.

Quant à Philippe, il commença un après-midi de mauvaise humeur boudeuse.

Son cousin d'ailleurs n'avait cure du jaloux, tout occupé qu'il était à expliquer à quelques jeunes paysans ébahis le fonctionnement du *Jean-Bart*.

Le goût de René ne changea pas, comme il arrive trop souvent après un vif enthousiasme. Ce n'était pas un enfant capricieux que rebutait la possession... non ; son cœur de futur marin s'était fortement attaché à ce beau joujou qui évoquait pour lui les sérieuses navigations rêvées dès le bas âge.

Tout à son bateau, il négligea le Vieux Moulin.

Le *Jean-Bart* lui faisait oublier le mounet Aubron.

Aidé par le jardinier, il construisit près de l'étang une cahute de planches qu'il baptisa : « l'Arsenal ». Là, il remisait son bateau, le nettoyait, fourbissait les cuivres... Pilote, chauffeur, matelot, mécanicien, capitaine, selon les circonstances.

Un matin, Mme Linteau partit pour le bourg voisin, où elle avait coutume de se rendre deux fois le mois chez une vieille parente infirme.

Elle ne revenait que dans la soirée. René devait prendre ce jour-là au presbytère sa leçon de grec que lui donnait le jeudi et le samedi le curé de la paroisse.

Philippe avait demandé à accompagner sa grand'mère ; la voiture les emmena dès sept heures.

Il faisait un temps exécrable... la pluie tombait dru... Resté seul, René monta à la

salle d'étude, et travailla de tout son cœur pour réparer autant que possible le tort fait au grec par le *Jean-Bart* depuis une semaine.

Le dos courbé sous l'averse, il se rendit à la cure... Quand il en sortit, les cataractes du ciel déversaient toujours leurs ondes sur la terre boueuse... Au lieu d'aller visiter l'arsenal, comme il en avait l'intention, il rentra directement.

Après déjeuner, le déluge ayant cessé, momentanément, car de gros nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon, René put enfin courir à son cher bateau.

Les fleurs penchaient leurs calices pleins d'une eau limpide... aux branches des arbres une perle transparente s'arrondissait à l'extrémité de chaque feuille... l'écorce des troncs se gonflait sous l'ondée bienfaisante... et dans le gazon les pâquerettes roses repliaient frileusement leurs pétales. Sous le frisson passager de la nature la vivification s'annonçait; comme une sève extérieure, la pluie dont ruisselaient les végétaux portait en elle force et fraîcheur.

La chanson aux lèvres, humant les senteurs de la verdure et barbotant à plaisir dans les mares formées çà et là, René courait vers l'arsenal.

Une idée lui était venue qui le réjouissait. Chargé de son bateau, il se rendrait chez François Aubron, le marin expliquerait le mécanisme de son navire au mounet qui lui avait si bien appris celui de son moulin.

De larges gouttes criblaient déjà la cime des arbres sous lesquels il passait... Pressant sa course, il arriva à l'arsenal juste à l'instant où l'averse s'abattit.

Levant le loquet de la porte, il entra et repoussa le battant.

Dès le premier pas il s'arrêta... la stupeur le clouait au sol... Sans un geste, sans un cri, il regardait à ses pieds les débris épars de ce qui avait été son beau navire. Du cuirassé il ne restait plus que des plaques de tôle bossuées... des rouages faussés... la chaudière informe... les roues en morceaux... des mâts brisés, le pavillon déchiré et souillé.

Le *Jean-Bart* n'avait pas sombré dans un naufrage... Ses flancs, que ne labourèrent pas les volées de canon, étaient pourtant écartelés.

Il n'avait pas fait la guerre, les flots ne s'étaient pas ouverts sous lui; non... traîtreusement assailli durant son repos, il avait péri sans gloire au port même.

Une douleur profonde envahit le pauvre enfant... il comprit que le *Jean-Bart* avait été pour lui plus et mieux qu'un joujou, un ami près duquel il apprenait son métier d'homme.

Le vide se fit dans son cœur... mais il ne put verser une larme.

Il s'agenouilla près des restes du bateau, et, ramassant le carré de soie tricolore, il y posa ses lèvres frémissantes, puis il le replia et le resserra pieusement dans son portefeuille.

Tout petit qu'était le marin, tout petit qu'avait été le joujou brisé, ce baiser d'adieu enfermait autant de souffrances que si l'enfant eût été un homme et le joujou un navire de guerre au glorieux passé!

. . . .

Quand René sortit de la cabane, il était pâle, mais calme; la colère se lisait dans ses yeux, mais nul geste ne la dénotait.

Il savait que Philippe avait commis cette lâche et vile action de jalousie... lui seul était capable d'une telle bassesse... le désir manifesté pour la première fois, ce jour-là, d'accompagner sa grand'mère, confirmait encore sa faute.

Les lèvres serrées, René songeait :

« Je ne lui pardonnerai jamais! Grand'mère saura tout et *il* sera renvoyé chez lui... je ne veux pas qu'il reste ici... ce sera ma vengeance... *il* n'a de bons, dit-il, que les deux mois passés à Linteau... tant mieux... il partira... oui, il partira... »

Dans cette tête de petit Breton à la volonté ferme et tenace, la décision soudain prise s'ancrait inébranlablement, fixe comme la roche engrevée au bord de la falaise.

Il rentra, prit un livre... son esprit ne put se fixer... la lecture le fatigua.

Remettant posément le volume en place, il dit :

« Allons au Vieux Moulin jusqu'à ce qu'*il* revienne. »

Il, c'était Philippe.

Sous la pluie, qui rafraîchissait son front brûlant, il traversa le parc.

. . . .

Le moulin ne tournait pas. Morne et silencieux, il planait sur la colline attristée d'où l'eau, par mille rigoles, ruisselait vers la plaine.

Son pignon enfoncé dans la brume nuageuse, ses grandes ailes fouettées par la rafale, ses roses effeuillées et surtout cette immobilité de navire échoué en plein brouillard, tout rappelait à l'enfant le désastre de l'arsenal.

Finie, semblait-il, la gaieté du Vieux Moulin, finis ses joyeux ronrons... dispersée la légère poussière blanche qui, du matin au soir, montait vers le ciel, comme la dîme au Créateur de cette douce farine tombant d'entre les meules pour le pain du riche et de l'indigent.

Le cœur de René, si triste pourtant, s'attrista davantage encore; demain, les ailes du moulin recommenceraient à tourner, tandis que jamais plus ne glisserait sur l'eau le *Jean-Bart,* cuirassé français.

La porte s'ouvrit sous la poussée du visiteur.

Il entra et fut accueilli par des rires joyeux qui ressemblaient aux pépiements d'une nichée de moineaux.

Les voix sortaient de la chambrette ménagée à la base de la cage. C'est là qu'Aubron portait les résidus encore tièdes de la mouture restés au blutoir et les déversait dans des berniquets[1] différents, selon leur qualité... les uns ne contenant que du *bran*[2], les autres chargés encore de grumeaux.

Le bran, seul déchet de la mouture du pauvre, n'est plus bon qu'à l'engrais des bestiaux.

Les rires avaient couvert le bruit de l'arrivée du jeune garçon.

Levant la *cadole*[3], celui-ci entra au grand émoi de trois marmots perchés, qui sur les genoux, qui sur l'épaule du mounet, tels des pierrots sur une statue.

Aubron se leva, secoua doucement la grappe vivante accrochée à sa personne et s'excusa de n'avoir pas entendu son visiteur.

« Dame! aussi, monsieur René, c'est votre faute, dit-il en riant; depuis quinze jours qu'on ne vous a point vu ici, je pouvais croire que vous m'oubliiez tout à fait.

— Mais vous ne manquez pas de compagnie », fit le garçonnet en désignant les trois bambins qui recommençaient l'ascension des jambes du mounet... même le dernier, une fillette de deux ans à peine dont les boucles blondes gonflaient le bonnet de drap noir et tombaient en désordre sur son cou.

1. Coffres.
2. Partie grossière du son.
3. Loquet.

PAUL ROLAND.

(*La fin prochainement.*)

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE VI

Le matin d'un triste jour de décembre, dans le brouillard gris qui enveloppe les choses, là-bas à l'embranchement de la route de Chalon, vers le Péage, un cortège se forme derrière les voitures de deuil, qui viennent enfin d'apparaître.

Il se range le long du chemin humide aux accotements verts où le bruit des pas s'étouffe.

Tout au loin, les petites collines se haussent très vagues dans la brume. A peine entrevoit-on au premier plan, sur le gris plus

clair du ciel, des rameaux grêles qui se dressent comme des bras que soulève la pitié.

Pierre et le missionnaire qui l'accompagne descendent du landau et suivent à pied le cercueil. Un groupe d'amis les entourent. Après eux, sept hommes se tiennent sur une seule ligne : les « conscrits » d'Odule Saujon. Les vignerons de Pierre et de l'oncle Charlot les suivent, le brassard de deuil à la manche ; puis la foule.

Et, lentement, en grand silence, on accomplit le trajet du Péage à la Foussotte.

Car le mort rentrera chez lui. Une heure, le toit familial abritera sa dépouille : son frère l'a voulu ainsi, voulu avec une énergie contre laquelle se sont brisées les instances de Pierre et les colères de Caroline.

La grille attend ouverte ; le char funèbre roule lourdement sur le sable ; les portes de la maison, drapées de deuil, laissent entrevoir la chapelle ardente où brûlent d'innombrables cierges.

Entre les masses de verdure disposées en dôme, l'oncle Charlot a désiré que son frère reposât sous les branches de sapin à l'ombre desquelles il a joué enfant ; on a aligné, pour supporter le cercueil, des chaises empruntées à l'antique mobilier, celles qui ont vu Odule tout petit se cramponner à leurs barreaux pour se mettre debout...

Et tout près, tout près, le pauvre oncle Charlot a fait apporter son fauteuil. Il veut pouvoir effleurer de la main la triple enveloppe de bois de camphrier, de plomb et d'ébène, qui le sépare du frère toujours présent, toujours aimé, en dépit de la distance et des années...

A présent, les chevaux sont arrêtés. Avec une hâte jalouse, les vignerons descendent le cercueil. Ils ont déclaré :

« C'est bon pour les étrangers de s'en aller au cimetière en voiture. M. Odule était un enfant du pays, le frère et l'oncle des maîtres : il sera porté par *son monde.* »

Le vieux curé vient recevoir le corps,



M. Saujon pleure, ses lèvres bégayent un adieu. Et tandis que le cortège se reforme et se déroule, très lent, interminable, petit Greg, à qui Pierre a confié la mission de rester auprès de son oncle, console le vieillard en lui racontant que « les morts habitent chez le bon Dieu qui leur est très pitoyable, très tendre, et les fournit de tout » ; ce qu'on lui a expliqué quand son grand-père est parti.

C'est fini... le père et la mère couchés côte à côte, on fait place entre eux au fils qu'ils n'ont pas revu, mais qui se souvenait puisqu'il

a voulu dormir auprès des siens... La foule se disperse, causant du mort qu'elle n'a point connu et de l'immense fortune qu'il laisse à ses héritiers.

Mme Saujon, en grand deuil, robe et chapeau de la bonne faiseuse, donne le bras à son neveu, qui marche la tête inclinée, les yeux brouillés de larmes.

Ils retrouveront la maison pleine de monde. Les vignerons seront déjà attablés dans la grange. Et tous les amis venus de loin ont été priés de rester pour le déjeuner : c'est encore l'usage en Bourgogne.

Caroline a pris ses précautions : un repas de trente couverts a été commandé à l'hôtel du Nord, dont le personnel est depuis le matin à la Foussotte.

« Qu'en dira mon oncle? Quelle impression ressentira-il, à la vue de ses vieux camarades, tous alertes, bien portants, comme il devrait l'être? prononça Pierre au moment de pénétrer dans le jardin, ramené par la vue de leurs hôtes, dont la plupart les avaient précédés, au devoir pénible, mais inévitable, qui lui incombait.

— Je ne sais pas, repartit Caroline. Ça va l'ennuyer, peut-être. C'est une corvée pour tout le monde, ces repas-là, mais on ne peut laisser repartir les gens à jeun. »

Elle s'interrompit pour remarquer :

« Je ne vois pas le prêtre qui t'accompagnait, qu'est-il donc devenu?

— Le père d'Espard! Il déjeune à la cure.

— T'a-t-il donné cette lettre dont le consul parle dans sa dépêche?

— Pas encore. Il a, paraît-il, des instructions précises. Je ne dois être mis en possession qu'après les obsèques.

— Je me demande ce qu'Odule peut bien avoir à te dire en particulier, fit Mme Saujon nerveuse, comme chaque fois que cette question se posait dans son esprit.

— Ne vous tracassez pas à ce sujet, ma tante; cela ne changerait rien à ce qui est. Prenez votre cachet... »

Il ajouta, narquois :

« Vous feriez peut-être bien de doubler la dose, étant donnée la qualité du menu. »

L'oncle Charlot était au salon, entouré de ses vieux amis qu'il paraissait heureux de revoir. On causait chasse, politique, agriculture. Le déjeuner fut plein d'entrain : Odule Saujon était loin des esprits...

Seuls, Pierre et son oncle échangeaient parfois un regard triste qui parlait de l'absent.

On ne quitta la table que vers trois heures, au moment de monter en voiture.

Pierre eut un soupir d'allégement, à voir s'éloigner leurs hôtes.

Son séjour à Paris, les démarches à faire pour être mis en possession de la fortune qu'Odule lui léguait tout entière, avec cette clause restrictive, toutefois, que la moitié du revenu appartiendrait à son frère Charles sa vie durant; — il n'était pas question de Caroline; — puis le voyage de Marseille, l'attente, le retour surtout, avaient été pour le jeune homme une source de tracas et d'émotions pénibles.

S'y ajoutant, celles de ce jour avaient achevé d'ébranler ses nerfs, pour calme et maître de lui qu'il fût.

Il se sentait envahi d'un impérieux besoin de silence, d'isolement...

Un peu affaissé, surpris par cette subite solitude, succédant à ce mouvement inusité autour de lui, l'oncle Charlot somnolait dans son fauteuil. En face de son mari, Caroline digérait, la mine béate, passant en revue les mets dont elle s'était délectée, les savourant de souvenir.

Pierre se glissa hors du salon, monta chez lui, et, traînant vers le feu sa grande vieille bergère, s'y enfouit, s'y blottit, le front dans les coussins, ne souhaitant qu'une chose : cesser de penser durant quelques minutes.

Tout en cherchant sa place, tassant son corps svelte, il grognait entre ses dents :

« C'est stupide d'être las comme ça! »

Mais il ne résistait point, laissait se fermer ses paupières, s'engourdir son esprit, content de penser que, enfin! il allait dormir, ne fût-ce qu'une heure.

Pas même une minute!... Il était écrit qu'il ne se reposerait point encore ce jour-là.

On heurtait à sa porte.

Et, quand il fut allé ouvrir, — il avait mis ses espérances de repos sous la protection d'un tour de clef, — Pierre se vit en présence du père d'Espard.

Petit Greg, qui l'avait amené, se retira discrètement. Marcenay referma sa porte, et les deux hommes se trouvèrent seuls, debout, en face l'un de l'autre.

Ils s'étaient tendu la main cordialement.

« Asseyez-vous, monsieur l'abbé », articula Pierre, indiquant le siège qu'il venait de quitter.

Le père d'Espard refusa d'un geste.

« Je dois être à Chagny pour l'express, je n'ai que bien juste le temps. Voici, monsieur, ce que votre oncle m'a confié pour vous. »

Il avait entr'ouvert sa douillette de voyage et pris dans la poche intérieure une enveloppe scellée de cinq cachets.

Pierre lut, non sans quelque surprise :

« A remettre, en mains propres, à mon neveu Pierre Marcenay qui devra d'abord en prendre seul connaissance. »

« Si je définis bien l'intention de cette phrase, il ne s'agit que d'une première lecture, observa le jeune homme. Je reste libre ensuite de communiquer le contenu de la lettre à mon oncle et à ma tante.

— Évidemment », répondit le père d'Espard, dont le regard plongeait, scrutateur, dans les yeux perplexes de Pierre.

Il ajouta d'une voix lente, en pesant chacun de ses mots :

« M. Odule Saujon a voulu que votre impression personnelle et la décision qui doit suivre fussent dégagées de toute influence étrangère. J'ai cru comprendre qu'il avait contre sa belle-sœur quelques préventions... injustifiées, sans doute. »

Un demi-sourire passa sur les lèvres de Pierre, qui, ne jugeant point avoir à donner son avis, reprit aussitôt :

« Vous avez été le confident suprême de mon oncle, vous êtes instruit de ce qu'il me confie, c'est évident. Si vous pouviez rester ici jusqu'à demain, monsieur l'abbé, cette lettre lue dans les conditions qui me sont posées, nous aurions toute la soirée pour en causer ensemble. Vos conseils me guideraient mieux, j'en suis sûr, que ma propre inspiration.

— Détrompez-vous : c'est affaire entre votre conscience et votre volonté. Un honnête homme n'a besoin des conseils de personne pour accomplir ce que l'honneur commande. Là où la conscience ne serait point écoutée, de quel poids pèserait l'avis d'un inconnu?

— Mes parents m'ont élevé dans l'absolu respect de l'honneur et des devoirs qu'il impose, prononça Pierre, plantant son regard bien droit dans celui du missionnaire. Quoi qu'il commande en cette circonstance, ce sera fait.

— Au prix de n'importe quel sacrifice? interrogea le père d'Espard, appuyant à dessein sur chaque mot, comme pour en souligner la valeur.

— A tout prix, monsieur l'abbé », répondit Pierre simplement, sans serment, sans phrases.

Le prêtre ouvrit les bras :

« Mon cher enfant! venez que je vous embrasse et vous bénisse de la part de celui qui n'est plus. Il vous avait bien jugé!... Moi... qui ne vous connaissais pas, je gardais quelques craintes; je pars tranquille. »

Ils n'échangèrent plus un mot..

Redescendus ensemble au salon, le missionnaire fit une courte visite à M. et Mme Saujon, et regagna le landau qu'il avait gardé en prévision de son départ.

« C'est donc bien malaisé, ce que je vais avoir à faire, se demandait Marcenay en regagnant la maison à pas lents après avoir reconduit le père d'Espard jusqu'à sa voiture; moi qui comptais pouvoir prendre un peu de repos!... »

Caroline guettait le retour de son neveu. Dès qu'elle l'aperçut, elle descendit les degrés du perron et courut à sa rencontre.

« Eh bien, cette lettre, l'as-tu enfin?

— La voici », dit-il en la présentant à sa tante de manière qu'elle pût lire la suscription.

Puis, la remettant dans sa poche et boutonnant son veston avec soin :

« Gardez-vous de prendre martel en tête, et surtout laissez l'oncle Charlot en paix à ce sujet.

— Tu nous la communiqueras, j'espère.

— Je vous dirai cela lorsque je l'aurai lue. On va bientôt dîner?

— Tu as faim?

— Absolument pas; j'ai sommeil. Voilà trois jours que je dors mal ou point, j'ai hâte d'être dans mon lit. Or, comme le dîner doit précéder le coucher, je soupire après le moment de me mettre à table. Et vous?

— Je crois qu'il me faudra faire un peu la diète ce soir, gémit-elle, prenant soudain sa voix plaintive.

— Le homard ne passe pas? » fit le jeune homme d'un ton moqueur.

Et il continua de la taquiner en l'occupant d'elle, de façon à ne point laisser l'entretien évoluer du côté où il ne lui convenait pas qu'il revînt.

Enfin! il était seul! Le sommeil?... il avait fui, chassé par l'angoisse.

Accoudé sur une table où reposait le pli encore fermé, Pierre songeait, triste, si triste!

Minute après minute, il retardait à rompre les cachets, certain que sous leur cire de deuil une peine l'attendait... Il n'osait pas prévoir; il s'était interdit toute supposition. Mais la solennité du père d'Espard en prononçant le mot « sacrifice » avait éveillé en lui un monde de pensées.

Somme toute, il obéissait à cet instinct qui est en nous gardien de notre paix et nous fait hésiter, reculer, nous détourner, comme d'un calice amer, de la révélation où nous pressentons que cette sérénité va sombrer.

Enfin sa main un peu tremblante souleva l'enveloppe : il fallait en finir.

Une déchirure de l'ongle, au coin; le couteau à papier introduit rapidement dans la blessure, fendant d'un trait le bord supérieur, et voilà les feuillets épars devant lui.

A présent, sa longue hésitation avait fait place à une hâte fiévreuse. Il lisait, lisait, tournait les pages, haletant, toujours plus troublé, plus pâle...

Il était parvenu aux dernières lignes lorsque, du dehors, un doigt prudent consulta la serrure, s'assurant si elle jouait.

Et Caroline, déçue par la résistance de la clef mise en dedans et tournée deux fois, prononça soudain, point résignée à se retirer sans savoir :

« Eh bien! qu'est-ce que c'est?

— Une simple confidence que je vous communiquerai demain au réveil : soyez en paix. »

La voix du jeune homme était singulièrement altérée et ironique, mais, de sa réponse, sa tante ne retint que le sens.

Rassurée, elle regagna son lit et s'endormit, le cœur soulagé du poids qui, depuis sept semaines, l'oppressait insupportablement.

Pierre avait enfoui son front dans ses deux mains. A travers ses doigts noués, des larmes filtraient, brûlantes. Il avait prévu bien des choses, mais pas cela... pas la honte!...

Il se sentait comme assommé. Ses lèvres serrées, où le souffle passait à peine, murmuraient des syllabes hachées, intraduisibles.

Cet état de prostration dura longtemps... une partie de la nuit... Où était le sommeil?

A la fin, voyant poindre l'aube, Pierre se leva, fit quelques tours dans sa chambre et se jeta tout vêtu sur son lit:

« Le malheureux! le malheureux! répétait-il. Quel remords il a dû emporter! Ah! je crois bien que je m'emploierai à ce qu'il attend de moi, et sans perdre une heure! »

Ce que Pierre venait de lire n'était point une lettre, à proprement parler, mais un mémoire relatant des faits graves en quelques pages concises.

Celui qui l'avait rédigé s'était défendu jalousement de toute expansion. En dépit de lui-même, cependant, certains mots échappés à sa plume racontaient, avec une précision et une force terrifiantes, l'histoire de sa conscience torturée.

Le sentiment qui planait sur ces pages, c'était la lutte d'une âme droite, mais avide de fortune; la sincérité du vouloir, aux prises avec l'ambition démesurée qui l'égarait, et, toujours! laissait passer l'heure...

A une première lecture, ces nuances avaient échappé à Marcenay. Le fait brutal l'avait trop violemment saisi à la gorge; il n'avait vu que lui. Mais au matin, un peu calmé, en relisant le mémoire d'Odule, il sentit la pitié prendre la place de la colère humiliée qui l'avait écrasé la veille.

Oui, le coupable avait une excuse : son constant désir de réparer le dommage. Il était pardonnable, pardonnable surtout parce qu'il avait beaucoup souffert de sa faute. L'oncle Charlot penserait ainsi, Pierre en était certain, et cela lui rendait moins pénible la confidence à faire.

Car de lui tout cacher... cela ne se pouvait...

La part de fortune qui appartenait au jeune homme en totalité suffirait-elle? Rien de moins certain. Il entendait avoir ses coudées franches, être libre de disposer du tout s'il le fallait.

Et sa tante?

Que de malice gît encore au fond du cœur le plus sincèrement bon ! Le mécompte de Caroline n'amenait qu'un sourire sur les lèvres de Pierre. Cela le divertissait de se la représenter déconfite, ses rêves en fumée, sa rapacité punie.



Vers neuf heures, il descendit, la lettre d'Odule à la main. Ses traits rassérénés ne gardaient plus que la trace d'un peu de fatigue. Il appela sa tante en passant et tous les deux entrèrent chez le vieillard, qui venait seulement de s'éveiller.

On était au jeudi.

N'ayant point de classe, petit Greg était revenu chez lui étudier ses leçons du lendemain.

Personne ne le savait là; d'autant que, pour ne pas troubler le sommeil du matin de l'oncle Charlot, le meilleur et bien souvent le seul que goûtât le paralytique, l'enfant avait pris l'habitude, à cette heure matinale, de sortir et de rentrer par sa fenêtre, peu élevée au-dessus du sol.

Il en avait déjà fait de l'ouvrage, petit Greg, à neuf heures du matin! D'abord sa chambre, puis une course au bois Salomon pour cueillir à Gabrielle, qui avait exprimé le désir d'en orner le salon de bonne maman et son petit oratoire, des branches de houx fleuri. Il avait ciré toutes les chaussures de la maison, soigné les pigeons, la volaille; fait manger devant lui, à Mylord, un peu délicat sur la nourriture, une pâtée préparée de ses mains; rendu mille petits services à la cuisinière.

A présent, il était absorbé par l'étude d'un chapitre d'histoire de France, dont il devait faire le résumé au maître, de mémoire, avec les dates.

Tout à son étude, Greg ne prenait pas garde que l'on causait dans la pièce à côté. Les voix alternaient, semblant deviser. Puis celle de Marcenay s'éleva seule au milieu d'un grand silence.

« Voilà M. Pierre qui lit le journal, murmura l'enfant après avoir prêté l'oreille une seconde. J'irai lui dire bonjour dès qu'il aura fini; l'oncle Charlot est contrarié lorsqu'on interrompt sa lecture. »

Ce que Pierre communiquait à M. et Mme Saujon, le voici :

« Le 7 juillet 1863, je quittai Bressuire pour me rendre au Havre, où je devais m'embarquer à destination du Mexique.

« Je possédais huit mille francs, auxquels je ne voulais pas toucher, plus cinquante louis destinés à couvrir mes frais de voyage.

« Ayant besoin d'un portefeuille, le matin de mon départ, je sortis pour l'acheter. Je me proposais de me rendre à cet effet dans un magasin où je me servais habituellement.

« A quoi tiennent les choses! En traversant la ville, je longeai un bazar qui avait en étalage des articles de maroquinerie : je m'arrêtai.

« Un homme entre deux âges, paraissant, à son costume, de condition moyenne, s'occupait de faire l'emplette que je méditais moi-même.

« A mesure qu'il examinait et posait les portefeuilles, je les reprenais pour les regarder à mon tour.

« Il finit par s'arrêter à un article vert foncé, muni d'une serrure solide, et s'en alla.

« Après avoir constaté que les autres ne valaient pas ceux de cette catégorie, je me décidai pour le portefeuille pareil au sien, et, rentré chez moi, j'y enfermai les huit mille francs qui constituaient ma fortune.

« Le même soir, à quatre heures, je prenais place dans la diligence qui faisait alors le service entre Bressuire et Saumur. Nous n'étions que cinq au départ : une dame âgée et moi dans le coupé, deux paysans dans l'intérieur, et, sur l'impériale, à côté du cocher, le propriétaire du portefeuille semblable au mien.

« Ce dernier devait être étranger au pays, car, à plusieurs reprises, je l'entendis questionner son voisin sur les lieux que nous traversions, s'informer du nom des villages.

« A la butte de Mouillère, il monta plusieurs personnes, entre autres le médecin de Saint-Varent qui se rendait à Thouars.

« Mais, proche de cette ville, à un tournant que le voisinage de la rivière rend particulièrement dangereux, les chevaux, effrayés par une voiture de bohémiens, se jetèrent de côté si brusquement que la diligence oscilla.

« Craignant une chute dans le Thouet, très profond à cet endroit, le cocher tira sur les rênes afin de rejeter ses bêtes à l'opposé. Les chevaux se cabrèrent, résistèrent à la main, l'un d'eux s'abattit et la patache versa.

« Ma voisine, affolée, s'était cramponnée à moi, de telle sorte que, lorsque je l'eus tirée du coupé, mon veston, que j'avais soigneusement boutonné, flottait, ouvert : je n'y pris garde que plus tard.

« Du champ voisin, où il avait été projeté, le cocher, une jambe cassée, appelait au secours. Pour le voyageur de l'impériale, il ne disait rien, étant évanoui.

« Tandis que les autres relevaient le cheval pris dans ses harnais et dételaient son camarade, le médecin, ma voisine de coupé et moi entourions les deux blessés. Soudain, la dame se tourna de mon côté et me dit :

« — Monsieur, ce portefeuille est bien à vous? »

« Je palpai la poche intérieure où j'avais glissé le mien : elle était vide.

« — J'en étais sûre, ajouta ma voisine. Je vous l'ai vu entre les mains quand vous l'avez passé de votre pardessus dans ce vêtement. »

« Je remerciai et je réintégrai ce que je croyais en toute sincérité être mon bien.

« Le médecin jugeait l'état de l'étranger très grave; pour le cocher, on ne pouvait songer à le transporter autrement que sur une civière.

« Obligé par le départ du bateau, ma place étant retenue, à ne pas perdre un instant, je ne pouvais attendre. Des paysans et un cantonnier qui travaillaient à peu de distance étaient accourus à notre aide. Le cantonnier m'offrit sa brouette et ses services pour charrier mes bagages à l'hôtel du relais où j'avais décidé de me rendre en toute hâte, afin de ne point manquer la correspondance. Pressée d'être arrivée à Tours, où l'appelait la mort d'un parent, ma voisine de coupé prit le même parti que moi.

« Nous emportions les instructions du médecin, et, avant que nous eussions quitté Thouars nous-mêmes, deux civières et des chevaux frais étaient envoyés à l'équipage en détresse.

« Je n'avais point à changer mes valeurs françaises. A cette époque, des détachements de notre armée du Mexique rentraient par chaque paquebot. Les payeurs seraient enchantés de transformer l'or étranger, qui leur était remis pour faire la solde, contre mes billets de banque; je le savais par un officier rencontré à Parthenay, celui-là même dont les récits sur le Mexique avaient déterminé mon choix.

« Sitôt sur le bateau, je serrai mon portefeuille au fond de la petite malle que j'avais donné l'ordre de déposer dans ma cabine; une malle fermant à secret, dont je m'étais muni, toujours sur les conseils de l'officier, en vue des hôtels très peu sûrs où il me faudrait séjourner en arrivant.

« Je suis absolument sincère en déclarant ceci : je n'avais point pris garde que mon portefeuille était plus épais qu'au départ. J'avais débarqué depuis quinze jours à Vera-Cruz, lorsque j'eus pour la première fois l'occasion de l'ouvrir. Je fus stupéfait d'y trouver, au lieu des huit mille francs en billets de cent francs que j'y avais serrés, quatre-vingts billets de mille francs.

« Je supposai tout, même un miracle, avant d'entrevoir la vérité. Et encore... comment admettre que ce bonhomme, si simplement mis, eût en sa possession quatre-vingt mille francs!

« Car, dans l'ordre naturel, cela seul avait pu se produire : un échange des deux portefeuilles au moment de l'accident de voiture; ma voisine ramassant celui du voyageur évanoui et me le remettant à la place du mien tombé aussi.

« Que faire? Écrire au maire de Thouars, lui exposer mon cas, le prier de rechercher la personne à qui appartenait cet argent, et le restituer au plus vite. Oui... voilà ce que commandait ma conscience formée par d'honnêtes parents...

« Mais, entre ce devoir rigoureusement imposé et moi, se dressait une tentation terrible.

« Une occasion s'offrait de faire fortune en peu de temps; mes seuls capitaux n'y eussent point suffi; avec ceux que les circonstances avaient mis entre mes mains, j'étais certain de réussir.

« Et voici par quel raisonnement je fis taire mes scrupules :

« — J'associerai celui dont je conserve les fonds, me dis-je. Je partagerai avec lui les bénéfices. Au lieu de soixante-douze mille francs, c'est deux, trois cent mille, peut-être davantage, que je lui rembourserai dans six

mois. En recevant une telle compensation, il sera loin de regretter le souci causé par cette aventure. Tout son avoir fût-il enfermé dans ce portefeuille, ce qui semble peu vraisemblable, il ne se trouve pas entièrement démuni : mes huit mille francs lui restent. C'est de quoi lui permettre d'attendre... »

« Parvenu à ce point de mes déductions, je m'efforçai de me rappeler si je n'avais rien mis, ni lettres, ni note quelconque, avec mes billets de banque. Mais non : mes cartes, mes papiers, j'avais tout avec moi dans le petit agenda qui était mon *vade-mecum*.

« La certitude que le soupçon ne pouvait m'atteindre emporta mes dernières hésitations. Seulement... je mis cinq ans à réaliser la fortune espérée. Écrire après ce long temps écoulé n'était plus possible. Il me fallait aller moi-même en France faire mes recherches, et obtenir le pardon de mon silence par le demi-million rendu comme intérêts.

« Je me disposais au départ lorsque la faillite de mon banquier me rejeta dans une situation voisine de la misère.

« Le Mexique était fort troublé à cette époque. Maximilien venait de payer de sa vie le triste bonheur d'avoir régné; les factions avaient beau jeu. Ah! les dures années!

« Mais l'expérience acquise me permit de rétablir mes affaires malgré l'insécurité du pays.

« Je louai d'immenses prairies, j'y élevai du bétail qui prospéra : en dix ans j'avais reconquis le million perdu; une année de sécheresse me ruina de nouveau. Mes bœufs, mes moutons mouraient par milliers.

« Découragé, cette fois, je fus sur le point de renoncer à la lutte. Ce qui me rendit le courage de tenter la chance quand même, c'est mon désir de revoir la France et tous les miens, joint à l'impérieux besoin, dont j'avais l'âme hantée, de réparer ma faute, de me sentir absous...

« Et au moment où tout est aplani, où je vois se rapprocher l'heure de la réhabilitation, je meurs... Ah! j'ai trop tardé!... Dieu n'est pas avec moi. Il m'a envoyé l'un de ses serviteurs, cependant... c'est donc qu'il pardonne?

« En léguant à mon neveu et à mon frère tout ce que je possède, je leur lègue le devoir de désintéresser celui que j'ai involontairement dépouillé et sciemment volé, pourtant!...

« Il m'est venu parfois à la pensée, surtout en ces derniers mois, que de grands malheurs, combien! combien! avaient pu prendre leur source dans la perte de cet argent.

« Sachant mon frère dans l'impossibilité d'agir, c'est Pierre que je charge de réparer mon crime. Et, d'avance, sûr qu'il ne faillira point à cette tâche, je le bénis pour sa charité envers mon âme tourmentée.

« PHILIPPE-ODULE SAUJON.

« Vera-Cruz, le 10 septembre 1888. »

P. PERRAULT.

(*La suite prochainement.*)

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XVIII

L'exode vers la France.

L'heure de la délivrance avait enfin sonné. De l'armée disparate de Benoni, il ne restait plus rien. Tout ce qui n'avait pas sauté en l'air sous le coup de l'explosion, pour retomber en lambeaux et membres épars, au fond du gouffre qui remplaçait la ci-devant

colline des Pétunias, — tout s'était évanoui et comme évaporé dans une fuite éperdue.

Désormais la voie était libre; on pouvait plier bagage et songer au départ.

D'un commun accord, il fut fixé au lendemain matin. La voiture d'ambulance fut amenée devant la porte et lord Fairfield, confortablement établi sur une couchette; les petits chevaux indigènes, montrant toutes leurs côtes, mais courageux et alertes, furent sellés; Goliath, enfin, un peu efflanqué, mais toujours digne, solide, dévoué, « le roc sur lequel la maison était plantée », déclarait Colette avec enthousiasme, Goliath allait fermer la marche, portant suspendu à ses défenses le petit hamac enrubanné où gazouillait la mignonne Tottie; Phanor gambadait gaiement sur les flancs de la troupe.

Il était huit heures du matin quand la caravane s'assembla, et il avait fallu pousser vivement les apprêts du départ pour se trouver mobilisés jusqu'au dernier en si peu de temps; mais M. Massey, décidé à mener vivement les choses, avait donné des ordres stricts pour que personne ne se mît en retard et chacun se l'était tenu pour dit.

Cependant deux de la bande avaient trouvé moyen de ne pas quitter sans lui dire adieu ce coin de terre qui, en dépit des épreuves récentes, leur laissait tant de souvenirs heureux. Prêts bien avant le temps et assurés de l'approbation de M. Massey, Gérard et Lina, montant à cheval vers six heures, étaient allés saluer une dernière fois les replis de la vallée, les ruisseaux, les arbres, les coteaux qui les avaient vus grandir.

« Gérard, que j'ai de peine à quitter le Dorp !... disait Lina, le visage inondé de larmes. Où retrouverons-nous jamais un soleil comme celui-ci, un jardin, une maison comme celle que nous nous étions faite?... Oh! pourquoi ne pouvons-nous demeurer?...

— Eh quoi !... Tu n'es pas contente à l'idée de revoir Paris? de toucher la terre de France? demandait Gérard apitoyé, mais encore plus surpris. Pour moi, je t'avoue que le sol d'Afrique me brûle les pieds, tant j'ai d'impatience de fouler celui de la patrie...

— La patrie!... répétait Lina, mélancolique. Où est-elle, sinon là où nous avons grandi, où nous avons appris le bonheur de vivre heureux, tranquilles et unis?.... C'est sur le sol africain que j'ai trouvé une famille; toujours il restera pour moi la vraie patrie!

— Moi aussi, je lui garderai un bon souvenir, crois-le bien; mais je lui garderai aussi une dent! dit Gérard, essayant d'égayer sa petite amie. Deux dents même! Car enfin, voici la seconde fois que nous voyons notre foyer ravagé, la meilleure part de nos biens anéantie; et je commence à en avoir assez d'un pareil état de choses! Ma conviction arrêtée est que nous devons désormais nous fixer en terre française, et rien n'empêchera que ce ne soit sur le continent de ton choix. L'Afrique est grande, Lina, et nous n'y manquerons pas d'établissements français. Une fois notre chère maman guérie et hors d'affaire, nous choisirons, si tu le souhaites, en Algérie, en Tunisie, au Soudan, où tu voudras, une terre à notre convenance, pour y fonder un nouveau Massey-Dorp...

— Oh! ne voyons pas si loin!... Pensons d'abord, comme tu dis, à maman... Chère maman! Je me reproche de laisser ici un regret quand je pense que nous marchons pour elle vers la lumière et la guérison! » s'écria Lina s'essuyant les yeux.

Puis, après un moment de silence songeur :

« Sais-tu, Gérard, dit-elle, j'ai proposé à Henri tout à l'heure de venir dire un adieu éternel à nos champs, à nos bois, à notre terre si chère; il a prétendu avoir cent choses à préparer, mais j'ai bien vu que mon offre lui faisait de la peine. Je crois qu'il a encore plus de chagrin que moi, si c'est possible, à laisser en arrière...

— ... Les personnes aussi bien que les choses, acheva Gérard. Oui, ou je me trompe fort, ou Henri reviendra aussitôt que le devoir le lui permettra. Seule, la volonté de mon père, nettement exprimée, a pu l'empêcher de s'enrôler sous les ordres de Mauvilain. Mais je suis convaincu qu'il reprendrait aujourd'hui même du service dans les ambulances boers si notre mère bien-aimée ne

réclamait avant tout sa présence et ses soins.

— Et toi, Gérard, ne seras-tu pas tenté de te joindre à lui, si la guerre se prolonge au delà de l'époque de la guérison de maman?

— Pas le moins du monde! Nous avons donné notre coup d'épaule; nous sommes en règle avec les belligérants, j'ajoute que j'ai d'aussi bonnes raisons que Henri pour vouloir tirer vers le Nord, tandis que sa pensée reste tournée vers le pôle Sud...

— Pauvre Henri! soupira Lina; on disait, n'est-ce pas, que Nicole allait suivre son père et tous les siens à l'armée de Cronjé quand nous avons quitté le kopje? C'est dur pour lui, il faut en convenir, de ne pouvoir ni frapper un coup auprès d'eux, ni leur donner des soins s'il est nécessaire, ni même avoir des nouvelles certaines...

— C'est dur, en effet! répondit Gérard, surtout avec un état de choses comme celui que nous voyons. En vérité, il n'y a pas plus de raison de voir finir cette guerre dans deux mois que dans dix ans!... »

L'heure du départ arrivait. Les fiancés regagnèrent d'un temps de galop le pied de la tour au moment même où M. Massey se tenait prêt à donner le signal de l'exode.

« C'est bien! dit le chef avec un coup d'œil d'affectueuse approbation aux deux frais visages tout roses de leur course et respirant la joie en dépit du grand chagrin que Lina croyait éprouver. Voici ce que j'appelle la véritable exactitude! Arriver à l'heure, ni trop tôt, ni trop tard... Les troupes qui connaissent ce secret ne souffrent jamais la défaite... »

Sur quoi l'aiguille ayant marqué huit heures, il ajouta :

« En marche!... »

Et la petite troupe s'ébranla.

Le but de cette première partie du voyage était le havre portugais de Bazakouto, où le yacht *Lily* était à l'ancre. On y arriva en trois semaines de marche, sans incidents, à travers un pays encore tranquille.

Lord Fairfield avait offert à tous l'hospitalité à son bord, et lady Theodora avait joint à cette invitation ses instances les plus pressantes. Une circonstance particulière avait aidé à faire accepter cette offre. Goliath eût difficilement trouvé place à bord d'un paquebot, et tous étaient résolus aux plus durs sacrifices plutôt que de se séparer d'un ami si cher et si digne de l'être. Autant que les Massey, lady Theodora entrait dans ce sentiment; car, toujours très amie de l'éléphant, elle lui avait voué, depuis son dernier exploit, l'affection que l'on donne à un frère d'armes, et eût cru commettre une trahison en ne lui ménageant pas sur le yacht de son frère une place d'honneur.

L'apparition du *Lily* avec ses cuivres étincelants, ses formes élégantes, ses légers agrès, ses tapis, ses tentures, ses cabines admirablement aménagées, fut comme un premier avant-goût de l'Europe, un retour à la vie civilisée. On s'embarqua par un temps favorable; vers le quinzième jour, on se trouvait au dixième degré de latitude, au large de cette pointe du Somali, où Colette, Gérard et Lina s'étaient vu jeter sans protection, sans ressources, sans autre soutien que leur affection réciproque et leur invincible courage. De quel œil ému, terrifié rétrospectivement, tous regardèrent au passage cette terre inhospitalière qui avait failli devenir leur tombeau! Lady Theodora, qui pourtant rapportait cette fois de ses voyages une provision de souvenirs n'ayant rien de banal, était bien près de juger médiocres les aventures et les dangers qu'elle venait de traverser, comparés à l'épopée de ses jeunes amis. Lord Fairfield paraissait à peine moins intéressé qu'elle-même à tout ce qui touchait au naufrage de la *Durance*. Tout à fait remis aujourd'hui de ses blessures, il avait pris le commandement de son yacht, et libre de ses mouvements, n'étant pas tenu d'arriver à un jour, à une heure dite, il se complut autant que M. Massey et Gérard à explorer les parages où avait eu lieu le sinistre, à tâcher de retrouver la place même où le *Hamburger*, venant heurter violemment le transatlantique, faisait sombrer l'énorme navire, réduisait à néant des centaines d'existences !...

Quant à Mme Massey, la traversée de ces

parages où elle avait tant souffert, lui était si pénible, qu'elle estimait presque un bienfait de ne les point voir. Elle sentait, en tout cas, que la calamité présente était peu de chose comparée aux angoisses passées; ou, pour mieux dire, qu'entourée de tant d'affections, elle n'avait pas le droit de se croire malheureuse, même si le bon docteur Lhomond se trompait, si la cure qu'il lui promettait comme certaine n'était qu'un leurre ou une illusion, ainsi qu'elle ne pouvait s'empêcher de le craindre aux heures de découragement. Car la cécité complète était venue à cette heure, et, si chacun autour d'elle se félicitait de voir approcher l'heure de l'opération possible, l'heure qui lui rendrait la lumière, il lui était plus difficile, on le comprend, de partager cette confiance et cette joie.

Enfin on a dépassé cette côte du Somali aux tragiques souvenirs ; on a franchi la *Porte des Larmes;* on a traversé cette terrible mer Rouge où la chaleur est de qualité si atroce qu'on parle de malheureux chauffeurs se jetant à l'eau pour y chercher la fin d'une intolérable condition; on arrive à Port-Saïd, où miss Mowbray a enfin la satisfaction de faire la connaissance de Colette.

C'était là que la famille Massey devait se séparer du *Lily*. Pour tous, le moment fut pénible.

Les dangers soufferts en commun, les grands intérêts partagés, les affinités de tous genres avaient créé entre les deux groupes des liens solides qu'il était dur de voir délier.

Lord Fairfield et Henri Massey étaient devenus inséparables; M. Higgins déclarait en se lamentant que jamais il ne retrouverait un archéologue pareil à Martial Hardouin, deux savants universels comme le docteur Lhomond et le bon Weber; quant à lady Theodora, elle ne savait lequel pleurer davantage dans cet aimable milieu où elle avait trouvé les aventures tant rêvées et la mort de l'ennui qui la rongeait. Colette, Gérard, Mmes Massey, Lina, même la brave Martine et l'honnête Le Guen, tous en détail et en particulier lui laissaient des regrets; mais plus que tous, peut-être, si elle eût osé l'avouer, elle déplorait de laisser derrière elle le plus grand et le plus petit : Goliath et son inséparable Tottie.

Les gazouillements délicieux de l'enfant, les incartades originales du géant, le plaisir toujours renouvelé de le regarder vivre, d'observer ses petites jalousies, son grand cœur d'éléphant, son étonnante intelligence, toutes ces choses étaient devenues pour la belle dame désœuvrée un intérêt, un amusement intarissable.

Son « kodak » en main, elle ne se lassait pas d'étudier les jeux des deux amis, de les saisir en des « instantanés » charmants. Elle en emportait tout un album qui aidait à la consoler un peu.

« On verra du moins que je n'exagère pas, disait-elle, lorsque je conterai mes impressions de voyage ! » Et lady Theodora, ayant en effet braqué impitoyablement son objectif sur les gens et les choses, pouvait hardiment défier les sceptiques, car elle se présentait les preuves en main.

Le camp boer, la tour phénicienne, Massey-Dorp, l'ambulance, les Mauvilain, tous les Massey, Benoni lui-même avec sa racaille, elle les tenait tous comme « pièces de conviction ! »

Enfin on s'est dit adieu. Le *Lily* a repris son vol léger vers le détroit de Gibraltar, les Massey ont pris passage à bord du *Polynésien,* grand courrier des Messageries maritimes, qui revient de l'Extrême-Orient, ayant cueilli sur sa route, au Japon, au Tonkin, à Colombo de Ceylan, Djibouti et ailleurs, toute une population bigarrée, qui s'ennuie ferme, selon la coutume des longues traversées, et qui accueille comme le Messie la venue d'un passager aussi peu banal que Goliath. Le transbordement de notre vieil ami n'a pas marché tout seul, pas plus que son admission; mais heureusement, le docteur Lhomond, qui a des intelligences partout, se trouvant être en excellents termes avec le commissaire du bord, l'affaire a été menée à bien; et une fois Goliath installé dans son box à l'avant, sous une bâche gou-

dronnée, spécialement aménagée pour lui, force a été de reconnaître que le *Polynésien* ne pouvait faire une acquisition plus intéressante. Les Massey eux-mêmes, avec leurs mérites divers, qui partout leur assureraient le bon vouloir des plus indifférents; avec le prestige de leurs aventures, et la curiosité que devaient inévitablement susciter des gens revenant tout droit du théâtre de la guerre; le succès de sympathie qu'obtient l'aimable famille est complètement éclipsé par celui de son éléphant.

En deux heures, il est devenu l'événement de la traversée; on se bouscule, on s'écrase pour le voir; on se répète ses hauts faits; car, si ses maîtres gardent la discrétion naturelle aux gens du monde, Martine et Le Guen, n'ayant point les mêmes raisons de se taire, ont vite fait de célébrer la gloire de leur favori, de conter à qui veut les entendre les preuves de dévouement, les prouesses guerrières, son intelligence, toute sa merveilleuse histoire. Les voilà du coup transformés en *Barnums,* et ils paraissent goûter fort les douceurs de la popularité que leur vaut cet office.

Goliath, lui, reçoit les hommages avec la dignité qui jamais ne l'abandonne. Selon sa coutume invariable, il se montre à la hauteur de la situation, paraît la comprendre et s'y conformer avec tact. Alors qu'on voit les toutous pourtant si intelligents, ces animaux qu'on a justement nommés « *candidats à l'humanité* », se démener, protester, japper avec furie d'un bout à l'autre de la traversée; la volaille, les moutons, les bœufs se montrer complètement démoralisés par la condition insolite de passagers, Goliath observe dans ses manières la plus parfaite convenance; et, à part son encombrante personne qu'on ne saurait sans injustice lui reprocher, on peut dire au figuré que nul ne tient moins de place que lui. Retiré sous sa bâche goudronnée, il se tient fort sagement, ne semble pas souffrir du mal de mer, ou, s'il en souffre, il a le bon goût de le cacher. On dirait qu'ayant pris la mesure du *Polynésien,* il a fait le ferme propos de se rendre le plus petit possible, d'attendre patiemment qu'on soit en terre ferme pour reprendre les libres allures de sa terre natale, dans quelque parc que ses bons maîtres ne manqueront pas de lui trouver; et, à défaut du souffle des forêts africaines, il paraît humer très volontiers l'encens de la foule, souvent accompagné de bananes, qui l'entoure sans interruption.

Cette foule, ainsi qu'il a été dit, est essentiellement bigarrée : officiers, commerçants, fonctionnaires, Français, Anglais, Hollandais, Russes, Italiens... Asiatiques et Européens se coudoient sur le même paquebot, et tous se louent des conditions dans lesquelles s'effectue leur passage. Car, — il n'est pas mal à propos de le remarquer ici, — contrairement à une opinion fort répandue, mais très fausse, les bateaux français sont excellemment aménagés. Comme presque tout ce qui sort de notre industrie, ils offrent en tout un caractère de supériorité ; ils en donnent au client pour son argent. Les voyageurs étrangers le savent bien et les recherchent en conséquence! Pour la question de la table notamment, nos paquebots sont au-dessus de toute comparaison avec leurs rivaux. Quiconque a fait une longue traversée — et même courte — a pu admirer les capacités gastronomiques déployées instantanément par beaucoup de touristes. La plupart s'attablent dès le début et semblent défier toutes les lois de la physique concernant l'harmonie nécessaire du contenant et du contenu, entassent et entonnent des quantités invraisemblables de solide et de liquide. Aussi s'explique-t-on que les maîtres d'hôtel des paquebots étrangers fassent payer à part au moins le vin et la bière, tandis que les nôtres comprennent ces bienheureux item dans le prix du passage. A la satisfaction muette mais évidente de MM. les Anglais, on peut demander des spiritueux, *ad libitum,* sauf le champagne (il faut bien tracer une barrière quelque part) et il est superflu de dire si l'on use de la permission!...

Quoi qu'il en soit, et quelle que puisse être la consolation qu'un voyageur isolé sur les mers trouve à se bourrer de victuailles, il est un point que ne dépasse pas le plus vaste appétit,

et, lorsqu'il n'a plus de place, littéralement, le dîneur le plus acharné quitte la partie et va chercher à la lourdeur d'estomac qui l'atteint, une diversion qui existe rarement à bord. Goliath devint en peu de temps le récréatif désiré; il fit concurrence au whisky; le maître d'hôtel réalisa des économies notables!

Soit que notre vieil ami fût doué au-dessus de toute sa race, soit que son intimité avec des gens d'élite eût encore développé son intellect, ou qu'il voulût se surpasser pour faire honneur à ses maîtres, il est certain qu'il montrait une sagacité, une finesse, une mémoire, une puissance de raisonnement qui faisaient l'étonnement général. Chaque jour, il donnait un nouvel exemple de pénétration, de tact, de discernement. Beaucoup de gens pensaient qu'il comprenait le langage humain, non seulement des phrases souvent usitées, au sens sommaire, mais des mots en langues variées et comportant des notions compliquées. Comment ne pas être convaincu de ce fait, quand le premier venu lui demandant à brûle-pourpoint : « Goliath, désigne la personne de la société que tu aimes le mieux », la trompe du bon géant s'en allait sans hésitation effleurer délicatement les boucles d'or de Tottie?

Ou bien si, retournant la proposition, on s'informait soit en anglais, soit en français, de celui qui, parmi ses admirateurs, avait entre tous le don de lui déplaire, on était sûr de voir la trompe dédaigneuse et implacable désigner le plus laid, le plus mal vêtu de l'assemblée.

Car messire Goliath joignait à cette indépendance d'allures, à cette originalité d'humeur qui marque souvent les grands caractères, un sens esthétique des plus rares. Ses favoris, on pouvait le constater, étaient tous remarquablement beaux; dès le premier salut, la belle et élégante lady Theodora avait gagné ses bonnes grâces, tandis qu'à l'excellent Weber il n'avait jamais pardonné ses lunettes bleues et sa mine de chat-huant. Encore savait-il montrer une sorte de politesse froide aux gens de son cercle dont il admettait le mérite sans pouvoir tolérer leur extérieur. Mais pour les étrangers dont la figure ne lui revenait pas, surtout pour les gens mal soignés dans leur mise, il affichait le plus complet mépris.

Cette disposition était un sujet inépuisable d'amusement pour les passagers. On se plaisait à s'affubler, à se fagoter pour mettre sa sagacité en défaut, on n'y parvenait point, il reconnaissait les gens sous leur déguisement.

« Avez-vous remarqué, se disait-on, comme il est poli, prévenant avec les officiers, avec les marins? même sans uniforme? on dirait un fanatique de l'armée!... »

Cependant on n'avait guère tardé à observer dans son attitude une particularité qui n'était pas sans déconcerter ses plus chauds admirateurs : quelle que fût l'élégance de son interlocuteur, quelles que fussent sa bonne mine, ses prévenances, ses gâteries, ô étonnement, quel que fût son grade! s'il se présentait coiffé d'un feutre mou, Goliath le regardait de travers, refusait d'accepter ses présents et lui tournait le dos. Bien plus, si l'on insistait, il ne manquait guère de faire subitement face à l'ennemi, et, happant du bout de sa trompe le couvre-chef abhorré, de l'envoyer promener au milieu des vagues. En vain quelques-uns, espérant tromper sa vigilance, se décoiffaient avant de l'aborder. En vieux routier qui a vu plus d'un tour dans sa vie, il ne se laissait pas prendre à de vaines apparences; sa trompe agile avait vite fait de fouiller sous le bras, jusque dans la poche du délinquant; et alors, brandissant victorieusement l'objet de sa haine, il l'envoyait avec un ricanement diabolique, un trépignement vengeur, rejoindre ses autres victimes au milieu des flots.

Beaucoup, regrettant leur feutre, étaient portés à juger sévèrement cette conduite, à l'attribuer à une antipathie déraisonnable, injustifiée en tout cas. D'autres se perdaient en suppositions sur la cause de l'invariable colère, de l'inévitable vengeance que suscitait la vue d'un feutre mou, coiffure seyante, après tout, commode, convenable en voyage, digne en tous points des suffrages d'un juge

aussi sagace que Goliath. Ceux qui le connaissaient de longue date affirmaient qu'on ne pouvait attribuer à ce phénomène qu'une *cause raisonnable,* quoiqu'ils fussent incapables de la pénétrer.

Colette et Lina étaient, au fond, assez humiliées de l'étrange caprice que manifestait tout à coup leur cher Goliath, jusque-là si remarquable pour la grâce de son caractère et l'égalité de son humeur.

Et les commentaires des passagers à ce sujet n'étaient pas sans blesser la tendre affection qu'elles portaient au pachyderme.

« Les éléphants, quand ils se font vieux, deviennent assez souvent *savage* », disait un vieux major en demi-solde de l'armée anglaise, que le *Polynésien* avait pris en passant à Bombay, et dont le nez d'une belle teinte écarlate témoignait du culte fervent qu'il accordait à Bacchus; — au demeurant le meilleur compagnon de la terre, *devoted to ladies,* comme on dit là-bas, et prouvant sa dévotion au beau sexe par les attentions les plus assidues aux dames de la famille Massey, sans oublier Tottie, qui était au mieux avec lui. « On est même souvent obligé de les abattre, tant ils deviennent méchants, ajoutait-il.

— Les abattre !... Oh! major Burnett, de grâce, ne parlez pas d'une exécution aussi atroce !... s'écrie Colette.

— C'est un fait, ma chère jeune dame. Ou bien on les lâche, et ils retournent à l'état sauvage où par parenthèse ils sont diablement mal reçus par leurs congénères libres, qui les tuent parfois à coups de pieds et de défenses, — ou bien on leur décharge un *rifle* dans l'oreille... Il n'y a pas de milieu...

— Mais Goliath n'est pas méchant!... s'écrie Lina presque les larmes aux yeux. Il a pris un préjugé contre les chapeaux mous, voilà tout...

— Eh! eh!... Miss Lina, vous trouvez cela rien, vous?... Hier encore il m'a flanqué à l'eau un chapeau de quarante schellings, qui venait en droite ligne de Bond Street, et dont j'avais bien l'intention de me parer pendant plusieurs mois à venir... Trouvez-vous cela une bagatelle?... Et que penseriez-vous s'il vous dépouillait de ce joli petit « canotier » qui fait si bien sur vos cheveux d'or?...

— Oh! il peut bien le prendre, s'il veut!... je le lui donne de grand cœur, à condition qu'il épargne ceux des autres passagers...

— C'est facile à dire, quand on sait qu'il ne daignera même pas regarder un chapeau de paille, fait le major en riant. Mais je voudrais vous voir toutes, mesdames, si l'ami Goliath touchait à une seule de vos parures!... *Good God!*... il serait bientôt écharpé...

— Je suis persuadée qu'il a une idée — une idée de derrière la tête », réplique Colette; et, flattant doucement la trompe de son ami de sa fine main (car on est venu comme d'habitude le visiter sous sa tente) : « N'est-ce pas, mon Goliath, que tu n'agis pas ainsi par pur caprice?... dis, explique-toi un peu... »

Goliath fait entendre un petit murmure et frétille gaiement de la queue.

« Allons, parle, continue Colette, donne-moi la mission de t'excuser, vilain sauvage... tu vois à quelles accusations, à quels pronostics affreux tu t'exposes; crois-tu que c'est agréable pour tes amis?... »

Goliath courbe la tête et ferme à demi les yeux comme un chat qu'on gratte sous l'oreille; il pousse son front formidable contre sa chère Colette, et toute son attitude exprime la soumission, la parfaite obéissance; on voit qu'elle le pourrait mener par un brin de soie...

Mais tout à coup surgit à côté d'eux Gérard, frais et pimpant, revêtu de flanelles blanches, venant de parachever sa quatrième toilette de la journée, et sa jeune tête coiffée d'un large feutre boer, crânement relevé sur l'oreille...

A peine Goliath l'a-t-il entrevu, qu'il frémit d'une rage soudaine; il s'élance; déjà sa trompe, frémissante de colère, va saisir le feutre offensant, lorsque, reconnaissant soudain Gérard, il s'arrête court, dresse sa trompe en l'air et pousse un cri, si lamentable, toute son éléphantine physionomie exprime un désespoir si vrai, que les uns éclatent de rire, tandis que Colette et Lina, interdites, sont désolées du chagrin de leur ami.

Mais Colette comprend tout à coup :

« J'y suis !... J'y suis !... crie-t-elle en battant des mains comme un enfant. J'ai compris ce qu'il veut dire !...

— Quoi donc? Comment?... Expliquez-nous ce mystère !... s'écrie-t-on de toutes parts.

— Voilà, commence Colette en souriant, un peu embarrassée pourtant de se voir le point de mire de tous les regards. Vous remarquerez que mon frère est coiffé d'un feutre boer, et que tous les chapeaux que Goliath a détruits dans son inexplicable colère étaient, comme celui-ci, des feutres mous... Eh bien ! voilà l'explication : un feutre mou lui rappelle les Boers... et comme il ne peut pas les souffrir...

— Il ne peut pas souffrir les Boers ?... Bravo, Goliath !... brave Goliath !... homme de goût !... le plus grand des *Jingoes !*... s'écrient tous les Anglais enchantés.

— Tu as, ma foi, raison ! dit Gérard; ce doit être cela... » Et, enlevant son feutre, il le présente à Goliath, dont toute la peau semble se hérisser à ce contact, par ce phénomène connu sous le nom de *chair de poule :* il détourne les yeux, pousse un petit gémissement... et comme Gérard persiste à lui mettre sous le nez l'odieux couvre-chef, il n'y tient plus, le saisit, le jette à terre et le foule aux pieds avec un cri de rage et de triomphe. Tout le monde rit, et les Anglais, applaudissant à tout rompre, font une ovation à Goliath qui, sa rage assouvie, a repris son grand air calme et fixe majestueusement sur le public son petit œil narquois.

Les Anglais sont ravis, car Goliath est *most popular* à bord : un jeune insulaire d'une vingtaine d'années, qui revient en Europe pour achever ses études à l'Université d'Oxford, est si enchanté qu'il verse le contenu d'une bouteille de champagne dans un grand récipient et l'offre à Goliath, qui le lampe incontinent sans se faire le moins du monde prier, au milieu des rires de tous.

« Ah ! ce vieux Goliath !... c'est donc un des nôtres, un bon *Jingo !*... fait le major en se frottant les mains. Le croyez-vous originaire des Indes, ma chère mistress Hardouin?

— Oh ! pas du tout ! Goliath, j'en suis persuadée, est né et a vécu en Afrique jusqu'au jour où il nous a adoptés... Et je ne crois pas, continua la jeune femme avec malice, que sa haine pour les Boers implique la moindre affection pour les sujets britanniques... C'est une affaire toute personnelle entre lui et nos pauvres Transvaaliens...

— Des sauvages... des malotrus... des *esclaves ivres*... protestent les Anglais. Cet animal le comprend.

— Allons, allons, dit le major, qui est un brave soldat et sait reconnaître la bravoure des autres, de fiers combattants, en tout cas !... Attendons de les avoir battus pour dire du mal d'eux, ce sera plus digne...

— Mais l'explication de sa haine pour ces détestables Boers? reprend le jeune Oxonian. Ne nous l'expliquerez-vous pas, madame?

— Bien facilement : l'ami Goliath, au cours de son existence mouvementée, a été enrôlé *de force* un jour dans l'armée boer. Il s'est vu *enchaîné* et emprisonné; or Goliath, qui est un soldat chevronné et qui a fait ses preuves contre des ennemis divers, n'a pu oublier l'indignité à laquelle il a été soumis. Il veut bien se battre, et nul ne le surpasse en bravoure, je dirais presque en férocité, dans le combat; mais il veut le faire librement, et choisir ses ennemis; n'est-ce pas, vieux?... »

Goliath fait entendre un murmure d'assentiment.

« C'est ce que je disais !... Il a pris le parti des Anglais !... brave animal !... s'écrient le major, le jeune étudiant et plusieurs autres.

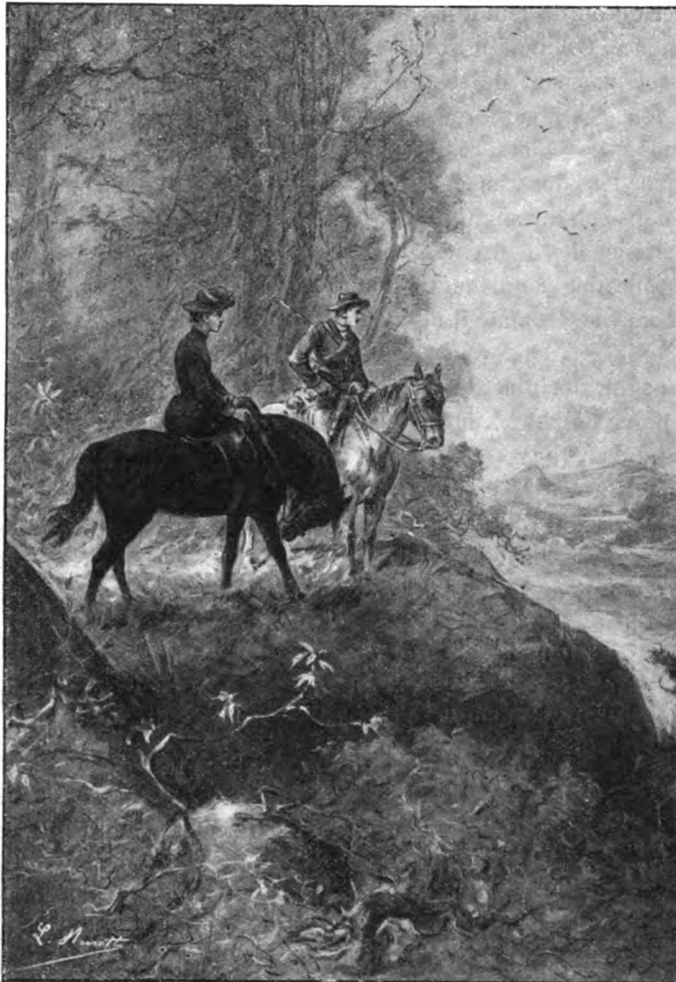
— Non, non, pardon !... Il déteste les Boers, mais vos succès, — ou le contraire, — le laissent parfaitement indifférent, messieurs...

— Bah ! bah ! cela est-il possible?... Il faut être *pour* ou *contre*, n'est-ce pas?... Et Goliath est manifestement pour nous !... »

Et, en dépit des protestations de Colette, il demeure acquis sur le *Polynésien* que Goliath est anglophile fervent, et que sa haine des Boers n'a d'autre raison que son amour des Anglais !...

Ainsi se créent les légendes...

« J'avais toujours entendu parler de l'intelligence des éléphants, prononce sentencieusement un vieux négociant qui rentre savourer sa retraite en Angleterre. Mais ceci, ma parole, *beats everything!*.. qu'un animal puisse s'élever jusqu'à une conception politique, et avoir le bon goût de prendre parti contre ces *infernal Boers*, voilà qui me dépasse!... Jamais je ne l'aurais cru, si je ne l'avais de mes yeux vu!... »



La popularité de l'excellent Goliath augmente en des proportions inouïes, après cet épisode et l'ingénieuse explication de Colette. Toute la partie juvénile de la population britannique, très nombreuse à bord, s'éprend de lui, et ce ne sont que gâteaux, friandises, sucreries de tout genre, que lui offrent avec adoration les blondes *misses,* les jolis enfants anglais, et les jeunes et belliqueux *civilians* qui rentrent en Europe. Goliath accepte tout cela comme son dû, et Gérard ne se fait pas prier pour raconter à un auditoire choisi les prouesses de son cher pachyderme. Goliath est décidément le favori du bord. Et, comme il est bon prince, il devient l'ami intime de tous les *babies,* que leurs bonnes lui amènent dès qu'il y a chez eux le moindre signe de mauvaise humeur et qu'il sait calmer comme par enchantement.

Le jeune Oxonian, avec deux ou trois autres *choice spirits,* ne tarde pas à présenter à Goliath un mannequin d'osier assez bien costumé en Boer; et c'est un véritable sport pour ces jeunes écervelés que de voir l'éléphant se ruer sur ce simulacre d'ennemi, le fouler aux pieds, faire mine de le mettre en pièces, — faire mine seulement, car ce noble animal a bien vite compris que ce n'est qu'un jeu, et sa rage du premier moment ne tarde pas à faire place à l'humeur la plus gaie... et c'est plaisir de le voir jouer à la bataille, prétendre écraser son adversaire, pousser un cri de triomphe, avant de le laisser tranquille jusqu'au lendemain.

ANDRÉ LAURIE.

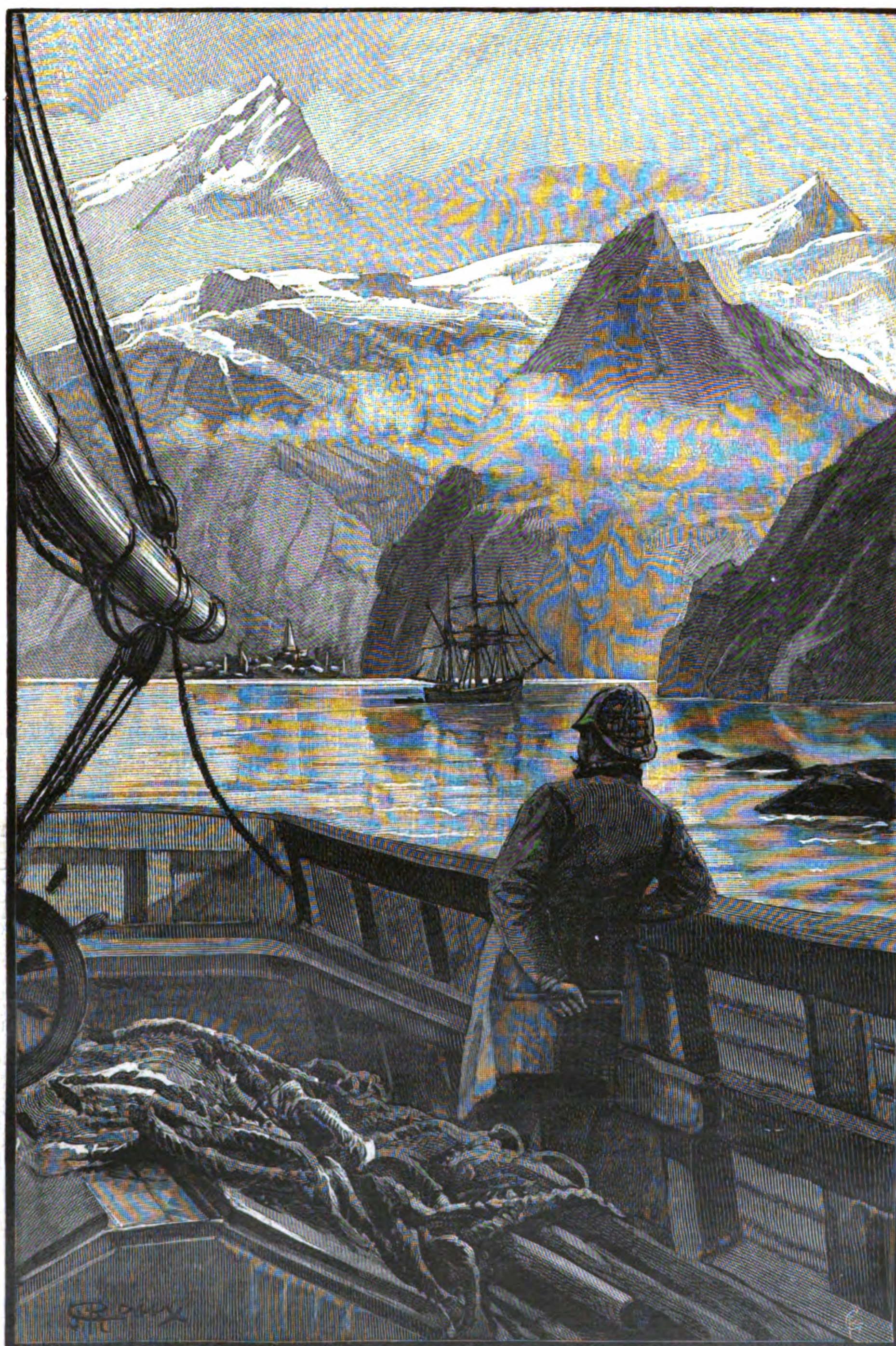
(*La suite prochainement.*)



Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.

LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN



C'EST DANS LE PORT DE PÉTROPAVLOVSK QUE LE « SAINT-ENOCH » VINT MOUILLER. (Page 194.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

IX

Au Kamtchatka.

Le Kamtchatka, cette longue péninsule sibérienne, arrosée par la rivière de ce nom, se développe entre la mer d'Okhotsk et l'Océan Glacial arctique. Elle ne mesure pas moins de treize cent cinquante kilomètres sur une largeur de quatre cents.

Cette province appartient aux Russes depuis 1806. Après avoir fait partie du gouvernement d'Irkoutsk, elle forme une des huit grandes divisions dont se compose la Sibérie au point de vue administratif.

Le Kamtchatka est relativement peu peuplé. A peine un habitant par kilomètre superficiel, et il est visible que la population ne tend pas à s'accroître. En outre, le sol paraît peu susceptible de culture, bien que la température moyenne y soit moins froide qu'en d'autres parties de la Sibérie. Il est semé de laves, de pierres poreuses, de cendres provenant des déjections volcaniques.

Son ossature est principalement indiquée par une grande chaîne découpée, qui court du nord au sud, plus rapprochée du littoral de l'est et dont plusieurs sommets sont fort élevés. Cette chaîne ne s'arrête pas sur l'extrême limite de la presqu'île. Au delà du cap Lopatka, elle se prolonge à travers le chapelet des Kouriles jusqu'au voisinage des terres du Japon.

Les ports ne manquent point à la côte occidentale en remontant à l'isthme qui réunit le Kamtchatka au continent asiatique, Karajinsk, Chaljwesk, Swaschink, Chaljulinsk, Osernowsk. Le plus important est, sans contredit, Pétropavlovsk, situé à deux cent cinquante kilomètres environ du cap Lopatka.

C'est dans ce port que le *Saint-Enoch* vint mouiller vers cinq heures du soir, à la date du 4 octobre. L'ancre tomba aussi près de terre que le permit son tirant d'eau, au fond de cette baie d'Avatcha, assez vaste pour contenir toutes les flottes du monde.

Le *Repton* s'y trouvait déjà en relâche.

Si le docteur Filhiol avait jamais formé le rêve de visiter la capitale du Kamtchatka, il allait le réaliser dans les conditions les plus favorables. Sous ce climat salubre, d'où se dégage un air sain et humide, il est rare que l'horizon soit parfaitement net. Ce jour-là, pourtant, dès l'entrée du navire dans la baie d'Avatcha, on put suivre du regard le long profil de ce magnifique panorama de montagnes.

Des volcans nombreux s'ouvrent dans cette chaîne, le Schiwelutsch, le Schiwelz, le Kronosker, le Kortazker, le Powbrotnaja, l'Asat schinska, et enfin, en arrière de la bourgade si pittoresquement encadrée, le Koriatski, blanc de neige, dont le cratère vomissait des vapeurs fuligineuses mêlées de flammes.

Quant à la ville, encore à l'état rudimentaire, elle ne se composait que d'une agglomération d'habitations en bois. Au pied des hautes montagnes, on eût dit un de ces jouets d'enfant dont les maisonnettes sont éparpillées sans ordre. De ces diverses pièces, la plus curieuse est une petite église du culte grec, de couleur vermillonne, à toiture verte, et son clocher distant d'une cinquantaine de pas.

Deux navigateurs, l'un danois, l'autre français, sont honorés de monuments commémoratifs, à Pétropavlovsk : Behring et le commandant de Lapérouse; une colonne pour le premier, une construction octogonale, blindée de plaques de fer, pour le second.

Ce n'est pas dans cette province que le docteur Filhiol eût rencontré des établissements agricoles de quelque importance. Grâce à l'humidité persistante, le sol est surtout riche par ses pâturages, et il donne jusqu'à trois coupes annuelles. Quant aux graminées, elles sont peu abondantes, et les légumes y réussissent médiocrement, exception faite pour les choux-fleurs qui atteignent des proportions colossales. On n'y voit que des champs d'orge et d'avoine, peut-être plus productifs que dans les autres parties de la Sibérie septentrionale, le climat étant moins rude entre les deux mers qui baignent la presqu'île.

M. Bourcart ne comptait séjourner à Pétropavlovsk que le temps de s'y procurer de la viande fraîche. En réalité, la question n'était pas encore résolue à propos de l'hivernage du *Saint-Enoch*.

Ce fut l'objet d'une conversation entre M. Heurtaux et lui, — conversation dans laquelle il s'agissait de prendre une décision définitive.

Et voici ce que dit le capitaine Bourcart :

« Je ne crois pas, en tout cas, que nous devions passer l'hiver dans le port de Pétropavlovsk, bien qu'un navire n'ait rien à y craindre des glaces, puisque la baie d'Avatcha reste toujours libre, même par les plus grands froids.

— Capitaine, demanda le second, est-ce que vous songeriez à regagner Vancouver?...

— Probablement, Heurtaux... N'y aurait-il pas avantage à y vendre ce que nous avons d'huile dans nos barils?...

— Un tiers de chargement... pas plus... répondit le second.

— Je le sais, mais pourquoi ne pas profiter de l'élévation des cours, et qui sait s'ils tiendront jusqu'à l'année prochaine?...

— Ils ne baisseront pas, c'est à croire, capitaine, si les baleines, comme il semble, abandonnent ces parages du Pacifique septentrional.

— Il y a là quelque chose de vraiment inexplicable... répondit M. Bourcart, et peut-être les baleiniers ne seront-ils plus tentés de revenir dans la mer d'Okhotsk...

— Si nous retournons à Victoria, reprit M. Heurtaux, le *Saint-Enoch* y passera-t-il l'hiver?...

— C'est ce que nous déciderons plus tard... La traversée de Pétropavlovsk à Victoria durera de six à sept semaines, pour peu qu'elle soit contrariée, et qui sait si nous n'aurons pas en route occasion d'amarrer deux ou trois baleines!... Enfin il faut bien qu'elles soient quelque part, puisqu'on ne les rencontre ni dans la mer d'Okhotsk ni dans la baie Marguerite...

— Il est possible qu'elles recherchent le détroit de Behring, capitaine?...

— Cela peut être, Heurtaux, mais la saison est trop avancée pour nous élever si haut en latitude... Nous serions bientôt arrêtés par la banquise... Non... pendant la traversée, tâchons de donner quelques coups de harpon...

— A propos, capitaine, au lieu d'hiverner à Victoria, ne serait-il pas préférable de retourner en Nouvelle-Zélande?...

— J'y ai songé, répondit M. Bourcart. Toutefois, pour se décider, attendons que le *Saint-Enoch* soit de retour à Vancouver.

— En somme, capitaine, il n'est point question de revenir en Europe?...

— Non... pas avant d'avoir fait complète saison l'année prochaine.

— Ainsi, demanda M. Heurtaux, en terminant, nous ne tarderons pas à quitter Pétropavlovsk?...

— Dès que nos approvisionnements seront achevés », répondit M. Bourcart.

Ces projets, portés à la connaissance de l'équipage, reçurent l'approbation générale, — sauf celle du tonnelier.

Aussi, ce jour-là, lorsque maître Ollive le tint dans un des cabarets de la bourgade devant une bouteille de vodka, il lui dit :

« Eh bien, vieux, ton opinion sur les résolutions du capitaine?...

— Mon opinion, répondit Jean-Marie Cabidoulin, est que le *Saint-Enoch* ferait mieux de ne pas revenir à Vancouver...

— Et pourquoi?...

— Parce que la route n'est pas sûre !

— Bon!... tu voudrais hiverner à Pétropavlovsk?...

— Pas davantage.

— Alors?...

— Alors le mieux serait de mettre cap au sud pour revenir en Europe...

— C'est ton idée?...

— C'est mon idée... et c'est la bonne! »

Le *Saint-Enoch,* sauf quelques réparations peu importantes, n'avait qu'à renouveler ses vivres frais et sa provision de combustible. C'était une besogne dont l'équipage s'occupa sans retard.

On vit, d'ailleurs, que le *Repton* procédait au même travail, ce qui indiquait les mêmes desseins. Il semblait donc probable que le capitaine King appareillerait sous peu de jours. Pour quelle destination, M. Bourcart n'avait pu le savoir.

Quant au docteur Filhiol, il consacra les loisirs de cette relâche à visiter les environs, ainsi qu'il avait fait à Victoria, il est vrai, dans un rayon infiniment plus restreint. Au point de vue de la facilité des déplacements, le Kamtchatka n'en était pas encore où en était l'île de Vancouver.

Quant à sa population, elle présentait un type très différent de celui des Indiens qui habitent l'Alaska et la Colombie anglaise. Ces indigènes ont les épaules larges, les yeux saillants, les mâchoires accusées, les lèvres épaisses, la chevelure noire, — des gens robustes, mais d'une caractéristique laideur. Et combien la nature s'est montrée sage en leur ayant donné aussi peu que possible de nez dans un pays où les débris de poissons, laissés en plein air, affectent si désagréablement le nerf olfactif!

Les hommes ont le teint d'un brun jaunâtre et il est blanc chez les femmes, autant qu'on en peut juger. D'habitude, ces coquettes se couvrent le visage d'une baudruche fixée à la colle et se fardent d'un rouge de varech mélangé de graisse de poisson.

Quant à l'habillement, il se compose de peaux teintes en jaune avec l'écorce du saule, de chemises en toile de Russie ou de Bouckara, de pantalons que revêtent les deux sexes. A tout prendre, les Kamtchadales, sous ce rapport, seraient aisément confondus avec les habitants de l'Asie septentrionale.

Au surplus, les coutumes locales, la manière de vivre, sont les mêmes qu'en Sibérie, sous la puissante administration moscovite, et c'est la religion orthodoxe que professe la population.

Il convient d'ajouter que, grâce à la salubrité du climat, les Kamtchadales jouissent d'une santé excellente, et les maladies sont rares dans le pays.

« Les médecins n'y feraient pas fortune! » dut se dire le docteur Filhiol, en voyant ces hommes, ces femmes, doués d'une remar-

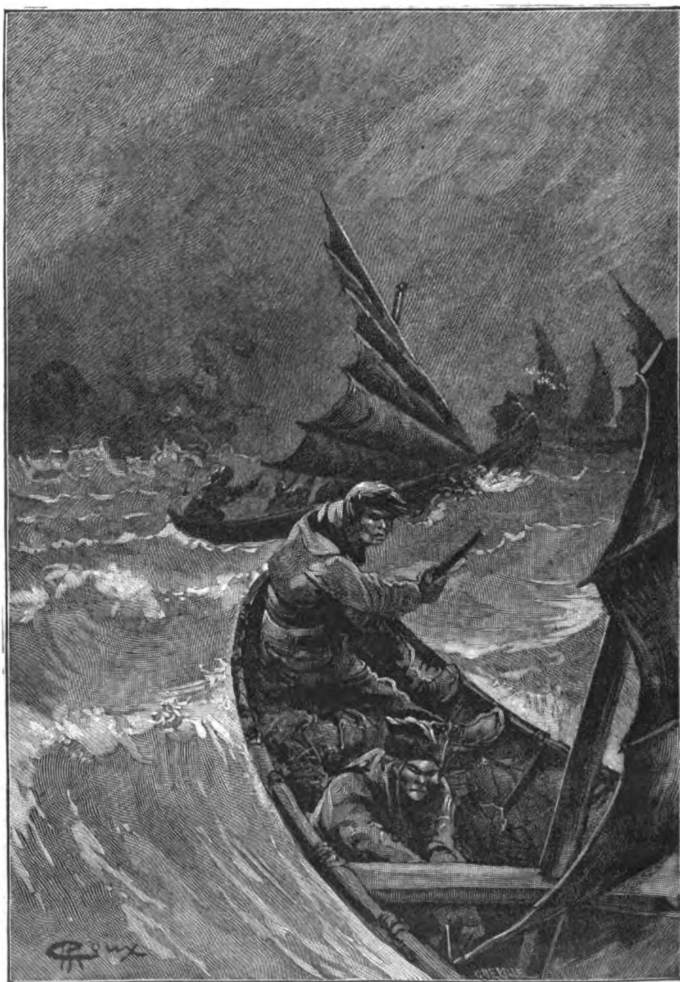
quable vigueur, d'une souplesse peu ordinaire, due à la pratique constante des exercices physiques, et qui ne grisonnent jamais avant l'âge de soixante ans.

Du reste, la population de Pétropavlovsk se montrait bienveillante, hospitalière, et, s'il y a un défaut à lui reprocher, c'est de n'aimer que le plaisir.

Et, en réalité, pourquoi s'astreindre au travail, lorsqu'on peut se nourrir à peu de frais? Le poisson, le saumon surtout, sans parler des dauphins, abonde sur ce littoral, et les chiens eux-mêmes s'en nourrissent presque exclusivement. Ces chiens maigres et robustes, on les emploie au tirage des traîneaux. Un instinct très sûr leur permet de s'orienter au milieu des si fréquentes tempêtes de neige. A noter que les Kamtchadales ne sont pas seulement pêcheurs. Les quadrupèdes ne manquent point, zibelines, hermines, loutres, rennes, loups, moutons sauvages, dont la chasse est assez fructueuse.

Les ours noirs se rencontrent également en grand nombre dans les montagnes de la presqu'île. Aussi redoutables que leurs congénères de la baie d'Okhotsk, il faut prendre certaines précautions. Lorsqu'on s'aventure aux environs de Pétropavlovsk, des agressions sont toujours à craindre.

La capitale du Kamtchatka ne comptait pas alors plus de onze cents habitants. Sous Nicolas Ier, elle fut entourée de fortifications que, pendant la guerre de 1855, la flotte anglo-française détruisit en partie. Ces fortifications se relèveront, sans doute Pétropavlovsk est un point stratégique de grande importance, et il importe de garantir cette superbe baie d'Avatcha contre toute attaque.



L'équipage du *Saint-Enoch* s'occupa aussi de refaire la provision de bois en vue d'une longue traversée, et pour le cas où on pêcherait quelque baleine. Mais se procurer ce combustible sur le littoral du Kamtchatka ne fut pas aussi facile que sur le littoral de la mer d'Okhotsk.

Les hommes durent s'éloigner de trois ou quatre milles pour se rendre à une forêt qui couvre les premières rampes du volcan de Koroatski. Il y eut donc nécessité d'organiser un transport par traîneaux attelés de chiens, afin de rapporter le bois à bord.

Dès le 6 octobre, maître Cabidoulin, le charpentier Thomas et six matelots, munis de scies et de haches, montèrent dans un traîneau, loué par le capitaine Bourcart, et que

dirigeait son conducteur indigène avec l'adresse d'un véritable moujik.

Au sortir de la ville, le traîneau suivit un chemin, plutôt sentier que route, qui sinuait entre les champs d'avoine et d'orge. Puis il s'engagea à travers de vastes pâturages, dont la dernière coupe venait d'être faite et qu'arrosaient nombre de creeks. Ce trajet rapidement enlevé par les chiens, la forêt fut atteinte vers sept heures et demie.

Ce n'était, à vrai dire, qu'une futaie de pins, de mélèzes et autres arbres résineux à verdure permanente. Une douzaine de baleiniers auraient eu peine à s'y approvisionner à leur suffisance.

Aussi le charpentier Thomas de dire :

« Décidément, ce n'est point le Kamtchatka qui ferait bouillir les cabousses !...

— Il y a là plus de bois que nous n'en brûlerons... répondit maître Cabidoulin.

— Et pourquoi ?...

— Parce que les baleines sont allées au diable, et il est bien inutile de couper des arbres, quand on n'aura pas de feu à entretenir sous les pots.

— Soit, reprit le charpentier, mais d'autres ne sont pas de cet avis et comptent encore sur quelques coups de harpon ! »

En effet, à cet endroit, une équipe travaillait sur la lisière du sentier.

C'étaient précisément une demi-douzaine de matelots du *Repton* qui, depuis la veille, avaient commencé cette besogne sous la direction du second Strok. Peut-être le navire anglais devait-il faire voile vers Vancouver comme le *Saint-Enoch* ?...

Après tout, n'y eût-il là qu'une centaine d'arbres, les deux baleiniers en auraient leur suffisance. Les hommes ne viendraient donc pas à se disputer une racine ou une branche. Ni la cabousse de l'Anglais ni la cabousse du Français ne chômeraient, faute de combustible.

Au surplus, par prudence, le charpentier ne conduisit pas son équipe du côté occupé par les gens du *Repton*. On ne s'était pas fréquenté sur mer, on ne se fréquenterait pas sur terre. Avec juste raison, M. Bourcart avait recommandé, le cas échéant, d'éviter tout contact entre les deux équipages. Aussi les matelots du *Saint-Enoch* se mirent-ils au travail à l'autre extrémité du sentier, et, dès le premier jour, deux stères de bois furent rapportés à bord.

Mais il arriva ceci : le dernier jour, malgré les conseils du capitaine Bourcart, les équipes du *Repton* et du *Saint-Enoch* finirent par se rencontrer et se quereller à propos d'un arbre.

Les Anglais n'étaient point endurants, les Français pas davantage, et on ne se trouvait là ni en France ni en Angleterre, — terrain neutre, s'il en fût.

Bientôt, des propos malséants commencèrent à s'échanger, et des propos aux coups il n'y a pas loin entre matelots de nationalité différente. On le sait, la rancune de l'équipage du *Saint-Enoch* datait déjà de quelques mois.

Or, pendant la dispute que ni maître Cabidoulin ni Thomas ne purent empêcher, le matelot Germinet fut brutalement poussé par le charpentier du *Repton*. Cet être grossier, à demi ivre de wisky et de gin, vomit toute la série d'injures qui sortent si abondamment d'une bouche saxonne.

Aussitôt les deux équipes de s'avancer l'une vers l'autre. Il ne parut pas, d'ailleurs, que le second Strok fit le moindre effort pour retenir les siens, et peut-être allait-on en venir aux mains.

En premier lieu, Germinet, n'étant pas d'humeur à garder la bourrade qu'il avait reçue, sauta d'un bond sur l'Anglais, lui arracha son surouet et le piétina en s'écriant :

« Si le *Repton* n'a pas salué le *Saint-Enoch*, du moins cet English-là aura mis chapeau bas devant nous !...

— Bien envoyé ! » ajoutèrent ses camarades.

De ces deux équipes en nombre égal, on ne pouvait dire laquelle l'emporterait dans la lutte. Ces matelots, dont l'animation s'accroissait, étaient armés de haches et de couteaux. S'ils se jetaient les uns sur les autres, il y aurait du sang répandu, et peut-être mort d'homme.

Aussi, tout d'abord, le charpentier et maître Cabidoulin cherchèrent-ils à calmer leurs compagnons, qui allaient prendre l'offensive. De son côté, le second Strok, comprenant la gravité d'une rixe, parvint à retenir les gens du *Repton*. Bref, il n'y eut que des injures échangées en deux langues, et les Français se remirent au travail. D'ailleurs, l'abatage fut terminé ce jour-là, et les équipages n'auraient plus l'occasion de se rencontrer.

Deux heures après, le tonnelier, le charpentier et leurs hommes étaient de retour à bord avec le traîneau. Et lorsque M. Bourcart apprit ce qui s'était passé :

« Heureusement, le *Saint-Enoch* ne tardera pas à lever l'ancre, dit-il, car cela finirait mal ! »

En effet, il y avait à craindre que les matelots des deux navires, de plus en plus surexcités, fussent amenés à se battre dans les rues de Pétropavlovsk, au risque d'être appréhendés par la police russe. Aussi, désireux d'éviter une collision et ses suites dans les cabarets, le capitaine Bourcart et le capitaine King ne donnèrent-ils plus permission de descendre à terre.

Il est vrai, le *Saint-Enoch* et le *Repton* étant mouillés à moins d'une encâblure l'un de l'autre, les provocations partaient et s'entendaient des deux bords. Donc, le mieux serait de hâter les préparatifs, d'embarquer les dernières provisions, d'appareiller le plus tôt possible, puis, une fois en mer, de ne point naviguer de conserve et surtout de ne pas se diriger vers le même port.

Entre temps un incident se produisit qui était de nature à retarder le départ du navire français et du navire anglais.

Dans l'après-midi du 8 octobre, bien qu'il régnât une petite brise du large très favorable à la pêche, on fut très surpris de voir les chaloupes kamtchadales forcer de voile pour regagner le port. Telle avait été la précipitation de cette fuite que plusieurs rentraient sans leurs filets, abandonnés à l'ouvert de la baie d'Avatcha.

Et voici ce dont la population de Pétropavlovsk ne tarda pas à avoir connaissance.

A un demi-mille au large de la baie, toute cette flottille de pêche venait d'être frappée d'épouvante à la vue d'un monstre marin de taille gigantesque. Ce monstre glissait à la surface des eaux que sa queue battait avec une incroyable violence. Sans doute, il fallait faire la part des imaginations surexcitées, de la peur bien naturelle dont tous ces pêcheurs furent saisis. A les entendre, cet animal ne mesurait pas moins de trois cents pieds de long sur une grosseur variant de quinze à vingt, la tête pourvue d'une crinière, le corps très renflé en son milieu, et, ajoutaient quelques-uns, armé de pinces formidables comme un énorme crustacé.

Décidément, si ce n'était pas le serpent de Jean-Marie Cabidoulin, et à la condition que ce ne fût point une illusion, cette partie de mer, au large de la baie d'Avatcha, avait été ou était encore fréquentée par un de ces animaux prodigieux auxquels il ne serait plus possible d'attribuer une origine légendaire. Que ce fût une immense algue, de l'espèce de celle que le *Saint-Enoch* avait rencontrée au delà des Aléoutiennes, non, et pas d'erreur à ce sujet. Il s'agissait bien d'un être vivant, ainsi que l'affirmaient les cinquante ou soixante pêcheurs qui venaient de rentrer au port. D'une telle taille, il devait avoir une telle puissance qu'un bâtiment de la grandeur du *Repton* ou du *Saint-Enoch* n'aurait pu lui résister.

Et alors, M. Bourcart, ses officiers, son équipage, de se demander si ce n'était pas la présence dudit monstre dans ces parages du Pacifique-Nord qui avait provoqué la fuite des baleines, si ce n'était pas ce géant océanique qui les avait chassées de la baie Marguerite d'abord, de la mer d'Okhotsk ensuite?... celui dont le capitaine de l'*Iwing* avait parlé et qui, après avoir traversé cette partie de l'Océan, venait d'être signalé dans les eaux kamtchadales?...

Voilà ce que chacun se demandait à bord du *Saint-Enoch*, et n'était-ce pas Jean-Marie Cabidoulin qui avait raison contre tout le monde en affirmant l'existence du grand serpent de mer ou autre monstrueuse bête de ce genre?...

Il y eut donc grosses et passionnées discussions à ce sujet dans le carré comme dans le poste.

Les pêcheurs, sous l'empire d'une panique, n'avaient-ils point cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu?...

C'était l'opinion de M. Bourcart, du second, du docteur Filhiol et de maître Ollive. Quant aux deux lieutenants, ils se montraient moins affirmatifs. En ce qui concernait l'équipage, la grande majorité n'admettait point l'erreur. Pour eux, l'apparition du monstre ne faisait aucun doute.

« Après tout, dit M. Heurtaux, que ce soit vrai ou faux, que cet animal extraordinaire existe ou non, nous n'allons point remettre notre départ, je pense...

— Je n'y songe pas, répondit M. Bourcart, et il n'y a pas lieu de rien changer à nos projets.

— Que diable! s'écria Romain Allotte, le monstre, si monstrueux qu'il soit, n'avalera pas le *Saint-Enoch* comme fait un requin d'un quartier de lard!...

— D'ailleurs, dit le docteur Filhiol, dans l'intérêt général, mieux vaut savoir à quoi s'en tenir...

— C'est mon avis, répondit M. Bourcart, et, après-demain, nous mettrons en mer. »

Au total, on approuva la résolution du capitaine. Et quelle gloire pour le bâtiment et l'équipage qui parviendraient à purger ces parages d'un pareil monstre!

« Eh bien... vieux... dit maître Ollive au tonnelier, on partira tout de même, et si l'on s'en repent...

— Il sera trop tard... répondit Jean-Marie Cabidoulin.

— Alors... il faudrait ne plus jamais naviguer...

— Jamais.

— Ta tête déménage... vieux!

— Avoueras-tu que de nous deux celui qui avait raison, c'est moi?...

— Allons donc!... répliqua maître Ollive en haussant les épaules.

— Moi... te dis-je... puisqu'il est là... le serpent de mer...

— Nous verrons bien...

— C'est tout vu! »

Et, au fond, le tonnelier se trouvait entre la crainte que devait inspirer l'apparition du monstre et la satisfaction d'avoir toujours cru à son existence.

En attendant, la terreur régnait dans cette bourgade de Petropavlovsk. On l'imaginera volontiers, ce n'était pas cette population superstitieuse qui eût mis en doute d'abord l'arrivée de l'animal dans les eaux sibériennes.

Personne n'aurait admis que les pêcheurs se fussent trompés. Ce n'étaient point des Kamtchadales qui se seraient montrés sceptiques devant les plus invraisemblables légendes de l'Océan.

Donc, les habitants ne cessaient de surveiller la baie d'Avatcha, redoutant que le terrible animal y cherchât refuge. Quelque énorme lame se soulevait-elle au large, c'était lui qui troublait l'Océan jusque dans ses profondeurs!... Quelque formidable rumeur traversait-elle l'espace, c'était lui qui battait les airs de sa puissante queue!... Et s'il avançait jusqu'au port, si, à la fois ophidien et saurien, cet amphibie s'élançait hors des eaux et se jetait sur la ville?... Il ne serait pas moins redoutable sur terre que sur mer!... Et comment lui échapper?...

Cependant le *Saint-Enoch* et le *Repton* activaient leurs préparatifs. Quelles que fussent les idées des Anglais au sujet de cet être apocalyptique, ils allaient mettre à la voile, probablement le même jour que le navire français. Puisque le capitaine King et son équipage n'hésitaient pas à partir, le capitaine Bourcart et le sien pouvaient-ils ne point suivre son exemple?...

Il résulte de là que, le 10 octobre, dans la matinée, les deux bâtiments levèrent l'ancre, à la même heure pour profiter de la marée. Puis, le pavillon à la corne, servis par une petite brise de terre, ils traversèrent la baie d'Avatcha, cap à l'est, comme s'ils naviguaient de conserve.

Après tout, en prévision d'une redoutable rencontre, qui sait, malgré leurs antipathies,

s'ils ne seraient pas conduits à se prêter assistance?...

Quant à la population de Pétropavlovsk, en proie à l'épouvante, son seul espoir était que le monstre, après s'être acharné contre le *Repton* et le *Saint-Enoch*, s'éloignerait des eaux sibériennes!

(*La suite prochainement.*) JULES VERNE.

LA VENGEANCE DU MEUNIER (*Fin.*)

Aubron avait rougi jusqu'aux yeux... cela lui arrivait si souvent que sa boiterie même devait lui sembler moins gênante...

Sans répondre à son petit ami, il regarda le ciel par la fenêtre qu'avait défleurie la bourrasque, mais où des boutons rebondis promettaient une pourpre nouvelle :

« Ça ne tombe plus, les enfants, dit-il; allez vous dégourdir un peu les pattes, vous reviendrez au premier grain. »

Les marmots sortirent en se bousculant, bientôt leurs voix fraîches s'élevèrent au dehors.

« Vous êtes triste et pâle, monsieur René », dit François en regardant le garçonnet.

Celui-ci secoua la tête... il avait décidé de ne pas conter son aventure au meunier... A quoi bon?...

Il n'était pas de ces gens qui causent sans agir. René se taisait, mais se vengerait.

Pourtant ce n'est pas en vain qu'il avait vécu presque toute sa vie dans l'intimité de François. La bonté du géant, sa finesse, ses réelles qualités morales et aussi la science particulière à la meunerie à laquelle René près de lui s'était initié, le mettaient un peu à part des autres villageois... Aubron était un véritable ami pour l'enfant.

Peu à peu, le secret s'échappa de son cœur... il dit tout, depuis l'ouverture de la caisse jusqu'au désastre découvert dans l'arsenal. Il ne cacha pas la vengeance préparée... Philippe quitterait Linteau... il déciderait sa grand'mère à le renvoyer à Paris... celle-ci préférait René... elle le gâtait même, et l'action de Philippe l'indignerait assez pour qu'elle consentît à le châtier...

« Il retournerait achever ses vacances dans le triste appartement parisien où il vivait entre des domestiques grincheux, un père toujours sombre, occupé au dehors et ne rentrant que pour les repas... »

L'enfant n'avait pas versé une larme durant son récit, mais Aubron avait passé plus d'une fois sa manche sur ses yeux.

« Monsieur René, dit-il avec effort, ce que vous voulez faire raccommodera-t-il votre bateau?

— Quelle question!... répondit l'enfant en haussant les épaules.

— Alors pourquoi agir si mal?

— Pour me venger.

— Parce que votre cousin a commis une mauvaise action, vous en voulez commettre une plus mauvaise encore.

— Ah çà ! vous m'ennuyez », riposta René.

Mais François avait l'énergie des timides lancés en avant. Il reprit avec fermeté :

« Écoutez-moi, je vous en prie, monsieur René... votre cousin a brisé le beau bateau que vous aimiez tant, laissez au remords le soin de le punir et ne vous rendez pas coupable d'une faute si grave que de priver de soleil, de bon air et d'exercice ce garçon qui en a besoin... »

L'enfant écoutait, les yeux mi-clos, les lèvres serrées, voulant retenir les éclairs et les mots de rage qui en eussent jailli.

« Il est inutile de me sermonner, dit-il avec un calme que démentait le léger tremblement de sa voix... Il aura du chagrin... moins qu'il ne m'en a causé... et le sien lui sera dû...

— Ne faites pas ça, monsieur René, continua Aubron... la vengeance, ça ne guérit point les blessures causées par le méchant et ça ronge le cœur... »

Un geste brusque l'arrêta.

« Je vous ai dit, déjà, que vous m'ennuyiez..

Parlons d'autre chose ou je retourne chez moi. Philippe Lormel n'attendra pas ma vengeance pendant cinq années... cela est bon pour Jean Renaud, qui mourra avant d'avoir éprouvé la vôtre. »

Le visage du mounet se contracta.

« Jean Renaud est mort, Dieu ait son âme! dit-il en portant à son bonnet sa main qui esquissa un salut...

— Mort, depuis quand? fit René surpris.

— Depuis hier. Il a succombé à la suite de ses brûlures. Ne saviez-vous pas que l'incendie avait consumé le Moulin-Neuf?

— Si, si, je le savais, répondit René fort ému, je savais aussi que vous vous étiez dévoué pour le salut des enfants de Renaud, arrachés des flammes au risque de votre vie... mais j'ignorais la mort du meunier et pourtant elle n'a pu rester ignorée à Linteau. Il est vrai que tous ces temps-ci je ne suis guère à la maison qu'aux heures des repas. Pauvre Renaud... vous voilà bien vengé, François, plus que vous ne l'auriez souhaité... Mais, dites moi, que sont devenus les orphelins?... »

Des pas impatients se pressaient à l'intérieur du moulin, tandis que la pluie lançait contre les vitres ses gouttelettes cinglantes comme des graviers.

« L'histoire... l'histoire... », crièrent les trois diablotins en se précipitant dans la chambre.

Ils étaient si mignons, si pleins de confiance en leur pouvoir sur Aubron, que René fut ému et oublia pour un instant Jean Renaud et sa propre vengeance.

« Quels sont ces bambins? » demanda-t-il, radouci.

Le meunier rougit encore, et l'aîné des petits, un garçon de cinq ans, répondit :

« Moi, je m'appelle Jean Renaud, comme papa qu'est mort... J'ai cinq ans. Elle, là, c'est Jeanne Renaud qui a quatre ans. La petite qui tète son pouce, c'est Fifine Renaud, elle a vingt-deux mois... c'est mes sœurs. Avant, on était au Moulin-Neuf, mais papa a brûlé dans le feu... maintenant on est au Vieux-Moulin, chez François Aubron, notre deuxième papa. »

Ahuri, René écoutait l'enfant qui signa sa déclaration d'un baiser sur la joue d'Aubron.

« C'est vrai, François? demanda-t-il.

— Mais oui, monsieur René; fallait bien, le père mort... la mère partie depuis un an... le moulin brûlé... et les petits... qui donc les aurait recueillis?

— Alors c'est là votre vengeance?... »

L'embarras qui raidissait les traits du meunier s'évanouit tout à coup.

« Justement, monsieur René... c'est à cause de ma vengeance que je les ai pris. Depuis le temps que je la couvais, elle avait fini par me manger jusqu'au cœur... je souhaitais tout le mal et pire à Jean Renaud. Quand j'ai vu flamber son moulin, ça m'a chaviré... C'était-y pas mes malédictions qui attiraient sur lui le feu du ciel?

— Oui, mais tu nous as tous sauvés, cria l'aîné des garçons, que bouleversait à présent le souvenir du sinistre... tous les trois et papa aussi; seulement lui était trop brûlé, il est mort... pauvre papa!... »

René eut un éblouissement... Sous sa blouse grise de meunier, François Aubron se révélait à lui, noble et grand... un héros!...

Serrant les trois petits contre sa poitrine, l'excellent homme dit à son tour :

« Pauvre Jean Renaud! Tant que j'aurai un souffle de vie, le mal que je lui souhaitais sera mon remords. Il a rendu l'âme en me demandant pardon, à moi qui le maudissais... et, pour mériter son pardon, à lui qui allait mourir, j'ai juré d'être le père de ses trois orphelins. »

René, dont les yeux n'avaient pas pleuré la perte de son beau cuirassé, essuya les larmes qui roulaient sur ses joues... il tendit sa main au meunier, mais ne put articuler un mot.

« Faut pas se venger, faut pas se venger, répéta Aubron... C'est une lâcheté qui porte toujours malheur. »

René tressaillit.

La lutte engagée dans son cœur bouleversait son visage.

« L'histoire... l'histoire », criaient les petits.

Aubron dut céder et achever le récit suspendu par l'arrivée du visiteur.

René n'entendait rien... rien que le cri de sa conscience luttant contre la rancune, mais soutenue par l'exemple du meunier. Il comprenait, enfin, que le pardon élève seul l'offensé au-dessus de l'offenseur.

« Et la Drenelle? » fit-il tout à coup sans prendre garde à l'interruption apportée dans le récit.

Un nuage voila les traits du meunier pendant qu'il répondait :

« Vous pensez bien, monsieur René, que ma marmaille l'a effrayée... Comme de juste, une jeunesse de dix-huit ans aime mieux danser et s'attifer que de soigner trois mioches tombés d'emblée dans le ménage. C'est une bonne fille qui ne manquera point d'épouseur. »

Quelque chose de brillant parut dans les yeux du meunier et la toute petite, qui le vit bien, passa ses deux menottes sur les paupières de son nouveau papa.

Le mounet baisa les menottes et reprit son histoire.

Il y avait congé ce jour-là pour le moulin et pour son maître. . . . .

. . . .

Au soir seulement, René quitta François Aubron et sa famille.

Le ciel était bleu, sauf au couchant, où le soleil enflammait l'horizon... la campagne lavée étincelait de toutes parts... changée en un riche écrin de velours vert rutilant de pierreries... les oiseaux se poursuivaient en gazouillant... Un souffle pur, comme l'haleine de cette belle végétation rafraîchie, ridait sous ses caresses les flaques d'eau disséminées un peu partout.

Le mounet profita de la brise. René n'était pas au bas de la colline que les ailes du moulin se mirent lentement à tourner, secouant sur l'herbe, en perles limpides, les gouttes d'eau qui les alourdissaient... les ronrons commencèrent joyeux... Vraiment le moulin semblait fier de moudre sous ses bonnes meules le pain des trois petits enfants à Jean Renaud.

Le pauvre gars!...

Le cœur plein de lumière, René franchit l'entrée du parc... Sans s'y arrêter, il côtoya l'arsenal... Deux larmes s'échappèrent de ses yeux; il tourna la tête... mais bientôt le vent sécha ses larmes comme il avait séché la pluie de tout un jour...

Il vit venir Philippe, goguenard, portant haut la tête, un sifflement aux lèvres...

Tout le sang de René lui afflua au cœur... un froid glacial courut en ses membres... un dernier sursaut de révolte l'agita... mais la Drenelle... les trois orphelins... le mounet... passèrent comme l'éclair dans son souvenir... Il avança.

Les deux enfants se regardaient approcher... les yeux brillants tous deux... l'un de bravade, l'autre d'énergique volonté.

« Tu viens de faire évoluer le ***Jean-Bart?*** » cria Philippe avec aplomb.

Quelques gouttes de sueur perlaient aux tempes de René... il attendit un peu que le battement de ses artères fût calmé, puis tout près maintenant de son cousin, il lui tendit la main en disant :

« Non, je viens d'apprendre à me vaincre. Philippe, je te pardonne la peine que tu m'as causée... j'ai eu tort de te refuser mon bateau... tu t'es vengé... tout est fini... n'en parlons plus... »

Philippe recula... une seconde il regarda son cousin... et puis, voyant que c'était sérieux, ce renoncement à la vengeance, il ensevelit son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Alors, ce phénomène se produisit : René, qui, malgré sa généreuse résolution, ne se croyait pas capable de rendre à Philippe la banale sympathie qu'il lui avait toujours témoignée, éprouva une vive émotion... Il sentait bien que le chagrin du coupable excédait sa peine à lui, parce qu'il s'y glissait l'amertume du remords.

Naturellement, simplement, il se pencha vers son cousin, lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa.

Il avait accordé le pardon des lèvres et celui du cœur naissait de lui-même, sans effort et sans violence.

Comme le soleil séchant les eaux du sol, sa

générosité avait dispersé sa rancune et les mauvais sentiments du coupable.

Quand sonna la cloche du dîner ils revinrent la main dans la main, vers la maison où leur grand'mère les attendait.

Sur la figure de Philippe un souffle avait passé qui effaçait bien des légèretés d'enfant, et que n'eût pas obtenu la vengeance : regret de la faute et volonté de la réparer.

En générosité, comme en toute autre chose, le premier pas est seul pénible... René avait fait jurer à son cousin de cacher la perte du *Jean-Bart* à Mme Linteau, aussi longtemps que cela se pourrait faire sans avoir recours au mensonge.

Mais Philippe n'avait pas juré de taire sa confession à l'oncle Pierre auquel il écrivit tout.

Un jour une caisse arriva au château à l'adresse de René... Elle contenait un *Jean-Bart* tout pareil au premier.

Philippe savait bien d'où le bateau venait... n'avait-il pas envoyé au capitaine Dumont l'argent de sa tirelire pour acheter un autre cuirassé.

Il fallut expliquer l'aventure à Mme Linteau qui serra dans ses bras les enfants, unis maintenant comme deux frères... L'équipage du *Jean-Bart* fut doublé... il n'en marcha que mieux... et quand, de capitaines, les garçonnets passaient matelots à l'arsenal, la cahute s'emplissait de joyeux bavardages qui ne nuisaient point au brillant des cuivres et à l'entretien des rouages du beau cuirassé.

. . . .

Et le Vieux-Moulin, qui en a vu bien d'autres, ronronne toujours... Aussi sage que son maître, il ne se venge des gamins, visant ses ailes de leurs frondes ou arrachant les roses de son vieux mur, qu'en broyant entre ses bonnes meules le froment que les bandits croqueront demain sous forme de tartines.

PAUL ROLAND.

SOUVENIRS D'ENFANCE

LA COLÈRE OU MON PREMIER TRICOT

Parmi nos souvenirs, il en est d'agréables, de douloureux, etc...

Je ne parle pas des souvenirs désagréables ; ceux-là, je les élimine, car, avec de la volonté, on les chasse.

Les gens qui ont beaucoup souffert savent accomplir cet effort difficile.

Pour eux, c'est un jeu de mettre à la porte de leur mémoire les pensées ennuyeuses, et ceux qui ne connaissent pas la douleur ont une énergie toute neuve qui peut, facilement, les débarrasser de ces importunes.

Quant aux tristes souvenirs, il en est que nous chérissons et conservons pieusement au fond de notre cœur, mais je parlais, en commençant, de souvenirs agréables... revenons-y donc bien vite.

Avez-vous remarqué comme une chose insignifiante en apparence, telle qu'un parfum, une couleur, un air, vous transporte immédiatement dans le passé ?

Ainsi, je ne peux sentir l'odeur des lilas, sans « revoir » un petit jardin dans lequel j'ai joué quand j'étais enfant.

Ah ! qu'ils étaient beaux, nos lilas ! Avec quelle impatience j'attendais l'épanouissement de leurs jolies grappes, lorsque, après l'hiver, on apercevait les premiers bourgeons !

Il y avait aussi dans ce coin chéri un Sainte-Lucie, et, un jour de printemps, qu'il était tout couvert de ses fleurs blanches et parfumées, je me demandai s'il n'y aurait pas moyen d'atteindre ses branches inaccessibles pour moi.

J'aperçus dans un angle une grande perche qui me sembla de mesure.

Oh ! ce fut bien simple. Je fendis l'extrémité de ma perche, j'écartai un peu les deux moitiés, je saisis la branche entre elles, et je fis tourner vivement mon instrument.

Au bout de quelques secondes, j'eus la joie de posséder les fleurs désirées.

Il ne fut pas malaisé d'obtenir un gros bouquet que, toute fière, j'allai montrer à ma famille.

« Tu as encore grimpé sur le Sainte-Lucie? me dit ma mère.

— Non, répondis-je, puisque j'ai promis de ne suivre mes chats que sur la branche du bas; mais j'ai inventé quelque chose... »

J'expliquai mon moyen, et mon père ravi s'écria :

« Tu n'es pas bête, mon enfant, c'est très simple, en effet, mais, il fallait y penser. »

Je n'étais pas bête! C'était la première fois qu'on me le disait, et je pensai alors que je pourrais faire beaucoup de belles et bonnes choses.

L'idée qui me vint tout d'abord à l'esprit fut de tricoter des bas.

J'avais vu, quelques jours auparavant, une pauvre femme dont les bébés allaient pieds nus, disait-elle; ma mère lui avait donné des bas devenus trop étroits pour moi, mais ils ne dureraient pas longtemps, et, puisque « je n'étais pas bête », pourquoi n'en ferais-je pas?

Sûrement, je réussirais.

La réflexion de mon père ne m'avait pas inspiré d'orgueil, mais une grande confiance en moi-même.

Je possédais un peloton de laine rouge, trois aiguilles à tricoter; je me mis à l'œuvre.

D'abord tout alla bien, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'une quatrième aiguille me serait grandement nécessaire.

« Bah! me dis-je, je n'ai qu'à enfiler toutes mes mailles sur deux aiguilles et je continuerai avec la troisième. »

Hélas! mon bas avait la forme d'un sac de papier avant qu'on l'ait ouvert pour le remplir, et il m'était de plus en plus difficile de poursuivre mon entreprise.

Combien de fois ai-je recommencé, m'ingéniant, cherchant et ne trouvant pas, je n'en sais rien.

Cela dura des heures.

Enfin, ma mère m'entendant pousser de gros soupirs, me demanda si j'étais malade.

Je jetai alors laine et aiguilles au milieu de la chambre et m'écriai en pleurant :

« Que je suis à plaindre! *Je ne suis pas bête*, et il m'est impossible de tricoter un bas! »

Je tremblais, j'avais la fièvre, causée par la trop longue application nécessaire à mon essai malheureux et l'effort prolongé qu'il m'avait fallu faire.

Ma mère me consola, me promit de jolie laine et de belles aiguilles, surtout si je voulais travailler pour les petits enfants dont la maman était, en effet, bien pauvre.

Elle me gronda aussi un peu, mais très peu.

La leçon avait été bonne et plus jamais je ne perdis mon temps à tricoter avec trois aiguilles, c'est-à-dire à tenter l'impossible.

Cependant, je dois avouer que, lorsque je fus plus habile, j'essayai de me contenter de quatre et, à la rigueur, elles suffisaient.

Hélas! je sus plus tard qu'on pouvait faire des bas avec deux! Ma confusion fut grande et ma confiance en moi-même considérablement diminuée... pendant quelques jours.

Néanmoins, grâce à l'indulgence de ma mère qui, au lieu de punir ma colère, me fit doucement comprendre mes torts, mon premier tricot, étant lié à une des innombrables preuves de sa bonté, est resté, pour moi, un de mes meilleurs souvenirs.

A. Lyx.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE VI (*Suite*).

Les derniers mots prononcés, Pierre interrogea du regard ses deux auditeurs.

L'oncle Charlot pleurait...

Pour Caroline, ses lèvres, plissées en une moue boudeuse, laissaient pressentir que le message était peu de son goût :

« Eh bien, quoi ? s'écria-t-elle, prenant les devants par crainte de voir Pierre formuler un avis qu'il serait ensuite malaisé de battre en brèche, M. Saujon se laissant toujours influencer par son neveu; eh bien, quoi? Odule s'est fort exagéré les choses. En comptant juste, il doit à ce bonhomme ou à ses héritiers soixante-douze mille francs, plus les intérêts; mettons, pour y aller largement, les intérêts composés : c'est tout! A cinq pour cent pendant vingt-cinq ans, cela fera déjà un assez joli denier. »

Pierre hochait la tête, l'air de peser la valeur de l'argument. Après avoir médité une à deux minutes, il répondit d'un ton déférent, avec l'accent d'un homme qui s'est laissé convaincre :

« Votre calcul est exact, ma tante. C'est un emprunt forcé, mais, à le considérer tel, on peut admettre votre raisonnement, surtout en allant jusqu'aux intérêts composés. Je crois les intentions de l'oncle Odule suffisamment interprétées ainsi.

— N'est-ce pas? Je t'avoue que je ne te supposais pas tant de bon sens... du moins en affaires », se hâta-t-elle d'ajouter, craignant d'avoir froissé « son médecin ordinaire ».

Mais celui-ci se montra bon prince et répondit philosophiquement :

« C'est que vous ne me connaissez pas bien.

— Alors que penses-tu faire? »

Et, tout de suite, sans donner à Pierre le temps de répondre, elle reprit avec une vivacité enjouée :

« Je le sais bien, moi, ce que je ferais si j'avais seule voix au chapitre; je jetterais tout bêtement cette lettre au feu. Il est mort ce bonhomme, puisque Odule le jugeait vieux déjà il y a vingt-cinq ans. Ses héritiers ?... ils ont fait depuis longtemps leur deuil de ces soixante-douze mille. Ils ne sont point à eux, d'abord, puisque leur père ne les possédait plus...

— Peste ! comme vous y allez ! fit le jeune homme en riant. J'aime mieux votre première combinaison. Et, à la réflexion, vous aussi, croyez-moi, vous lui donnerez la préférence. Agir ainsi serait hériter des remords de l'oncle Odule en même temps que de son argent. Et... les remords... il n'est rien de tel pour détraquer l'estomac, enlever l'appétit.

— Je plaisantais.

— J'aurais dû le comprendre, fit-il poliment. Après tout, il se peut qu'il soit introuvable, cet homme. Mon devoir est de le chercher; mais, si mes démarches sont vaines, il n'y aura pas de notre faute... Pour conclure, rapportez-vous-en à moi du soin de vos intérêts. »

Elle le dévisagea de son regard aigu, un reste de méfiance dans ses prunelles pâles, estimant que, pour un garçon qui d'ordinaire affectait le désintéressement, il avait évolué bien vite.

Mais les traits de Pierre étaient si calmes! ses yeux si limpides! Et pas trace d'ironie au fond...

« Le pouvoir de l'argent, se dit-elle. Quand on en a goûté !... »

Tranquille, cette fois, elle prononça :

« Agis donc pour le mieux. C'est égal, Odule n'avait pas besoin de nous tracasser avec ses histoires d'il y a vingt-cinq ans. J'avais déjà calculé que cela porterait notre avoir et le tien à douze cent mille francs : les voilà entamés.

— Remarquez que la succession est de dix-sept cent mille francs.

— D'accord. Mais puisque les revenus se partagent par moitié, c'est comme si nous jouissions du capital. Tu ne peux l'aliéner sans l'assentiment de ton oncle?

— Non.

— Eh bien, les frais devant emporter pas loin de cent mille francs, à ton compte, restait à chacun huit cent mille... Avec ce que nous possédons, cela montait juste à douze cents, s'il n'y avait pas eu cette créance. Je me demande si je veux arrêter la femme de chambre qu'on me propose, ajouta-t-elle indécise.

— Certes ! dorlotez-vous : votre santé l'exige et votre fortune vous le permet. »

Durant ce singulier entretien, l'oncle Charlot, dont les larmes coulaient toujours, se suivant comme des grains liquides au coin de ses yeux navrés, l'oncle Charlot n'avait pas cessé d'observer son neveu.

Aucun geste de protestation ou d'assentiment ne lui était échappé. A bien dire, ce n'était pas de l'indignation qui se peignait sur son visage, mais une curiosité intense.

Caroline s'était levée. Elle exultait :

« Il est entendu que nous gardons le secret à Odule, prononça-t-elle. Le public, ni même nos meilleurs amis, ne doivent se douter...

— Personne ! fit Pierre vivement. C'est l'honneur de la famille qui est en jeu. »

Pour le coup, Mme Saujon, tout à fait rassurée, quitta la pièce en annonçant qu'elle montait écrire à la femme de chambre de venir se présenter.

Pierre prêta l'oreille un moment, suivant la direction des pas. Sa physionomie s'était transfigurée. Lorsqu'il eut entendu les portes s'ouvrir et se refermer au premier étage, assuré de pouvoir parler sans crainte, il vint prendre les deux mains de son oncle, et, penché sur lui :

« Nous y emploierons s'il le faut jusqu'au dernier centime, n'est-ce pas, oncle Charlot? Et si ce qu'a laissé votre frère ne suffit pas à tout réparer — sait-on?... — nous prendrons sur notre propre bien. Que sa pauvre âme puisse reposer en paix, et nous, lever la tête ! »

Le vieillard approuva d'un signe, tandis qu'un sourire attendri creusait dans ses joues de petits sillons où se perdaient les larmes.

Devinant la question qu'il aurait voulu lui poser, Pierre ajouta :

« Pourquoi j'ai divagué de concert avec ma tante ? C'est cela que vous désirez savoir?

— Oui.

— Parce qu'il va me falloir m'éloigner, rester longtemps absent, je le crains. Où m'entraîneront mes recherches?... qui peut le dire? Le point de départ est indiqué : c'est Thouars. Mais mon oncle Odule croit ce malheureux homme étranger à ce pays. D'où venait-il?... Où allait-il?... Si ma tante était instruite de ce que je compte faire, vous auriez à supporter ses constantes lamentations. Elle sera bien forcée, plus tard, de subir le fait accompli; et puis, je serai là, vous ne pâtirez point de sa méchante humeur si elle accepte mal la chose. »

Encore une question dans les yeux de l'oncle Charlot : laquelle? impossible à Pierre de le deviner. Mais il se trouva y répondre en exprimant sa perplexité quant à la manière d'entamer les démarches.

Partirait-il tout de suite on bien entrerait-il d'abord en relations avec le maire de Thouars?

« Oui, oui... cela... articula péniblement l'infirme.

— Vous jugez que je dois écrire et attendre la réponse, avant de me mettre en route?

— Oui.

— C'est long, un quart de siècle, observa le jeune homme, pensif. Combien de changements survenus dans l'administration et partout!

— Peut-être... bégaya l'oncle Charlot.

— Au fait... peut-être, comme vous le dites. Il est des pays assez sages pour conserver leurs fonctionnaires contre vent et marée. Dans ce cas, il est vrai, c'est la mort qui les prend. Enfin, essayons. Puisque tel est votre avis, j'écrirai ce soir. »

Bien en prit à Pierre d'avoir suivi le conseil de son oncle, car un accident survint, lequel devait retarder son départ, quoi qu'il en eût.

Vers la fin de l'après-midi, petit Greg, qui tout le jour avait vaqué à ses occupations avec sa ponctualité ordinaire, petit Greg devint somnolent. Il ne put rien manger, se plaignit du mal de tête...

Après le dîner, quand tout le monde fut réuni au salon, il alla s'asseoir sur un tabouret bas, devant Pierre, tout contre lui, murmurant :

« Vous voulez bien que je reste là, dites, monsieur?

— Reste, mon petit », fit le jeune homme distraitement, le regard ailleurs...

Retenues la veille de faire une visite à leurs amis, par la présence de leurs nombreux convives, bonne maman Lavaur et Gabrielle étaient venues passer une heure auprès d'eux.

La jeune fille avait pris une revue et lisait à haute voix pour essayer de distraire l'oncle Charlot; car, en abordant Pierre, avant d'entrer au salon, ces dames étaient convenues avec lui de ne faire aucune allusion à la céré-

monie du jour précédent, que le temps n'eût atténué la vivacité des impressions chez le paralytique. Gaby lisait donc, ayant comme auditeurs son vieil ami, Greg et Marcenay.

Greg appuyait son front sur les deux mains du jeune homme, qu'il avait prises; et, de temps à autre, ses yeux noirs relevés un peu le regardaient. Il y avait dans ce regard, où la fièvre mettait de la flamme, un sentiment intense d'affection, puis autre chose encore d'intraduisible.

Pierre en fut frappé !

Le conte était fini. Gabrielle feuilletait la revue, cherchant les articles de nature à intéresser l'oncle Charlot; et, absorbée par cette recherche, elle se taisait.

Ramené à petit Greg durant ce silence, et touché par ce qu'il lisait dans ses yeux, Marcenay prononça avec une inflexion de voix très douce :

« Mon pauvre gamin ! »

Comme si ces quelques mots eussent contenu les choses les plus attendrissantes, Greg se prit à fondre en larmes.

« Greg a du chagrin? demanda Gabrielle, qui, surprise par cette explosion soudaine, s'était arrêtée de feuilleter la revue.

— J'espère que non, répondit le jeune homme. Hein ! Greg ?

— Oh ! non ! non ! au contraire, » affirma celui-ci.

Et, de fait, ses yeux largement cerclés de bistre, alourdis de fatigue et baignés de larmes, resplendissaient pourtant de joie.

« Alors, tu es malade, mon petit, observa la jeune fille. Il n'est pas naturel de pleurer ainsi sans motif.

— Tu as le front brûlant, c'est vrai, reprit Pierre; souffres-tu?

— Je suis bien las et la tête me fait mal, très mal.

— Va vite te mettre au lit. J'irai tout à l'heure te tâter le pouls. Tu sais que je suis un peu médecin... n'est-ce pas, ma tante? ajouta narquoisement le jeune homme.

— Je ne peux pas nier que mon estomac ne soit en meilleur état depuis que tu me soignes, déclara Caroline.

— Il irait encore bien mieux si j'avais la charge de commander les repas et de vous servir.

— Me mettre à la diète ! jamais. Je n'ai d'autre satisfaction que de manger à mon appétit; c'est à la Faculté de s'arranger pour que je digère », fit la bonne dame, résolue à mourir dans l'impénitence finale de son péché favori.

Greg s'était dressé avec effort, pas bien solide sur ses jambes, et disait bonsoir à la ronde.

Quand ce fut son tour, Gabrielle le retint un instant, palpa ses mains, son front, l'examinant avec sollicitude.

« Tu as bien mal, n'est-ce pas? Ta tête te semble lourde; une montagne à porter ! et tu as un peu de frisson? »

Il fit signe que oui.

Elle l'embrassa tout en lui recommandant :

« Va vite dormir, le sommeil te guérira. »

Mais, dès qu'il fut sorti, interpellant Pierre :

« Vous ne redoutez pas une mauvaise fièvre? Je me rappelle Jeanne, le jour où elle est tombée malade, il y a deux ans, elle était comme Greg ce soir, tout à fait.

— Une mauvaise fièvre... Dieu nous en garde ! » murmura Pierre assombri.

Il s'était rapproché. Assis à demi sur un angle de la table que l'oncle Charlot avait toujours à sa portée, il baissait la tête, devenu très soucieux.

« Il ne manquerait plus que cela, une maladie un peu longue me retenant ici.

— Comptez-vous donc vous absenter de nouveau? interrogea Gabrielle surprise.

— Oui, répondit-il, sans rien ajouter, ne sachant pas... n'ayant point réfléchi encore à la manière dont il expliquerait son voyage.

— Pour longtemps? s'informa-t-elle, avec un regard de pitié à l'adresse de l'oncle Charlot.

— Je ne peux pas savoir... »

Elle se tourna vers lui, l'air de plus en plus étonné; cette question irréfléchie lui échappa, résumant, non pas le court entretien qui venait d'avoir lieu, mais les longues songeries égrenées au long des jours, depuis la mort d'Odule Saujon :

— Vous avez peut-être de grands projets de voyage?... ce serait bien naturel. Mais non, au fait, se reprit-elle, haussant les épaules, ce n'est pas la saison de se mettre en route pour son agrément. »

Elle ajouta, confuse, croyant comprendre à la physionomie de Pierre que celui-ci la jugeait indiscrète :

« Ne me répondez pas. Je ne sais vraiment de quoi je me mêle. »

Elle était devenue énigmatique, au vrai, cette physionomie transparente à l'ordinaire comme un visage d'enfant, et, sous la longue moustache blonde, un demi-sourire se cachait, dont la signification ne se pouvait traduire.

« Je crois qu'il se moque de moi », se dit Gaby fâchée.

Se moquer?... Lui? d'elle?...

C'est en effleurant au passage, de ses yeux bruns restés tristes, le pur profil de la jeune fille, que Pierre avait laissé monter à ses lèvres un sourire. Et, tout de suite, son regard était allé interroger celui de l'oncle Charlot, disant avec une éloquence bien vite comprise :

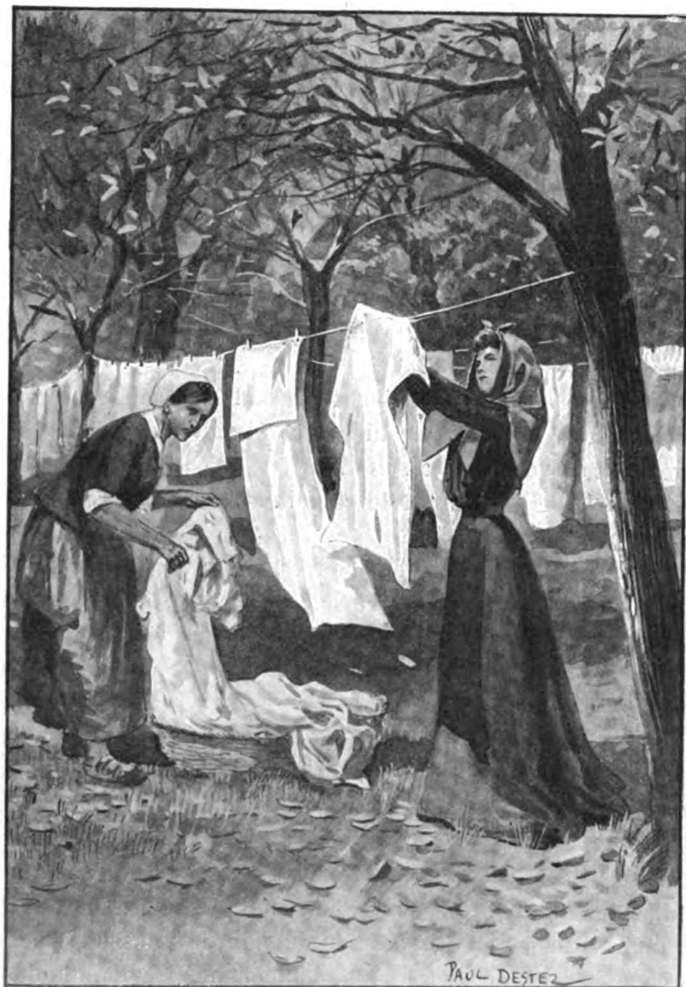
« A elle, que nous aimons tant tous les deux, aurons-nous le courage de ne rien lui dire? »

Mais Gaby ne pouvait deviner... Et elle emporta l'énigmatique sourire comme une épine, qui, plantée à fleur d'épiderme, s'enfonce peu à peu dans la chair et y renouvelle à tout instant la sensation aiguë de la piqûre.

Déjà la fortune échue à Pierre inquiétait sa nature délicate, fière à l'excès; ce malencontreux sourire, où elle voulait qu'il y eût de la part du jeune homme une intention railleuse, augmenta encore cette impression de gêne.

Elle se promit d'accentuer sa réserve et de se tenir, autant que faire se pourrait sans que l'oncle Charlot en souffrît, sur la frontière des relations de cérémonie. Bonne maman dirait ce qu'elle voudrait!...

Un léger désaccord s'était élevé sur ce point entre l'aïeule et sa petite-fille, en effet. Une vue affaiblie n'empêche pas les vieilles



gens d'y voir clair de certaine façon... Mme Lavaur avait observé... Le regard de l'oncle Charlot se posant alternativement sur Gaby et Pierre, avec une expression de joie attendrie, lui avait révélé le secret du vieillard. Déjà disposée, par la sympathie constatée entre les deux jeunes gens, à entrer dans ses vues avant l'héritage, elle s'y sentait portée bien davantage depuis.

« Un peu de duvet au nid ne saurait nuire, se disait-elle. Pierre et Gabrielle sont bons,

raisonnables; s'ils gaspillent, ce sera au profit des miséreux. Pourquoi repousser un beau parti s'il se présente? »

Et, accordant sa conduite avec ses idées, bonne maman s'était mise en frais d'amabilité, même à l'égard de Caroline!

Elle, qui jadis se refusait à quitter le logis, allait maintenant un jour sur deux faire la partie de bésigue chez les Saujon.

Cela avait amené quelques tiraillements.

« Ils sont devenus trop riches, laissez Mme Saujon faire les avances, bonne maman, je vous en prie, avait insisté Gaby.

— Ils sont en deuil, ma fille; nous leur devons quelques égards, avait répondu Mme Lavaur.

— Le deuil de Mme Caroline... ses regrets!... »

Un éclat de rire de Gabrielle avait clos l'incident, sur lequel ni l'une ni l'autre n'avait jugé devoir revenir par la suite...

Ce soir-là, elles refirent le chemin tout à fait silencieuses.

L'énigmatique sourire de Pierre hantait Gaby. Pourquoi?... Pourquoi se sentait-elle si triste qu'il y eût entre elle et lui cette toute petite chose, un sourire, qui resterait inexpliqué?

Tant que dura le coucher de bonne maman, elle évita de creuser cette question. Elle ne fut que « ses yeux, sa mémoire et ses jambes ».

Mais, le chapitre de l'*Imitation* achevé, la veilleuse allumée, les pastilles de menthe et de réglisse disposées sur la table de nuit, le lit bien bordé, et les joues de la vieille dame, ces petites joues ridées, enfouies parmi les hautes garnitures d'un bonnet plissé à l'antique, baisées tendrement, Gabrielle passa dans sa chambre.

Contre son habitude, elle ferma la porte qui faisait communiquer les deux pièces; puis, allant à sa fenêtre, elle l'ouvrit et s'y accouda.

Tout le jour, de son lever très matinal au moment du repos, elle ne faisait guère que changer d'occupations : travail, lecture à haute voix, musique, surveillance des domestiques; le tout coupé des mille et mille petits soins à rendre à bonne maman, des visites à son vieil ami et à deux familles pauvres du voisinage, qu'elle avait en quelque sorte adoptées et secourait avec persévérance.

Mais, une fois bonne maman couchée, c'était fini, elle s'appartenait et vivait un moment en sa seule compagnie.

C'était son heure, à elle : l'heure des examens sévères, des résolutions courageuses, et aussi des envolées dans le rêve...

Il en savait long, le gros poirier qui allongeait ses rameaux tortus jusqu'à l'appui de la fenêtre! Mais, s'il est un confident discret, c'est bien la bonne nature. Gabrielle pensait sous les étoiles avec la liberté d'une âme qui se sait entourée d'amis silencieux.

« Il veille... Comme il est bon! » murmura-t-elle, apercevant, à travers les arbres, de la lumière dans la chambre de Greg, tandis que les fenêtres de Pierre, longtemps éclairées d'habitude, n'avaient pas cessé d'être dans l'ombre.

« Qu'est-ce qui a bien pu amener à ses lèvres ce sourire moqueur? Moqueur... peut-être ne l'était-il pas? C'est moi qui deviens d'une susceptibilité ridicule. Y avait-il dans ma question prétexte à sourire? Car enfin on ne rit ni même on ne sourit de but en blanc sans une raison quelconque... Ah! ce maudit argent! Je sens qu'il nous sépare; non de son fait, il ne paraît pas changé; mais du mien. Je m'imagine toute sorte de choses... Est-ce de l'orgueil? Il ne me semblait pas que je fusse orgueilleuse... »

Là, une longue pause...

Elle songeait :

« Au fait, qu'est-ce que je suis? Se connaît-on jamais? Je sens au fond de moi-même toute sorte d'aspirations vers le bien; mon cœur se tourne aisément vers Dieu et l'invoque avec confiance... Entre lui et moi, je ne sens point de gros obstacles... non... mais... combien de petits! Oserais-je prétendre que je ne suis pas égoïste, par exemple, et que, dans tous mes rêves, ce pauvre « moi », qui m'est si cher, ne tient pas la grande place?... même parfois au détriment des autres... Si j'avais à

faire un sacrifice, à accepter un renoncement, le pourrais-je?... »

Un petit frisson la secoua; le grain délicat de son épiderme, rosé aux joues, prit partout, subitement, une teinte nacrée; comme si la fraîcheur de cette sereine nuit d'automne l'eût tout à coup saisie.

Elle murmura :

« J'ai froid... »

Refermant sa fenêtre, elle alla s'agenouiller devant les images du Christ et de Marie, qu'ombrageait le houx fleuri dont Greg lui avait fait présent le matin; et elle pria, le front dans ses mains, longtemps.

CHAPITRE VII

Le lendemain était jour de grande lessive, cette mémorable lessive de ménage dont bonne maman Lavaur, sitôt à la campagne, s'était hâtée de reprendre l'usage. On ne la faisait que quatre fois l'an : aussi, quel travail durant une semaine ! Tout le monde y était employé. Il n'était plus question d'autre chose.

La lingerie ne suffisait pas ; la salle à manger était mise à contribution pour le pliage des serviettes et des nappes ; il se glissait parfois une brassée de menu linge jusqu'au salon !

Qu'importait? Toutes réceptions étaient suspendues au cours de cette laborieuse semaine; Gabrielle devait se fâcher pour obtenir que la partie de bésigue elle-même ne fût pas sacrifiée.

« Mais aussi, répétait bonne maman, afin d'encourager son monde, on a trois mois de tranquillité, avec mon système. »

Un peu de vent, un rayon de soleil, semblant vouloir favoriser le séchage, sitôt sa grand'mère coiffée et habillée, Gaby était descendue au jardin aider la femme de chambre à étendre.

Bien encapuçhonnée dans un ample bachelick de drap, les mains cachées sous de fins gants de laine blanche, elle jetait d'un mouvement vif, en s'élevant sur la pointe des pieds, le linge mouillé sur les cordes tendues le long des allées du jardin.

Mélanie l'observait avec sollicitude.

« Est-ce que mademoiselle serait souffrante qu'on ne l'entend pas chanter, aujourd'hui? » se demandait-elle.

Gaby avait, en effet, l'habitude de fredonner lorsqu'elle se livrait aux soins du ménage; peut-être pour s'en distraire, peut-être inconsciemment, parce que son esprit vagabondait un peu, tandis que ses doigts agiles rangeaient, pliaient le linge, couvraient les pots de confiture, confectionnaient la tarte du goûter ou l'entremets du soir.

Mais, ce matin-là, elle était encore sous l'impression rapportée la veille, la pauvre Gaby, et c'est en silence, d'un air absorbé, qu'elle s'acquittait de sa tâche.

Le travail avançait, la corbeille était vide. Hélant le jardinier, Mélanie retourna avec lui chercher une nouvelle charge de linge au lavoir.

La jeune fille s'accota frileusement, pour les attendre, à un gros arbre dont le large tronc la protégeait contre la bise, un peu aigre en dépit du soleil.

Emmitouflée jusqu'aux yeux dans les plis souples de son bachelick, elle s'isolait, songeuse et triste, triste tout à fait.

La voix de Marcenay la saluant, de l'autre côté du mur, d'un bonjour amical, lui fit soudain tourner la tête, puis quitter son abri et se rapprocher de l'enclos voisin.

Pierre expliqua :

« Je suis en faction depuis pas mal de temps ; j'attendais le départ de Mélanie. Nous allons être quelques jours privés de vos visites, mademoiselle; inutile d'ajouter à quel point nous le déplorons, mon oncle et moi, mais il le faut. Greg est très mal. Le médecin, que j'ai fait appeler dès l'aube, car il a passé une nuit terrible, le pauvre petit, le médecin craint des complications de toute sorte, même la méningite. Pour la fièvre typhoïde, elle lui paraît des mieux caractérisées. Aussi, sa première recommandation a-t-elle été celle-ci : « Ne « devront pénétrer chez le malade que les

« gens chargés de le soigner, et, dans la mai-
« son, ni enfants, ni personnes jeunes. » Il y avait, paraît-il, des cas isolés aux environs; aucune mesure préservatrice n'a été prise, et le mal se transforme en épidémie.

— Mais vous?... observa Gabrielle.

— Oh! moi, je suis à l'épreuve. Et puis, m'étant chargé de ce bonhomme, je lui dois mes soins. »

Une question vint aux lèvres de la jeune fille, mais elle était sur ses gardes; elle se tut, cette fois. Ce fut Pierre qui reprit:

« J'espère que Mlle Dortan voudra bien me remplacer pendant la convalescence; le voyage dont je vous parlais hier est indispensable et pressé!... Je partirai dès que l'état de Greg me le permettra. Je n'ai pu m'empêcher de sourire, hier soir, lorsque vous avez fait cette réflexion à propos de mon absence: « Ce
« serait bien naturel. » Vous vous disiez ceci, n'est-ce pas, vous qui avez la passion des excursions lointaines: « Voyager, c'est la pre-
« mière chose qui doit tenter un million-
« naire. » Et moi, je pensais à ce que je vais vous confier, d'accord avec l'oncle Charlot; je peux même dire que c'est lui qui m'envoie. Nous avons jugé tous les deux que nous vous devions cette marque de confiance, à vous si compatissante, si dévouée au pauvre infirme. Vous nous garderez le secret, n'est-ce pas? »

Elle inclina la tête affirmativement et prononça:

« D'une manière absolue, vous pouvez en assurer M. Saujon. Reportez-lui aussi que rien ne pouvait me toucher davantage.

— Voici ce qui nécessite mon départ; car les deux choses se tiennent. Mon oncle Odule avait contracté, en quittant la France, un emprunt dans des conditions telles, que le remboursement emportera une bonne part de sa fortune. Mais nous ne retrouvons pas dans ses papiers certaines indications indispensables. Je vais être forcé de faire des recherches qui peuvent me conduire loin, me prendre quelque temps... Nous avons grande hâte que cette question soit réglée.

— Vous avez joliment raison! Vous serez ainsi débarrassé de ce maudit argent», s'écria la jeune fille, souriant à Pierre, incapable de dissimuler la joie qu'elle ressentait.

Oncle Charlot, où étiez-vous?... En surprenant le joli et franc regard échangé après cette exclamation entre Gaby et Pierre, vous auriez jugé l'heure venue, et, sur-le-champ, fiancé ces deux enfants de votre choix...

Un mot prononcé, un engagement pris, c'est une incalculable force à opposer aux événements contraires... Pauvre oncle Charlot, que n'étiez-vous aux côtés de votre petite amie?...

Bonne maman s'avançait, bien enveloppée elle aussi et très décidée à se mêler de l'étendage. Mais ce que Marcenay lui apprit, touchant l'état de Greg et les ordres du docteur, modifia le courant de ses idées.

« Ta mère qui voulait amener les petites, aux vacances du premier de l'an! C'est nous qui allons émigrer. Je n'entends pas prendre la responsabilité de te garder ici exposée à la contagion. Les microbes passeraient fort bien le mur, ma chère. Partons! partons! Mélanie pliera la lessive avec la cuisinière.

— Et ma tante Aubertin qui doit venir ces jours-ci? objecta Gabrielle, peu tentée de se ranger à l'avis de sa grand'mère.

— Nous la verrons à Chalon.

— Ce ne sera pas tout à fait la même chose que de la recevoir chez vous... Et puis, bonne maman, ajouta-t-elle en hochant la tête, gare aux migraines chaque fois qu'on déchargera les lamelles de fer et les poutres à pleines charretées.

— Que veux-tu? De deux maux il faut choisir le moindre.

— Combien je vous approuve, madame! s'écria Pierre, heureux de la pensée que Gabrielle serait à l'abri de l'épidémie.

— N'est-ce pas? On ne saurait être trop prudent.

— Pour les autres... remarqua Gaby; M. Marcenay reste bien!

— Ce n'est pas ce qu'il fait de mieux au point de vue de sa sécurité, repartit bonne maman.

— Je sais qu'il est des devoirs qui doivent passer avant le souci de soi-même: je ne le blâme pas de rester; ce que je déplore, c'est

que nous prenions la fuite avec ce manque de bravôure, nous.

— Résigne-toi; nous dînerons ce soir à Chalon. Veuillez bien m'excuser auprès de votre tante et de votre oncle, monsieur Marcenay; ce n'est pas que je redoute la contagion pour moi, mais je crois sage de m'abstenir d'aller leur dire adieu.

— Très sage, madame, approuva encore Marcenay.

— Il ne faudra pas que la maladie de petit Greg vous empêche de venir faire enfin connaissance avec la mère de Marc. Elle sera elle-même heureuse de vous voir, vous qui êtes depuis tant d'années le meilleur ami de son fils : nous comptons sur vous; venez déjeuner et passer toute une journée, si cela vous est possible. »

Pierre articula un remerciement vague, ne prévoyant guère pouvoir accepter, puisque, sitôt libre, il comptait partir.

Et, saluant les deux femmes, il regagna la chambre du malade.

Celui-ci somnolait, toujours haletant, dans une agitation extrême, mais sans délire.

S'il était même une chose surprenante, c'était son mutisme.

Il ne parlait que pour demander à boire. Ni plaintes, ni questions, pas un mot autre que celui-ci :

« J'ai soif. »

Deux jours s'écoulèrent sans amener aucun changement.

Bonne maman Lavaur avait bel et bien effectué son projet : la maison voisine était close. Pierre écrivit à Catherine Dortan pour lui demander de l'aider à soigner le fils de son amie. Mais elle était au lit, la pauvre Catherine, prise par une crise de rhumatisme articulaire qui ne lui permettait même pas de tenir une plume : ce fut la supérieure qui dut répondre à Marcenay.

Le septième jour, aux premières lueurs du matin, Pierre, qui dormait sur le lit de camp dressé à côté de celui de petit Greg, fut réveillé par cet appel étrange.

« Grand-père ! tu es là ?

— Allons, bien ! Encore une complication ! voici le délire qui se déclare », murmura le jeune homme, se soulevant un peu afin d'observer le malade.

Mais à peine celui-ci eut-il entrevu Marcenay, qu'il lui sourit et lui tendit les bras, comme un bébé à sa mère.

Persuadé qu'il suivait son idée, l'idée éclose dans le délire, Pierre se pencha et laissa le petit enlacer son cou et l'embrasser sans rien lui dire.

Ce fut Greg qui ajouta :

« Je n'y étais plus, tout à l'heure. Je me croyais aux Egrats, du temps de grand-père... Il y a longtemps que je suis malade ?

— Une semaine tout juste. »

La tête posée sur l'oreiller, maintenant Greg promenait autour de lui un regard curieux, comme si sa mémoire se fût essayée à reprendre possession des choses.

Indiquant du doigt la tenture :

« Ça m'a bien tenu compagnie, ces fleurs, mais ça me faisait croire que j'étais chez nous, dans le jardin : j'embrouillais tout !

— Et, à présent, tu sais où tu es ?

— Oui, oh oui ! Il y a... l'oncle Charlot, et puis... Mlle Gabrielle, et puis... et puis...

— La « vieille dame », fit Pierre en riant.

— Oui, elle aussi, je la sais.

— Et moi, « tu me sais » ?

— J'ai pas de peine ! Je vous ai vu tout le temps, monsieur Pierre. Vous ne m'auriez pas quitté le jour et la nuit, je ne vous aurais pas mieux vu en dedans de moi. C'est à cause que je vous aime bien, je pense.

— Pauvre petit, songea Pierre, tu me payes mes veilles. »

Un peu de déroute existait encore dans l'esprit de l'enfant, néanmoins, car il ne s'était point aperçu des dispositions prises. C'est seulement en voyant Marcenay endosser sa robe de chambre qu'il remarqua le lit dressé auprès du sien.

« Jésus béni ! C'est vous qui me gardez ! »

Il joignait les mains, son regard éclatait de gratitude, mais ses lèvres restaient muettes parce que les mots qui lui venaient ne contentaient pas son cœur.

Ça finit par des larmes. Pierre les sécha en

affirmant à son petit protégé qu'il devinait tout ce qu'exprimait son silence.

Le médecin entra au moment où Greg, soudain affamé, réclamait sa soupe.

« Eh bien, docteur, qu'en dites-vous ? fit Pierre, mal revenu de sa surprise.

— Rien : je ne comprends pas... répondit celui-ci, après avoir examiné son malade. Plus trace de fièvre, température normale, la langue bonne, les yeux lucides... je suis dérouté, je l'avoue. »

Greg se leva dans l'après-midi, put dîner à table et se sentit à peine las en regagnant son lit vers huit heures.

Tous les détails de sa vie nouvelle lui étaient revenus sans effort. Deux ou trois jours pour reprendre ses forces, et c'est à peine si un reste de pâleur faisait soupçonner la crise qu'il venait de subir.

Pierre était doublement satisfait de le voir hors d'affaire : il allait pouvoir songer à se mettre en route.

La réponse du maire de Thouars lui était parvenue. Elle ne jetait aucune clarté sur l'événement, il est vrai, mais elle dénotait chez celui qui l'avait écrite beaucoup d'obligeance et de bonne volonté.

« J'ai fait discrètement, disait-il, et sans y employer aucun, ma petite enquête. J'ai le regret de vous prévenir qu'elle n'a rien donné !

« L'hôtel du Cheval-Blanc, qui était celui des relais de poste, est passé en d'autres mains ; le personnel a été renouvelé nombre de fois. Le service des diligences est supprimé depuis que le chemin de fer traverse notre pays, allant jusqu'aux Sables-d'Olonne. A Bressuire, où j'ai écrit, on ne se souvient même pas du nom des conducteurs de patache en service il y a vingt-cinq ans. J'ai interrogé tous les cantonniers. Un seul l'était à cette époque, et il ne sait rien, ayant toujours été affecté à une autre route que celle où l'accident s'est produit.

« Je ne vois trop comment nous nous y prendrons pour obtenir les renseignements que vous souhaitez avoir. Mais je reste à votre disposition, monsieur. Si, comme la teneur de votre lettre me le laisse pressentir, vous vous décidez à mener vous-même l'enquête, venez me trouver en arrivant. Je me ferai un plaisir de vous seconder dans vos démarches. »

Il avait ajouté en post-scriptum :

« Je viens de penser à un moyen qui aurait peut-être des chances d'aboutir.

« Si cela ne présente pas d'inconvénient, rédigez une note et envoyez-la-moi. Je la ferai passer aux journaux de la région ; ils sont très lus. Je recevrai et vous transmettrai les communications obtenues par cette voie. »

Assuré d'un collaborateur discret et plein de zèle, Pierre se sentit moins inquiet sur l'issue de son entreprise.

Il lui paraissait impossible que sur sept ou huit voyageurs, dont parlait son oncle, sans compter les paysans venus au secours de l'équipage, il ne se rencontrât personne ayant gardé le souvenir d'un si grave accident, et du nom de ceux qui en avaient été victimes.

Le problème était de découvrir ce témoin précieux.

Sans doute, il lui faudrait aller de village en village, de maison en maison, aux environs de Thouars. Le moment était mal choisi. On approchait de la Noël. A cette époque, où la terre se repose, les laboureurs sont en liesse : visites de parenté, repas de famille, accordailles ; ce sont partout des réjouissances. Il serait mieux d'attendre quelques semaines.

Mettant à profit le dernier conseil du maire de Thouars, ce ne serait pas du temps inemployé ; la note aux journaux ferait son chemin et produirait tous les résultats qu'on en devait attendre durant cet intervalle.

Le jour même, Pierre rédigea un bref communiqué et l'expédia, annonçant, après avoir pris l'avis de l'oncle Charlot, qu'il se rendrait à Thouars dès après la fête des Rois.

Ce retard permit au jeune homme d'être témoin de la joie du petit Greg, une grande joie !

La veille de Noël, le courrier déposa au Péage une caisse à l'adresse de « M. Grégoire Chaverny », et le facteur apporta la lettre l'annonçant.

Malauvert fut dépêché pour aller querir le

précieux colis; car, en dépit de sa bonne mine, tout à fait revenue, Greg était encore traité en convalescent et ne sortait pas les jours de pluie ou de brouillard.

Mais point n'était besoin de posséder la caisse pour en savoir le contenu. La bonne Catherinette en énumérait le détail tout au long dans sa lettre :

« Mon cher petit Greg, écrivait-elle, je n'ai pas pu aller te soigner, à mon grand regret, mais je tiens à te prouver que je ne t'oublie pas. Puisses-tu avoir autant de plaisir à recevoir ta petite caisse que j'en ai eu à la remplir !

« Tu trouveras dedans un bon cache-nez que j'ai tricoté moi-même. Je te l'ai fait bleu marine, parce que c'est la couleur que ta maman préférait. Ça te tiendra bien chaud pour aller à l'école. Je t'envoie aussi de gros gants; cache dedans tes petites mains, qui craignent tant les engelures, et endosse au plus vite le gilet de laine qui accompagne les gants; on doit se méfier du froid lorsqu'on sort de maladie.

« Je n'ai pas non plus oublié qu'à treize ans — tu les auras le mois prochain — on aime encore les friandises. Je t'ai fabriqué, avec le secours de notre bonne sœur cuisinière, des croquets aux amandes et des nougats aux noix.

« Enfin, tout au fond de la caisse, j'ai mis le plus précieux, devines-tu?... Non?... Eh bien, c'est le livre des Évangiles que j'avais en garde; mère Norite a dû te le dire.

« A l'usure de certaines pages, tu verras ce que ton grand-père lisait de préférence : prends modèle sur lui, mon cher petit Greg; il peut nous servir d'exemple à tous... Je l'ai bien des fois admiré, le digne homme !

« Il m'avait confié ce livre pour te le remettre quand tu aurais quinze ans; mais tu es si raisonnable ! j'ai pensé pouvoir devancer un peu cette date.

« Présente mes compliments à M. Marcenay. Je n'ai pas à te recommander de te montrer reconnaissant, n'est-ce pas, mon cher petit ?

« Je t'envoie deux des baisers que j'aurais été si aise de te donner, à la place de ta pauvre maman, quand tu étais malade, en te soignant pour nous deux...

« Ta vieille amie,

« Catherinette, comme tu m'appelles.

« *P.-S.* — Je me demande si, quand tu seras un grand médecin, très savant, tu parviendras à me guérir. Ce que je sais bien, c'est que nos docteurs, qui ont pourtant du mérite, ne peuvent rien à mon mal ! »

Greg soupira :

« Bonne Catherinette ! Avant que je sois à même de te soigner ! Que de jours et d'années !... »

Sa lettre lue et relue, il alla se poster à l'entrée du jardin, afin de voir sa caisse dès le tournant. Une caisse à son adresse ! L'événement était unique en sa vie.

Il la prit, avec une sorte de respect, des mains de Malauvert, et, d'une haleine, courut, chargé de son trésor, frapper à la porte de Pierre.

Ils déclouèrent le couvercle de concert. Tous les objets annoncés en furent tirés par leur propriétaire, qui les passait à mesure au jeune homme, lequel les étalait sur un fauteuil, afin que Greg pût admirer l'ensemble.

Heureux petit Greg ! Il cherchait vainement en lui-même le souvenir d'une heure lui ayant apporté tant de plaisir. Aux grandes fêtes, sa mère Norite faisait des crêpes pour le régaler; à Noël, il trouvait ses sabots remplis, l'un de noix, l'autre de châtaignes : c'est tout. Ne possédant rien, qu'eût-elle pu davantage?

Il restait devant le fauteuil en extase.

Pierre alla chercher au fond d'un tiroir un objet préparé à l'avance, et, revenant à son petit protégé :

« Je comptais ne te donner cela que demain; mais, puisque ton Noël est arrivé, tiens : voici mon présent. »

Le ruban dénoué, le papier déroulé, Greg eut sous les yeux un écrin :

« Ouvre », commanda Pierre en souriant.

Ce qu'enfermait l'écrin, c'était une grosse montre en argent suspendue à une chaîne solide comme un câble.

« C'est ma montre de collégien, expliqua Marcenay. Elle est à toute épreuve, puisqu'elle est restée bonne en dépit des mauvais traitements et des chutes.

— La vôtre ! monsieur. Vous me donnez votre montre ?

— Tu la préfères à une neuve, n'est-ce pas?

— Oh oui !

— Je l'ai pensé.

— Vous êtes si bon pour moi que je voudrais vous le rendre, monsieur Pierre. Que ça se présente, n'ayez crainte ! »

Il y avait dans les yeux noirs de Greg une assurance singulière. On eût dit qu'il la prévoyait, cette occasion, qu'il la jugeait certaine... Pauvre petit Greg !

Après qu'il eut passé, tourné, retourné, essayé les cadeaux de la bonne Catherine, il fit lire la lettre de celle-ci à Pierre :

« Mlle Dortan te considère comme un garçon sérieux, à ce que je vois. Eh bien, moi aussi, mon ami Greg; je vais t'en donner la preuve. Je pars dans quelques jours pour longtemps, peut-être. C'est à toi que je confie le soin de veiller sur mon oncle, d'y veiller le jour et la nuit. Non que tu doives coucher dans sa chambre à la place de Malauvert; les choses resteront en l'état. Il suffira que tu laisses ta porte ouverte, afin d'être prêt au premier appel de l'oncle Charlot. Tu devras sacrifier l'école, par exemple. C'est l'instituteur adjoint qui montera te donner chaque jour une leçon, sa classe finie. Je me suis entendu avec lui; Mlle Lavaur te secondera dans le soin de distraire mon oncle.

— Bientôt? Ces dames vont revenir, monsieur?

— Dans une quinzaine, m'ont-elles dit. »

Le visage de Greg changea d'expression. Une barre dure coupait maintenant son front entre les deux sourcils rapprochés violemment, ses lèvres se serraient angoissées...

Pierre, surpris, lui demanda :

« Qu'est-ce qui te tracasse ?

— L'autre... l'autre dame qui devait venir, vous savez bien, monsieur, la maman du comte de Trop, elle sera là aussi ?

— Non, non, rassure-toi. Tu n'auras pas à être aimable avec elle. Car... il l'aurait fallu, petit Greg. Je t'aurais grondé si tu t'étais montré impoli. Enfin, se hâta-t-il de reprendre en voyant rouler deux larmes dans les yeux du gamin, n'y pense plus; elle est repartie. J'ignore quelles raisons lui ont fait abréger son séjour en Bourgogne; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que le jour où j'ai déjeuné chez M. Lavaur elle faisait ses malles.

— Ah ! tant mieux !

— Alors, c'est entendu, je peux compter sur toi pour mon oncle ?

— Oui, monsieur Pierre, vous le pouvez.

— Veille aussi que ma tante prenne bien exactement ce que je lui ai prescrit. Je t'apprendrai dès ce soir à faire le thé comme je le lui prépare.

— Pour sûr, j'y veillerai ! Quand elle n'est pas malade, elle est bien plus... je veux dire pas si... tant...

— Compris, interrompit Pierre, amusé par l'embarras de Greg, pris entre ses recommandations de rester respectueux et son désir d'expliquer son idée.

— Monsieur ! fit le gamin tout à coup, j'ai envie de lui offrir la moitié de mes nougats. Qu'est-ce que vous en dites?

— J'approuve; d'autant que ma tante raffole des nougats aux noix et que ça ne se trouve guère dans le commerce. Elle sera touchée de cette attention de ta part; vous allez devenir bons amis.

— J'y vais tout de suite. »

S'armant d'une de ses boîtes de nougats, il partit en courant. Mais, parvenu à moitié de l'escalier, il s'arrêta si brusquement qu'on l'eût dit saisi au collet par quelque invisible sentinelle.

Une question venait de se poser dans son esprit, une question si grave que le recueillement de l'immobilité lui semblait nécessaire pour y répondre.

Deux à trois minutes il médita ainsi en sa pose de statue, envisageant, dans un lointain obscur, des événements point préparés encore, mais inévitables...

« Non ! non ! non ! pas ! jamais ! » prononça-t-il, enfin, cinglant l'espace d'un geste résolu.

Puis, à pas lents, encore pensif, il franchit le reste des degrés.

Ses nougats offerts à Caroline, qui lui rendit en échange une caresse, — chose rare, — ses présents admirés de toute la maison, à commencer par l'oncle Charlot, Greg transporta chez lui la caisse et son contenu.

Ce n'étaient pas les gants, le cache-nez et le reste qui le captivaient à cette heure.

Tout était serré dans ses tiroirs; tout, hors le vieux livre, dont la reliure usée aux angles révélait l'usage permanent qu'on en avait dû faire.

« Qu'est-ce que tu en dirais, toi, grand-père, de tout ça ? »

Il semblait à Greg être avec son aïeul en posant ses mains là où tant de fois celui-ci avait appuyé les siennes. Il ne l'avait pas connu bien longtemps, l'ayant perdu depuis six ans déjà !...

En son souvenir, il entrevoyait un grand corps flottant dans une misérable houppelande, et se soutenant à l'aide d'un bâton; des cheveux de neige tombaient épars sur un front où la douleur, et quelque chose de plus amer encore, de lourd comme la honte, avait creusé des plis humiliés au-dessus des yeux mornes, usés par les larmes.

Mais il l'aimait, ce pauvre vieux qui retrouvait encore un sourire pour lui; et il l'avait bien mieux aimé plus tard... quand il avait su...

Le livre s'était ouvert de lui-même à la page sans cesse consultée. Et Greg lisait, s'arrêtant aux phrases soulignées d'un trait au crayon :

Vous savez qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent.

Et moi je vous dis de ne point résister à ceux qui vous traitent mal...

Puis, plus loin :

Aimez vos ennemis.

Bénissez ceux qui vous maudissent.

Faites du bien à ceux qui vous haïssent.

Priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient.

Cette dernière phrase était soulignée trois fois.

Et votre récompense sera grande, et vous serez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes...

Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le aussi pour eux.

Longtemps, longtemps, Greg demeura le regard fixé sur la page soulignée, méditant, non sur ces divins conseils, mais sur les circonstances qui avaient amené son grand-père à les relire si souvent.

Et, tenant toujours le livre entre ses mains, il répétait : « Oh! grand-père! grand-père! conseille-moi; commande-moi ma conduite! Je voudrais faire ce que tu ferais si tu étais à ma place... Mais, comment saurais-je? Je suis si petit! pas treize ans! Je t'en prie, aide-moi!...»

(*La suite prochainement.*) P. PERRAULT.

MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE *(Suite.)*

Après le chêne viennent en série une foule d'arbres superbes dont l'utilité ne le cède guère à celle du roi des forêts. Le hêtre, l'orme, le noyer, le frêne, le pin, le sapin, le mélèze, le cèdre, le genévrier, le buis... les voilà tous avec leur tronc magnifique, leurs branches puissantes et la texture de leurs bois, qui, pour aussi différents qu'ils soient, n'en constituent pas moins les précieux éléments des industries les plus diverses. Un mot sur chacun d'eux.

Le Hêtre (*Fagus*), de la famille des cupulifères, concourt avec le chêne à l'ornement de nos plus belles forêts. Bois dur et compact employé par les charpentiers, les boisseliers et les tourneurs; excellent, d'autre part, pour le chauffage.

L'Orme (*Ulmus*), famille des ulmacées, et

le Frêne (*Fraxinus*), qui appartient à celle des oléacées, se font remarquer par les qualités de tout premier ordre de leur bois précieux, dur et noueux chez le premier, résistant et élastique chez le second. Tous deux sont appréciés par les charrons, les carrossiers et les fabricants d'outils.

A propos d'orme, voulez-vous que je vous raconte une petite histoire dont je vous garantis l'authenticité et qui vous prouvera qu'indépendamment de ses autres qualités, l'orme n'est dépourvu ni de malice, ni d'un certain esprit... l'esprit qu'on attribue à certains végétaux? Mon histoire a pour titre :

Les ormes de M. Duhamel.

Les ormes, vous les connaissez; quant à M. Duhamel, c'était un botaniste célèbre qui vivait en 1750.

Cette double présentation faite, je poursuis.

M. Duhamel, donc, possédait un champ bordé d'une longue rangée d'ormes vigoureux dont les racines voraces dévastaient littéralement un bon tiers des plantations faites, chaque année, dans la propriété du botaniste. Ne vous étonnez pas de cette assertion. Les racines sont d'une gloutonnerie sans égale. Elles ne mangent pas, mais elles sucent, pompent l'eau et les sucs nutritifs de la terre, avec une telle puissance, que les plantes qui croissent dans le voisinage de certains arbres, et des ormes tout particulièrement, languissent, se fanent et finissent souvent par mourir de male mort, c'est-à-dire de faim.

Eh bien, voilà ce que faisaient nos ormes, ou plutôt ceux de M. Duhamel.

Que faire pour arrêter les déprédations de ces malfaiteurs audacieux? Une chose bien simple, pensa M. Duhamel. Il fit creuser, tout le long de la rangée des ormes, une profonde tranchée dans laquelle furent coupées impitoyablement toutes les racines qui s'y aventuraient. Notre botaniste était désormais bien tranquille. Il replanta son champ pendant l'hiver et nargua ses déprédateurs bien et dûment réduits à l'impuissance par cette tranchée préservatrice.

Sécurité trompeuse! Le printemps arriva. Les racines repoussèrent affamées, hardies, invaincues. Les voilà reparties en conquête. Qui les arrêtera dans leur course?...

« La tranchée », se disait Duhamel.

Naïf et innocent Duhamel, qui, tout botaniste qu'il était, ne connaissait pas les ormes. Ceux-ci, en effet, allèrent tranquillement jusqu'à la tranchée. Là, ne pouvant franchir l'espace à ciel ouvert, ils s'arrêtèrent, puis, sans longue hésitation, descendirent perpendiculairement, enfoncèrent leurs racines jusqu'au-dessous du fossé, le dépassèrent, remontèrent de l'autre côté... et, de nouveau, s'étalèrent dans le champ défendu — mal défendu — qu'ils recommencèrent, pendant les années suivantes, à dévaster avec un silencieux acharnement.

Je ne sais ce que dit notre botaniste mystifié, encore moins ce qu'il inventa pour obtenir sa revanche. Je me demande même si, découragé par l'obstination de ces invincibles pillards, il ne leur abandonna pas le champ contesté... Quoi qu'il en soit, avouez une chose, c'est qu'ils n'étaient vraiment pas bêtes, les ormes de M. Duhamel.

Le Noyer, dont nous avons déjà parlé dans le chapitre des plantes alimentaires, retrouve ici sa place, grâce au bois superbe qu'il nous lègue après sa mort.

Le ***noyer commun,*** le seul connu en Europe jusqu'à la découverte de l'Amérique, est un grand et bel arbre, originaire des bords de la mer Caspienne. Nous avons parlé de ses fruits, occupons-nous maintenant de son bois. Ce bois, doux, liant, flexible, se prête facilement au ciseau, au rabot, se polit à merveille et se transforme, sous la main des ébénistes, en toutes sortes de meubles d'une grande beauté, alors surtout qu'ils savent tirer parti des belles veines dont se colorent ses tissus. Les tourneurs, les sculpteurs, les carrossiers et les armuriers s'en servent très avantageusement. Dans plusieurs départements, et dans la Haute-Vienne, surtout, on en fait d'innombrables paires de sabots, auxquels les sabotiers artistes savent parfois donner des formes fort élégantes.

Les anciens employaient le brou de la noix à teindre la laine et les cheveux. On s'en sert encore, aujourd'hui, dans la teinture. On en tire aussi une boisson stomachique et vermi fuge, et les feuilles servent à confectionner des tisanes remarquablement toniques et reconstituantes.

C'est dans une catégorie spéciale de beaux arbres qu'on appelle *arbres verts,* appartenant à la famille des conifères, que nous allons trouver quatre personnalités végétales qui certes méritent bien que nous leur consacrions quelques pages. Ce sont le pin, le sapin, le mélèze et le cèdre.

Ed. Grimard.

(*La suite prochainement.*)

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XIX

A Marseille. Terre natale!

Les jours s'écoulaient ainsi et un beau matin le *Polynésien* entrait majestueusement dans la rade ensoleillée de la Joliette. Il stoppait en exhalant la vapeur de ses chaudières, il venait s'amarrer à quai et les ponts volants s'abattaient sur sa hanche de bâbord.

On foulait donc le sol français! Colette se sentait à cette idée comme étourdie et grisée. Au premier pas qu'elle fit sur la terre natale, Martial Hardouin, voyant sa femme s'agenouiller comme si elle cherchait un objet perdu, s'était approché, s'offrant à l'aider, et, un peu rougissante, elle avait murmuré quelques paroles vagues sur son mouchoir tombé. Mais déjà l'œil de Gérard, avait démêlé la vérité. Profondément française, ayant gardé au fond des forêts africaines ce culte ardent du pays que connaissent surtout ceux qui en ont été déracinés, elle n'avait pu se tenir de donner à sa chère France le signe d'amour respectueux que l'on met au front d'une mère.

« Petite masque! s'écria Gérard, que ses vingt-trois ans, pas plus que la dignité d'épouse et de mère de Colette, n'avaient guéri de la manie de taquiner sa sœur. Tu l'as embrassée! Je l'ai vu! Je vous la dénonce, Hardouin!... D'ailleurs, j'ai fait comme elle — la première fois, s'entend! — Aujourd'hui, je suis cuirassé. Mais, moi, j'y suis allé carrément. Je n'ai pas usé de subterfuge. Vous n'avez pas honte, madame, de prévariquer de la sorte?

— Je n'ai pas prévariqué! protesta Colette, qui ne put s'empêcher de rire. J'avais vraiment laissé tomber mon mouchoir...

— Pour te préparer un alibi! Aggravation de crime! Tromper son monde et garder les dehors de la vertu, c'est proprement le procédé d'Albion. On voit, madame Colette, que vous avez fréquenté l'Anglais.

— Eh bien, dit Colette gaiement, s'il en est ainsi, oublions au plus vite notre teinture d'exotisme, et plongeons-nous dans l'élément natal. Dieu, quelle joie de se retrouver en France! Qu'il est doux et étrange d'entendre de tous côtés résonner notre langue — même avec l'accent marseillais! Que ces magasins sont brillants, ces rues superbes, ces uniformes, ces visages français agréables à l'œil! Je n'avais pourtant rien oublié de toutes ces choses, mais tant d'impressions nouvelles avaient passé sur elles qu'elles étaient submergées.

Mais à peine ont-ils fait dix pas sur cette terre de France reconquise, que les voyageurs comprennent combien leur formidable ami Goliath va devenir encombrant !

Le majestueux animal ne s'est pas plus tôt engagé sur la passerelle pour descendre à terre, flanqué de Gérard et de Colette qui le guident vers le quai, qu'une foule compacte s'amasse, et que, des places, des rues adjacentes accourent gamins, portefaix, badauds, vendeuses de poisson et de fruits, pour voir ce surprenant spectacle d'un éléphant colossal suivant comme un petit chien une dame élégante...

La foule grossit sur leurs pas ; on se pousse, on se bouscule ; les voix méridionales montent à un diapason suraigu ; les uns veulent voir de plus près, les autres prétendent *toucher* l'éléphant, et même ses maîtres, et, quoique la foule soit de bonne humeur, ce jour-là, il n'est jamais agréable de se voir serré de trop près par elle ; et Mme Massey commence à presser nerveusement le bras de Henri, sur lequel elle s'appuie.

« Voyons, mes amis !... permettez-nous d'avancer, fait le jeune homme, sans pouvoir dissimuler une légère irritation. Nous avons un éléphant avec nous... Est-ce une raison pour ne pouvoir vaquer à nos affaires ?

— Té !... on ne vous veut pas de mal, beau brun ! répondent les commères. Eh !... sont-ils gentils tout de même !... Eh ! vois, Marius, la toute petite !... elle n'a pas peur de la bête, *péchaire !...* »

Car Le Guen vient de camper Tottie sur une des défenses de Goliath, la maintenant de son bras ; il sait que, chargé de ce précieux fardeau, l'éléphant sera incapable de perdre patience.

« C'est un cirque, peut-être ? demande une bonne femme à M. Hardouin.

— *Ousque* sont les autres bêtes, alors ? fait une autre.

— *Péchaire !...* nous serons bien contents de le voir, le cirque !

— Est-ce qu'il sait beaucoup de tours, l'éléphant ?

— Moi, j'en ai vu un qu'*il* tirait un coup de pistolet !...

— Et moi un qu'*il* se tenait debout sur quatre tonneaux !... une patte sur chacun, à preuve !...

— Té !... ils sont malins, va !...

— Et qu'est-ce qu'ils mangent ?

— Et de la viande, donc !... comme des chrétiens !...

— Que tu es bête !... Les éléphants ne mangent pas de viande. Ce sont des *herbi... herbi...*

— *Herbivaques*, quoi !... j'ai été à l'école, moi !...

— M'sieur ! m'sieur !... Si vous voulez parler au maire, rapport à l'emplacement du cirque, moi, je vous y mène !...

— Oh ! toi, tu n'es jamais en retard pour te montrer !... Cache ton nez !... Il est trop vilain pour ces jolies dames... »

Et ainsi de suite... Les quolibets, les questions se croisent ; et c'est à peine si les voyageurs peuvent avancer.

« Voici qui devient intolérable ! s'écrie Henri impatienté, s'arrêtant court sur le quai. Nous ne pouvons continuer à nous donner ainsi en spectacle !... Voyons, n'y a-t-il pas là quelqu'un, quelque *fonctionnaire* (c'est une graine qui manque peu, en Europe, je crois...) avec lequel on puisse s'entendre ?

— Et qu'est-ce que vous voulez, monsieur ? C'est rapport au cirque ?... crient vingt voix.

— Non !... je demande une personne de bonne volonté, pouvant m'indiquer un local où remiser l'éléphant, jusqu'à plus ample informé.

— Mais un local où il soit bien !... ne peut s'empêcher d'ajouter Colette, déjà inquiète du sort de son ami.

— Eh, bien sûr !... Comme de juste !... Père Campistrol !... ohé !... le vieux !... Quelque chose à votre avantage, par ici !... »

Et vingt messagers bénévoles s'élancent à la recherche du père Campistrol, l'extraient du cabaret où il gît en compagnie de camarades de son choix, le traînent clignotant, mal rasé et le gilet déboutonné sur son ample bedaine, jusqu'à l'endroit où le groupe des voyageurs, toujours entouré d'une foule en délire, essaye tant bien que mal de prendre patience.

Après force paroles inutiles, et toujours au milieu de la foule qui ne les lâche pas d'une semelle, le marché est conclu. Le père Campistrol consent à louer, pour une somme rondelette, un hangar vide qu'il possède sur le quai de la Joliette, tout contre le mur extérieur des docks, et où l'éléphant, à l'abri des curiosités gênantes et en sûreté sous une bonne serrure, attendra qu'on puisse disposer de lui.

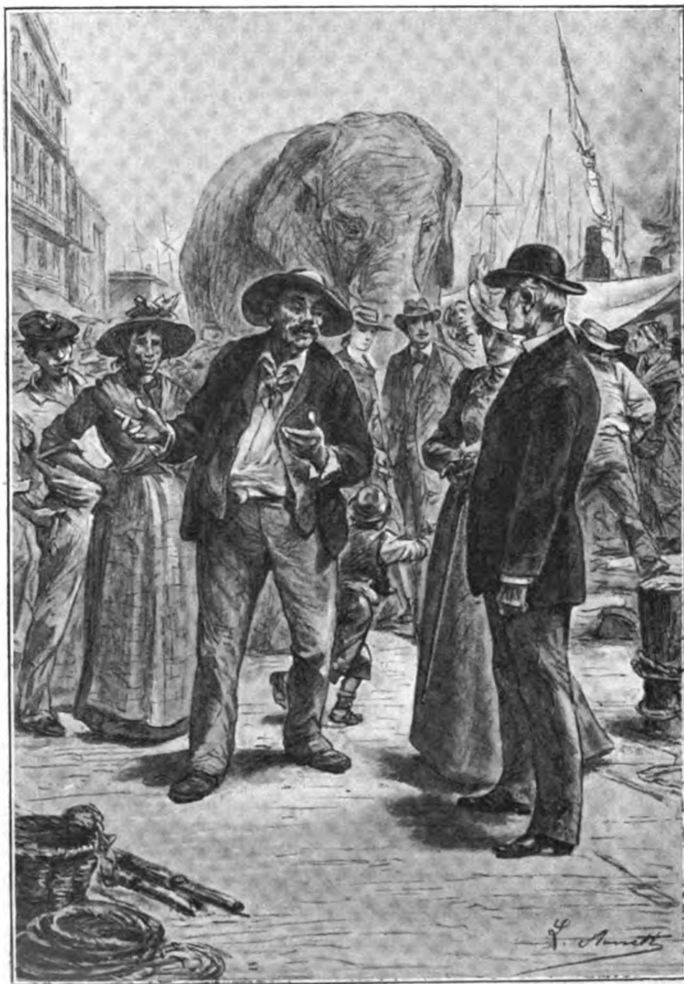
Le père Campistrol, qui est homme de ressources, s'engage à fournir la nourriture de l'éléphant, et, prenant congé de leur ami avec force caresses et bonnes paroles, la famille Massey s'éloigne pour vaquer aux cent détails qui réclament son attention après un long voyage.

Goliath reste seul dans son hangar, et, s'abîmant dans ses réflexions, semble chercher à comprendre ce qui lui arrive.

Ce n'est plus le *deck* du Polynésien, avec le grand souffle du large, l'immensité du ciel et des eaux autour de lui; et surtout ce ne sont plus les caresses, les flatteries, les friandises, les jeux, qui ont charmé ses loisirs pendant de longs jours... Il est seul dans un hangar obscur, empesté d'une odeur de poisson; Colette a disparu. La voix argentine de Tottie, la voix chère de Gérard, Le Guen et sa bonne odeur de pipe, tous ces éléments de bonheur se sont évanouis en fumée!... Plus personne... plus d'adorateurs empressés... plus de mannequin boer à démolir... et, au dehors, des voix inconnues qui se chamaillent, un vacarme de gamins qui s'efforcent de voir à travers les fentes de la porte, de dévorer des yeux le géant dans sa solitude...

C'en est trop... et, levant sa trompe en l'air, le pauvre abandonné commence à *bariter* sur un ton lugubre...

Les gamins, enchantés, lui répondent par des trépignements et des cris de joie; bientôt, pris d'émulation, ils commencent à imiter le cri de l'éléphant. Et c'est un vacarme assourdissant sur tout le quai de la Joliette. De nouveaux adeptes accourent de toutes parts et joignent leurs glapissements à ceux des premiers musiciens. Exaspéré, offensé, Goliath mène un bruit terrible; sur un ton impérieux, frénétique, il barite de plus belle; sa voix aiguë domine toutes les autres, et un attroupement considérable ne tarde pas à se former devant la porte close du hangar, dont le père Campistrol a la clef en poche.



Tout prend facilement les proportions d'une

émeute sous le beau ciel du Midi; bientôt la foule devient si houleuse, que les gardiens de la paix sont forcés d'intervenir. Ils veulent chasser les gamins, exiger le silence... Ah bien, oui!... pourchassée d'un côté, la racaille reparaît de l'autre; des cris aigus, des injures s'échangent, quelques pierres sont lancées, et, par-dessus le tintamarre, retentit toujours la voix furieuse de l'éléphant, proclamant bien haut sa douleur et son ennui...

Au moment où l'agitation est à son comble, reparaît soudain M. Massey, Colette à son bras; ils sont suivis du père Campistrol. La rumeur publique les a avertis qu'il se passait quelque chose d'insolite dans le hangar, et Colette a voulu courir au secours de son ami. La foule s'écarte, le Marseillais ouvre la porte; à peine Goliath a-t-il entrevu la gracieuse silhouette de Colette, nimbée d'or par les rayons du soleil, que sa fureur tombe; et, courant à elle avec un murmure caressant, il lui témoigne d'une façon touchante la joie qu'il éprouve à la revoir...

« Tu ne peux pourtant pas te constituer gardienne de cette pauvre bête!... fait M. Massey fort perplexe. Voyons, tâche de lui faire comprendre la situation, puisqu'il t'écoute d'habitude comme une créature raisonnable...

— Mais oui, certes!... Il m'écoutera... Il est énervé par tout ce bruit, mon pauvre Goliath — et vraiment ce n'est pas étonnant!... Jamais je n'ai rien imaginé de pareil!... » fait Colette, déjà pâlie et fatiguée par le vacarme des rues de Marseille, habituée qu'elle est aux grands espaces et à l'auguste silence du désert...

Et, flattant Goliath de la main, le raisonnant de sa douce voix, elle tâche de lui faire comprendre la nécessité de se résigner...

Mais Goliath, doux comme un agneau tant que sa chère Colette est auprès de lui, exhale un murmure inquiet dès qu'elle fait mine de s'éloigner, et la suit pas à pas avec une persistance inquiétante. S'il lui prend fantaisie de quitter le hangar à sa suite, comment l'en empêcher?

« Il faudrait l'attacher, pardi! fait le Marseillais, avec une bonne chaîne au pied...

— Mon éléphant n'est pas habitué à la chaîne, dit Colette vivement. Il ne la supporterait pas...

— Té! il est enragé, donc ?

— Enragé!... Non, certes!...

— Eh bien alors?... Quand les bêtes sont méchantes, il faut les mater, quoi!... »

Colette se détourne avec impatience de ce gros homme parfumé à l'ail qui parle si allègrement de « mater » Goliath; et en ce moment la rumeur publique prévient M. Massey qu'un étranger de distinction demande l'honneur de l'entretenir au sujet de l'éléphant.

L'étranger en question est un grand diable de Yankee, chargé de bijoux, chaîne de montre, épingle de cravate et boutons de manchettes reluisants de pierres fines; sans compter un lourd bracelet d'or qui orne son bras puissant. Il s'explique en peu de mots : *manager* d'un cirque à Chicago et venu dans les docks pour s'occuper de ses bagages, il a été témoin du débarquement de la famille, du triomphe de Goliath et de l'embarras subséquent de ses amis. Émerveillé de la beauté de l'animal, il n'hésite pas à offrir à M. Massey de le lui acheter pour la somme de dix mille dollars comptant...

Colette se récrie avec indignation :

« Goliath n'est pas à vendre!...

— Je ne dis pas que je n'irai pas plus loin, s'il le faut absolument...

— Mais, monsieur, croyez-vous donc que ce que j'en dis soit pour vous amener à surenchérir? s'écria la jeune femme indignée.

— ... J'en suis pour ce que j'ai dit — dix mille dollars comptant — qui sont une somme, assurément... Mais si une offre plus avantageuse a été faite, je demande à la connaître, afin d'aviser.

— Il n'a été fait aucune offre, monsieur; et, y en eût-il cent, nous n'en accepterions aucune!...

— Dois-je considérer les paroles de madame comme définitives? demande le Yankee en se tournant vers M. Massey.

— Mon Dieu, monsieur... vous me voyez en vérité assez indécis...

— Indécis, mon père?... Comment?... Pen-

seriez-vous une minute à accepter une offre pareille?...

— Ma chère enfant, il va sans dire que je serais désolé de me séparer de ce brave animal, qui est en réalité un ami pour nous tous... Pourtant, il devient véritablement bien encombrant... Je ne parle pas seulement de sa taille colossale, mais la vie civilisée paraît lui porter sur les nerfs d'une façon si remarquable...

— Oh! papa!... s'écrie Colette, dont les yeux se remplissent de larmes. Ne me dites pas que vous allez vendre Goliath!... Le vendre, pauvre cher vieux ami!... Oh!... il me semblerait qu'on vend un de nous!...

— Voyons, mon enfant, sois raisonnable... Ton éléphant serait assurément bien traité, vu sa valeur... Et il apprendrait si facilement son métier d'éléphant savant, étant donnée son intelligence, qu'il ne risquerait même pas de recevoir des coups...

— Il ne le supporterait pas! s'écrie fièrement Colette. Goliath est un être libre qui sert par amitié, non par force. Mais cessons ce débat, n'est-ce pas? Et confirmez bien à monsieur que notre ami n'est pas à vendre.

— Dix mille dollars! articule le Yankee.

— Le prix, monsieur, ne fait rien à l'affaire; Goliath n'est pas à vendre, réplique froidement Colette.

— Onze mille?

— Non!

— Douze mille?

— Monsieur, je vous ai déjà répondu!

— Douze mille cinq cents?

— Pas pour cent mille!... pas pour un million!... Goliath n'est pas à vendre!... » répète Colette, indignée de ce marchandage.

En ce moment arrive le reste de la famille et M. Massey se trouve en un clin d'œil mis en minorité absolue : il n'y a qu'une voix : vendre Goliath serait un crime, une véritable trahison. « Autant vaudrait vendre Tottie!... » s'écrie impétueusement Gérard. Et Tottie, gravement :

« Pas vendre Tottie!... Tottie pas marchandise!... »

Bref, le Yankee déconfit doit se retirer, ce qu'il fait à regret, après avoir examiné de plus près le gigantesque animal, qu'il déclare être un des plus beaux spécimens de sa race, *quite American!...* oubliant dans son enthousiasme que les éléphants ne viennent pas en Amérique. Il ne peut s'empêcher d'épancher ses regrets dans le sein de M. Massey qu'il juge le seul *business-like* de la bande, et lui décrit en termes enflammés les affiches que déjà il voyait se dessiner dans sa tête et qu'il aurait *posted over all the Continent!*

The right Wonder of the World!
The modern Mammoth!!

GOLIATH!!!!!!
GOLIATH!!!!
GOLIATH!!!
GOLIATH!!

The monster Elephant!!!
The biggest and the cleverest beast that was ever seen.
Equal to any learned gentleman :
As sweet as a lamb
As strong as a lion
Goliath, the largest Elephant in the World.
A sum of 12,000 dollars was paid
on purchase for this magnificent beast.

CHEAP AT THE PRICE!

Goliath, the wonder of the Universe!!!
Come and See!!!!

Sans se laisser éblouir, on repousse définitivement ses offres, et l'on décide séance tenante qu'on emmènera Goliath à Paris; mais, pour prévenir le retour de ses bruyantes lamentations, on décide également que Le Guen sera préposé à sa garde et ne le quittera plus jusqu'au départ. Ce que le brave matelot accepte de très bon cœur, car Goliath est pour lui un véritable ami, et il lui ferait bien d'autres sacrifices que celui d'une promenade sur la Cannebière!...

ANDRÉ LAURIE.

(*La suite prochainement.*)

LE BOUILLANT ACHILLE

V

Le bouillant Achille continue de courir les champs. Un jeune poulain lui paraît avoir été créé et mis au monde tout exprès pour lui servir de monture. Pierre et Paul lui font de vagues objections et certaine défense paternelle à ce sujet n'est pas vague du tout. Le bouillant Achille n'écoute rien, ne se souvient de rien. Comment cela se terminera-t-il ?







Cela eût pu se terminer par une jambe cassée, mais M. Achille a plus de chance qu'il ne mérite. Il en sera quitte pour bien s'éponger au sortir de la flaque de boue où l'a jeté l'impatient poulain.

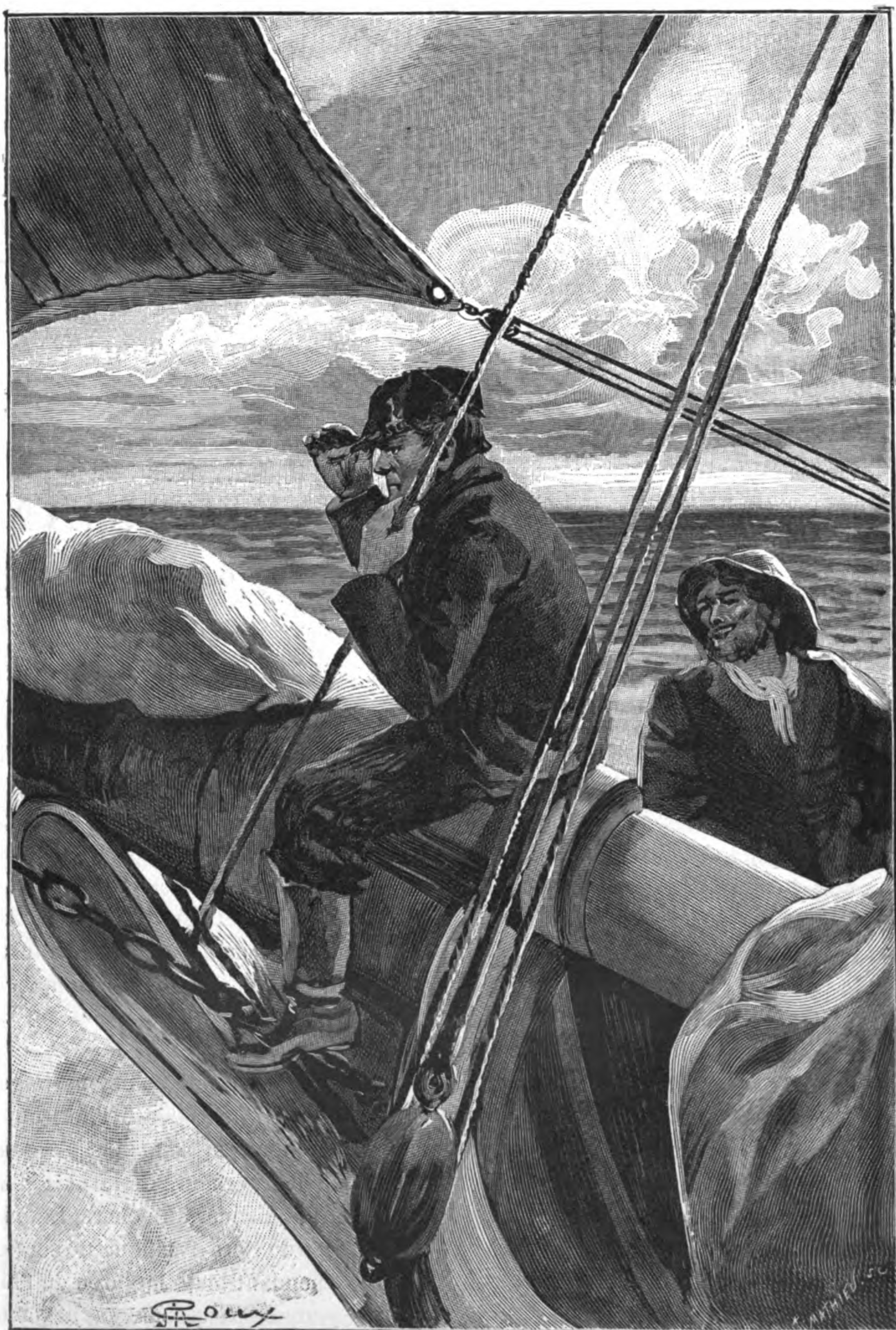
Justement voici du linge à sa portée, mais gare aux taloches : la blanchisseuse a tout droit de se fâcher.

Gare aussi aux punitions paternelles !

S.

Le Directeur-Gérant : J. Hetzel.

LES HISTOIRES
DE JEAN-MARIE CABIDOULIN



JEAN-MARIE CABIDOULIN, S'ABRITANT DE SA MAIN AFIN DE MIEUX VOIR. (Page 228.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

X

Coup double.

Tandis que les deux navires gagnaient le large, à six ou sept encâblures l'un de l'autre, les eaux furent surveillées avec autant d'attention que d'inquiétude. Il est vrai, plus de quarante-huit heures s'étaient écoulées, et, depuis la rentrée hâtive des pêcheurs kamtchadales, la tranquillité de la baie n'avait point été troublée. Cependant la terreur des habitants de Pétropavlovsk ne devait se calmer de longtemps. Ce n'est point l'hiver qui les défendrait contre les attaques du monstre, puisque cette baie d'Avatcha n'est jamais prise par les glaces. D'ailleurs, vînt-elle à se congeler, pour peu que ledit monstre fût apte à se mouvoir sur terre comme sur mer, la bourgade n'eût pas été à l'abri de ses agressions.

Le certain, c'est que les équipages ne virent rien de suspect ni à bord du *Saint-Enoch*, ni, sans doute, à bord du *Repton*. Les longues-vues s'étaient dirigées vers tous les points de l'horizon et du littoral... Pas une seule fois la surface des eaux ne révéla quelque agitation intérieure. Sous l'action de la brise, la mer se gonflait en longues houles, et c'est à peine si les lames déferlaient du côté du large.

Le *Saint-Enoch*, — sa conserve, également, s'il est permis de lui donner ce nom, — portait voiles hautes et basses, amures à bâbord. Le capitaine Bourcart se trouvait au vent du capitaine King, et, en lofant d'un quart, il ne tarda pas à accroître la distance qui séparait les deux navires.

Au sortir de la baie, mer absolument déserte. Ni fumées ni voiles à l'horizon. Probablement nombre de semaines s'écouleraient avant que les pêcheurs de la baie d'Avatcha voulussent se risquer au dehors. Et qui sait si ces parages du Nord-Pacifique ne seraient pas délaissés pendant toute la durée de l'hiver?...

Trois jours se passèrent. La navigation ne fut signalée par aucun incident ou accident. Les vigies du *Saint-Enoch* n'aperçurent rien qui indiquât la présence du géant océanique dont s'épouvantait Pétropavlovsk. Et, pourtant,

elles avaient fait bonne garde, — trois harponneurs dans les barres du grand mât, du mât de misaine et du mât d'artimon.

Mais si le grand serpent de mer ne se montra point, M. Bourcart n'eut pas l'occasion, non plus, d'amener ses pirogues. Ni cachalots ni baleines. Aussi l'équipage se dépitait-il en constatant que les résultats de cette seconde campagne seraient nuls.

« En vérité, ne cessait de répéter M. Bourcart, tout cela est inexplicable!... Il y a quelque chose dont on ne peut se rendre compte!... A cette époque de l'année, dans le nord du Pacifique, les souffleurs abondent d'ordinaire, et on les chasse jusqu'à la mi-novembre... Nous n'en voyons pas un seul... et même, comme s'ils avaient fui ces parages, il n'y a pas plus de baleiniers que de baleines!

— Cependant, faisait observer le docteur Filhiol, si les cétacés ne sont pas ici, ils sont ailleurs, car je ne suppose pas que vous en soyez à croire que l'espèce ait disparu...

— A moins que le monstre ne les ait avalés jusqu'au dernier!... répondit le lieutenant Allotte...

— Ma foi, reprit M. Filhiol, en quittant Pétropavlovsk, je ne croyais guère à l'existence de cet animal extraordinaire, et maintenant je n'y crois pas du tout!.. Les pêcheurs ont été le jouet d'une illusion... Ils auront aperçu quelque poulpe à la surface des eaux, et leur épouvante lui aura donné des dimensions gigantesques!... Un serpent de mer long de trois cents pieds, c'est une légende qu'il aurait fallu envoyer à l'ancien *Constitutionnel!* »

Toutefois, telle n'était pas l'opinion à bord du *Saint-Enoch*. Les novices, la plupart des matelots, écoutaient le tonnelier qui ne cessait de les effrayer par ses histoires à faire dresser les cheveux sur la tête des chauves... comme le disait le charpentier Férut. Et pourtant, à force de ne rien voir, ne finirait-on pas par ne rien croire?...

Jean-Marie Cabidoulin ne se rendait pas. A son avis, les pêcheurs de Pétropavlovsk n'avaient point fait erreur. Le monstre marin existait en réalité, et non dans l'imagination de ces pauvres gens. Le tonnelier n'avait pas eu besoin de cette nouvelle rencontre pour être édifié, et aux quelques plaisanteries qui lui furent faites, ce jour-là, il répondit :

« Le *Saint-Enoch* n'aurait pas connaissance de l'animal, il ne le trouverait pas sur sa route, que cela ne changerait rien aux choses... Les Kamtchadales l'ont vu, d'autres le verront encore et ne s'en tireront peut-être pas à bon compte... Et je suis certain que nous-mêmes...

— Quand?... demanda maître Ollive.

— Plus tôt que tu ne penses, déclara le tonnelier, et pour notre malheur...

— Bouteille de tafia, vieux, que nous n'en verrons pas même le bout de la queue, de ton serpent, avant l'arrivée du *Saint-Enoch* à Vancouver?...

— Tu peux bien en parier deux... et trois... et la demi-douzaine...

— Pourquoi?...

— Parce que tu n'auras jamais à les payer... ni à Victoria... ni ailleurs! »

Et, dans l'esprit de cet entêté de Jean-Marie Cabidoulin, sa réponse signifiait que le *Saint-Enoch* ne reviendrait pas de ce dernier voyage.

Pendant la matinée du 13 octobre, les deux navires se perdirent de vue. Depuis vingt-quatre heures, ils ne suivaient plus la même direction, et le *Repton,* ayant serré le vent, se trouvait plus haut en latitude.

Le temps ne cessait de se maintenir avec une mer assez belle. La brise variait du sud-ouest au nord-ouest, par conséquent très favorable à cette navigation vers les terres d'Amérique. Les observations de M. Bourcart le mettaient alors à quatre cents lieues du littoral asiatique, c'est-à-dire environ au tiers de la traversée.

Le Pacifique était absolument désert, depuis que le baleinier gagnait vers le nord. Aussi loin que se prolongeait le regard, rien n'apparaissait sur toute l'étendue des eaux, à peine troublées par le sillage. Les oiseaux de grand vol ne se transportaient plus à cette distance de la côte. Si le vent tenait, le *Saint-Enoch* ne tarderait pas à prendre connaissance des Aléoutiennes.

Il était à remarquer que, depuis le départ,

les lignes mises à la traîne ne ramenaient aucun poisson. Aussi la nourriture se réduisait-elle aux seuls approvisionnements du bord. D'habitude, cependant, en cette partie de l'Océan, les navires font bonne pêche. C'est par centaines qu'ils prennent des bonites, des congres, des roussettes, des anges, des spares, des dorades et autres espèces. Ils naviguent même au milieu de bandes de squales, de marsouins, de dauphins, d'espadons. Or, — ce qui ne laissait pas d'être singulier, — il semblait que tout être vivant eût fui ces parages.

Du reste, les vigies ne signalaient point la présence d'un animal exceptionnel par sa forme ou ses dimensions. Et, certes, il n'aurait pas échappé aux yeux vigilants de Jean-Marie Cabidoulin. Assis sur l'emplanture du beaupré, s'abritant de sa main afin de mieux voir, toujours en observation, il ne répondait même pas à qui lui adressait la parole. Ce que les matelots entendaient murmurer entre ses dents, c'était pour lui, non pour les autres.

Vers trois heures, dans l'après-midi du 13, à l'extrême étonnement des officiers et de l'équipage, voici que ce cri tomba des barres du grand mât :

« Baleine par tribord derrière ! »

Le harponneur Durut venait d'apercevoir un cétacé au large du *Saint-Enoch*.

En effet, en direction du nord-est, une masse noirâtre se berçait aux ondulations de la houle.

Aussitôt toutes les longues-vues de se porter vers la masse en question...

Et, d'abord, le harponneur ne s'était-il pas trompé?... S'agissait-il d'une baleine ou de la coque d'un bâtiment naufragé?... Et de part et d'autre s'échangèrent les propos suivants :

« Si c'est une baleine, fit observer le lieutenant Allotte, elle est absolument immobile...

— Peut-être, répondit le lieutenant Coquebert, se prépare-t-elle à plonger?...

— A moins qu'elle ne soit endormie... répliqua M. Heurtaux.

— Dans tous les cas, reprit Romain Allotte, sachons ce qui en est, si le capitaine veut donner des ordres. »

M. Bourcart ne répondait pas et, sa longue-vue aux yeux, ne cessait d'observer l'animal...

Près de lui, appuyé contre la rambarde, le docteur Filhiol regardait avec une égale attention, et finit par dire :

« Il se pourrait que ce fût encore une de ces baleines mortes comme nous en avons déjà rencontré...

— Morte?... s'écria le lieutenant Allotte.

— Et même que ce ne soit pas une baleine... ajouta le capitaine Bourcart.

— Que serait-ce donc?... demanda le lieutenant Coquebert.

— Une épave... un navire abandonné... »

Il eût été d'ailleurs difficile de se prononcer, car la masse flottait à non moins de six milles du *Saint-Enoch*.

« Capitaine?... reprit le lieutenant Allotte.

— Oui », répondit M. Bourcart, qui comprenait l'impatience du jeune officier.

Aussitôt il commanda de mettre la barre dessous et de raidir les écoutes. Le navire, changeant légèrement sa direction, mit le cap au nord-est.

Avant quatre heures, le *Saint-Enoch* n'était plus qu'à la distance d'un demi-mille.

Impossible de se tromper, ce n'était pas une coque en dérive, c'était bien un cétacé de grande taille dont on ne pouvait encore dire qu'il fût mort ou vivant.

Et alors M. Heurtaux de laisser retomber sa longue-vue en déclarant :

« Si cette baleine-là est endormie, nous n'aurons pas grand'peine à la piquer ! »

Les pirogues du second et des deux lieutenants furent amenées sur l'animal. S'il était vivant, on lui donnerait la chasse; s'il était mort, on le remorquerait au *Saint-Enoch*. Il rendrait sans doute une centaine de barils, car M. Bourcart en avait rarement rencontré d'une telle taille.

Les trois embarcations démarrèrent, tandis que le bâtiment mettait en panne.

Cette fois, les officiers, laissant de côté tout amour-propre, ne cherchèrent point à se devancer. Voiles hissées, les pirogues marchèrent de conserve et n'armèrent les avirons qu'un quart de mille avant d'accoster la ba-

leine. Elles se séparèrent alors de manière à lui couper la route, en cas qu'elle voulût prendre la fuite.

Tant de précautions n'étaient point nécessaires, et le second de s'écrier presque aussitôt :

« Pas à craindre qu'elle s'enfuie ou s'enfonce... celle-là !...

— Ni qu'elle se réveille !... ajouta le lieutenant Coquebert. Elle est morte...

— Décidément, répliqua Romain Allotte, il n'y a plus que des baleines crevées dans ces parages !...

— Amarrons-la tout de même, répondit M. Heurtaux, car elle en vaut la peine ! »

C'était un énorme baleinoptère, qui ne semblait pas être en état de décomposition avancée, et sa mort ne devait guère remonter qu'à vingt-quatre heures. Il ne se dégageait aucune fétide émanation de cette masse flottante.

Par malheur, lorsque les pirogues eurent contourné l'animal, on vit une large déchirure à son flanc gauche. Les entrailles traînaient à la surface de l'eau. Une portion de la queue manquait. La tête présentait les traces d'une forte collision, et la bouche grande ouverte était dégarnie de ses fanons, qui, décollés des gencives, avaient coulé. Quant au gras de ce corps déchiqueté et imbibé, il n'offrait plus aucune valeur.

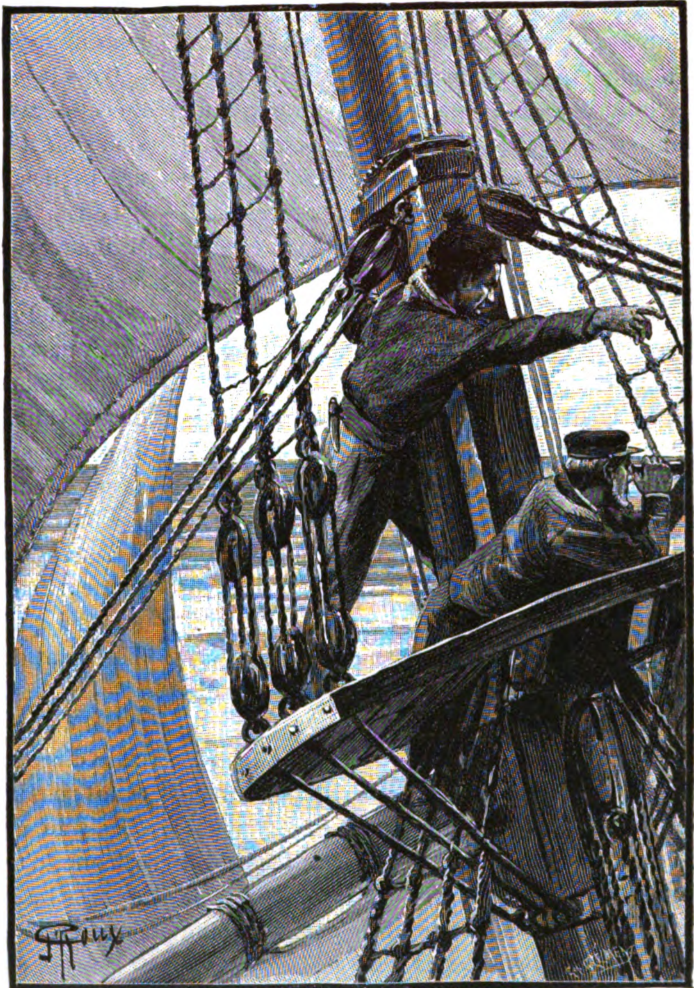
« Dommage, dit M. Heurtaux, qu'il n'y ait rien à tirer de cette carcasse !...

— Alors, demanda le lieutenant Allotte, ce n'est pas la peine de la prendre en remorque ?...

— Non, répondit le harponneur Kardek, et elle est dans un tel état que nous en laisserions la moitié en route !

— Au *Saint-Enoch* », commanda M. Heurtaux.

Les trois pirogues, ayant vent debout, garnirent leurs avirons. Mais, comme le bâtiment, après avoir éventé ses voiles, se rapprochait, elles l'eurent bientôt rejoint et furent hissées



à bord. Lorsque M. Bourcart eut entendu le rapport du second :

« Ainsi, dit-il, c'était un baleinoptère ?...

— Oui, capitaine.

— Et il n'a pas été piqué ?...

— Non certes, déclara M. Heurtaux, et des coups de harpon ne font pas de pareilles blessures... Il semblerait plutôt que celui-ci aurait été écrasé...

— Écrasé... par qui ?... »

Il n'aurait pas fallu le demander à Jean-Marie Cabidoulin. Ce qu'il aurait répondu, on le devine Avait-il donc eu raison contre tous,

et ces parages étaient-ils dévastés par un monstre marin de dimensions extraordinaires et de vigueur prodigieuse?...

La navigation continua, et ce n'est pas du temps que M. Bourcart aurait pu se plaindre. Jamais traversée ne fut mieux favorisée par le vent, et elle serait de courte durée. Si les conditions atmosphériques ne se modifiaient pas, le *Saint-Enoch* n'emploierait, pour regagner Vancouver, que les trois quarts du temps qu'il avait mis à se rendre aux Kouriles. Qu'il eût fait heureuse pêche dans ces parages, et il serait arrivé en bonne époque pour écouler son huile sur le marché de Victoria.

Par malchance, la campagne n'avait été fructueuse ni dans la mer d'Okhotsk ni depuis le départ de Pétropavlovsk.

Les hommes n'avaient pas une seule fois allumé la cabousse, et les deux tiers des barils restaient vides.

Il fallait donc faire contre fortune bon cœur, se résigner avec l'espoir que, dans quelques mois, on se dédommagerait sur les parages de la Nouvelle-Zélande.

Aussi maître Ollive répondait-il aux novices, qui n'avaient pas l'expérience des matelots :

« Voyez-vous, les gars, c'est comme cela, le métier!... Une année on réussit, une année on ne réussit pas, et il n'y a ni à faire l'étonné ni à perdre confiance!... Ce ne sont point les baleines qui courent après le navire, c'est le navire qui court après les baleines, et quand elles ont filé au large, la fine malice est de savoir où les retrouver! Donc approvisionnez-vous de patience... fourrez-en dans votre sac, mettez votre mouchoir par-dessus... et attendez! »

Paroles sages, s'il en fût, et mieux valait écouter maître Ollive que maître Cabidoulin, avec lequel le premier terminait invariablement ses conversations en disant :

« Bouteille de tafia tient toujours?...

— Toujours!... » répliquait le tonnelier.

En vérité, il semblait que plus on allait, plus les choses donnaient raison à Jean-Marie Cabidoulin. Si le *Saint-Enoch* ne rencontra plus une seule baleine, du moins, des débris furent parfois aperçus à la surface de la mer, des restes de pirogues, des coques de navires en dérive. Et, ce qui était à noter, c'est que ces navires paraissaient avoir péri à la suite de collisions... S'ils avaient été abandonnés de leurs équipages, c'est qu'ils ne pouvaient plus tenir la mer.

Dans la journée du 20 octobre, la monotonie de cette traversée fut interrompue. Une occasion s'offrit enfin au *Saint-Enoch* de remplir une partie des barils de sa cale.

Le vent ayant un peu molli depuis la veille, M. Bourcart avait dû faire établir les voiles d'étais et les bonnettes. Un beau soleil éclairait le ciel sans nuages, et l'horizon se dessinait purement sur tout son périmètre.

Vers trois heures, le capitaine Bourcart, le docteur Filhiol et les officiers étaient en train de causer sous la tente de la dunette, lorsque ce cri retentit de nouveau :

« Baleine... baleine! »

C'était des barres du grand mât que le harponneur Ducrest venait de pousser ce cri.

« En quelle direction?... lui fut-il immédiatement demandé par le maître d'équipage.

— A trois milles sous le vent à nous. »

Nul doute, cette fois, car un jet s'élevait en cette direction au-dessus de la mer. L'animal, ayant remonté à la surface après sa plongée, c'était au moment même où s'échappait cette colonne d'air et d'eau que Ducrest l'avait aperçu. Un second jet ne tarda pas à suivre le premier.

On ne s'étonnera pas que le lieutenant Allotte eût fait à l'instant cette remarque :

« Enfin... elle n'est pas morte, celle-là!...

— Non, répliqua M. Heurtaux, et elle ne doit même pas avoir été blessée, puisqu'elle souffle blanc!...

— A la mer, les trois pirogues! » ordonna M. Bourcart.

Jamais circonstances plus favorables ne s'étaient offertes pour donner chasse : mer plate, petite brise de quoi remplir la voile des embarcations, encore plusieurs heures de jour qui permettraient de prolonger la poursuite.

En quelques minutes, les pirogues du

second et des lieutenants furent à la mer avec leur armement habituel. Dans chacune prirent place MM. Heurtaux, Coquebert, Allotte, un matelot à la barre, quatre aux avirons, les harponneurs Kardek, Durut et Ducrest à l'avant. Puis elles prirent rapidement la direction du nord-est.

M. Heurtaux recommanda aux deux lieutenants d'observer une extrême prudence. Il importait de ne point effaroucher la baleine et de la surprendre. Elle semblait être de forte taille, et, parfois, l'eau, battue d'un formidable coup de sa queue, rejaillissait à une grande hauteur.

Le *Saint-Enoch* sous petite voilure, huniers et trinquette, se rapprochait lentement.

Les trois pirogues marchaient sur la même ligne, et, expresse recommandation de M. Bourcart, ne devaient point chercher à se dépasser. Mieux valait qu'elles fussent réunies au moment d'attaquer l'animal.

Donc le lieutenant Allotte dut modérer son impatience. Ce ne fut pas sans peine, et, de temps en temps, M. Heurtaux était obligé de lui crier :

« Pas si vite... pas si vite, Allotte, et restez dans le rang! »

Lorsque la baleine avait été aperçue, elle émergeait à trois milles environ du navire, — distance que les embarcations enlevèrent aisément en une demi-heure.

Les voiles furent alors amenées et les mâts couchés sous les bancs, de manière à ne point gêner la manœuvre. Chaque harponneur avait à sa disposition deux harpons, dont l'un de rechange. Les lances bien appointées, les louchets bien aiguisés, étaient à portée de la main. On s'assura que les lignes, lovées dans leurs bailles, ne s'embrouilleraient pas à travers l'engougeure garnie de plomb de l'avant, et seraient facilement tournées sur le montant fixé derrière le tillac. Si l'animal, une fois amarré, fuyait à la surface de la mer ou plongeait dans ses profondeurs, on lui filerait de la ligne.

C'était un baleinoptère ne mesurant pas moins de vingt-huit à vingt-neuf mètres, de l'espèce des culammaks. Avec des nageoires pectorales longues de trois mètres et une caudale triangulaire de six à sept, il devait peser près de cent tonnes.

Ce culammak, ne donnant aucun signe d'inquiétude, se laissait aller aux balancements d'une houle allongée, son énorme tête tournée au large des embarcations. Pour sûr, Jean-Marie Cabidoulin eût déclaré qu'on en retirerait au minimun deux cents barils d'huile.

Les trois pirogues, une sur chaque flanc, la dernière en arrière, prête à se porter à droite ou à gauche, étaient arrivées sans avoir donné l'éveil.

Durut et Ducrest, debout sur le tillac, balançaient le harpon, attendant le moment de le lancer au-dessous des nageoires de la baleine, de manière à la blesser mortellement. Si elle était atteinte d'un double coup, sa capture n'en serait que plus certaine. En cas qu'une des lignes vînt à se rompre, on la tiendrait du moins avec l'autre, sans craindre de la perdre pendant la durée de son plongeon.

Mais, au moment où le lieutenant Allotte allait l'accoster, le culammak, avant que le harponneur eût pu le piquer, se retourna brusquement au risque d'écraser l'embarcation, puis sonda, après avoir frappé la mer d'un si violent coup de queue que l'eau rejaillit à vingt mètres.

Aussitôt les matelots de s'écrier :

« Satanée bête!...

— La voilà en fuite!...

— Pas même un coup de lance dans le gras !...

— Et pas de ligne à lui filer!...

— Et quand remontera-t-elle?...

— Et où remontera-t-elle?... »

Ce qu'il y avait de certain, c'est que ce ne serait pas avant une demi-heure, temps égal à celui qui s'était écoulé depuis son premier souffle.

Après le tumultueux remous produit par le coup de queue, la mer était redevenue calme. Les trois pirogues venaient de se rejoindre. M. Heurtaux et les deux lieutenants étaient bien résolus à ne point abandonner une si belle proie.

Maintenant, il n'y avait qu'à attendre la remontée du culammak qu'il était impossible de suivre à bout de ligne. Ce qu'il y avait à désirer, c'était qu'il se relevât sous le vent, afin que les pirogues pussent le poursuivre à l'aviron et à la voile.

Du reste, aucun autre cétacé ne se montrait en ces parages.

Il était un peu plus de quatre heures, lorsque le culammak apparut de nouveau. A cet instant, s'échappèrent deux jets énormes qui sifflèrent comme une mitraille.

Un demi-mille seulement le séparait des pirogues et sous le vent.

« Hissez les voiles, armez les avirons, et cap dessus... » cria M. Heurtaux.

Une minute après, les embarcations filaient dans la direction indiquée.

Cependant l'animal continuait à s'éloigner vers le nord-est et, son dos émergeant, nageait avec une certaine vitesse.

La brise ayant quelque peu fraîchi, les pirogues ne laissaient pas de gagner sensiblement sur lui.

De son côté, le capitaine Bourcart, craignant que celles-ci ne fussent entraînées très au loin, fit orienter les voiles, afin de ne point les perdre de vue. La route qu'il ferait au nord-est, ce serait cela d'épargné en temps et en fatigues, lorsque les embarcations chercheraient à regagner le bord avec l'animal à la remorque.

La chasse se poursuivit dans ces conditions. Le culammak fuyait toujours, et les harponneurs ne parvenaient pas à l'approcher d'assez près pour le piquer.

Il est certain que les pirogues, réduites à leurs seuls avirons, n'auraient pu se tenir si longtemps à pareille allure. Heureusement le vent leur vint en aide, et la mer se prêtait à une marche rapide. Toutefois, la nuit n'obligerait-elle pas M. Heurtaux et ses hommes à revenir au *Saint-Enoch?...* Ils n'étaient point assez munis de vivres pour rester au large jusqu'au lendemain... Si le baleinoptère n'avait pas été rejoint avant la tombée du jour, force serait de renoncer à continuer la chasse.

Or il semblait bien qu'il en serait ainsi, et il était près de six heures et demie, lorsque le harponneur Durut, resté debout sur le tillac, cria :

« Navire par l'avant. »

M. Heurtaux se redressa au moment où les lieutenants Coquebert et Allotte cherchaient à apercevoir le bâtiment signalé.

Un trois-mâts, tout dessus, serrant le vent d'aussi près que possible, venait d'apparaître à quatre milles en direction du nord-est.

Que ce fût un baleinier, on n'en pouvait douter. Peut-être même ses vigies avaient-elles vu le culammak qui se trouvait à mi-chemin entre les pirogues et lui.

Soudain, Romain Allotte de s'écrier en baissant sa longue-vue :

« C'est le *Repton*...

— Oui... le *Repton !*... répondit M. Heurtaux. Il semble vouloir nous couper la route...

— Avec ses amures à bâbord... ajouta Yves Coquebert.

— C'est pour venir nous saluer ! » répliqua ironiquement le lieutenant Allotte.

Huit jours s'étaient écoulés depuis que le bâtiment anglais et le bâtiment français s'étaient séparés, après avoir quitté ensemble Pétropavlovsk. Le *Repton* avait mis le cap plus au nord, probablement dans l'intention de gagner la mer de Behring, et voici qu'il reparaissait sans avoir doublé les extrêmes pointes des îles Aléoutiennes.

Le capitaine King voulait-il donc, lui aussi, courir sur l'animal que les pirogues du *Saint-Enoch* poursuivaient depuis trois longues heures ?...

Il y eut certitude à cet égard, lorsque le harponneur Kardek dit à M. Heurtaux :

« Les voici qui mettent leurs embarcations à la mer...

— Évidemment... c'est pour amarrer la baleine... déclara le lieutenant Coquebert.

— Ils ne l'auront pas ! » répondit résolument Romain Allotte.

Et tous ses compagnons de faire chorus, ce qui ne saurait surprendre.

Cependant, bien que la mer commençât à s'obscurcir, les pirogues du *Repton* filaient à

toute vitesse vers le culammak, maintenant immobile, comme s'il hésitait à fuir du côté de l'est ou du côté de l'ouest. Quant aux matelots du *Saint-Enoch*, ils forçaient sur leurs avirons pour les devancer, car, le vent étant tombé, il avait fallu amener les voiles.

« Hardi, les enfants, hardi!... » répétaient M. Heurtaux et les lieutenants, qui stimulaient leurs hommes de la voix et du geste.

Et ceux-ci de crier en souquant ferme :

« Non !... ils ne l'auront pas... ils ne l'auront pas! »

En fait, la distance à franchir était à peu près égale. Il y avait tout lieu de croire que les pirogues atteindraient le baleinoptère en même temps, à moins qu'il ne disparût dans une dernière plongée.

Cela va sans dire, il ne s'agissait plus de rester dans le rang ainsi que l'avait ordonné M. Heurtaux. Chaque embarcation poussait pour son propre compte. Comme d'habitude, le lieutenant Allotte se maintenait en avant et ne cessait de répéter :

« Hardi, mes enfants, hardi ! »

De leur côté, les Anglais gagnaient rapidement et même le culammak tendait à se rapprocher d'eux.

D'ailleurs, avant dix minutes, la question serait résolue : ou l'animal aurait été piqué, ou il aurait disparu sous les eaux.

A quelques instants de là, les six pirogues se trouvèrent en face les unes des autres à moins d'une encâblure. Qu'allait-il arriver, étant donnée l'animation des équipages?...

« Mais cette bête-là veut donc porter son huile aux English ! » s'écria un des matelots de la pirogue Coquebert, en la voyant évoluer vers le *Repton.*

Non, le culammak s'arrêta lorsque les embarcations n'en étaient plus qu'à une centaine de pieds. Afin d'échapper plus sûrement, peut-être se préparait-il à s'enfoncer...

En ce moment, Ducrest, de la pirogue Allotte, brandissant son harpon, le lança, tandis que le harponneur de la pirogue Strok, du *Repton*, lançait le sien.

Le culammak fut atteint. Un jet de sang jaillit de ses évents. Il souffla rouge, battit la mer d'un dernier coup de queue, et, après s'être retourné sur le dos, demeura immobile.

Mais, dans ce coup double, quel était celui des deux harponneurs qui l'avait frappé mortellement?...

JULES VERNE.

(*La suite prochainement.*)

LA PÊCHE EN RIVIÈRE

A LA MAIN

Au début des vacances, entre deux coups de fourchette piqués sur les chabots et les loches d'un ruisseau de la Sèvre Nantaise, j'ai glissé quelques lignes du curieux chapitre de la pêche à la main, beaucoup plus pratiquée qu'on ne croit, mais insoupçonnée de la plupart des citadins, aucun livre scolaire ni programme sportif n'en faisant mention. J'ai l'agréable devoir d'y revenir, ne serait-ce que pour justifier l'intérêt que j'ai pris moi-même à ce genre de pêche, sans m'y adonner d'autre sorte, dévot de la gaule demeurant.

Un bon pêcheur à la main doit être amphibie et avoir le mépris des rhumatismes, aussi longtemps du moins que ceux-ci ne l'obligent pas à renoncer à son aventureuse carrière.

L'exemple donné dans un demi-pied d'eau pour prendre une jeune truite affolée, cette leçon de choses, veux-je dire, est « l'enfance de l'art »; aussi n'ai-je pas eu grand mérite à m'en rendre capable. Il n'en va pas de même lorsque l'homme plonge, sous des rives profondes, pleines d'écueils, où il avance toujours un peu à tâtons, encore que le sens de la vue soit très aigu chez lui.

Songez que le plongeur le mieux qualifié ne peut rester plus d'une minute hors de son

élément naturel, qui n'est point précisément celui de la faune fluviale ou marine; minute durant laquelle il lui faut surprendre le poisson et le ramener pantelant au bout de ses doigts, enfoncés dans les ouïes de la victime; n'est-ce pas un tour de force?

La ou les victimes, car quelquefois il en remontera deux du fond du gouffre, qu'il lancera sur le pré ou sur le sable, voire au diable, si la berge dessine une crête en saillie sur le lit du torrent; puis il plongera de plus belle, fouillant les sous-bords et toutes les anfractuosités, pour reprendre enfin pied sur la terre ferme. Quel que soit l'état de la température ambiante, il sort de là littéralement cramoisi.

En été passe encore, mais au cœur de l'hiver! Et pourtant cela se voit.

« J'ai, dit M. A. Philipon, dont personne ne suspectera le témoignage, j'ai connu certains professionnels qui étaient de véritables virtuoses dans ce genre. J'ai vu l'un d'eux, « travaillant » la fosse d'un moulin, plonger près d'une minute, puis remonter en me demandant quel poisson je désirais qu'il rapporte. Était-ce un brochet, une carpe ou une perche? Mon homme replongeait et reparaissait avec la pièce demandée. J'en ai connu un autre en Moselle qui, au plus fort de l'hiver, prenait des barbillons dans les sous-rives et revenait parfois pliant sous le poids de sa capture. »

M. Charles Marsillon, ingénieur des arts et manufactures, ajoute son témoignage à celui de M. Philipon. Et combien d'autres je pourrais invoquer, s'il en était besoin, ici ou ailleurs!

J'ai personnellement connu un de ces virtuoses. C'était à Annecy, en 1879, le soir de la Saint-Jean. Le matin, revenant d'une partie de pêche sur le lac, le maître d'armes du 30e de ligne me salua fort civilement du plus loin qu'il aperçut mon canot; puis, à peine débarqué : « Êtes-vous des nôtres, ce soir, avec le tambour-major, qui veut vous montrer sa manière de pêcher aux gorges du Fier? — Oui, certes, et avec grand plaisir », avais-je répondu, heureux de pressentir de l'inédit.

La canne d'un tambour-major n'ayant rien à faire avec mes habitudes journalières et mes goûts particuliers, ce n'est que par hasard qu'il m'avait été donné d'approcher l'ami du maître d'armes; un tout petit tambour-major, du reste, pas plus haut qu'un chasseur à pied, qui répondra, si vous voulez bien, au nom de guerre de Tournefol, puisque c'est un nom assez commun en Savoie, où d'ailleurs le bon sens n'a pas encore perdu ses droits.

Ah! où sont les beaux géants du règne de Louis-Philippe et du second Empire qui, précédés des sapeurs à tablier blanc et la hache sur l'épaule, eux brodés d'or sur toutes les coutures et coiffés d'un gigantesque bonnet à poil empanaché, faisaient sauter leur canne à des hauteurs vertigineuses, pour la recevoir du même geste tranquille et solennel, tandis que leur panache semblait vouloir menacer les cieux!

Mon ami Chauvelot, en revanche, était si long qu'il n'en finissait plus. A la leçon d'escrime des bleus, il fallait le voir se fendre à fond, en leur criant d'une voix de stentor : « Voilà comment on se fend sur le terrain... et dans l'armée française. » Qu'est-il devenu, ce vieux sergent aux moustaches féroces et d'un naturel plutôt timide dans les relations sociales? Je voudrais que cet hommage le rejoignît quelque part.

Ayant pris le chemin de fer jusqu'à Lovagny, nous fûmes bientôt rendus. Bien que sans doute vaguement gênés dans des effets civils, mes deux compagnons ouvraient allégrement la marche le long des sentiers abrupts conduisant aux gorges du Fier. « Vous allez voir! me disait à tout instant le brave Chauvelot d'un air capable en relevant ses moustaches de la dextre, vous allez voir! »

Et nous arrivâmes de l'autre côté des gorges, au lieu dit la mer de Rochers, où le Fier a creusé son lit entre des parois presque verticales. Déjà dépouillé au départ de tout insigne militaire, le tambour-major acheva de s'humaniser en revêtant le costume de nos premiers parents; après quoi, de l'œil, il se mit à sonder les creux du torrent qui, sous les

rayons du soleil couchant, somnolait presque, faisant à cet endroit un léger remous glauque et sibyllin.

Pendant ce temps, le maître d'armes sortait d'un panier une corde à nœuds.

« C'est votre ligne, cela, Chauvelot?

— Non, monsieur le lignard, sauf votre respect; simplement l'échelle par laquelle, sûr de moi, daignera remonter Tournefol; car vous devez vous apercevoir que, ici, ça manque de ponton, de débarcadère.

— En effet. Mais si le major descendait un peu plus bas, la berge est moins escarpée.

— Question de gymnastique; faut pas contrarier le major, qui est libre après tout de choisir son terrain et de se fendre à volonté. »

Le major fit la culbute et disparut dans le gouffre.

Au bout du sixième plongeon, Tournefol avait pris dix superbes truites, dont une retomba dans son élément. Le plongeur, à chaque fois, grimpait après la corde à nœuds que lui avait tendue Chauvelot, celui-ci renversant aussitôt son torse en arrière et en portant la jambe gauche en avant afin de mieux supporter le poids du corps mobile suspendu en bas. A de certains moments, on eût dit que Tournefol flottait dans l'espace.

Je n'en pouvais croire mes yeux, le vertige me prenait : j'avais peur. Encore aujourd'hui, songeant à cette pêche fantastique, je ne suis pas bien sûr d'en avoir été témoin. Mais vous, les anciens d'Annecy, et vous, gentes dames de l'auberge du Pont-Vert, qui fîtes fête aux truites de la Saint-Jean, si la Parque n'a pas coupé le fil de vos jours alors semés de roses, dites de quoi était capable le pêcheur Tournefol, tambour-major du 30e de ligne!...

Il est une autre manœuvre qui, étant donné un cours d'eau à fond inégal et extravasé, consiste à nager « en chien », de façon à soulever l'écume autour de soi en gagnant le large, pour revenir à son point de départ en décrivant des courbes graduées. Au moyen de cette savante manœuvre, le nageur chasse devant lui le poisson affolé, qui se blottit dans les herbes du bord, sous les pierres, dans les trous de la rive non profonde. C'est ce qu'on appelle « battre l'eau ».

Après cette baignade, notre homme n'a plus, comme on dit, qu'à se baisser pour en prendre.

Battre l'eau est un acte illicite au premier chef; mais le moyen d'empêcher les gens de nager en chien! Le garde-pêche, s'il se trouve là par hasard, ne peut pas savoir s'il s'agit d'un exercice natatoire ou d'un exploit de braconnage. Quant au poisson, une fois passée la peur, il paraît tout heureux d'être cueilli à la main, après avoir été préalablement chatouillé sous le ventre. Aucun doute à cet égard.

Autre souvenir, tout à fait personnel et familial, celui-là. Il y a quelque trente ans, sur les bords de l'Yerre Dunoise, rivière à truites dont le lecteur se rappellera peut-être le nom, j'avais pêché toute la matinée sans rien prendre, l'eau ayant été battue par une bande de pirates. « N'importe, me dit mon frère Alexis, puisque tu as amené la maman, nous mangerons du poisson ce soir. Viens! tu me tiendras les jambes. »

Cette fonction de teneur de jambes ne m'était pas étrangère; aussi n'eus-je qu'à suivre docilement le pêcheur, qui s'arrêta devant une sorte de ressaut de terrain, sous lequel la rivière faisait flèche. Après avoir relevé jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise, mon frère se coucha sur cette berge inclinée, la tête presque dans l'eau, puis de la main explora un assez long temps la houle.

« Tiens-moi bien, Émile, j'en tiens une belle », balbutia-t-il enfin comme dans un hoquet. Et il sortit la bête de son trou, lui aux trois quarts aveuglé par l'eau, pour recommencer un peu plus loin avec le même succès. Notre mère, de l'autre rive, assistait à ces ébats singuliers, y prenait joie, vu l'absence de tout danger pour les siens.

La méthode du plat ventre vous expose moins qu'une autre aux rhumatismes; car chacun sait que les rivières à truites, alimentées par des eaux de source, sont presque toujours glaciales.

Mais, en principe, à moins que l'on ne pratique cette pêche comme l'ex-tambour-major

du 30e de ligne, il faut battre l'eau, soit à la nage, comme on l'a vu ci-dessus, soit, avec un bâton à la main, en marchant de guingois dans le lit de la rivière. Le niveau d'icelle étant d'ordinaire assez bas, rien de plus aisé : on se chausse de sabots pour protéger la plante des pieds contre les verres cassés, débris de vaisselle, ronces naturelles ou artificielles, dont peut être semé ce chemin fluvial.

L'eau battue, on la fouille ; ce qui devient de plus en plus paradoxal, sans cesser d'être d'une rigoureuse exactitude. Remarquons, du reste, que la loutre ne procède pas autrement que le pêcheur à la main, ou plutôt que celui-ci a pris modèle sur celle-là, l'homme n'ayant rien inventé...

« Vous dites que... ?

— ... Bien avant l'homme, l'oiseau faisait son nid, et que sur les deux rives de la Bièvre il y avait des villages de castors, avec des rues tirées au cordeau.

— Vous nous en faites accroire, décidément.

— Non point... Dès qu'apparaît la civilisation, pressentant l'ennemi, le castor cesse de bâtir sa maison ou son château...

— ?

— Giraud de Barry, accompagnant Baudouin, archevêque de Cantorbury, en 1188, dit avoir vu des *castella* de castors dans le pays de Galles. Ce témoignage concorde avec celui un peu antérieur de Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, qui, dans son *Histoire des Croisades,* raconte que le castor, ne pouvant vivre longtemps sans tremper dans l'eau sa queue écailleuse, construit sa maison sur les rivières et y fait plusieurs étages, de façon à pouvoir monter ou descendre suivant la crue ou l'abaissement des eaux.

— Pourtant, sur le Rhône, où il existe encore, paraît-il, deux ou trois familles castoriennes, aucune trace d'habitation.

— Observation parfaitement exacte ; en tout cas, cet amphibie ne couche pas à la belle étoile. Il a su construire des galeries souterraines dont j'ai sous les yeux un très curieux schéma dessiné par M. Savoye, propriétaire du domaine de Maguelonne, en Camargue.

— Et puis ?

— La Bièvre a pris son nom du castor *fiber* des naturalistes, *bever* en celto-breton, *biber* en vieux tudesque. Presque partout, vous voyez, le nom latin. Comme surnom de localités, nous avons d'autres Bièvres, puis des Beuvrons, des Beuvronnes, et nous avons eu Bibracte, aujourd'hui Autun, ville principale des Éduens.

— Et, en ces temps-là, le *bibrac* se laissait-il cueillir à la main ?

— Jamais. Pas si bête !

— Et la loutre ?

— C'est vous, cher monsieur, qui voulez rire. »

Revenons à notre point de départ au sujet de cet ichtyophage, faussement apparenté avec le prince des végétariens.

J'ai dit : l'homme ne procède pas autrement que la loutre. En effet, elle se trémousse d'abord comme le diable dans un bénitier ; puis, quand elle juge le moment venu, se coulant dans l'ombre, elle choisit les plus belles pièces et, après leur avoir préalablement donné le coup de grâce, les va serrer dans son garde-manger, sauf à s'ouvrir l'appétit d'un fretin quelconque entre temps.

Quoique n'étant point sotte et armée pour la défense, du fait de ses épines dorsales, la perche est, de tous les poissons, le plus facile à prendre aux caresses ; sa rugosité même est un atout de plus dans la main du pêcheur, et elle a tant de confiance qu'on peut impunément la « bercer » sans qu'elle cherche à vous fausser compagnie. Bercer est bien le terme propre, d'autant que vouloir violenter cette espèce serait imprudent.

Le brochet, lui aussi, se laisse approcher, mais il glisse entre les doigts. Outre cela, les lui fourrer dans les branchies est chose dangereuse, celles-ci étant protégées par de petites dents très acérées, sans compter les sept cents dont sa gueule est armée.

Et l'anguille ? Quelqu'un dont la parole n'est point suspecte, m'a assuré en avoir vu prendre, la main étant gantée de coton. Il se

peut; encore sera-ce en eau tarie, par surprise, et en la saisissant d'autorité; car, avec elle, il ne faut pas essayer de profiter de l'ouverture de l'opercule pour l'appréhender aux ouïes, cette ouverture étant restreinte, c'est-à-dire proportionnée à la grosseur de la tête. Et il faut compter avec sa queue, cette terrible queue d'anguille qui s'enracine n'importe après quoi, et d'une résistance à nulle autre pareille !

Quant au chevesne et à la vandoise, dont pourtant la sauvagerie est notoire, ils n'échappent pas à la règle générale. Ils sont également bêtes; pourvu que leur chair soit bonne, ne leur en veuillons pas trop. Mais c'est un axiome courant que « tant vaut l'eau, tant vaut le poisson ». Ici, par exemple, la truite est saumonée; là, non. Cependant, les rivières voisinent; question d'habitat.

On risque parfois, en fouillant les houles, d'être mordu par un rat d'eau, ou de sentir une couleuvre s'enrouler autour de votre poignet : simples incidents.

Une objection à présent, qu'on m'a souvent faite à propos de la pêche à la main dans les petites rivières, c'est que celles-ci peuvent être dépeuplées du jour au lendemain, surtout lorsque se produit la baisse des eaux. J'en tombe d'accord; mais il faut bien se dire que le poisson ne saurait échapper à sa destinée, et qu'il vaut mieux, somme toute, que ce poisson soit pris à la main que brutalisé par la dynamite ou empoisonné par une drogue quelconque.

Par ailleurs, le plongeur mis en cause, nous répondrons ceci : loyale étant la capture, l'espèce symbolique du court-bouillon aurait mauvaise grâce à y trouver à reprendre. En effet, on ne se jette pas dans un gouffre du Fier pour y pêcher une ablette; pas plus, j'imagine, que les pêcheurs cinghalais ne se laissent descendre, une lourde pierre à chaque pied, au fond de l'océan Indien, pour en rapporter un hippocampe.

EMILE MAISON.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE VIII

Ce matin-là, Pierre Marcenay quitta le maire de Thouars bien soucieux, presque découragé.

Depuis quinze jours il battait la contrée, interrogeant ceux que lui amenait la note publiée dans les journaux, — des curieux plutôt que des gens informés — se rendant d'une extrémité à l'autre du canton, sur la foi de l'indication la plus vague.

Le vieux palefrenier de l'hôtel, le seul à même de se rappeler cette aventure lointaine, était mort l'année précédente; morts aussi, le docteur Cousin, celui qui avait donné des soins à l'inconnu, et le cantonnier qui avait dû transporter les bagages de l'émigrant.

Pour le conducteur à la jambe cassée, personne ne se souvenait de lui.

Pierre avait l'impression que, plus il s'efforçait d'atteindre la vérité, plus elle reculait, s'enfonçait dans l'ombre... semblant vouloir le forcer au seul parti qu'il se refusait à prendre.

Il s'était dit ceci, et maintes fois :

« En constatant que son portefeuille renfermait huit mille francs au lieu de quatre-vingts, cet étranger a dû porter plainte sur les lieux mêmes et sans retard. A qui? A la gendarmerie... au juge de paix... Mais ces fonctionnaires ne gardent pas la direction des affaires de ce genre; tout de suite, ils informent le parquet. C'est lui qui dirige l'enquête, centralise et conserve les documents. C'est là, c'est au greffe du tribunal de Bressuire qu'il me faudra m'adresser en désespoir de cause. »

Oui... mais seulement en désespoir de cause .. Car... forte de son droit, la justice voudrait savoir pourquoi Pierre Marcenay se mettait en quête d'un individu dont personne ne s'était soucié en l'espace de vingt-cinq ans.

Comment expliquer cette sollicitude? Que répondre? Si, avant d'accorder l'autorisation de consulter les archives du greffe, un magistrat voulait apprendre quel intérêt avait à ces recherches celui dont la plainte dormait dans les cartons, « classée » depuis un quart de siècle?

Discrètement, se contenterait-il, ainsi que l'avait fait le maire de Thouars, de cette raison, suffisante, mais évasive dans sa forme : « Une communication importante et heureuse... »? Non : Pierre le pressentait.

Interrogé par un juge accoutumé à scruter les consciences, il se verrait acculé à un mensonge ou à un aveu. Le mensonge, il se savait incapable de l'imaginer assez habile : sa nature y était trop réfractaire.

Reculerait-il devant l'aveu!... Non, certes! Tout! même cette humiliation, plutôt que de garder au détriment d'un autre cette fortune. Mais à la dernière extrémité seulement, et quand il aurait perdu l'espoir de parvenir au but par une autre voie : il ne s'y résoudrait pas avant!

Cette voie, il est vrai, il ne l'entrevoyait point. Aucun fil conducteur, pas un indice. De quel côté chercher? il ne savait plus, comptant peu sur les découvertes qu'on pourrait faire à Bressuire, en dehors de la démarche au greffe, tant redoutée.

En effet, avec les diligences, le registre des voyageurs avait dû disparaître. Dès lors, que restait-il comme point de repère?

Le docteur Cousin avait dû parler de l'accident autour de lui, sur le moment; peut-être à ses amis, peut-être dans ses tournées de visites, pour occuper l'esprit de ses clients d'autres choses que de leurs propres maux.

Mais vingt-trois ans s'étaient écoulés depuis que le vieux médecin de Saint-Varent avait quitté ce monde. Survivait-il dans le souvenir de quelques-uns? Et quand même!... A quel titre fût restée dans la mémoire des gens cette aventure banale?

« Si encore j'avais Fochard pour me piloter, murmura Pierre, lui qui connaît tout le monde là-bas! »

Il traversait alors une rue fort passante aboutissant à la place où se tenait la foire dont c'était précisément le jour.

A chaque instant, il se sentait frôlé par les grandes ailes flottantes des hauts coeffages vendéens, heurté brutalement par les paniers alourdis des ménagères. Les camelots lui criaient aux oreilles les journaux du matin; les gens en voiture invectivaient les piétons trop lents à se garer : c'était un vacarme à ne pas s'entendre.

Pierre y demeurait aussi indifférent qu'étranger. Il se laissait frôler, heurter, assourdir, sans interrompre ses recherches dans un carnet où il se croyait assuré d'avoir inscrit, en quittant Dôle, avec leur adresse, la date à laquelle ceux de ses amis qui ne rengageaient pas auraient terminé leur temps de service.

Une exclamation de dépit lui échappa, lorsqu'il eut mis la main sur la page annotée : Omer Fochard devait être chez lui depuis le 15 janvier!

Courir les grands chemins tout seul par ce temps triste, dans ce pays inconnu, alors qu'il lui eût été loisible d'avoir un compagnon aussi gai qu'avisé? Pierre ne s'en consolait pas.

Il se promit de se rendre à Saint-Varent le jour même. Le temps d'envoyer une dépêche à Omer, afin d'annoncer sa visite, et il partait.

Au moment où il en décida ainsi, le jeune homme était parvenu à deux pas de son hôtel. Distraitement, sans songer à s'assurer d'un coup d'œil que le passage était libre, il quitta le trottoir et s'engagea sous la voûte. En sens inverse, une voiture franchissait le porche à une allure un peu trop vive. Un des brancards heurta légèrement Marcenay, qui ne s'était point rangé assez vite.

« Oh là! oh!... » cria le conducteur, tirant sur les rênes, afin d'obliger son cheval à reculer.

Puis, à Marcenay :

« S'il était survenu un accident, monsieur,

ce n'eût pas été tout à fait de ma faute. Vous avez tourné si court que je ne vous voyais point venir. Vous n'avez pas de mal?

— Rien, non, rien du tout, merci », répondit Pierre en soulevant son chapeau.

Mais il avait regardé son interlocuteur tandis que s'échangeaient entre eux ces quelques mots.

Ce visage aux traits massifs, ce profil romain, supporté par cette encolure puissante, cette carrure de géant, c'était Omer avec vingt et quelques années de plus!

Dans toute autre partie de la France, Pierre aurait constaté qu'il est des ressemblances étonnantes, et il eût passé. Mais si proche du pays natal de Fochard, immédiatement, la pensée lui vint qu'il devait avoir en face de lui le père de son camarade.

Souriant, presque affirmatif, il prononça :

« Ce serait à M. Fochard, de Saint-Varent, que j'aurais l'honneur de parler, je n'en serais pas surpris. »

Déjà prêt à se remettre en marche, le voyageur ainsi interpellé retint son cheval.

« Vous ne vous trompez pas, monsieur », répondit-il, dévisageant à son tour le jeune homme.

Cet examen dura moins de dix secondes. Vivement, il noua les guides, mit pied à terre, et secouant les mains de Pierre à les lui détacher des bras :

« Vous êtes M. Marcenay, pas vrai? Ah! vous m'avez reconnu à ma ressemblance avec mon fils : moi, je vous reconnais à votre ressemblance avec votre photographie. Je vous ai tous, les camarades du gars, dans le groupe qu'il nous a laissé l'an dernier; il n'est pas de jour qu'on n'y jette un coup d'œil : c'est bien vous, n'est-ce pas, le Bourguignon? »

Pierre n'eut que le temps de répondre par un signe de tête affirmatif.

« Je voudrais qu'ils soient tous avec vous, les autres, reprit M. Fochard. Omer rentre mardi.

— Comment! il n'est pas là encore?

— Il pourrait y être depuis une quinzaine, guère moins, mais il a profité de la faculté qu'on leur laisse de revenir en feuille de route par le chemin des écoliers. Il en a fait des kilomètres! Sans compter une petite halte à Paris. Enfin, il revient demain : ce n'est pas trop tôt! Ses sœurs l'attendent pour s'accorder[1]. On prépare une vraie noce à la maison. Je vous enlève, vous savez. Rien ne vous retient ici? Vous voyagez pour le plaisir? Oui, poursuivit l'excellent homme, continuant de faire les demandes et les réponses; alors, en route! De toutes les surprises qu'on ménage à Omer, vous serez la meilleure, sans contredit. Va-t-il être content de vous voir! Et nous tous, donc! A force de regarder le portrait des gens on se figure les avoir toujours connus. Et puis Omer nous a tant parlé de vous! »

Pierre accepta, touché d'une cordialité si chaude.

Le temps de faire sa malle, d'écrire à son obligeant cicerone, pour lui annoncer son départ et lui donner sa nouvelle adresse, et il prenait place dans la carriole encombrée de paquets, à côté de Césaire Fochard rayonnant.

Un quart d'heure après son arrivée, sa présence était connue de tout le pays; une petite bourgade à l'aspect misérable, bordant une route en pente, et à laquelle la rivière qui lui fait une ceinture et le doux paysage vallonné qui l'encadre, donnent seuls un peu de charme.

On installa Pierre dans la chambre d'honneur; celle qu'avait occupée une fois le vieux marquis de La Rochejaquelein, et qui ne s'ouvrait que pour les amis ou les clients de marque.

Car Césaire Fochard était aubergiste en même temps que propriétaire-cultivateur.

Les jours de foire ou « d'assemblée », il prenait le tablier blanc et cuisinait pour sa nombreuse clientèle les mets du pays. Il y excellait, affirmait-on. Sa réputation dépassait même les limites de l'arrondissement, et, parfois, au temps de la chasse, il lui survenait de loin des hôtes qui établissaient chez lui leur quartier général, et rentraient chaque soir souper et prendre gîte.

Le reste du temps, il labourait, semait, ré-

1. Se fiancer.

coltait dans ses propres champs; car il était « calé », le père Fochard. Omer trouverait, prête à lui être mise en main, comme compensation à la dot de ses sœurs, une jolie « borderie » pouvant tenir huit vaches : de quoi l'occuper et lui permettre de s'établir avantageusement lorsque le cœur lui en dirait.

Ces détails, c'est Mme Fochard, une forte matrone, très belle sous son haut coeffage, qui les donnait à l'ami de son fils.

Ils étaient restés à causer tous les deux, auprès de la table encore chargée des reliefs du déjeuner, tandis que le maître de céans et ses deux filles, retirés dans le fournil, s'occupaient à cuire les pâtés et les tartes destinés au repas des accordailles.

« Excusez mon mari s'il vous fausse compagnie un moment, reprit Mme Fochard, il a tant d'ouvrage! C'est sa passion, voyez-vous, de cuisiner. Il est plus fier de sa réputation de chef que de son bétail, qui cependant lui fait honneur. »

Et, d'un ton mystérieux, à voix plus basse :

« Ce soir, on plantera deux « mais[1] » en l'honneur de mes filles. Ce n'est plus l'usage chez vous?

— Non, madame; je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est drôle qu'il y ait des pays où ça se perde. On garde toutes les vieilles coutumes, par ici. C'est comme le coeffage : on montrerait au doigt celle qui s'aviserait de le quitter. Vous verrez aux accordailles de mes filles... »

Elle s'interrompit pour regarder Pierre et lui sourire en disant :

« Quel honneur pour nous, monsieur, que vous y assistiez; vous verrez des fermières qui auront sur la tête pour des centaines de francs de dentelles; vous pensez qu'elles pourraient bien prendre le chapeau : elles n'ont garde! Ni vous non plus, n'est-ce pas, mademoiselle, ajouta la matrone après être allée ouvrir la porte à une personne qu'elle voyait venir; n'est-ce pas que, pour rien au monde, vous ne renonceriez à votre coeffage? »

Et, sans attendre une réponse dont elle était certaine :

« Nous parlions avec M. Marcenay, un ami du garçon, qui sera aux accordailles, ma chère, fit-elle en redressant sa haute taille, nous parlions des vieilles coutumes. Vous pouvez questionner là-dessus Mlle Brigitte Lorin : elle connaît tous nos usages, monsieur Marcenay. Si on est embarrassé pour faire les choses comme ça se doit, on n'a qu'à s'adresser à elle; on est renseigné vite et bien. Au fait! Qu'est-ce qu'elle ne sait pas! Je ne connais point de mémoire pareille à la sienne. Demandez-lui le prix du beurre à telle foire d'il y a vingt ans, elle vous le dira sans se tromper d'un centime. C'est la marraine de ma fille aînée et notre ancienne directrice de poste. Elle en a vu passer, du monde, à son guichet!

— Dame! en trente-cinq ans, on a le temps d'en voir! » observa Mlle Brigitte.

Puis, s'adressant à Pierre :

« Vous n'étiez pas encore venu au pays, monsieur?

— Non, mademoiselle; je ne connaissais pas cette partie de la France.

— Vous choisissez une vilaine saison pour votre première visite; bien qu'en Vendée il ne fasse jamais très froid.

— Au vrai, je ne l'ai pas choisie, répondit Pierre. Je suis chargé d'une mission dont j'ai bien peur de me très mal tirer, si j'en juge par le début. Tout le monde n'est pas doué d'une mémoire comme la vôtre, mademoiselle. Il ne s'est rencontré jusqu'ici personne se souvenant de ce que je désire apprendre.

— Dame! si ceux que vous avez interrogés ne le savaient point...

— Le fait s'est passé dans le pays : il y a, il est vrai, vingt-cinq ans... Je recherche quelqu'un qui a été victime d'un accident de voiture.

— Vous connaissez son nom?

— Ni son nom, ni son point de départ. Où se rendait-il? Je n'en suis pas davantage informé : vous le voyez, mesdames, le problème est ardu... Je donnerais beaucoup pour réussir. Le principal intéressé ne pouvant absolument plus faire ces démarches lui-

1. Jeune arbre vert qu'on orne de rubans ou de fleurs, selon la saison.

même, j'ai dû m'en charger ; je voudrais bien m'en tirer à mon honneur. »

Les deux femmes étaient parties à rire, en écoutant Pierre parler d'accident de voiture comme d'un point de repère : rien de plus commun en ce pays, où chaque fermier possédait un cheval et ne manquait ni foire ni marché à cinq lieues à la ronde.

« Mais on les compte par centaines, les accidents de voiture, s'exclama Mme Fochard. Pas de semaine où il n'en survienne ici ou là. Les cerveaux s'échauffent, on n'y voit pas bien clair, le soir, pour retourner chez soi, et... dame !... à un tournant, voilà l'équipage dans le fossé ! La chose s'est passée ainsi pas plus tard qu'avant-hier.

— L'accident dont je veux parler est survenu à une diligence, à l'entrée de Thouars, et il a eu des suites assez tragiques : le conducteur s'est cassé la jambe, et un voyageur de l'impériale, celui-là même dont je m'efforce de découvrir les traces, a dû être fortement endommagé, car en tombant il s'est évanoui. »



Mlle Brigitte souriait. Dans ses petits yeux noirs, bridés d'un réseau de rides, brillait le triomphe d'une vanité sûre d'elle. Ce qu'allait révéler la vieille fille confirmerait si à point l'éloge fait de sa mémoire, qu'elle se réjouissait par avance de l'ébahissement de Marcenay.

Frappé de ce changement de physionomie, celui-ci considérait l'ancienne directrice de poste avec perplexité.

Tenait-il enfin une piste sérieuse ? Savait-elle quelque chose ? Ou bien allait-il, une fois de plus, tomber sur un de ces racontars sans valeur, comme il en avait tant entendu cette dernière quinzaine ?

Mlle Brigitte paraissait se recueillir.

Après une ou deux minutes de silence, jugeant la curiosité de Pierre à son paroxysme, et sa coquetterie de conteuse assurée d'un succès d'attention comme elle les aimait, — qui n'a pas ses petites faiblesses ? — Mlle Brigitte se décida enfin à prononcer :

« Vous avez raison, monsieur, en affirmant que cet accident-là ne ressemble point aux autres ; mais vous ignorez encore par quoi il en diffère surtout. Il n'est pas besoin de posséder une mémoire rare pour en garder le souvenir. J'ai pu être mieux renseignée que la plupart, il est vrai, ayant connu sur-le-champ tous les détails de l'aventure. Mon père était à ce moment-là très malade ; le médecin venait chaque jour. Il sortait de la maison,

quand il a pris la voiture à la butte de Moulière, le 7 juillet 1863. »

Pierre eut un geste de surprise.

« C'est bien cela, murmura-t-il.

— Oh ! reprit avec une modestie feinte la vieille demoiselle, qui exultait, je n'ai pas grand mérite à me rappeler cette date. C'est celle où, pour la première fois depuis trente-neuf jours qu'il gardait le lit, mon pauvre père a pu manger un œuf à la coque.

— Eh bien, monsieur Marcenay, fit Mme Fochard, avais-je exagéré ?

— Mademoiselle possède, en effet, une mémoire remarquable.

— Le docteur Cousin n'a point eu de mal, reprit Mlle Brigitte, mais le voyageur évanoui...

— Vous savez comment il se nommait, interrompit Pierre, incapable de dominer son impatience.

— Ah ! pour cela non, monsieur ; ni moi, ni personne.

— Il est mort sans avoir pu parler?

— On aurait visité ses papiers, su d'où il venait... Mort?... Ah bien oui ! Sorti de son évanouissement, il est tombé aussitôt dans un état de somnolence qui donnait à craindre une congestion cérébrale. On lui pose des sinapismes : pas de résultat. On le saigne : rien... Le docteur Cousin fait appeler un confrère. Mais, tandis qu'ils délibéraient, notre homme se réveille, s'informe de ce qui lui est survenu, demande une voiture attelée des deux meilleurs chevaux de l'écurie et part sans seulement écouter les recommandations des médecins. Tous ces retards obligèrent le docteur Cousin à coucher à Thouars. Le lendemain, il rencontre le cocher qui avait mené son malade, et s'informe comment celui-ci a supporté le voyage. « Ma foi, monsieur, répond le conducteur, je n'ai pas eu le loisir de l'interroger là-dessus. Si je faisais mine de ralentir, il frappait à la vitre en me criant de me dépêcher : il payait bien ; je poussais mes bêtes. Tout ce que je peux vous en dire, c'est qu'il n'est descendu de ma voiture, à Montreuil-Bellay, que pour sauter dans une autre qui, sur son ordre, est partie à fond de train. »

— Et puis ? fit Pierre.

— Et puis, c'est tout, monsieur. On ne l'a jamais revu.

— Étrange... étrange... murmura le jeune homme, qui, à part lui, songeait : « Le malheureux devait avoir une raison impérieuse d'arriver à heure fixe. On ne voyage pas avec quatre-vingt mille francs dans sa poche sans nécessité. Qu'est-il advenu lorsqu'il en a compté huit? De quoi le rendre fou ! »

— Vous n'êtes guère plus avancé que devant, n'est-ce pas? observa Mme Fochard, qui attribuait le silence de Marcenay à la déception causée par ces renseignements incomplets.

— Pardon, madame, je sais que celui à qui je m'intéresse a survécu à l'accident, ce que j'ignorais encore. Je sais, de plus, qu'il a poursuivi sa route dans la direction de Saumur. »

Et à Mlle Brigitte :

« Vous êtes sûre que ce sont là tous les détails donnés par le docteur Cousin, mademoiselle?

— Absolument sûre. Mais... attendez donc ! Depuis, on en a parlé une fois devant moi, de cette histoire. »

Elle se recueillit, le menton dans sa main, ses petits yeux à peine entr'ouverts : cela dura une minute. Après quoi, se redressant et regardant Pierre, elle articula :

« Il y a dix ans. C'était un jour de foire ; j'étais sur la place où se tiennent les marchands, voulant faire ma provision de châtaignes. A côté de moi, deux personnes causaient ensemble ; un homme et une femme : des vieux. L'homme, c'était Zéphirin Rabert, vous savez, madame Fochard, celui qui est mort d'une fièvre typhoïde l'an dernier ; il habitait Glenay. La femme, je ne la connaissais pas. Ils avaient acheté des marrons « frigolés[1] » et ils les mangeaient tout en parlant.

— Ce qu'ils disaient, vous ne l'avez point oublié? interrogea Pierre que ces menus détails énervaient un peu.

— Non, n'ayez crainte. Zéphirin Rabert avait aidé à relever le cheval, le jour de l'accident. Pour la femme, elle prétendait savoir un tas de choses ; mais son voisin, qui était

1. Rôtis.

curieux de se renseigner, je le voyais bien, — c'est même ce qui me faisait prêter attention à leur entretien, — son voisin avait peine à lui arracher les paroles. C'étaient des « oui », des « non », guère plus. Quand elle s'est aperçue que j'écoutais, elle a déclaré : « Vous ne me ferez point causer, Zéphirin. Les affaires dont la justice s'est mêlée, j'ai ouï dire par défunt mon père qu'il en cuisait toujours d'en souffler mot. Elle nous a fait assez d'ennuis à tous, avec cette histoire, dans le temps, la justice ! »

Pierre eut un geste consterné.

La justice ! Ah ! il avait bien pressenti qu'elle avait dû être informée et agir. Elle n'avait pu découvrir le coupable... A qui l'idée fût-elle venue d'une substitution ? Ayant quitté le bazar le premier, le plaignant ignorait qu'un autre, parmi les voyageurs de la patache, possédât un portefeuille pareil au sien. Et les soupçons s'étaient portés sur les gens de service. Pauvres diables ! Ce sont toujours les miséreux qu'on est tenté d'accuser...

A tout prix, il lui fallait retrouver cette femme, la décider à parler, fût-ce en la payant. En somme, ce ne serait qu'une dette acquittée : la compensation des ennuis soufferts autrefois.

Il demanda à Mlle Brigitte :

« Vous la reconnaîtriez, mademoiselle, cette personne ?

— Pour ça, oui ; aisément même ! Elle est bossue. Mais ce n'est pas quelqu'un de la paroisse, ni du canton. Je la croirais plutôt native des environs d'Airvault ; elle porte le coeffage sans mentonnière, comme c'est la coutume par là-bas.

— Ne vous tracassez point, monsieur Marcenay, Omer vous la trouvera ; c'est rare, chez nous, les infirmes, dit Mme Fochard, redressant sa taille que le corset n'avait jamais déformée, et qui s'élevait droite comme un peuplier. Vous irez ensemble dire bonjour aux uns, aux autres ; à force, vous finirez par « geindre[1] » cette bossue : le plus dur, ce sera de la faire parler... »

Cette longue digression avait rejeté au second plan le motif qui amenait Mlle Brigitte ; mais il était de trop grande importance pour qu'elle le perdît de vue.

Le chapitre de l'accident épuisé, elle y revint sans transition :

« J'étais montée vous consulter à propos du gâteau, annonça-t-elle. J'ai pensé à m'entendre avec la marraine de Joséphine, afin que nous le donnions à nous deux. Qu'en dites-vous, ma chère ? »

Pierre écoutait, passablement étonné. Quel gâteau était-ce donc, qu'il fallût se mettre à deux pour l'offrir ?

L'idée lui vint de se substituer aux marraines des jeunes filles ; il en sollicita l'autorisation.

Mme Fochard fit des cérémonies avant d'accepter. Mais, pouvoir annoncer que « l'ami du garçon » avait donné « à lui tout seul » le gâteau des accordailles flattait singulièrement son amour-propre. On verrait qu'ils étaient « cossus », les camarades de régiment d'Omer !

La voyant opiner du haut de son coeffage, Mlle Brigitte acquiesça, elle aussi.

Toutefois, elle crut devoir recommander au jeune homme :

« N'allez pas faire de folies ! choisir un des grands moules ! Ceux-là, on les réserve pour le jour des noces. Tenez ! je crois prudent de vous accompagner.

— Permettez que je décline cette offre obligeante, fit Pierre en riant. Je prétends me tirer d'affaire sans aide. Où se commande le gâteau traditionnel ?

— Chez notre boulanger. Il possède un four de dimensions à cet usage. Pour la recette, elle n'a varié ni d'un œuf, ni d'une once d'amandes depuis des siècles. Ah ! monsieur Marcenay, on peut dire que nous y tenons, nous, à nos coutumes ! Nous en sommes fiers ; et il y a de quoi, dame ! Ça prouve que nous ne sommes pas d'aujourd'hui, comme ces villes qui se bâtissent, dit-on, en Amérique, le temps d'aller à Niort et d'en revenir... »

Deux ou trois jours plus tard, écrivant à l'oncle Charlot, après lui avoir appris quelle rencontre providentielle l'avait mis sur les

1. Atteindre.

traces de l'inconnu, Pierre contait ainsi les réjouissances qui venaient d'avoir lieu :

« La fête des accordailles a été on ne peut plus joyeuse. Je me croyais presque en Bourgogne, tant on a trinqué et bu au bonheur des futurs époux.

« Les très vieux grands-parents étaient là, malgré leur âge. Ils occupaient la place d'honneur, et, avant de se retirer, ils ont patriarcalement béni leurs petites-filles et les deux beaux gars qui vont devenir leurs maris.

« Oncle Charlot, faites lire ces détails à Mlle Lavaur : en Vendée, on plante le « mai ». Il y en avait deux superbes, tout enrubannés, sous les fenêtres des « accordées », des jumelles de vingt ans, charmantes.

« La tradition veut aussi qu'en place du surtout fleuri, le milieu de la table soit occupé par un gâteau spécial fabriqué au village. Ni fiançailles ni noces sans ledit gâteau ; une pâte sèche où il entre nombre de choses exquises, mais qui n'est point tant remarquable par sa qualité que par ses proportions.

« C'est moi qui ai obtenu la faveur de l'offrir. J'ai demandé ce qui se faisait de plus grand ; mais j'avoue avoir été ébahi, lorsque le boulanger m'a mis en présence du moule : un récipient d'une aune de diamètre !

« Eh bien, grâce au « branle », il n'en est pas resté une bribe de mon gâteau d'une aune.

« Le branle... encore une coutume de ce pays gardien des vieux usages. C'est une ronde à laquelle prend part toute la jeunesse, filles et garçons. Elle se forme à l'extrémité du village, tout en haut. A mesure que les premiers avancent, ils appellent les autres. La chaîne s'ouvre, se referme, et, toujours tournant et chantant, descend jusqu'au pont dont les trois arches relient le village à la route.

« Nous étions à table quand le branle a passé. Omer m'a fait un signe : « Allons-y ! » J'ai dit oui, pas fâché de cette interruption dans le repas ; on nous avait déjà servi douze ou quinze plats ; il en arrivait toujours !...

« Les fiancés et tous les jeunes ont suivi, et nous voilà entrés dans la ronde.

« En remontant, nous avons été reçus par les gens graves, groupés devant la maison. Mon gâteau d'une aune était devenu un amoncellement de tranches : un baril de vin blanc le flanquait ! Quelle « ribasse [1] », comme on dit chez nous.

« Cela m'a remis un peu de bleu dans les idées, toutes ces amusantes et jolies coutumes.

« Quand serai-je venu à bout de ma tâche ; quand pourrai-je reprendre mes rêves de vie paisible, mon bon oncle Charlot ?... Qu'il me tarde !...

« J'ai dit à Omer ce qu'il m'était possible de lui confier ; il m'est tout acquis et m'a promis son concours aussi longtemps que j'en aurais besoin, soit ici, soit ailleurs.

« Nous entrons, demain, en chasse de la bossue ; j'espère que ma prochaine lettre vous portera des nouvelles décisives.

« Que Greg m'écrive un peu ce que vous devenez. Ma tante est d'un laconisme, en dehors de sa santé ! Qu'il me parle de vous tous, de nos bonnes voisines, longuement, et qu'il vous embrasse pour moi, le cher gamin. »

Ainsi que l'annonçait Pierre à son oncle, Omer et lui se mirent en route sans tarder. Chaque jour ils faisaient en voiture quelques visites aux environs.

Il était convenu entre eux que Fochard prendrait seul la parole pour s'informer de la vieille femme.

« Vois-tu, mon cher, avait expliqué le Vendéen à son ami, la méfiance a le sommeil léger, chez nous, et, une fois éveillée, elle ne se rendort plus. C'est ainsi depuis « les grandes guerres », comme les vieux désignent la chouannerie. Nous touchons au Bocage, ne l'oublie point. On a tant vécu en crainte des soldats, de la justice, des voisins, de tout ! à cette époque-là, que c'est passé dans le sang. Laisse-moi donc manœuvrer, on ne se méfiera pas de moi ; à toi, on ne dirait rien. »

Sous son apparence un peu lourde, il avait beaucoup de finesse, Omer Fochard. Pierre se divertissait à le voir amener de loin, par des détours d'un imprévu comique, la remarque qu'il s'arrangeait toujours pour lancer avant de quitter une maison :

1. Nom que les vignerons donnent au goûter de l'après-midi en Bourgogne.

« Tiens ! il y a du changement : vous n'avez plus la bossue ?

— Eh ! mon gars ! je n'ai jamais eu de bossue pour servante », avait été jusqu'ici la réponse.

Omer n'insistait pas, se bornant à dire :

« Ah ! j'avais cru ; c'est ailleurs que je l'aurai vue. »

Il se tenait pour assuré que le renseignement viendrait de lui-même s'ajuster à sa question un jour ou l'autre.

Et, de fait, il en advint ainsi vers la fin de la semaine.

A son inévitable observation sur le changement de personnel, une repasseuse à la journée, appelée par son état à aller de maison en maison, se mêla à l'entretien pour dire :

« Vous confondez, monsieur ; c'est chez Corentin Barmont, le fermier de Biard, que vous avez dû la voir : elle y est placée depuis déjà douze ans. On l'y garde par charité, la pauvre ! Elle s'est déboîté la hanche et n'est bonne qu'à rester assise au coin du feu à filer au fuseau.

— Tiens ! c'est chez Barmont que je l'ai rencontrée : possible », fit Omer indifférent.

Et il parla d'autre chose.

« Nous irons demain à Biard, n'est-ce pas ? dit Pierre sitôt remonté en voiture.

— Naturellement. Garde-toi de souffler mot, par exemple !

— Sois tranquille. »

Ce soir-là, en rentrant, Marcenay trouva une lettre qui l'ennuya fort. Elle était de Mme Saujon et ne répondait en rien à la sienne. Cette dernière se serait-elle égarée, ou bien l'oncle Charlot avait-il jugé bon de ne point communiquer à sa femme les nouvelles reçues de Pierre ?

Caroline se plaignait de tout et de tous : personne ne la contentait plus. Elle parlait à mots couverts de grosses disputes avec bonne maman, la déclarant intolérable.

Pas un mot de Gaby ! Pour Greg, il avait dû se rendre coupable de quelque impertinence, car elle déclarait avoir été sur le point de le battre.

Les deux dernières pages étaient consacrées à sa précieuse santé, bien chancelante, affirmait-elle.

« Qu'a pu faire ou dire ce petit animal de Greg ? » se demanda Pierre, sérieusement contrarié.

Les dispositions du bonhomme à l'égard de « la vieille dame » n'étaient pas pour le rassurer. Il le croyait fort capable de s'être oublié jusqu'à lui répondre sans déférence.

C'en était assez pour provoquer le courroux de Caroline, courroux facilement excitable, son neveu en avait fait l'expérience à ses dépens, jadis.

Était-ce tout ? Greg ne devait-il être réprimandé que pour un manque de politesse ? Pierre le supposait. Il ne se promit pas moins de le rappeler vertement à son devoir.

Son absence pouvait se prolonger ; il n'entendait pas que le gamin la mît à profit pour s'insurger contre la domination un peu rude, mais légitime, somme toute, de la maîtresse du lieu.

Avant de se coucher, il chapitra petit Greg quatre pages durant, et lui traça, sur un ton à dessein sévère, une ligne de conduite, dont il lui interdit de s'écarter.

Cette lettre partie, Marcenay se sentit plus tranquille. Jamais encore il n'avait grondé l'enfant ; sa semonce ne saurait manquer d'avoir un effet durable ; sa tante n'aurait sans doute pas à lui porter de nouvelles plaintes.

Cet incident réglé, le jeune homme s'efforça d'en détourner son esprit. A quoi bon se tracasser de choses auxquelles il ne pouvait rien de plus ! D'assez graves soucis l'absorbaient. Que sortirait-il de la visite du lendemain ? Voilà ce qui le tourmentait et l'empêchait de s'endormir ; cela et puis une ou deux phrases de la lettre de sa tante à propos de bonne maman... et puis aussi son silence, un silence qu'il jugeait prémédité au sujet de Gabrielle...

Le lendemain, dès après le déjeuner, Omer attela Boulotte. On visiterait en passant le château de Biard, souvent inhabité depuis la mort du vieux baron, et on irait dire bonjour au fermier sans avoir l'air d'être venu exprès.

Ce programme s'exécuta, à cette différence que Barmont, ayant croisé les jeunes gens

dans l'avenue, ce fut lui qui les promena par les antiques salles du castel, et les amena chez lui, les prévenant qu'il ne les laisserait point repartir avant dîner.

Ils se firent prier, se prétendirent attendus, afin de donner l'apparence de l'imprévu à cet arrangement; puis, en fin de compte, ils acceptèrent.

Car... la bossue était au coin de la cheminée, son fuseau à la main, silencieuse et raide, comme le chevalier en fer forgé qui se dressait devant l'âtre supporté par le chenet unique, mais ne perdant ni un mot ni un geste des deux visiteurs.

Tandis que la fermière, sa servante et ses filles s'occupaient à préparer le repas, les hommes, assis autour du feu de la cuisine, causaient.

Omer, après un moment, se mit à parler voyages : c'était de circonstance, puisqu'il rentrait depuis peu.

Et, à ce propos, il raconta un fait dont il avait été témoin : une vache, ayant sauté d'un pré sur la ligne du chemin de fer, s'était fait écraser par un train qui lui-même avait failli dérailler.

Partant de là, il établit un système comparatif de jadis à aujourd'hui, s'évertuant à prouver que, du temps des pataches, proportion gardée, on tuait des voyageurs tout autant.

Barmont protesta : il n'était pas partisan du progrès :

« Un accident de voiture, avoir des suites aussi désastreuses que le déraillement d'un train? Vous rêvez, mon cher ami. On maîtrise des chevaux; une locomotive, point. »

Mais le rôle d'Omer n'était pas de se laisser convaincre. A l'appui de sa thèse, il cita toutes les chutes de voiture, toutes les catastrophes venues à sa connaissance.

« Et cet accident-là, tenez! s'écria-t-il après en avoir énuméré un certain nombre; sur une route superbe que nous parcourons sans cesse : celle de Thouars. Je songeais bien juste à naître à l'époque où il a eu lieu; n'empêche que je peux vous garantir l'exactitude des faits; pas plus tard que la semaine dernière, Mlle Lorin en parlait encore à la maison. »

Et, à dessein, il se mit à conter la tragique aventure tout de travers.

La bossue l'écoutait en se trémoussant sur son siège et remuant les lèvres, comme une personne qui lutte contre l'envie d'intervenir; toutefois, elle ne s'y décidait point.

« Qu'inventer pour lui délier la langue? » se demandait Omer, en continuant d'entasser détail sur détail, sans nul souci de la vérité.

A la fin, il imagina d'affirmer que les six blessés — il en avait ajouté quatre — étaient tous morts le lendemain à l'hôpital.

Pour le coup, la vieille servante n'y tint plus. Avec un petit ricanement sec, elle intervint :

« A qui contez-vous ça, Omer Fochard? »

Sa bouche édentée eut une velléité de sourire, tandis qu'elle expliquait :

« Je vous connais depuis longtemps, mon gars. C'est moi qui vous réchauffais les pieds, sur la bouillotte, à la cuisine de l'hôtel du Cheval-Blanc, quand votre papa vous amenait avec lui à Thouars tout petit.

— Peut-être bien... c'est loin... »

Il la regardait, cherchait sur le visage un trait, une expression de physionomie qui la lui remît en mémoire. Il aurait voulu lui dire : « Je me souviens... », à cette bonne vieille qui affirmait l'avoir choyé dans son enfance; mais rien! Son dos, son pauvre dos voûté surtout le déroutait.

Elle lut dans ses yeux ce qu'il n'osait avouer :

« Ça ne se voyait presque pas, alors, que j'étais bossue, observa-t-elle. J'ai fini de me déformer à la longue, en faisant des ouvrages trop forts pour moi. En huit ans, à l'hôtel, j'ai peiné, dame! oui!... Le jour dont vous parlez, personne n'a péri, ni « le chevau », ni les gens. Et d'abord, il y a eu deux blessés, non six. C'est bien vrai que le cocher a été conduit à l'hôpital, rapport à ce qu'il fallait lui faire l'opération. Oui, on l'a amputé; même, il est mort des suites, mais longtemps après; des mois! Pour le bourgeois, il a été amené droit à l'hôtel. C'est moi qui ai mis les draps à son lit et qui lui ai servi de garde-malade. »

Pierre jouait avec un chien de chasse, lequel, ayant flairé en lui un ami des bêtes, était venu poser le museau sur sa main. Le jeune homme n'avait pas échangé même un coup d'œil avec Omer, lorsque la vieille servante avait pris la parole; il ne s'appliquait qu'à paraître inattentif.

Le haut coeffage branla sur le chef parcheminé de la bossue, tandis qu'elle affirmait, soulignant son dire d'un hochement de tête énergique :

« Moi-même, et moi toute seule, oui!

— Il vous a donc donné de belles étrennes que vous avez conservé si bon souvenir de l'avoir soigné ? observa Fochard en riant.

— Le souvenir n'est ni bon ni mauvais, mon gars; il est dans ma tête à cause que... Il ne m'a rien donné du tout, le malheureux, et je ne lui en ai point voulu.

« Quand il a ouvert les yeux, on discutait autour de lui de son transport à l'hôpital, à cause du bruit de l'hôtel, qui aurait pu augmenter son mal, prétendaient les médecins. Du même mouvement, il s'est assis et tâté :

« — Rien de cassé! bien. Tonnerre! qui m'a déshabillé? Mes habits, vite; qu'on me les donne! »

« Et tout ça d'un ton!... Je lui apporte ses hardes, il fouille dans une de ses poches, en retire un gros portefeuille, s'assure que la serrure n'a pas été forcée, et le v'là qui nous dit :

« — Que dans cinq minutes deux chevaux sûrs soient attelés à une voiture solide; qu'on télégraphie à Montreuil-Bellay d'en tenir une autre prête. Je vous remercie tous de vos soins; mais, quand je devrais mourir en arrivant où je vais, il faut que je parte. Je veux être aujourd'hui à Saumur avant midi. Quelle heure est-il?

« — Huit heures, répond le docteur Cousin. Il y a quatorze heures que vous êtes sans connaissance.

« — Justement! Je me suis reposé. Vite! vite! je n'ai que le temps.

« — Vous risquez votre vie, je vous en avertis, a déclaré l'autre médecin à son tour. Voyez si la chose en vaut la peine.

« — J'ai donné ma parole que j'arriverais. Coûte que coûte, je veux la tenir... Il ne s'agit pas de quatre sous! C'est une affaire de vie ou de mort pour celui que je représente. Est-ce qu'on attelle? »

« Le docteur Cousin lui a encore demandé :

« — Personne ne peut donc partir à votre place? »

« Il s'est passé la main sur le front; il devait bien sentir que les forces n'étaient point revenues : c'est la fièvre qui le soutenait. Mais il a secoué la tête :

« — Personne, puisque la procuration est à mon nom et que le temps manque pour en faire établir une autre. Tant pis, je pars. »

« On l'a habillé, porté dans la voiture, et elle a filé grand train. Le malheureux! il n'avait pas seulement une goutte de bouillon dans l'estomac!

— Et on n'a jamais rien su de lui? s'informa Omer.

— Si fait... Sept à huit jours après, il est venu à l'hôtel un monsieur de la police qui nous a interrogés à part les uns des autres. Il paraît qu'il manquait une grosse somme à cet étranger; des mille et des mille : on disait soixante et plus! je crois.

« Mais la vérité était là... On avait trouvé son portefeuille à côté de la voiture; celui qui l'avait aperçu le premier l'avait ramassé sous les yeux de peut-être vingt personnes, attirées par l'accident. Le docteur Cousin l'avait remis dans la poche du blessé devant tout le monde, sauf deux des voyageurs, un monsieur et une dame partis en avant; et ça sur l'attestation du cocher, qui avait désigné son voisin de l'impériale comme propriétaire de l'objet.

« On s'était employé quatre à déshabiller ce pauvre homme. J'étais ensuite restée seule dans sa chambre, c'est vrai, mais combien de temps! les médecins entraient à toute minute.

« N'importe! On a fouillé dans mes nippes! On a regardé jusque dans mon coeffage. Je m'en souciais comme d'un pruneau, ayant la conscience nette.

« Ces messieurs de la police ont l'œil. Celui-là

a tout de suite compris qu'il avait affaire à une honnête fille.

« Enfin, c'était son devoir, de chercher. Faut faire son métier, n'est-ce pas? Il a couru le pays huit jours durant. Il lui a fallu le nom de tous ceux qui avaient approché la voiture... A la fin, il a déclaré que cette histoire était louche et que le voleur pourrait bien être celui qui se prétendait volé. Il est parti ayant c't'idée-là. Je ne sais point ce qu'il est advenu de tout ça depuis; je ne m'en suis point informée; ça ne me plaît guère d'en parler. On n'aime pas à dire qu'on a eu affaire à la justice, quand même on a été reconnu innocent. Il a fallu les « menteries » qu'on vous a contées là-dessus, Omer Fochard, pour me faire sortir de mon habitude. »

Cette conclusion atterra Pierre. Ce qu'il en était advenu... probablement cette accusation injuste, et, à la suite, une succession de malheurs immérités.

« Mais dans tout ça je ne vois pas son nom, à votre malade, remarqua Omer. Vous pouvez bien nous le dire, après vingt-cinq ans...

— Dame! Je ne le sais point. Il n'a pas pris le temps de se nommer; il n'y avait rien d'écrit sur sa valise...

— Le « monsieur de la police », comme vous dites, ne l'a pas prononcé? Ce serait surprenant.

— Vous ne vous êtes donc jamais rencontré avec « de ces mondes-là », fit la vieille en branlant la tête : ça ne dit que ce que ça veut dire, je vous en réponds! Pour tenir leur langue, y a pas les pareils.

« Son opinion, il l'a fait connaître dans le but de nous consoler des ennuis que nous avions endurés; il l'a dite en partant.

« Et moi... je me suis pensé comme ça que c'était peut-être bien une frime pour nous rassurer, au cas que le coupable aurait été l'un de nous : histoire de le pincer plus tard.

— Et lui, l'agent de police, a-t-il dit son nom? » reprit Omer.

La bossue hésita. Si ç'avait été Pierre qui eût posé les questions, elle aurait refusé tout net de répondre.

« En quoi ça vous intéresse-t-il? fit-elle soupçonneuse, une vague inquiétude dans le regard.

— En rien personnellement... Mais j'aime à tout savoir quand on me raconte quelque chose. »

Il ajouta, pas bien certain que le moyen aboutirait :

« Ne le dites point, mère, si ça vous fait déplaisir.

— Déplaisir... Je ne sais trop. Il venait de Niort; ça, c'est sûr. Comment je l'ai appris? Faudrait peut-être encore vous en faire confidence, Omer Fochard? »

Et, se mettant à rire :

« C'est pourtant vrai, que vous avez toujours été curieux. Tout petit, vous n'en finissiez déjà plus avec vos « pourquoi »; fallait tout vous expliquer. Eh bien, je l'ai su en écoutant à une porte, mon gars. C'était la première fois de ma vie et ça ne m'est plus jamais arrivé. Aussi, je m'en accuse sans honte. Que voulez-vous, nous étions si en peine! Depuis deux heures, ils causaient, le juge de paix et lui... Pour son nom, je n'en connais d'autre que celui sous lequel il s'est présenté : M. Jean. Mais c'était si peu le sien que, la moitié du temps, lorsqu'on l'appelait, il ne répondait pas. Cette fois, fit la bossue, j'ai vidé mon sac. C'est tout de même une affaire, celle-là! »

Peut-être, à présent qu'elle était en train, eût-elle indéfiniment continué de ressasser ces choses; mais Barmont, redoutant que Pierre ne s'ennuyât de ces radotages de vieille femme, y coupa court d'un signe.

L'heure était venue de se mettre à table, au reste.

Il était près de dix heures lorsque les deux jeunes gens remontèrent en voiture.

Dès que Boulotte eut pris le trot :

« Je partirai demain pour Niort, annonça Marcenay. Veux-tu aller à Montreuil, toi?

— Volontiers.

— L'enquête à laquelle cette femme a été mêlée était officieuse et a dû demeurer secrète, cela me paraît évident, malgré la conférence avec le juge de paix. On aurait procédé d'une manière différente si la justice avait été

officiellement saisie. Encore un côté obscur de cette indéchiffrable histoire... Mais il y a la procuration dont a parlé l'inconnu. Une procuration, le notaire qui la rédige en tient note; cela s'enregistre; c'est un acte qui laisse des traces. Cette fois, je me crois sur la voie. Je t'en suis redevable, mon cher ami. Que je me serais amusé si je n'avais pas été préoccupé surtout des conclusions... Il a fallu qu'elle parle, cette pauvre vieille, et tant que tu as voulu! »

Les deux amis employèrent la matinée du lendemain à préparer leur départ. Pierre écrivit à son oncle pour le lui annoncer et le mettre au courant de ce qu'il avait appris la veille.



« Où vous proposez-vous de descendre, à Niort? lui demanda Césaire Fochard, comme il revenait de jeter sa lettre à la boîte.

— Je ne sais pas. Je me renseignerai au buffet, où je compte dîner en descendant du train. Je dis à mon oncle de me faire envoyer mon courrier bureau restant jusqu'à nouvel avis.

— Allez donc à l'hôtel des Étrangers; vous y serez bien, tout à fait tranquille.

— Mais, s'il en est ainsi, observa Pierre, je vais télégraphier qu'on m'y adresse mes lettres; cela m'évitera de les attendre vingt-quatre heures de plus, et d'aller les réclamer moi-même. »

Sur-le-champ, il redescendit passer un télégramme à l'oncle Charlot.

Tout l'après-midi, Mme Fochard eut des visites. Aussi rapidement que la nouvelle de son arrivée, le bruit du départ de Pierre s'était répandu. On voulait lui serrer la main, lui exprimer le désir de le revoir. Reviendrait-il à Saint-Varent?

« Peut-être, répondit Marcenay à cette dernière question, mais pas avant que Fochard m'ait rendu ma visite.

— Oh ! moi, fit le Vendéen, je ne me déplace que dans les grandes circonstances; j'irai en Bourgogne quand tu te marieras. »

Pierre eut un involontaire sourire. Une vision se dressa devant lui, si charmante que toute sa physionomie s'éclaira de la joie soudain éclose en son âme.

Omer ne dit rien : tant de curieux les observaient ! Mais, en conduisant son ami à la gare, il lui posa la question par ces mots :

« Ton choix est fait : ne dis pas non.

— Je ne dis pas non », repartit Pierre.

Et il ajouta, triste sans savoir pourquoi :

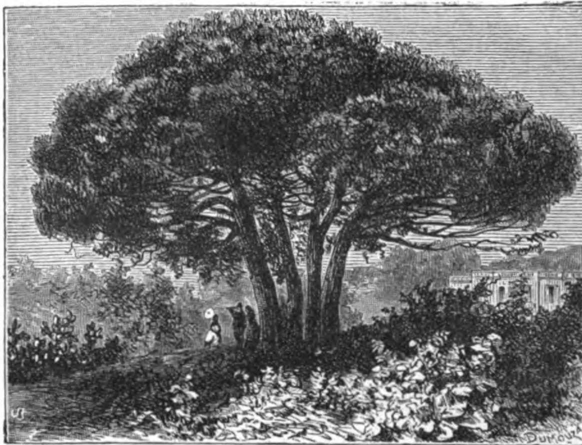
« Ne m'en veux pas de mon silence ; ce n'est encore qu'un rêve, fragile... comme tous les rêves... »

(La suite prochainement.) P. PERRAULT.

MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE (*Suite.*)

Le Pin (*Pinus*) n'a comme tous ses verts congénères que des « aiguilles » à la place de feuilles, qui, par deux, trois ou cinq, sont réunies dans chaque gaine. Les pins se font presque tous remarquer par leurs formes originales. Ce n'est point que tous soient beaux, mais tous ont une physionomie qui « fait paysage », sans parler de ceux dont la beauté s'impose. Qu'ils s'élancent en pyramide ou s'arrondissent en parasol, quelle majesté dans la silhouette qu'ils profilent sur l'azur des ciels méridionaux !



Pin parasol.

Mais c'est moins encore par ce qu'il paraît être que par ce qu'il vaut, que se recommande notre pin modeste et utile. Oui, utile et modeste, tels sont les deux qualificatifs qui lui conviennent essentiellement. Le pin n'a pas de prétention. Jamais on ne remarque en lui cette espèce de *pose* qui caractérise certains arbres, cette coquetterie d'allures ou ce miroitement de feuilles qui, chez le saule, le peuplier, le tremble surtout, papillote et tire l'œil. Les conifères sont des arbres toujours sérieux, souvent tristes, parfois lugubres, témoin les ifs et les cyprès funéraires. Leurs branches droites s'agitent avec une raideur solennelle et produisent sous le vent tantôt un sifflement monotone et doux, tantôt un sourd murmure qui, sur les côtes, semble vouloir imiter le lointain mugissement de la mer.

Ah ! c'est que c'est un austère et fécond travailleur, une honnête nature qui donne à l'homme les produits les plus sains, les plus purs que l'industrie puisse mettre à profit et dont elle retire des remèdes efficaces et des antiseptiques de premier ordre : térébenthine, résine, goudron, etc., dont les innombrables extraits sont tous de valeur inappréciable.

La direction rectiligne des tiges du pin les

a, de toute antiquité, rendues précieuses pour la mâture des vaisseaux. D'autre part, la résine qu'elles renferment les rend à peu près incorruptibles dans l'eau; aussi, s'en servait-on pour la construction des carènes, où leur durée a été constatée par l'histoire de ce navire qui, submergé depuis treize cents ans, fut retiré de l'eau dans un parfait état de conservation.

Jusqu'au temps où l'on eut l'idée de brûler de l'huile ou du suif, on ne s'éclaira guère qu'avec des éclats de bois résineux dont on faisait des torches, en les faisant brûler dans une sorte de cage en fer, ainsi que cela se pratiquait encore, il y a quelques années, dans le royaume de Naples.

Aujourd'hui, le bois de pin est encore fort apprécié pour certaines constructions souterraines ou sous-marines, et particulièrement pour les poutres de pilotis. C'est surtout par la production de la résine que cet arbre se recommande à tous les soins de l'arboriculteur. Robuste, résistant aux vents de mer et s'accommodant des terrains sablonneux les plus stériles, il arrête les dunes et fertilise les landes dont il épure l'atmosphère par ses émanations balsamiques.


Sapin ou Épicéa.

Parmi les diverses espèces, citons, en première ligne, le *Pin maritime,* originaire du midi de l'Europe et dont on voit des forêts entières dans les Landes et sur les immenses dunes qui entourent le bassin d'Arcachon. C'est là qu'on voit les grands troncs de pins résiniers coupés de longues entailles verticales, au bas desquelles sont attachés de petits pots en terre où s'écoule lentement la précieuse térébenthine.

Autres espèces : le *Pin sylvestre,* qui forme de vastes forêts sur les montagnes du nord de l'Europe; le ***Pin de Corse,*** le plus grand de tous; le ***Pin de Weymouth,*** importé d'Amérique par le lord de ce nom; et, enfin, le *Pin pignon,* qui, entre tous ses congénères, se distingue par le vaste parasol que forme sa tête et dont tout le monde connaît l'effet pittoresque dans les paysages d'Italie.

Le Sapin ou Épicéa (***Abies excelsa***), famille des conifères, est comme le pin un arbre résineux; mais là s'arrête la ressemblance. Élégance et majesté, grâce et puissance, tels sont les caractères de ce végétal magnifique. C'est au sein de ses forêts qu'il faut le voir étaler ses longues branches et dresser sa fière pyramide jusqu'à plus de quarante mètres de hauteur. Dans les Pyrénées, dans les Alpes, sur les Vosges, dans la Forêt Noire et, enfin, tout le long de la Suède et de la Norvège, s'étendent d'admirables agglomérations de grands sapins dont la majesté est indescriptible. Un vieux sapin, couvert de neige comme ceux qu'excellait à peindre le paysagiste Calame, est à coup sûr une des physionomies les plus remarquables parmi les plus beaux types du règne végétal. Et lorsque, par un de ces artifices du hasard qui abondent dans la nature, on trouve quelques-uns de ces beaux arbres accrochés au flanc d'une roche et surplombant quelque fougueuse cascade, le paysage revêt une telle expression de pittoresque grandiose, que le voyageur s'arrête surpris et rêveur dans le sentiment d'une admiration qui s'impose.

S'il vous prend jamais fantaisie de faire une visite aux Pyrénées et de vous rendre, par la route de montagne, de Bagnères-de-Bigorre à

Bagnères-de-Luchon, je vous recommande de vous arrêter au col d'Aspin. C'est là que vous pourrez vous faire une idée de l'effet saisissant que produit une belle forêt de sapins. Cette forêt, c'est celle de Paillole que traverse la route qui monte et tourne avec lenteur, jusqu'à ce que l'on arrive enfin au sommet du col, où le panorama se déroule alors dans sa magnificence incomparable.

(La suite prochainement.) Ed. Grimard.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XX

En route vers Paris.

M. Massey en était à se demander à cette heure s'il avait agi sagement en cédant aux instances de ses enfants; s'il n'eût pas été mieux inspiré en usant de son autorité pour refuser péremptoirement d'ajouter à sa smala un appoint si difficile à mobiliser. Au moment de quitter le sol africain, le docteur Lhomond, qui, ainsi que lui-même, avait passé l'âge des « emballements » irréfléchis, avait essayé discrètement de le prémunir contre une résolution inconsidérée, lui traçant un tableau parfaitement prophétique des ennuis, des tracas et même des chagrins que cette résolution pourrait amener, tant pour le pauvre animal dépaysé que pour ses dévoués partisans.

Mais, comme il arrive si souvent, le sentiment l'avait emporté sur la froide raison. Colette, Gérard, Lina, lady Theodora, Tottie surtout, avaient fait entendre de telles clameurs, protesté avec tant d'indignation à l'idée d'abandonner ce serviteur d'élite, cet ami incomparable, ce héros! que M. Massey et le docteur se hâtèrent de se replier en bon ordre, incapables l'un comme l'autre d'infliger une peine dont la nécessité ne s'imposait pas impérieusement.

Et les premières étapes étaient heureusement franchies! A bord du *Lily*, du *Polynésien,* non seulement Goliath n'avait jamais été gênant, mais il pouvait avoir la fière conscience de s'être trouvé l'ornement du voyage. Aussi son parti triomphait.

« Où qu'on le place, disait Lina avec orgueil, il sait se conduire, se rendre agréable. Comment pouviez-vous craindre un instant, vous docteur, qui le connaissez si bien, que le pauvre cher ami fût jamais de trop?

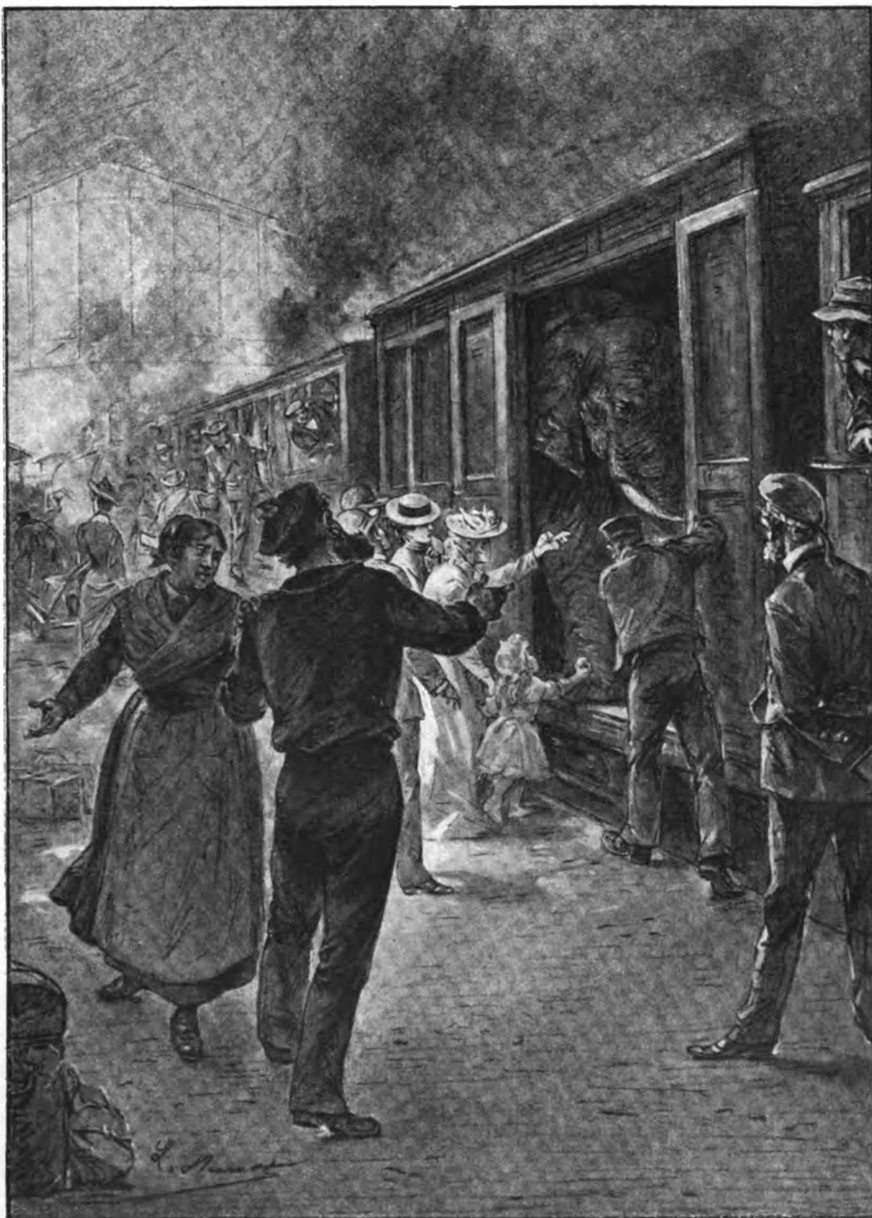
— Il est incontestable que Goliath n'est pas de ces gens malencontreux qui vous couvrent de honte quand on les mène dans le monde. Mais n'oubliez pas, Lina, que c'est la crainte seule de peines possibles pour lui et pour vous qui nous faisait penser à nous en séparer, disait le docteur doucement.

— Il en serait mort! faisait Colette, s'efforçant de réprimer ses larmes. Et Tottie! Non; quand on a des amis pareils, il faut supporter les inconvénients qui peuvent être attachés à leur voisinage et n'y jamais renoncer délibérément!

— Hélas! pensait tout bas le docteur, le dernier homme au monde capable de jeter de l'eau froide sur cette juvénile générosité de cœur, puissent-ils ignorer le plus longtemps possible les uns et les autres que la vie n'est faite que de séparations et que ce n'est point de cela qu'on meurt... »

Chose étrange, ce qu'ils avaient le plus redouté, lui et M. Massey, — l'embarquement et le voyage par mer, — s'était passé sans encombre, et voici qu'à peine arrivés à terre, les ennuis, les tracas se multipliaient. Au milieu de cent qualités plus précieuses et plus rares les unes que les autres, l'éléphant avait,

comme les plus parfaits, ses petits défauts de caractère et ses exigences. Il était, on s'en souvient, peut-être un peu susceptible, *très sur l'œil,* disait Gérard, sur la question des égards qui lui étaient dus ; et en tête de ces égards et de ces attentions, bien au-dessus des bananes ou autres douceurs matérielles, il mettait la société de ceux qui lui étaient chers.



Or cette compagnie, ces visites constantes, si naturelles et si simples à bord, devenaient tout d'un coup difficiles, impraticables, et le pauvre vieux serviteur qui commençait déjà à se sentir si malheureux dans son logis de Marseille, allait le devenir plus encore. Lorsqu'on l'en tira pour le mener à la gare du chemin de fer, il crut un instant que l'épreuve était finie, que les beaux jours allaient revivre. Mais quand il eut compris la triste vérité, quand il se vit isolé dans un fourgon à bagages du « rapide » qui roulait vers Paris, qu'il vit tous ses amis se retirer, après un tendre adieu, vers le wagon où ils ne pouvaient l'inviter à prendre place, il tomba dans une sombre mélancolie.

Doux et résigné, il avait supporté comme un mouton les chocs, les déménagements, l'étroit espace, le manque d'air et d'exercice ; mais ceci lui parut combler la mesure, et dans sa cervelle d'éléphant une certaine rancune se leva.

Loin de lui, dans le compartiment qu'occu-

paient en entier les Massey, on n'était guère moins mal à l'aise. Les aînés, les gens graves pouvaient, à la rigueur, supporter une séparation de douze heures; mais Colette, Gérard, Lina avaient fort à faire pour dissimuler l'inquiétude que leur avait causée la mine funèbre de leur ami, la froideur de son adieu. Quant à Tottie, que ne gênait point encore le souci du ridicule, elle clamait librement son désarroi, déclarant avec larmes que Goliath était « fâché »; qu'elle l'avait bien vu; qu'il fallait aller tout de suite le chercher, lui faire « une petite place » près d'elle... Au premier arrêt, on ne fit qu'un bond jusqu'à la cellule du prisonnier, et, les mains chargées d'offrandes savoureuses, la bouche pleine d'amicales flatteries, on alla en corps lui rendre visite. On le trouva sombre et digne, « tout pâle! » déclara Lina avec conviction; il jeta un regard dédaigneux sur les galettes, les beaux fruits, les chatteries variées qu'on lui présentait avec mille paroles encourageantes, après avoir dévalisé à la hâte le buffet d'Avignon. Toute son attitude semblait dire :

« A moi des gourmandises! C'est le dernier coup! Vous ne voyez donc pas ce qu'il faut à mon cœur ulcéré?... »

Mais Tottie, insensible à tout étalage de dignité offensée, s'était suspendue à la vieille trompe rugueuse, l'embrassait avec le parfait abandon, l'entière fraternité que les enfants — vrais démocrates — savent témoigner aux humbles; et le pauvre Goliath, tout réconforté, commençait à sortir de sa bouderie, à jouer avec la fillette, autant que le permettaient les limites de l'odieux fourgon, quand l'implacable sifflet se fit entendre :

« En voiture, messieurs les voyageurs! »

Et il faut vite se quitter au milieu des cris perçants de Tottie et des reniflements indignés de l'éléphant, qui semble demander si on se moque de lui en lui faisant une visite de cérémonie?

« Ça ne peut pas durer ainsi! déclare en aparté Le Guen; car le chagrin de la bonne bête perce le cœur. A la prochaine station, je vais m'installer auprès de lui.

— Tu n'y penses pas! proteste Martine à qui s'adresse la confidence de cette résolution désespérée. Quitter ta bonne place qui a coûté si cher à monsieur! Je l'ai bien vu, va! qui alignait des louis d'or au guichet. Même que ça me faisait une peine!...

— Bien sûr! fait Le Guen avec conviction, que ça fait de la peine de voir jeter la bonne argent sur les chemins; et je n'aime pas plus que toi à *déprofiter* le bien de mes maîtres; n'empêche que, si personne ne va consoler un peu c'te pauvre bête, je crains que ça tourne mal.

— Que veux-tu qu'il lui arrive? Il est vraiment bien à plaindre! Dans un fourgon à lui tout seul, et plus de bonnes choses qu'il n'en peut manger!

— Tu n'as donc pas vu qu'il n'y a pas touché? Je suis sûr qu'il a mal à l'estomac!

— A l'estomac! Dis plutôt au caractère. Vous le gâtez, cet éléphant; il n'est plus bon à rien! dit Martine, qui juge à propos de faire un déploiement d'austérité, quoique à ses heures elle soit prête à choyer et dorloter le vieil ami dont nul mieux qu'elle ne connaît le mérite.

— Oh! Martine! As-tu donc oublié que si nous ne sommes pas les esclaves de ces satanés nègres, si tu es madame Le Guen et non pas madame Ajata, si nous avons retrouvé nos maîtres bien-aimés, c'est uniquement à lui que nous le devons?

— Bon! bon! Je n'ai rien oublié. Ne nous attendrissons pas; et surtout ne fais pas de bêtises. Si monsieur veut que tu ailles tenir compagnie à Goliath, il saura bien te le dire, peut-être! »

Mais, au front entêté de Le Guen, Martine comprend qu'il n'en fera qu'à sa tête; et comme, après tout, elle souffre, elle aussi, du chagrin évident du brave Goliath, elle n'est pas fâchée de penser que son mari ira le choyer un peu, surtout maintenant qu'elle a fait acte de supériorité conjugale.

Cependant le train s'est ébranlé; on s'éloigne d'Avignon avec le regret de ne s'y pas arrêter un instant à contempler la ville des papes si pleine de monuments, de souvenirs historiques; si curieuse avec ses rues étroites,

ses maisons à balcons, à poutrelles, à pignons; sa population si gaie, si ensoleillée.

Le docteur Lhomond, dont la mémoire fidèle enregistre tout ce qu'il lit, cite couramment une page des *Contes de mon moulin :*

« Qui n'a pas vu Avignon du temps des papes n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une vie pareille. C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices; des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs; puis, du haut en bas, des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche; c'était encore le tic tac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses : — par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler là-bas, du côté du pont. Car, chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse! Et comme en ce temps-là, les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se portaient sur le pont d'Avignon, au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait... l'on y dansait!... Ah! l'heureux temps! l'heureuse ville! Des hallebardes qui ne coupaient pas; des prisons où l'on mettait le vin à rafraîchir! Jamais de disette; jamais de guerre!... »

« Toutes choses fort jolies à dire, reprit le docteur, mais peu conformes il me semble à la réalité. Car, au moyen âge, la peste, la famine et la guerre étaient à l'état endémique, et il ne me semble pas que la ville des papes ait été plus qu'une autre affranchie de ces fléaux. La peste noire y fit de terribles ravages en 1348. Dans les trois jours qui précédèrent le premier dimanche de carême il y mourut, dit-on, quatorze cents personnes, parmi lesquelles la célèbre Laure de Noves.

— Laure de Noves! répéta Gérard rêveur; n'est-il pas surprenant de penser qu'une personne dont on ne sait rien, sinon qu'elle paraît avoir été assez terne, ait été vouée à l'immortalité par des sonnets encore plus ennuyeux qu'elle!

— Terne! protesta le docteur; vous êtes difficile! Voici le portrait que j'ai trouvé d'elle dans une vieille collection de l'*Athénée* de Vaucluse : des traits fins et réguliers, la physionomie douce, le maintien modeste, la démarche noble, la taille svelte, les sourcils noirs, les cheveux blonds...

— Une véritable beauté de passeport, s'écria Gérard; il n'y manque que : « yeux grands, nez moyen, bouche petite », pour que ce soit complet.

— Le fait est, dit M. Massey en riant, que ce portrait esquissé par des gens qui n'ont point vu la célèbre Laure ne nous apprend pas grand'chose sur elle. Combien un petit bout de poésie, même médiocre, en dit plus parfois s'il vient du cœur que beaucoup de vers et beaucoup de prose. Vous connaissez ce quatrain que le roi François I[er] fit placer dans le cercueil de Laure lorsque par une curiosité bizarre il voulut voir ses ossements :

O gentille âme, estant tant estimée,
Qui te pourra loüer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

Ainsi devisant, on dépassait le comtat d'Avignon, on franchissait à toute vapeur la distance; à Lyon, à Laroche, les seuls arrêts du rapide, on visitait l'ami Goliath que la compagnie de Le Guen semblait avoir remis un peu dans son assiette. Mais, à Paris, nouveau crève-cœur général, quand on apprend que le fourgon et son pensionnaire vont être remisés provisoirement à la gare des marchandises de Bercy.

« Mais enfin, voyons! s'écrie le bon M. Massey, un peu impatienté des mines longues qu'il voit se dessiner autour de lui. Que proposeriez-vous? Que voudriez-vous qu'on fît? Nous ne pouvons vraiment pas penser à l'amener au Grand Hôtel! »

André Laurie.

(*La suite prochainement.*)

LE BOUILLANT ACHILLE



VI

Avoir peur des armes à feu, c'est bon pour les petites filles.

Le bouillant Achille veut accompagner son papa à la chasse. Il enfile de grosses bottes et porte le carnier. Un bâton sur son dos en guise de fusil, et, comme panache, une branche à son chapeau, il part en avant d'un air de Nemrod menaçant. Black a des doutes et les colimaçons même semblent lui faire les cornes.

S.

Le Directeur-Gérant : J. Hetzel.

LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

LA MER BOUILLONNA, SE BLANCHIT D'ÉCUME, SE DÉNIVELA... (Page 264.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES
DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XI

Entre Anglais et Français.

Si jamais les dispositions hostiles qui surexcitaient les deux équipages du *Repton* et du *Saint-Enoch* eurent l'occasion de se manifester, ce fut bien, on l'avouera, en la présente circonstance.

Que la baleine eût été d'abord aperçue par les vigies du *Saint-Enoch,* que les Français se fussent les premiers mis à sa poursuite, cela ne pouvait être contesté. Il était de toute évidence que, trois heures auparavant, les pirogues du second et des lieutenants avaient été amenées en vue de chasser le culammak. S'il eût été frappé sur place, on ne l'aurait jamais signalé à bord du bâtiment anglais, qui ne se montrait pas encore au large. Mais il avait fui dans la direction du nord-est, là où, deux heures après, allait apparaître le *Repton*. Aussi le capitaine King, bien que l'animal fût déjà poursuivi par les embarcations françaises, avait-il mis ses pirogues à la mer.

Toutefois, si les deux harpons avaient frappé simultanément, celui de l'Anglais n'avait touché le culammak que dans la partie arrière du corps, à la naissance de la queue, tandis que celui de Ducrest avait atteint la nageoire de gauche, pénétré jusqu'au cœur, et forcé le culammak à souffler rouge.

Du reste, en admettant qu'il fût juste de faire égale part entre les deux bâtiments, chacun d'eux n'aurait qu'à se féliciter de cette capture. Ni le *Saint-Enoch* ni le *Repton* n'avaient capturé pendant cette dernière saison un baleinoptère qui pût être comparé à celui-ci.

Il va de soi que, chez les Français comme chez les Anglais, personne n'entendait consentir à un partage. Sans doute, l'un des harpons avait fait une blessure telle que la mort s'en était suivie, — coup très heureux et très rare, — mais l'autre avait également atteint l'animal.

Il résulte de cette circonstance que, au moment où les hommes de M. Heurtaux pre-

naient leurs dispositions pour passer une remorque autour de la queue, les hommes de M. Strok se préparaient à les imiter.

Et alors, les Anglais, en une sorte de baragouin que les Français comprenaient suffisamment, de s'écrier :

« Au large... les canots du *Saint-Enoch*, au large ! »

Aussitôt, le lieutenant Allotte de répliquer :

« Au large vous-mêmes !...

— Cette baleine nous appartient de droit... déclara le second du *Repton*.

— Non... à nous... et elle est de bonne prise !... déclara M. Heurtaux.

— Amarre... amarre ! » commanda M. Strok, ordre qui fut à l'instant répété par le second du *Saint-Enoch*.

En même temps, la pirogue du lieutenant Allotte accosta l'énorme bête et l'amarra, ce qui fut fait aussi par les matelots du *Repton*.

Et, si les trois pirogues des Anglais et les trois pirogues des Français se mettaient à haler, non seulement l'animal ne serait amené ni au *Saint-Enoch* ni au *Repton*, mais les remorques ne tarderaient pas à se rompre sous cette double traction en sens contraire.

C'est bien ce qui arriva, après plusieurs efforts simultanés.

Alors, d'accord en cela sur ce point, les pirogues renoncèrent à cette besogne, manœuvrèrent pour se rejoindre et se trouvèrent presque bord à bord.

Dans la disposition d'esprit où ils étaient, il y avait lieu de croire que les équipages en viendraient aux coups. Les armes ne manquaient pas, harpons de rechange, lances, louchets, sans compter le couteau de poche dont un matelot ne se sépare guère. Le conflit dégénérerait en bataille. Il y aurait effusion de sang, en attendant que les deux navires eussent pris fait et cause pour leurs pirogues.

A ce moment, le second Strok, d'un geste menaçant, d'une voix irritée, s'adressant à M. Heurtaux, dont il parlait couramment la langue, dit :

« Avez-vous donc la prétention de contester que cette baleine doive nous appartenir ?... Je vous préviens que nous ne souffrirons pas...

— Et sur quoi fondez-vous votre prétention ?... répliqua M. Heurtaux, après avoir fait signe aux deux lieutenants de le laisser parler.

— Vous demandez sur quoi elle est fondée ?... reprit le second du *Repton*.

— Je le demande !...

— Sur ce que la baleine venait de notre côté, et vous n'auriez pu la rejoindre si nous ne lui avions barré la route...

— Et moi, j'affirme que, depuis plus de deux heures, nos pirogues avaient été amenées sur elle...

— Après les nôtres !... s'écria M. Strok.

— En tout cas, c'est à bord du *Saint-Enoch* qu'elle a été signalée pour la première fois, alors que votre navire n'était pas même en vue...

— Et qu'importe, puisque vous n'aviez pu l'approcher d'assez près pour la piquer...

— Tout cela, des mots !... répliqua M. Heurtaux, qui commençait à s'échauffer. Après tout, une baleine n'est pas à celui qui la voit, mais à celui qui la tue...

— Notre harpon, ne l'oubliez pas, a été lancé avant le vôtre !... affirma M. Strok.

— Oui... oui !... crièrent les Anglais, qui brandissaient leurs armes.

— Non... non ! » ripostèrent les Français en menaçant les hommes du *Repton*.

Cette fois, M. Heurtaux n'aurait pu leur imposer silence. Peut-être même ne serait-il pas maître de les retenir ?...

En effet, Anglais et Français étaient prêts à tomber les uns sur les autres.

M. Heurtaux, voulant tenter un dernier effort, dit au second du *Repton* :

« En admettant, ce qui n'est pas, que votre harpon eût été lancé le premier, il n'a pu faire une blessure mortelle, et c'est le nôtre qui a causé la mort...

— Cela est plus facile à dire qu'à prouver !...

— Ainsi... vous ne voulez pas céder ?...

— Non ! » hurlèrent les Anglais.

Arrivés à ce degré de colère, les équipages n'avaient plus qu'à se battre.

Une circonstance allait mettre les matelots du *Repton* en état d'infériorité, sinon pour commencer, du moins pour continuer la lutte. A en venir aux mains, les Français auraient fini par les obliger à battre en retraite.

En effet, le *Repton,* déhalé sous le vent, n'avait pu se rapprocher avec cette faible brise. Il était encore à un mille et demi, tandis que le *Saint-Enoch* mettait en panne à quelques encâblures des pirogues. C'est bien ce qu'avait remarqué M. Strok et ce qui le fit hésiter à entamer la bataille.

Et, au total, en gens très pratiques, les Anglais comprirent qu'ils ne pouvaient réussir à l'emporter dans ces conditions désavantageuses. Tout l'équipage du *Saint-Enoch* tomberait sur eux, et ils seraient battus avant que le *Repton* eût pu leur venir en aide. D'ailleurs, le capitaine Bourcart lançait déjà sa quatrième pirogue à la mer, et c'était un renfort d'une dizaine d'hommes prêt à arriver.

Aussi M. Strok de commander à ses matelots, qui se voyaient en mauvaise posture :

« A bord. »

Toutefois, avant d'abandonner la baleine, il ajouta, et d'un ton où la colère le disputait au dépit :

« Nous nous retrouverons !...

— Quand il vous plaira », répondit M. Heurtaux.

Et ses compagnons ne se gênaient pas pour répéter :

« Enfoncés... les English... enfoncés ! »

Les pirogues de M. Strok, à force d'avirons, se dirigèrent vers le *Repton,* distant alors d'un bon mille.

Restait à savoir si M. Strok n'avait proféré que de vaines menaces, ou si l'affaire n'allait pas se régler définitivement entre les deux navires.

Le capitaine Bourcart, qui avait embarqué dans la quatrième pirogue, survint en ce moment.

Il fut aussitôt mis au courant, et, après avoir approuvé la conduite de M. Heurtaux, il se contenta de répondre :

« Si le *Repton* vient « raisonner » le *Saint-Enoch,* le *Saint-Enoch* lui donnera des raisons !... En attendant, mes amis, amarrez la baleine. »

Cela se rapportait si bien au sentiment général, que l'équipage poussa de bruyants hourras que les Anglais purent entendre. Ah ! le *Repton* ne les avait pas salués !... Eh bien, ils le saluaient de plaisanteries non moins salées que les eaux du Pacifique !

Le baleinoptère fut alors pris en remorque, et tel était son poids que les matelots des quatre embarcations durent souquer vigoureusement pour le conduire au *Saint-Enoch.*

Maître Ollive, le charpentier Férut, le forgeron Thomas s'étaient portés sur le gaillard d'avant. Quant à Jean-Marie Cabidoulin, son avis fut qu'on tirerait deux cents barils du culammak. Avec ce que le *Saint-Enoch* avait déjà dans sa cale, cela lui ferait une demi-cargaison.

« Eh bien, qu'en dis-tu, vieux?... demanda maître Ollive en interpellant le tonnelier.

— Je dis que ce sera de la bonne huile à filer pendant la prochaine tempête... répliqua maître Cabidoulin.

— Allons donc... il ne nous manquera pas un seul baril en arrivant à Vancouver !... Bouteille va toujours?...

— Bouteille ! »

Un des novices venait de piquer sept heures et demie du soir. Il était trop tard pour virer la baleine. On se contenta donc de l'amarrer contre le flanc du bâtiment. Le lendemain, dès l'aube, l'équipage procéderait au dépècement, puis à la fonte du gras, et il ne faudrait pas moins de deux jours pleins pour mener cette besogne à bonne fin.

En somme, il convenait de se féliciter. La traversée de Pétropavlosk à Victoria permettrait à M. Bourcart de ramener une demi-cargaison. C'était mieux qu'on ne pouvait espérer en ces circonstances. Comme il était probable que les cours n'avaient pas fléchi sur le marché de Victoria, cette seconde campagne donnerait encore d'assez beaux bénéfices.

D'autre part, le *Saint-Enoch* n'avait fait aucune mauvaise rencontre. Au lieu du monstre marin signalé par les pêcheurs kamtchadales,

c'était ce magnifique culammak qui était venu se faire amarrer !...

La nuit close, ses voiles sur les cargues, le trois-mâts n'eut plus qu'à attendre le lever du soleil.

Avec le soir, la brise se sentait à peine. La mer était au calme blanc. Le roulis s'accentuait si peu qu'il n'y avait point à craindre pour les amarres qui retenaient la baleine. Quelle perte, et quels regrets, en cas que, pendant la nuit, elle s'en fût allée par le fond !

Il y eut à prendre quelques mesures de précautions ou tout au moins de surveillance. Qui sait si le capitaine King ne voudrait pas donner suite aux menaces de son second et tenter d'enlever le culammak en attaquant le *Saint-Enoch?*...

« Cette agression est-elle réellement à craindre?... demanda le docteur Filhiol.

— Ma foi... déclara le lieutenant Coquebert, avec des Anglais on ne sait jamais sur quoi compter...

— Ce qui est certain, ajouta M. Heurtaux, c'est qu'ils sont partis fort en colère...

— Je le comprends, s'écria le lieutenant Allotte. Un si beau morceau qui leur échappe !...

— Aussi, reprit M. Heurtaux, je ne serais pas autrement surpris s'ils venaient...

— Qu'ils viennent!... répondit le capitaine Bourcart. Nous serons prêts à les recevoir ! »

Et, s'il parlait ainsi, c'est qu'il était sûr de tout son équipage. Ce ne serait pas la première fois que des disputes auraient surgi entre baleiniers au sujet d'un coup de harpon contesté, — disputes souvent aggravées des plus regrettables violences.

Une sévère surveillance fut donc établie à bord du *Saint-Enoch,* et les hommes de quart firent bonne garde. Si, faute de vent, le ***Repton*** aurait eu grand'peine à rejoindre le ***Saint-Enoch,*** il pouvait envoyer ses embarcations, et il convenait de ne point se laisser surprendre à la faveur de la nuit.

Du reste, ce qui assura la sécurité du navire français, c'est que, vers dix heures, une brume assez épaisse enveloppa ces parages. Il eût été malaisé de retrouver la place où le *Saint-Enoch* se tenait en panne.

Les heures se passèrent sans alerte. Lorsque le soleil revint, le brouillard, qui ne se dissipa point, aurait caché le ***Repton*** même à la distance d'un demi-mille. Mais peut-être les Anglais n'avaient-ils pas renoncé à mettre leurs menaces à exécution, et tenteraient-ils une attaque, si les brumes venaient à se lever? Ce ne serait pas le vent qui les aiderait cependant. Aucun souffle ne traversait l'espace, et l'état atmosphérique ne se modifia pas de toute la matinée. L'équipage du *Saint-Enoch* put se remettre aux travaux du bord sans être troublé.

Dès l'aube, — 21 octobre, — M. Bourcart avait fait procéder au virage de la baleine, avec ordre de pousser vivement la besogne. Deux garants d'appareils furent passés, et les hommes se relayèrent au guindeau.

Préalablement, maître Ollive, aidé de quelques matelots, avait bagué une chaîne sur la nageoire du dehors, et l'animal tourna sur lui-même, ce qui devait en faciliter le dépècement. La tête fut alors détachée, et, non sans grands efforts, il fallut la mater pour la déposer sur le pont. On s'occupa d'en couper les lippes, la langue, les fanons, opération qui devint facile, après qu'elle eut été divisée en quatre morceaux.

La cabousse allumée, le bois ne manquant pas grâce à l'approvisionnement embarqué à Pétropavlovsk, le cuisinier put entretenir le feu sous les deux pots.

Ce fut dans ces pots que l'on fondit d'abord le gras retiré de la tête, de la langue et des lippes, qui est de qualité plus fine. Puis on procéda au dépeçage du corps par morceaux de huit à neuf brasses, réduits à deux pieds pour être introduits dans la cabousse.

Toute la matinée et une partie de l'après-midi avaient été consacrées à cet ouvrage. C'est à peine si, vers trois heures, le brouillard s'était quelque peu éclairci. Les vapeurs, à l'état vésiculaire, empêchaient le regard de s'étendre à plus d'un demi-mille autour du *Saint-Enoch.*

Du ***Repton,*** aucune nouvelle. Il n'aurait pu

se rapprocher, faute de brise, à moins d'être remorqué par ses embarcations, ce qui eût occasionné une grosse fatigue.

Cependant M. Bourcart demeura toujours sur le qui-vive. La pirogue du lieutenant Allotte fut même envoyée en reconnaissance vers le nord-est. Elle revint sans avoir rien à signaler, ne s'étant pas aventurée d'une demi-lieue en direction du nord.

Au fond, peut-être, l'équipage n'eût-il pas été fâché d'en venir aux mains avec les Anglais. C'est de tradition chez les Français et surtout chez les marins. Ils songent encore à la revanche de Waterloo, ces braves gens! Mais probablement, cette fois, le canon du Mont Saint-Jean ne se ferait pas entendre, et Wellington battrait en retraite vers la haute mer.

La besogne se continua dans d'excellentes conditions. M. Bourcart comptait que la moitié du gras serait fondue pendant cette journée. Il avait donc l'espoir, si le vent se levait, de pouvoir appareiller dès le surlendemain avec deux cents barils de plus dans sa cale.

Une fois, cependant, vers quatre heures, il se produisit une alerte.

Le forgeron Thomas, embarqué dans le petit canot, était en train de consolider une des conassières du gouvernail, lorsqu'il crut entendre une sorte de clapotis du côté de l'ouest.

Était-ce un bruit d'avirons annonçant l'approche des pirogues du *Repton*... Les Anglais avaient-ils découvert la position du *Saint-Enoch?*...

Le forgeron remonta aussitôt et prévint M. Bourcart. Qui sait si le moment n'était pas venu de décrocher les fusils au râtelier du carré, de se mettre sur la défensive?...

On suspendit le travail et les hommes occupés au dépeçage durent rembarquer.

A défaut des yeux qui ne pouvaient rendre aucun service au milieu des vapeurs, les oreilles se tendirent. Un absolu silence régnait à bord. On laissa même tomber le feu de la cabousse, qui pétillait. Le plus léger bruit venu du large se fût fait entendre.

Quelques minutes s'écoulèrent. Aucune pirogue ne parut, et, de la part du capitaine King, c'eût été vraiment grande audace que de tenter l'attaque du *Saint-Enoch* dans ces conditions.

Bien que le brouillard, s'il gênait les Anglais d'autre part, leur eût permis de s'approcher sans être aperçus, ils devaient supposer que M. Bourcart se tiendrait sur ses gardes. Mais, répétait volontiers maître Ollive :

« Rien ne m'étonnerait de la part de John Bull ! »

Cependant, on ne tarda pas à le reconnaître, c'était une fausse alerte. Le clapotis ne pouvait provenir que de l'une de ces risées capricieuses qui passent à travers les brumes sans avoir la force de les dissiper. Il y eut même à constater que la brise cherchait à se lever, tout en ne se propageant que par souffles intermittents, sans direction fixe. A moins qu'elle ne fraîchît, le ciel resterait brouillé jusqu'au lever du soleil. A ces calmes, assez rares en cette saison et dans cette portion septentrionale de l'océan Pacifique, succéderaient probablement de grands mauvais temps. Il était à craindre que la navigation ne fût pas aussi favorisée qu'elle l'avait été en quittant Pétropavlovsk. Toutefois, comme le trois-mâts s'était toujours bien comporté pendant maintes tempêtes, sans jamais avoir éprouvé d'avaries graves, Jean-Marie Cabidoulin eût été mieux avisé en épargnant ses menaçantes histoires au *Saint-Enoch,* du Havre, capitaine Évariste-Simon Bourcart!

Après tout, pourquoi le navire ne retrouverait-il pas ses bonnes chances de la première campagne, et ne rencontrerait-il pas d'autres baleines qui permettraient de compléter le chargement avant de mouiller à Vancouver?...

L'après-midi s'avançait. Vraisemblablement, cette nuit serait aussi obscure que la précédente. En tout cas, les précautions étaient prises, et, au retour du lieutenant Allotte, les pirogues avaient été rehissées à bord.

En somme, pour la besogne qui restait à faire, mieux valait que le *Saint-Enoch* fût encalminé pendant vingt-quatre heures encore, à la condition qu'un bon vent le poussât vers la côte américaine

Soudain, un peu avant cinq heures, des sifflements d'une extrême violence déchirèrent l'espace. En même temps, la mer fut extraordinairement troublée jusque dans ses couches profondes. Une immense nappe d'écume blanchit sa surface. Le *Saint-Enoch,* élevé sur le dos d'une énorme lame, fut secoué d'un roulis et d'un tangage des plus violents. Les voiles, qui pendaient sur leurs cargues, claquèrent à grand bruit, et l'équipage put craindre que toute la mâture ne vînt en bas.

Par bonne chance, le corps de la baleine, fortement maintenu le long du bord, ne se détacha pas, et ce fut miracle, tant la bande du navire avait été prononcée.

« Qu'est-ce donc?... » s'était écrié M. Bourcart en s'élançant hors de sa cabine.

Puis il monta sur la dunette, où le second et les lieutenants se hâtèrent de le rejoindre.

« Ce doit être un raz de marée, déclara M. Heurtaux, et j'ai vu le moment où le *Saint-Enoch* allait engager...

— Oui... un raz de marée, répéta maître Ollive, car il n'y a pas de vent de quoi remplir mon chapeau...

— Mais comme il pourrait être accompagné d'un grain, reprit le capitaine Bourcart, faites serrer toute la toile, Heurtaux... Il ne faut pas se laisser surprendre ! »

C'était prudent, et même opportun, et même pressant. En effet, à quelques minutes de là, le vent fraîchissait avec assez d'impétuosité pour refouler une partie des brumes vers le sud.

« Navire par bâbord derrière ! »

Ce cri, poussé par un des matelots accrochés dans les haubans de misaine, fit tourner tous les regards de ce côté.

Le navire signalé était-il le *Repton?...*

C'était le navire anglais, à trois milles environ du *Saint-Enoch.*

« Toujours à la même place... observa le lieutenant Coquebert.

— Comme nous à la nôtre... répondit M. Bourcart.

— On dirait qu'il se prépare à larguer ses voiles... remarqua le lieutenant Allotte.

— Pas de doute... il va appareiller... déclara M. Heurtaux.

— Serait-ce donc pour venir sur nous?... demanda le docteur Filhiol.

— Il en est bien capable!... s'écria maître Ollive.

— Nous verrons bien », se contenta de dire le capitaine Bourcart.

Et, sa longue-vue aux yeux, il ne cessait de la tenir en direction du baleinier anglais.

Il y avait tout lieu de croire que le capitaine King voulait profiter de la brise qui soufflait alors de l'est et lui permettrait de se rapprocher du *Saint-Enoch.* On voyait les hommes se paumoyer sur les vergues. Bientôt les huniers, la misaine, la brigantine furent établis, amures à tribord, puis le grand et le petit foc qui facilitèrent l'abattée du *Repton.*

La question était de savoir s'il allait continuer sa route vers l'est, en serrant le vent, afin de gagner quelque port de la Colombie britannique.

Non, telle n'était pas l'intention du capitaine King, à laquelle il eût été impossible de se méprendre. Le *Repton,* au lieu de mettre cap à l'est, marchait de manière à couper la route du *Saint-Enoch.*

« C'est à nous qu'il en a!... s'écria Romain Allotte. Il entend réclamer sa part de baleine!... Eh bien... il n'en aura pas même un bout de queue!... »

Ce que disait le lieutenant fut répété par l'équipage. Si le *Repton* venait attaquer le *Saint-Enoch,* il trouverait à qui parler!... On lui répondrait comme il convenait de répondre, à coups de fusil, de pistolet et de hache!...

Il était alors six heures et quelques minutes. Le soleil déclinait rapidement vers l'horizon un peu dans le sud-ouest. La mer restait dégagée de vapeurs du côté d'où soufflait la brise. On ne perdait pas un des mouvements du *Repton,* qui s'avançait à moyenne vitesse. En moins d'une demi-heure, il serait bord à bord avec le *Saint-Enoch,* s'il ne changeait pas sa barre.

En prévision d'une attaque, ordre fut donné de préparer les armes. On chargea les deux pierriers dont les baleiniers sont armés géné-

ralement. Si le capitaine King lui envoyait quelques boulets de cinq à six livres, le capitaine Bourcart lui en adresserait autant et de même poids.

Le *Repton* n'était plus qu'à trois quarts de mille, lorsque l'état de la mer se modifia soudain, sans aucun changement dans les conditions atmosphériques. Le vent n'avait pas forcé, le ciel ne s'était pas chargé. Nul nuage menaçant ne se levait à l'horizon. Calme absolu dans les hautes et basses zones de l'espace.

Et, en effet, le phénomène extraordinaire qui se préparait devait se localiser en cette partie de l'Océan.

Soudain, au milieu d'horribles mugissements, dont personne à bord du *Saint-Enoch* ne reconnut ni la nature ni la cause, la mer bouillonna, se blanchit d'écume, se dénivela comme si une éruption sous-marine en eût troublé les dernières profondeurs. C'était précisément à la place occupée par le baleinier anglais, alors que le baleinier français ne ressentait pas encore les effets de cette inexplicable agitation.

Le capitaine Bourcart et ses compagnons, tout d'abord surpris, observaient le *Repton*, et ce qu'ils virent, après la surprise, les jeta en pleine épouvante.

Le *Repton* venait de se soulever sur le dos d'une énorme lame, puis de disparaître derrière elle. De cette lame jaillissaient de puissants jets liquides, tels qu'ils eussent pu s'échapper des évents d'un gigantesque monstre dont la tête aurait été engagée sous le navire et dont la queue eût battu la mer à une demi-encâblure, soit près de cent mètres...

Lorsque le navire reparut, il était désemparé, sa mâture en bas, ses agrès rompus, sa coque chavirée sur bâbord, assaillie par de formidables coups de mer...

Une minute plus tard, après avoir été une dernière fois roulé par la monstrueuse lame, il s'engloutissait dans les abîmes du Pacifique.

Le capitaine Bourcart, ses officiers, son équipage poussèrent un cri d'horreur, stupéfaits en présence de cet inexplicable et épouvantable cataclysme...

Mais peut-être les hommes du *Repton* n'avaient-ils pas tous péri avec le navire?... Peut-être quelques-uns avaient-ils pu fuir dans les pirogues à temps pour ne point être entraînés dans le gouffre?... Peut-être pourrait-on sauver un certain nombre de ces infortunés avant que la nuit se fût étendue sur la mer?...

Toutes causes d'inimitiés s'oublient devant pareilles catastrophes!... Il y avait un devoir d'humanité à remplir, on le remplirait...

« A la mer, les embarcations!... » cria le capitaine Bourcart.

Deux minutes à peine s'étaient écoulées depuis la disparition du *Repton* et il était encore temps de porter secours aux survivants du naufrage...

Soudain, avant que les pirogues eussent été amenées, un choc, qui ne fut pas très rude, se produisit. Le *Saint-Enoch*, soulevé de sept à huit pouces par l'arrière, comme s'il eût heurté un écueil, donna la bande à tribord et demeura immobile.

XII

Échouage.

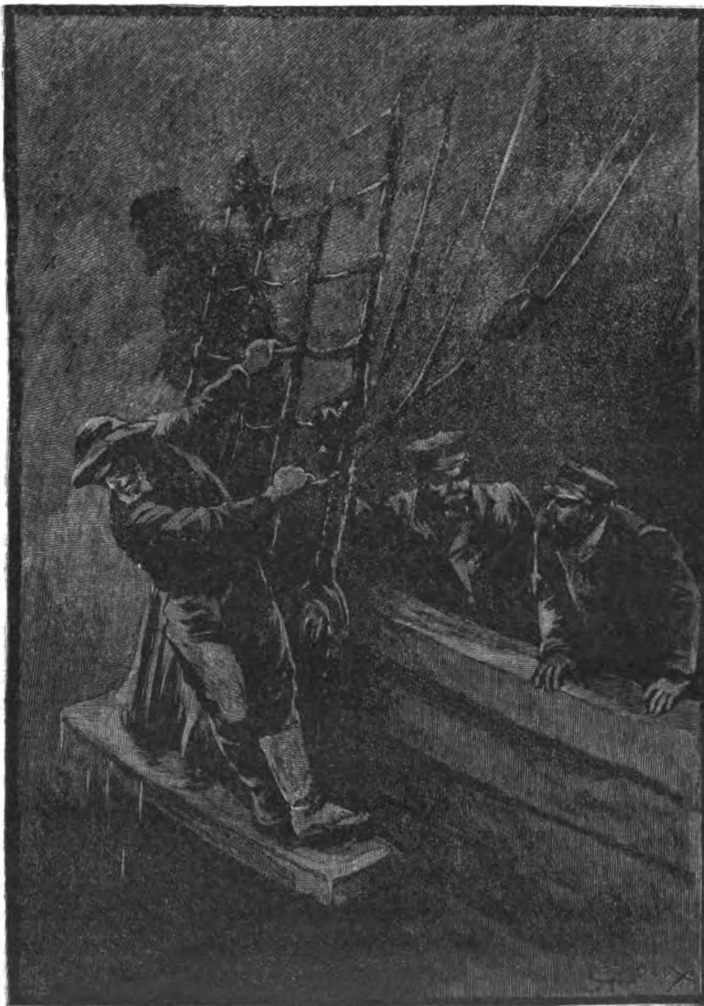
Le vent qui soufflait de l'est vers cinq heures du soir, et dont le *Repton* avait voulu profiter, ne s'était pas maintenu. Après le soleil couché, il calmit et finit par tomber tout à fait. L'agitation de la mer se réduisit à un léger clapotis de surface. Alors revinrent ces épaisses brumes, qui enveloppaient depuis quarante-huit heures cette portion du Pacifique.

Quant au *Saint-Enoch*, c'était au moment où son équipage allait lancer les embarcations qu'il avait touché. Était-ce donc à un accident de même nature qu'il fallait attribuer la perte du *Repton?*... Et, moins heureux que le *Saint-Enoch*, le navire anglais s'était-il défoncé contre un écueil?...

Quoi qu'il en soit, s'il n'avait pas coulé à

pic, le *Saint-Enoch* n'en était pas moins échoué. Or, comme il risquait à chaque instant d'être englouti, il fut impossible d'employer les pirogues au sauvetage des marins anglais.

Tout d'abord, la première impression de M. Bourcart et de ses compagnons avait été celle de la stupeur.



A quelle cause attribuer cet échouage?... Le *Saint-Enoch* avait à peine subi l'action de cette légère brise, qui s'était levée vers cinq heures du soir... Pour être venu talonner contre cet écueil, avait-il subi l'action d'un courant, dont personne ne soupçonnait l'existence, et sans qu'il eût été possible de s'en apercevoir?...

Il existait là certaines circonstances des plus inexplicables, et, d'ailleurs, l'heure n'était pas aux explications.

La secousse, on l'a dit, avait été plutôt faible. Mais, après deux coups de talon, qui ne démontèrent point son gouvernail, le navire reçut un énorme paquet de mer. Par bonheur, sa mâture ne s'ébranla point, ses étais et ses haubans résistèrent. Sans avaries dans ses fonds, il ne semblait pas qu'il fût menacé de sombrer comme le *Repton*. Peut-être même ne lui manquait-il que quelques pouces d'eau pour retrouver sa flottaison, et se dégagerait-il au plein de la mer?...

Seulement le choc eut pour premier résultat de rompre les amarres qui retenaient la baleine, et le courant entraîna cette carcasse.

Il y avait autre chose à faire qu'à s'inquiéter de la perte d'une centaine de barils d'huile. Le *Saint-Enoch* échoué, il s'agissait de le tirer de cette fâcheuse situation. A la suite de cet accident, maître Ollive se fût bien gardé d'interpeller Jean-Marie Cabidoulin. Le tonnelier aurait eu beau jeu pour lui répondre :

« Va... ce n'est que le commencement de la fin ! »

Cependant M..Bourcart et le second conféraient sur la dunette.

« Il existe donc des bas-fonds dans cette partie du Pacifique?... dit M. Heurtaux.

— Je ne sais que penser... déclara M. Bourcart. Ce qui est certain, c'est que les cartes n'en indiquent aucun entre les Kouriles et les Aléoutiennes ! »

En effet, les plus modernes ne portaient ni bas-fonds ni récifs dans cette partie de l'Océan où le cent vingtième et le cent soixantième méridien croisent le cinquantième parallèle. Il est vrai, depuis soixante heures, les brumes avaient empêché le capitaine Bourcart de prendre hauteur. Mais la dernière observation

le plaçait à plus de deux cents milles de l'archipel Aléoutien. Or il n'était pas admissible que, depuis le calcul du 19 octobre, le vent ou les courants eussent porté le *Saint-Enoch* à cette distance.

Et, pourtant, ce n'était que sur les extrêmes récifs des Aléoutiennes qu'il aurait pu se mettre au plein.

Après être descendu dans le carré, M. Bourcart avait étalé ses cartes sur la table, il les étudiait, il relevait à la pointe du compas la position que son navire occupait, en évaluant à l'estime la route parcourue en trois jours. Et même en l'étendant à deux cents milles en cette direction, c'est-à-dire jusqu'aux îles Aléoutiennes, il ne rencontrait aucun écueil...

« Cependant, observa le docteur Filhiol, ne peut-il se faire que, postérieurement à l'établissement de ces cartes, un soulèvement se soit produit à cette place?...

— Un soulèvement du fond?... » répondit M. Bourcart, qui ne sembla pas rejeter une pareille hypothèse.

Et, faute d'une autre, était-il déraisonnable de l'admettre?... Pourquoi, par une poussée lente ou par un brusque exhaussement dus à l'action des forces plutoniennes, le seuil sous-marin ne se serait-il pas relevé à la surface de la mer?... Manquent-ils donc, les exemples de ces phénomènes telluriques dans les régions où se manifeste encore le travail éruptif?... Et, précisément, ces parages ne sont-ils pas voisins d'un archipel volcanique?... Deux mois et demi auparavant, en les traversant, n'avait-on pas aperçu dans le nord les flammes du Chichaldinskoi sur l'île Ounimak?...

Bien que cette explication ne laissât pas d'être plausible dans une certaine mesure, la majorité de l'équipage devait la repousser, ainsi qu'on le verra bientôt.

Après tout, à quelque cause qu'il fût dû, l'échouage du *Saint-Enoch* était indiscutable. En sondant à l'avant, puis à l'arrière, maître Ollive ne trouva pas plus de quatre à cinq pieds d'eau sous la quille.

Le premier soin du capitaine Bourcart avait été de procéder à la visite de la cale. Jean-Marie Cabidoulin et le charpentier Férut s'étaient rendu compte que la mer n'avait pas pénétré à travers le bordage, et, assurément, aucune voie d'eau ne s'était déclarée à la suite de la collision.

En somme, il convenait d'attendre au lendemain afin de déterminer la nature de cet écueil inconnu du Pacifique, et peut-être parviendrait-on, avant l'arrivée des mauvais temps, à déhaler le *Saint-Enoch?...*

La nuit parut interminable. Ni les officiers ne regagnèrent leur cabine, ni les hommes le poste de l'équipage. Il fallait se tenir prêt à tout événement. Parfois se produisaient des tiraillements de la quille sur le récif... N'allait-elle pas, sous l'influence d'un courant, se détacher de ce lit de roches?... Ne pouvait-il se faire que le navire glissât du côté où il donnait la gîte et retrouvât sa ligne de flottaison?...

D'ailleurs, par précaution, le capitaine Bourcart avait mis les pirogues à la mer, avec la plus grande quantité de vivres possible, en cas qu'il fût nécessaire d'abandonner le *Saint-Enoch*. Qui sait s'il ne deviendrait pas nécessaire de s'y embarquer pour rallier les terres les plus rapprochées?... Et ce devaient être les îles de l'archipel Aléoutien, à moins que, par suite de circonstances absolument incompréhensibles, le navire n'eût été rejeté hors de sa route... D'ailleurs, il ne menaçait pas de chavirer, ce qui fût peut-être arrivé si la baleine eût encore été suspendue à son flanc.

Entre autres éventualités qui pourraient amener le dégagement du *Saint-Enoch*, M. Bourcart ne laissait pas de compter sur la mer montante. Les marées sont généralement faibles sur toute l'étendue du Pacifique, il ne l'ignorait pas. Mais qui sait si un relèvement de quelques pouces n'amènerait pas le renflouage?... Il ne semblait pas que le bâtiment se fût engagé très avant sur l'écueil, auquel il n'adhérait que par son talon.

Le flux avait commencé à se faire sentir à onze heures et la mer serait pleine vers les deux heures du matin. Le capitaine et ses officiers suivirent donc avec soin les progrès de la marée annoncée par un clapotis de courant

que l'oreille percevait au milieu de cette nuit si calme.

Par malheur, le moment venu, lorsque la mer fut étale, aucun changement ne se produisit. Peut-être le *Saint-Enoch* éprouva-t-il quelques faibles secousses, peut-être sa quille roula-t-elle légèrement sur le seuil sous-marin?... A cette date du mois d'octobre, les marées d'équinoxe étant déjà passées, les chances de se déhaler diminueraient avec les lunaisons prochaines.

Et maintenant, lorsque le jusant s'accentuerait, ne devait-on pas craindre que la situation ne vînt à empirer?... La bande ne s'accuserait-elle pas à mesure que l'eau se retirerait, et le navire ne risquait-il pas de chavirer à mer basse?...

Ce grave sujet d'inquiétude ne cessa que vers quatre heures et demie du matin. D'ailleurs, en vue de parer à tout événement, le capitaine Bourcart avait fait préparer des béquilles avec les vergues de perroquet, mais il n'y eut pas lieu de les mettre en place.

Un peu avant sept heures, une lueur rougit les vapeurs de l'est. Le soleil, qui débordait de l'horizon, ne put les dissoudre, et les agrès se chargèrent d'humidité.

On le pense bien, les officiers sur la dunette, les matelots sur le gaillard d'avant, cherchaient à percer ce brouillard du côté où gîtait le navire, en attendant que les pirogues pussent en faire le tour. Ce que chacun s'inquiétait de reconnaître, c'était la disposition de l'écueil. S'étendait-il sur un large espace?... Formait-il un bas-fond unique?... Des têtes de roches émergeaient-elles au large à basse mer?

Impossible de voir même à quelques mètres en dehors des bastingages. Toutefois, on ne percevait aucun bruit de ce ressac que le courant produit sur des rochers à fleur d'eau.

Donc, rien à faire avant que la brume se fût dissipée, et peut-être se dissoudrait-elle comme les jours précédents, lorsque le soleil approcherait de la méridienne? Alors, si les circonstances le permettaient, M. Bourcart essayerait de déterminer sa position au sextant et au chronomètre.

Il y eut lieu de procéder à une visite plus complète de la cale. Maître Cabidoulin et le charpentier Férut s'assurèrent de nouveau, en déplaçant un certain nombre de barils de l'arrière, que l'eau ne l'avait point envahie. Ni la membrure ni le bordage n'avaient cédé au moment de l'échouage. Donc aucune avarie grave. Mais, en maniant ses barils, le tonnelier ne se disait-il pas qu'il faudrait sans doute les hisser sur le pont, les jeter à la mer, les pleins et les vides, afin d'alléger le navire?...

Jules Verne.

(*La suite prochainement.*)

LA MAISON DE NOTRE MOI

Nous pouvons avoir plusieurs maisons pour abriter notre corps, mais notre être n'a qu'une demeure en ce monde, et, chose bizarre, nous qui prenons tant de soin de ce qui nous appartient, nous qui entretenons si bien notre garde-robe et notre mobilier et veillons à la conservation de nos maisons de pierre et de briques, nous ruinons avec la plus parfaite insouciance cette maison de chair et d'os dans laquelle nous sommes condamnés à vivre. La *bête,* pourtant, a ses droits, et l'*autre,* ses devoirs envers la *bête*. Faute de les observer, celle-ci se fâche, et, trop souvent, se venge aux dépens de l'*autre*.

Notre ignorance, à cet égard, est quelque chose de phénoménal; le moindre cheval ou chien de luxe a son hygiène, que nous observons scrupuleusement; mais, quand il s'agit du premier de nos biens, les lois les plus élémentaires nous sont inconnues, ou, du moins, nous vivons comme si nous les ignorions.

Courir au médecin lorsque nous avons détérioré la merveilleuse machine humaine que nous sommes, ne répare pas les dégâts, qu'il

n'eût tenu qu'à nous d'éviter. Or nous ne savons rien, ou presque rien, de l'entretien de cette machine, sinon, d'une manière générale, qu'il faut respirer, boire, manger, dormir, se baigner et prendre de l'exercice. Les Américains, plus soigneux que nous, ne le sont pas encore assez, si l'on en croit le docteur *Gardner*, dans la *Revue Munsey*.

Se nourrir, c'est donner au corps ce dont il a besoin et non ce qui plaît au palais. Plus nous nous rapprochons des choses telles que la nature nous les fournit, plus nous sommes dans le vrai à cet égard. Cuisine compliquée, sauces savamment épicées, mets de haut goût n'ont rien à voir avec nos véritables besoins. D'où le régime des viandes grillées et rôties, des légumes *au naturel*, des fruits crus ou cuits. Les céréales, qui sont par excellence la nourriture de l'homme, — blé, maïs, seigle, avoine, orge et riz, — doivent être consommées sous forme de bouillie, de gruau ou de *pain complet*, ce pain fait avec de la farine moins soigneusement blutée et que l'on a essayé, depuis quelques années, de mettre à la mode en France. La fine fleur de farine avec laquelle on confectionne le pain de luxe est dépourvue justement des éléments qui nous sont le plus indispensables, entre autres, des phosphates que réclament nos os, et il ne nous apporte plus guère que de l'amidon et du carbone, producteurs de chaleur et d'énergie; nos os et nos muscles n'y trouvent plus leur compte. Pain *complet*, pain bis, pain de seigle, pain d'orge, à la bonne heure!

L'eau *pure* est la boisson idéale de l'homme. Encore faut-il, à l'encontre de toutes nos idées reçues, ne boire, ni pendant les repas, ni pendant la demi-heure qui précède et celle qui suit les repas. Ainsi éviterons-nous les dilatations de l'estomac et nous assimilerons-nous vraiment notre nourriture. Eau glacée, glaces et sorbets, loin d'activer la digestion, refroidissent la muqueuse stomacale et interrompent la production du suc gastrique. Prise en grande quantité, l'eau glacée est dangereuse et même mortelle. Le thé et le café ne sont point un aliment, et, considérés comme breuvages, l'espèce humaine se porterait infiniment mieux sans eux. Quant à l'alcool, ce devrait être un médicament et un médicament seulement; la moins pernicieuse manière d'en absorber serait le pur *whisky* à très petites doses dans beaucoup d'eau, mais toutes les boissons alcooliques nous sont funestes.

Nous savons que nous ne pouvons vivre sans air: mais, bon gré, mal gré, les habitants des grandes villes respirent de l'air qui a déjà passé par les poumons de plusieurs individus, sans compter les nombreux chevaux que nous côtoyons. De plus, la majeure partie de la vie des citadins s'écoule dans des chambres closes. De là l'urgence de donner de l'air à nos poumons pendant la nuit. Toute personne valide doit, avant de se coucher, ouvrir les portes et fenêtres de sa chambre à coucher et les laisser ainsi toute la nuit; un rideau suffit pour empêcher les regards indiscrets. Qu'on ne craigne point les rhumes : les soldats en campagne, les *chemineaux* ne s'enrhument pas à la belle étoile. On s'enrhume dans des pièces surchauffées et sans ventilation. Pendant leurs sept à huit heures de sommeil, les citadins, bien couverts dans leur lit, introduiront de l'oxygène dans leurs poumons et répareront le mal causé pendant la journée.

Il est bien entendu que, pour ceux qui n'en ont point l'habitude, il faut un « entraînement » et qu'il ne conviendrait point de commencer en plein hiver par des fenêtres toutes grandes ouvertes.

Chaque soir, en se couchant, il faut procéder à un lavage à l'eau froide de la figure, des bras et des mains, des pieds et des jambes, et se frictionner avec une serviette rugueuse jusqu'à ce que la peau soit *rouge*. De même, le premier acte, au réveil, doit être de plonger le corps humain dans de l'eau froide, tiède ou chaude, selon l'âge et la force de l'individu. Un quart d'heure ou vingt minutes d'exercices convenables : haltères, poids et poulie, après ces ablutions, voilà le sûr moyen de réveiller la vigueur physique et mentale des êtres les plus surmenés.

Ce n'est pas tout : il n'est pas une personne sur vingt qui sache... *respirer*. La respiration ordinaire, inconsciente, est un

mouvement musculaire involontaire, qui ne change que dix à treize pour cent de l'air de nos poumons. Pour le reste, nos poumons sont remplis d'air ayant déjà fourni son oxygène à notre sang et que réoxygènent faiblement les dix à treize pour cent d'air nouveau. Mais nous possédons d'autres muscles respiratoires, sous le contrôle de notre volonté, et grâce auxquels les poumons peuvent être presque entièrement remplis d'air. Rejetez les épaules en arrière, élargissez la poitrine, et, en même temps, abaissez le diaphragme et puis respirez longuement, profondément, retenez l'air dans vos poumons pendant quelques secondes et laissez-le s'échapper lentement... Tel est l'exercice qui doit être fait, à quelques minutes d'intervalle, quand nous nous promenons, par exemple.

Trois ou quatre mois de cet exercice suffisent pour développer le buste, élargir la poitrine et prévenir toute maladie dite de poitrine. Cette science de la respiration est, en outre, le principe fondamental d'hygiène permettant de se livrer à l'art du chant. Que de chanteurs — et de professeurs de chant hélas ! — ne s'en doutent point.

La question des vêtements est bien simple. Elle se réduit à ceci : dans tout pays dont le climat est variable ou froid, il faut porter de la laine sur la peau; de la flanelle légère en été, plus épaisse en hiver, et se vêtir à son goût.

A cette hygiène, purement physique, il nous faut ajouter que, si notre corps a son influence sur l'*autre*, l'*autre*, à son tour, agit sur la bête humaine beaucoup plus que nous ne le croyons. Il a été démontré que nos passions, la colère, la jalousie, la haine, ont pour effet d'altérer les combinaisons chimiques dont notre corps est le laboratoire incessant. A nous donc d'entretenir notre santé physique par notre santé morale; le vieil adage peut s'entendre : un esprit sain conservant un corps sain. Soyons vertueux par esprit de sécurité personnelle et d'égoïsme, l'égoïsme qui régit le monde!...

JACQUES LERMONT.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE IX

Pierre fut singulièrement déçu lorsqu'il mit pied à terre devant l'hôtel que lui avait indiqué Césaire Fochard.

Où était la tranquillité prédite?

Aussi bien au premier étage qu'au rez-de-chaussée, tout paraissait sens dessus dessous ; et, à cette heure tardive, sous la lumière du gaz, des ouvriers tapissiers travaillaient encore.

Quelle pouvait être la cause de ce bouleversement?

Il s'informa :

« Nous avons demain une soirée de contrat, après-demain un dîner de noce de cinquante-quatre couverts et un dîner politique de quatre-vingt-dix : de quoi perdre la tête, monsieur, gémit le vieux bonhomme préposé à la garde du bureau. Si seulement il y avait un jour d'intervalle entre les deux dîners ! Mais les circonstances ne l'ont pas permis. Vous voudrez bien nous excuser, monsieur, au cas où, pendant ces quarante-huit heures, le service laisserait à désirer. »

« Je passe de fiançailles en noce; serait-ce un présage? » pensait Pierre, distrait, n'écoutant qu'à demi le caissier poursuivre :

« Et nous allons être forcés de vous mettre au second, dans le logis qui est au fond de la cour : les deux étages de ce côté sont loués au complet. »

Pierre eut un geste indifférent; le séjour à la caserne lui avait appris à se passer de confort.

Ce qui lui était plus désagréable, c'était le brouhaha au milieu duquel il faudrait vivre. Il avait tant besoin de réfléchir, de préparer ses démarches, de méditer sur ce qu'il devrait dire et taire ! Mais, après tout, cet inconvénient serait de courte durée.

Il en prit d'autant mieux son parti que sa chambre lui plut à tous égards.

Elle était spacieuse, commode et reliée par un couloir de dégagement à l'escalier de service, ce qui lui permettrait d'entrer et de sortir sans se trouver mêlé à la cohue du logis principal.

Pierre se déclara satisfait et déclina l'offre que lui faisait le garçon de déménager, une fois les voyageurs du premier étage partis.

Le lendemain, vers neuf heures, il sonnait à la porte de maître Réhot.

Décidé à voir, s'il le fallait, tous les notaires de la ville, il s'était arrêté chez le premier que lui avaient signalé les panonceaux d'usage.

Maître Réhot était un tout jeune homme. Notaire depuis quelques mois, il avait à peine eu le temps de prendre possession de son étude ; la plupart des dossiers laissés par son prédécesseur lui étaient encore inconnus.

Aussi, la question par laquelle son visiteur matinal entama l'entretien le fit sourire.

Pierre demandait :

« Pourriez-vous me dire, monsieur, si, un peu avant la date du 7 juillet 1863, il a été fait dans votre étude une procuration pour une personne qui avait charge, en vertu de cet acte, de se rendre à Saumur dans le but d'effectuer un payement, selon toutes probabilités ?

— Quel est le nom du mandant?

— Je l'ignore. »

Le notaire eut un vif mouvement de surprise.

« Donnez-moi tout au moins celui du mandataire.

— C'est que... fit Pierre avec un sourire embarrassé, je ne le connais pas non plus.

— Mais, alors, monsieur, comment savez-vous qu'une procuration a dû être donnée à cette époque ?

— Comment je le sais? voici. »

Et, pesant ses expressions, tremblant d'en trop dire, Marcenay raconta la moindre partie de l'histoire, celle qui se rapportait au retard survenu, à sa cause et à ses suites, à la personnalité de l'inconnu, à sa hâte de quitter Thouars, bien qu'il fût à demi mort; à l'ignorance où les gens de l'hôtel étaient restés, quant à son nom et à sa résidence habituelle.

« Et c'est cet homme que, dans son intérêt, il faut que je découvre », conclut-il.

Le notaire objecta :

« Quand nous constaterions sur les livres de l'étude la trace de procurations données aux environs de cette date, — et... vous savez, jadis le répertoire n'était pas tenu à jour avec le soin que nous y apportons actuellement, — qu'est-ce qui nous indiquera qu'il s'agit de votre inconnu ?

— Rien, c'est évident. Mais, après vous, je verrai vos confrères. Je prendrai le nom de tous les gens ayant reçu à cette époque un pouvoir de quelqu'un ; j'irai à chacun d'eux et je lui demanderai : « Est-ce vous qui étiez tel jour à tel endroit et à qui est survenue telle aventure ? » On peut bien supposer qu'à la fin l'un répondra oui.

— On le peut... si on écarte certains aléas. En vingt-cinq ans, il se passe bien des choses.

— Oui; les uns meurent, les autres quittent le pays... Que voulez-vous ? Je crois m'être arrêté au seul parti ayant quelque chance d'aboutir... J'accomplis une mission dont je ne peux plus être relevé par celui qui m'en a investi, prononça Pierre lentement, en regardant son interlocuteur droit dans les yeux; une mission de justice... de réparation... Je n'en saurais dire plus.

— Cela suffit, monsieur, repartit maitre Réhot, à qui, de prime abord, la physionomie ouverte de Pierre avait été sympathique : nous nous mettrons à l'œuvre quand il vous plaira.

— Dès après déjeuner, si votre temps n'est pas pris.

— Je suis libre jusqu'à cinq heures.

— Alors, à une heure, si vous le voulez bien. »

Marcenay fut exact. Mais le notaire avait réfléchi. Dès en abordant le jeune homme, il lui annonça :

« Nous allons nous donner beaucoup de mal, avaler quantité de poussière, pour un résultat des plus incertains. Voulez-vous que je fasse une démarche qui évitera toutes les autres?

— Laquelle?

— Passer à l'enregistrement. Nous aurons là le résumé des actes faits dans les études de la ville à l'époque indiquée. Les relever sera un jeu d'enfant comparé au travail que nous allions entreprendre.

— L'enregistrement! j'y avais bien pensé, repartit Pierre; mais, sans aucun titre pour me livrer à de telles recherches, je craignais de me heurter à une fin de non-recevoir. Vous, monsieur, tout au contraire, vous avez cent moyens d'obtenir la communication que l'on m'eût sûrement refusée. Aussi, combien je vous suis reconnaissant de votre offre!

— Alors, c'est entendu. J'irai demain; et après-demain, dans la matinée, nous compulserons mes notes. »

Ils se quittèrent, les choses étant ainsi convenues entre eux.

Le courrier du lendemain matin lui apporta des nouvelles d'un peu partout.

Omer Fochard annonçait de Montreuil qu'il avait fait buisson creux. Marc Aubertin apprenait à son ami qu'il avait enfin « décroché » son congé et, après l'avoir accablé de reproches sur sa paresse, lui donnait rendez-vous à Dracy, où il comptait aller tout d'abord en compagnie de sa bonne marraine. Il ajoutait :

« C'est durant ces trente jours que mon avenir va se décider... tout mon avenir!... Je t'avoue que le cœur me bat un peu à y songer. »

Se rappelant sa conversation à ce sujet avec Gabrielle, Pierre se dit que le comte de Trop serait bien conseillé par sa cousine, en attendant que lui-même vînt à la rescousse pour le détourner de se laisser mettre dans l'industrie, qui n'était pas son fait.

Et il décréta que, puisqu'ils allaient se revoir incessamment, une réponse devenait superflue.

La dernière lettre que décacheta le jeune homme le laissa pétrifié de surprise. Elle était de sa tante et commençait ainsi :

« N'attends pas de réponse de Greg ; il est parti ce matin, mon cher. Je ne sais si ta lettre l'a froissé ou si c'est ton oncle qui l'a mis à la porte; je n'ai pu obtenir d'éclaircissements ni de l'un ni de l'autre. Ce dont je t'assure, c'est que je n'y suis pour rien, bien que j'eusse eu toutes les raisons possibles de prendre moi-même ce parti. Ah! j'en aurai à t'apprendre, du nouveau! Nous voici réduits à nous-mêmes. Je m'ennuie tellement que je vais, je crois, décider ton oncle à vendre la maison. Nous irons en ville. Notre fortune nous permet d'y faire figure, et j'y aurai au moins des relations agréables.

« Ma santé ne va pas, mais pas du tout! Moi qui étais si bien avant ton départ!... »

Suivaient les doléances accoutumées sur « son misérable estomac ».

Mais Pierre y demeura tout à fait insensible : il pensait à Greg.

Avait-il vraiment pris sa semonce au tragique? Il était susceptible; il l'était même beaucoup... Toutefois, un pareil coup de tête ne lui ressemblait guère. Cela eût révélé un manque de cœur et petit Greg ne pouvait être suspecté à cet égard. Un renvoi de la part de l'oncle Charlot apparaissait au jeune homme tout aussi invraisemblable. Il finit par supposer que le vieillard, voyant Greg et « la vieille dame » en perpétuel conflit, avait expédié son petit compagnon à Mlle Dortan jusqu'à son retour. Et il se promit d'écrire à Catherine, ce jour même, pour s'en éclaircir.

Mais la fin de la lettre, que signifiait-elle? Vendre la maison?... la maison familiale!... une angoisse l'étreignit. Il sentait une menace d'orage planer à l'horizon... Qu'allait-il apprendre? C'est en tremblant qu'il se le demandait.

Toute la journée il porta cette pensée douloureuse; si bien qu'il oublia d'écrire à la vieille amie de petit Greg.

Il rentra dîner vers sept heures et passa la soirée au coin de son feu à lire.

Il avait l'esprit moins troublé, étant résolu d'interrompre ses démarches, quoi qu'il sortît des recherches de maître Réhot, et d'aller à Dracy se renseigner lui-même sur les racontars obscurs de sa tante.

Il se coucha vers onze heures et s'endormit presque tout de suite.

Un bruit singulier l'éveilla comme trois heures du matin sonnaient.

On frappait des coups secs, régulièrement espacés, contre le mur de sa chambre, tout proche de la cheminée.

Après deux ou trois minutes, les coups cessèrent. Une voix lente, un peu sourde, au timbre morne, prononça :

« Pierre Marcenay, m'entendez-vous?

Il se souleva sur son coude et s'informa, encore à moitié endormi :

« Qu'y a-t-il? qui m'appelle? »

On ne répondit point.

« J'aurai rêvé », se dit Pierre.

Et, maugréant de sa sottise, il remit la tête sur l'oreiller.

Mais il n'avait pas fermé les yeux que les coups recommençaient, espacés comme la première fois.

Et, de nouveau, la voix s'éleva :

« Pierre Marcenay, écoutez ce qui va vous être dit. »

Au lieu d'obéir, celui-ci alluma sa bougie, se vêtit à la hâte et courut à la cheminée.

Rien de suspect...

Cinq minutes s'écoulèrent dans le plus profond silence. Puis les coups avertisseurs reprirent, et, de nouveau, la voix s'éleva, mais plus sourde, plus lointaine, comme si l'on eût parlé en s'éloignant.

Ce fut pour commander :

« Partez pour Paris; allez voir M. Philippe Aubertin : vous saurez tout.

— Qui êtes-vous? d'où me parlez-vous? Pourquoi me donner cet avis de façon mystérieuse? Quelle raison de vous cacher pour me rendre ce service? » interrogea Pierre d'un ton rapide, plus pressant, plus impérieux à chaque question.

Mais il eut beau attendre, questionner encore, plus rien que sa propre voix ne troubla le silence autour de lui.

« Ah! par exemple, je veux en avoir le cœur net », s'écria-t-il.

Et, allant aux placards qu'il ouvrit brusquement, il promena la lumière à l'intérieur.

Les rayons du premier étaient tapissés de papier bleu, sans une déchirure; mais le portemanteau du second retombait, arraché d'un côté, et laissait voir un petit trou par lequel venait un peu d'air : la place de la patte.

« C'est de là qu'on a parlé, se dit Pierre; nul doute! Il s'agit de savoir ce qu'il y a derrière cette cloison et qui a pu avoir accès par là. Devrais-je parcourir tous les recoins de l'étage, je veux l'apprendre. »

Il mesura, en comptant ses pas, la largeur de la chambre; puis il sortit, recommençant de compter à partir du seuil.

Au premier couloir transversal, il tourna. Vers le milieu, une porte était ouverte : il la franchit et se vit dans une lingerie qui prenait jour seulement par la toiture et les œils-de-bœuf du grand corridor.

Il recommença de compter ses pas. La longueur de la lingerie ne donnait point le développement voulu; il s'agissait d'aller au delà : rien de moins malaisé; une seconde porte faisait face à la première.

Mais, comme il tirait celle-ci à lui, un courant d'air faillit éteindre sa bougie, et il s'aperçut qu'il posait le pied sur un large palier auquel s'appuyait une sorte d'échelle aboutissant aux faux greniers qui régnaient sur le devant du vieux logis.

Un escalier! tout le monde y peut passer : la place était bien choisie. Les enduits, partout dégradés, rendaient impossible de distinguer la fente correspondant au placard.

Celui qui avait conçu ce plan habile devait posséder à fond les détails intérieurs de l'hôtel; ou bien alors... quoi supposer?...

Pierre reprit tout pensif le chemin de sa chambre. Une chose le surprenait presque autant que cette intervention bizarre : c'est le nom de M. Aubertin mêlé à tout cela.

Puis il réfléchit que Marc était né à Niort. C'est aux environs que s'était écoulée sa petite enfance et ses parents devaient encore y résider à l'époque où Odule Saujon avait émigré au Mexique.

Le père du comte de Trop avait donc pu être informé du vol et de ses conséquences. Toutefois, ceci n'expliquait point à Pierre que l'on connût son nom, à lui, sa présence et son secret...

A l'hôtel, personne ne soupçonnait le but de son séjour; M. Réhot mis hors de cause, qui le savait à Niort et, surtout, se doutait de ce qu'il y venait faire?

Esprit pondéré, peu enclin à mettre partout le surnaturel en cause, son opinion était que l'action providentielle ne s'exerce point par des manifestations de cet ordre. Ce n'est donc pas dans le domaine du merveilleux qu'il cherchait le mot de l'énigme.

Quant à croire qu'il s'agît d'une mystification, pas un instant l'idée ne lui en vint. Cette certitude entra en lui tout de suite, que, par M. Philippe Aubertin, il apprendrait la vérité.

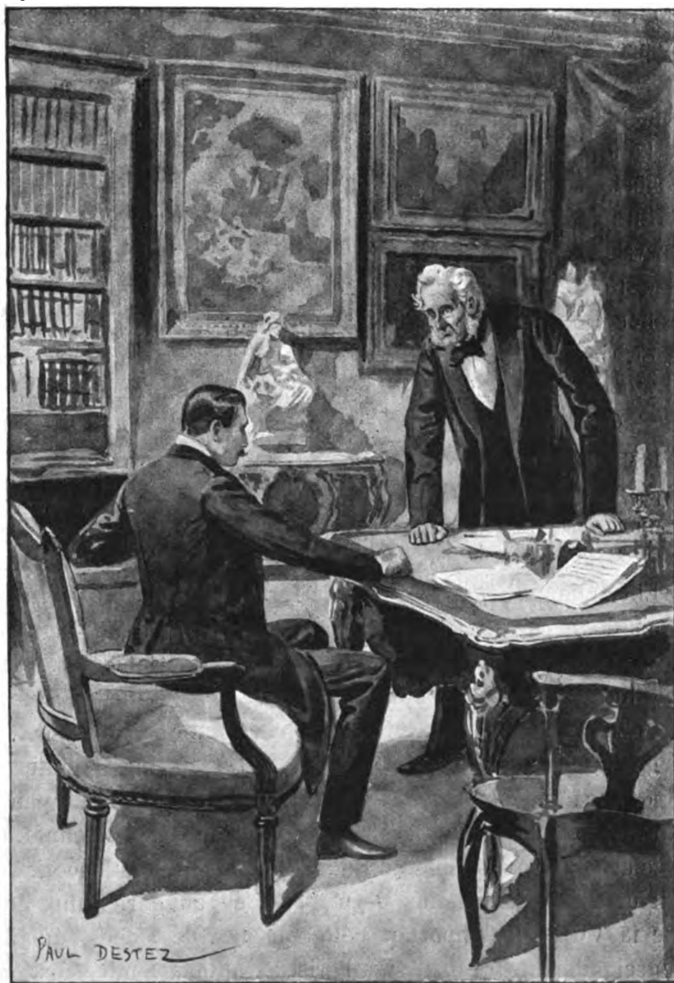
C'est égal, pour étrange, l'aventure l'était... Il ne pouvait passer le reste de la nuit à émettre des suppositions, cependant, il le comprit et revint à son lit, résolu à essayer de dormir. Mais, tandis qu'il posait son flambeau, ses yeux s'abaissèrent, comme attirés par un invincible vouloir, sur le marbre blanc de la table.

Ces mots y étaient tracés au charbon en gros caractères :

« Pour votre bonheur, hâtez-vous. »

Pierre jeta un cri! Instinctivement, son regard fit le tour de la pièce, en scruta les ombres : il en était bien le seul habitant...

« Allons, il n'y a qu'à s'incliner, murmura-t-il. C'est pendant que je furetais dans les galetas qu'on est venu. On guettait donc?... J'obéirai : je partirai ce soir. Mon bonheur en jeu? Il ne manquerait que cela! Ah mais! c'est plus qu'étrange, décidément. »



Après l'avoir encore relu et s'être efforcé de découvrir le sens caché des premiers mots, Pierre se décida enfin à effacer le message de son invisible ami. Car, d'où qu'il vînt, quel qu'il fût, il était un ami, celui qui mettait fin aux ténèbres dont le neveu d'Odule Saujon avait tant de peine à sortir.

Le jeune homme ne dormit point; pas une minute. Aussitôt debout, il s'informa au garçon qui le servait si la veille quelqu'un l'avait demandé.

« Je serais bien embarrassé de le dire à monsieur et je crois que les autres le seraient tout autant. C'était une telle bousculade! On ne savait à qui entendre... »

Il réfléchit quelques secondes et reprit :

« Il me semble que si on s'était adressé à moi, je m'en souviendrais, tout de même : non, non, personne. Je n'ai pas entendu prononcer le nom de monsieur.

— Voyez donc auprès de vos camarades; je suis à peu près certain qu'on est venu. »

La question passa de bouche en bouche, mais la réponse fut la même partout.

En la rapportant à Marcenay, le garçon observa :

« Nous avions hier quinze employés du dehors; on a pu s'adresser à l'un d'eux. »

Et, riant :

« On aura été bien renseigné dans ce cas.

— On l'aura été assez bien, pensa Pierre, puisqu'on a pu arriver jusqu'à moi. »

Mais il n'insista pas davantage, et, dès que l'heure le lui permit, il se rendit aux nouvelles chez M. Réhot.

Elles étaient négatives. Aucune des procurations données antérieurement au 7 juillet 1863 ne se rattachait à un versement d'argent.

« En voici la liste », ajouta le notaire.

Et, mettant sous les yeux de Marcenay une page chargée de notes :

« J'ai même été au delà du 7 juillet, pensant que la procuration avait pu être enregistrée avec quelques jours de retard. »

Pierre se sentit moins déçu qu'il ne l'eût été la veille. Qu'importait cette absence de renseignements à Niort, si, à Paris, M. Aubertin devait les lui fournir?

Mais lui, M. Aubertin, avait-il gardé ici des relations d'amitié! Y revenait-il de temps à autre?

Ces questions se posaient dans l'esprit du jeune homme, suite logique de l'incident de la nuit.

Pour que le nom de Philippe Aubertin lui eût été donné comme le sésame d'une si vieille histoire, il fallait que l'on fût bien au courant de sa vie.

Et, presque inconsciemment, il laissa tomber de ses lèvres cette interrogation qu'il se posait à lui-même :

« M. Aubertin n'aurait pas été un client de l'étude, autrefois?

— M. Philippe Aubertin? s'écria le notaire, manifestant une vive surprise.

— Lui-même. Son fils est mon plus intime ami; il est de mon âge, à peu près, et il est né à Niort. Au moment où se sont passées ces choses, M. Aubertin devait encore y habiter...

— Cela ne me paraît avoir aucun rapport avec ce qui nous occupe », observa M. Réhot, nullement convaincu de ce qu'il avançait, obéissant au seul désir de pousser Pierre à définir sa pensée intime.

Celui-ci de son côté se demandait :

« Lui dirai-je quelle raison j'ai de m'informer du père de Marc? Je n'ose pas... Il va me croire fou, visionnaire tout au moins. »

Et, tout bien réfléchi, il se borna à répondre :

« Aucun rapport... c'est vrai...

— Il m'est tombé sous les yeux, à l'enregistrement, le nom de M. Philippe Aubertin, reprit le notaire après avoir un peu hésité. Eh! non, il n'était pas un client de mon étude. C'est par M[e] Denormand, aujourd'hui retiré des affaires, qu'a été dressé l'inventaire dont la teneur... »

Il s'interrompit et, se mettant à rire :

« Un peu plus, je trahissais le secret professionnel. C'est tout à fait bizarre, cette coïncidence... Voyez donc M. Denormand. Sans lui rien dire de notre entretien, ni de mes recherches, qui doivent demeurer secrètes, — je m'y suis engagé, — présentez-vous chez lui comme vous vous êtes présenté chez moi et racontez-lui exactement ce que vous m'avez confié.

— Vous avez un motif de me conseiller cette démarche?

— Oui, mais je ne peux vous le dire. Nous ne devons connaître des actes de nos confrères que ceux qui nous sont communiqués; j'ai obtenu de mettre le nez dans les vieilles archives de l'enregistrement par faveur spéciale, et sur la promesse de m'en tenir à ce qui m'intéressait.

— Je m'incline. Donnez-moi l'adresse de M. Denormand, je m'y rends tout de suite. »

L'ancien notaire était un beau vieillard de physionomie aimable. Sa lèvre rasée lui donnait l'apparence d'un magistrat d'antan. Il en avait la bouche circonspecte, le regard observateur : on le devinait très maître de ses impressions.

Cela n'empêche que ses traits s'altérèrent d'une façon visible, lorsque, après les premiers mots de politesse échangés, Pierre exposa le but de sa visite.

« Vous avez vingt-cinq ans au plus. A quel titre celui que vous cherchez vous intéresse-t-il? Que lui êtes-vous, monsieur ?

— Rien... Je me trompe; je suis devenu, par héritage, son débiteur pour une somme de soixante-douze mille francs en capital.

— Son débiteur pour soixante-douze mille francs! murmura le vieillard, qui se dressa d'un élan brusque et vint se planter devant Pierre, dans les yeux une anxiété se rapprochant de l'épouvante.

—Allons, prononça celui-ci, je touche à la vérité, je le vois. Vous la connaissez, n'est-ce pas, monsieur, cette histoire?

— Si je la connais! Mais encore faut-il... »

A son tour Pierre se leva. Il était devenu très pâle; la sueur perlait à ses tempes... Plus à hésiter, cependant!

Résolument, il prit dans un carnet la lettre d'Odule Saujon et la tendit à son interlocuteur.

Celui-ci, qui l'avait observé avec une pitié croissante, repoussa de la main le papier.

« Tout à l'heure, fit-il d'une voix triste. Ah! mon enfant, je crois que nous allons passer un cruel quart d'heure, vous et moi; moi surtout! Car, vous... c'est la faute d'un autre que vous expiez. »

Pierre inclina silencieusement la tête.

« Et moi... je vais expier un jugement trop légèrement porté contre un camarade d'enfance, presque un ami!

« Il se nomme Legonidec, monsieur, celui que vous cherchez. C'est un Breton, avec qui je jouais sur la plage quand mes parents me conduisaient à la mer.

« J'avais douze à treize ans; lui, guère plus. Nous habitions une maison de pêcheurs — le hameau n'en contenait alors qu'une vingtaine, et pas d'hôtel. — Legonidec était mon compagnon préféré. Nous courions le pays ensemble, et souvent il m'emmenait pêcher ou me promener en barque.

« Il était orphelin et n'avait d'autres parents que des cousins se souciant peu de lui. A ma prière, mon père le ramena avec nous et le plaça en qualité d'apprenti chez M. Aubertin, le père de Philippe, qui, lui, est mon camarade de collège.

« Il s'écoula pas mal d'années.

« Lorsque Philippe devint chef de maison, — une pauvre petite usine de céramique agencée d'après les anciennes méthodes et qui nourrissait à grand'peine son propriétaire, — Legonidec passa contremaître.

« Toutes les réformes, tous les perfectionnements d'outillage, c'est à son instigation qu'Aubertin les appliqua...

« Mais asseyons-nous donc, monsieur », s'exclama soudain le vieux notaire, s'apercevant que dans leur trouble ils se tenaient debout.

Et, avec un bon sourire paternel :

« Allons, courage! vous avez le beau rôle, jeune homme. Moi, je vais avoir à m'accuser devant vos vingt-cinq ans.... et à en accuser d'autres... »

Il soupira longuement avant de reprendre :

« Aubertin était rongé d'ambition. Il rêvait tout à la fois d'une grande fortune et d'une situation en vue.

« Sa femme lui avait apporté quarante mille francs; mais, cette ressource employée, il se voyait loin encore d'avoir établi sa fabrique sur le pied où il la voulait.

« Il vint un jour me demander conseil au sujet d'un emprunt. Je le détournai de se mettre dans les dettes, me rappelant soudain l'opinion de son contremaître. Nous nous voyions toujours de temps à autre, Legonidec et moi. En dehors de rencontres de hasard ou des visites échangées parfois le dimanche, il venait régulièrement, à chaque trimestre, m'apporter ses économies à placer.

« Ce jour-là, je le gardais à déjeuner et nous causions longuement ensuite.

« Le pauvre homme avait traversé bien des épreuves. Après s'être marié et avoir eu cinq enfants, il restait seul avec une petite fille, la dernière venue.

« Il adorait follement cette gamine et se privait de tout pour la faire instruire et lui assurer une dot. Le sentiment paternel était chez lui si exclusif que plus rien n'existait en dehors : à part moi, il n'avait guère d'amis, n'en ressentant pas le besoin.

« Je l'ai vu accepter un surcroît de travail à terrasser un homme, par désir d'ajouter un ou deux louis au trésor d'Hélène.

« Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi j'y insiste.

« Dans nos entretiens, il me parlait souvent de son patron. A le voir mener les transformations si bon train, il s'inquiétait et me suppliait de lui conseiller la prudence et la patience.

« Mais ces deux vertus n'étaient pas le fait d'Aubertin et j'y perdais ma peine.

« Bien mieux, le jour où il vint me consulter à propos d'argent, ce fut lui qui me convertit à ses idées ; après l'avoir voulu détourner d'emprunter quinze mille francs, je lui en prêtai vingt-cinq mille de mes propres deniers. Et, pour ne pas nuire à son crédit, je ne pris pas immédiatement hypothèque, me réservant de le faire s'il ne me remboursait pas selon nos conventions.

« Les bénéfices de cette année-là achevèrent de le griser. Il crut le moment venu de tenter le grand coup qu'il méditait.

« Celui à qui il eut recours comme bailleur de fonds avait été avec nous au collège. Je ne saurais dire que ce fût un ami, ni même un camarade. Nature envieuse, sournoise, rancunière, il ne nous allait point : nous échangions avec lui plus de horions que de bons procédés, du temps que nous vivions côte à côte.

« Aubertin aurait dû se rappeler que l'homme est dans l'enfant ce que le fruit est dans l'arbre. L'éducation tient lieu de l'ente ou de la greffe, il est vrai. Mais qu'un accident rompe la tige, c'est le sauvageon qui reparaît...

« Tandis que la fortune d'Aubertin était prospère, celle de Ramet allait déclinant. Il ne réussissait à rien.

« Ses déboires l'avaient aigri, et tout particulièrement contre Philippe qui, fier du succès, le faisait un peu trop volontiers sonner haut devant lui.

« Un jour, nous apprenons qu'il est échu à Ramet une succession. Un vieux paysan, son oncle, avait découvert dans un de ses champs des pots remplis de pièces d'or ; et, comme il était fort avare, l'excès de la joie l'avait tué en deux jours : Ramet héritait de tout. Peu après il se mariait richement et se fixait à Saumur.

« Comment l'idée vint à Philippe de s'adresser à lui ; comment Ramet parvint à endormir sa défiance et à lui faire accepter ses conditions draconiennes : je ne l'ai jamais su. Il ne s'agissait de rien moins que de deux cent cinquante mille francs ! L'usine ne les valait pas. Mais Ramet ne doutait point qu'elle n'en valût le double le jour où Philippe aurait exécuté ses plans. »

M. Denormand s'interrompit pour demander à Pierre :

« Savez-vous ce qu'on appelle une vente à réméré, jeune homme ?

— Vaguement.

— C'est un contrat par lequel celui qui devient acquéreur d'un immeuble s'engage à rendre au vendeur sa propriété si ce dernier lui en rembourse le prix à une date convenue.

— Envisagée ainsi, une vente n'est qu'un prêt déguisé, ce me semble.

— Parfaitement ; et un traquenard, en dépit des apparences.

« Dans le cas d'Aubertin, le piège était celui-ci : Ramet lui achetait l'usine. Il la payait deux cent cinquante mille francs et, pendant cinq ans, en demeurait le propriétaire conditionnel. Mais, à l'expiration de la cinquième année, elle lui restait à titre définitif, *et dans l'état où elle se trouverait alors*.

« J'étais le notaire de Philippe : il m'apporta ce projet de vente.

« Je lui déclarai :

« — Cet acte-là ne se passera pas dans mon étude ; c'est ta ruine ; il ne sera pas dit que j'y aurai trempé les mains. »

« Il repartit que j'étais un trembleur ; d'après ses calculs, il se serait libéré avant l'échéance... Bref, un homme tout à fait emballé, sûr de lui, ne voulant rien entendre.

« L'acte fut passé à Saumur.

« De fait, Aubertin faillit avoir raison contre moi. Il est très actif; il avait à l'étranger des débouchés superbes et il était admirablement secondé par Legonidec, devenu son *alter ego*.

« Tandis que l'on procédait aux nouveaux aménagements de l'usine, ce dernier était allé passer quelque temps à Nevers. Il en ramena cinq ou six ouvriers, des artistes, qui firent merveille.

« Aubertin m'avait remboursé. Nous n'étions nullement en froid; au contraire nos relations s'étaient plutôt resserrées. Somme toute, c'est par amitié que je lui avais refusé mon concours : il l'avait compris et me savait gré de l'intention.

« De temps à autre, quand l'occasion s'offrait de causer, je m'informais :

« — Tu seras prêt ?

« — Bien avant l'heure ! »

« De fait, il put rembourser à l'échéance les deux premiers termes : cent soixante-dix mille francs. Mais il avait fait flèche de tout bois, et les quatre-vingt mille qui restaient lui donneraient du mal à réunir.

« Il me l'avoua sans détour quand approcha l'échéance définitive.

« J'avais prévu le cas.

« — J'ai trente-cinq mille francs à ta disposition, lui dis-je.

« — Ah ! tu es un ami, toi, un vrai ! s'écria-t-il en me serrant les mains. J'ai voulu obtenir un sursis d'un an pour me libérer... car... je ne te l'ai pas dit, tu m'aurais encore grondé... Devant un défi de Ramet, j'ai accepté de risquer le tout : rien à revendiquer si le prêt n'est pas remboursé intégralement à l'heure convenue.

« — Il s'est rencontré un notaire pour porter cette clause?

« — Nous la lui avons imposée, le déchargeant de toute responsabilité. Devant deux hommes qui étaient d'accord, qu'eût-il pu dire? Mais n'aie crainte : j'arriverai. Grâce à toi, je n'ai plus la moindre inquiétude. Je serais venu à bout de réunir les fonds à moi tout seul, sans une série de mécomptes. Depuis un certain temps, les affaires ne vont pas. On dirait que quelqu'un s'applique à me jeter des bâtons dans les roues. Mes meilleurs employés me quittent; mes commandes les plus sûres m'échappent ; j'ai des difficultés avec mes fournisseurs; ils semblent se donner le mot pour me manquer de parole, me laisser sans matériaux; rien ne marche : c'est la guigne noire.

« — Cela t'étonne?... Qu'a dit Ramet quand tu lui as demandé de proroger la date du dernier remboursement?

« — Qu'il avait couru de trop gros risques en cette affaire pour y consentir.

« — Des risques?

« — Il le prétend ainsi. Je pouvais mal mener ma barque, faire faillite au lieu de réussir... Voilà le raisonnement qu'il m'a tenu... Il ne la payerait pas cher, mon usine, si elle lui restait aujourd'hui pour quatre-vingt mille francs !

« — Enfin, tu en as toujours trente-cinq de prêts : vois à te procurer le reste.

« — Tu ne pourrais rien de plus, s'il le fallait à toute force?

« — Peut-être cinq mille francs... et encore... en te les donnant, je resterais démuni. Cependant je le ferai, s'il est nécessaire. »

« Je lui aurais fourni toute la somme plutôt que de laisser s'accomplir une telle iniquité! Mais je ne le lui dis pas.

« Quatre jours avant l'échéance, je le vis arriver rayonnant. Il m'annonça :

« — J'ai soixante-quinze mille francs.

« — Alors voici les cinq derniers. Ramet est battu; cela me cause un certain plaisir d'y contribuer pour ma part. »

« Aubertin mit vraiment tous les atouts dans son jeu pour ce voyage.

« De santé très robuste, il était néanmoins sujet à des migraines terribles ; des migraines qui le terrassaient, le laissaient incapable de se mouvoir durant quarante-huit heures.

« Ayant passé les deux dernières nuits au chevet de sa femme, dont la santé donnait de l'inquiétude, et se sentant la tête fatiguée, il prit Legonidec avec lui.

« Car il lui fallait faire plusieurs détours. En effet, il avait ses quatre-vingt mille francs ; mais quinze mille étaient en un chèque sur une banque de Bressuire, et les dix derniers, il devait les toucher en passant, chez un ami qui habitait une propriété écartée, un peu après Parthenay.

« Il advint ce que Philippe avait redouté : la migraine le prit en chemin ; le trajet, par une chaleur accablante, l'aggrava ; en descendant de voiture, il dut se mettre au lit.

« — Si je ne suis pas mieux demain, dit-il à Legonidec, je vous donnerai une procuration et vous irez seul. »

« Le lendemain, impossible de tenir debout. On fit mander le notaire le plus proche ; l'acte fut rédigé et Legonidec partit.

« Puisque vous savez ce qui survint au cours de ce voyage, inutile d'y revenir...

« A l'heure dite, le mandataire d'Aubertin se présentait chez le notaire de Saumur ; devant lui et Ramet il ouvrit son portefeuille et, au lieu de quatre-vingt mille francs, il en sortait huit.

« Mon confrère, que j'eus l'occasion de voir peu après, m'a dit que Legonidec lui avait donné l'impression d'un homme qui joue la folie.

« De fait, l'incohérence de ses idées ne l'avait point empêché d'émettre celle-ci, qui était d'un cerveau fort lucide : c'est que son patron invoquerait le cas de force majeure et que Ramet serait débouté de ses droits devant tous les tribunaux.

« Il rentra à Niort en faisant le grand tour par chemin de fer. Pourquoi ?

« Lorsque je lui posai cette question plus tard, m'étonnant qu'il ne fût pas retourné à Thouars, n'eût pas immédiatement porté plainte au parquet, il me répondit :

« — Je n'avais pas ma tête à moi ! »

« Une fois de retour, il n'alla pas droit à l'usine où, depuis la veille, Aubertin l'attendait ; il envoya sa fille le prier de passer chez lui. La petite expliqua : « Papa est malade, « bien malade ; il s'est couché en arrivant. »

« Philippe lui trouva, en effet, une si forte fièvre, qu'il écouta son récit avec assez de calme, l'attribuant au délire.

« — Mais à sa demande : « Où est la quittance générale qu'on a dû vous remettre ? » Legonidec repartit : « Vous n'avez donc pas « compris, monsieur ? J'ai été volé en chemin : « je n'ai pu verser que huit mille francs : tout « ce qu'on m'avait laissé... »

« Impossible de s'abuser plus longtemps.

« — Il y a cas de force majeure ; M. Ramet ne vous peut rien, n'est-ce pas ? »

« Aubertin sortit sans lui répondre, et c'est chez moi qu'il accourut. Dans quel état ?

« — Écoute, lui dis-je, par correspondance nous n'obtiendrons rien de Ramet. Je pars. Et, après avoir vu nos gens à Saumur, je ferai moi-même en revenant une première enquête ; attends le résultat pour porter plainte. »

« Je vois qu'à Thouars on m'a pris pour un policier de métier, poursuivit M. Denormand.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai pu me convaincre qu'un vol, un vol partiel surtout avait été matériellement impossible. Qui accuser dès lors ? Qui auriez-vous accusé, vous, monsieur Marcenay ?

« Voici ce que je crus :

« En quittant Thouars, Legonidec n'avait encore aucun mauvais dessein. C'est en route, pendant ces quatre heures de solitude que, dans son cerveau ébranlé par un choc terrible, était éclose la pensée de s'approprier la somme qu'il portait.

« Et ce me semblait d'autant plus la résultante d'une heure de vraie folie qu'il n'avait pas tout gardé.

« Le mobile du vol ? Ce pouvait être son amour paternel : à vrai dire, je n'en voyais pas d'autre. Lui qui se privait de tout afin

d'ajouter quelques centaines de francs par an au trésor amassé à sa fille, pouvoir l'enrichir d'un coup! Quelle tentation !...

« Ce soupçon n'eût pas même effleuré mon esprit en temps ordinaire; mais nos passions suivent la progression inverse de notre vouloir : qu'il faiblisse, ce sont elles qui commandent.

« Il en va de même des sentiments les plus purs, les plus saints : une digue est partout nécessaire.

« Or, me disais-je, si cette pensée est venue à Legonidec, à cette heure où sa raison vacillait, il a pu succomber...

« Pour Ramet, il fut intraitable.

« — Nous avons joué une partie, Aubertin et moi, me dit-il, c'est lui qui a perdu; qu'il s'exécute. »

« Je n'obtins autre chose que ceci: mais je l'obtins avec une facilité qui m'étonna et aurait dû me mettre en garde : Aubertin restait l'associé de son ancien commanditaire, et, sans apport, partageait les bénéfices.

« C'est ainsi que les choses s'arrangèrent. Cet acte-là, c'est moi qui le passai. Je fis l'inventaire de l'outillage; je réglai tout du mieux que je pus : pour Aubertin, ce n'en était pas moins la ruine.

« Cela marcha trois ans; après quoi Ramet, se jugeant à même de mener seul la maison, fit la vie si dure à son associé que celui-ci chercha une autre position.

« Nous avions été joués jusqu'au bout par ce rusé coquin! Ses misérables calculs ne lui ont pas profité, au reste. L'usine est depuis longtemps en d'autres mains; Ramet s'y est ruiné.

« Pour Legonidec, voici ce qui eut lieu.

« Rentré à Niort, j'allai le voir. Il était très souffrant, la tête peu solide. Je le jugeai incapable de m'entendre et ne le questionnai point. Mais je lui fis promettre de venir à l'étude dès qu'il serait remis.

« Aubertin n'avait encore pris aucune décision : moi-même je lui conseillais de s'en tenir, jusqu'à nouvel ordre, à faire surveiller les allées et venues de son contremaître.

« Puisque Legonidec se prétendait volé, c'était à lui de porter plainte : il fallait le laisser agir. S'il était coupable, il se dénoncerait lui-même par quelque démarche imprudente.

« L'attachement que je lui gardais malgré tout était pour beaucoup dans ce conseil.

« Je me flattais de l'amener à un aveu un jour ou l'autre, quand le remords aurait fait son œuvre dans cette conscience jusqu'alors si droite et qui n'avait pu dévier qu'en un instant d'aberration.

« Huit jours plus tard, je reçois de lui un mot, me priant de tenir prêts les fonds qu'il avait dans mon étude : six mille francs. Ils étaient à la banque en compte courant, attendant que j'eusse un placement hypothécaire avantageux: je les retirai.

« Legonidec vint le matin, à neuf heures, au moment de se rendre pour la première fois à l'usine. Il était bien défait, mais son regard avait repris une expression calme. Il tira de sa poche un titre de rente, le posa sur mon bureau et me dit :

« — Il faudrait vendre ça.

« — Très bien : je l'enverrai aujourd'hui à un agent de change. »

« Je ne lui demandai aucune explication sur l'emploi qu'il en comptait faire. Je me bornai à lui annoncer que j'avais retiré ses six mille francs de la banque. Il me répondit qu'il toucherait le tout en même temps.

« Je ne lui avais pas tendu la main lorsqu'il était entré, et je restais très raide dans mon attitude; ceci à dessein, dans le but de le frapper, de le forcer à réfléchir, à rentrer en lui-même, à présent qu'il était en possession de toute sa lucidité.

Comprit-il? Je n'en sais rien. Il paraissait très troublé, très perplexe.

« A deux reprises, il ouvrit la bouche pour me dire une chose qu'en fin de compte il ne me dit point. Et, après un salut timide, il s'en alla.

« Sur le seuil, il s'arrêta pour me demander :

« — Cela prendra-t-il longtemps, monsieur, la vente de mon titre?

« — Trois jours.

« — Merci. Je suis encore trop faible pour me remettre au travail, décidément. Je retourne chez moi. »

« Je ne répondis pas un mot.

— Vous avez été dur, ne put s'empêcher de remarquer Pierre.

— Je le croyais coupable, et, à ce moment, je lui en voulais de ne point se confier à moi.

« Ah! jeune homme! Si comme moi vous aviez entendu des coupables affirmer leur innocence! Vous sauriez qu'on peut s'y tromper. J'ai assisté à pas mal de débats judiciaires; j'ai vu des gredins pris, ou à peu près, la main dans le sac, jurer qu'ils étaient innocents avec un accent de vérité fait pour troubler les juges.

« Et moi-même, combien de fois ai-je vu ici, dans ce cabinet, à la place où vous êtes, des misérables se parjurer pour de l'argent!... Pauvre nature humaine!

« Enfin, que voulez-vous, j'ai agi ainsi croyant bien faire.

« Trois jours plus tard, je vis reparaître Legonidec avec un visage bouleversé : Aubertin venait de le chasser.

« Il me le dit d'une voix rauque, en recevant la somme que je lui tendais, quinze mille huit cents francs : toute sa fortune.

« Il compta les billets, puis me regardant :

« — Je voulais lui donner tout ça; oui, je le jure, c'était mon intention. Il n'y a pas de ma faute dans ce qui est survenu, mais quoi... Je répondais de... »

« Je l'interrompis, jugeant l'occasion propice à lui arracher un aveu.

« — Pas de ta faute... non; en ce sens que tu étais à peu près inconscient; et c'est ce qui fait que je te pardonne. Mais entends-moi bien, Legonidec, je ne m'en suis pas rapporté à d'autres, par amitié pour toi j'ai voulu moi-même me renseigner sur place.

« Je me suis fait assister officieusement d'un juge de paix, un homme accoutumé à ces sortes d'enquêtes. J'ai refait en sens inverse le chemin que tu as suivi, j'ai interrogé tout le monde, j'ai reconstitué la scène, là-bas, dans le champ où tu es tombé. Eh bien, *tu n'as pas été volé*, j'en ai acquis la certitude. »

« Il se prit la tête à deux mains et me considéra fixement une seconde :

« — Vous m'accusez, vous?... C'est donc ça que vous m'accueillez comme un étranger. »

« Avant que j'aie pu répondre, il avait empoché son argent et sortait.

« Mais, une minute plus tard, j'entendis ma porte se rouvrir : c'était lui.

« Il jeta quatorze mille francs sur mon bureau, disant :

« — Remettez ceci à M. Aubertin. Ça lui fera attendre les premiers bénéfices... Et pensez de moi ce que vous voudrez tous les deux. »

« Je m'étais levé, prêt à le retenir : cette action inattendue m'avait ému autant que surpris. Mais il s'enfuit avant que j'aie pu articuler un mot.

« Je courus chez Philippe, que je trouvai dans un état violent indescriptible.

« — Tu n'y a pas tenu, lui dis-je exaspéré moi-même. Il t'a fallu casser les vitres. Te voilà bien avancé.

« — Que veux-tu, sa vue m'a mis hors de moi. Ne voulant pas le faire arrêter à cause de ses longs services, je me suis vengé. Je l'ai emmené dans le grand atelier, sous prétexte d'un renseignement dont, en effet, j'avais besoin, et là, devant tous les ouvriers, je lui ai dit de passer à la caisse pour faire régler son compte.

« Cinq ou six mauvaises têtes, ces jeunes gens qu'il a ramenés de Nevers, ont quitté le travail et demandé à être réglés en même temps; les autres n'ont pas bronché. Je l'aurais tué, ton Legonidec, si j'avais écouté ma colère.

« — Eh bien! voilà ce qu'il a fait, lui, après avoir subi cet affront. »

« Je le mis au courant de notre brève entrevue. Aubertin se planta devant moi, les bras croisés; je le vois encore...

« — Si j'avais pu conserver un doute, voilà qui me l'enlèverait, déclara-t-il. Il est très fort, ce gaillard-là! Il n'a pas pris la fuite sur-le-champ : il lui aurait fallu laisser sa fille derrière lui. Mais sois sûr qu'il réalisait son avoir

pour filer. Aujourd'hui, il se sent menacé; son renvoi lui paraît le précurseur d'autres mesures plus graves : il pare le coup. Gredin !

« — Alors, tu acceptes ses quatorze mille francs?

« — Et sans aucun scrupule. »

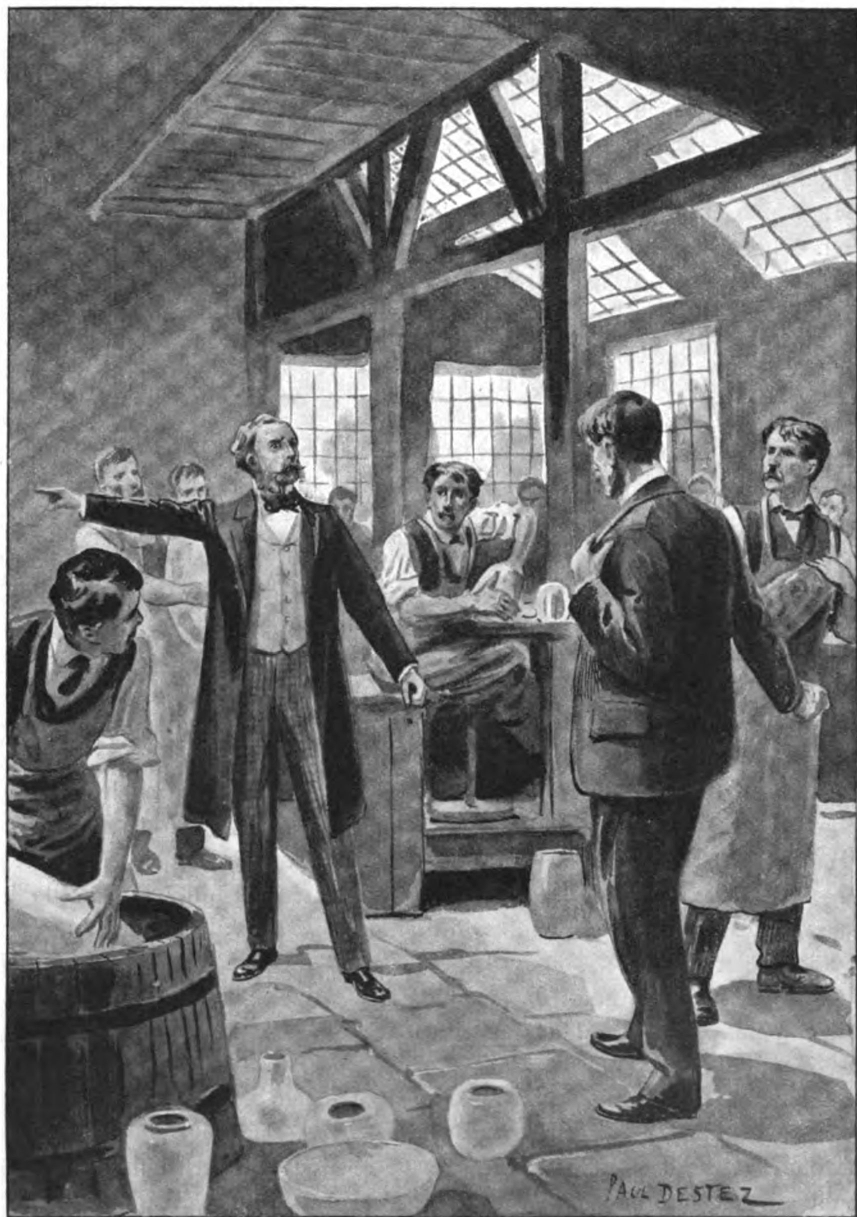
« Je jugeai inutile de revoir Legonidec, n'ayant plus foi en lui. Et, le lendemain, j'appris qu'il venait de quitter Niort.

— Pour aller où ? s'informa Pierre.

— Je n'en sais rien; personne n'en sait rien. Sur le moment, je n'ai point cherché à m'informer, satisfait que j'étais de ce dénouement ; depuis, j'ai bien souvent réfléchi à cette inconcevable aventure. Une inquiétude me revenait parfois. Lorsque je comparais le passé de cet homme avec l'action dont je le croyais coupable, je n'y découvrais aucune relation... C'est là ce qui me troublait.

— A juste titre, monsieur. »

Et, de nouveau, Pierre tendit à son interlocuteur la lettre d'Odule Saujon.



Le vieillard la prit cette fois, et, s'approchant d'une fenêtre, commença de la lire.

La surprise lui arracha un cri, à la révélation de ce qui avait eu lieu. « Ah! mon pauvre Legonidec, murmura-t-il, tout en poursuivant sa lecture; mon pauvre vieux camarade!... »

Des larmes inondaient son visage convulsé lorsqu'il revint à Pierre.

Lentement, hochant sa tête blanche, il prononça avec une expression de douleur :

« Souvent je me disais, non sans fierté, en remontant le cours de ma vie : « Je peux me rendre ce témoignage : je n'ai jamais fait de tort à personne! » Quel démenti, monsieur!

— Oui... cruel! » articula Pierre, trop bouleversé lui-même pour corriger la sévérité de son opinion par quelque périphrase.

Un long silence suivit.

Pierre se sentait pris de vertige à sonder l'abîme de malheurs que peut creuser une faute... une faute involontaire à l'origine!...

M. Denormand avait repris sa place et, la tête penchée sur sa poitrine, songeait au dénouement de cette cruelle histoire, sans même y entrevoir encore, tant il était navré, les joies d'une réparation possible.

Ce fut Pierre qui y revint.

« Je vais m'efforcer de retrouver Legonidec, dit-il, se levant pour partir, pressé qu'il était de poursuivre sa tâche. Vous ne pouvez m'aider en rien, monsieur? Personne ici n'a eu de ses nouvelles?

— Personne que je sache. Remarquez ceci : les ouvriers qui tenaient pour la version de Legonidec — ils étaient cinq ou six — ont quitté avec lui la fabrique. Rien ne devait l'engager à conserver des rapports avec d'autres.

— C'est le nom de ces courageux amis qu'il nous faudrait.

— Je l'aurai peut-être par d'anciens ouvriers; mais voyez d'abord Aubertin : il doit se le rappeler.

— Et, dans le pays natal de Legonidec, ne sait-on point où il réside? Comment nommez-vous l'endroit?

— Rokyver. C'est un tout petit hameau situé du côté de Paimpol : un coin resté à peu près inconnu, malgré la beauté de la plage. J'y ai conduit mes enfants une fois. Qui avait répandu là-bas le bruit de cette histoire? Je l'ignore; mais on la savait. On parlait de Legonidec en termes de mépris. J'ai demandé ce qu'il était devenu.

« — Voilà qui nous importe peu, pourvu que nous ne le revoyions point », me répondit un de ses parents.

— Je serai demain, après-demain au plus tard, chez M. Aubertin. Il aura, lui, dans la fortune de mon oncle, une compensation au dommage supporté... Mais paye-t-on avec de l'argent ce qu'a souffert Legonidec? »

M. Denormand soupira.

« Ménagez Philippe, supplia-t-il. Il s'est cru miséricordieux en ne livrant pas son contremaître à la justice. Il est violent, dur aux autres comme à lui; mais il n'est point injuste : il souffrira beaucoup. Sa santé est, dit-on, très atteinte. Peut-être serait-il prudent de le préparer à une pareille secousse. Où est en ce moment son fils?

— Je le crois en Bourgogne, dans la famille de sa mère.

— Vous pourriez le prier de vous rejoindre à Paris et le charger de préparer son père à ce que vous devez lui apprendre.

— Je vais passer une dépêche à Marc. »

Ils parlaient maintenant debout tous les deux, la main dans la main, presque sur le seuil.

« Je croirais vous offenser en vous félicitant, jeune homme. Mais laissez-moi vous dire combien je vous estime. Vous n'auriez pas pas failli, vous, en pareille occurrence.

— Peut-on savoir? Mon oncle était honnête, lui aussi; il a laissé en France les meilleurs souvenirs...

— Mais il était possédé du démon de notre époque : la folie de l'argent. Cela vous désagrège un homme, cette passion-là! Voilà bien des malheureux, monsieur, car sa vie, à lui aussi, a été empoisonnée.

— C'est son seul droit au pardon », repartit Pierre.

Avant de rentrer à son hôtel faire ses préparatifs de départ, il expédia au comte de Trop un télégramme rédigé en ces termes :

« Serai demain à Paris, hôtel du Louvre. Viens me rejoindre. Urgent. Ai besoin de toi.

« MARCENAY. »

P. PERRAULT.

(*La suite prochainement.*)

LE BOUILLANT ACHILLE



VII

Il y a longtemps que Black a devancé le bouillant Achille et que le carnier a passé sur un dos plus robuste. Ces bottes pèsent cent kilos.

Il n'ose encore s'avouer vaincu, mais sa belle audace chancelle, et le panache, sur son chapeau, pend, tout fané. Pour le punir, son papa fait semblant de ne rien voir. Et l'arrière-garde se traîne derrière les chasseurs.

S.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XXI

A Passy.

Dès le lendemain, Henry et Gérard se mettaient en campagne pour trouver un logis à leur convenance.

Habitués aux vastes salles, aux espaces illimités, à l'entière liberté de Massey-Dorp, déjà la contrainte, les limites de l'hôtel leur pesaient à tous. Et d'ailleurs l'intérêt de la chère malade exigeait qu'elle fût le plus tôt possible « chez elle », au milieu de la paix, de l'ordre, du confort, de l'harmonie qu'on ne trouve qu'au foyer.

Il avait été décidé, d'un commun accord, qu'on ne s'arrêterait qu'à une maison avec jardin, et même jardin assez considérable ; ce n'était point un luxe, mais plutôt un *item* de première nécessité pour une maisonnée où il y avait des malades, des bébés, — et des éléphants! Laissant donc, sans même les explorer, toutes les rues populeuses qui avoisinent le boulevard, les deux frères se portèrent immédiatement dans la banlieue.

Le cocher de place, auquel ils avaient expliqué sommairement ce qu'ils cherchaient, leur ayant assuré qu'ils trouveraient infailliblement leur affaire à Neuilly, ils se laissèrent guider par lui, et, traversant la rue Royale, la place de la Concorde, l'avenue des Champs-Élysées, la plus belle route sans doute qui soit au monde, se trouvèrent en moins d'un quart d'heure au delà de la porte Maillot, où, en effet, une quantité innombrable d'écriteaux s'offrent à leurs yeux, mais où ils constatent, au bout de deux heures de marches et de contre-marches, que leur « affaire » est moins aisée à découvrir que ne l'avait imaginé le cocher.

Parmi les maisons disponibles qu'ils inspectent, boulevard d'Argenson, avenue du Roule, boulevard d'Inkermann, etc., celles qui leur plaisent sont d'un prix trop élevé ; celles dont le prix est abordable paraissent absolument insuffisantes. Ils s'étonnent, au surplus, du changement survenu dans le taux des loyers pendant ces derniers dix ans. Tel pavillon plus que modeste, où une famille amie logeait bien étroitement jadis pour la somme de huit cents francs, annonce aujourd'hui la prétention d'en rapporter deux mille. Et encore si ledit pavillon avait embelli ! S'il s'était agrandi ! Mais point. A ces colons tout frais émergés de leurs vastes forêts, de leur chalet aéré, fleuri, toujours immaculé, — et dont le loyer était néant, — la demeure qu'ils ont sous les yeux produit un effet risible et lamentable avec ses murs lépreux, ses proportions exiguës, son bosquet de lauriers râpés et poudreux qui dissimule mal les pauvretés des pavillons voisins.

« Deux mille francs de cette cahute ! s'écrie Henri indigné. C'est se moquer du monde. J'aimerais mieux en bâtir une de mes mains. »

Ils fuient ce quartier. L'automédon tourne à gauche, les conduit au boulevard Maillot.

Ici, de nouveau les villas spacieuses, élégantes, commodes, s'offrent en foule, mais les prix croissent naturellement avec le carré de la superficie ; les loyers demandés passent toute mesure ; et quels jardins ! A peine la place de se retourner. Un seul paraît vaste et ombreux ; mais on le dit hanté. Impossible de s'y arrêter : Martine et Le Guen sont plus superstitieux l'un que l'autre ; ils seraient capables de donner leur démission ! Dans une

autre villa où les conditions semblent presque raisonnables — par comparaison — les deux frères se trouvent en présence d'un concierge plein de morgue, qui montre avec condescendance les aîtres, et, sur l'observation de Gérard que le jardin est bien petit, dit en haussant les épaules avec pitié :

« Que voulez-vous avoir pour huit mille francs?

— Peste ! fait Henri remontant en voiture, tout égayé de ce mot. Il va bien, le concierge ! Évidemment, il trouve qu'à ce prix on est indigne de vivre. Il ne faudra pas que j'oublie de conter cela à papa : ça l'amusera.

— Il était superbe, ce portier, dit Gérard; il est atteint de mégalomanie, c'est certain :

« — Que voulez-vous avoir pour huit mille francs? »

« Il a dit cela d'un ton qui ne s'imite pas... Mais voilà qui met bien bas nos espérances. S'il disait vrai, si l'on ne peut avoir ni air, ni espace pour ce prix, il vaut mieux tout de suite y renoncer, et prendre notre billet pour retourner au Transvaal.

— Hélas ! soupire Henri, dont le cœur est partagé entre le devoir filial qui le retient ici et toutes les espérances qu'il a laissées là-bas; que ne pouvons-nous faire sans tarder comme tu dis !... »

On poursuit devant soi : on explore le boulevard Richard-Wallace, Madrid, les villas qui bordent le Bois de Boulogne; on pousse jusqu'à Saint-James : vaine recherche. Toujours l'alternative du prix exorbitant ou de l'insuffisance de place; et plutôt faudrait-il transiger sur le premier point que sur l'autre; car la maisonnée comporte bien une douzaine de personnes, sans compter Goliath, et voici que, de simplement embarrassante qu'elle était, la question Goliath est devenue subitement épineuse.

Dès le matin, à la première heure, des messagers éplorés se sont présentés au Grand Hôtel de la part du chef de gare de Bercy. Ce fonctionnaire demande instamment à résilier l'engagement qu'il a pris. L'éléphant n'est pas l'animal paisible et doux qu'on lui avait dépeint; c'est une bête féroce, ou plutôt c'est un fléau dévastateur, un véritable Attila. En une seule nuit il a détruit de fond en comble son fourgon; et, une fois ce travail terminé, il s'est attaqué aux constructions environnantes. Le sol est jonché de décombres; on essaye en vain de le calmer; il ne veut rien entendre; il sape, il arrache, il détruit...

« Il démolirait la Bastille, s'écrie l'envoyé dans un accès d'éloquence, si les patriotes de 89 n'avaient accompli cette besogne!... »

Il ne s'agit donc point de perdre de temps. Il faut sans tarder ramener au bercail le pauvre Africain qui, sans doute, s'estime définitivement abandonné par une ingrate famille et prend des mesures vengeresses si dommageables à la sécurité publique. Oui; mais la difficulté, c'est de trouver ce bercail.

Soudain, Gérard a une idée géniale :

« Si nous allions frapper à la vieille maison de Passy?

— Mais elle n'est pas libre. Et puis elle était déjà trop petite. Que sera-ce aujourd'hui? Où mettre Goliath? Dans le cabinet de papa?

— Point du tout! Il y avait au bout du jardin un morceau de prairie qui dévalait jusqu'à la Seine, te rappelles-tu? Nous pourrions le louer, y installer une tente pour ce pauvre ami. En un tour de main ce serait fait... Dès ce soir il pourrait s'ébattre dans la rivière. Lui qui aime tant son *tub!*

— *Perrette et le Pot au lait!* Ne t'emballe pas si vite. Il est impossible que nous trouvions la maison à louer, précisément parce que nous le désirons.

— Allons-y toujours. La vue ne coûte rien. »

On traverse le Bois; on roule vers Passy. Voici la chère demeure d'autrefois qui se dessine à l'extrémité de la rue. Le cœur leur bat à tous les deux : ils ont passé là de si beaux jours!... Mais quoi? La villa est à peine reconnaissable, maintenant qu'on approche. Deux ailes ont été ajoutées au corps de logis principal, et, en arrivant de côté, il est aisé de s'assurer que l'annexe esquissée par Gérard est déjà chose faite. Parfaitement soigné

et fleuri, il voit le jardin descendre en verte pelouse jusqu'à la Seine. Et là-bas il désigne déjà la place où l'on dressera la tente de Goliath.

« Trop beau pour être possible! dit Henri comme ils s'arrêtent devant la porte, s'apprêtant à sonner. Franchement, ne sommes-nous point trop ridicules d'aller demander à ces gens qui s'arrondissent, se prélassent légitimement ici : « Otez-vous de là que je m'y « mette! »

— Bah! sonnons toujours. Qui ne risque rien n'a rien », dit son jeune frère.

Il tire le bouton, demande hardiment à parler au maître pour affaire de location; d'emblée, les deux jeunes gens se voient introduits dans un cabinet spacieux où ils trouvent un homme aux cheveux grisonnants, à qui Gérard expose leur nom, leur situation et leur requête, sans grand espoir de succès, mais sans le moindre embarras — car Gérard a à peine oublié le temps des gamineries; tandis que Henri, lui, se sent gêné par cette démarche insolite, regrette de s'y être laissé entraîner.

Et voici que le monsieur grisonnant répond avec aménité :

« Asseyez-vous, messieurs; je vous attendais. »

« Il nous attendait! Elle est forte, celle-là », pense Gérard, tombant sur sa chaise.

« Il y a dix ans, reprend le monsieur, lorsque votre père remit en mes mains cet immeuble, ce fut à la condition que je le lui rendrais au bout de ce terme, s'il m'en exprimait le désir. Il me l'exprime, je le lui rends.

— Comment? Tout de suite? Sans pourparlers? s'écrie Henri, stupéfié. Cela paraît à peine croyable...

— C'est tout simple pourtant. Je me trouve appelé dans l'Amérique du Sud pour prendre la direction d'une plantation importante dont je viens d'hériter. Je ne saurais trop me hâter, si je veux sauvegarder mes intérêts. Je suis donc disposé à me conformer sans délai aux termes du traité... »

Et comme Henri et Gérard avaient peine à revenir de leur surprise :

« N'aviez-vous point entendu parler de ce traité?

— Non; ou du moins nous en avions perdu le souvenir, et sans doute notre père a fait de même; il s'est passé tant de choses en ces dix années!

— Vous plairait-il de visiter « l'immeuble », de vous assurer séance tenante qu'il n'a point périclité en mes mains? » demande le futur planteur, qui évidemment a autant envie de se débarrasser de son *immeuble* que les autres de le reprendre. On le visite de fond en comble : tout est satisfaisant, propre, aéré, agrandi. Il ne s'agit que de s'entendre sur la question financière, qui naturellement est réservée à M. Massey.

Ravi de la trouvaille de ses fils, il vient en conférer sans tarder dans l'après-midi et se voit, avec la plus vive satisfaction, demander la modeste somme de vingt-cinq mille francs pour les améliorations et agrandissements faits à sa villa.

Sur ce pied, l'affaire ne pouvait traîner; en un rien de temps elle était conclue, le locataire, qui déjà faisait ses paquets, avait dit adieu à la France, et l'on plantait les premiers pieux de la tente provisoirement dédiée à Goliath.

Deux jours plus tard, toute la famille Massey reprenait possession de son ancienne demeure. Au fond du jardin, un kiosque en bois, rappelant autant que possible celui qu'il habitait à Massey-Dorp, s'installait pour l'éléphant. Des saules, des peupliers, des aulnes, remplaçaient tant bien que mal les ébéniers, les magnolias géants de la terre d'Afrique; et la Seine — on l'espérait du moins — tiendrait lieu au pauvre exilé de la *rivière des Rhinocéros*.

Ce fut un enchantement pour M. Massey, pour Colette, pour la brave Martine, qui déclara qu'elle croyait entrer en paradis; — une joie mêlée d'amertume pour la pauvre Mme Massey; mais, dissimulant vaillamment le crève-cœur qu'elle éprouvait à ne pas *revoir* ces murs où elle était entrée, nouvelle épousée, où Henri, Gérard, Colette étaient venus au monde, dont elle avait rêvé si souvent au

milieu de ses traverses, elle voulut se promener partout, inspecter toutes choses, se faire décrire par le menu chacun des arrangements pris par ses fils pour son bien-être, et s'en déclara parfaitement satisfaite.

Afin de lui épargner le bruit, le va-et-vient de la rue, doublement importun quand on l'entend sans le voir, on avait établi sa chambre au rez-de-chaussée, sur le jardin, dont la pelouse, descendant en pente douce vers la Seine, offrait à la chère affligée une promenade fraîche et ombreuse qui la dispensait d'aller au dehors chercher le grand air; — immense soulagement pour elle! Car, en dépit de son courage, de sa haute raison, la pauvre femme n'avait jamais pris son parti de l'humiliation que lui infligeait son infirmité; elle avait horreur de se donner en spectacle, souffrait indiciblement de toutes les petites bévues qu'impose l'état de cécité, et chaque rencontre, chaque ami d'autrefois qui pouvait s'étonner de n'être point salué du premier coup, à qui il fallait expliquer la cruelle vérité, lui infligeait un froissement d'amour-propre qu'elle se reprochait, mais qu'elle ne pouvait vaincre.

En vain, ses filles, devinant son supplice, se multipliaient, s'ingéniaient pour créer autour d'elle la calme retraite dont avaient besoin ses yeux éteints, le bon M. Massey semblait prendre à tâche de contrecarrer leurs desseins. Il était si loin, lui, nature vigoureuse et saine entre toutes, d'imaginer les souffrances morales qui peuvent résulter d'un état morbide! Si ç'avait été lui et non sa femme que le fléau eût frappé, il l'eût pris certainement de toute autre façon : il n'aurait point tardé, par exemple, à se procurer un chien d'aveugle et à se promener allègrement par les rues, accueillant de bonne humeur et sans nulle honte la pitié, les charitables empressements qui naissent autour d'un malheureux privé de la vue, du plus précieux des biens! Aussi, agissant pour les autres comme il eût aimé qu'on fît vis-à-vis de lui, son premier soin fut-il d'aller au-devant de ses amis d'autrefois, de les convier hospitalièrement à sa table.

Dès le lendemain de l'arrivée, il en amenait un à la dernière heure, homme aimable et distingué, sans doute, mais que Mme Massey se rappelait à peine, qu'elle se fût dispensée de recevoir ce soir-là, avec la migraine persistante qui lui martelait les tempes, et dont elle redoutait d'entendre les banales condoléances, quand sa triste condition viendrait à se trahir.

A la voir si pleine d'aisance et de courtoisie, l'œil voilé, mais toujours bienveillant et doux, la parole enjouée, spirituelle, qui se fût douté qu'elle souffrait mentalement et physiquement? Quel hôte n'eût été persuadé qu'il se présentait à propos?

Lina, elle, à qui une reconnaissance passionnée pour sa seconde mère donnait une merveilleuse prescience pour tout ce qui la touchait, eut vite fait de deviner le désarroi qui se cachait sous les gracieuses paroles, le sourire accueillant. Et tandis que Colette allait donner un dernier coup d'œil à l'arrangement de la table, que M. Massey montrait quelques curiosités africaines fraîchement déballées, elle murmurait rapidement à l'oreille de l'affligée :

« Ne craignez rien, maman ! je suis là! Vous m'avez promis , un jour, là-bas, de vous servir de mes yeux, de toujours vous reposer sur moi... Vous rappelez-vous? C'était le jour même où Tottie nous fut enlevée. Quelle angoisse! Nous croyions tout perdu, n'est-ce pas? Eh bien! les choses se sont arrangées. Il en sera de même ici... Dans peu de temps vous reverrez la lumière, et, jusque-là, je me placerai entre vous et les importuns. Pour aller à table, Colette prendra le bras de M. Le Breton : je m'assoirai à votre droite, Gérard à votre gauche, et tout ira pour le mieux. Comptez sur moi, petite maman chérie!...

— J'y compte, ma petite; j'y compte! dit avec un sourire Mme Massey, qui éprouvait autant de soulagement à parler à cœur ouvert à ses filles que de répugnance à se confier à des étrangers. Mais quelle faiblesse, quelle lâcheté est la mienne! N'est-il pas pitoyable de se laisser gouverner par de si sottes susceptibilités?...

— Vous, faible ou lâche? dit Lina, l'œil rempli d'éclairs. Vous êtes une héroïne! Est-ce que M. Massey se doute seulement de ce que vous endurez? ou Henri, ou Martial, ou mon cher papa, ou même Gérard?... »

Mais Le Guen vient annoncer que « Madame est servie »; on se rend dans la salle à manger : tout se passe comme l'avait prédit Lina. Le convive est aimable, très épris d'idées de colonisation, et bientôt sur ce thème tant de choses intéressantes sont échangées, entre lui et ses hôtes, que même la migraine de Mme Massey se dissipe.



M. Le Breton, chef de bureau dans un ministère, se trouve être précisément dans la situation où était M. Massey dix ans auparavant, lorsque l'étroitesse de la vie matérielle, les charges tous les jours plus lourdes d'une famille grandissante, l'avaient amené à la résolution, anormale chez nous, d'émigrer avec tous les siens.

« J'ai cinq enfants, dit M. Le Breton; avec ma femme, ma mère et votre serviteur, cela fait une famille de huit personnes. Or, je gagne cinq mille francs tout ronds, pas même mille francs par tête! Au taux des dépenses actuelles, c'est l'impossibilité radicale de vivre, ni plus ni moins. J'en ai assez! J'ai assez de refuser aux miens, de me refuser à moi-même tout plaisir, toute récréation, toute douceur; que dis-je! de nous refuser l'air respirable, la quantité de nourriture suffisante! Je quitte l'Europe : j'ai obtenu une concession à Madagascar, et avec mon frère, qui est capitaine d'artillerie, — un garçon du plus haut mérite, qui se trouve lui aussi trop à l'étroit dans le cadre de sa vie, — nous disons adieu à l'existence marâtre qui nous étouffe; nous allons demander à des espaces plus larges, à une terre moins parcimonieuse, la possibilité d'élever nos enfants!...

M. Massey est ravi de ce qu'il entend; rien ne peut mieux faire plaisir à son humeur aventureuse et entreprenante que la courageuse décision de son ami, et, de tout son pouvoir, il l'engage à y persister. En dépit des dangers, des traverses, des déboires et désappointements de sa carrière africaine, que d'avantages n'y a-t-il pas récoltés?

ANDRÉ LAURIE.

(*La suite prochainement.*)

Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XII (*Suite.*)

Éohouage.

Cependant la matinée s'avançait, et le ciel ne se dégageait pas. Une reconnaissance, faite par M. Bourcart et le second autour du *Saint-Enoch,* dans un rayon d'une demi-encâblure, ne révéla rien touchant la nature et la position de l'écueil.

Avant tout, il eût fallu constater s'il se trouvait à proximité d'une terre où les embarcations pourraient accoster, en cas qu'il devînt nécessaire d'abandonner le navire. Il est vrai, qu'il se rencontrât un continent ou un archipel en ces parages, M. Bourcart ne pouvait l'admettre, et, au docteur qui l'interrogeait à cet égard :

« Non, monsieur Filhiol, non, répondit-il d'un ton affirmatif, il y a quelques jours, j'ai obtenu une bonne observation, je le répète... Je viens de revoir mes calculs, ils sont exacts et nous devons être à deux cents milles au moins de l'extrême pointe des Kouriles.

— J'en reviens donc à mon explication... reprit le docteur Filhiol. Il a dû se produire un exhaussement du sol sous-marin, contre lequel s'est heurté le *Saint-Enoch*...

— C'est possible, répliqua M. Bourcart, et je me refuse à croire qu'une erreur ou une déviation de route nous aient rejetés à une telle distance dans le nord. »

C'était vraiment une déplorable malchance que le vent ne parût pas devoir se lever. D'abord il aurait balayé les vapeurs et dégagé l'horizon. Puis, s'il avait soufflé de la partie ouest, l'équipage, en coiffant les voiles sur les mâts, eût peut-être obligé le *Saint-Enoch* à s'arracher du seuil rocheux...

« Attendons... attendons, mes amis !... répétait le capitaine Bourcart, qui sentait s'accroître l'impatience et aussi l'inquiétude de ses hommes. J'espère que ce brouillard se dissipera dans l'après-midi, et nous serons fixés sur cette situation, dont, je l'espère, nous sortirons sans grand dommage ! »

Mais, lorsque les matelots et les novices regardaient Jean-Marie Cabidoulin, ils le

voyaient hocher sa grosse tête ébouriffée, signe qu'il ne partageait point cet optimisme, et cela n'était pas pour les rassurer.

Entre temps, afin d'empêcher la mer montante, en venant de l'est, de pousser le navire plus avant sur l'écueil, M. Bourcart, d'accord avec le second, décida de mouiller une ancre à jet par l'arrière.

Maître Ollive et deux matelots parèrent une des pirogues afin de procéder à cette prudente opération sous la direction du lieutenant Allotte.

La pirogue déborda, tandis que le grelin de l'ancre lui était filé du *Saint-Enoch*.

Suivant les ordres du capitaine Bourcart, le lieutenant fit envoyer un coup de sonde, alors qu'il se trouvait à une cinquantaine de pieds du navire. A sa grande surprise, même après avoir largué une vingtaine de brasses, il ne trouva pas de fond.

L'opération, recommencée à plusieurs places de ce côté, donna un résultat identique, et le plomb ne toucha nulle part.

En ces conditions, mouiller une ancre eût été inutile, puisqu'elle n'aurait pu mordre. Ce qu'il fallait en conclure, c'est que, de ce bord tout au moins, les flancs de l'écueil étaient coupés à pic.

La pirogue revenue, le lieutenant Allotte fit son rapport au capitaine.

M. Bourcart se montra assez surpris. Dans sa pensée, le récif devait plutôt descendre en pentes latérales très allongées, l'échouage s'étant produit presque sans secousse, comme si le navire eût glissé à la surface d'un seuil peu incliné.

On dut effectuer alors des sondages autour du *Saint-Enoch*, de manière à déterminer autant que possible l'étendue de l'écueil et la profondeur de l'eau à sa surface. Le capitaine Bourcart embarqua dans la pirogue avec le second, le maître d'équipage et deux matelots. Ils emportaient un plomb, dont la ligne mesurait deux cents brasses.

Après avoir repris l'opération du lieutenant Allotte, on dut reconnaître que l'extrémité de la ligne n'atteignait pas le fond. Il fallut donc renoncer à mouiller une ancre par l'arrière, ce qui eût permis de déhaler le navire en virant au guindeau.

« Capitaine, dit M. Heurtaux, nous ferions bien de sonder à quelques pieds seulement de la carène...

— C'est mon avis », répondit M. Bourcart.

Maître Ollive crocha la gaffe dans un des porte-haubans, et rangea la pirogue de manière à contourner la coque à cinq ou six pieds au plus. De trois mètres en trois mètres, le second laissait filer la ligne. Nulle part elle ne rencontra le seuil, même à deux cents brasses.

Ainsi, l'écueil n'occupait qu'une étendue très restreinte à une ou deux toises au-dessous de la surface de la mer. Autant dire que le *Saint-Enoch* s'était échoué à la pointe d'un cône sous-marin non indiqué en ces parages.

Cependant l'heure s'avançait, et rien n'annonçait une levée des brumes. Aussi M. Bourcart voulut-il tenter, au moment où la marée atteindrait sa plus grande hauteur, de déhaler son navire avec les pirogues. En le tirant par l'arrière, il était possible que l'on parvînt à le renflouer au plein de la mer.

Cette manœuvre s'exécuta dans les conditions les plus favorables. Les six pirogues se réunirent en un effort commun, et les matelots souquèrent de toute leur vigueur sur les avirons. Le bâtiment fit-il un léger mouvement de recul? Un pied à peine. Ce fut tout ce qu'on obtint, et, finalement, l'équipage perdit l'espoir de l'arracher de cet écueil.

Or, ce que n'avaient pu faire les embarcations, si le vent ne le faisait pas, que deviendrait le *Saint-Enoch* aux premiers gros temps?... Il serait roulé à la surface de ce bas-fond, il n'en resterait bientôt que d'informes débris... Et, à cette époque de l'année, tarderaient-elles à se déchaîner, les tempêtes qui troublent si formidablement cette portion du Pacifique!...

Une opération était encore à tenter pour se remettre à flot. Le capitaine Bourcart, après y avoir mûrement réfléchi, après en avoir causé avec les officiers et les maîtres, dut s'y résoudre, mais en l'ajournant de quelques heures, puisqu'il ne semblait pas qu'un chan-

gement de temps fût à craindre. Ladite opération aurait pour but d'alléger le navire en jetant sa cargaison à la mer. Déchargé de huit à neuf cents barils d'huile, peut-être se relèverait-il assez pour flotter à l'étale de la marée?...

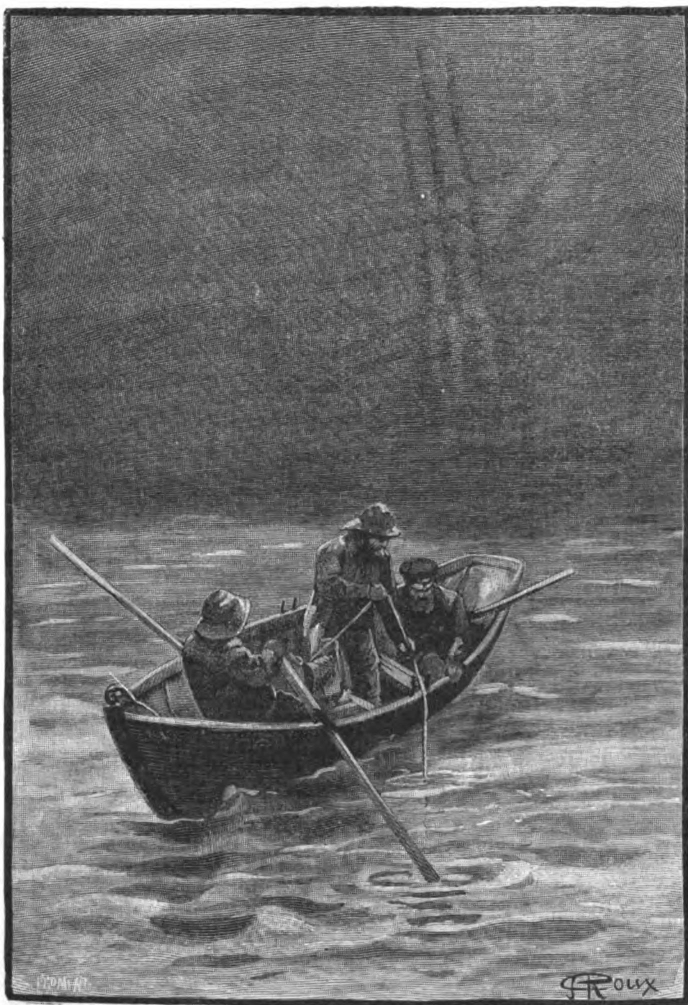
On attendit, en comptant que, ce jour-là comme la veille, le brouillard se dissiperait dans l'après-midi.

C'était une des raisons pour lesquelles M. Bourcart ne donna pas immédiatement suite à son projet de sacrifier la cargaison. En effet, que le navire vînt à se renflouer, eût-il été possible de le diriger au milieu des brumes?... De ce que les sondages avaient accusé de grandes profondeurs autour de l'écueil, s'ensuivait-il qu'il n'existait pas à proximité d'autres récifs où le *Saint-Enoch* risquerait de s'échouer à nouveau?... Est-ce que, à moins d'un mille, le *Repton* n'avait pas touché, et même si malheureusement qu'il s'était englouti presque aussitôt?...

Cette réflexion, que chacun se faisait, ramena les conversations sur le baleinier anglais. N'y avait-il pas à se demander si quelques hommes avaient survécu au naufrage?... Ses pirogues ne tentaient-elles pas de retrouver le *Saint-Enoch?...* Aussi M. Bourcart et l'équipage se tenaient-ils aux écoutes...

Aucun cri n'arrivait, et, sans doute, pas un matelot du *Repton* n'avait pu échapper à cette épouvantable catastrophe!...

Trois heures s'écoulèrent. La marée se retirant alors, inutile d'espérer que le navire se dégagerait de lui-même. D'ailleurs la différence entre le plus haut du flot et le plus bas du jusant allait être assez faible. Cet écueil ne devait jamais découvrir, si ce n'est peut-être dans les syzygies. M. Heurtaux put même constater que l'eau n'avait pas sensiblement baissé par rapport aux repères tracés sur la coque, et, quand on sondait autour, les lances atteignaient le fond rugueux



à une profondeur constante de cinq pieds.

Telle était la situation. Comment se dénouerait-elle?... Le *Saint-Enoch* reprendrait-il le cours de sa navigation?... Les hommes ne seraient-ils pas contraints de l'abandonner avant qu'une tempête ne l'eût anéanti?... Ils étaient trente-trois à bord et pourraient trouver place dans les embarcations avec des vivres pour quelques jours?... Mais à quelle distance se rencontrerait la côte la plus rapprochée?... Et s'il fallait franchir des centaines de milles?...

M. Bourcart se décida à sacrifier le charge-

ment. Peut-être le navire, soulagé de plusieurs centaines de tonnes, se soulèverait-il assez au plein de la mer pour que l'équipage pût le déhaler?...

Cette décision prise, les hommes se mirent à la besogne, non sans maudire la mauvaise chance qui leur ferait perdre les profits de cette dernière campagne!...

Maître Ollive activa le travail. Au moyen de palans frappés au-dessus des deux panneaux, les barils furent hissés sur le pont, puis jetés à la mer. Quelques-uns coulaient immédiatement. D'autres, brisés dans la chute contre l'écueil, se vidaient de leur contenu, qui remontait à la surface de la mer. Le *Saint-Enoch* fut bientôt entouré d'une couche grasse, comme s'il eût filé de l'huile pour calmer les lames d'une tempête. Jamais la mer n'avait été plus tranquille. Pas même le plus léger ressac à la surface ou sur le périmètre du bas-fond, bien que M. Heurtaux eût constaté l'existence d'un courant venant du nord-est.

La marée ne devait pas tarder. Toutefois le délestement du navire ne produirait son effet qu'à l'instant où le flot atteindrait son maximum. Comme on disposait de trois heures, l'opération serait terminée au moment voulu. En somme, pas de temps à perdre, ou le *Saint-Enoch* resterait échoué jusqu'à la nuit prochaine, et mieux valait qu'il pût s'éloigner de l'écueil pendant le jour. Près de huit cents barils à remonter de la cale, cela exige du temps, sans parler de la fatigue.

Vers cinq heures, une moitié de la besogne était faite. La marée ayant déjà gagné de trois à quatre pieds, il semblait bien que le *Saint-Enoch,* en partie allégé, aurait dû s'en ressentir, et aucun mouvement ne fut senti...

« On dirait, le diable soit!... que notre navire est cloué à cette place!... dit maître Ollive.

— Et ce n'est pas toi qui le décloueras!... murmura Jean-Marie Cabidoulin.

— Tu dis... vieux?...

— Rien!... » répliqua le tonnelier en lançant un des barils vides à la mer.

D'autre part, l'espoir auquel on s'était attaché que les vapeurs se dissiperaient ne s'était pas réalisé. La nuit menaçait d'être doublée de brumes. Si donc son navire ne se dégageait qu'à la marée prochaine, le capitaine Bourcart serait fort gêné pour le sortir de ces dangereux parages.

Un peu après six heures, alors qu'une demi-obscurité envahissait déjà l'espace, des cris se firent entendre en direction de l'ouest éclairé de vagues lueurs.

Maître Ollive, posté sur le gaillard d'avant, rejoignit M. Bourcart au pied de la dunette.

« Capitaine... écoutez... écoutez... dit-il. Tenez... par là... il semble bien...

— Oui... on appelle!... » ajouta le lieutenant Coquebert.

Un peu de tumulte se produisit parmi l'équipage.

« Silence! » ordonna M. Bourcart.

Et chacun de prêter l'oreille.

En effet, des appels, encore éloignés, arrivaient jusqu'à bord. Nul doute qu'ils ne fussent adressés au *Saint-Enoch.*

Une clameur leur répondit aussitôt sur un signe du capitaine Bourcart.

« Ohé!... ohé!... par ici... »

Étaient-ce les indigènes d'une terre ou d'une île du voisinage venus sur leurs embarcations?... Ne s'agissait-il pas plutôt des survivants du *Repton?*... Leurs pirogues ne cherchaient-elles pas depuis la veille, au milieu de cet intense brouillard, à rallier le baleinier français?...

Cette hypothèse, la plus vraisemblable, était la vraie.

Quelques minutes plus tard, guidées par les cris et par des détonations d'armes à feu, deux embarcations vinrent élonger le *Saint-Enoch.*

C'étaient les pirogues du *Repton,* montées par vingt-trois hommes, compris le capitaine King.

Ces pauvres gens, exténués de fatigue, tombaient d'inanition, n'ayant pas pu embarquer des vivres, tant la catastrophe avait été soudaine. Après avoir erré pendant vingt-quatre heures, ils mouraient de faim et de soif.

Les survivants du *Repton* furent recueillis

et accueillis par M. Bourcart avec cette politesse dont il ne se départissait jamais, et bien qu'il n'eût point à se louer de leurs procédés antérieurs. Avant d'interroger le capitaine King, avant de lui demander dans quelles circonstances son navire s'était perdu, avant de lui faire connaître la situation du *Saint-Enoch,* M. Bourcart donna ordre de servir à manger et à boire à ses nouveaux passagers.

Le capitaine King fut conduit au carré, les matelots descendirent dans le poste.

Treize hommes manquaient à l'équipage du capitaine King, treize, engloutis dans le naufrage du *Repton!*

XIII

Un écueil qui remue.

Lorsque le capitaine King et ses compagnons avaient accosté le *Saint-Enoch*, la brume était si épaisse que, si les cris de ceux qui montaient les pirogues n'eussent point été entendus, celles-ci auraient passé au large de l'écueil. A descendre vers le sud, les Anglais ne pouvaient rencontrer ni la côte asiatique ni la côte américaine. En admettant même que le vent eût dissipé le brouillard, comment eussent-ils franchi des centaines de milles vers l'est ou vers l'ouest?... Et, d'ailleurs, sans biscuit pour apaiser leur faim, sans eau douce pour apaiser leur soif, avant quarante-huit heures, il ne serait pas resté vivant un seul des naufragés du *Repton !...*

Le *Repton*, en officiers et matelots, avait un total de trente-six hommes. Vingt-trois seulement s'étaient jetés dans les embarcations, et, en les ajoutant au personnel du *Saint-Enoch*, diminué depuis la mort du matelot Rollat, on obtenait le chiffre de cinquante-six. En cas qu'il ne parvînt pas à renflouer son bâtiment, quel serait le sort du capitaine Bourcart, de ses anciens et de ses nouveaux compagnons?... Même dans l'hypothèse qu'une terre, continent ou île, ne fût pas très éloignée, les embarcations du bord ne pourraient les prendre tous!... Au premier coup de vent, — et ils sont fréquents en ces parages du Pacifique, — le *Saint-Enoch*, assailli par les lames monstrueuses qui se briseraient sur cet écueil, serait démoli en quelques minutes!... Il faudrait donc l'abandonner... Alors les vivres, que M. Bourcart comptait renouveler à Vancouver, ne s'épuiseraient-ils pas à nourrir un équipage presque accru du double depuis l'arrivée des naufragés du *Repton?...*

Les montres du bord marquaient huit heures. Aucun symptôme de vent au coucher du soleil, sous l'épais rideau de brumes. La nuit, qui se faisait peu à peu, serait calme, et aussi profondément obscure. Il n'y avait pas à espérer que le navire pût se dégager au plein du flot, la prochaine marée perdant encore sur la précédente, et il n'était pas possible de l'alléger davantage, à moins de sacrifier sa mâture.

C'est ce que le capitaine King apprit, lorsqu'il fut dans le carré avec M. Bourcart, M. Heurtaux, le docteur Filhiol et les deux lieutenants. Si ses compagnons et lui avaient trouvé refuge à bord, ce n'était pas leur salut assuré. A bref délai, l'avenir ne réservait-il pas au *Saint-Enoch* le sort du *Repton?...*

Il importait de connaître en quelles conditions s'était produit le naufrage du bâtiment anglais. Et voici ce que raconta le capitaine King :

« Le *Repton* était encalminé au milieu des brouillards, quand, la veille, une éclaircie laissa voir le *Saint-Enoch* à trois milles sous le vent. Pourquoi le *Repton* se dirigea-t-il vers lui?... Était-ce dans une intention plus ou moins hostile de régler cette question de la baleine harponnée par les deux équipages?... Le capitaine King ne se prononça pas à ce sujet. D'ailleurs, ce n'était pas le moment de récriminer. Il se borna à dire que le *Repton*, alors qu'un mille seulement séparait les deux navires, éprouva un choc des plus violents. Sa coque crevée dans ses fonds sur bâbord, la mer l'envahit. Le second Strok et douze

hommes de l'équipage furent les uns précipités par-dessus le bord, les autres écrasés par la chute des mâts. Le capitaine King et ses compagnons auraient péri comme eux, si deux des pirogues qui étaient à la mer ne les eussent recueillis au nombre de vingt-trois. Pendant plus de vingt-quatre heures, les survivants du *Repton* errèrent à l'aventure, sans vivres d'aucune sorte, cherchant à découvrir le *Saint-Enoch*, et ce fut le hasard qui les amena sur le lieu de l'échouage.

« Mais, ajouta le capitaine King, qui parlait couramment le français, ce que je ne m'explique pas, c'est qu'il existe un écueil en ces parages!... J'étais certain de ma position en latitude et en longitude.

— Comme moi de la mienne, répondit M. Bourcart, et à moins qu'un soulèvement sous-marin ne se soit récemment produit...

— C'est évidemment la seule hypothèse admissible, déclara M. Heurtaux.

— En tout cas, capitaine, reprit M. King, le *Saint-Enoch* a été moins malheureux que le *Repton*...

— Sans doute, avoua M. Bourcart, mais comment et quand pourra-t-il remettre à la voile?...

— Il n'a pas d'avaries graves?...

— Non, et sa coque est intacte... Mais il semble qu'elle soit rivée à cet écueil, et, même après avoir sacrifié toute sa cargaison, il n'a pu se renflouer au plein de la mer!...

— A quel parti s'arrêter?... » demanda le capitaine King, dont le regard s'était fixé successivement sur M. Bourcart et sur ses officiers.

Cette question resta sans réponse. Ce que l'équipage venait de tenter jusqu'ici pour rendre au *Saint-Enoch* sa ligne de flottaison n'avait point donné de résultat... Les éléments feraient-ils ce que les hommes n'avaient pu faire? Quant à embarquer dans les pirogues, n'était-ce pas courir à une perte certaine?... Au nord, comme à l'est, comme à l'ouest, des centaines de milles séparaient des terres les plus rapprochées, soit les Kouriles, soit les Aléoutiennes. La fin d'octobre approchait... Les mauvais temps allaient se déchaîner bientôt. De faibles embarcations non pontées seraient à leur merci... Elles ne résisteraient pas à la première rafale... D'ailleurs, cinquante-six hommes n'y sauraient trouver place... Et ceux qui resteraient, quelle chance auraient-ils d'être sauvés, à moins qu'un bâtiment ne les recueillît en traversant cette partie du Pacifique!...

Ce fut alors que le docteur Filhiol posa au capitaine King la question suivante :

« Lorsque nous avons quitté ensemble Pétropavlosk, vous aviez appris, sans doute, que les pêcheurs venaient de signaler au large la présence d'un monstre marin, devant lequel ils avaient fui en toute hâte?...

— Effectivement, répondit le capitaine King, et je conviendrai que l'équipage du *Repton* en concevait une réelle épouvante...

— Ils croyaient à l'existence de ce monstre?... reprit M. Heurtaux.

— Ils croyaient que c'était un calmar, un kraken, un poulpe gigantesque, et je ne vois pas trop pourquoi ils n'y auraient point cru...

— Par la raison, répondit le docteur, que ces poulpes, ces krakens, ces calmars n'existent pas, capitaine...

— Ne soyons pas si affirmatifs, monsieur Filhiol, fit observer Romain Allotte.

— Entendons-nous, mon cher lieutenant, on a bien rencontré des spécimens de ces monstres, on en a poursuivi quelques-uns, on en a même hissé à bord... Mais ils n'avaient point les dimensions colossales qu'on leur prête, et qui sont de pure imagination... Des géants de l'espèce, si l'on veut, qui auraient pu détruire une embarcation, passe encore, mais capables d'entraîner un navire de quelques cents tonneaux dans les profondeurs de la mer... non... non!...

— C'est absolument mon avis, confirma M. Bourcart, et des monstres d'une telle puissance sont à reléguer parmi les animaux légendaires...

— Cependant, insista le lieutenant Coquebert, les pêcheurs de Pétropavlosk parlaient d'une sorte d'énorme serpent de mer qu'ils avaient aperçu...

— Et, ajouta le capitaine King, tel a été

leur effroi qu'ils sont rentrés précipitamment au port...

— Eh bien, depuis votre départ de Pétropavlosk, demanda le docteur Filhiol, il vous est apparu, ce Briarée aux cinquante têtes, aux cent bras, ce descendant du fameux géant de l'antiquité qui menaçait le ciel et que Neptune enferma sous le mont Etna?...

— Non, monsieur, déclara le capitaine King. Toutefois, le *Saint-Enoch*, comme le *Repton*, aura sans doute rencontré des épaves à la surface de la mer, des débris de pirogues, des corps de baleines qui ne semblaient point avoir été harponnées... Et ne peut-il se faire que ce soit le monstre marin signalé à Pétropavlosk qui ait dévasté ces parages?...

— Non seulement c'est possible, mais c'est infiniment probable, déclara le lieutenant Allotte, n'en déplaise à M. Bourcart et à M. Filhiol...

— Que voulez-vous, lieutenant, répliqua le docteur, tant que je n'aurai pas vu... de mes yeux vu... je resterai incrédule...

— Dans tous les cas, reprit M. Bourcart en s'adressant au capitaine King, ce n'est pas à l'attaque de ce kraken, calmar ou serpent, que vous attribuez la perte du *Repton?*...

— Non, répondit le capitaine King, non... et pourtant, à en croire quelques-uns de mes hommes, notre malheureux navire aurait été saisi par des bras gigantesques, des pinces formidables, puis chaviré, puis entraîné dans l'abîme... Ils causaient de cela pendant que nos pirogues cherchaient le *Saint-Enoch*...

— Eh! fit M. Bourcart, les dires de vos matelots trouveront écho à mon bord!... En grande majorité, notre équipage est persuadé que ces monstres existent... Le tonnelier n'a cessé de lui servir toutes sortes d'histoires à ce sujet... A son avis, la destruction du *Repton* est due à quelque animal extraordinaire, qui tiendrait à la fois du serpent, du poulpe... Il est vrai, jusqu'à preuve du contraire, j'affirmerai que nos navires se sont échoués sur des récifs de formation récente que n'indiquent point les cartes du Pacifique...

— Cela n'est pas douteux, à mon avis, ajouta le docteur Filhiol, et il faut laisser raisonner et déraisonner là-dessus Jean-Marie Cabidoulin! »

Il était neuf heures du soir. L'espoir que le *Saint-Enoch* se dégagerait la nuit ne pouvait guère être conservé. Le flot, on le sait, devait même atteindre une hauteur moindre qu'à la marée précédente. Cependant, ne voulant rien négliger, le capitaine Bourcart fit mettre les embarcations dehors, après les avoir chargées des plus lourds espars. Inutile de songer à soulager davantage son navire à moins d'amener ses mâts de hune et de perroquet avec leurs agrès, leurs voiles et leurs vergues. Ce serait là une grosse besogne, et, en admettant que le *Saint-Enoch* vint à se renflouer, que deviendrait-il en cas que le mauvais temps le surprît alors qu'il serait presque désemparé?... Enfin, le lendemain, si la brume se levait, si le soleil permettait une bonne observation, si la situation pouvait être déterminée avec exactitude, on verrait ce qu'il y aurait à faire.

Du reste, le capitaine Bourcart ni les officiers ne pensaient à prendre du repos. Les hommes, étendus sur le pont, n'avaient point regagné le poste. L'inquiétude les tenait éveillés. Seuls, quelques-uns des novices avaient lutté vainement contre le sommeil. Les éclats de la foudre ne les en eussent pas tirés, — ni la plupart des matelots du *Repton*, accablés de fatigue. Maître Ollive, lui, arpentait la dunette, tandis qu'un groupe de cinq à six hommes entourait le tonnelier, et, ce que racontait Jean-Marie Cabidoulin, il est trop facile de l'imaginer.

La conversation, qui se poursuivit dans le carré, devait amener cet habituel résultat que chacun s'entêterait davantage dans ses idées sur l'existence ou la non-existence du monstre marin. La discussion commençait même à s'échauffer entre le docteur Filhiol et le lieutenant Allotte.

Soudain un incident vint y mettre terme.

« Attention... attention! s'écria M. Heurtaux qui s'était redressé d'un bond.

— Le navire est renfloué... ajouta le lieutenant Coquebert.

— Il va flotter... il flotte!... » affirma Ro-

main Allotte, dont le pliant, glissant sur le plancher, avait failli se dérober sous lui.

Quelques secousses venaient d'ébranler la coque du *Saint-Enoch*... Il semblait que la quille se fût dégagée en raclant la surface rocheuse de l'écueil. Un certain balancement s'était produit de tribord à bâbord, et la bande que le navire donnait n'était plus aussi accentuée...

En un instant M. Bourcart et ses compagnons furent hors du carré.

Au milieu de cette nuit noire, que le brouillard rendait plus obscure encore, pas une lueur, pas un scintillement!... Aucun souffle ne traversait l'espace!... La mer se gonflait à peine d'une molle houle, et le ressac ne murmurait même pas à l'accore de l'écueil...

Avant que M. Bourcart eût paru sur le pont, les matelots s'étaient relevés en toute hâte. Eux aussi, à ressentir les secousses, se disaient que le navire allait se renflouer... Après plusieurs balancements de roulis, le *Saint-Enoch* s'était redressé légèrement... Le gouvernail s'ébranlait même au point que maître Ollive dût faire amarrer la roue...

Et alors les cris de l'équipage de se joindre à ceux du lieutenant Allotte :

« Il flotte... il flotte !... »

Le capitaine Bourcart et le capitaine King, penchés au-dessus du bastingage, essayaient d'observer la sombre surface de la mer. Et, ce qui devait surtout les étonner, ce qui étonna tous ceux qui en firent la réflexion, c'est que le jusant était presque au plus bas. Donc le relèvement du navire sur sa quille ne pouvait être attribué à l'action de la marée.

« Que s'est-il passé?... demanda M. Heurtaux, en s'adressant à maître Ollive.

— Le navire... s'est soulagé certainement... répondit celui-ci, et je crains qu'il ne soit démonté de son gouvernail...

— Et maintenant?...

— Maintenant, monsieur Heurtaux... nous sommes aussi immobiles qu'avant ! »

M. Bourcart, le docteur Filhiol, les lieutenants, montèrent sur la dunette, et un matelot apporta deux fanaux allumés, qui permirent au moins de se voir.

Peut-être le capitaine eut-il la pensée d'envoyer du monde dans les embarcations afin de tenter un nouvel effort pour déhaler le *Saint-Enoch*. Mais, le navire ayant repris son immobilité, il comprit que la manœuvre serait inutile. Mieux valait attendre la prochaine marée de jour, et l'on essayerait de se dégager, si les secousses se reproduisaient.

Quant à la cause de ces secousses, comment l'expliquer, et quel en avait été le résultat?.. La quille du bâtiment s'était-elle quelque peu dégagée de ce fond rocheux où elle semblait plus fortement adhérer par son talon, ce qu'indiquait le démontage probable du gouvernail?...

« Cela doit être, dit M. Bourcart à son second, et, nous le savons, la mer est profonde autour de l'écueil...

— Aussi, capitaine, répondit M. Heurtaux, suffirait-il peut-être d'un recul de quelques pieds pour que le renflouage s'effectuât... Mais ce recul... comment l'obtenir?...

— Ce qu'il y a de certain, reprit M. Bourcart, c'est que la position du navire s'est modifiée, et qui sait si, cette nuit ou demain, à l'étale de la mer, il ne se dégagera pas de lui-même?...

— Je n'ose y compter, capitaine, car la marée, au lieu de gagner, va perdre au contraire!... Et s'il faut attendre la nouvelle lune ?...

— Ce serait une huitaine de jours à passer dans ces conditions, Heurtaux... Par mer calme, le *Saint-Enoch* ne courrait pas grands dangers... Il est vrai, le temps ne peut tarder à changer, et ce sont généralement de violentes rafales qui succèdent à ces brumes...

— Le plus regrettable, observa le second, c'est de ne pas savoir où nous sommes...

— Que le soleil se montre demain dans la matinée, ne fût-ce qu'une heure, déclara M. Bourcart, je ferai le point et nous serons fixés sur notre situation!... En tout cas, soyez sûr, mon cher Heurtaux, que nous étions en bonne route, lorsque l'échouage s'est produit... Non! les courants ne nous ont pas drossés plus au nord qu'il ne fallait... J'en reviens donc à l'explication qui me semble la

plus acceptable... Puisqu'il est inadmissible que les cartes n'aient pas mentionné la position de cet écueil, c'est qu'il est de formation récente...

— Je le pense aussi, capitaine, et le malheur a voulu que le *Saint-Enoch* se soit mis précisément dessus...

— Tout comme le *Repton* sur un écueil de même nature, conclut M. Bourcart. Grâce à Dieu, du moins, notre navire n'a pas coulé à pic, et j'ai toujours espoir de le tirer de là. »

Telle était l'explication que donnait M. Bourcart, et à laquelle se ralliaient volontiers M. Heurtaux, le docteur Filhiol, le maître d'équipage, peut-être aussi le capitaine King. Les deux lieutenants ne se prononçaient pas à ce sujet. Quant à l'équipage, son opinion se fit bientôt jour dans les circonstances que voici.

Les hommes, groupés au pied du grand mât, causaient entre eux. Ils ne voyaient qu'une chose, c'est que les secousses n'avaient pu être occasionnées ni par la mer, puisqu'elle était au calme plat, ni par la marée, puisque le jusant avait ramené moins d'eau sur le bas-fond. Puis, ces secousses avaient complètement cessé. et si le *Saint-Enoch* s'était un peu relevé sur bâbord, il gardait maintenant une complète immobilité. C'est ce que faisait observer le harponneur Pierre Kardek, en disant pour conclure :

« Il faut donc que ce soit l'écueil... oui... l'écueil lui-même qui ait bougé....

— L'écueil?... s'écrièrent deux ou trois de ses compagnons.

— Voyons, Kardeck, répliqua le forgeron Gille Thomas, est-ce que tu nous prends pour des terriens dont le gosier est capable d'avaler de pareilles bourdes?... »

Et cette réplique parut joliment envoyée!... Un écueil qui remuerait comme une bouée, qui roulerait ou tanguerait comme un bâti-



ment à la houle!... Voilà qui n'était point à dire en présence de braves marins très au courant des choses de la mer!... Et, assurément, pas un seul n'eût admis qu'un mouvement sous-marin eût agité en cet endroit le seuil du Pacifique.

« A d'autres!... s'écria le charpentier Férut. J'en ai vu déjà de toutes les couleurs dans mon ancien métier de machiniste!... Mais nous ne sommes pas ici sur la scène de l'Opéra ou du Châtelet!... Il n'y a pas d'équipe capable de mettre un écueil en branle...

s'il n'est pas en carton ou en toile peinte...

— Bien répondu, ajouta le harponneur Louis Thiébaut, et pas un novice à bord ne goberait de telles imaginations ! »

Non, certes, et, plutôt que d'accepter cette explication, assez naturelle, en somme, tous étaient disposés à en admettre de bien plus invraisemblables !...

A ce moment, le harponneur Jean Durut dit assez haut pour que M. Bourcart pût l'entendre de la dunette, sur laquelle il se trouvait encore :

« Ça n'est pas tout ça... Que l'écueil ait gigotté ou non, parviendra-t-on à se renflouer?... »

Cette observation devait répondre à la préoccupation générale. Mais, on le comprend, aucune réponse ne pouvait être faite.

« Allons, les gars... reprit Férut en ricanant, ne parlons pas tous à la fois!... Est-ce que le *Saint-Enoch* va rester sempiternellement accroché comme une huître à sa roche?...

— Non, répliqua une voix que l'équipage connaissait bien.

— C'est vous, maître Cabidoulin, qui avez dit non?... demanda Jean Kardec.

— Moi...

— Et vous nous assurez que notre bâtiment finira par démarrer d'ici?...

— Oui...

— Quand?...

— Quand le monstre le voudra...

— Quel monstre?... s'écrièrent à la fois plusieurs matelots et novices.

— Le monstre qui a saisi le *Saint-Enoch*, qui le retient dans ses bras ou dans ses pinces... le monstre qui l'entraînera au bout... à moins que ce ne soit au fin fond du Pacifique ! »

Ce n'est pas à cette heure que l'équipage eût songé à plaisanter Jean-Marie Cabidoulin sur ses krakens et autres serpents de mer ! Il lui semblait bien que le tonnelier avait raison contre le capitaine Bourcart, le second, le docteur Filhiol, contre tous ceux qui, jusqu'alors, se refusaient à partager sa manière de voir.

Maître Ollive de s'écrier alors :

« As-tu fini... vieux radoteur?... »

Mais un murmure s'éleva, et il fut visible que l'équipage tenait pour le tonnelier.

Oui ! à tous ceux qui l'écoutaient, cela parut l'évidence même... Un monstre gigantesque désolait ces parages, et, sans doute, celui-là qui avait été signalé par les pêcheurs de Pétropavlosk !... C'est lui qui a brisé les embarcations, les coques de navires dont on a rencontré les épaves !

C'est lui qui a éventré les baleines aperçues à la surface de la mer!... C'est lui qui s'est jeté sur le *Repton* et l'a entraîné par le fond!... C'est lui qui a saisi le *Saint-Enoch* et le retient dans une formidable étreinte!

M. Bourcart, ayant entendu maître Cabidoulin, se demandait si sa déclaration n'allait pas déterminer une panique. Son second, ses officiers et lui descendirent sur la dunette.

Il était temps... peut-être même trop tard!...

Oui! l'épouvante ne permettait plus à ces hommes de conserver leur sang-froid... La pensée qu'ils se trouvaient à la merci d'un formidable animal les rendrait rebelles aux observations, aux ordres de leur capitaine... Ils n'écouteraient plus rien, et ils cherchaient déjà à se jeter dans les embarcations! Quelques-uns des maîtres, qui ne se possédaient plus, donnaient l'exemple!...

« Arrêtez... arrêtez! cria le capitaine Bourcart. Le premier qui essaye de quitter le bord, je lui casse la tête!... »

Et, à travers la fenêtre de sa cabine, il saisit un revolver déposé sur la table.

M. Heurtaux, les lieutenants Coquebert et Allotte se joignirent à leur chef. Maître Ollive se précipita au milieu des matelots afin de maintenir l'ordre. Quant au capitaine King, il ne serait plus écouté des siens!...

Comment arrêter ces gens affolés à cette pensée que le monstre pouvait les entraîner dans les gouffres de l'Océan!...

Et, voici même que de nouvelles secousses ébranlèrent le navire. Des oscillations le portèrent tantôt sur bâbord tantôt sur tribord. La coque sembla se disloquer. Les mâts gémirent dans leur emplanture. Quelques galhaubans larguèrent. La barre du gouver-

nail fut repoussée si brusquement qu'un des rabans cassa net et la roue dévira avec une telle force que deux timoniers n'auraient pu la maintenir.

« Aux embarcations... aux embarcations ! »

Ce fut le cri général, et, cependant, tous n'auraient pu y trouver place !...

M. Bourcart comprit qu'il ne serait plus maître à bord s'il ne sévissait contre l'auteur de ce désordre. Aussi, allant au tonnelier debout au pied du grand mât :

« C'est à vous, Cabidoulin, s'écria-t-il, que je m'en prends de ce qui arrive !...

— A moi... capitaine ?...

— Oui !... à vous !... »

Et s'adressant à maître Ollive :

« Mets-le aux fers... à fond de cale !... »

Des protestations s'élevèrent. Et, alors, le tonnelier de répondre d'une voix calme :

« Moi... aux fers, capitaine !... Est-ce donc parce que j'ai dit la vérité ?...

— La vérité ?... s'écria M. Bourcart.

— Oui !... la vérité ! » répéta Jean-Marie Cabidoulin.

Et, comme pour appuyer ce qu'il venait de dire, voici que le navire se soulève de l'avant à l'arrière dans un violent mouvement de tangage. En même temps, des mugissements terribles se font entendre à quelques encâblures en direction du sud. Puis une énorme lame se dresse contre le *Saint-Enoch*, et, au milieu des ténèbres, il est emporté avec une incalculable vitesse à la surface du Pacifique.

JULES VERNE.

(*La suite prochainement.*)

MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE *(Suite.)*

Derrière vous, s'étend la forêt sombre, hérissée, profonde.

A vos pieds, s'ouvre la large et pittoresque vallée d'Arau, tandis que devant vous, à l'horizon, s'arrondit un amphithéâtre grandiose dont les gradins se colorent suivant l'admirable gamme des teintes montagneuses qui, des premiers plans d'un vert sombre, passent au vert clair, puis au vert bleuâtre, puis, enfin, au blanc pur des neiges éternelles étincelant au grand soleil et que dentelle, sur le ciel pâle, la rangée circulaire des pics géants dominés, tout au fond, par les cimes altières du massif de la Maladetta.

Le bois de sapin n'a pas la dureté et la densité du bois de chêne; sa valeur commerciale est aussi beaucoup moindre, mais c'est précisément à cause de cela que son emploi s'est généralisé. Grâce à la longueur et à la rectitude du tronc de ce bel arbre, il se prête parfaitement à la construction des charpentes qui, tout à la fois légères et solides, sont universellement employées. Il présente, d'autre part, l'avantage de pouvoir être débité en longues planches unies et d'être travaillé avec la plus grande facilité. En raison de la résine dont ses tissus sont imprégnés, il a enfin la propriété de se conserver fort longtemps dans l'eau, ce qui, joint à son élasticité, rend son usage des plus avantageux pour les constructions navales ou hydrauliques; aussi est-ce avec des troncs de sapins que les Hollandais ont édifié leurs fameuses digues qui les préservent de l'invasion de l'Océan.

C'est encore parmi les arbres verts que se range le mélèze, moins vert toutefois que les autres, puisque seul, parmi les conifères, il perd ses feuilles, ou plutôt ses aiguilles, au retour de chaque hiver.

Le mélèze est d'humeur sauvage. On le trouve presque toujours isolé, près des neiges, sur les hautes Alpes qu'il affectionne particulièrement et où il croît bien au-dessus des sapins, dans les glaciales altitudes dont il défie les bourrasques et les tempêtes. Là, il plonge ses puissantes racines dans les fissures

des rocs qu'il écarte ou soulève parfois et acquiert un accroissement énorme. L'on en rencontre dont le tronc, de cinq ou six mètres de circonférence à la base, s'élève à une hauteur prodigieuse, rappelant cette fameuse poutre historique qui, transportée à Rome par les ordres de Tibère, fut ensuite employée à la construction de l'amphithéâtre de Néron. Elle avait cent dix pieds de longueur sur deux pieds d'équarrissage. Le bois de mélèze ne fend jamais et il est considéré comme à peu près incorruptible, témoin ce vaisseau trouvé dans la mer après mille ans de submersion et dont toutes les planches avaient acquis une telle dureté qu'elles étaient difficilement entamées par la hache.

ED. GRIMARD.

(*La suite prochainement.*)

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE X

« Catherinette, est-ce que vous pourriez me garder un jour ou deux? Il s'est passé des choses!... Je viens de loin, allez, et encore je n'ai fait que la moitié de ce que j'avais à faire, et juste ce qui ne m'était point commandé. Aidez-moi à arranger tout : je ne sais comment m'y prendre. »

Catherine Dortan attira petit Greg à elle et, le voyant si inquiet, l'embrassa d'abord. Car il arrivait : c'étaient ses premières paroles. Il y avait à peine trois minutes qu'on l'avait introduit dans la pièce exiguë habitée par la vieille fille lorsque le mal la clouait sur son lit.

Le temps de s'étonner, de lui faire quitter son manteau, d'admirer comme il avait grandi, pris l'air d'un petit homme en ces quelques mois, et Catherine l'avait vu se planter devant elle et commencer ses confidences.

Toujours droit au but, Grégoire Chaverny! Il ignorait les chemins de traverse. C'est bien justement ce qui l'embarrassait, à cette heure; un chemin de traverse! pour aboutir où il avait résolu, il n'existait pas d'autre voie.

Est-il des traverses honnêtes? Sa vieille amie le saurait...

Il s'assit, après avoir amené le fauteuil placé au pied du lit jusqu'à la hauteur du chevet, afin de pouvoir parler de bouche à oreille.

Et il commença :

« On sait qui avait dérobé l'argent.

— On sait?... tu rêves! s'exclama Catherine, à ce point saisie qu'elle se trouva sur son séant, sans comprendre quelle force l'avait pu soulever, elle qui, depuis huit jours, ne s'aidait en rien de ses bras.

— Vous allez voir si je rêve. »

Toute la lettre d'Odule Saujon, entendue de sa chambre le jour où Marcenay l'avait lue à l'oncle Charlot, il la lui répéta.

Elle écoutait, stupéfaite, ses idées aussi embrouillées qu'un écheveau de laine sortant des griffes d'un jeune chat.

Comme les choses se découvrent ! Qui eût pensé à une aventure pareille? Pauvre Legonidec ! N'avoir pas vu luire un tel jour !...

A côté de cela, elle se sentait mécontente que le fils de son amie eût surpris ce secret. Un enfant!... Peut-on compter sur la discrétion d'un enfant de treize ans? Et c'était l'honneur d'une famille qui était en jeu.

Quelle que fût sa hâte d'apprendre comment petit Greg avait agi, ce qu'il en était résulté, Catherine jugea qu'elle devait avant tout le blâmer d'avoir écouté derrière sa porte close.

Sévère, secouant la tête d'un air désapprobateur, elle prononça :

« Je ne sais pas ce que tu as fait ensuite, mon Greg, mais, ayant connu par ce vilain

moyen ce que tu viens de me raconter, il t'était malaisé de bien agir : je suis en peine.

— J'ai eu tort, oui... A force d'y songer, je m'en suis rendu compte. Mais ça me regardait de si près! Enfin, que voulez-vous, Catherinette? j'ai écouté.

— As-tu au moins conscience qu'un secret tel que celui-là, surpris de cette sorte, c'est sacré? A part ceux qu'il concerne, tu n'en dois parler à personne. »

Il eut un rire silencieux.

« J'en ai quelque idée, se borna-t-il à répondre.

— Alors, qu'as-tu fait?

— Rien.

— Comment! rien? Tu n'as pas appris à M. Marcenay qui tu es? Sans lui révéler quelle raison tu avais de parler, ne pouvais-tu, par exemple, lui raconter la vie de ton grand-père : ça aurait simplifié les choses.

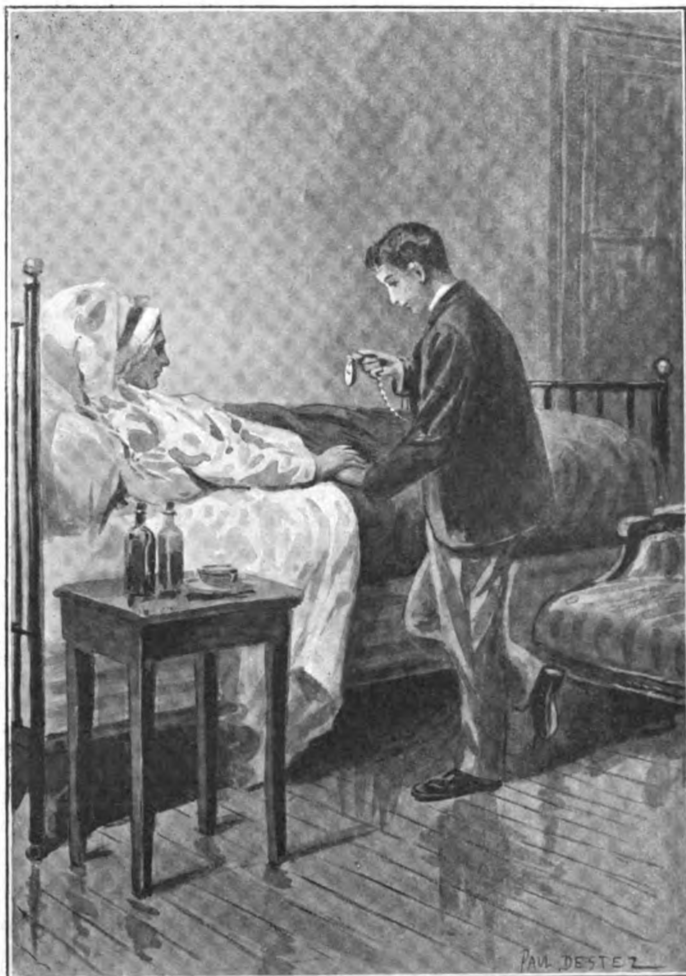
— Raconter à M. Pierre la vie de grand-père? Voilà justement ce que je ne voulais pas. Je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi, annonça Greg, devenu soudain très grave. Je n'ai rien dit », répéta-t-il.

Et, après avoir réfléchi une seconde :

« Pourtant, faut que je vous l'avoue; sur le moment, il ne s'en est guère manqué que je parle. J'étais levé, prêt à pousser la porte : on se serait expliqué tout de suite... Ce qui m'a retenu, c'est... je ne peux pas bien vous dire... Il me semblait qu'eux, si bons pour moi, seraient ennuyés après de me voir; que je serais...

— Un reproche vivant!

— Oui, c'est ça; vous avez trouvé, Catherinette. Quand même, je n'avais rien décidé. Je me disais : Prends le temps d'y songer; cherche le moyen de laver de ça la mémoire de ton grand-père et de rentrer dans ton argent, — quatorze mille francs qu'il a donnés! — sans faire de peine à M. Pierre et au pauvre oncle Charlot. Je me promettais aussi de vous



consulter. Mais pour ça, il aurait fallu vous voir. La tête me faisait mal, si mal, que je ne pouvais pas penser. Une raison de plus pour attendre. Le soir, je prenais cette fièvre qui m'a tenu huit jours sans avoir mes idées. Je ne savais ni ce que je faisais, ni où j'étais : rien du tout! Quand je me suis reconnu, qu'est-ce que je vois à côté de mon lit? Un autre lit où couchait M. Pierre : il m'avait gardé jour et nuit tout le temps! S'il avait été mon père, est-ce que vous pensez qu'il aurait fait plus? Et c'est à cause de moi qu'il avait retardé son voyage. Après ça, Noël

arrive. Vous m'envoyez cette caisse. Ah! que j'étais content! Tenez, j'en ris encore. Faut que je vous embrasse; il me semble que je vous ai mal dit merci dans ma lettre. Vous m'avez fait trop plaisir. Et pas rien que plaisir... Le livre de grand-père m'a mis dans le chemin de mon devoir. »

Il s'interrompit, le temps de tirer de son gousset sa précieuse montre.

« Qui pensez-vous qui m'ait fait ce cadeau?

— Qui? M. Marcenay, je suppose.

— Tout juste. Et savez-vous ce que c'est que cette montre-là? C'est la sienne, quand il était au collège.

— Je comprends que tu l'aimes et que tu redoutes de le peiner.

— Oh! oui. Mais écoutez depuis le commencement.

« Après que j'ai été guéri, il est donc parti en voyage. Nous voilà tout seuls, M. Saujon et moi, parce que... la vieille dame ne compte pas pour les autres, rien que pour elle, vu qu'elle ne s'inquiète que de soi.

« Je tenais compagnie à l'oncle Charlot, comme tout le monde l'appelle; je faisais mes devoirs à côté de lui; je lui lisais le journal; je le promenais dans son fauteuil roulant : c'est pareil que quand M. Pierre était là.

« Une fois, il se met à pleuvoir pendant la promenade. Nous étions chez bonne maman Lavaur, dans son jardin, avec Mlle Gabrielle, sa petite-fille.

« On se réfugie au salon, où les deux vieilles dames jouaient aux cartes.

« Qu'est-ce que vous pensez que faisait Mme Saujon, Catherinette! Pas ce que j'ai découvert, bien sûr. Elle trichait! oui! oui! elle trichait!

« Bonne maman n'y voit pas très clair; « l'autre », — une expression témoignant de peu de considération dans l'esprit de Greg, à en juger par sa physionomie tandis qu'il articulait ce vocable, — « l'autre » en profitait pour reprendre dans ses plis le roi, l'as, ce dont elle avait besoin pour faire un beau coup.

« Je suffoquais!

« Une fois, deux fois, je parviens à tenir ma langue. Mais je ne pouvais pas endurer de voir ça toujours. La troisième fois, je dis :

« — Madame, vous l'avez déjà compté, ce roi-là; il était dans vos plis.

« — Tu crois? Tiens, j'ai une carte de trop, c'est vrai. Comment ai-je fait mon compte? Je vous demande pardon, ma chère amie. »

« Mme Lavaur remarque :

« — Votre erreur tombait à point; vous me comptiez quatre-vingts de rois, ce qui vous faisait gagner la partie, puisque vous jouez pour soixante-dix. »

« Quand même, elles continuent.

« Il n'en a rien été ce jour-là. Seulement la vieille dame sentait mes yeux braqués sur ses mains, elle n'osait plus tricher : et bonne, maman Lavaur a gagné deux fois de suite.

« Je crois que c'est ce qui lui a donné l'éveil.

« Le soir, Mlle Gabrielle m'a pris à part. Elle avait l'air ennuyé. Elle m'a dit :

« — Ami Greg, j'ai eu tort de ne pas t'avertir. Ne dis plus rien, quoi que tu remarques. Laisse la tante de M. Pierre jouer comme elle l'entend. Si nous voulions nous mêler de leur bésigue, nous finirions par les faire se brouiller toutes les deux. Qu'importe le gain ou la perte, pourvu qu'elles s'amusent : nous ne sommes pas chargés de les reprendre... »

« Les jours suivants, il s'est trouvé que nous avons encore passé un moment au salon, mais je n'ai plus soufflé mot.

« Malheureusement, Mme Lavaur se méfiait. Elle avait ses lunettes et surveillait l'autre, je le voyais bien... Et, à la fin, elle l'a prise sur le fait.

« Elles se sont disputées toutes les deux; si vous aviez entendu ça! Bonne maman a jeté le cartes sur la table en déclarant qu'elle ne jouerait plus. Elles étaient rouges comme des crêtes de coq. Elles s'en sont dit des choses! tout ce qu'elles imaginaient de plus désagréable!

« Mlle Gabrielle avait beau supplier :

« — Bonne maman, je vous en prie, taisez-vous; Mme Saujon est distraite, vous le savez bien, tout le monde peut se tromper... »

« Bonne maman n'écoutait rien!

« La vieille dame est partie, jurant qu'on ne la reverrait plus dans cette maison, et qu'elle n'oublierait jamais la grossièreté qu'on venait de lui faire.

« Et, en sortant, elle a lancé ça en manière d'adieux :

« — Vos petits calculs ne s'en trouveront pas bien, je vous en avertis; je ne suis pas sans influence sur Pierre ; à bon entendeur, salut. »

« Mais voilà Mme Lavaur qui riposte :

« — Si quelqu'un a fait des calculs, c'est vous, madame. Vous ne tarderez pas d'avoir la preuve que nous n'en sommes point à intriguer pour établir nos enfants ! »

« Elles se sont quittées là-dessus.

« Que nous étions fâchés, l'oncle Charlot et moi ! Je me serais battu, d'avoir amené tout ce grabuge ! C'est que ça dérangeait nos plans, cette brouille ! et...

« Faut vous dire que, sitôt seuls, nous voilà à causer.

« C'est-à-dire je parle et l'oncle Charlot me repond des yeux, ou bien par un mot de temps en temps. — De quoi? de M. Pierre et de Mlle Gaby... Hein, Catherinette, c'est joli, Gaby; mais pas encore si doux et si joli qu'elle.

« Nous l'aimons tant que nous la voulons toute pour nous. Des fois, je raconte à l'oncle comment ce sera à la maison, quand elle sera venue y demeurer, après que M. Pierre l'aura épousée. Les idées que je me fais de ce temps-là, du temps où c'est elle qui commandera chez nous, je les lui dis.

« Et il est heureux ! heureux ! presque autant que ceux qui peuvent marcher et causer à leur aise. Quels bons moments nous avons passés à faire des projets !

« Aussi, le soir de la brouille, nous aurions pleuré, encore un peu.

« Je finis par dire à l'oncle Charlot :

« — Peut-être que ça ne durera pas. Mme Saujon s'ennuiera tant toute seule, qu'elle se décidera à retourner faire son besigue. »

« Nous attendons deux ou trois jours.

« Elle sortait, mais pour s'en aller rendre des visites à Dracy. En longeant la grille de bonne maman, elle ne détournait même pas la tête.

« Nous avions de l'ennui, Catherinette ! tant et tant, que je ne peux pas le dire assez.

« Mlle Gaby était pourtant venue nous voir, pendant une absence de « l'autre », et elle avait promis de revenir. Elle consolait l'oncle Charlot en l'assurant que, sitôt de retour, M. Pierre mettrait ordre à tout ça : mais rien ne nous tranquillisait ; nous avions trop peur qu'on nous la prenne, elle, Mlle Gaby.

« Et vous ne savez pas, Catherinette, « l'autre » m'a fait gronder par M. Pierre.

— Dis « Mme Saujon », c'est plus poli, à cause de M. Marcenay, observa la vieille fille.

— Oh ! si c'est à cause de lui, je veux bien... quand j'y penserai. Oui, elle m'a fait gronder. Quels mensonges a-t-elle inventés? M. Pierre ne me le dit pas dans sa lettre, mais elle doit m'avoir accusé de vrais crimes pour qu'il se soit montré si sévère.

« Je ne lui ai pas encore répondu, vous allez comprendre pourquoi.

« Après quelques jours, voyant que bonne maman et l'aut..., Mme Saujon, ne se raccommodaient pas, l'oncle Charlot, un matin, m'a fait signe qu'il avait décidé quelque chose. Quoi?... il s'agissait de le deviner.

« Il tenait à la main une dépêche qu'on venait de lui remettre : M. Pierre lui annonçait son départ et lui donnait l'adresse de son hôtel à Niort.

« Il m'a bien fallu une heure pour saisir ce qu'essayait de me faire entendre M. Saujon. Mais je n'ai pas été long ensuite à l'exécuter !

« La menace de bonne maman lui trottait si fort dans l'esprit, il avait tellement peur qu'on ne mariât Mlle Gaby pendant l'absence de son neveu, — et de vrai ! ce malheur-là aurait pu arriver, Catherinette, — qu'il m'envoyait tout dire à celui-ci.

« Une lettre... il m'aurait fallu l'écrire ; qu'en aurait pensé M. Pierre? Que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas.

« Tandis qu'envoyé par son oncle, ce n'était plus pareil ; j'étais bien vraiment un messager. Ce n'était pas de mon chef, ni avec mes vingt-



cinq francs, tout ce que je possède, que je me serais mis en route...

« Nous nous entendons de tout avec l'oncle Charlot; je garnis une valise de linge, il me donne sa clef afin que je lui apporte son coffre; il me remet trois cents francs pour le voyage, et me voilà parti sans dire autre chose à l'autr... à la vieil... à Mme Saujon que :

« — Bonsoir, madame, je m'en vais. »

« Qu'a-t-elle pensé?... Je me le demande. Sitôt à Niort, je cours à l'hôtel des Étrangers. Il était quatre heures après-midi. Je vois en approchant une file de voitures qui déposaient du monde devant la porte. Quel encombrement! d'un côté une noce, de l'autre un tas de messieurs venus pour dîner aussi.

« Je ne pesais pas gros, vous pensez, au milieu de tout ce monde!

« Je demande M. Marcenay à un garçon occupé à étendre un tapis sur le trottoir pour faire passer les dames, attendu qu'il pleuvait...

« Il me répond, sans avoir compris, je crois :

« — Voyez au bureau. »

« J'entre. Il y avait là, derrière le comptoir, un vieux bonhomme aussi affairé que les autres, et qui ne m'écoute pas davantage. C'est au facteur que je dois d'avoir pu être renseigné : il pénétrait dans l'hôtel en même temps que moi.

« Une fois son paquet de lettres à la main, le caissier s'approche d'un tableau noir muni de petites cases au-dessus desquelles étaient inscrits des numéros : ceux des chambres.

« Je le regarde faire, il place une lettre à l'adresse de M. Marcenay, au n° 35.

« Je me dis :

« — Bon, je saurai où me rendre. »

« Et, quand le caissier s'informe enfin de ce je veux, je réponds :

« — A manger et une chambre. »

« Je n'étais plus si pressé de voir M. Pierre. Un tas de choses me trottaient dans la tête; des choses qui n'y étaient pas entrées subitement; j'y avais pensé le long de la route, mais sans parvenir à les débrouiller.

« Et voilà que là, dans cette petite salle ou j'étais en train de dîner, il me venait des idées à n'en plus finir.

« Comprenez ce que je vais vous dire, insista Greg, saisissant la main de sa vieille amie et la tenant serrée dans la sienne comme pour forcer son attention.

« M. Marcenay et son oncle apprendront que leur parent a volé; — c'est sans le vouloir, vous avez bien entendu, appuya-t-il, tant cela le peinait que son cher protecteur fût atteint par cette action déshonorante; — ils sauront que mon grand-père a réparé le mal de ce qu'il a pu, en donnant tout son avoir, hors le pain d'une année, au père du comte de Trop; puis ils pourront encore savoir qu'il est mort : M. Aubertin le dira; il l'a appris par cette lettre que ma mère Norite m'a conté avoir portée à la poste, très loin.

« Je les défie bien d'en découvrir plus long si je ne parle pas. Et c'est déjà suffisant pour les peiner, justes comme ils sont.

« Mais raconter à M. Pierre la vie de grand-père telle que je la tiens de ma mère Norite?...

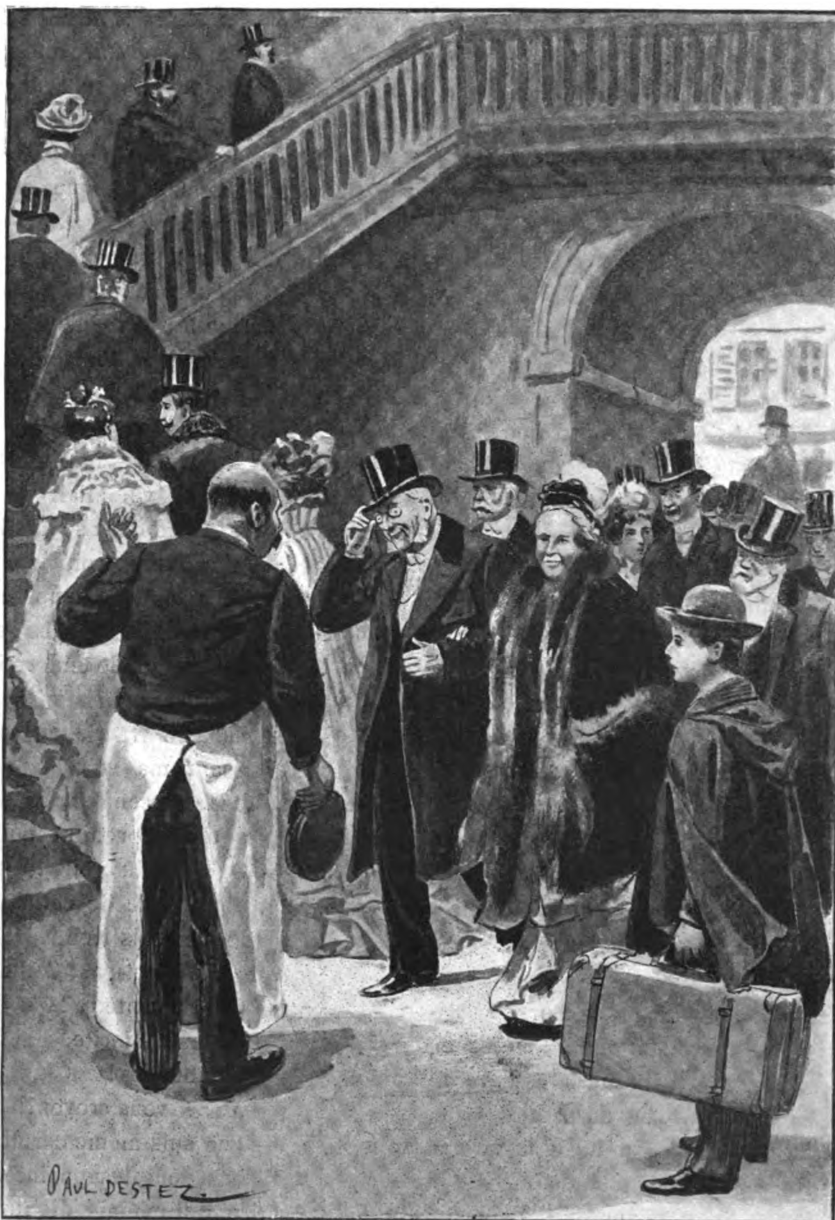
« S'il savait que le malheureux a été presque fou pendant deux ans; qu'il a fallu tout son argent pour le soigner les premiers mois; que, sans le dévouement de l'ami qui leur est resté fidèle, ils seraient morts de faim, sa fille et lui; et que les parents de mon père, aussi bien que les Legonidec, les ont reniés, repoussés; que les Chaverny ont même été jusqu'à accuser papa, lui qui avait sacrifié son avenir aux deux abandonnés, d'avoir agi par intérêt et profité d'une fortune volée!... S'il se doutait que mon grand-père n'a jamais pu se résigner à sa honte, quand même il ne la méritait pas, et que maman et mon père sont morts de chagrin autant que de maladie à cause de tout ça!... Tel que je connais M. Pierre, toute sa vie serait gâtée. Je serais forcé de m'en aller pour lui ôter ce souvenir de devant les yeux.

« M'en aller?... répéta petit Greg lentement, d'une voix triste : non! non! Catherinette. Je resterai pauvre et à sa charge; mais je ne le quitterai point. Et il sera heureux comme ça lui est dû.

« Voilà ma volonté. On saura — on sait à

présent — que mon grand-père était un honnête homme : c'est tout ce qu'il faut.

« Vous avez eu raison de m'envoyer son livre des Évangiles. Je veux agir comme lui. Il a pardonné en mourant à tous ceux qui lui ont nui : moi aussi, je leur pardonne. Je ne me vengerai ni de M. Aubertin, ni des autres... pour l'amour du bon Dieu, comme a fait mon grand-père... et aussi à cause de M. Marcenay, ajouta Greg toujours sincère; parce que lui, voyez-vous, Catherinette, je l'aime! »



Son regard avait souvent interrogé celui de la malade, tandis qu'il parlait. Il y avait des larmes dans les yeux si bons de Catherine Dortan. Greg conclut :

« Je vois que vous m'approuvez.

— Que faire autre chose? » murmura-t-elle en lui serrant les mains bien fort.

Ils se turent un petit moment.

Soudain, relevant la tête, Greg se prit à sourire :

« A présent, je vais vous raconter comment ça s'est arrangé, là-bas, à l'hôtel.

« J'avais demandé une chambre à la caissière : ce n'était plus le vieux bonhomme qui gardait le bureau; tandis que je dînais, l'un avait cédé sa place à l'autre.

« Elle s'informe si je viens pour entrer au collège ou être employé à Niort. Je réponds que je ne fais que passer et que je repartirai sans doute le jour suivant; mais je ne pro-

nonce pas le nom de M. Pierre. Je savais où le prendre : cela me suffisait.

« La caissière regarde les clefs et s'aperçoit que celle de M. Marcenay n'est pas à son clou.

« Alors, après avoir pris celle du n° 29, elle appelle un garçon, lui tend cette clef et commande en me désignant :

« — Conduisez monsieur à sa chambre et dites par la même occasion à Guillaume qu'on a besoin de lui tout de suite; il doit être occupé à faire le second : voyez au 35. »

« A cinq heures du soir! Mais je vous l'ai dit, Catherinette, tout était sens dessus dessous.

« Je suis le garçon : il me fait prendre l'escalier de service, — je devais lui paraître un voyageur sans conséquence, — un escalier qui monte droit du sous-sol au grenier.

« Ça sentait la cuisine! on se serait cru à côté du fourneau.

« Parvenu au pied d'une échelle de meunier qui dessert les combles, il frappe au mur et crie :

« — Vous êtes là, Guillaume?

« — Oui. Qu'est-ce qu'il y a?

« — On a besoin de vous en bas tout de suite. Ça presse.

« — C'est que M. Marcenay va rentrer... J'ai ordre de lui servir son dîner dans sa chambre. Et elle n'est pas finie!

« — Je la finirai, moi.

« — Bon : je descends alors. »

« Nous traversons deux pièces mal éclairées; puis le garçon me fait suivre un couloir qui m'amène en face du n° 29.

« J'entre; je fais mine d'ouvrir ma valise, tandis que le domestique enlevait la courtepointe du lit et m'apportait de l'eau. Et, dès qu'il est sorti, je viens sur la porte, comme si j'avais quelque chose à demander.

« Il était déjà au n° 35. Je vais à mon tour jusqu'au seuil : la première chose qui me frappe, c'est l'odeur de cuisine que j'avais constatée dans l'escalier : bien moins forte, mais encore sensible.

« J'en fais la remarque après avoir prié le garçon de m'allumer du feu. Il me dit :

« — Voilà d'où ça vient. »

« Et il me montra un trou gros comme un pois, au fond d'un placard, en ajoutant :

« — Ce mur donne sur l'escalier. C'est par là que j'ai pu me faire entendre de Guillaume. On doit toujours réparer ça : les voyageurs s'en plaignent... »

« Je réponds :

« — Le fait est que cette odeur est désagréable. »

« Et je retourne chez moi.

« Si j'étais content! vous vous en doutez, Catherinette; je venais de découvrir le moyen de renseigner M. Pierre. Il ne me restait plus qu'à attendre l'heure où il me serait permis d'agir.

« Il rentre : je me tiens coi. Tout l'hôtel était éclairé. On allait et venait à tous les étages. Quand donc se coucheraient-ils?

« Enfin, vers trois heures du matin, ça s'éteint partout. J'entends des voitures rouler sur le pavé de la rue; les portes se ferment : voilà tout le monde endormi.

« Je sors de ma chambre et je m'en vais sur l'escalier. Je frappe au mur; j'appelle, en grossissant ma voix, tant que je peux; et quand M. Marcenay a répondu, je lui dis où et par qui il apprendra tout.

— Qu'a-t-il dû croire? interrompit la vieille fille, abasourdie de cette invention baroque.

— Je n'en sais rien... Mais il y a bien des revenants, n'est-pas, Catherinette?

— Qui t'a conté ça?

— Ma mère Norite.

— Des bêtises!

— Ah!... vous croyez?

— J'en suis même certaine. »

Il parut tout désappointé.

« Moi qui m'étais dit qu'il penserait l'avis donné par son oncle Odule, murmura-t-il.

— Mon pauvre Greg! toi si sensé, si plein de raison, croire à ces sornettes! faisait la bonne fille en riant.

— Mais si c'est bien vrai qu'il n'y ait point de revenants, — il n'en était convaincu qu'à demi, malgré sa confiance en sa vieille amie, — qu'est-ce que va supposer M. Pierre? reprit le gamin avec une mine consternée.

— Peu importe ! après tout. L'essentiel était qu'on le mît en rapport avec M. Aubertin.

— Et, poursuivit Greg, j'ai fait encore autre chose.

— Ah bah !

— Oui... Pendant qu'il cherchait à se rendre compte d'où on lui avait parlé, j'ai couru dans sa chambre et j'ai écrit sur sa table, avec un morceau de charbon : « Pour votre bonheur, hâtez-vous. » Je pensais à l'oncle Charlot, aux transes où je l'ai laissé, à Mlle Gaby qu'on va marier, peut-être bien... Et voilà.

— Tu as des idées comme personne, dit Catherine, riant toujours. Elles auront un résultat que tu n'as pas prévu, j'en parierais. De quelque façon que tournent les choses, M. Marcenay, qui n'aura jamais le fin mot de cette aventure, est capable d'en rester préoccupé des années.

— Ah bien ! j'aurais fait un beau coup ; moi qui m'étais cru habile, soupira Greg. Faut en rabattre. »

Et, hochant la tête, de plus en plus déconfit :

« Mais le pire, c'est que le lendemain, au moment d'aller frapper à la porte de M. Pierre comme si j'arrivais, je n'ai plus osé. Il me semblait qu'il allait lire dans mes yeux que c'était moi celui qui avait parlé la nuit... Je le laisse sortir ; je descends, je règle ma dépense et, sans déjeuner, tant j'avais peur de le voir paraître avant que j'aie fini, je cours à la gare et je prends le train pour Beaune. Que dira l'oncle Charlot lorsqu'il saura que j'ai dépensé son argent et n'ai point fait sa commission ? J'en perds la tête, ma pauvre Catherinette ! Comment me tirer de là ?

— Mon bon petit, je n'en sais rien du tout... rien... rien... Où rejoindre M. Marcenay ?

— Voilà... S'il m'a écouté, il doit être à Paris. Mais aura-t-il cru à un avis reçu de quelqu'un par ce moyen ? C'est ennuyeux qu'il n'y ait point de revenants ! J'avais compté là-dessus, moi ; ça aurait tout expliqué à ses yeux. Prenons jusqu'à demain pour y songer, voulez-vous ? Je suis si las que je n'ai point d'idées. »

Le courrier du soir apporta pour Mlle Dortan une lettre de Pierre, écrite avant de quitter Niort et qui simplifia quelque peu les choses.

Il s'informait si Chaverny était à Beaune, priait qu'on l'en prévînt par dépêche à Paris, hôtel du Louvre, et demandait qu'on gardât l'enfant jusqu'à son très prochain passage.

« Tu vas filer par le train de nuit, Greg, commanda Catherine. Tu diras à M. Marcenay que tu étais venu me demander un conseil à propos de ton voyage : c'est tout. Il sera si préoccupé des brouilles de là-bas et de leurs conséquences qu'il ne songera même pas à s'informer quel jour tu es parti. »

Greg obéit, et le lendemain, à son réveil, en place de la dépêche attendue, Pierre vit entrer son petit protégé.

Sans même songer à réfuter les accusations de « la vieille dame », tout de suite Greg parla au nom de l'oncle Charlot.

Pierre écoutait, très sombre.

Que de complications ! lui qui avait déjà tant de tracas par ailleurs. Une partie du voyage il s'était reposé de ses tristesses actuelles par l'évocation du souriant et calme avenir entrevu.

A force de ressasser la lettre de Caroline, il en avait tiré cette conclusion réconfortante que ladite épître avait dû être élaborée au cours d'une digestion laborieuse tournant au cauchemar.

Aucun fait grave n'y était énoncé ; il s'était inquiété à tort. Il retrouverait Gaby aussi affectueuse, aussi sincère... Sincère ! Elle ne soupçonnait pas à quel point l'avait été son exclamation à propos de « ce maudit argent », le jour de la lessive.

Tout le long du chemin, ces jolis rêves l'avaient bercé.

Quel réveil ! A peine sorti des embarras de cet héritage à répartir équitablement, — tâche ardue ! — il lui faudrait lutter... faire fléchir la volonté d'une famille, l'amener à renoncer pour Gabrielle à un projet d'établissement très sage, très avantageux, sans nul doute.

Qu'aurait-il à offrir en échange ? Une situation médiocre et un nom qu'il n'osait plus prétendre sans tache... N'importe ! il lutte-

rait! quel que fût celui qu'il s'agît d'évincer.

Il connaissait trop bien Gabrielle; il avait eu trop d'occasions d'apprécier ses qualités charmantes pour espérer rencontrer une autre jeune fille s'accordant comme elle à son caractère, partageant ses vues, ayant ses goûts et lui inspirant ce même sentiment, tout à la fois sérieux et si profond, qu'il lui semblait avoir pris racine au tréfonds de son âme.

Il lutterait... Et cependant quelque chose lui disait que, d'avance, la partie était perdue...

Accoutumé à penser tout haut avec l'oncle Charlot, petit Greg devinait les causes de l'orage qui grondait sous le front soucieux de Pierre. Mais le jeune homme lui en imposait beaucoup; l'idée ne lui fût pas venue d'effleurer avec lui cette question délicate. C'est par un silence respectueux, coupé de longs soupirs, qu'il s'associait à sa peine.

Pierre lui en sut gré. Faisant, après un moment de mutisme accablé, un effort pour sourire :

« Tu es un bon commissionnaire, dit-il. Je crois la confiance de l'oncle Charlot bien placée. »

L'enfant comprit la recommandation enveloppée dans cet éloge. Il repartit :

« Je n'ai guère d'âge; mais, tout petit, on m'a appris à me taire! Et je vous aime tant! Je n'aime personne au monde comme vous, monsieur Pierre! Oh! oui, vous pouvez vous fier à moi! Je me laisserais tuer avant de prononcer un mot qu'il ne faut pas dire. »

Toute son âme vibrait dans ces paroles, dont celui qui les écoutait devait ignorer à jamais le sens caché.

Frappé de cet élan dont la sincérité ne faisait pas doute pour lui, le jeune homme tendit la main à Chaverny, sans articuler autre chose que : « Mon pauvre gamin!... » cette appellation qui lui montait aux lèvres quand il était ému à son propos.

Mais quelles protestations, quelles phrases eussent valu aux yeux de petit Greg cette poignée de main offerte comme à un ami?

Il en oubliait sa fatigue. Et, pourtant, c'est à peine s'il tenait debout. Cette nuit était la troisième qu'il passait en voyage; sa veille prolongée, à Niort, n'avait guère été plus reposante : il dormait tout éveillé.

Pierre en fit la remarque.

« J'ai peut-être sommeil; mais j'ai encore plus faim », avoua le jeune garçon avec un sourire timide.

Qu'il eût plus faim ou plus sommeil, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à peine son déjeuner absorbé, il s'endormit.

(*La suite prochainement.*) P. Perrault.

LA TOURTERELLE

CONTE ROMAIN

I

« Amusez-vous, mais n'oubliez pas que notre trirème lève l'ancre à la douzième heure; ne nous faites pas attendre.

— Sois tranquille, père.

— Maître, comptez sur moi. »

Le chevalier Cneius Norbanus considéra avec un sourire le jeune homme à barbe de philosophe qui était le pédagogue de son fils, et, quelque peu railleur, il ajouta :

« Tout à l'heure, Clinias, quand je t'ai aperçu sous ces ombrages, le long de ce ruisseau limpide, parlant à Junius avec animation, j'ai cru que tu lui récitais les vers d'une bucolique de Virgile. Puis, te voyant ramasser des galets et les montrer à ton élève, j'ai pensé que tu discourais sur la nature et la formation de ces pierres. Je ne soupçonnais point que tous les deux vous étiez simplement occupés à poser des collets pour attraper des oiseaux.

— Maître, répondit le jeune Grec qui ne se

déferrait pas aisément, Ésope l'a dit : il ne convient pas qu'un arc soit toujours tendu. Le sévère Caton jouait à la paume.

— Et Jules César à la mora, et Ovide aux osselets, et Sénèque était de première force aux dames ! débita Junius tout d'une haleine.

— Par Minerve ! s'écria Norbanus en riant et en caressant les boucles brunes de l'écolier, je vois que mon fils devient érudit ! Mon cher Clinias, je ne te fais point de reproche : il est très bon que tu saches amuser ton élève et très heureux que toi-même y prennes plaisir... Je vous recommande seulement d'être sur le port à l'heure dite... Je rentre en ville. »

Et le bon chevalier romain se dirigea vers une porte qui, à cinq cents pas de là, arrondissait son plein cintre ombreux dans le ruban jaune du mur d'enceinte de Messana.

Restés près du ruisseau, le pédagogue et l'écolier reprennent l'occupation qu'a interrompue l'arrivée de Norbanus et qui consiste à faire des nœuds coulants avec de longs crins de cheval, à attacher ces crins à des galets et à replacer les galets sur le bord de l'eau. Clinias donne à ce travail autant de soin que Junius, car le chevalier le juge bien : en dépit de sa barbe de coupe péripatéticienne, il est aussi enfant que son élève.

Les pièges tendus, tous deux vont se cacher dans une touffe de lauriers-roses.

Là, ils attendent, l'œil au guet.

Ils attendent longtemps.

Soit que la place ait été mal choisie, soit que l'heure ne soit pas propice, aucun oiseau ne vient boire ; pierreries vivantes, les libellules seules effleurent la nappe liquide de leurs ailes de gaze irisée.

Pour que l'enfant prenne patience, Clinias lui fait admirer le paysage qu'ils ont sous les yeux.

De l'endroit où ils sont postés, ils dominent Messana, qu'éclaire le soleil déclinant. Ils peuvent contempler tous ses édifices dont les fiers profils se détachent en vigueur sur l'azur du ciel et des flots, le port découpé en demi-lune, forme à laquelle la ville dut son premier nom de *Zancla* (faucille). De nombreux navires sont à l'ancre ; d'autres entrent ou sortent, lourdement chargés, gonflant leurs voiles blanches ou pourpres.

A droite et à gauche se hérissent des collines chauves, calcinées.

Sur l'une d'elles, la plus voisine, on distingue des ruines éparses, les restes d'un temple bâti par les Grecs, fondateurs de la ville et dédié par eux à Vénus marine.

Malgré l'intérêt qu'offre ce tableau, les deux guetteurs, déçus, dépités, vont probablement abandonner la partie, lorsque enfin ils voient s'abattre sur les galets un oiseau de la taille d'un pigeon, au plumage splendide.

Il court, volète, tend le cou, boit avec joie...

Tout à coup, le malheureux pousse un cri aigu, ses ailes battent avec fracas, il veut s'enlever : impossible !

Les deux guetteurs sont accourus.

Clinias met la main sur l'oiseau.

« Par Apollon, s'écrie-t-il enthousiaste, notre patience est récompensée. Quelle merveille ! Vois, Junius : à la gorge, sur les ailes, l'or se mêle au vermillon, comme dans l'aurore. Et ce double collier bleu pareil à deux bagues de saphir ! C'est une tourterelle d'une espèce rare, si rare que beaucoup la croient éteinte. Elle provient du premier couple que les Grecs consacrèrent à Vénus marine. Le temple a été abandonné ; prêtres et prêtresses sont partis ; seuls, les oiseaux sont restés fidèles...

— Nous l'appellerons *Aurea* (Dorée), s'écria Junius. J'en ferai cadeau à ma sœur Marcia, qui sera bien heureuse ! »

Un esclave a apporté une cage d'osier.

Clinias va y glisser la capture. Soudain quelque chose d'inouï ! Un météore ! Un tourbillon de plumes, de fureur, de cris, de coups de bec, de coups de griffe a fondu sur la tête de Clinias.

Le pauvre pédagogue hurle, se débat, sans lâcher sa proie cependant ; de la main restée libre, il a ramassé un bâton ; il s'escrime follement, frappe à tour de bras dans le vide. Le volatile enragé revient sans cesse à la charge.

Enfin, une longue plainte déchirante ; l'agresseur a été atteint ; il est projeté au loin

sur l'eau ; il y tombe ; en un clin d'œil le courant l'a emporté.

Clinias a la figure ensanglantée de piqûres. Junius est terrifié, mais le pédagogue rit tout en s'essuyant.

« Ce n'est rien !

— Quel est ce méchant oiseau ? interroge l'enfant.

— Méchant ? non. Pauvre bestion, je m'en veux de l'avoir tué. Il voulait délivrer sa compagne... Il y a dans l'Histoire naturelle de Pline un passage touchant sur l'affection conjugale chez les oiseaux. Mais le maître ne cite aucun trait aussi curieux que celui-ci. Par Pollux, je veux annoter et compléter ce chapitre ! »

II

Ayant heureusement terminé quelques affaires qui l'avaient appelé en Sicile, l'esprit en repos, Norbanus prenait plaisir à errer sans guide, au gré de sa fantaisie, dans cette ville bien différente de Rome.

Les rues, encombrées de peuple, étaient bordées tantôt de petites boutiques que surmontaient des enseignes coloriées, tantôt de grands entrepôts où s'amoncelaient des marchandises de toutes sortes provenant de tous les pays connus. Il y avait nombre d'hôtelleries aux porches profonds, assez semblables aux fondouks orientaux d'aujourd'hui ; à tous les coins de rues, des tavernes d'où sortaient des bruits de discussions, de marchandages, des chiffres criés, hurlés, des tintements de pièces de monnaie.

Messana était alors un centre commercial très important, le carrefour des routes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Les bigarrures de la foule étaient bien de nature à amuser l'œil d'un citadin qui n'avait jamais quitté les Sept-Collines.

C'étaient des marchands grecs rasés, la taille mince, la chlamyde pendant élégamment sur l'épaule gauche, des Cantabres au chapeau pyramidal, aux longs colliers de pierres noires polies, des Juifs en turban, habillés de bleu, des Égyptiens au teint de brique, des Carthaginois de forte corpulence, costumés de noir et de rouge, des Numides enveloppés de manteaux blancs noués aux tempes par une courroie, des nègres à tête simiesque, les bras cerclés de larges anneaux d'ivoire.

Artiste et antiquaire, le chevalier s'arrêtait devant certaines constructions : on découvrait çà et là l'empreinte de chacun des peuples d'origines diverses qui s'étaient succédé en Sicile.

Dans ce grenier à blé municipal, bâtiment octogone, au toit conique, Norbanus reconnaissait un ancien temple carthaginois consacré à Baal.

Cette très vieille maison est de style grec. Dans le corridor d'entrée, on entrevoit un hermès, des colonnes doriques, enduites de stuc rouge, encadrant une cour.

Ici, de petits palais neufs sur le modèle de ceux de Rome : quatre colonnes cannelées, un fronton polychrome ; suivant la mode charmante du temps, le mot *ave* (bonjour) est incrusté dans la mosaïque du seuil.

Au-dessus d'une vaste enceinte, l'inscription *Marché aux chevaux* attira Norbanus. Il était grand amateur de beaux coursiers ; ses chars, ses cochers étaient réputés aux jeux du Cirque.

Il entra, espérant trouver quelques échantillons des races numides ou arabes ; son attente fut trompée. L'enclos était occupé entièrement par une troupe d'éléphants venus d'Asie et destinés au Colisée.

En sortant, le Romain fut salué par un jeune homme portant l'habillement des gens du peuple et dont les yeux bleus, le poil blond tirant sur le roux, semblaient indiquer une origine germanique ; il avait les moustaches longues et pendantes, à la mode des Barbares.

« Toi, Matoas ! s'écria Norbanus. Ton maître est-il ici ?

— Seigneur, je n'ai plus de maître ! répondit Matoas, redressant avec fierté sa tête énergique.

— Que veux-tu dire ?

— Le seigneur Maxime Carbo m'a affranchi.

— En effet, je n'avais pas remarqué sur ta tête ce *pileum* (bonnet de feutre, insigne de

la liberté). Carbo t'a affranchi! Par Jupiter, moi, je n'aurais jamais fait cela!

— Pourquoi, seigneur?

— Un esclave tel que toi, le prince des cochers de Rome! Quand on a la chance de posséder un pareil phénix, on n'est pas assez fou pour le laisser aller!

— Maxime Carbo est un homme juste, expliqua Matoas. Il m'avait promis la liberté si, à la dernière course des quadriges, je battais votre cocher Syrus; il a tenu sa promesse.

— Alors, c'est moi qui ai fait les frais de l'affranchissement! dit gaiement Norbanus. Eh bien, sans rancune! — Mais j'espère que tu ne vas pas délaisser l'art dans lequel tu excelles : on te reverra au Cirque.

— Jamais, seigneur!

— Pourquoi? Tu ferais fortune!

— La fortune est indifférente à un disciple d'Épictète; au-dessus de tout, je place la liberté! Aussi ai-je fait choix d'un autre état, — le seul, à mon avis, qui convienne à un homme libre. Mes pères se faisaient honneur d'avoir toujours labouré la terre. Je suis venu en Sicile pour acheter avec mon pécule une petite propriété; j'y vivrai seul et content, ne dépendant que des dieux.

— Quand je te voyais au Cirque, saluant avec grâce et ramassant les fleurs et les lauriers que te jetait la foule, j'étais loin de soupçonner chez toi ces goûts et ces sentiments.

— Esclave, j'agissais en esclave. Un poète n'a-t-il pas dit que la servitude ôte à l'homme la moitié de son âme? Cette moitié est ressuscitée en moi avec la liberté!

— Voilà de belles paroles! applaudit Norbanus. Tu m'éblouis, Matoas! Par Jupiter Olympien, tu étais digne de vivre dans l'ancienne Rome, aux siècles vertueux des Cincinnatus et des Caton! »

III

Norbanus continue à muser par la ville.

Le forum lui paraît étroit et mesquin. Il entre dans un tribunal, écoute quelques plaidoiries. Bien médiocres, ces avocats!

Voici un théâtre. On y joue une des meilleures comédies de Plaute, *le Soldat fanfaron;* Norbanus ne peut endurer plus de la moitié d'un acte; les acteurs sont détestables.

Notre chevalier s'ennuie. La clepsydre d'un temple de Mercure lui indique qu'il a encore deux heures à tuer. Que faire?

Sur une petite place, à la porte d'une taverne, se dresse une estrade où sont assis tristement des hommes, des femmes, des enfants demi-nus, avec des écriteaux au cou : ce sont des esclaves mis en vente.

Sur la tête de quelques-uns, des couronnes de feuillage annoncent des prisonniers de guerre.

Le marchand va et vient devant l'estrade, hèle les passants, s'évertue, — un colosse à figure basse et dure.

« A six cents sesterces, ce jeune garçon, adjugé! Mais, aussi vrai que je suis Corax, le grand, le seul Corax, j'y perds, je me dépouille, je me vole! — Passons à un autre. Voyez-moi ce gaillard, comme c'est bâti! quels reins! quelles épaules! C'est un Parthe, un guerrier, un héros! Il s'est battu comme un lion! Il est calmé maintenant. Il est même de très bonne humeur; ris un peu, mon brave; voyez, il rit! Il a ses trente-deux dents, comptez-les! Il est complet, vous dis-je. Achetez-le, citoyen agriculteur! Il vous fera un garçon de ferme de premier ordre. Il serait capable de tirer lui-même la charrue. Oui, par Jupiter, il pourrait vous économiser un attelage. A quinze cents sesterces, cet Alcide! Je dis quinze cents! C'est donné! C'est pour rien! Pas un as à rabattre!

« Vous regardez cette jeune fille, seigneur? Ah! on voit que vous êtes de Rome, vous êtes un connaisseur : on dirait une statue de Praxitèle, n'est-ce pas? Mais vous n'avez pas vu la figure. Une merveille! La petite n'a pas voulu ôter son voile; elle est si modeste! Elle a toutes les qualités! Allons, mon enfant, laisse-toi admirer! »

La main brutale de l'esclavier, enlevant le voile, découvre un visage rougissant, dont l'ovale gracieux, les traits délicats s'encadrent d'une magnifique chevelure tressée en nattes d'un blond doré.

« Quel joli cadeau à faire à ma femme Octavie ! songe Norbanus.

— Elle n'a jamais servi, poursuit l'esclavier. Je l'ai achetée de la République directement. C'est du butin de guerre, provenant de la dernière victoire remportée sur les Marcomans par notre glorieux empereur Marc-Aurèle. Voyez, elle est toute jeune, elle gagnera en force. Et c'est docile, c'est aimable ! Jamais votre noble épouse n'aura eu une aussi charmante camériste ! Je vous la céderai parce que vous portez l'anneau d'or. Une fille comme elle ne peut entrer que dans une grande maison. Mon dernier prix ? Deux mille sesterces !

— Je la prends ! dit Norbanus.

— Entrons dans cette taverne, seigneur, et nous allons passer le marché. »

Il y avait dans la taverne, assis devant une table et une balance, un homme vêtu d'une toge sale et dont la face d'ivrogne affectait par moments la gravité rogue du magistrat.

Norbanus s'approcha de cet homme et, tenant un as (un sou) à la main, il prononça :

« Je dis que cette jeune fille, d'après le droit des Quirites, est à moi et que je l'ai achetée avec cette monnaie et cette balance. »

Et il fit sonner la pièce dans le plateau de cuivre.

Après quoi, il compta deux mille sesterces à Corax, lequel se chargea de faire conduire l'esclave à la trirème du chevalier.

Content du gain réalisé, l'esclavier interrompit ses boniments pour se rafraîchir de quelques coupes de falerne frelaté avec son compère à la balance.

Les deux valets du marchand restés dehors profitèrent de ce répit pour entamer une partie de mora et les esclaves cessèrent d'être surveillés.

Matoas arrivait en ce moment sur la place.

A l'aspect de l'échafaudage et des malheureux qui le garnissaient, sa physionomie s'assombrit. Il se revoyait assis sur cette estrade. Quelques années auparavant, lui aussi, prisonnier de guerre, avait été mis en vente aux enchères publiques. Son sort s'était amélioré; cependant il n'était pas heureux.

Il allait s'éloigner, lorsque son regard s'arrêta sur la jeune fille achetée par Norbanus : il pâlit soudain.

« Serait-ce possible ? » murmura-t-il tremblant.

Il s'approcha de la barrière qui séparait les esclaves du public. Dépouillée de son voile, la jeune fille se tenait les coudes sur les genoux, le visage caché dans ses deux mains.

« Aldwyna ! » prononça à demi-voix Matoas.

La jeune fille releva vivement le front.

« C'est bien vous, n'est-ce pas ? Aldwyna ! la fille de notre vieux chef Waroskind ?

— Oui, balbutia-t-elle.

— Aldwyna, ne me reconnais-tu pas ? »

Elle le regardait hésitante. Puis elle éclata en sanglots.

« Matoas ! mon bon cousin Matoas ! » s'écria-t-elle, tendant les bras.

Hélas, la barrière les séparait : ils ne purent même se prendre les mains.

« Nos parents nous avaient, dès l'enfance, destinés l'un à l'autre, dit Matoas d'une voix douloureuse ; nous étions fiancés !... ô dieux cruels ! — Mais puisque je t'ai retrouvée, rien ne pourra désormais nous séparer.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme ? cria une grosse voix courroucée. Pourquoi l'avez-vous laissé approcher ? Écartez-le. »

Les deux valets s'élancèrent pour exécuter l'ordre de Corax.

« Ne me touchez pas ! cria Matoas. Eh ! marchand, que fais-je donc d'insolite ? Je suis un acheteur, je regarde la marchandise. Cette esclave pourrait me convenir. Quel en est le prix ?

— Un acheteur, d'ordinaire, fit dédaigneusement le maquignon, est autrement accoutré que toi. Le prix ? Deux mille sesterces. Les as-tu ?

— Les voilà. »

Matoas montra une bourse pleine d'or.

Corax interdit reprit en baissant le ton :

« J'en suis fâché, citoyen, mais la petite est vendue.

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai !

cria Matoas exaspéré. Veux-tu trois mille sesterces ?

— Je te répète que cette esclave n'est plus ma propriété.

— Quatre mille !

— Que Cerbère te happe avec ses trois gueules ! hurla le maquignon furieux d'avoir manqué une si belle affaire. Va-t'en ! — Conduisez la petite au port, commanda-t-il aux valets.

— Non ! Vous ne me l'enlèverez pas ! » rugit Matoas fou de désespoir.

Il se rua sur les deux valets et les terrassa.

Corax accourut.

Le poing formidable de Matoas broya la poitrine du colosse et l'envoya rouler dans le ruisseau.

Un attroupement de gens du peuple s'était formé : on applaudissait.

Et, un moment, on put croire possible cette chose superbe : en plein jour, en pleine ville, le jeune Marcoman, par la force de son bras, arrachant sa fiancée des griffes du marchand d'esclaves !

Mais les gardes urbains étaient accourus.

Matoas lutta encore, il lutta longtemps ; écrasé par le nombre, on parvint à lui lier les mains et les pieds, on l'emporta vers la prison, pendant que les valets de Corax, quelque peu éclopés, conduisaient au port Aldwyna sanglotante.

IV

C'est l'heure du lever du chevalier Cneius Norbanus.

Le janitor a ouvert la porte et les clients qui attendaient depuis l'aube traversent le vestibule et se répandent en groupes sous les portiques de l'atrium.

La maison du chevalier n'est pas l'une des plus luxueuses de Rome, mais elle se distingue par son cachet d'élégance et de bon goût.

Cet atrium est charmant avec son pavé de mosaïque, ses colonnes de marbre de Luna, ses murs peints de fresques représentant des chasses, des jeux, des scènes de la vie champêtre.

Au centre, une cour carrée, l'impluvium encadré de jasmins et de chèvrefeuilles en hautes touffes. Un jet d'eau chante dans un bassin de porphyre où des nymphéas et des nelambos épanouissent leurs corolles blanches ou jaune d'or, parmi lesquelles, sur ses longues pattes, un ibis rouge d'Égypte se promène gravement.

Norbanus a paru, accompagné de son esclave nomenclateur.

Il est en tenue de forum : la tunique ornée de la bande de pourpre appelée *angusticlave ;* par-dessus cette tunique, la trabée, sorte de chlamyde blanche à raies rouges ; au doigt, l'anneau d'or serti d'un cachet de pierre gravée, insigne des chevaliers romains.

De braves gens, les clients de Norbanus. Parmi eux, point de ces courtiers d'élection sans vergogne, de ces impudents parasites, fauteurs d'intrigues et de scandales. Ce sont des boutiquiers, des gens de métier, des artisans. Les suffrages du menu peuple de Rome étaient encore de quelque prix à cette époque.

Jamais Norbanus n'a recherché pour lui une magistrature, mais il a de nombreux amis occupant ou briguant des places ; c'est pour eux qu'il cultive une clientèle.

Il va de groupe en groupe ; nul besoin du nomenclateur ; il connaît tout le monde ; il dit le nom de chacun ; il écoute attentivement les réclamations, les requêtes.

Il rejette ce qui n'est point fondé, amende ce qui est excessif ; quelquefois il blâme, il admoneste, conseille. Quand il promet, on sait que la promesse sera tenue.

On eût pu remarquer dans la foule un homme dont les allures étaient singulières. Enveloppé d'un manteau gris, cachant sa figure, parfois il s'avançait comme pour parler au maître, puis hésitant il se renfonçait dans les groupes.

Plusieurs fois le nomenclateur avait regardé cet homme, s'efforçant de le reconnaître, sans y réussir.

Comme Norbanus traversait le vestibule, l'homme se décida enfin.

S'inclinant et découvrant son visage :

« Seigneur... commença-t-il.

— Matoas ! » s'écria Norbanus.

Le jeune affranchi avait le visage meurtri, tuméfié.

« Dieux bons! qui t'a ainsi accommodé?

— A Messana... l'autre jour... balbutia Matoas, l'esclavier... une malheureuse querelle...

— Comment? s'écria Norbanus éclatant de rire, c'est toi qui as livré cette bataille épique au gros Corax et à ses aides! C'est toi, gredin, qui as voulu enlever, de vive force, l'esclave que j'avais achetée! Eh bien, j'ai intercédé pour cet audacieux sans me douter que c'était toi! Corax était émerveillé; il comparait tes poings à des catapultes. Par Hercule, on te surnomme le prince des cochers, tu pourrais être le roi des athlètes.

— Seigneur, dit Matoas, je suis venu d'abord pour vous remercier d'avoir fait lever mon écrou et, en second lieu, pour vous apporter mes humbles excuses : j'ignorais qu'Aldwyna eût été achetée par vous.

— Tu es tout excusé, n'en parlons plus, adieu! »

Le chevalier allait monter dans sa litière.

Mais Matoas ne le quittait pas.

« J'ai une grâce à vous demander.

— Dis vite.

— Je vous supplie de me permettre de racheter Aldwyna.

— La racheter? Impossible, mon garçon. Ma femme y tient; c'est un trésor que cette enfant. N'aie pas d'inquiétude, elle sera heureuse avec nous.

— Vous l'avez achetée deux mille sesterces, je vous en donne quatre mille.

— Insolent! Me prends-tu pour un maquignon d'esclaves? s'écria Norbanus irrité. Retire-toi. »

Matoas se cramponna à la litière.

« Aldwyna était ma fiancée!

— Tu en trouveras une autre.

— Par pitié!

— Impossible, te dis-je. Allons, Matoas, sois un homme, ajouta le chevalier se radoucissant. Tu me parlais d'Épictète, l'autre jour. Rappelle-toi le conseil que donne ce sage : « Ne « demandez point que les choses arrivent « comme vous désirez, mais désirez qu'elles « arrivent comme elles arrivent. » Médite cette belle maxime, résigne-toi. »

Matoas s'inclina, mais dans ses yeux brillait un éclair.

« J'essayerai, seigneur. »

(*La fin prochainement.*) ALBERT FERMÉ.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XXI (*Suite.*)

A Passy.

Tout d'abord, la vie abondante, généreuse, la joie de voir croître et prospérer tous les siens sans le moindre souci financier; un bonheur tel que jamais il n'a cru le payer trop cher. Puis, la satisfaction de sortir d'un milieu étriqué, de sentir ses idées, ses facultés s'enrichir, se développer avec la connaissance des continents nouveaux, le frottement des intérêts universels. Enfin et surtout, l'inestimable avantage d'avoir pu former un pécule, faire une provision pour les mauvais jours, chose impossible au fonctionnaire du type courant, par tout autre moyen que l'économie féroce, pauvre expédient qui revient à mourir en détail pendant toute une vie, au lieu de mourir tout d'un coup à la fin.

Aussi, avec quelle ardeur, quel entrain il entre dans les projets de son hôte, s'offrant à l'aider de son expérience, de ses lumières, de ses recommandations! A peine quinze jours se

sont écoulés depuis son retour en France, et la première joie du retour épuisée chez l'enfant de la vieille Europe, le colon-né qui est en lui soupire déjà pour les immenses espaces du continent noir. Et peu à peu, autour de lui, chacun se met à penser et à dire de même, — sauf peut-être M. Weber et Martial Hardouin, lesquels, habitant à demeure le monde idéal du savant, jouissent de la précieuse faculté de ne pouvoir jamais être dépaysés.

La brave Martine, qui s'est arrogé de tout temps le privilège de dire très haut ce que chacun pense, est la première à donner une voix à sa déconvenue :

« Que tout est cher!... Et de mauvaise qualité!... Et peu abondant!... Les fruitiers vous font payer une livre de cerises vingt sous, et encore ils pèsent leurs doigts!... Vingt sous une livre de cerises ! Si ce n'est pas une *onte!*... Et voilà maintenant qu'il me faut *acheter* mon persil!... Non, c'est à leur jeter son panier à la tête. Acheter du persil quand il en pousse de quoi remplir une brouette, pour une pincée de graines... Moi, ça me fend le cœur... Et hier, ne sont-ils pas venus dans ma cuisine passer une police pour le payement de l'*eau?*... Il faut payer l'eau, maintenant! Encore, si elle était bonne! Mais elle est remplie de vilaines choses, à ce qu'on me dit : des microbes, ils appellent ça... *Chès, chès*, j'en ai vu, moi, des hauts et des bas!... Que dirait « la pauvre maman » si elle savait qu'on achète ici l'eau à boire? Elle en ferait une maladie, bien sûr!...

— Et les cotrets? Tu oublies les cotrets, reprenait en antistrophe Le Guen, lequel, très soigneux du bien de ses maîtres, avait eu le matin même avec le charbonnier un « attrapage » dont il était encore vibrant. Quinze centimes un paquet de cotrets, gros comme mon poing! C'est se moquer du monde, ma parole!

— Quand on pense aux fagots que m'apportaient mes négrillons, là-bas! Et sais-tu, Le Guen, ils avaient du bon, ces pauvres noirs qui m'ont tant fait pester. Ils savaient reconnaître leur supérieur, et, si l'on appuyait d'une taloche la réprimande, ils l'acceptaient sans se rebiffer. Tandis qu'ici, il faut se mettre des manchettes pour dire à la fille de cuisine qu'elle est malpropre et que son ouvrage est *faite* au rebours du sens commun. Ah! il en faut de la patience! conclut avec conviction Martine, qui ne brillait pas précisément par cette vertu.

— Moi, dit Lina, ce qui me gêne, c'est de ne pouvoir sortir seule; de n'avoir plus mon poney à seller et brider moi-même, et, si la fantaisie m'en prend, de ne pouvoir faire avec lui un temps de galop de dix kilomètres dans la bonne fraîcheur de l'aube.

— Il ne tient qu'à toi, dit Gérard; va chez un tailleur pour dames, commande un habit de cheval; et, gantée, cravatée, sanglée selon l'ordonnance, viens, avec moi, faire un tour au Bois.

— *Le Bois!*... Un *bois*, ce jardinet léché, peigné, ratissé?... Mais il me semblerait chevaucher dans un salon! *L'allée des Poteaux*, à la place de notre cher vieux *veldt*, et comme lions, ceux qui se font habiller rue de la Paix? Non, je perdrais trop au change !

— Ce qui me manque le plus, reprenait Colette, c'est le grand silence de la forêt. Dès le début, j'ai été étourdie par le tapage de Marseille; et cette impression n'a fait que croître. Tout le monde me paraît ici pressé, agité, affairé, même les visiteurs; je ne puis me faire à cette allure.

— Ah! ces visites! s'écrie Gérard, cette cérémonie artificielle, reste fossile de mœurs disparues, que l'on fait guindé sur sa chaise, parlant du bout des lèvres, répétant comme un automate le dernier cliché. Aussitôt écoulées les vingt minutes réglementaires, madame jette un coup d'œil à monsieur; tous deux se lèvent comme mus par un ressort, pressés d'aller redire dans un autre salon les paroles identiques qu'ils viennent de prononcer chez vous!... De tous les usages absurdes et surannés qu'on entretient ici, je n'en connais pas de plus grotesque. C'est le protocole des cours, sans rien qui le nécessite ou justifie!

— C'est, d'ailleurs, une fonction qui tend à disparaître, dit M. Massey. Mais tu exagères toujours un peu, Gérard, en représentant la conversation parisienne comme plate et guindée. J'ai retrouvé des gens fort aimables... Vois mon ami Le Breton.

— Aussi tend-il à prendre le large, riposte promptement Gérard. Vous, papa, vous avez le privilège de voir tout en beau. Mais, dites-le, à part quelques exceptions, n'estimez-vous pas que vos anciens amis se sont légèrement momifiés?

— Ils piétinent un peu sur place, ce n'est pas contestable, dit M. Massey en souriant. J'ai été assez surpris, je l'avoue, en revoyant à mon cercle les mêmes figures, à la même table, faisant la même partie de manille, disant les mêmes choses, du même ton... mais il n'y a pas à dire, c'est un système qui *conserve*. Ces gens-là n'avaient pas vieilli d'un jour!

— Horrible! dit Henri en riant. Ce mot fait penser à des curiosités dans un bocal!... Mais ce qui m'étonne, ce qui me renverse, c'est qu'on puisse s'entasser comme on fait dans toutes nos grandes villes. Ces maisons de six étages, remplies, de la cave au grenier, de familles empilées les unes sur les autres comme des sardines en boîte, c'est un spectacle positivement affligeant. Sans mentir, je préférerais la hutte des Matabélés!

— Il y en a une de ce modèle qu'on voit de la fenêtre de ma chambre et que je ne me lasse pas d'admirer, dit Gérard. Du haut en bas des sept étages, tous tracés sur un même plan, on peut voir sept familles, dînant, déjeunant aux mêmes heures, mangeant les mêmes plats, faisant les mêmes gestes, siégeant dans le même décor : c'est fantastique!

— C'est désolant! on se sent ankylosé rien qu'à penser à cette vie de cloportes. Ah! si je n'avais à cœur de voir ma mère bien-aimée rendue à la joie, à la lumière, que j'aurais vite fait de reprendre le chemin du *veldt!* s'écria Henri, impétueusement. Que ne puis-je, en ce moment, faire le coup de feu aux côtés de ces intrépides Boers, les aider de tout mon faible pouvoir dans la défense sacrée de leur indépendance!

— Les Boers! répéta Colette, surprise et attristée. Mon pauvre Henri, leur cause n'est-elle pas perdue, et bien perdue, depuis la prise de Cronjé?

— Perdue! protesta Henri. Elle ne l'est, ne le sera jamais. Quand des patriotes,— hommes, femmes et enfants, — ont résolu de donner leur sang jusqu'au dernier, une cause n'est jamais perdue!

— Mais qu'espérer lorsque tous auront péri sous le nombre?

— Ils renaîtront de leurs cendres! fit Henri avec force. Écoutez bien ce que je vous dis : dans deux ans, dans trois, dans dix, la guerre boer durera encore ou couvera sous la cendre pour recommencer!... Jamais l'Anglais n'aura raison de cœurs si hauts!... »

Tout le monde se tut, se rappelant ce que Henri avait laissé là-bas pour obéir au devoir filial : une pure fiancée exposée tous les jours aux dangers, aux rudes fatigues de la guerre; et, craignant d'augmenter sa tristesse, ils n'eurent garde de dire combien peu ils comptaient voir cette poignée de braves résister plus longtemps aux forces écrasantes de l'Empire britannique. Et pourtant, c'était ici la déraison qui avait raison. Car, enfin, dix-huit mois après cet entretien, la guerre durait toujours au Transvaal, et, même à supposer une trêve momentanée résultant d'un compromis inévitable, les mêmes motifs qui ont causé la rupture amèneront une reprise des hostilités.

Autres soucis :

Goliath si parfait ami, si fidèle gardien, si brave à la guerre, si plein de qualités et même de vertus, Goliath si grand dans l'infortune se montre petit devant les médiocres épreuves de la vie civilisée. Certes, il aime toujours ses amis; sans doute sur ce point, la pauvre bête est incapable de changer. Mais à d'autres égards sa personne morale paraît s'être détériorée. Lui jusque-là si convenable, irréprochable pour mieux dire, dans ses manières, il a pris une sorte d'attitude bohème, *je m'en fichiste*, qui étonne et afflige ses admirateurs. Il ne soigne plus sa tenue, il manque d'égards aux gens; il marche dans toutes les plates-bandes — au figuré et autrement. Évidemment ses croyances ont subi quelque choc fatal, et, pareil à d'autres iconoclastes, il piétine sur ses idoles tombées. En vain Colette l'admoneste et le morigène. Il paraît un

instant touché de remords; mais à peine s'est-elle éloignée qu'envoyant au diable ses bonnes résolutions, il recommence à se mal conduire, reprend son œuvre de destruction, défonce les clôtures, fait des dégâts épouvantables.

Colette, toujours indulgente pour son favori, — dans ses pires moments il redevenait doux comme un agneau avec sa chère maîtresse, il faut se hâter de le constater, — Colette attribuait tous ses méfaits à la nostalgie qui le rongeait.

« Voyez-vous, Le Guen, ce pauvre ami se sent tellement à l'étroit sur cette pelouse, qu'il n'a plus qu'une idée : en sortir à tout prix... Ce champ, très vaste pour un Parisien-né, est pour lui une simple prison, disait-elle dans les conciliabules anxieux qu'elle avait avec le fidèle gabier au sujet de l'éléphant.

— Sûr, mam'selle Colette ! (Le Guen n'avait jamais pu se déshabituer du titre de *Mademoiselle*, malgré les fréquentes objurgations de Martine.) Rapport à sa corpulence, elle se croit dans un trou de souris, c'te malheureuse bête... et c'est bien compréhensible... j'en ferais bien autant !...

— Est-ce encore lui ?... demandait Colette inquiète, en montrant des pelouses piétinées, des massifs de fleurs dévastés, et jusqu'à un jeune peuplier les racines en l'air.

— Sûr, certain que c'est lui !... Ah ! satané Goliath, va !... En fait-il du remue-ménage !... Non, mais en fait-il !

— Que va dire papa ?... Son beau massif de rhododendrons tout abîmé !... Oh ! Goliath, comment peux-tu te conduire ainsi ? »

Goliath affecte de ne pas entendre et regarde droit devant lui d'un air détaché.

« Tu sais qu'on ne pourra plus permettre à Tottie de jouer avec toi, si tu deviens aussi méchant... » continue Colette.

Goliath prend délicatement Tottie par le milieu du corps, du bout de sa trompe, et la balance doucement dans les airs à la grande joie de la petite.

« Oui, fais le bon apôtre ! grommelle Le Guen en tapotant de sa baguette le vaste train de derrière de l'éléphant. Ce qu'il est madré, l'animal !... Regardez-le donc cligner des yeux; on dirait un chat, mille sabords !...

— Si on pouvait le mettre à la raison comme un chat, il y aurait quelque espoir ! » fait Colette, moitié riant, moitié soupirant.

D'ailleurs, tant que Colette est au jardin, la conduite de Goliath est exemplaire. On le voit se promener à pas comptés, tournant d'un air digne autour des pelouses, se tenant sur les allées et broutant à peine une feuille verte, deci, delà. Mais il n'est pas plus tôt seul qu'une sorte de folie l'envahit tout entier, et, fondant droit devant soi, il galope à travers corbeilles et plates-bandes, en arrache les bordures, sème autour de lui les ruines et la dévastation.

Bientôt il prend la manie d'arracher les arbres; en peu de jours il devient si expert à ce jeu qu'il ne reste plus debout que les plus grands, en vain M. Massey se fâche, le menace de le punir sévèrement, Goliath n'en tient compte et pousse l'impudence jusqu'à taquiner du bout de ses défenses un jeune saule sous les yeux mêmes de son maître !

Enfin, un jour, il met le comble à ses forfaits. Toute la nuit il a travaillé secrètement au mur qui sépare la propriété de M. Massey de celle du voisin, une pierre disjointe a éveillé son instinct de destruction ; à petits coups de défense, il descelle les pierres voisines, puis les fait tomber, et ce jeu l'enchante si bien qu'à l'aube il a pratiqué une brèche presque suffisante pour le laisser passer !

Par malheur, il a choisi pour théâtre de son exploit un lieu retiré du jardin où l'on va rarement; si bien que vers onze heures son travail est achevé et il pénètre triomphalement dans le jardin voisin, qu'il parcourt au grand trot, semant sur ses pas l'étonnement et la terreur.

La nourrrice, son poupon sur les bras, entourée des enfants plus âgés, le grand-père lisant paisiblement son journal sur un fauteuil de rotin, la maman et la grande sœur occupées à un ouvrage de couture, sont épouvantés soudain par l'apparition de ce monstre, surgissant devant eux, grisâtre, énorme, les oreilles soulevées, la trompe droite, faisant

entendre un petit *barit* de triomphe qui leur paraît féroce. Les enfants poussent des cris affreux : le grand-père, n'ayant pas d'autre arme à sa portée, agite vainement son chapeau de paille pour faire fuir l'éléphant, tandis que la pauvre mère essaye de cacher ses enfants dans ses bras, et que *nounou* fond en larmes. C'est une confusion inexprimable, une déroute complète... Radouci d'abord par la vue des dames et des enfants, Goliath est offensé soudain par la réception qu'on lui fait, et, saisissant du bout de sa trompe un superbe *araucaria*, il l'arrache, le foule aux pieds, le met en pièces, puis fonce à travers le jardin, piétinant et saccageant tout sur son passage.

Paralysé d'abord par la surprise et la frayeur, le grand-père se ressaisit, fait passer devant sa fille et ses petits-enfants, les ramène sains et saufs au bercail, et, saisissant son fusil de chasse qui est tout chargé dans le râtelier, il sort sur le perron et tire coup sur coup pour faire fuir l'ennemi...

L'éléphant répond à ce défi par son cri de guerre. Les voisins viennent aux fenêtres ou s'attroupent devant la porte du côté de la rue.

« On se tue là dedans !... On tire des coups de fusil... Il paraît qu'on vient d'assassiner le vieux monsieur du n° 14 !... — Non, c'est lui, au contraire, qui a été frappé subitement de folie et qui a commencé à tuer tout le monde... Entendez-vous le bruit qu'il fait?... Hein ! quelle voix tout de même, pour un homme seul !... (C'est la voix de l'éléphant qu'on attribue au pauvre grand-père)... Un vieux qui avait l'air si doux... Toujours si poli... avec un chapeau de panama et un gilet blanc... Ce que c'est que de nous !... »

L'attroupement grossit. Bientôt la force publique, sous les traits bénévoles d'un gardien de la paix, fend la foule et demande d'autorité à savoir ce qui se passe. Impérieusement, il tire la sonnette ; et les gens de la maison, jusque-là rassemblés sur le perron du jardin, surveillant l'ennemi et prêts à se refouler en bon ordre au moindre retour offensif, s'aperçoivent enfin qu'ils sont devenus l'objet de la curiosité générale. Déposant son fusil, le grand-père explique l'aventure et déclare porter plainte contre M. Massey, pour dégâts et incommodité grande, causés par son éléphant domestique.

Le gardien de la paix reparaît sur le seuil du n° 14, et va, suivi de la foule, tirer la sonnette du n° 12, chez M. Massey. Il explique l'affaire à Le Guen, qui se frappe le front et part comme un fou à la recherche du coupable. Il trouve maître Goliath, l'œil mauvais, entouré des débris de clôture, plantes vertes, fleurs, chaises et bancs de jardin qu'il a démolis pour passer sa colère et sur le point de déraciner un beau magnolia.

Indigné, Le Guen se suspend à la petite queue de Goliath pour lui faire lâcher prise, tout en exhalant sa colère par une bordée de jurons des plus maritimes... Goliath, rentrant enfin en lui-même, lâche son arbuste et reprend, la queue basse, le chemin de son domaine. Il est fort mal reçu par M. Massey, Henri et Gérard lui-même qui l'accablent de reproches ; il est facile de voir sur la physionomie expressive de Goliath qu'il se sent coupable ; mais, blessé de la façon dont on l'accueille, il tourne le dos à ses amis et va se cacher pour bouder dans son kiosque.

On appelle en toute hâte des ouvriers, et, tandis que Le Guen fait bonne garde, on rétablit le mur et on le visite soigneusement afin de s'assurer qu'il n'y a plus de point faible.

Mais, le lendemain matin, M. Massey a la désagréable surprise de se voir cité à comparaître devant le juge de paix de Passy. Sur la plainte du voisin, justement exaspéré, le digne magistrat est obligé de condamner M. Massey, civilement responsable des faits et gestes de son éléphant, à sept cent soixante-trois francs de dommages-intérêts, sans compter les frais et dépens...

La plaisanterie semble un peu forte à M. Massey, et Colette elle-même ne sait plus que dire pour défendre son favori. Elle songe à passer la majeure partie de son temps au jardin, puisque Goliath se tient bien en sa présence... Mais cela n'est pas pratique... Mille occupations, mille devoirs l'appellent ailleurs... Elle ne peut que soupirer en pen-

sant à la liberté de Massey-Dorp et supplier Goliath de redevenir le docile et charmant compagnon d'antan... Goliath soupire en réponse, à ce qu'affirme Lina, et il a l'air de prendre de bonnes résolutions... Mais comment les tiendra-t-il?... Et la pauvre Colette ne peut retenir quelques larmes en pensant que sans doute la situation ne tardera pas à devenir insoluble et qu'il faudra de toute façon se résoudre à se séparer de son grand ami...

Sur ces entrefaites et alors que le nom seul de Goliath est devenu un sujet de litige dans la paisible demeure de Passy, le directeur du Jardin d'acclimatation fait demander une entrevue à M. Massey. Les journaux, cela va sans dire, se sont emparés des hauts faits de Goliath : vingt *reporters*, assoiffés de faits divers, ont trouvé matière à «copie» dans ses exploits et il est en passe de devenir célèbre. L'attention du directeur du Jardin a été attirée par la description de sa force et de sa beauté, et il vient, — tout comme le *Barnum* de Marseille, — demander si la famille est désireuse de s'en défaire, offrant un prix moindre assurément que le Yankee, mais qui fait encore honneur aux qualités plastiques de Goliath.

Le vendre, jamais!... Toucher de l'argent en échange du noble animal, aucun n'y consentirait. Mais Colette elle-même a fini par comprendre qu'on ne peut garder un éléphant dans une petite villa parisienne; la solution qui s'offre inopinément paraît à tous inespérée; et, après un conseil de famille, on décide d'accepter l'offre du directeur, avec quelques modifications.

Goliath recevra l'hospitalité au Jardin d'acclimatation, dans un vaste enclos qui lui sera exclusivement réservé.

La famille Massey ne touchera aucun argent et restera propriétaire de l'animal avec faculté de le reprendre, le cas échéant.

Goliath ne sera astreint à aucun *service* et ne portera d'autre *baby* que Mlle Tottie, qui ira tous les jours lui rendre visite, à moins qu'il ne manifeste le désir de trimballer les tout petits, chose assez probable, car, même dans sa misanthropie présente, il a toujours gardé une grande tendresse pour les enfants.

Enfin, condition suprême : Le Guen accompagnera son éléphant; le Jardin l'engagera, à titre de cornac, pour le soigner et diriger, avec de beaux appointements, dont le chiffre est fixé par M. Massey et accepté séance tenante par le directeur, enchanté de son affaire.

Tout le monde est content.

Le moins satisfait n'est pas Le Guen, qui se voit sans regret placé dans un poste éminent. Martine se déclare enchantée de l'arrangement qui mettra une somme ronde dans son escarcelle et tout est signé.

Toute la famille accompagne Goliath à sa nouvelle demeure; et, comme pour se faire regretter, le noble animal traverse les rues de Passy et les allées du Bois de Boulogne, entouré de ses amis, avec toute la gravité et la douceur des anciens jours. Le petit hamac de Tottie est suspendu à ses défenses, et Colette a la main posée sur le rebord du hamac. Promenant amicalement le bout de sa trompe d'une tête chérie à l'autre, Goliath semble rêveur; on dirait qu'il se souvient, qu'il se remémore dans sa vaste cervelle obscure tous les détails de l'effroyable voyage qu'ils accomplirent ensemble quand Colette était encore enfant et qu'il donnait sa vie sans compter pour sauver celle de ses amis...

Ce n'est pas sans quelques larmes que Colette et Lina se séparent de ce cher compagnon. Mais le Jardin d'acclimatation n'est pas au bout du monde! Ce sera un but de promenade et Goliath peut être tranquille, il aura souvent des visiteurs!...

Chose étrange, à peine entré au Jardin, le ***Modern Mammoth*** reprend les allures nobles et graves pour lesquelles il était si remarquable. Plus une seule déprédation, pas une feuille verte cueillie hors de propos, et il n'a jamais songé le moindre assaut contre la grille qui le sépare de la vile multitude, ni tenté de sortir de l'enclos où se profile, à l'admiration générale, son énorme et antédiluvienne silhouette, presque toujours flanquée de celle de Le Guen, son inséparable pipe à la bouche.

(*La suite prochainement.*) ANDRÉ LAURIE.

LE BOUILLANT ACHILLE



VIII

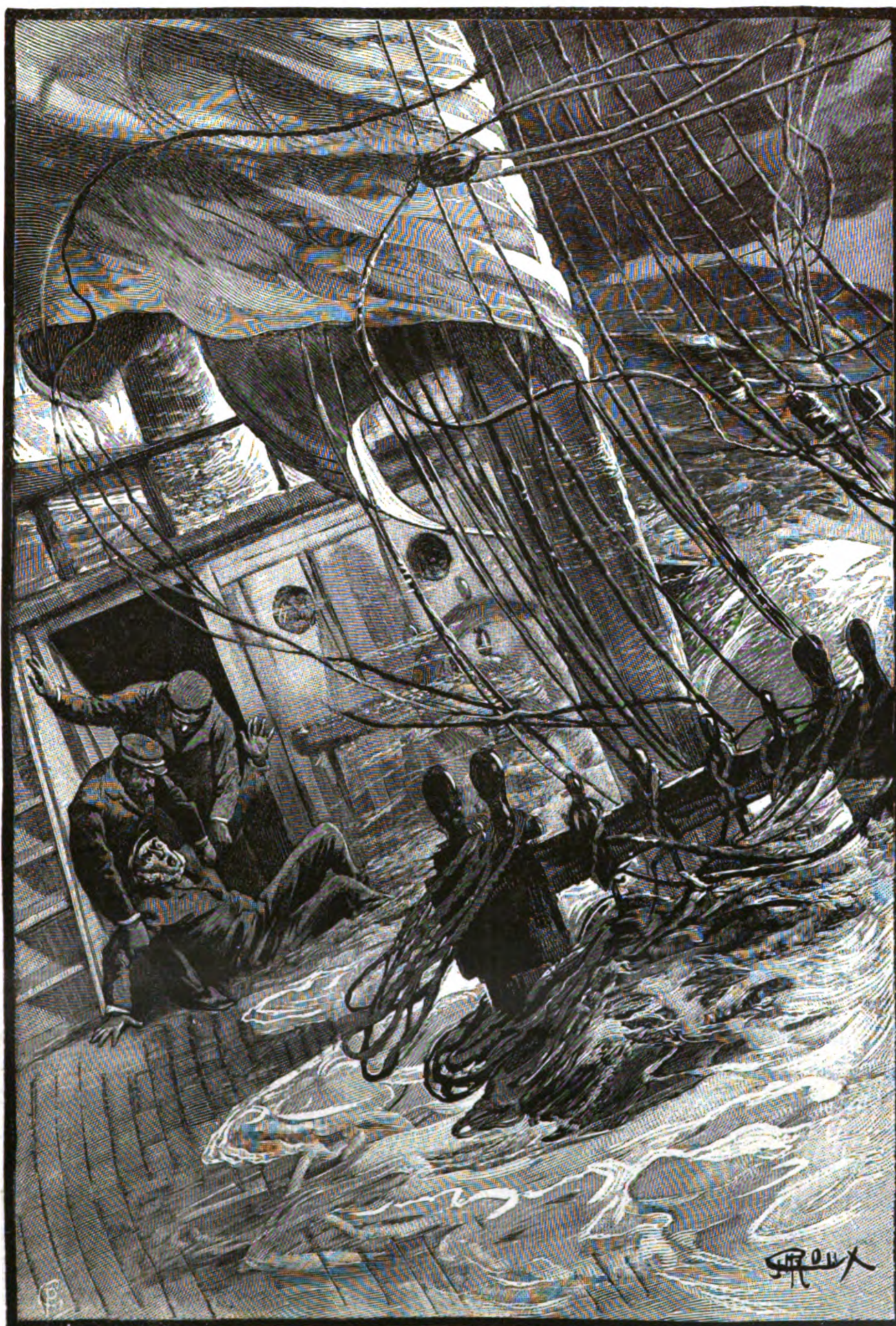
Un solide déjeuner et une paire de souliers donnée par un papa trop bon ont remis d'aplomb notre fanfaron.

Un lièvre passe. Le bouillant Achille saute sur un fusil, et, avant qu'on ait pu s'y opposer, il tire, fou de joie. On entend un cri perçant derrière le buisson, tandis que le lièvre s'enfuit à toutes jambes. C'est Petit Pierre qui a, lui aussi, suivi les chasseurs et a reçu toute la charge dans une jambe.

S.

Le Directeur-Gérant : J. Hetzel.

LES HISTOIRES
DE JEAN-MARIE CABIDOULIN



« VINGT MILLE DIABLES ! » S'ÉCRIA MAITRE OLLIVE. (Page 323.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



SOMMAIRE du N° 167

LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XIV

Vers le nord.

Où allait ainsi le *Saint-Enoch* sous l'action d'un moteur d'une puissance prodigieuse attaché à ses flancs, le cap tantôt au nord-est, tantôt au nord-ouest?

Au milieu de l'obscurité profonde, impossible de rien distinguer. Le capitaine Bourcart et ses officiers cherchaient vainement à reconnaître la direction. L'équipage était au paroxysme de l'épouvante. Il ne restait plus une seule des embarcations dans lesquelles on eût pu se réfugier, les amarres ayant cassé au moment où le navire s'était remis en marche.

Cependant le *Saint-Enoch* fuyait avec une telle rapidité que les hommes eussent été renversés par la résistance de l'air. Ils durent s'étendre le long des parois, se coucher au pied des mâts, s'accrocher aux taquets, abandonner la dunette pour ne point être envoyés par-dessus le bord. La plupart des matelots s'affalèrent dans le poste ou sous le gaillard d'avant. Quant à M. Bourcart, au capitaine King, au docteur Filhiol, au second, aux lieutenants, ils s'abritèrent à l'intérieur du carré. Il y aurait eu danger à se tenir sur le pont, car la mâture risquait de venir en bas.

Et puis qu'y aurait-il eu à faire?... Au milieu de cette nuit noire, on ne se voyait pas, on ne s'entendait même pas. L'espace se remplissait de mugissements continus, auxquels s'ajoutaient les sifflements de l'air à travers les agrès, bien qu'il ne passât pas un souffle. Si le vent se fût déchaîné avec cette fureur, il eût dissipé l'intense brouillard, et, à travers les déchirures de nuages, on aurait aperçu quelques étoiles.

« Non... dit M. Heurtaux, le temps n'a pas cessé d'être calme, et la violence de ces rafales ne provient que de notre vitesse!

— Il faut donc que la force de ce monstre, s'écria le lieutenant Allotte, soit extraordinaire...

— Monstre... monstre! » répétait M. Bourcart.

Et, malgré ce qui paraissait être l'évidence, tout comme le docteur Filhiol, le second et maître Ollive, il se refusait encore à admettre l'existence d'un animal, serpent gigantesque ou saurien colossal, capable d'emporter un navire de cinq cents tonneaux avec cette invraisemblable impétuosité. Un mascaret provoqué par quelque commotion sous-marine, un raz de marée d'une puissance infinie, tout ce que l'on voudrait, excepté de croire aux absurdes histoires de Jean-Marie Cabidoulin.

La nuit s'écoula dans ces conditions. Ni la direction, ni la position du navire ne s'étaient modifiées. Aux premières lueurs de l'aube, le capitaine Bourcart et ses compagnons voulurent observer l'état de la mer. A supposer que le tonnelier eût raison, qui sait si l'animal prodigieux ne montrerait pas certaines parties de son corps, si même il ne serait pas possible de le blesser mortellement, de délivrer le navire de ses formidables étreintes?... Appartenait-il à ce genre de céphalopodes connus sous le nom de poulpes, avec une tête de cheval, un bec de vautour, des tentacules qui se fussent étroitement enlacés autour de la coque du *Saint-Enoch*?... Ne se rangeait-il pas plutôt dans cette classe des articulés, recouverts d'une épaisse carapace, ichtyosaures, plésiosaures, crocodiles géants?... Était-ce un de ces calmars, de ces krakens, de ces « mantas » déjà rencontrés sur certains parages de l'Atlantique ou du Pacifique, de dimensions telles que l'imagination n'aurait pu les rêver?...

Le jour était venu, jour blafard à travers un brouillard opaque. Rien ne laissait prévoir qu'il dût se dissoudre ni même perdre de son extraordinaire intensité.

Telle était la vitesse du *Saint-Enoch* que l'air cinglait les visages comme une mitraille. Il fut encore impossible de se tenir sur le pont. M. Bourcart et ses officiers se virent obligés de rentrer dans le carré. Maître Ollive, qui essaya de ramper jusqu'aux bastingages, n'y put parvenir et fut si brutalement repoussé qu'il faillit s'écraser contre l'escalier de la dunette.

« Vingt mille diables! s'écria-t-il, lorsque les deux lieutenants l'eurent relevé, j'ai bien cru que je ne serais plus en état de payer bouteille à cette vieille bête de Cabidoulin. »

Ce que le capitaine Bourcart avait constaté, cependant, c'est que le *Saint-Enoch*, pris par le travers, donnait une bande sur bâbord à faire croire qu'il allait chavirer.

Il va de soi que l'équipage n'avait point quitté le poste ni le gaillard d'avant. Il eût été difficile, surtout au milieu des brumes, de communiquer de l'arrière à l'avant du navire. Heureusement la cambuse contenait assez de vivres, biscuits ou conserves, pour assurer la nourriture du bord.

« Que faire?... dit le second.

— Nous verrons, Heurtaux... répondit M. Bourcart. Cette situation ne saurait se prolonger...

— A moins que nous ne soyons emportés jusqu'à la mer Glaciale!... répliqua le lieutenant Allotte.

— Et que le *Saint-Enoch* ait pu résister!... » ajouta le lieutenant Coquebert.

En ce moment, aux mugissements qui semblaient s'échapper des basses zones de l'Océan, se joignit un fracas effroyable.

Aussitôt, maître Ollive, qui se traîna vers la porte de la dunette, de s'écrier :

« La mâture vient de s'affaler! »

C'était une chance que personne n'eût osé s'aventurer sur le pont. Haubans, galhaubans, étais avaient largué aux secousses du tangage et du roulis. Mâts de perroquet et mâts de hune s'étaient abattus en grand avec leurs vergues. Quelques-uns étaient retenus en dehors par leurs agrès, au risque de défoncer le bordage. Il ne restait plus que les bas mâts avec leurs hunes, contre lesquels battaient les voiles déferlées qui ne tardèrent pas à s'envoler par lambeaux. Le navire, ainsi désemparé, ne perdit rien de sa vitesse, et les épaves le suivaient dans cet irrésistible entraînement vers le nord du Pacifique.

« Ah! mon pauvre *Saint-Enoch!* »

Ces paroles désolées échappèrent au capitaine Bourcart.

Jusqu'alors, il n'avait point perdu l'espoir que son bâtiment pourrait reprendre sa navi-

gation, lorsqu'il se retrouverait dans des conditions normales. En effet, l'existence d'un monstre marin admise, il était évident que ce monstre, si puissant qu'il fût, n'avait pas la force d'entraîner le *Saint-Enoch* dans l'abîme... Il l'eût déjà fait... Donc, il finirait par se fatiguer d'une telle charge et n'irait pas se fracasser avec lui contre quelque littoral de la côte asiatique ou de la côte américaine...

Oui!... M. Bourcart avait pu espérer que le navire en sortirait sain et sauf!... Mais, à présent, qu'en ferait-il, sans mâts ni voiles, et dans l'impossibilité de réparer ses avaries ?...

Situation extraordinaire, en vérité, et il n'avait pas tort, Jean-Marie Cabidoulin, lorsqu'il disait :

« On n'a jamais tout vu des choses de la mer, et il en reste toujours à voir ! »

Cependant le capitaine Bourcart et ses officiers n'étaient pas de ces hommes sur lesquels le désespoir a prise. Tant que cette coque serait sous leurs pieds, ils ne croiraient pas avoir perdu toute chance de salut... Seulement pourraient-ils réagir contre la terreur à laquelle l'équipage s'abandonnait?...

Les chronomètres marquaient alors huit heures du matin. Il y en avait donc douze d'écoulées depuis que le *Saint-Enoch* s'était remis en marche.

Évidemment, la force de traction, quelle qu'elle fût, devait être prodigieuse, non moins prodigieuse la vitesse imprimée au bâtiment. Du reste, certains savants ont calculé, — que n'ont-ils pas calculé et que ne calculeront-ils pas dans l'avenir? — la puissance des grands cétacés. Une baleine, longue de vingt-trois mètres, pesant environ soixante-dix tonnes, possède la force de cent quarante chevaux-vapeur, soit quatre cent vingt chevaux de trait, force que ne développent point encore les locomotives les plus perfectionnées. Aussi, comme le disait le docteur Filhiol, peut-être, un jour, les navires se feront-ils remorquer par un attelage de baleines, et les ballons par un attelage d'aigles, de condors ou de vautours?... Or, d'après ces chiffres, on juge de ce que pouvait être la valeur mécanique d'un monstre marin qui devait mesurer de quatre à cinq cents pieds de longueur.

Lorsque le docteur Filhiol demanda au capitaine Bourcart à combien il estimait la marche du *Saint-Enoch,* — marche qui, d'ailleurs, semblait uniforme :

« Elle ne peut être moindre de quarante lieues à l'heure, répondit M. Bourcart.

— Nous aurions fait alors près de cinq cents lieues depuis douze heures?...

— Oui!... près de cinq cents lieues ! »

Que cela soit pour surprendre, il est certain qu'il existe des exemples de rapidité même supérieure. Et, précisément, dans l'océan Pacifique, voici le phénomène qui avait été signalé, quelques années avant, par un commandant des stations navales.

A la suite d'un violent tremblement de terre sur les côtes du Pérou, une immense ondulation de l'Océan s'étendit jusqu'au littoral australien. Ce fut par bonds précipités que cette lame, longue de deux lieues, parcourut près du tiers du globe avec une vitesse vertigineuse estimée à cent quatre-vingt-trois mètres par seconde, soit six cent cinquante-huit kilomètres par heure. Lancée contre les nombreux archipels du Pacifique, précédée d'une lointaine oscillation sous-marine, son arrivée s'annonçait par un grand bruissement aux abords des terres ; puis, l'obstacle franchi ou tourné, se déplaçait plus rapidement encore.

Ce fait précisément rapporté dans le *Journal du Havre,* M. Bourcart le connaissait et, après l'avoir cité à ses compagnons, il ajouta :

« Je ne serais donc pas étonné que nous fussions témoins et victimes d'un phénomène de ce genre... Une poussée volcanique se sera produite au fond de l'Océan, et de là l'origine de cet écueil inconnu sur lequel s'est échoué le *Saint-Enoch*... Puis, de même qu'à la suite du tremblement de terre du Pérou, une énorme lame, un extraordinaire raz de marée, aura pris naissance, et, après nous avoir arrachés à l'écueil, c'est lui qui nous entraîne irrésistiblement vers le nord...

— Assurément, déclara M. Heurtaux en

voyant le capitaine King faire un signe approbatif, voilà qui paraît autrement admissible que l'existence d'un monstre marin...

— Et quel monstre, ajouta le docteur Filhiol, capable de transporter notre navire avec une vitesse de quarante lieues à l'heure!

— Bon ! répondit maître Ollive, allez dire cela à Jean-Marie Cabidoulin, et vous verrez s'il abandonne son kraken, son calmar ou son serpent de mer! »

Peu importait, en somme, que le tonnelier s'entêtât à ses histoires fantastico-marines. L'essentiel eût été de reconnaître jusqu'à quelle latitude le *Saint-Enoch* pouvait s'être élevé ce jour-là.

M. Bourcart prit sa carte et chercha à établir la position. Très vraisemblablement, la direction suivie s'était maintenue vers le nord. Il y avait donc lieu d'admettre que le navire, après avoir franchi le long semis des Kouriles au large de la dernière île, avait traversé la mer de Behring. Autrement, il se fût déjà fracassé soit contre cet archipel, soit contre celui des Aléoutiennes plus à l'est. A la surface de ce bassin aucune terre n'émergeait qui eût pu lui faire obstacle. Il devait même, étant donnée sa vitesse, avoir franchi ce détroit à peine large d'une quinzaine de lieues. Or, en le franchissant, il eût suffi que l'immense lame obliquât de quelques milles à l'est ou à l'ouest pour le jeter sur le cap Orient de la terre d'Asie ou sur le cap du Prince de Galles de la terre d'Amérique. Mais, puisque cet écart ne s'était pas produit, pouvait-on douter que le *Saint-Enoch* ne fût déjà en plein océan Arctique?...

Et alors le docteur Filhiol de demander à M. Bourcart :

« A quelle distance de cet écueil se trouvait donc située la mer polaire?

— Dix-sept degrés environ, répondit le capitaine, ce qui, à vingt-cinq lieues par degré,



donne près de six cent cinquante lieues...

— Alors, déclara M. Heurtaux, nous ne devons pas être éloignés du soixante-dixième parallèle ! »

Le soixante-dixième parallèle, c'est celui qui limite l'océan Arctique, et, à cette époque de l'année, la banquise polaire ne pouvait être éloignée!

Ainsi les cinquante-six hommes, embarqués sur le *Saint-Enoch,* couraient vraisemblablement à la plus épouvantable des catastrophes. Ce serait au milieu des solitudes hyperboréennes que se perdrait leur navire. A cette

latitude se rencontreraient les glaces déjà immobilisées au delà du détroit de Behring, les ice-fields, les ice-bergs, et l'infranchissable banquise arctique...

Et que deviendrait l'équipage en admettant qu'il ne fût pas englouti à la suite d'une violente collision?... Qu'il parvînt à se réfugier sur un champ de glaces, sur l'un des archipels de ces parages, la Nouvelle-Sibérie, la terre de Wrangel ou quelque autre groupe insulaire, à plusieurs centaines de milles des côtes de l'Asie et de l'Amérique, sur une de ces îles inhabitées et inhabitables, sans vivres, sans abri, exposé à ces froids excessifs, qui, dès octobre, enveloppent les régions de la mer Glaciale, quel sort l'y attendait?... Il n'y saurait hiverner, et comment atteindre les provinces de la Sibérie ou de l'Alaska?...

Il est vrai, au sortir du détroit de Behring, l'énorme ondulation océanique, ayant un plus large espace pour s'étendre, devait perdre en force et en vitesse. Et puis ne fallait-il pas compter avec la baisse qu'indiquait la colonne barométrique? Au milieu des rafales sur une mer démontée, alors que le vent soufflerait en tempête, peut-être le phénomène épuisé rendrait-il sa liberté au *Saint-Enoch!*... Toutefois, désemparé, sous le coup des tourmentes à ce début de l'hiver arctique, comment résisterait-il et que deviendrait-il?... Et quelle affreuse perspective pour le capitaine Bourcart et ses compagnons, sur ce navire dont ils ne seraient plus maîtres, perdu au fond de ces lointains parages!...

Telle était la situation, que ni l'énergie ni l'intelligence ni le courage ne seraient en état de modifier.

La matinée s'écoula. Le *Saint-Enoch* continuait à être emporté tantôt par le travers, tantôt par l'arrière ou par l'avant, comme une épave abandonnée au caprice de la mer. Ce qui rendait cette situation plus effrayante, c'est que le regard ne parvenait pas à percer ce rideau de brumes. D'ailleurs, étant donnée l'impossibilité de se tenir sur le pont, c'est seulement par les étroites fenêtres du carré que M. Bourcart et ses officiers eussent pu observer le large. Ils ne savaient donc pas si le navire passait en vue de terre, à proximité de l'une ou l'autre rive du détroit de Behring, si quelque île des archipels arctiques se montrait contre laquelle l'extraordinaire ondulation fût venue se briser, et le *Saint-Enoch* avec elle!...

Dans tous les cas, le dénouement ne pouvait être qu'un naufrage à bref délai, auquel ne survivrait sans doute pas un seul homme de l'équipage!...

« Mais crève donc, maudit brouillard, crève donc!... » s'écriait le lieutenant Allotte.

Le brouillard se dissipa dans l'après-midi sous l'influence de la baisse barométrique. Ses volutes remontèrent vers les hautes zones, et, si le soleil ne fut pas visible, du moins le regard put-il s'étendre jusqu'à l'horizon.

Vers quatre heures du soir, la vitesse du *Saint-Enoch* sembla diminuer. Allait-il se dégager enfin?... Ce ne serait qu'un navire désemparé; mais, si le capitaine Bourcart réussissait à établir quelque voile de fortune, peut-être parviendrait-il à revenir vers le sud...

« Tout... dit M. Heurtaux, tout plutôt que d'aller s'écraser contre la banquise! »

A ce moment, maître Ollive essaya de sortir du carré. La résistance de l'air étant moins forte, il y parvint. M. Bourcart, le capitaine King, le docteur Filhiol, les lieutenants le suivirent et vinrent s'accoter contre le bastingage de tribord en se retenant aux taquets.

Jean-Marie Cabidoulin, le charpentier, le forgeron, les harponneurs, une douzaine de matelots, tant Anglais que Français, remontaient du poste et se placèrent en observation sur la coursive entre les pavois et la cabousse.

Le *Saint-Enoch* présentait alors le cap au nord-nord-est emporté sur le dos de cette large ondulation dont la hauteur s'abaissait en même temps que décroissait sa rapidité.

Aucune terre en vue.

Quant à ce monstre marin, auquel le navire eût été attaché depuis une vingtaine d'heures, il ne se laissait pas apercevoir, quoi que pût dire le tonnelier.

Et tous d'espérer, tous de se raffermir aux

encourageantes paroles que fit entendre le capitaine Bourcart. Aussi maître Ollive crut-il opportun de plaisanter Jean-Marie Cabidoulin sur son crocodile-poulpe-krako-kraque :

« Tu as perdu ta bouteille... vieux !... dit-il en lui frappant sur l'épaule.

— Je l'ai gagnée, répliqua maître Cabidoulin, mais ni toi ni moi ne serons là pour la boire...

— Quoi !... tu prétends que ton monstre...

— Est toujours là... et, en regardant bien, on distingue tantôt sa queue... tantôt sa tête !...

— Tout ça... des imaginations de ta sacrée caboche !...

— Et il nous tient dans ses pinces... et il ne nous lâchera pas... et je sais bien où il nous mène...

— Il nous mène là d'où nous reviendrons, vieux !... riposta maître Ollive. Et, après bouteille de tafia, bouteille de rhum que nous nous en tirerons sains et saufs !... »

Jean-Marie Cabidoulin haussa les épaules, et jamais il n'avait jeté un plus méprisant regard sur son camarade ! Penché au-dessus de la lisse, c'est qu'il croyait réellement voir la tête du monstre, une sorte de tête de cheval à bec énorme, sortant d'une épaisse crinière ; puis, à quelques centaines de pieds, sa queue monstrueuse battant avec fureur les eaux dénivelées sur une large étendue !... Et, pour tout dire, novices et matelots voyaient tout cela par les yeux de l'entêté tonnelier !

Cependant, si aucune terre ne se relevait au nord, des glaces flottantes se déplaçaient alors sur un vaste espace. Aucun doute, le *Saint-Enoch* traversait les parages polaires au delà du détroit. De combien de degrés au-dessus du soixante-dixième parallèle, cela n'aurait pu être établi que par une observation impossible à cette heure avancée du jour.

Au surplus, moins de dix minutes après, le matelot Gastinet, qui venait de se hisser à la hune de misaine, criait d'une voix retentissante :

« Banquise par bâbord devant ! »

Un ice-field apparaissait à la distance de trois milles vers le nord. Plat comme un miroir, il réverbérait les derniers rayons du soleil. Au fond, les premiers blocs de la banquise, dont la crête se profilait à une centaine de toises au-dessus du niveau de la mer. Sur l'ice-field, tout un monde d'oiseaux, mouettes, guillemots, manchots, frégates, tandis que les phoques, par couples nombreux, rampaient sur ses bords.

La banquise pouvait être éloignée de trois à quatre milles, et le vent, qui fraîchissait, y portait directement. La mer était assurément plus houleuse que ne le comportait la brise, ce qui tenait à ce que l'énorme lame courait encore au milieu des glaçons entre-choqués. Et, sans doute, elle viendrait se tuer contre l'inébranlable barrière arctique.

Aussi de lourds paquets de mer tombaient-ils sur le pont du *Saint-Enoch*, dont les pavois furent défoncés par le travers du mât de misaine. A un moment, le navire donna une telle bande que l'eau l'envahit jusqu'à la dunette. Si les panneaux de la cale n'eussent résisté, il aurait coulé à pic.

A mesure que tombait le jour, la tourmente s'accentuait et se déchaînait en effroyables rafales mélangées de neige.

Enfin, vers sept heures du soir, le *Saint-Enoch*, une dernière fois soulevé, fut précipité sur l'ice-field, le traversa en glissant à sa surface et vint buter contre les blocs de la banquise.

(*La suite prochainement.*) JULES VERNE.

LA TOURTERELLE

CONTE ROMAIN

V

Les chars, les chevaux, les litières, la foule tumultueuse revenant du forum, tout ce qui, voilà un instant, emplissait les rues de mouvement et de vie, a disparu ; les petites boutiques ont leurs volets clos ; plus un passant, plus un bruit.

Midi flamboie sur Rome endormie.

Allongé sur un lit de repos, Norbanus est bercé de doux rêves. N'a-t-il pas appris, ce matin, que l'empereur Marc-Aurèle a décidé qu'il serait érigé au Capitole un temple à la Bonté?

Elle est donc finie, cette nuit d'angoisse et de terreur qui, depuis deux siècles, pèse sur le monde comme le marbre d'un tombeau! Ils ne reparaîtront plus, ces monstres, effroi de l'histoire, les Néron, les Tibère, les Caligula, les Domitien!

Le bon chevalier voit refleurir l'âge d'or; plus de guerres, plus de proscriptions, plus de haines; le genre humain n'est plus qu'une grande famille; une aube radieuse de paix, d'amour et de joie éclaire l'univers régénéré.

Un bruit soudain, violent, réveille Norbanus : des cris, des malédictions, des menaces.

Il s'élance dans l'impluvium : ses esclaves courent sur les terrasses : ils poursuivent un malfaiteur qui a été surpris se glissant dans l'appartement des femmes.

Des clameurs sortent de ce côté; Norbanus y court.

Il trouve tout en émoi; les servantes sont affolées.

Bonne et charitable, Octavie s'applique à faire reprendre ses sens à l'une d'elles qui s'est évanouie de saisissement : c'est la nouvelle esclave, — Aldwyna.

Un soupçon vient alors à Norbanus.

Il retourne dans l'impluvium.

« Le voilà! Il est pris! » crient les esclaves descendant des terrasses.

On amène le malfaiteur.

Norbanus ne s'est pas trompé.

Sombre, les yeux fichés en terre, le Marcoman ne profère pas une parole.

« Scélérat! voleur! crie Norbanus.

— Je ne suis pas un voleur! dit Matoas redressant le front.

— En vérité? Tu t'es introduit chez moi par escalade pour enlever une esclave m'appartenant, — et tu n'es pas un voleur? Voilà de l'impudence! — La loi me permet de te faire tuer sur place; sais-tu cela?

— Je le sais.

— Je n'aurais qu'un geste à faire.

— Faites! »

Les hommes qui avaient capturé Matoas attendaient immobiles, l'œil cruel, la main sur leur poignard.

« Non, dit Norbanus, les magistrats prononceront la peine! »

Il fit quelques tours dans la chambre.

Puis, brièvement, il ordonna aux esclaves de sortir.

Il resta seul avec Matoas garrotté.

Il y eut quelques instants de silence.

« Pas un mot de regret! Pas un signe de repentir! observa amèrement Norbanus.

— Seigneur, je vous respecte, j'étais affolé... balbutia le prisonnier.

— Triple sot! Toi qui aimais par-dessus tout la liberté! Tu seras condamné aux mines! Tu travailleras dans un souterrain, les fers aux pieds, sous les étrivières des gardiens.

— Ce supplice, je ne l'endurerai pas longtemps! » murmura Matoas.

Norbanus le regarda encore en silence. Puis, brusquement :

« Si je te laissais libre, jures-tu de t'éloigner de Rome, de n'y plus jamais revenir?

— Je vous le jure. »

Le chevalier avait pris sur la table un petit stylet à lame dorée; il s'approcha du prisonnier et coupa ses liens d'un seul coup.

« Sauve-toi!

— Seigneur, vous avez l'âme grande et généreuse, dit Matoas en baisant la main de Norbanus.

— Vite! Détale avant l'arrivée des gens de police! »

Le Marcoman avait disparu depuis quelques instants : une porte intérieure s'ouvrit, donnant passage à une jeune femme vêtue d'un riche peplum violet et dont le beau et fier visage était bouleversé par l'émotion.

« Mon cher époux, l'homme qui a été pris, où est-il? Qu'en a-t-on fait?

— Est-il connu de vous, Octavie? demanda Norbanus étonné.

— Il est le compatriote, le parent, le fiancé d'Aldwyna. La chère enfant est désespérée.

C'est pour elle qu'il était venu, c'était pour la revoir!

— Et surtout pour l'enlever.

— Laissez-moi intercéder en faveur de ce pauvre garçon.

— Ce pauvre garçon a violé ma demeure. Vous voulez que je lui pardonne?

— Je le souhaiterais vivement et je vous le demande en grâce.

— Vous voulez que je laisse aller ce coquin?

— Mon cher seigneur...

— Ma bonne Octavie, dit Norbanus en riant, j'ai sans doute pressenti votre désir : ce que vous demandez, bien qu'un peu hors de l'ordinaire, est accompli. Matoas, avec ma permission, a pris la clef des champs; il a de bonnes jambes, il doit être loin!

— Vous avez sauvé la vie d'Aldwyna! »

Tout heureuse, la jeune femme était rentrée dans son appartement. Norbanus, resté seul, souriait, satisfait de lui-même.

A la porte donnant sur l'atrium se montra une tête pâle.

« Comment! tu n'es pas parti? s'écria Norbanus stupéfait.

— Je n'ai pas pu... dit Matoas d'une voix brisée... Seigneur, excusez ma faiblesse... non, je ne peux pas! Je crois avoir trouvé un moyen... La liberté, je n'en veux plus, j'y renonce.

— Que dis-tu?

— Seigneur, je me donne à vous : inscrivez-moi parmi vos esclaves! »

VI

« Bien, tout est en règle, approuva Norbanus, après avoir lu l'acte que venait de rédiger le tabellion, — Matoas a signé, j'apposerai mon cachet tout à l'heure. Ce garçon a eu une excellente idée, n'est-ce pas, Octavie? Vivant dans notre maison, marié à sa fiancée, comme il sera bien plus heureux que dans la brousse sicilienne! Et moi, ajouta-t-il gaiement, à présent, je suis sûr d'avoir toujours, aux courses des chars, la palme d'Idumée et la couronne aux feuilles d'argent et d'or! »

Les deux époux étaient assis à côté l'un de l'autre, près d'une fenêtre ouverte sur un jardin merveilleux, aux fleurs éclatantes et embaumées, où s'ébattaient leurs deux enfants, Junius et Marcia.

Marcia était de deux ans plus jeune que son frère, à qui elle ressemblait étonnamment : sa physionomie annonçait seulement un peu plus de douceur et de réflexion.

Clinias était auprès d'eux.

Ils causaient tous trois avec animation.

Apercevant son père à la fenêtre, Junius accourut :

« Père, quelque chose d'extraordinaire! La tourterelle frappée par Clinias, elle n'était pas morte. Elle nous a suivis à Rome! Elle est ici!

— Quel conte!

— Clinias l'a vue ce matin.

— Oui, confirma le précepteur, le pauvre oiseau voletait autour de la cage d'Aurea; il avait des plumes arrachées, je l'ai reconnu, c'est bien lui! Et, soyez-en sûr, il va revenir! J'ai posé la cage dans un endroit bien découvert, là, au rond-point des orangers. »

Junius sautait de joie.

« Nous le prendrons! Nous aurons le couple!

— J'ai préparé ce filet, dit Clinias.

— Chut!... le voilà! avertit Marcia. Cachons-nous. »

Et chacun essaya de se dissimuler dans une touffe de feuillage.

En effet, une tourterelle toute pareille à Auréa, mais le plumage en mauvais état, la tête meurtrie, venait de se poser sur le bord d'un toit.

« Elle vous a vus, elle ne descendra pas! » dit Norbanus.

Il se trompait.

Après les avoir bien regardés l'un après l'autre, l'oiseau ouvrit ses ailes; il tournoya quelques instants au-dessus de la cage de son amie, en jetant de petits cris.

Puis, pointant droit vers Junius, il se posa à quelques pas de lui et demeura tout d'abord immobile, le considérant.

« Par Jupiter, on dirait qu'il demande à être pris! » observa Clinias.

L'intention de l'oiseau devint de plus en plus manifeste : il sautillait gentiment autour de l'enfant.

Celui-ci était quelque peu troublé.

« Il ne te veut pas de mal, n'aie pas peur! cria Clinias.

— Peur, moi? » protesta le jeune garçon choqué.

D'une voix qu'il s'efforçait de raffermir :

« Viens, petit, viens! » appela-t-il. Bravement il tendit la main. Aussitôt, ô merveille, l'oiseau vint s'y poser.

« Il veut être mis en cage auprès de son amie ! dit Clinias.

— Oh ! c'est beau, cela ! » murmura Marcia, les yeux humides.

Les deux époux se regardaient, frappés de cette étrange similitude des situations.

« Comme ils vont être heureux ! » répétait Junius en caressant l'oiseau qui ne bougeait pas de son poing.

Clinias était allé chercher la cage.

« Ouvre la porte, sœurette, mais prends bien garde à Aurea! Qu'elle ne s'échappe pas! » recommanda Junius s'approchant avec le captif volontaire.

Marcia avait la main posée sur la porte de la cage.

Elle s'arrêta, songeuse.

« Ils seront ensemble, murmura-t-elle, mais prisonniers ! Junius, n'y aurait-il pas mieux à faire ?

— Mieux à faire !

— Oui. »

Surpris, Junius la regardait. Puis ses yeux s'éclairèrent. Il prononça doucement :

« Je t'ai comprise, Marcia ; oui, ton cœur a raison ! »

Marcia laissa la porte de la cage grande ouverte et s'éloigna.

La prisonnière sauta sur le sol, regarda son ami, puis déploya ses ailes.

Ils partirent l'un et l'autre comme deux flèches lancées du même arc.

Alors Marcia s'approcha de la fenêtre :

« Vous nous approuvez, mère, n'est-ce pas? »

Pour toute réponse, la noble femme serra ses deux enfants sur son cœur.

Et, quand ils eurent repris leurs jeux, s'adressant à son époux :

« Mon ami, quelquefois ce sont les enfants qui donnent des exemples... Qu'en pensez-vous ?

— Je vous répondrai, Octavie, ce que tout à l'heure notre Junius a répondu à sa sœur : — Votre cœur a raison ! »

Et il déchira l'acte par lequel Matoas lui aliénait sa liberté.

Un bruit de pas et de voix se faisait entendre. Un esclave vint annoncer la visite du préteur Lucius Népos.

Norbanus trouva ce magistrat dans l'atrium.

Lucius Népos, gros seigneur au triple menton, était un ami intime du chevalier à qui, pour une bonne part, il devait sa place. D'ordinaire insouciant et rieur, il avait en ce moment l'air sérieux et inquiet.

« Tout va bien chez toi? demanda-t-il. Il ne t'est rien arrivé de fâcheux?

— Rien.

— Alors, le procurateur du quartier était mal renseigné. Comme je passais dans la rue voisine, je l'ai rencontré qui courait chez toi. Ne m'a-t-il pas conté qu'un malfaiteur avait violé ton domicile? Je suis venu avec mes licteurs pour faire moi-même l'information.

— Sois le bienvenu, cher Lucius, mais je n'ai vu aucun malfaiteur; je n'ai reçu que la visite d'un brave jeune homme que voici : Matoas. Tu arrives à propos, d'ailleurs; j'ai justement besoin d'un acte de ton ministère. »

Aldwyna venait de paraître dans l'atrium.

« Tout à ta disposition, dit le préteur : mon greffier et mes licteurs sont là.

— Je demande acte, dit gravement Norbanus, de la déclaration que je fais au sujet de cette jeune fille. »

Et, la main posée sur la tête d'Aldwyna, il prononça la formule de l'affranchissement :

« Je veux que cette jeune fille soit libre et jouisse des droits de la Cité romaine. »

ALBERT FERMÉ.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE XI

Après avoir à demi réveillé petit Greg afin de lui annoncer qu'il reviendrait le prendre au cours de l'après-midi, et l'avoir installé sur un canapé, roulé dans des couvertures, Pierre sortit pour aller au-devant du comte de Trop.

Enfin! on allait en finir. Pourvu que M. Aubertin sût où résidait Legonidec! Encore que son mystérieux conseiller lui eût assuré qu'à Paris il apprendrait tout, une appréhension lui restait d'avoir à se remettre en chasse.

Le jeune homme était si pressé de traiter ces questions angoissantes qu'il remarqua à peine l'abord joyeux de son ami.

Aussitôt descendu de wagon :

« Une fois en ta vie, tu auras donc eu besoin de moi? s'écria Marc, la physionomie éclairée d'une joie qu'on y voyait rarement briller.

— Merci d'être venu. Tu vas bien? ces dames aussi?

— Tout le monde.

— Tu n'as pas vu ma tante?

— Non. Diable! Je ne m'y serais point risqué, toi n'étant pas là. Il y a eu de gros orages entre elle et bonne maman. Ma cousine m'a conté cela. C'est notre petit éleveur d'oies qui a mis les pieds dans le plat, paraît-il... Oh! ce n'est qu'un feu de paille. Ces dames ne peuvent vivre l'une sans l'autre; elles se raccommoderont.

— Je l'espère bien! J'ai une voiture : partons », ajouta Pierre l'air pressé, ne songeant qu'à une chose : la façon dont il aborderait l'entretien.

Mais, sitôt les deux amis assis côte à côte, la confiance accoutumée fit tomber l'embarras. D'un trait, sans se laisser interrompre, Pierre alla jusqu'au bout de sa confidence; y compris l'inexplicable intervention à laquelle il devait d'être enfin renseigné!

« En voilà de l'imprévu, fit Marc, lorsque son ami lui permit de placer un mot. Pour l'aventure de Niort, elle peut s'expliquer ainsi : parmi les personnes qui ont lu ta note dans les journaux, il se sera rencontré quelqu'un de bien informé, un original et un imaginatif à coup sûr! qui, ne voulant point se faire connaître, aura eu recours à ce moyen macabre.

— Ne point se faire connaître? Pourquoi? interrompit Pierre.

— Le sais-je?... Peut-être lui eût-il paru désagréable d'intervenir à visage découvert dans une aventure dont le dénouement fera du bruit, croit-il.

— Peut-être, en effet. »

Pierre demeurait pensif, néanmoins, pas délivré encore de l'obsession... Car cette phrase que le message de petit Greg venait de justifier : « Pour votre bonheur, hâtez-vous... » demeurait inexpliquée.

Mais ce n'était point l'heure de s'y appesantir : le présent saisissait toutes ses forces vives, l'obligeant de les appliquer à la si pénible entrevue dont chaque tour de roue le rapprochait.

« Tu m'aideras à retrouver Legonidec, supplia-t-il.

— Oui, je t'aiderai. C'est nous qui avons le plus à réparer vis-à-vis de lui. Mon père nous donnera, je le crois, des indications utiles; j'ai une vague idée qu'il a dû avoir de ses nouvelles il y a cinq ou six ans. Que tout cela est malheureux! poursuivit Marc. Combien on doit se méfier de ses impressions!... Et il était depuis trente-cinq ans à l'usine! Il y avait amassé ces pauvres quatorze mille francs, dont il s'est dépouillé par scrupule de conscience, se jugeant responsable. Mon père sera navré. Tu as bien fait de m'appeler; je

t'en remercie, je resterai près de mes parents quelques jours : pas bien longtemps, toutefois. »

Ce même sourire heureux qui illuminait ses traits à sa descente du train reparut un instant. Il hésitait... si tenté de parler!

Un regard jeté sur la physionomie attristée de son ami lui fit comprendre que ce n'était guère le moment. Et il se résigna au silence.

On arrivait.

Ce fut M. Aubertin lui-même qui vint ouvrir.

La vue de son fils le stupéfia :

« On t'aura dit que j'étais plus malade?

— Mais non, papa. Ah! ça n'y ressemble pas du tout, protesta Marc en embrassant son père avec une effusion où la pitié avait sa part, car il pressentait ce qu'allait souffrir l'ancien industriel, forcé de se reconnaître injuste avec Legonidec.

« Il survient une chose si étonnante, reprit le comte de Trop; attends-toi au plus invraisemblable. Ce serait un grand bonheur pour nous s'il n'y avait un côté triste...

— De quoi s'agit-il? Ne me tiens pas ainsi sur le gril.

— Laisse-moi d'abord te présenter Pierre Marcenay, sans quoi tu ne saurais qui je t'amène; il ressemble si peu au collégien que tu as vu jadis! »

M. Aubertin serra en souriant la main du jeune homme.

« Heureux de vous revoir, monsieur. Il vous aime bien, ce grand garçon.

— Et je le lui rends », repartit Pierre.

Ils avaient pénétré dans un petit salon, dont la toilette était faite déjà; un salon pauvrement meublé, mais qu'un pâle rayon de soleil, tamisé par un store d'un rouge éteint, égayait un peu.

Marc s'était promis d'éviter à son ami l'humiliant aveu de la faute d'Odule : c'est lui qui prit la parole.

M. Aubertin écouta d'abord affaissé dans le fauteuil où il avait enfoui son corps toujours las. Lorsqu'il eut compris de quoi il s'agissait, un pli dur se creusa entre ses sourcils; il n'aimait point à voir reparaître ce souvenir, lié pour lui aux plus mauvais jours.

Mais il ne retournait pas cette fois de racontars vains, de suppositions sans base solide. A mesure que l'indéniable vérité se faisait jour, son buste courbé se redressait. Penché en avant, les deux mains appuyées aux bras de son fauteuil, il haletait maintenant.

Un gémissement rauque sortit de ses lèvres, quand Marc s'informa :

« Sais-tu où il est, père, le pauvre Legonidec?

— Mort...

— Mort! s'écrièrent les deux jeunes gens d'une seule voix.

— Depuis six ans. »

Et, se dressant avec un douloureux effort, il sortit se soutenant à peine.

« Où va-t-il? » murmura Marc déjà debout, prêt à le suivre.

Mais M. Aubertin, qui avait entendu, se tourna à demi :

« Je reviens : attendez-moi ici tous les deux. »

Lorsqu'il reparut, il tenait à la main une lettre que ses yeux, obscurcis par un brouillard de larmes — ces larmes de vieillard qui roulent si longtemps entre les paupières avant de pouvoir couler — s'efforçaient vainement de relire.

« Voici ce que j'ai reçu », articula-t-il d'une voix éteinte, en tendant la lettre à Pierre.

Celui-ci la parcourut d'abord en silence, puis, jetant à son ami un regard où éclataient la pitié et la douleur, il lut à haute voix :

« Monsieur,

« Au moment de mourir j'ai tenu à vous assurer que je ne garde aucun ressentiment de ce que j'ai souffert jadis.

« De tout mon cœur je vous pardonne de n'avoir pas cru sur parole votre vieux contremaître; encore que pas une fois il ne vous eût donné auparavant un motif de douter de lui.

« Tout était contre moi. A l'heure où je suis, bien que j'y aie réfléchi chaque jour depuis ce jour de honte, je ne peux deviner comment le vol a été commis, ni par qui.

« Si jamais la vérité venait à se découvrir, laissez en paix ma mémoire, monsieur, puisque mon nom meurt avec moi.

« Dieu sait ! Que les hommes pensent ce qu'ils voudront. J'ai souffert longtemps de leur jugement ; aujourd'hui, je vois que celui de Dieu seul importe, puisque c'est lui qui juge en dernier ressort.

« Je vous pardonne donc bien sincèrement, monsieur, et je souhaite que les circonstances vous soient favorables. Puissent-elles réparer la ruine dont j'ai été l'occasion involontaire !

« J'ai rompu toutes relations avec ceux que j'ai connus. Personne ne sait où je suis. Aux yeux de tous, je resterai le coupable justement chassé par vous, — ce qui a passé pour une grande indulgence de votre part, car vous pouviez me faire mettre en prison, disait-on autour de moi à l'usine le jour où je l'ai quittée, — je veux donc mourir sans que personne connaisse mon dernier refuge.

« Cette lettre sera mise à la poste après ma mort, à une gare de chemin de fer, loin d'ici, et ne vous apprendra rien quant a son point de départ.

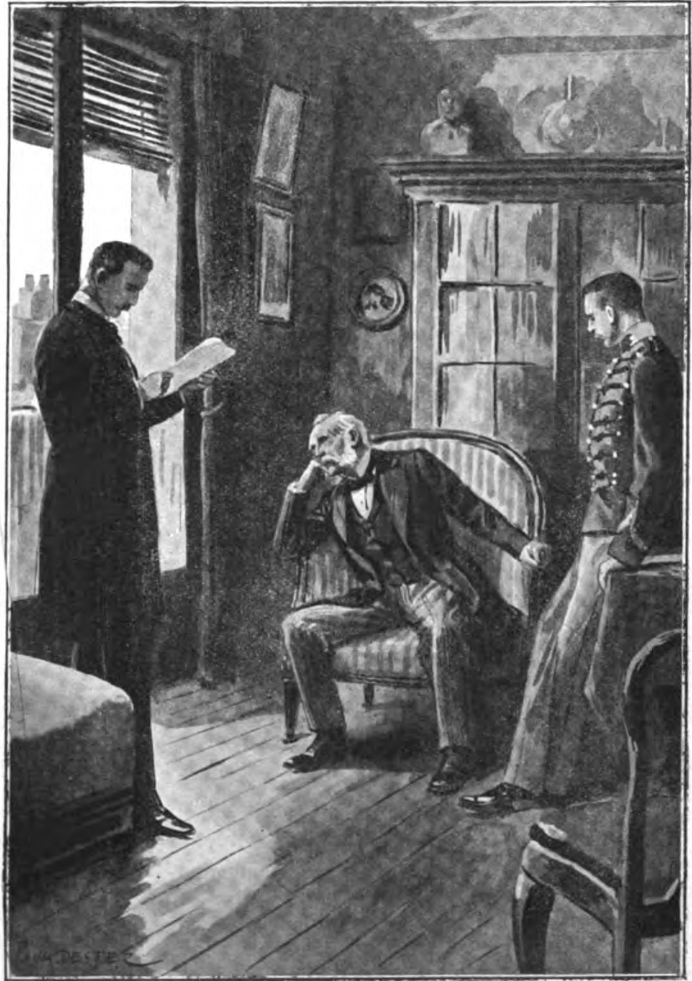
« Tout ce que je vous demande, monsieur, pour le cas où le coupable, à ses derniers moments, — cela s'est vu... — avouerait la vérité, c'est, quand vous me saurez innocent, de faire prier pour moi.

« Car j'ai longtemps eu de la rancune ; j'ai vécu le cœur plein de haine. J'ai souvent maudit vous et tous ceux par qui j'ai souffert et Dieu aura grandement à me pardonner.

« Jean-Baptiste Legonidec. »

Pierre n'avait pas achevé cette lecture sans un violent effort de volonté ; par instants l'émotion le tenait à la gorge, éteignait sa voix.

Marc avait tenu les yeux fixés sur son père, lui. Il le plaignait de toute son âme d'avoir à subir cette heure et se demandait comment il supporterait un tel choc.



Cette voix du mort s'élevant pour pardonner, souhaiter le bonheur et demander l'oubli, repoussant avec une fierté sereine le jugement des hommes, que c'était grand ! Mais combien cruel pour l'accusateur de jadis !

Legonidec s'était plus vengé en pardonnant et en mourant dans sa détresse et dans sa honte qu'en venant revendiquer sa part de fortune et sommer celui qui n'avait point cru à sa parole de lui rendre l'honneur.

Guérit-on d'un tel remords ?

Sur ces entrefaites, Mme Aubertin rentra.

L'instinct maternel avait fini par déglacer ce cœur resté si longtemps fermé à son dernier enfant.

Elle eut une exclamation joyeuse en apercevant Marc et l'embrassa avec tendresse.

Mise au courant des événements survenus :

« Que voulez-vous? dit-elle, il n'y a pas à s'en casser la tête contre les murs... Legonidec est parti ne laissant personne derrière lui. Il l'aurait dit si quelqu'un des siens survivait. Au contraire il déclare que son nom s'éteint à sa mort. Il est dans la paix... Cela vaut mieux qu'une réparation si tardive et dont sa fille, sa plus grande affection, n'eût point profité. A quoi cela aurait-il abouti? A rejeter la honte d'une famille sur l'autre, et ce seraient encore des innocents qui pâtiraient.

— Nous devons quand même faire connaître la vérité à ceux devant qui, jadis, il s'est vu calomnié, intervint Pierre.

— Oui, nous le devons et ce sera fait, fait par moi, déclara M. Aubertin, mais sans nommer le coupable. Ainsi, justice sera rendue et tout se trouvera sauvegardé.

— Merci pour la mémoire de mon oncle.

— Ce n'est pas pour lui, mon enfant, que je garderai ce secret; c'est pour vous, dont la droiture m'inspire tant d'ad...

— Oh! je vous en supplie, interrompit vivement le jeune homme; c'est de la probité stricte, rien de plus. On ne mérite pas d'éloges pour être honnête; où en serions-nous? »

Et il ajouta tout de suite :

« Voulez-vous que nous fassions un compte approximatif de ce qui fût revenu à Legonidec et de ce qui vous revient à vous, monsieur? J'ai grande hâte que tout ceci soit réglé. »

Cette fois, Mme Aubertin prit part au débat.

Après tout, il était bien à eux, cet argent. Elle avait trop souffert de la pauvreté relative où ce malheureux événement l'avait condamnée à vivre pour ne se point réjouir à envisager cette situation nouvelle.

La seule excuse d'Odule étant d'avoir toujours considéré son prêteur involontaire comme un associé, Pierre exigea que les calculs fussent basés sur ce terme.

Ils donnèrent les résultats suivants : des seize cent mille francs, auxquels les frais et legs de tout genre réduiraient à peu près l'héritage, Legonidec, entré dans l'association pour quatorze mille francs, aurait droit à deux cent quatre-vingt mille; M. Aubertin, à onze cents.

« Mais il ne te restera rien! fit Marc, les sourcils froncés, l'air mécontent. Un décompte entre associés : soit! La thèse est acceptable, mais à la condition qu'une large part soit réservée à celui qui a eu la peine de faire prospérer le capital commun.

— Vous discuterez de cela à table, interrompit Mme Aubertin. Passons dans la salle à manger.

— As-tu de quoi nous faire déjeuner? interrogea son mari qui, connaissant la simplicité du menu, se sentait un peu anxieux.

— Oui. En voyant ces jeunes gens, Célestine a eu l'heureuse inspiration de courir chercher des côtelettes et du jambon. »

Glacial, ce déjeuner! plein de gêne et de malaise, en dépit des efforts de Marc pour l'animer un peu.

Pierre s'était trop dépouillé : cela embarrassait ses hôtes.

Chez Mme Aubertin, ce sentiment se compliquait de la crainte que le compte arrêté ne fût pas définitif.

Se méfiant à ce propos des intentions de son mari, dont le visage soucieux ne lui disait rien de bon, elle évitait d'y revenir et ramenait l'entretien sur un autre terrain chaque fois qu'il déviait de ce côté.

En meilleure disposition d'esprit, Pierre se fût diverti prodigieusement à observer cette petite manœuvre. Il finit par avoir pitié des inquiétudes de la bonne dame, et, se tournant vers son ami :

« Je ne t'ai pas répondu tout à l'heure à propos de nos arrangements : ils sont équitables; tu me peinerais à en reparler. Au reste, mon oncle Charles et moi sommes résolus à ne rien garder de cet argent. Nous nous proposions d'en verser le reliquat aux œuvres de charité déjà fondées. Mais la part attribuée à Legonidec, et restée sans emploi

par sa mort, nous permet de faire mieux. Qu'en pensez-vous? »

Pierre interrogeait chacun du regard en posant cette question et scrutait les visages.

Sur celui de Mme Aubertin, l'indécision planait : elle tremblait pour son cher argent... M. Aubertin et le comte de Trop étaient, au contraire, devenus attentifs et cherchaient une solution avec bonne volonté : c'était l'évidence même.

« Je crois avoir trouvé, prononça Pierre après un court silence. Ne pourrions-nous créer un établissement modeste, mais indépendant, qui porterait le nom de Legonidec et recevrait des enfants malades, convalescents ou seulement chétifs; de ces pauvres petits que la ville anémie? Je dis des enfants, parce qu'il aimait tant sa fille! cela la rappellerait dans l'œuvre. Mon oncle et moi y consacrerons nos cent soixante mille francs. Avec les deux cent quatre-vingt mille de Legonidec, cela porterait le capital à quatre cent quarante.

— Vous ne nous comptez pas? s'écria M. Aubertin.

— Je n'ai point fermé l'addition, observa Pierre avec un sourire : preuve que je vous comptais.

— Nous abandonnerons le surplus du million.

— Ce n'est pas assez, fit Marc.

— Oh!... tu trouves? » protesta la pauvre Mme Aubertin qui, en elle-même, jugeait le présent raisonnable, sinon exagéré.

Le comte de Trop hésitait à répondre. Non qu'il fût embarrassé : sa pensée éclatait dans son regard, courait sur ses lèvres; mais, à l'exprimer, il eût peiné son ami. Le peiner... alors qu'il l'admirait et sentait encore grandir son estime.

Pierre avait compris; ce fut lui qui repartit :

« Laissez faire Marc, madame. Cet argent a causé trop de malheurs. Avant de s'en servir, il est besoin que la charité le purifie.

— Parle, dit Mme Aubertin à son fils.

— Eh bien! ajoutons cent mille francs, prélevés sur ce que vous me donnerez en dot.

— C'est entendu, approuva M. Aubertin.

— Dans ces conditions, reprit Marcenay, nous allons pouvoir marcher. Sur les cent mille francs réservés aux frais et legs, il en restera bien une vingtaine. Cela payera l'éducation du futur médecin de notre sanatorium : ce bon petit Greg qui dort là-bas, à l'hôtel, sans se douter que son sort se décide. Je laisserai le capital s'augmenter des intérêts durant quelques années, poursuivit le jeune homme. J'attendrai, pour construire, le moment où Greg achèvera ses études. Il me paraîtrait malaisé d'appeler un médecin que nous aurions à remercier plus tard. Et puis il faut le temps de dessiner et de planter le parc : nos petits malades doivent trouver de l'ombre en arrivant. »

Mme Aubertin se mit à rire.

« Vous parlez comme si déjà l'emplacement était choisi.

— C'est qu'il l'est, par le fait, madame. A mon sens, il ne saurait y en avoir d'autre que Rokyver, le village natal de Legonidec. »

Par-dessus la table, le père de Marc tendit la main à Pierre.

« Je sais encore quelqu'un qui nous aidera, lui dit-il.

— M. Denormand?

— Oui.

— J'y avais pensé. »

La première moitié de l'après-midi fut employée à se rendre chez le notaire pour retirer une partie des fonds et replacer l'autre.

Il était près de quatre heures lorsque Marcenay se vit enfin libre de regagner son hôtel.

« Je t'accompagne! s'écria Marc, sautant dans la voiture que son ami avait gardée, après les avoir déposés à leur porte, ses parents et lui.

— Et moi, je m'y oppose, déclara Mme Aubertin. Je ne t'ai pas même vu! De l'hôtel tu irais à la gare; tu rentrerais à huit ou neuf heures : je te garde. Vous vous reverrez à Dracy dans quelques jours. Tu ne seras que trop pressé d'y retourner, méchant garçon! »

Marc hésitait, mécontent, un pied sur la chaussée, l'autre encore sur le marchepied.

« Quel tyran tu fais, ma pauvre maman! »

Et à Pierre, sur un ton de supplication :

« Sois meilleur, toi : reste jusqu'à demain. J'ai une montagne de choses à te confier. C'est moi qui ai besoin de toi à présent, nous rentrons dans nos rôles ordinaires. »

Mais Pierre secoua la tête négativement.

« Impossible... Mon oncle est sur des charbons, et moi-même... Ne m'en veuille pas; vraiment, il est indispensable que je rentre.

— Si cependant il t'avait fallu rechercher Legonidec, ainsi que tu t'y attendais...

— Je serais quand même rentré auparavant. A ton arrivée à Dracy, viens me voir. Nous causerons tant que tu voudras. Certes, moi aussi, j'en ai bien hâte!

— Oh! tu auras de mes nouvelles auparavant », s'écria le comte de Trop, qui s'était enfin décidé à abandonner le marchepied.

Et, riant :

« Je remonte pour t'écrire : ma lettre partira en même temps que toi. »

CHAPITRE XII

Lorsque Pierre ouvrit la porte de sa chambre, Greg, assis sur le canapé, mais les jambes encore enroulées dans la couverture, méditait tout pensif.

Sachant ce qui devait se passer à l'autre bout de cet immense Paris entrevu à peine, aux lueurs troubles de l'aube, l'orphelin se sentait bien anxieux.

On avait parlé de son pauvre grand-père, là-bas! Qu'en avait-on dit?... Jamais il ne le saurait, sans doute.

Dès que Marcenay eut franchi le seuil, il chercha sur ses traits l'empreinte et comme l'écho des paroles prononcées : rien n'en restait.

Cette demi-heure de solitude en voiture avait rasséréné le jeune homme. Le passé commençait de s'enfoncer dans l'ombre; il avait secoué le fardeau de honte, porté pour un autre, mais si lourd quand même! Il sentait sa tâche accomplie; sa belle confiance de vingt-cinq ans l'emportait sur les craintes et les dissentiments survenus; l'avenir lui riait.

« Tu ne t'es pas ennuyé à m'attendre, gamin? s'informa-t-il.

— Je me réveille il n'y a qu'un instant.

— Alors, debout. Viens courir Paris. Je veux t'en donner une idée, si vague soit-elle! »

Puis, souriant :

« Je te ferai passer devant certaine école où tu suivras des cours plus tard, décidément. Car tu seras médecin, puisque telle est ta vocation.

— C'est aujourd'hui que vous avez arrêté ça, monsieur », fit Greg, étonné, cherchant à comprendre quel lien mystérieux le rattachait, lui, l'inconnu, l'orphelin, à ce qui avait dû avoir lieu chez le père du comte de Trop.

Mais il rêvait!... Cela n'avait sans doute aucun rapport. C'est en revenant que, se voyant riche, malgré la somme rendue, son protecteur avait pris cette décision.

Et, honteux de paraître si peu reconnaissant, vu que la surprise et ses réflexions intimes le tenaient muet devant Pierre, il murmura :

« Vous êtes bon pour moi comme si vous étiez mon propre père! »

Le jeune homme fut presque tenté de lui en dire plus long; de préciser, par exemple, où, dans quelles conditions il aurait à appliquer son savoir. Mais, outre que cela eût absorbé leur temps, la prudence lui conseillait de se taire.

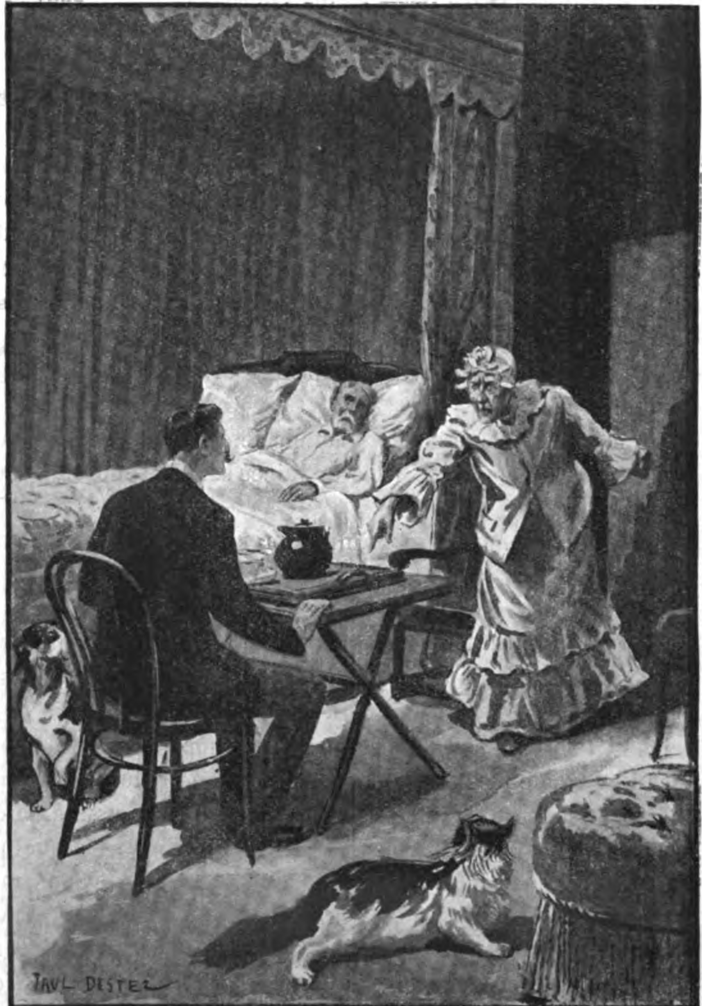
« Je te raconterai une fois ou l'autre, quand tu auras pris un peu d'âge, quel médecin j'entends faire de toi. Pour le moment, filons vite, vite; emballons tout. Nous dînerons au buffet en attendant le train. Le peu de jour qui nous reste, employons-le à faire le plus de chemin possible. Emplis-toi les yeux de ce que tu verras, mon bonhomme : il n'y a pas deux villes au monde comme Paris! »

Greg obéit à la lettre et s'emplit tellement les yeux, l'esprit des choses entrevues qu'il en perdit, ou peu s'en faut, l'usage de la parole tant que roula la voiture. Pierre seul

parlait, nommant à mesure les édifices, les places, les monuments. Même, en dînant, Greg causa peu, occupé qu'il était à classer ses souvenirs.

Une fois dans le train, se mettant à sourire, il dit :

« J'en aurai long à raconter à l'oncle Charlot, de quoi le distraire au moins pendant une semaine. »



Mais, comme il se disposait à questionner Pierre, afin de s'assurer que sa mémoire n'était point en défaut, il s'aperçut que, perdu dans ses propres pensées, le jeune homme ne l'entendait pas...

A Chalon, une voiture commandée par dépêche attendait les deux voyageurs à la gare. Elle les déposa devant la grille de la villa Saujon un peu avant huit heures du matin.

Au premier étage, les persiennes encore fermées laissaient présumer que « la vieille dame » dormait toujours; mais, au rez-de-chaussée, tout était ouvert : l'oncle Charlot devait être éveillé.

« Tu vas aller déjeuner, Greg, commanda Marcenay. J'entre chez mon oncle. Prie Nanette de me préparer du café noir et de me l'apporter; je ne prendrai pas autre chose ce matin. »

M. Saujon avait reconnu la voix de son neveu et tenait les yeux fixés sur la porte, impatient de la voir s'ouvrir.

Il sourit à l'entrée de Pierre.

« C'est fait, annonça tout bas celui-ci en embrassant le vieillard. Je crois que votre frère peut être en paix et que nous pouvons lever la tête : nous en avons reconquis le droit. »

Rapidement, glissant sur les détails, Pierre rendit compte de ses démarches et de leur résultat. L'oncle Charlot se montra très ému, très attristé des épreuves souffertes par le pauvre Legonidec. Il approuva tout ce qu'avait décidé son neveu, visiblement soulagé qu'il ne leur restât rien de la fortune de son frère.

Mais la réflexion mit une inquiétude sur ses traits : qu'allait dire Caroline? Comment accepterait-elle ce complet dépouillement, alors que sa joie était de faire sonner à tout propos « son million », mot magique dont les trois syllabes la grisaient d'orgueil.

Un doigt levé vers le plafond, le vieillard interrogeait anxieusement Pierre du regard.

Celui-ci fit un geste indifférent.

Affronter la colère de sa tante? Voilà qui ne le troublait guère au sortir de deux entre-

vues comme celles qu'il venait d'avoir avec MM. Denormand et Aubertin :

« Ne vous tourmentez pas, oncle Charlot, supplia-t-il, je ferai tête à l'orage et je saurai l'apaiser, je vous le certifie. Tu peux entrer, Greg, répondit-il à la question que lui posait celui-ci de l'autre côté de la porte.

— C'est que j'ai les deux mains embarrassées; j'ai peur de lâcher le plateau. »

Marcenay alla ouvrir.

Le jeune homme apportait lui-même le café, auquel il avait ajouté de son chef des galettes au maïs sortant du four, certain que Pierre, dont il connaissait les goûts, n'y résisterait pas :

« Tu as... as... dit...? interrogea l'oncle Charlot dès que son messager eut franchi le seuil :

— Oui », fit Pierre avec un beau sourire vaillant.

Et, aussitôt, pour prouver à son oncle qu'il était résolu à ne point se déclarer vaincu sans avoir lutté :

« Greg, prononça-t-il, va t'informer si ma tante est visible, afin que je monte lui dire bonjour. Tu iras ensuite prendre des nouvelles de Mme et de Mlle Lavaur, et tu leur annonceras ma visite pour cet après-midi. »

Il s'était assis devant un guéridon et déjeunait, tout en caressant et en régalant d'une part de ses galettes son chien Mylord et Jaunet, son vieux chat, entrés sur les talons de Greg.

Ce dernier échangeait avec le paralytique un regard entendu : tous deux souriaient.

Il allait y mettre bon ordre, lui, à la brouille! Allons, tout s'arrangerait, et bientôt!

Ravi des ordres reçus, petit Greg se précipita vers la porte pour les exécuter. Mais, comme il l'ouvrait, on la lui repoussa dessus brusquement, et Mme Saujon, en robe de chambre, coiffe de nuit, visage maussade, fit son entrée :

« Ah! te revoilà, s'écria-t-elle. Tu en as assez, polisson, du régime de l'hospice. »

Greg regarda Pierre, cherchant à lire sur sa physionomie ce qu'il devait répondre.

Le jeune homme posa un doigt sur ses lèvres d'un geste rapide, et, s'avançant vers sa tante :

« C'est moi qui ai ramené ce bonhomme; ne vous préoccupez pas de lui. Parlez-moi de votre santé, ajouta-t-il en effleurant les joues parcheminées de Caroline. Comment s'est-elle comportée en mon absence?

— Mal, très mal! J'ai dû demander le médecin deux fois pour des pesanteurs d'estomac. J'ai le teint jaune, n'est-ce pas, Pierre? La bile me fatigue. »

Et déjà sa voix montait d'une octave.

« Mais non, mais non : je vous trouve au contraire bonne figure. Nous avons peut-être un peu négligé notre régime, poursuivit-il avec un hochement de tête important, se donnant soudain sa figure de docteur : nous nous y remettrons. »

Puis à Greg :

« Va où je t'ai dit, mon enfant.

— Où l'envoies-tu? questionna Mme Saujon soupçonneuse.

— Chez Mmes Lavaur prendre de leurs nouvelles et demander si je peux être reçu aujourd'hui.

— Attends une minute, petit...

« Mon neveu, déclara Caroline, s'efforçant de donner à sa voix et à son attitude une solennité qui en imposât à Pierre, écoute-moi d'abord. Je présume qu'après m'avoir entendue, l'envie ne te restera point de revoir ces gens-là. J'ai été insultée par Mme Lavaur.

— A quel propos?

— Sans raison, mon cher, sans aucune raison! Mme Lavaur n'a-t-elle pas prétendu que je trichais? Parce qu'il m'est arrivé une fois d'avoir une distraction, que ce petit insolent n'a eu garde de passer sous silence, fit-elle en désignant Greg de la tête, bonne maman s'est avisée de me suspecter, de me surveiller; elle a mis des lunettes exprès! Ça m'agaçait déjà pas mal, ces façons-là! Suis-je cause si le jeu me vient, et si je sais en profiter? Elle joue comme une borne! Le jour où nous nous sommes disputées, elle m'a jeté les cartes à la tête, ou peut s'en faut. Du joli monde! bonne éducation! Je n'y ai plus remis les pieds, tu peux le croire. Je n'entends pas

que tu les revoies. Oh! je lui ai dit son fait et rivé son clou, à bonne maman! Je lui ai déclaré : « Madame, vos petites combinaisons pourraient mal se trouver de votre façon d'agir. Mon neveu... »

— Vous avez parlé de moi! interrompit Pierre violemment.

— Pour sûr! Je savais la vexer. Notre million lui donne dans l'œil, c'est aussi visible que le jour à midi.

— Ah ! s'il vous plaît, ne vous mêlez jamais de mes affaires, cela se gâterait entre nous. »

Il se contenait à grand'peine ; la discussion tournait à la tempête, il le sentait, et... à quoi bon ?

S'efforçant de se ressaisir, il poursuivit :

« Ce sont des disputes de commères, tout cela. Je ne prendrai pas parti. Je ne changerai rien à mes relations avec la famille Lavaur.

— Tu aurais le cœur de me désavouer? glapit Caroline du haut de sa tête, ses petits yeux pâles effarés et furieux.

— Je l'aurai », repartit Pierre d'une voix posée.

L'exaspération de sa tante lui produisit l'effet d'un réfrigérant. Il sentait le calme revenir en lui tout à fait.

« Je te déshérite si tu y vas! Le capital d'Odule n'est pas à nous; soit; mais les revenus accumulés feront encore un beau denier, plus tard, joints à notre vignoble.

— J'ai pris mes précautions, repartit Pierre narquois. Il a terriblement « maigri », votre héritage. L'ombre d'un squelette, ma pauvre tante.

— Qu'entends-tu dire?

— Que j'avais la procuration de mon oncle et que j'en ai usé!

— Et abusé, c'est probable.

— Ce n'est pas son avis. Une partie de la somme, dont votre beau-frère a eu la disposition durant vingt-cinq ans, revenait en droit à M. Philippe Aubertin, le père de Marc, et à un brave homme qui, hélas! n'en pourra pas profiter : il est mort. Nous avons liquidé l'association au mieux des intérêts de chacun... »

Il s'arrêta de parler, et, d'un geste furtif, indiqua à sa tante petit Greg, toujours en faction sur le seuil, attendant un ordre définitif.

Caroline haussa les épaules.

« Eh bien! quoi? va donc... Est-ce que ce môme comprend un mot à ce dont nous parlons, fit-elle, impatiente de connaître la valeur du sacrifice consenti par son neveu.

— Au fait... » murmura celui-ci.

Et il reprit :

« Je vous disais donc que le second prêteur ou associé, comme vous voudrez..., vous entendez, je pense, la signification du terme, insista-t-il.

— Oui, oui; je n'ai pas la mémoire si courte. Après! »

Une angoisse lui étreignait le gosier, un frisson lui courait tout le long du dos. Son pauvre million! qui sait ce que ce gaspilleur de Pierre en avait distribué : la moitié, peut-être!

Elle s'assit; la force lui manquait pour recevoir le coup.

Mais soudain, croyant entrevoir une lueur :

« Tu dis que l'autre est mort?

— Legonidec? oui. Je vous raconterai plus tard l'histoire navrante de cet honnête homme. »

Une flamme monta aux joues de petit Greg; il baissa les yeux afin que son cher protecteur n'y pût point lire, au cas où il l'eût regardé.

« Il est mort? répéta Caroline, dont les traits se rassérénaient un peu; mais alors sa part nous reste. Elle est de combien?

— Deux cent quatre-vingt mille francs, vu qu'il était entré dans l'association pour quatorze. »

Elle écoutait ahurie jusqu'à l'affolement.

« Et nous, demanda-t-elle, pour combien y sommes-nous donc entrés dans cette fameuse combinaison?

— Pour huit mille.

— Vous avez établi les comptes sur ce pied-là?

— Naturellement.

— Et c'est signé?

— Par-devant notaire.

— Alors, avec la part de ce... Legonidec, tu dis?

— Oui, c'était son nom.

— Cela nous fait tout au plus cinq cent mille francs?

— Cela ne nous fait rien du tout. Nous jugeons, l'oncle Charlot et moi, que nous sommes assez riches de notre propre fonds : cet héritage était vraiment du superflu. Nous ajoutons ce qui nous fût revenu à la part de Legonidec. Pauvre homme ! il n'a laissé personne qui pût en profiter. Sa lettre dit expressément : « Mon nom s'éteint avec moi... » Mais la compensation pour lui, la voici : ce nom, qu'il croyait disparu, survivra pour être béni. Il sera inscrit au fronton du sanatorium que nous avons convenu, M. Aubertin, Marc et moi, d'édifier là-bas, dans son pays natal, au bord de la mer, pour les petits enfants malades ou anémiés, et dont Greg sera un jour le directeur et le médecin.

— Moi? monsieur Pierre; vous avez pensé à moi pour ça ?

— Oui, petit Greg... Remercie ma tante, ajouta le jeune homme ironiquement ; c'est à elle que tu dois de l'apprendre aujourd'hui. J'aurais attendu quelques années, moi, pour te le dire. »

Greg s'était élancé vers Pierre, pendu à son cou, et le serrait à l'étouffer, mais n'articulait pas un mot.

Même à cette minute d'indescriptible émotion, il se possédait assez pour ne pas se trahir.

Enfin, un peu remis, plus sûr de lui, le petit-fils de Legonidec prononça, grave et assuré comme un prophète :

« Le bon Dieu vous bénira, monsieur, parce que vous êtes juste. »

Sa pensée s'était fait jour malgré tout !

Juste !... Moins absorbé par les divers incidents de cet entretien mouvementé, Pierre eût été surpris que sa communication éveillât une idée de justice, non de bonté, chez l'enfant.

Mais le mot passa inaperçu... Le jeune homme songeait combien la bénédiction divine avait besoin de s'étendre sur sa vie, et un involontaire soupir montait à ses lèvres.

« Pas un mot, n'est-ce pas, Greg, ni de ton avenir, ni de rien, à personne !

— De rien, à personne, répéta celui-ci d'une voix ferme et réfléchie, comme si, en refaisant cette promesse, il embrassait d'un regard intérieur tout ce qui, à jamais, devait rester scellé dans le tréfonds de sa mémoire.

— A présent, mon petit, va faire ta commission. »

A ces mots, Mme Saujon, que tant de déboires avaient tenue écrasée sur son siège, retrouva des forces pour bondir vers la porte :

« C'est me braver, Pierre ! je ne veux pas que tu revoies ces deux intrigantes.

— Et moi je vous défends d'insulter mes amis.

— Si tu revois les Lavaur, je te chasse.

— Le malheur, c'est que je suis chez mon oncle et qu'il est le chef de la communauté.

— Nous verrons bien... Tiens, si tu persistes, je te maudis ! »

Sa main s'étendait, tragique, prête à la réprobation dont elle le menaçait.

« Oh ! je peux affronter votre malédiction, puisque Greg assure que Dieu doit me bénir... »

Et, d'un signe de tête, il commanda au jeune garçon de passer outre.

Greg traversa le vestibule en courant, tant il craignait que « l'autre » n'intervînt à nouveau, et, franchissant d'un saut les marches du perron, il s'engagea dans l'allée principale à la même allure.

Chez l'oncle Charlot, un silence absolu régnait.

Caroline, toujours debout, suffoquait de rage à se sentir impuissante contre cette volonté calme, mais qui ne fléchissait point.

Après avoir suivi un instant petit Greg des yeux, Pierre, qui s'était rapproché de la fenêtre, revint se planter devant sa tante, et, d'un ton presque affectueux :

« Maintenant que nous sommes entre nous, je vais vous dire la vérité telle quelle : votre opinion sur ma conduite en sera modifiée, je n'en doute pas », affirma-t-il.

Et l'ayant doucement forcée de se rasseoir :

« Nous aborderons ensuite la question de bon voisinage. Vous me rendriez très malheureux en vous obstinant à cette brouille, dont le motif est puéril, si vous n'avez réellement rien à vous reprocher. »

Cette phrase était une question, mais « la vieille dame », qui aimait autant ne pas mentir à son neveu une seconde fois, jugea n'y point devoir répondre.

« Cela s'arrangera quand même, reprit Pierre, en réprimant un sourire moqueur tout prêt à soulever sa moustache, le mutisme de sa tante équivalant à un aveu pour lui. Si vous m'affectionnez un peu, vous en viendrez à le désirer. »

Elle le considéra curieusement.

« Est-ce que tu penserais à épouser cette petite?

— Nous parlerons de cela plus tard. Écoutez d'abord ce que je vais vous dire. »

Et, longuement cette fois, dans tous ses détails, avec une chaleur d'âme qu'il s'efforçait de rendre communicative, le jeune homme redit la navrante aventure survenue à Legonidec et tout ce qui s'ensuivit pour le malheureux.

« Puisque vous me forciez à parler, j'ai dû employer devant Greg des termes qui atténuassent les faits, conclut-il. Mais le mot « association » est un leurre : c'est vol qu'il y a eu; non vol prémédité, ni même conscient, mais vol consenti, néanmoins, par le silence gardé vingt-cinq ans. Dès lors, quel était notre devoir, à nous? Répondez.

— Je t'avais exprimé à ce sujet ma façon de penser. Sans nier la dette, tu pouvais sauvegarder nos intérêts. »

Il secoua la tête.

« J'ai agi comme le commandaient la justice et le soin de notre honneur.

— Tout ça, c'est des grands mots!

— Vous voulez dire de grandes choses. »

Et, lui prenant les deux mains, essayant de transfuser à cette âme obtuse un peu de la clarté qu'il sentait illuminer la sienne, Pierre ajouta :

« Je vous en prie, ma tante, ne fermez pas volontairement les yeux à une vérité qui aveugle. L'honneur est le miroir où la conscience se juge. A la moindre tache, elle se sait déchue et connaît sa honte... Je veux voir clair en moi, pouvoir lever la tête et serrer la main des honnêtes gens : l'oncle Charlot pense de même.

— Oui, articula le paralytique avec toute la netteté, l'énergie dont il était capable.

— C'est une satisfaction qui vous coûte cher, observa Caroline avec amertume : seize cent mille francs!

— Mais aussi l'ouvrage est proprement fait! » répliqua Pierre, une fierté joyeuse dans ses yeux noirs.

Pour le coup, cette étonnante repartie laissa Mme Saujon bouche bée.

Elle le considéra du regard dont on contemple l'incompréhensible.

Il riait, amusé, mais sans ironie, sans même une pointe de malice.

Après tout, pour cette pauvre femme, la fortune qu'on lui arrachait était la moitié de son cœur... Elle n'avait pas encore trop crié durant l'opération, pas autant que Pierre l'avait redouté : allons, elle se résignerait.

Il allait se mettre avec une activité double à la reconstitution de leurs vignobles : elle ne connaîtrait pas la gêne; il s'en portait garant.

Doucement, il le lui dit.

« Que pensera-t-on de nous dans le public? gémit-elle.

— Nous ne devons de comptes à personne. »

Elle se récria :

« Comment! *nous* aurons agi avec une telle générosité; *nous* fondons une œuvre charitable, et on ne le saurait pas?

— Pas par nous, tout au moins.

— Mais alors... à quoi bon?

— A faire notre devoir. Notre silence, dans ce cas-là, c'est une garde montée devant l'honneur de l'oncle Odule. Comprenez-vous?

— Non, avoua-t-elle candidement.

— Si nous avions profité de sa fortune, nous fussions devenus ses complices; nous voici hors de cause; mais son honneur, à lui, est entre les mains de ceux qui savent... »

Elle se leva, et, soupirant :

« Je vais renvoyer ma femme de chambre, puisqu'il nous faut vivre avec économie.

— Pourquoi cela? Vos revenus vous permettent de vous faire bien servir.

— Si tu veux que je te dise, elle m'horripile, ma femme de chambre; pour servie, je le suis trop : je n'y ai point été accoutumée. Elle prétend me coiffer, me faire changer de robe dès après déjeuner; je crois que c'est ce qui trouble ma digestion... Oui, oui, décidément, je la renvoie. »

Quand la porte se fut refermée sur elle, Pierre se tourna vers l'oncle Charlot, qui avait suivi avec des sentiments divers cet entretien orageux.

Il souriait, maintenant.

« Tout s'arrange, vous le voyez, fit Pierre, venant embrasser tendrement le vieillard. Nous allons être heureux, vraiment heureux, je l'espère. »

Puis, plus bas :

« Si je suis encouragé par bonne-maman aujourd'hui, j'irai à Chalon dès demain et j'aborderai franchement la question avec M. et Mme Lavaur... »

Il s'interrompit : on sonnait à la grille.

« C'est le facteur », annonça-t-il.

Et il sortit pour aller recevoir son courrier.

P. PERRAULT.

(La suite prochainement.)

MADAME LA PRINCESSE

L'hôtel des Douze-Monarques est, comme chacun sait, l'un des plus somptueux et des mieux achalandés de V***. Les terrasses s'étendent le long du nouveau parc, presque en face de l'ancien chalet impérial, et une large grille, aux fers de lance dorés, inspire aux passants une considération respectueuse pour les personnes qui ont le droit de la franchir. Musiciens ambulants, marchands de bibelots, fleuristes et autre menu peuple sont rigoureusement consignés au dehors, et, à l'heure du café, quand les hôtes des Douze-Monarques se prélassent, à l'ombre, sur des sièges en rotin de toutes les formes, un valet de pied correct empêche les intrus de stationner indiscrètement devant la grille ou sous les terrasses.

Songez donc! Comment veut-on que M. Saturnin, directeur du grand hôtel des Douze-Monarques — douze : le compte y est; pas un de plus, pas un de moins — permette à ces manants (toute personne qui vit ailleurs que chez lui est un manant pour M. Saturnin) de contempler les traits augustes des personnes qui l'honorent de leur clientèle ?

N'oublions pas qu'en 1889, un monarque, un vrai monarque, un des Douze peut-être, a passé quinze jours à l'hôtel; et l'on voudrait que la vile multitude... Ah! c'est à faire frémir!

Comme à toute règle, si générale elle soit, il faut des exceptions, la législation de M. Saturnin en comportait trois, non pas du plein gré de M. le directeur, mais parce que M. Shampernoon, le plus illustre majordome anglais de toutes les villes d'eaux, en avait fait une condition expresse de son entrée dans la maison. M. Shampernoon, de son vrai nom Nicolas Champernon, né à Montmartre, couvrait de sa haute protection d'abord une accorte fleuriste, fraîche et pimpante, sa propre nièce; ensuite un vieux prestidigitateur qui lui enseignait, par-ci par-là, un tour de cartes ou de gobelet; enfin une tribu de tziganes dont le chef lui graissait très proprement la patte; malgré des appointements de préfet, le bon Nicolas ne dédaignait pas les petits bénéfices.

Il faut dire à la louange du majordome que, s'il avait imposé ces trois exceptions à M. Saturnin, ses choix, du moins, étaient excellents : Mlle Palmyre ne vendait que des roses magnifiques; M. Boutzigar, se disant élève de Robert-Houdin et du commandeur Caze-

neuve, avait un réel talent; et les tziganes de Tchnaïpwatsoki étaient des tziganes comme il y en a beaucoup, mais merveilleusement costumés.

L'été dernier, parmi les hôtes de distinction descendus au grand hôtel des Douze-Monarques, M. Saturnin comptait à la fois, et non sans orgueil, le plus gros bonnetier d'Angleterre : dix millions sterling de fortune, une femme, quatre filles, un fils; le plus grand fabricant de jambons des États-Unis : cent cinquante millions de dollars de fortune, pas de femme, onze enfants, deux gouvernantes; le plus grand armateur du monde : fortune insensée, pas de famille, trois secrétaires; puis un comte portugais, ancien chambellan du feu roi, très laid, très vieux, très avare, mais très orgueilleux, flanqué d'une épouse du même acabit; un secrétaire d'ambassade russe; un Indien moitié rajah et moitié rastaquouère; Mlle d'Almaviva, prima donna de l'Opéra de Calcutta; deux ou trois actrices de grands théâtres étrangers; quelques personnages de moindre importance; et enfin M. et Mlle François.

On se demande peut-être comment M. Saturnin et M. Shampernoon avaient pu consentir à accueillir des baigneurs portant des noms aussi roturiers. Mystère? Pas le moindre mystère. M. François, jeune homme de vingt-cinq ans, et sa sœur, un peu plus jeune que lui, avaient télégraphié d'Amboise pour retenir d'avance un appartement complet, cent francs par jour sans la bougie, ni le service, et ma foi!...

Au surplus, pour n'avoir pas à rougir en parcourant les multiples colonnes du tableau, placé bien en vue dans le grand vestibule, sur lequel on inscrit les noms des voyageurs, Mme Saturnin avait eu l'ingénieuse idée d'écrire : « Appartement n° 3. — M. et Mlle François d'Amboise. » Comme cela, l'honneur des Douze-Monarques était sauf. Lorsqu'un jour, en passant, la jeune fille avait voulu faire une observation, Mme Saturnin, un peu choquée au fond de se voir si mal comprise, avait répondu que, l'inscription étant gravée — elle a des expressions superbes, Mme Saturnin! — il était impossible d'y rien changer. Mlle François sourit, haussa les épaules et, bon gré mal gré, elle et son frère durent rester M. et Mlle d'Amboise pour le personnel et les commensaux de l'hôtel.

Ils avaient, d'ailleurs, fort peu de relations avec ceux-ci; ils prenaient leur déjeuner dans leur appartement, dînaient le plus souvent dehors, rarement à la table d'hôte (oh! par petites tables, bien entendu!!) et faisaient au grand salon des apparitions qui n'étaient ni longues, ni fréquentes. Deux ou trois fois, pourtant, on avait eu le plaisir d'avoir le frère et la sœur pendant toute une soirée, notamment à l'occasion d'un concert intime, donné au profit des pauvres, par et pour les hôtes des Douze-Monarques, exclusivement, ainsi d'ailleurs que l'avait raconté, le lendemain, le journal *l'Abeille de V****. Au cours de ce concert, sans se faire prier le moins du monde, Mlle François avait chanté avec son frère, et de merveilleuse façon, ce bijou de duo, la chanson de Magali, de *Mireille*. Mlle d'Almaviva avait même eu le bon goût de tenir le piano d'accompagnement pour la circonstance et de donner le signal des applaudissements.

« C'est égal, disait-on, ils sont bien mystérieux.

— Hé! hé!... » faisait le diplomate russe, avec un air entendu.

D'où l'on avait conclu « qu'il savait quelque chose ».

Or, que peut savoir un diplomate, qu'il ne veuille pas dire? Évidemment ce qui concerne les grands personnages, les altesses, les princes du sang... Mais, alors, ce serait un incognito admirablement gardé?... On accablait de questions M. le secrétaire d'ambassade, qui demeurait de plus en plus impénétrable.

De là à décider que M. et Mlle François étaient grand-duc et grande-duchesse dans l'empire des tzars, il n'y avait qu'un pas; il fut vite franchi, et le comte portugais, M. de Colaho, émit l'avis que les deux jeunes gens étaient plutôt nés d'un mariage morganatique royal ou impérial. Cette opinion fut unanime-

ment adoptée, grâce à l'autorité de son auteur, un chambellan devant, mieux que quiconque, se connaître à ces sortes de choses.

Dès ce jour-là, qui était le surlendemain du concert, la sympathie spontanée qu'inspiraient M. et Mlle François fut doublée d'un profond respect, et M. Saturnin, malgré son grand usage du monde et sa discrétion bien connue, se surprit à répondre : « Oui, monseigneur », à une question du jeune homme.

Le dimanche suivant, il faisait un temps radieux ; les nobles hôtes des Douze-Monarques humaient l'air sur la terrasse centrale, après le déjeuner, et Mlle François, — que, dans les conversations particulières, on nommait « la princesse Annette », de même qu'on appelait son frère « le prince Michel », — était venue se joindre aux autres dames pour apprendre un point de broderie qu'elle avait eu l'imprudence d'admirer la veille et que cette intrigante de comtesse portugaise avait immédiatement offert de lui enseigner.

Tout à coup, contrairement aux habitudes si correctes des Douze-Monarques, une voix irritée se fit entendre en bas, sur l'avenue, du côté de la grille, disant : « Allez-vous filer, à la fin des fins?... »

Cette infraction aux règles de l'étiquette coutumière causa, parmi les assistants, un moment de stupeur pénible et chacun se sentit atteint dans sa dignité par l'intrus qui motivait une aussi sérieuse algarade. On se pencha sur la balustrade et l'on vit une pauvre vieille femme, bien misérablement vêtue, dont le regard humide implorait la pitié d'un grand diable de laquais, tandis qu'elle préservait d'une main tremblante les tristes fleurs à demi fanées qui garnissaient le fond d'une petite corbeille.

Plusieurs *shocking* furent murmurés, sans qu'on sût bien s'ils étaient adressés à l'audace de la pauvresse ou à la brutalité du valet ; une dame s'écria : « C'est inouï ! », exclamation qui demeura frappée du même mystère quant à sa destination ; M. le secrétaire d'ambassade dit très haut à Michel : « Oh ! ces gens !... » et nul ne sut non plus auquel des deux il en avait ; Mlle d'Almaviva jeta une pièce de vingt sous, que la vieille ne vit pas tomber, et M. Saturnin, attiré par le bruit et honteux d'une pareille aventure, inouïe dans les fastes de son établissement, s'élança en personne pour expulser la marchande de fleurs et tancer son domestique.

Tout cela, très long à dire, s'était passé presque simultanément, et c'est à peine si Annette avait eu le temps, pour faire comme les autres, d'arriver à la balustrade. La pauvre vieille, affolée, éperdue, navrée de plus de voir s'évanouir l'espérance d'une petite recette, levait justement les yeux vers la terrasse au moment où se montra le doux visage de la jeune fille ; et, le bon regard que le sien rencontra l'enhardissant, elle tendit d'un mouvement instinctif son panier du côté d'Annette.

En moins d'une seconde, celle-ci traversa la terrasse et descendit le perron, pour arriver sur l'avenue juste au moment où M. Saturnin, blême de colère, allait mettre la main sur l'épaule de la vieille, avec l'évidente intention de la repousser très loin. Mais sa main rencontra le bras que Mlle François avançait pour protéger la marchande ; puis, médusé par le regard de profond dédain de la jeune fille et par le geste hautain avec lequel elle le congédiait, il ne sut que s'incliner très bas et s'esquiver.

Annette releva un peu sa robe, y jeta pêle-mêle toutes les fleurs de la vieille, mit un louis à leur place dans la corbeille et dit très vite :

« Allez tranquillement, ma bonne femme, et revenez chaque matin, à neuf heures, m'en apporter autant. »

Puis elle se sauva, mais pas assez vite que la vieille n'eût pu se courber et poser ses lèvres sèches et ridées sur la main qui retenait les fleurs dans la robe.

« Dieu vous le rende, ma jolie dame ! » dit-elle.

Et, tandis qu'Annette, un peu encombrée par ses fleurs, gravissait les marches du perron, on aurait pu l'entendre murmurer :

« Il y a longtemps que Dieu me l'a rendu ; c'est moi qui suis en reste avec lui. »

La leçon de broderie en resta là pour cette fois; mais, néanmoins, Mme de Colaho déclara que la princesse était admirable de grâce, d'énergie, de présence d'esprit, de générosité et que ce qui venait de se passer ne laissait aucun doute sur la nature du sang qui coulait dans ses veines. Un murmure flatteur accueillit cette déclaration, et le secrétaire d'ambassade, de plus en plus impénétrable, crut devoir se dérober, par une fuite savante et diplomatique, aux questions nouvelles qu'il sentait prêtes à l'assaillir.

Pendant ce temps, Annette gagnait le salon particulier de Mme Saturnin, où cette remarquable personne écoutait de la bouche même de son mari le récit d'une aussi prodigieuse aventure.

« Si nous demandions au maire quelques agents de police pour protéger les abords de l'hôtel? dit Mme Saturnin; cela poserait terriblement les Douze-Monarques! Les Princes et les Ambassadeurs en crèveraient de jalousie. »

Saturnin, qui est fort intelligent, comprit que sa femme désignait ainsi, pour les vouer au trépas, les propriétaires de deux établissements rivaux; mais il n'eut pas le temps de faire connaître son sentiment sur la question. Annette était là, le regardant avec encore un peu plus de mépris au fond des yeux, et lui disait :

« Vous aurez soin, monsieur, que tous les matins, à neuf heures, la vieille marchande de fleurs soit conduite à mon appartement.

— Mais, madame, — on conçoit qu'il n'y a pas moyen de donner du « mademoiselle » à une grande-duchesse, quel que soit son incognito, — mais, madame, s'écria Mme Saturnin, Mlle Palmyre pourra...

— Je n'ai pas l'habitude qu'on discute mes ordres dans les hôtels où je descends. Si cela ne vous convient pas, M. François et moi nous vous quitterons dans une heure.

— Il sera fait selon votre désir, madame », riposta Saturnin, épouvanté à l'idée de perdre de pareils clients.

Puis, quand la jeune fille fut partie :

« Eh bien, ma femme, qu'en dis-tu ?

— Je dis, mon cher ami, que, quand on parle aux gens sur ce ton, il est absurde de vouloir leur faire croire qu'on est mademoiselle François tout court. »

A huit jours de là, « la princesse Annette » et son frère annoncèrent leur départ, pour le lendemain, aux hôtes navrés des Douze-Monarques.

« Mesdames et vous, messieurs, dit la jeune fille avec cette grâce souveraine qui la caractérisait, mon frère et moi avons formé le petit complot de vous offrir quelques fleurs aujourd'hui. Une vieille marchande de bouquets, que vous connaissez, va les apporter et nous vous prions de les accepter.

— C'est tout à fait royal, dirent ensemble le comte de Colaho et sa femme.

— Oh! madame, fit impétueusement une des jeunes Anglaises, permettez-nous de les acheter, ces fleurs...

— Et de nous associer ainsi à une bonne œuvre que nous devinons, interrompit respectueusement le diplomate.

— Bien volontiers. Cette femme, sur qui Michel a pris de minutieux renseignements, est fort malheureuse et digne à tous égards de votre bienveillant intérêt. Tout ce que vous voudrez bien faire pour elle nous fera grand plaisir.

— Il faut organiser une boutique de fleuriste, proposa un ancien préfet, arrivé de la veille.

— Non, une tombola, suggéra quelqu'un.

— Une vente aux enchères vaudrait mieux, fit Mlle d'Almaviva.

— Bravo, bravo, s'écria-t-on de tous les coins du salon, sauf du côté des Colaho. Les enchères!... Y consentez-vous, madame?

— Qu'en penses-tu, Michel?

— Acceptons avec reconnaissance. Tout ce qui pourra être bon à Henriette Mathieu doit être bienvenu.

— Voulez-vous me prendre comme expert, madame? interrogea le bonnetier anglais.

— Je craindrais l'exagération des mises à prix, monsieur.

— Non; je serai modeste.

— Eh bien, soit. Mais il faut quelqu'un pour annoncer les enchères, un bon crieur...

— Oh! moi, Madame la princesse, moi! dit en s'élançant dans les jupes d'Annette un ravissant petit marchand de jambons de six ans. Moi !... Je sais très bien crier, même en français.

— C'est cela, Georgy! » approuva l'assistance avec un fou rire, tandis que Mlle François embrassait l'enfant, à qui ensuite on expliqua ce qu'il aurait à faire.

Quand la vieille marchande arriva, elle était accompagnée de deux hommes et d'un notaire. Les hommes portaient des paniers remplis des fleurs les plus rares, venues de chez Labrousse; le notaire avait sous le bras un portefeuille de maroquin.

« Monsieur, dit Michel en allant à lui, vous nous excuserez. Il se produit un heureux incident qui va retarder ce que nous voulions faire. Ayez la bonté de vous asseoir ici et nous passerons ensuite dans notre appartement pour terminer. »

Ces paroles mystérieuses, entendues par quelques personnes et répétées aux autres, éveillèrent la curiosité générale et celle-ci fut aiguisée quand le diplomate russe, très fier de sa perspicacité, murmura :

« J'en étais sûr. »

Les fleurs déballées, les enchères commencèrent.

Comme toujours, les premiers lots furent adjugés à des prix raisonnables. Georgy faisait merveille et il lançait à pleine voix, avec un petit accent anglais très drôle, des phrases comme celle-ci : »

« A vingt francs le... le... enfin ça qui est brun et jaune.

— Vingt-cinq francs, Georgy...

— A vingt-cinq francs, la orchidée. »

Ou bien :

« Oui, oui, madame la princesse, là-bas, le monsieur a dit quarante francs pour le... le chose blanc! »

Et encore, s'adressant aux Colaho :

« Eh bien, pourquoi vous n'achetez rien, tous les deux? »

Les bottes de fleurs se succédaient les unes aux autres, passaient des mains d'Annette dans celles de l'expert, puis dans celles de l'acquéreur et Georgy criait comme un bienheureux, s'amusant follement, se trompant de chiffres, et faisant adjuger pour cent dollars à son père le paquet de roses qui avait atteint cent francs.

La fièvre des enchères montait; le bonnetier anglais, le fabricant de jambons et l'armateur se piquaient d'honneur; la dernière gerbe de fleurs fut chaudement disputée entre eux et adjugée à l'armateur pour un prix que les Colaho jugèrent scandaleux. Georgy n'était pas content et jeta à l'auteur de ses jours un « Oh! papa! *Indeed!* » gros de reproches.

Quand tout fut fini, Michel, après avoir fait signe au notaire, se leva et se dirigea vers la porte, tandis qu'Annette disait :

« Merci à tous et de tout notre cœur. Ce soir, après le dîner, si vous le voulez bien, je vous raconterai une courte histoire. Pour le moment nous allons, mon frère et moi, terminer une petite affaire avec monsieur. Venez avec nous, ma mère Mathieu. »

DE GRANVELLE.

(*La fin prochainement.*)

MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

LA PLANTE BIENFAITRICE (*Suite.*)

Mais nous avons hâte d'arriver au plus célèbre de tous les conifères.

Le Cèdre (*Cedrus*) pourrait être appelé le « roi des montagnes ».

Les cèdres du Liban! Qui ne connaît cette sorte de légende, suivant laquelle sept de ces arbres magnifiques, contemporains du roi Salomon, se voient encore, assure-t-on, sur la montagne dont ils ont conservé le nom? Quoi qu'il en soit, cette légende pourrait être

vraie, car la longévité bien connue de ces puissants conifères permet de croire à une si prodigieuse antiquité.

Les vestiges de ces anciennes forêts de cèdres qui couronnaient le Liban, nous dit M. Pouchet, sont religieusement visités par les voyageurs qui parcourent la Syrie, mais ces forêts que Salomon faisait dévaster jadis par quatre-vingt-dix mille hommes, pour la construction de son temple, sont aujourd'hui à peu près anéanties. En 1787, un voyageur ne compta plus qu'une centaine de pieds, parmi lesquels sept se faisaient remarquer par leur taille colossale. En 1830, ces quelques débris existaient encore et seront, il faut l'espérer du moins, longtemps conservés par la vénération traditionnelle dont les entourent les populations arabes.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que le Liban ait le monopole de tous les cèdres du monde. Les voyageurs parlent avec admiration des splendides forêts de l'Asie-Mineure et le Taurus, en Cilicie, se fait particulièrement remarquer par les agglomérations végétales de ses vallées et de ses gorges, dont la richesse défie toute description. Cèdres, chênes, pins, sapins, ifs, oliviers, myrthes et lauriers, tous s'y mêlent dans le plus opulent désordre; mais ce sont les cèdres surtout qui, au-dessus des massifs inférieurs, forment des groupes d'une incomparable beauté.

La physionomie du cèdre est tout à fait caractéristique. Empruntant au sapin ses branches horizontales, mais surtout au pin pignon sa vaste tête couronnée, il joint à l'austérité du sombre et immobile feuillage des conifères la prestance des plus beaux chênes. Il a des inflexions de branches d'une puissance magistrale, et il est tels de ces arbres qui, renversés en arrière comme un athlète dont les reins se cambrent, profilent sur le ciel les plus fières silhouettes. Jeunes, ils ont, dit M. Ch. Martins, une forme pyramidale; mais quand ils s'élèvent au-dessus de leurs voisins ou du rocher qui les protège, un coup de vent, un coup de foudre, un insecte qui ronge leur pousse terminale, les privent très souvent de leur flèche, et l'arbre demeure découronné. Alors, les branches s'étalant horizontalement et formant des plans de verdure superposés les uns aux autres, dérobent le ciel aux voyageurs qui s'avancent dans l'obscurité de ces voûtes impénétrables. Du haut d'une montagne, le spectacle est encore plus grandiose. Ces surfaces horizontales ressemblent alors à des pelouses d'un vert sombre ou d'un glauque plus clair, sur lesquelles sont semés des cônes violacés, — abîmes de verdure où l'œil plonge et s'égare.

Le cèdre est un des plus grands arbres qui existent. Son tronc acquiert jusqu'à dix mètres de circonférence sur une hauteur de quarante, et cette prodigieuse tige, se fasciculant d'énormes branches secondaires, se couronne d'une tête colossale.

Le plus énorme cèdre que mentionne l'histoire est celui qui servit à la construction de la galère de Démétrius qui avait onze rangs de rames et cent trente pieds de longueur. C'est également en bois de cèdre qu'étaient construits ces fameux vaisseaux liburniques sur lesquels Caligula longea les rivages de l'Italie, vaisseaux d'un luxe aussi insensé que leur maître, où l'or et les pierreries se combinaient aux peintures les plus riches et sur lesquels se trouvaient des portiques, des salles de bains et des appartements décorés d'arbres chargés de leurs fruits mûrs.

Le bois de cèdre, comme celui de presque tous les conifères a, de tous les temps, été regardé comme à peu près incorruptible; aussi est-ce pour cela que Salomon l'avait choisi pour l'édification de son temple fastueux, et que les Grecs et les Romains l'employaient pour en faire des statues à leurs dieux. L'un des plus beaux cèdres du Liban que l'on connaisse en Europe, est celui que l'on voit aujourd'hui au Jardin des Plantes de Paris, où il a été planté, en 1735, par Bernard de Jussieu, qui l'apporta d'Angleterre — *dans son chapeau,* ajoutent les historiens facétieux.

Ed. Grimard.

LE BOUILLANT ACHILLE



IX

Petit-Pierre avait voulu, lui aussi, suivre les chasseurs, et il s'était caché derrière un buisson, d'où il guignait les reliefs du déjeuner.

On transporte le blessé chez ses parents. Le bouillant Achille, pleurant à chaudes larmes l'accompagne. Il regrette amèrement son étourderie. Si, par sa faute, Petit-Pierre allait mourir !... Les grandes personnes ont bien raison ! Jamais les enfants ne doivent toucher aux armes à feu !... Ah ! si Petit-Pierre pouvait guérir, Achille serait corrigé à tout jamais de ses fanfaronnades !... Quelle triste terminaison de cette belle journée d'automne !...

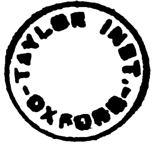
S.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE



XXII

L'opération.

Enfin le grand jour est arrivé. Le docteur Kœrig va procéder à l'opération de la cataracte sur les yeux de Mme Massey.

Avec quel tremblement Colette et Lina, plus encore que la malade elle-même, attendent ce moment redoutable! Pour Mme Massey, elle est pleine de courage : il lui semble que l'heure n'arrivera jamais assez vite pour lui rendre la lumière bénie, les visages chéris dont depuis de si longs jours elle est privée... Sa Colette, cette fille bien-aimée, dont la radieuse beauté fut dès l'enfance la joie et l'orgueil des siens! La voir encore, pouvoir l'admirer à son aise, jouir de la grâce de ses attitudes et du charme exquis de son sourire!... quelle joie esthétique peut être comparée à celle d'une mère qui contemple la beauté de son enfant, regarde éclore pour elle le sourire sur ses lèvres charmantes?... Et Tottie!... voir Tottie!... se rendre compte par elle-même de ses progrès en grâce et en force dont chacun lui parle, mais qu'elle n'a pas eu la liberté de constater!... Voir friser ses jolis cheveux sur son front d'ange ; voir levés sur les siens ces yeux bleus si purs, si limpides, si questionneurs... Mme Massey avait soif de ces joies intimes, et, de toutes les privations que lui imposait sa cécité, la plus cruelle avait été de ne plus voir Colette et Tottie.

Aussi elle avait attendu en comptant les jours et les minutes que l'heure de se mettre entre les mains de l'opérateur fût arrivée; trop lente à son gré était la marche du mal; elle aurait voulu pouvoir en hâter la maturité, que la taie se fermât sans retard sur ses pupilles, afin qu'on pût l'arracher plus tôt, la délivrer sans plus tarder du voile qui les assombrissait...

Et le docteur Kœrig, l'éminent oculiste que, sur les conseils de l'ami Lhomond, on avait appelé auprès de la patiente, avait enfin déclaré le moment venu, il allait enlever la cataracte.

Excellent homme!... si simple, si sincère, savant sans morgue, sans prétention aucune, apportant à l'exercice de son ministère une modestie touchante! Ce n'est pas, dirait-on, ceux qu'il a sauvés d'un sort pire que la mort qui lui doivent de la gratitude, mais bien lui qui en ressent envers les malades qui se sont laissé guérir... « Une si belle nature!... Un si beau terrain d'opération!... » s'écrie-t-il. Et il s'ingénie de mille façons délicates et affectueuses à leur prouver qu'il est leur obligé... Bien rares sont de tels caractères, et, quand on les rencontre, on prend meilleure opinion de la nature humaine. Tous ceux qui ont reçu les soins du docteur Kœrig lui ont voué une reconnaissance et une affection sans bornes. Si la profession médicale contient malheureusement trop de charlatans, de véritables industriels, exploitant sans pitié à leur profit la souffrance humaine, on y rencontre des âmes d'élite, des cœurs d'or, et, parmi ceux-là, le bon docteur Kœrig occupe le premier rang.

L'excellent homme, de longue date ami du docteur Lhomond, s'était vite pris d'affection pour toute la famille. Une admiration enthousiaste pour Mme Massey et Colette. Une amitié vraie pour M. Massey et les jeunes gens, sans excepter Lina. Mais une passion véritable pour Mlle Tottie... passion réciproque, car, du plus loin qu'elle apercevait la longue silhouette voûtée, dégingandée de son grand ami, la petite courait à toutes jambes se jeter dans ses bras... puis, il faut l'avouer, se mettait en

devoir de fouiller ses poches pour y chercher des friandises qu'elle ne manquait jamais d'y trouver, — Mlle Hardouin étant une jeune personne très pratique et, sous des dehors frivoles, pleine d'infiniment de bon sens...

Dès le matin, la famille anxieuse attend, ne pouvant se livrer à aucune de ses occupations habituelles. M. Massey erre comme une âme en peine du jardin à la maison, du salon à la chambre de sa femme, répétant cent fois la même question, s'étonnant du retard du docteur, exprimant la crainte qu'il ne lui soit arrivé un accident... Avec une patience inaltérable, Mme Massey lui répond, tâche de calmer la nervosité qui l'agite, si belle et si touchante dans sa pâleur, sous sa couronne de cheveux de neige, que Colette et Lina ne peuvent retenir leurs larmes en la regardant. Gérard s'est posté à côté de sa mère chérie, et, lui tenant les mains, les serrant avec une force dont il n'est pas conscient, il s'essaye bravement à plaisanter, à rire comme d'habitude; mais Mme Massey n'est pas dupe, entend le tremblement de sa voix, lit mieux qu'avec ses yeux l'émotion peinte sur son visage... Henri est assis près de la porte dans la chambre de sa mère, le front contracté, l'œil fixé sur sa montre; il ne peut ni dire un mot, ni faire un mouvement; ah! si c'était lui qui dût subir l'opération, sentir les cruels instruments d'acier s'approcher du globe de ses yeux !... ces yeux, cet organe si sensible, que l'effleurement d'une aile de papillon froisserait, et qu'il faut se résoudre à voir entamer par le féroce bistouri... Le Guen s'est chargé de Tottie; jugeant avec raison que le va-et-vient de la petite ne pourrait que gêner, dans l'attente cruelle qui étreint tous les cœurs, il la prend dans ses bras et l'emporte au jardin — si large pour Paris, si minuscule comparé à l'immensité du weldt — où le bon Goliath rêve, l'œil mi-clos, visité chaque jour par tous ses amis, et repassant sans doute dans son large cerveau d'éléphant les événements variés de sa longue carrière... Il reçoit ses visiteurs en frétillant gaiement de la queue, et Tottie, assise et maintenue par l'excellent Le Guen sur une des formidables défenses, gazouille comme un petit oiseau et conte à son formidable ami mille histoires qu'il entend à merveille, à en juger par l'expression de son œil sagace et luisant...

Mais le timbre de la porte d'entrée a retenti d'un coup sec. Martine se précipite, sa bonne face ronde toute pâle d'émotion, et introduit le docteur Kœrig, qui arrive avec une exactitude militaire, portant à la main le terrible écrin de maroquin noir...

Le médecin paraît transformé ; il n'a plus son allure hésitante, gauche et timide de chaque jour : sa taille s'est redressée, sa voix est brève et tranchante; une expression de commandement se lit dans son regard tandis qu'il donne brièvement ses instructions, fait disposer les rideaux, les sièges, les tables selon ses besoins dans la vaste pièce.

Tous ces arrangements pris, il se tourne vers Colette et Lina, appuyées, plus blanches que des cierges, au dossier du fauteuil où s'est assise Mme Massey.

« Et maintenant, mes chères enfants, prononce-t-il d'un ton qui n'admet pas de réplique, vous allez, s'il vous plaît, passer dans la chambre voisine...

— Oh! docteur!... Cher docteur! ne pouvons-nous rester auprès de maman?...

— Non, mes enfants. Absolument impossible.

— Mais elle préférera...

— Mme Massey a donné trop de preuves d'un grand courage pour que je ne lui en demande pas une nouvelle. Elle voudra bien se confier à moi et à mon excellent confrère Lhomond à l'exclusion de toute autre personne...

— Comment, cher docteur!... s'écria M. Massey. Mais moi, du moins...

— Vous comme les autres; comme vos filles, comme vos fils, comme Martine elle-même qui est trop de la famille pour que je puisse la garder, dit le médecin avec un bon sourire à l'adresse de la brave servante, qui lève les bras en l'air. Songez que j'ai besoin de tous mes moyens — de *tous,* entendez-vous bien, et que les membres de la famille, quels que soient d'ailleurs leur courage et leur sang-froid, sont susceptibles de s'affoler au moment

critique... Pendant une opération que je faisais, un jour, le mari de l'opérée ne s'avisa-t-il pas de tomber en syncope sur son lit, au plus beau moment?... Allons, n'insistons pas, ajoute-t-il avec un regard significatif vers Mme Massey, dont les doigts entrelacés se tordent légèrement sur ses genoux. Confiez-nous votre chère malade et que tout s'accomplisse dans les meilleures conditions, n'est-ce pas?

— Oh! si nous lui faisions mal en effet, par notre présence, s'écrie Colette. Viens, Lina! venez, cher père. Venez tous... Courage, maman chérie!... dans quelques instants vous allez nous revoir tous... »

Elle couvre de baisers le front et les mains de Mme Massey, qui sourit bravement, et elle entraîne tous les autres. Ils sortent, et, assis ou agenouillés dans la pièce voisine, ils attendent, le cœur palpitant, serré d'angoisse, le résultat de ces minutes si brèves et qui leur paraissent si longues.

Dans la chambre close et paisible, l'opérateur a placé la malade sur un grand fauteuil, exposée au puissant rayon d'une lampe à réflecteur garni d'une lentille; il interroge longuement les beaux yeux sans regard. A portée de sa main s'allongent les petits outils terribles, d'acier luisant, de lame effilée, dont la vue seule glace le sang dans les veines quand on pense à leur destination présente. Le médecin se lave les mains dans une forte solution d'eau et de sublimé : il y plonge ses outils; puis, aidé du docteur Lhomond, il fait pleuvoir sur les deux yeux une couche de bienfaisante cocaïne : le globe de l'œil est complètement insensibilisé. Saisissant un instrument, l'opérateur attaque...

La voix de Mme Massey s'élève, calme et légèrement surprise :

« Eh bien, docteur, dit-elle, vous ne commencez donc pas?... »

Les deux médecins échangent un sourire, et rapide comme l'éclair, légère comme un souffle, la main secourable continue son œuvre...

Colette et Lina, dans la chambre voisine, demeurent enlacées, le cœur tour à tour glacé d'épouvante et réchauffé d'espoir... Comme c'est long... il y a des heures, n'est-ce pas, que cette porte s'est refermée sur elles?... Que se passe-t-il?... Quel silence!... Quand donc le docteur Kœrig reparaîtra-t-il pour leur annoncer que tout est bien fini?... Oh! pouvoir être là, tenir les mains de la pauvre martyre, lui faire partager l'émotion, sentir la tendresse qu'on éprouve!... subir les mêmes alternatives d'angoisse et d'espérance, recevoir enfin le premier regard de ses yeux!...

Et tout d'un coup un cri retentit, vient les prendre aux entrailles, derrière la porte où elles sont tombées agenouillées, les mains jointes...

« Docteur!... docteur!... *je vous vois* ... »

D'un élan, les pauvres enfants ont franchi le seuil. Elles sont venues se jeter aux genoux de Mme Massey, couvrent de baisers et de larmes ses mains, sa robe, et la pauvre mère rayonnante, transfigurée, *voit* ses enfants, et ses fils, son mari accourus autour d'elle...

Mais ces effusions pourraient être dangereuses : d'autorité, le chirurgien renvoie tout le monde, recouvre d'un bandeau les yeux meurtris, règle à voix basse avec le docteur Lhomond tous les détails du traitement, la somme de lumière bien atténuée, bien voilée, qu'on permettra par degrés jusqu'au raffermissement complet des organes. Puis, après avoir une dernière fois serré les mains de sa patiente, l'avoir félicitée de son courage, il sort pour recevoir les remerciements entrecoupés de toute la famille.

Avec quelle vénération on écoute ses paroles, avec quelle enthousiaste affection on prend ses mains secourables! Comme tous sont suspendus à ses lèvres, tandis qu'il prononce que Mme Massey pourra enfiler l'aiguille la plus fine ou lire le texte le plus minuscule...

« Et ce sera fini?... bien fini?... plus d'inquiétudes à avoir?... Ce cauchemar vraiment évanoui?... ne se lasse de questionner Colette.

— Il n'y a plus aucune raison de craindre un retour offensif du mal, répond le chirurgien. La cataracte peut être considérée comme un simple accident; et, une fois enlevée, il n'existe aucune probabilité qu'elle reparaisse. Mme Mas-

sey, nous avons tout lieu de l'espérer, a complètement recouvré la vue et la conservera intacte jusqu'au terme naturel de son existence... »

Quelques jours s'écoulent, pleins encore d'inquiétude et d'angoisse pour ceux qui entourent la chère malade. Mais chaque heure écoulée raffermit l'espoir dans leurs cœurs; bientôt la certitude de la guérison y pénètre et ils connaissen cette douce joie de voir renaître à la vie un être bien-aimé. Comment dire le bonheur de la pauvre mère lorsqu'on écarte un instant le ban deau et qu'elle aperçoit aujourd'hui le doux visage de sa Colette, celui de Lina, e regard rieur de Gérard, la belle figure de Henri ou de M. Massey... demain le front pur de Tottie, sa petite frimousse revêtue d'un sérieux inaccoutumé tandis qu'elle lève ses grands yeux bleus sur « bonne maman »... Tout lui est une joie : la bonne figure de Martine, le rude visage tanné de Le Guen, un coin de ciel bleu, une étoile entrevue au crépuscule, une rose penchant vers elle sa tête délicate et embaumée. La convalescence est toujours une douce période; mais, quand on est entouré d'êtres chers et qu'on a échappé à l'infirmité la plus cruelle qui puisse frapper les humains, elle est doublement précieuse.



Gérard, Colette, Lina sont les plus infatigables à distraire et amuser l'opérée. Les heures doivent lui paraître si longues! On connaît les talents de Gérard dans cet ordre, et, comme sous la tente des blessés du Transvaal, on entend résonner les rires, les fusées de gaieté juvénile, rien qu'en approchant de la chambre de Mme Massey.

« Riez, mes enfants, riez! dit le bon docteur Kœrig, c'est la meilleure médecine à donner à votre mère. »

Et Mme Massey, tournant vers ses enfants ses beaux yeux encore affaiblis :

« Si vous saviez ce qu'ils sont pour moi, docteur!... Oui, j'en viens à penser que c'est la peine d'avoir souffert cette cruelle épreuve, pour avoir appris à les connaître et les apprécier!...

— Ah maman!... ne dites pas cela!... et puissions-nous ne plus jamais avoir l'occasion de vous prouver ainsi notre amour!...» s'écrie Colette en frissonnant.

(*La suite prochainement.*) ANDRÉ LAURIE

Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.



IL N'Y EUT A SE FAIRE AUCUNE ILLUSION. (Page 355.)

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



LES HISTOIRES

DE JEAN-MARIE CABIDOULIN

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XV

Dénouement.

En quelle partie de la mer arctique le *Saint-Enoch* avait-il été entraîné depuis le moment où il s'était détaché de l'écueil, c'est-à-dire depuis vingt-quatre heures environ?...

A la levée du brouillard, M. Bourcart avait observé que son navire se dirigeait vers le nord-nord-ouest. S'il ne s'était point écarté de cette direction à la sortie du détroit de Behring, ses compagnons et lui pourraient peut-être rallier la terre ferme en se portant vers le littoral de la Sibérie ou les îles avoisinantes. Le rapatriement s'effectuerait alors moins péniblement qu'à travers les interminables espaces de l'Alaska américaine.

La nuit était arrivée, — une nuit obscure et glaciale, avec un froid de dix degrés centigrades au-dessous de zéro.

La collision avait été assez violente pour que les bas mâts du navire se fussent rompus en même temps que se défonçait sa coque.

Ce fut miracle si personne ne fut grièvement blessé — quelques contusions seulement. Les hommes, projetés contre les bastingages, purent prendre pied sur le champ de glace, où M. Bourcart et les officiers les rejoignirent aussitôt.

Il n'y avait plus qu'à attendre le jour. Toutefois, au lieu de rester en plein air pendant de longues heures, mieux valait remonter à bord. Aussi le capitaine en donna-t-il l'ordre. S'il n'était possible de faire du feu ni dans le carré ni dans le poste presque entièrement démolis, du moins l'équipage y trouverait abri contre les rafales de neige qui se déchaînaient avec fureur.

Dès l'aube, M. Bourcart aviserait aux mesures qu'il conviendrait d'adopter.

Le *Saint-Enoch* s'était redressé en heurtant la base de la banquise. Mais quelles avaries irréparables !... Coque ouverte en plusieurs endroits au-dessous de la ligne de flottaison, pont défoncé ou disjoint, cloisons disloquées. Cependant, les officiers purent s'installer à l'intérieur de la dunette tant

bien que mal, les matelots dans la cale et dans le poste.

Tel avait été le dénouement de cette situation, en ce qui concernait du moins le phénomène provoqué par un irrésistible mouvement du seuil océanique entre le cinquantième et le soixante-dixième parallèles.

Maintenant, qu'allaient devenir les naufragés du *Saint-Enoch* et du *Repton?*

M. Bourcart et le second avaient pu retrouver leurs cartes au milieu des débris du carré. Éclairés par la lueur d'un fanal, ils cherchaient à établir la position du *Saint-Enoch* :

« C'est depuis le soir du 22 jusqu'au soir du 23 octobre, dit M. Bourcart, que cette lame l'a emporté vers le nord-ouest de la mer polaire...

— Et avec une vitesse qu'on ne doit pas estimer à moins de quarante lieues à l'heure !... répondit M. Heurtaux.

— Aussi, déclara le capitaine, je ne serais pas surpris que nous eussions atteint les parages de la terre de Wrangel. »

Si M. Bourcart ne faisait point erreur, si la banquise s'appuyait sur cette terre voisine de la côte sibérienne, il n'y aurait qu'à traverser le détroit de Long pour gagner le pays des Tchouktchis, dont la pointe la plus avancée sur l'océan Glacial est le cap Nord. Mais peut-être était-il regrettable que le *Saint-Enoch* n'eût pas été rejeté plus à l'ouest, sur l'archipel de la Nouvelle-Sibérie. A l'embouchure de la Léna, le rapatriement aurait pu s'accomplir dans des conditions meilleures, et les bourgades ne manquent pas en cette région des Yacoutes que traverse le cercle polaire.

A tout prendre, la situation n'était pas désespérée. Les naufragés n'étaient pas sans avoir des chances de salut. Il est vrai, que de fatigues, que de privations, que de misères !... Cheminer pendant des centaines de milles sur ces ice-fields, sans abri, exposés à toutes les rigueurs de ce climat dans la saison hivernale !... Et encore fallait-il que le détroit de Long fût solidifié par le froid dans toute sa largeur pour permettre d'atteindre la côte sibérienne !

« Le plus grand malheur, fit observer M. Heurtaux, est que les avaries du *Saint-Enoch* ne soient pas réparables !... Il eût été possible de creuser un canal à travers le champ de glaces, et notre navire aurait pu reprendre la mer...

— Et, ajouta M. Bourcart, nous n'avons pas même une seule embarcation !... En construire avec les débris du *Saint-Enoch,* un nombre suffisant pour contenir une cinquantaine d'hommes, y parviendrons-nous, les vivres ne nous manqueraient-ils pas avant qu'elles eussent été achevées ?... »

Le jour reparut, et c'est à peine si le soleil montra son disque blafard, sans chaleur, presque sans lumière, au-dessus de l'horizon.

L'ice-field se développait à perte de vue vers l'ouest et vers l'est. Au sud s'ouvrait ce détroit de Long, encombré de glaçons, dont l'hiver allait faire une surface ininterrompue jusqu'au littoral asiatique. Il est vrai, tant que ces parages ne seraient pas pris sur toute leur étendue, M. Bourcart et ses compagnons ne pourraient les franchir pour gagner le continent.

Tous quittèrent le bord et le capitaine fit procéder à la visite du *Saint-Enoch*.

Il n'y eut à se faire aucune illusion. Coque écrasée contre la banquise, varangues fracassées, membrures rompues, bordages largués, quille détachée au talon, gouvernail démonté, étambot faussé, autant d'avaries impossibles à réparer, ainsi que le déclarèrent, après examen, le charpentier Férut et le forgeron Thomas.

Il n'y aurait donc à choisir qu'entre deux partis :

Ou se mettre en route le jour même, en se chargeant de tout ce qui restait de vivres, et remonter à l'ouest, vers cette partie de la mer peut-être prise par les glaces jusqu'au littoral sous l'influence du courant polaire.

Ou établir un campement au pied de la banquise et l'occuper en attendant que le passage du détroit de Long devînt praticable à des piétons.

Le pour et le contre se rencontraient dans ces deux projets. En tout cas, il ne pouvait être question d'hiverner à cette place jusqu'au retour de la saison chaude. En admet-

tant que l'on parvînt à creuser une retraite dans le soubassement de la banquise, ainsi que l'ont fait quelques baleiniers, comment vivre pendant sept à huit mois encore?... Ne point oublier qu'il s'agissait de nourrir cinquante-six hommes, dont l'alimentation n'était assurée que pour une quinzaine de jours, — trois semaines au plus, même en se réduisant au strict nécessaire. Compter sur la chasse ou la pêche eût été trop incertain. Puis, comment organiser le chauffage, si ce n'est en brûlant les débris du navire?... Et après, que deviendraient les naufragés?...

Quant à l'arrivée d'un bâtiment en vue de la banquise, les deux tiers de l'année s'écouleraient avant que ces parages redevinssent navigables!...

Le capitaine Bourcart prit donc la résolution de partir dès que serait achevée la construction de traîneaux, auxquels, à défaut de chiens, s'attelleraient les hommes.

Il convient de dire que ce projet, adopté par l'équipage du *Saint-Enoch,* le fut également et sans discussion par le personnel du *Repton*.

Peut-être, cependant, les Anglais eussent-ils préféré se mettre séparément en route. Mais, faute de vivres, ils ne l'auraient pu, et le capitaine Bourcart n'eût jamais consenti à leur en fournir dans ces conditions.

Et, d'ailleurs, les naufragés étaient-ils exactement fixés sur la position de l'ice-field?... Avaient-ils la certitude de se trouver dans le voisinage de la terre de Wrangel?... Aussi, lorsque le docteur Filhiol posa cette question au capitaine :

« Je ne puis vous répondre d'une façon positive... déclara M. Bourcart. Avec mes instruments, j'aurais su relever notre position, s'ils n'eussent été brisés... Je pense pourtant que cet ice-field doit être à proximité de la terre de Wrangel, à moins qu'il ne subisse l'action d'un courant qui porterait à l'ouest ou à l'est du détroit de Behring. »

L'hypothèse était plausible. Or, sans points de repère, comment reconnaître si le champ de glace était immobilisé ou s'il dérivait avec la banquise...

En effet, deux forts courants traversent ces parages. L'un vient du nord-ouest en contournant le cap Orient de la presqu'île des Tchouktschis, l'autre vient du nord pour se réunir au premier qui remonte le long de la côte alaskienne jusqu'à la pointe de Barrow.

Quoi qu'il en soit, le départ était décidé. Aussi, sur l'ordre du capitaine, maître Cabidoulin, le charpentier et le forgeron se mirent-ils à la besogne. Il s'agissait de construire trois traîneaux avec les planches et les espars retirés du *Saint-Enoch,* dont la coque continuerait à servir d'abri. Quant au combustible, dont il faudrait emporter le plus possible, les mâts et les vergues le fourniraient en abondance.

Ce travail devait durer trois jours, à la condition de ne pas perdre son temps. Les Anglais offrirent leurs services, et M. Bourcart comptait surtout y recourir pendant le cheminement. Ce ne serait pas trop de tous les bras pour enlever ces lourds traîneaux au cours d'un si long voyage.

Plusieurs fois, les deux capitaines, les lieutenants et le docteur Filhiol montèrent à la crête de la banquise, dont les pentes étaient assez praticables. De cette hauteur de trois cents pieds, le rayon de la visibilité mesurait environ cinquante kilomètres. Aucune terre n'apparut dans le champ des longues-vues. En direction du sud, c'était toujours la mer charriant des glaces et non l'ice-field ininterrompu!... Il était à supposer que quelques semaines s'écouleraient encore avant que le détroit de Long fût pris sur toute son étendue... si c'était bien le détroit de Long qui s'ouvrait de ce côté...

Durant ces trois jours, le campement ne fut point troublé par la visite des ours blancs. Deux ou trois de ces animaux, qui ne laissent pas d'être redoutables, après s'être montrés entre les glaçons, se retirèrent dès qu'on voulut les poursuivre.

Enfin, à la date du 26 octobre, dans la soirée, la construction des traîneaux fut achevée. On les chargea des caisses de conserves, viandes, légumes et biscuits, d'une forte provision de bois, d'un paquet de voiles

destinées à l'établissement de tentes, lorsque les tempêtes de neige rendraient le cheminement impossible.

Le lendemain, après une dernière nuit passée dans le poste et le carré, après un dernier repas à bord, M. Bourcart et ses compagnons, le capitaine King et les siens, se mirent en marche.

Ce départ ne se fit pas sans une vive émotion, sans un profond serrement de cœur!... Cette épave, qui avait été le *Saint-Enoch*, les yeux ne la quittèrent qu'au moment où elle disparut derrière les hauteurs de la banquise!...

Et comme maître Ollive, toujours plein de confiance, disait au tonnelier :

« Eh bien... vieux... on s'en tirera tout de même!... On reverra la jetée du Havre...

— Nous... qui sait?... mais pas le *Saint-Enoch!* » se contenta de répondre Jean-Marie Cabidoulin.

Il n'y a pas lieu de rapporter par le détail les incidents de ce voyage à la surface de l'ice-field. Le plus grand danger était que les vivres et le combustible vinssent à faire défaut si le cheminement venait à se prolonger.

La petite caravane marchait en ordre régulier. Les deux lieutenants tenaient la tête. Ils s'éloignaient parfois d'un ou deux milles afin de reconnaître la route, lorsque les blocs la barraient. Il fallait alors contourner de hauts ice-bergs, ce qui accroissait d'autant les étapes.

Quant à la température, elle oscillait entre vingt et trente degrés au-dessous de zéro, — moyenne ordinaire à cette latitude au début de la période hivernale.

Et les jours se succédaient, et au sud de l'ice-field se développait invariablement la mer, couverte de glaces flottantes. M. Bourcart observait, d'ailleurs, qu'un courant assez rapide entraînait ces glaces dans la direction de l'ouest, c'est-à-dire vers le détroit de Long, dont les traîneaux avaient déjà dû dépasser l'entrée occidentale. Au sud se développait probablement ce large bras de mer que bornent les îles Liakhov et l'archipel de la Nouvelle-Sibérie.

Au sujet des éventualités à prévoir, lorsqu'il en causait avec ses officiers, le capitaine Bourcart exprimait la crainte d'être obligé de remonter jusqu'à ces îles, que plusieurs centaines de milles séparent du continent asiatique. Or, c'est à peine si la caravane pouvait en faire une douzaine par vingt-quatre heures, dont douze étaient réservées au repos de la nuit. Et, même, comme les jours d'octobre sont de courte durée sous cette haute latitude, comme le soleil ne décrit au-dessus de l'horizon qu'une courbe de plus en plus rétrécie, c'était au milieu d'une demi-obscurité que le cheminement s'effectuait au prix de fatigues excessives.

Cependant ces hommes courageux ne se plaignaient pas. Il n'y avait rien à reprocher aux Anglais qui prenaient leur part du traînage. Lorsque M. Bourcart donnait le signal de halte, on formait des tentes au moyen de voiles disposées sur des espars, on distribuait la nourriture, on allumait le fourneau, on préparait quelque boisson chaude, grog ou café, et tous s'endormaient jusqu'au départ.

Mais quelles souffrances, lorsque les rafales se déchaînaient avec une violence inouïe, lorsque le chasse-neige balayait le champ de glace, lorsque la marche s'opérait à contre-vent au milieu d'une épaisse et aveuglante poussière blanche! On ne se voyait pas à quelques mètres. La direction ne pouvait être relevée qu'à la boussole, et son aiguille, affolée, ne donnait plus d'indications suffisantes. M. Bourcart — et il ne l'avouait qu'à M. Heurtaux — se sentait égaré à travers ces immenses solitudes... Il en était réduit à longer la lisière de l'ice-field que battaient les lames du large, au lieu de piquer droit au sud. Or la mer s'étendait toujours de ce côté... Faudrait-il donc s'embarquer sur ces glaçons en dérive... s'en remettre au hasard pour atteindre la côte sibérienne?... Non, à mesure que la température s'abaisserait, ces glaçons, pressés les uns contre les autres, finiraient par ne former qu'un champ solide, de la surface du bassin polaire. Mais si des semaines s'écoulaient avant que la mer ne se fût solidifiée, les vivres, malgré toute l'économie qu'on appor-

tait, le bois, dont la consommation se réduisait à la cuisson des aliments, ne manqueraient-ils pas?...

Déjà plusieurs des novices étaient à bout de forces, et le docteur Filhiol les soignait de son mieux. Ah! que de fatigues eussent été évitées si les traîneaux avaient eu un de ces attelages de chiens habitués aux plaines sibériennes ou kamtchadales! Doués d'un merveilleux instinct, ces animaux savent s'orienter au milieu des tourbillons de neige, alors que leurs maîtres sont réduits à l'impuissance...

On alla ainsi jusqu'au 19 novembre.

Vingt-quatre jours s'étaient écoulés depuis le départ. Il n'avait pas été possible de descendre vers le sud-ouest, là où M. Bourcart espérait rencontrer les points avancés du continent aux approches des îles Liakhov.

Les vivres étaient presque épuisés et, avant quarante-huit heures, les naufragés n'auraient plus qu'à s'arrêter à leur dernier campement, à y attendre la plus horrible des morts!...

« Navire... navire!... »

Enfin ce cri, dans la matinée du 20 novembre, fut poussé par Romain Allotte, et à tous les regards apparut le bâtiment que le lieutenant venait de signaler.

C'était un trois-mâts-barque, un baleinier qui, toutes voiles dehors, par fraîche brise du nord-ouest, se dirigeait vers le détroit de Behring.

M. Bourcart et ses compagnons, abandonnant les traîneaux, retrouvèrent assez de forces pour courir vers la lisière de l'ice-field.

Là des signaux furent faits, des coups de fusil tirés...

Ils avaient été aperçus et entendus... Le bâtiment mit aussitôt en panne, et deux embarcations s'en détachèrent...

Une demi-heure après les naufragés étaient à bord... sauvés par cette intervention, on peut dire providentielle.

Ce navire, le *World* de Belfast, capitaine Morris, après avoir terminé tardivement sa campagne de pêche, se rendait en Nouvelle-Zélande.

Inutile de dire que l'accueil réservé à l'équipage du ***Saint-Enoch*** comme à celui du ***Repton*** fut des plus généreux. Et, lorsque les deux capitaines racontèrent dans quelles extraordinaires circonstances s'étaient perdus leurs navires, il fallut pourtant bien les croire!

A un mois de là, le *World* débarquait à Dunedin les survivants de ce sinistre maritime.

Et, alors, le capitaine King de dire au capitaine Bourcart en prenant congé :

« Vous nous avez recueillis à bord du *Saint-Enoch*, et je vous ai remercié...

— Comme nous remercions votre compatriote, le capitaine Morris, de nous avoir recueillis à bord du *World*... répondit M. Bourcart.

— Aussi sommes-nous quittes... déclara l'Anglais.

— Comme il vous plaira...

— Bonsoir...

— Bonsoir! »

Et ce fut tout.

Quant au kraken, kalmar, céphalopode, serpent de mer, selon qu'on voudra l'appeler, le *World*, en dépit des pronostics dont maître Cabidoulin continuait à ne point se montrer avare, fut assez heureux pour ne point le rencontrer pendant sa traversée de la mer polaire à la Nouvelle-Zélande. D'autre part, ni M. Bourcart ni ses compagnons ne l'aperçurent pendant leur traversée de la Nouvelle-Zélande en Europe. Les lieutenants Coquebert et Allotte se rendaient enfin compte que c'était une lame énorme, douée d'une incomparable vitesse, qui avait emporté le *Saint-Enoch* jusqu'à la banquise.

Quant à Jean-Marie Cabidoulin, avec la majorité de l'équipage, il tenait toujours pour son prodigieux monstre marin...

En tout cas, il n'y a pas certitude que les océans renferment de tels animaux. Aussi, en attendant que les ichthyologistes aient constaté leur existence et décidé en quelle famille, quel genre, quelle espèce, il conviendra de les classer, mieux vaut reléguer ce qu'on en rapporte au rang des légendes.

Le capitaine Bourcart et ses compagnons

rentrèrent donc au Havre. Cette fois, ce ne fut pas à bord de leur navire!

Cependant, grâce à la vente de la première cargaison à Victoria de Vancouver, la campagne donna des bénéfices, et, quant au ***Saint-Enoch***, la perte en fut couverte par les assureurs. Mais les larmes venaient aux yeux du capitaine lorsqu'il songeait à son pauvre bâtiment abandonné au pied de la banquise arctique!

En ce qui concerne maître Ollive et maître Cabidoulin, ils s'offrirent réciproquement les bouteilles de tafia et de rhum pariées, gagnées, perdues, au cours du voyage. Et, lorsque le premier dit au second :

« Eh bien... vieux... est-ce que tu y crois toujours?..

— Si j'y crois... après ce qui nous est arrivé!...

— Ainsi, tu affirmes avoir vu la bête?...

— Comme je te vois.

— Entends-tu par là que j'en sois une?...

— Oui... puisque tu ne veux pas y croire!...

— Merci! »

On le voit, le tonnelier n'a point changé d'opinion. Il persiste à admettre l'existence du monstre, et, dans ses sempiternelles histoires, revient sans cesse le récit des aventures du ***Saint-Enoch!...***

Mais, qu'on en soit sûr, cette campagne aura été la dernière de Jean-Marie Cabidoulin.

JULES VERNE.

FIN

MADAME LA PRINCESSE (*Fin.*)

Mais cela ne faisait pas le compte des pensionnaires des Douze-Monarques! Si la vanité et la curiosité avaient été éveillées chez eux à un degré difficile à dire, leurs bons sentiments n'étaient pas demeurés endormis, il est juste de le reconnaître. Un intérêt véritable pour la vieille marchande s'alliait donc à un vif désir de savoir le mot de l'énigme, dans cette exclamation proférée par dix voix :

« Ah! madame la princesse, pourquoi ne pas tout terminer ici? la fête serait complète...

— C'est que...

— C'est une bonne œuvre, nous le comprenons; puisque vous avez daigné nous permettre d'y participer, faites-nous la joie d'en connaître la fin.

— Eh bien! soit, dit Michel avec autorité. Veuillez vous mettre à cette table, monsieur le notaire, et compléter l'acte que vous avez dressé, en y ajoutant ce qu'il faudra au sujet de l'argent que voilà dans ce bol de Chine qui m'a servi de caisse.

— Et vous nous direz ensuite, fit Annette, ce que nous vous devons pour vos honoraires.

— Rien, madame. Ce sera ma part dans votre œuvre », répondit très gracieusement le tabellion, ce qui lui valut un bon sourire de la jeune fille et une chaude poignée de main de Michel.

Quelques minutes après, il lisait :

« Par devant Me Ducode et son collègue, notaires, à V***, la dame Henriette Mathieu... maisonnette avec jardin sur la route de V*** à C***... ensemble le mobilier... se montant à...

— Passez, monsieur, dit Annette.

— ... payés des deniers de...

— Passez, passez, monsieur », fit Michel.

C'est pour le coup qu'on fut sûr que c'étaient des princes.

« ... Reconnaissent lesdits notaires avoir reçu, en bonnes espèces et billets ayant cours, pour être convertie en rentes sur l'État, la somme de... Combien?

— Impossible de le savoir. A chaque instant une nouvelle pièce tombe dans la caisse. Laissez le chiffre en blanc. »

En effet, Georgy ayant vu une dame jeter furtivement un louis dans le bol de Chine, allait de l'un à l'autre, quêtant des pièces qu'il allait ensuite, grimpé sur un tabouret, ajouter aux autres. Le jeu lui semblait amusant et il le renouvelait incessamment; son manège était si joli que personne ne refusait

à sa main tendue, et le couple Colaho lui-même se laissa aller jusqu'à donner deux francs, en deux pièces de vingt sous.

L'acte était prêt. Henriette Mathieu qui, assise près d'Annette, et, sans proférer un mot, avait assisté à cette longue scène qu'elle ne comprenait pas, fut invitée à signer, ce qu'elle fit, toujours sans comprendre : mais que lui importait, puisque c'était sa jolie protectrice qui la conduisait? Elles vinrent toutes deux se rasseoir sur un canapé.

Alors, doucement, avec des ménagements pleins de délicatesse pour ne pas causer à la vieille une joie trop brusque, dangereuse à son âge, la jeune fille mit Henriette Mathieu au courant des choses :

« Vous comprenez bien, n'est-ce pas?... Vous avez une petite maison, un bout de jardin, un peu de mobilier... et aussi un peu d'argent... Ce n'est pas beaucoup... cela vous aidera à vivre et à élever vos petits-enfants. Le notaire, ce monsieur qui est assis là, gardera les papiers... Vous comprenez bien?... Les papiers seront à vous et tous les mois ce monsieur vous remettra l'argent... ce ne sera pas une aumône; non, non, bien sûr, puisque tous les papiers seront à vous... comme la maison... Ce sera une petite rente... une petite rente, vous comprenez bien?... Et puis, quand le bon Dieu vous rappellera à lui, vos petits-enfants hériteront... Vous comprenez bien?... »

Certes oui, elle comprenait, la pauvre vieille. Elle comprenait que, grâce à cette charmante jeune fille, à cette fée dont elle embrassait les mains en pleurant, ses pauvres petiots et elle-même auraient désormais une maison à eux et du pain assuré, des vêtements chauds en hiver, du feu dans la cheminée... et puis des livres à l'école... et puis, à l'église, une chaise... et puis... et puis...

« Ah! s'écria-t-elle en se laissant relever par Annette, devant qui elle s'était dévotieusement agenouillée, ah! que vous êtes bonne, madame la princesse!

— C'est la voix de Dieu, cette fois! dit l'ancien préfet au secrétaire d'ambassade qui commençait, de bonne foi, à admettre l'avis du comte de Colaho.

— L'histoire, l'histoire promise, clamèrent plusieurs voix, respectueusement d'ailleurs.

— Elle n'est pas longue, l'histoire », repartit Annette, que l'émotion rendait plus jolie que jamais.

Elle fit remettre à ses côtés la bonne femme qui gardait dans ses vieilles mains la main de sa bienfaitrice, puis elle commença :

« Il y a cinquante ans, à peu près, une femme vendait des fleurs à l'une des grilles du palais de Versailles. Elle ne gagnait presque rien et son fils se mourait, faute de soins. Un jour, une dame et un baby passèrent, prirent une rose et la payèrent vingt sous; le lendemain la même chose et tous les jours ensuite. Ce fut comme une petite rente quotidienne qui permit de donner au malade les médicaments dont il avait besoin; il allait de mieux en mieux. Au bout d'un mois, la marchande, n'y tenant plus, adressa la parole à la dame charitable et la combla de bénédictions. La petite rente continua encore; puis, un certain dimanche, la mère et le baby s'en vinrent escortés de plusieurs personnes; on acheta à la femme toutes ses fleurs d'un coup et on lui donna vingt francs. Un peu plus tard, on lui assura une clientèle en ville et, enfin, quand son fils fut guéri, on s'occupa de lui. Je passe les détails. Dans ce ménage, jadis misérable, on put faire quelques économies et, sur les conseils de leurs protecteurs, la mère et le fils partirent pour l'Amérique : chez vous, monsieur. Dans cette grande ville de New-York, le jeune homme put travailler fructueusement; il gagna de plus en plus, toujours plus, fit ensuite d'énormes affaires et, au bout de plusieurs années, revint en France avec une très belle fortune. Riche et intelligent, il ne resta pas oisif, mais fonda des industries pour occuper des ouvriers et leur procurer les avantages de la participation aux bénéfices : pardonnez-moi ces mots qui semblent barbares, mais qui désignent une bien belle chose. Ses affaires grandirent encore, tandis que d'importants capitaux, laissés par lui aux États-Unis, continuaient à lui donner des revenus considérables. Sa fortune atteignit un chiffre peu ordinaire, si bien que, quand

ils eurent le malheur de le perdre, ses enfants, déjà orphelins de leur mère, héritèrent de plus de douze cent mille francs de rente chacun. La pauvre marchande de fleurs se nommait François; c'était notre grand'mère. L'infatigable travailleur se nommait François; c'était notre père. Ni princes, ni même d'Amboise, comme vous voyez... Et maintenant, merci mille fois à tous de nous avoir aidés à accomplir un acte de charité qui constitue un vœu de notre part. Les marchandes de fleurs sont sacrées pour nous, surtout quand elles sont vieilles, en mémoire de notre aïeule, et nous cherchons à faire pour elles ce que la mère d'un gentil baby a fait jadis pour nos parents... Nous partons demain. Ayez la bonté de garder de nous un peu de l'excellent souvenir que nous vous conserverons. »

Ce petit discours fut accueilli diversement. Le diplomate, interloqué par un sourire narquois de Mlle d'Almaviva, s'éclipsa à l'anglaise. La comtesse de Colaho regretta ses deux francs. Les misses de Londres et de New-York se levèrent comme un seul homme pour remettre leur carte à Annette et lui demander sa photographie. M. Saturnin, placé près de la porte, se mordait les lèvres de fureur. Le notaire pleurait tout simplement. Quant au plus grand armateur du monde, il traversa le salon comme un boulet de canon et tomba sur Michel pour lui demander la main de sa sœur.

Henriette Mathieu, perdue dans son rêve, n'avait ni bien entendu, ni bien saisi le récit de Mlle François; pour elle c'était toujours une fée ou quelque chose d'approchant. Aussi, quand elle resta seule avec Annette et Michel, elle se leva et, bien timidement, elle dit :

« Voulez-vous me permettre de vous embrasser, madame la princesse ?... Et demain je vous mènerai les petiots à la gare... Je les débarbouillerai bien... Que la bénédiction d'une pauvre vieille grand'mère vous accompagne toujours... »

De Granvelle.

POUR L'HONNEUR

Par P. PERRAULT

CHAPITRE XIII

Pierre s'était arrêté au milieu de l'allée, à la place même où il avait rencontré le facteur, et, après avoir glissé dans sa poche les prospectus de tout genre que ce dernier lui avait remis, il ouvrait, bien surpris, la lettre qui y était jointe.

Cette lettre était de Marc.

Marcenay ne l'attendait nullement, ayant pris les derniers mots de son ami pour une boutade lancée en manière de protestation contre l'exigence un peu tyrannique de sa mère.

Qu'est-ce que le comte de Trop pouvait bien avoir à lui dire de si pressé que cela ne souffrît pas même le retard de sa très courte absence?

Et, inquiet, sans s'expliquer pourquoi, Pierre ouvrait sa lettre et la parcourait à la hâte, cherchant, au travers de ces longues pages, — elle en comptait huit, — quelque passage saillant qui la résumât...

Greg l'aborda au moment où ses yeux rencontraient cette phrase : « Dis à ma cousine ce que tu jugeras devoir le mieux me servir... A présent que cette espérance est entrée dans ma vie, je serais horriblement malheureux s'il me fallait y renoncer. »

« Monsieur, annonça Greg, bonne-maman et Mlle Gabrielle vont bien — il ne disait Gaby qu'avec l'oncle Charlot, — elles seront très heureuses de vous voir: seulement, il vous faut y aller ce matin, parce que, cet après-midi, elles seront à Chalon : M. Lavaur envoie sa voiture les chercher.

— Très bien ! répondit Pierre, sans quitter sa lettre des yeux. Toi, mon enfant, va tenir

compagnie à l'oncle Charlot; tâche de le distraire, de l'égayer. »

Le jeune garçon obéit; mais, tout en s'éloignant, de temps à autre, il tournait à demi la tête, si tourmenté par la pâleur de Pierre, l'altération de ses traits!

« Il y a quelque chose qui le tracasse, et fort, même! Il se débarrasse de moi en ce moment; il ne veut pas que je voie qu'il a du chagrin! Qu'est-ce qu'on peut bien lui avoir fait encore? Tant de misères déjà qu'il a endurées! Il serait temps que ça finît! »

Un dernier regard jeté du côté de Pierre, après avoir franchi les degrés du perron, le lui fit apercevoir s'engageant dans les allées du labyrinthe. Il n'allait donc pas chez bonne maman Lavaur? Qu'est-ce qui arrivait, Seigneur!

Et il lui fallait égayer l'oncle Charlot. En vérité il y avait l'esprit!

Il entra tout de même...

Pierre était allé s'asseoir sur un banc adossé au mur. Isolé par les sapins et les thuyas qui s'étendaient en rideau devant lui, il pourrait pleurer, on ne le verrait point.

Il resta quelques minutes le front dans ses mains, assommé par la brutalité du coup.

De temps à autre, cette plainte lui montait aux lèvres :

« C'est trop, cette fois, c'est trop... Je ne pourrai pas.

« Voyons donc cette lettre », reprit-il au bout d'un moment.

Un secret espoir lui venait de l'avoir mal comprise. Le tumulte de ses pensées, agitées aux premières lignes parcourues comme un torrent qui déborde, avait pu l'empêcher d'en bien saisir le sens.

C'est une pente de notre nature, cette pitié pour nos maux qui nous fait les nier, jusqu'à ce que notre âme s'y soit accoutumée.

Pierre ne pouvait s'abuser...

Après quelques mots touchant leur récente entrevue, Marc annonçait à son ami que sa marraine avait ainsi préparé son avenir. Il épouserait sa cousine Gabrielle et deviendrait l'associé de son oncle.

Tout se rencontrait dans cette combinaison, bien désintéressée de la part de sa chère et bonne marraine, puisque, à l'époque où elle la préparait, rien ne faisait pressentir son changement de fortune.

Sa lettre éclatait de reconnaissance pour la maternelle affection de « tante Marie », ainsi que Marc avait coutume d'appeler M[me] Calixte Lavaur.

Elle avait pensé à tout; même à mettre un peu de roman dans ce mariage : « concession aux idées que se font les jeunes filles, et Gaby en particulier, sur ce grave événement », avait-elle dit à son neveu.

Leur idylle devait se nouer à Dracy, sous le regard indulgent de sa grand'tante, gagnée à sa cause, « non sans peine », affirmait tante Marie, et enfin définitivement conquise.

Pour Gabrielle, c'était à lui de transformer la très grande amitié qu'elle lui portait depuis l'enfance en un sentiment plus vif et de l'obtenir d'elle-même : le consentement de la famille étant subordonné au sien.

Marc ajoutait :

« De prime abord cela paraît la chose la plus simple, si j'en juge par la rapidité avec laquelle l'évolution s'opère chez moi. Mais il n'en va pas ainsi de ma cousine. Je tremble que, dans son désir de me nommer son fils, tante Marie ne se soit fait illusion.

« Je devine Gabrielle en garde. Vingt fois, durant les quelques jours que j'ai passés près d'elle, l'occasion s'est présentée de parler. Nous nous promenions des heures au jardin, bonne maman assise au bout de l'allée dans sa « niche » d'osier, les pieds au soleil, un reflet des jours pareils de sa jeunesse sur son bon vieux visage, tandis qu'elle nous suivait des yeux... C'était pour m'encourager : eh bien, je n'ai pas soufflé mot!

« Je me sentais intimidé, mais intimidé comme il est ridicule à un homme de l'être, sous le regard clair de Gaby.

« Ils se méfiaient, ces yeux si francs, j'en suis sûr! sûr! Ils m'avertissaient de ne point m'aventurer à prononcer les mots qu'ils voyaient courir sur mes lèvres.

« Est-ce réserve, cet exquis sentiment qui ajoute tant de charme à la grâce d'une jeune

fille? Y avait-il autre chose dans cette barrière bleue, presque tendre, que, cependant, je sentais d'acier?

« Ah! mon ami! tire-moi de peine. Demande-le-lui; moi, je n'ose pas. J'ai peur de la réponse.

« Et, à côté de cela, elle avait pour moi des attentions ravissantes, des mots attendris en me parlant de mon enfance, de toi, de ta grande amitié pour moi.

« Vous avez comploté, paraît-il, de me faire rester dans l'armée : je suis avec vous...

« Je préfère mille fois ma carrière au commerce.

« J'acceptais de succéder à mon oncle par nécessité de me créer une position me permettant d'élever une famille. Cela m'aurait coûté plus que je ne peux te dire. Tante Marie s'en doutait bien un peu.

« Pas plus que mon oncle, elle ne mettra opposition à ce que je tente l'examen pour Saumur, à présent que me voilà, grâce à toi, frère, grâce à ton admirable désintéressement, si largement doté.

« Le seul obstacle, c'est donc ma sotte timidité vis-à-vis de ma cousine.

« Viens à mon aide, veux-tu? Cette fraternelle affection, tu m'as si bien accoutumé à m'y appuyer, depuis le jour lointain où tu me l'as offerte, que j'y ai recours dès que quelque chose accroche. Parle de moi à Gabrielle, dis-lui ce que tu jugeras devoir me servir. A présent que cette espérance est entrée dans ma vie, je serais horriblement malheureux s'il me fallait y renoncer.

« Ma vie... qui mieux que toi sait ce qu'elle a été bien longtemps. Jusqu'au jour où ma mère s'est enfin mise à m'aimer, je n'avais que marraine et toi. C'était beaucoup : vos deux cœurs sont si sûrs. Mais il faut croire le mien bien exigeant, puisqu'il réclamait encore. Pourquoi ai-je tant besoin de me sentir entouré d'affection? peut-être parce que, tout petit, j'en ai été privé! Toujours « le comte de Trop »! Gênant quoi qu'il fasse, où qu'il se faufile; dont on se débarrassait au profit de n'importe qui...

« Aussi la perspective d'un si complet changement dans mon existence me grise de joie.

« Je suis sur des charbons, lorsque je songe qu'avec un mot ma cousine peut souffler sur mes beaux espoirs, en faire un château en Espagne.

« Tu me diras : « Il est d'autres jeunes « filles ; si tu es résolu à te marier et qu'elle « te refuse décidément, tu chercheras ailleurs. »

« Mon pauvre ami! que ce serait donc peu la même chose! D'abord Gaby est la femme idéale, si charmante et si simple, dévouée comme une sœur de charité, témoin la façon dont elle dorlote sa grand'mère, intelligente, artiste même, et ne méprisant pas pour cela les côtés pratiques de la vie ; une énergie qui viendrait si à propos fortifier la mienne... Bref, la perfection, n'était ce diable de regard bleu qui me scelle les lèvres et me demeure une énigme.

« Et, à côté de cette considération primordiale, il y a encore la famille au milieu de laquelle je vivrais : un vrai foyer de tendresse! Tu sais comme ils s'aiment tous. Pouvoir appeler tante Marie « maman », elle qui est ma vraie mère...

« Non, ne me dis pas qu'il peut être pour moi dans un autre milieu, un milieu étranger, de telles chances de bonheur.

« Dis-moi plutôt que tu vas plaider ma cause et la gagner.

« Gabrielle a pour ton caractère une telle estime! Par toi elle se laissera convaincre.

« Tu as une manière d'aborder les choses de front qui vaut les calculs d'une habile diplomatie; que dis-je? elle vaut mieux! tu réussiras, je m'en tiens pour assuré.

« Ce n'est pas pour te flatter, ce que je te dis là, mon bon Pierre; c'est afin que tu comprennes de quel prix est pour moi ton intervention.

« Agis tout de suite, et si les terribles yeux bleus s'amollissent, si tu crois que je peux revenir, envoie-moi une dépêche.

« Ton frère de cœur,

« MARC. »

« A quoi bon se faire illusion? murmura Marcenay, froissant dans ses doigts crispés la

lettre de son ami; voilà mon rêve à terre. Je ne lutterai pas contre Marc, je le sais bien.

« Mais alors, moi, que me reste-t-il? Où sera ma joie en ce monde? D'où pourra-t-elle bien me venir, désormais? Vit-on sans joie; sans un peu de joie, au moins?

« Ainsi, il faut que le seul homme devant qui je doive m'effacer soit justement celui qui me barre le chemin. Mon pauvre comte de Trop! si tu soupçonnais ce que tu me coûtes!... »

La révolte s'apaisait, mais le sacrifice n'en apparaissait que plus dur. C'est encore une dette que Pierre allait acquitter... pour l'honneur... comme l'autre.

Cette fois, c'était une promesse faite par l'enfant que l'homme se voyait sommé de tenir.

Et vraiment il fallait cela! son amitié pour Marc n'eût pas suffi, si profonde et sincère qu'elle fût.

Mais le passé venait de se lever, il se tenait devant lui sévère, prêt au reproche...

Pierre se revoyait à genoux près du lit où le comte de Trop gisait si faible, si triste. Il se revoyait lui demandant pardon et lui disant :

« Eh bien, moi, je t'aimerai pour ceux qui ne t'aiment pas. Si tu veux de mon amitié, elle ne te manquera jamais, en aucune circonstance de la vie, *je te le jure. Tu passeras avant moi*, *avant tout*. Tu as eu de la misère au collège : sois tranquille, c'est fini; tu auras ta part de bonheur comme les autres. Et je n'en prends pas l'engagement sans savoir ce que je dis, ni pour un temps. C'est pour toujours que tu as en moi un frère. »

Marcenay ne s'était jamais jugé quitte, jusqu'ici, envers celui dont il avait failli causer la mort : il le serait, cette fois! Sa dette serait payée. Peut-on plus que ce qu'il allait faire! Il ne le croyait pas...

Et cette pensée lui vint, qui le fortifia. En même temps que la sienne, il acquitterait encore la dette de l'oncle Odule vis-à-vis de son ami.

De fait, si la naissance de Marc avait été accueillie comme un malheur, celui qui avait porté la ruine dans sa famille n'y avait-il point de part?

Et Gaby?... Pauvre Gaby!... Pierre l'associait dans son cœur à son sacrifice, devinant qu'il lui en coûterait...

Allons, il ne s'agissait pas de s'apitoyer : c'est ainsi qu'on perd ses forces. Tout de suite, dans la fièvre de la souffrance, sans regarder en lui, ni songer à lui, encore moins à elle!... il allait marcher comme au feu : l'honneur sonnant la charge; s'il attendait demain, il ne parlerait pas!

Le temps de changer de costume, et il se dirigeait vers la maison voisine.

Introduit au salon, Pierre n'y rencontra que bonne-maman, affable et accueillante comme toujours, avec une petite nuance, toutefois, un certain embarras qui pouvait s'expliquer de deux manières : par la brouille survenue entre elle et Mme Saujon ou par l'alliance conclue avec sa belle-fille au détriment de Marcenay.

De la brouille, ils s'en expliquèrent sur-le-champ, la mettant à son point par une ou deux plaisanteries et se confiant au temps et à l'ennui pour amener Caroline à résipiscence.

Puis Pierre annonça, pressé d'accomplir son message, content que l'absence de Gabrielle lui permît de s'entendre tout d'abord avec bonne-maman :

« Je vous apporte des nouvelles de Marc :

« Il me fait, dans la lettre que je viens de recevoir, toutes ses confidences, et ma visite a surtout pour but d'en conférer avec vous qui lui êtes acquise, me dit-il. Somme toute, vous avez devant les yeux quelque chose comme un ambassadeur, chère madame.

-- Chut! chut! pas si haut, supplia bonne-maman à voix basse. De ma chambre, où est Gabrielle en ce moment, on entend tout ce qui se dit ici. »

Et elle expliqua :

« Elle est en train de réparer mon chapeau, dont le maudit chat de Blanche, en pension chez nous depuis quelques jours pour sa santé, a jugé à propos de dévorer la garniture : un oiseau des îles.

« Et Greg a dû vous le dire : mon fils nous envoie chercher. Ils donnent ce soir un dîner de cérémonie; on ne veut pas que Gaby en

soit privée... et... je n'ai qu'un chapeau, moi, cher monsieur. De mon temps, les femmes en usaient ainsi; les choses n'en allaient pas plus mal : je crois même qu'elles allaient mieux ! Dans certains ménages, la toilette de madame devient une calamité.

« Mais Gabrielle aura vite fait de réparer la sottise du chat : elle est si adroite.

« Que me disiez-vous de mon neveu? Revient-il bientôt?

— J'espère qu'il le pourra », repartit Pierre, négligeant de baisser la voix ainsi qu'on l'en priait.

Et, faisant à bonne-maman un signe d'intelligence :

« Je vais vous lire sa lettre : elle attendrirait un rocher! »

Le jeune homme avait compris que sa volonté le trahirait et que ses lèvres se refuseraient à prononcer les paroles menteuses qu'il eût été condamné à dire.

Au reste, quel plaidoyer eût valu cette lettre où Marc, ne parlant pas pour être entendu de Gabrielle, exprimait cependant les sentiments les plus propres à toucher la jeune fille.

Et Pierre lut à haute voix, s'interrompant de temps à autre, pour permettre à bonne-maman d'approuver, de s'exclamer à son aise.

Lorsqu'il eut achevé, il ajouta d'une voix blanche, où l'observateur, doué du sens le plus rudimentaire, eût deviné l'effort surhumain que coûtait cette phrase à celui qui la prononçait :

« Cher comte de Trop! moi qui ai failli le tuer jadis, je voudrais que mon intervention d'aujourd'hui achevât de compenser tout ce que cet accident a eu pour lui de conséquences fâcheuses; tant de dures années où sa mémoire affaiblie ne s'assimilait les choses qu'au prix d'un excès de travail : vous vous rappelez, madame, la peine qu'il a eue pour mener à bien ses études; cela par ma faute... Aussi, je souhaite de tout mon cœur que ce mariage ait lieu, puisque Marc ne voit son bonheur que là.

— Oui, oui, sûrement, il est désirable que



ma petite-fille consente à épouser son cousin; Marie me l'a fait comprendre; nous sommes tous d'accord à ce sujet maintenant, et je suis enchantée de voir que vous pensez comme nous. Mais mon neveu dit être aujourd'hui largement doté, observa bonne-maman; qu'entend-il par là?

— Il vous l'expliquera lui-même, madame. Sa situation a, en effet, subi une modification heureuse. M. Aubertin vient de rentrer dans

une très forte créance, dont rien ne lui laissait prévoir le remboursement jusqu'à hier matin.

— Eh! eh! fit bonne maman, hochant la tête avec une satisfaction évidente; voyez-vous cette petite qui va se trouver riche en entrant en ménage! Oui, il pourra maintenant tenter l'examen, ce brave Marc. Je crois que cela sourira davantage à Gaby qu'il soit officier. Mais, que fait-elle donc? Elle est plus leste que cela à exécuter les petits travaux de ce genre, d'ordinaire. Elle doit bien vous savoir là, cependant. »

Et, élevant la voix :

« Tu n'as pas fini, mignonne? nous avons une visite. »

De très loin, des profondeurs du cabinet de toilette, cette réponse lui parvint :

« Je sais... Je viens tout de suite.

— Apporte mon chapeau, que je voie comment tu l'as orné. »

Une minute s'écoula encore. Enfin la jeune fille parut. Après avoir remis le chapeau à bonne maman, elle vint tendre la main à Pierre, et, avec un sourire résigné :

« Vous avez fait un bon voyage? demanda-t-elle; vous êtes content du résultat?

— Tout à fait », répondit-il, incliné devant elle, en effleurant de ses doigts frémissants la main tendue vers lui.

Gabrielle n'eut pas le loisir de le questionner à nouveau : sa grand'mère l'appelait.

« Gaby! ma chère! s'exclamait la bonne dame, consternée; tu as donc laissé tomber ces plumes dans l'eau? Elles sont complètement défrisées; ce chapeau n'est plus mettable. Me voilà bien!... »

Pauvre Gaby!... en les posant, elle avait pleuré dessus... Elle n'était pas coupable d'autre chose...

ÉPILOGUE

« Comme te voilà beau! Tu n'es pas fatigué, Greg? On ne peut plus te nommer petit Greg; tu m'arrives au front, moi qui suis très grande.

« Alors, tu reviens d'assister au mariage du comte de Trop? Qui nous l'eût dit, il y a quelques années, que tu assisterais à son mariage et que tu rapporterais de la noce une figure épanouie? »

Catherine Dortan le regardait dans les yeux en disant cela.

Et Greg riait, l'air parfaitement heureux.

Il allait sur seize ans et portait avec élégance l'uniforme du collège Bretennière, où Pierre le faisait élever.

On le nommait Grégorio là-bas, comme au IVe siècle les jeunes étudiants d'Athènes appelaient son saint et illustre parrain : Grégoire de Naziance; ou bien encore : docteur Chaverny.

Car il n'était pas un bobo qui ne passât par ses mains avant d'aboutir à l'infirmerie, rendue inutile bien souvent, grâce à l'intuition qu'avait Greg des premiers soins à donner.

C'est en retournant à Dijon qu'il s'était arrêté à Beaune entre deux trains, afin d'embrasser sa vieille amie Catherinette et de lui conter ses impressions.

Premier garçon d'honneur avec Jeanne Lavaur, voilà quel avait été son rang à la cérémonie.

Venaient ensuite Omer Nochard, de Mortagne, Dolmer, Courtois : tous, au bras, les amies de la radieuse épousée.

Lorsqu'ils se disaient au revoir, là-bas, à Dôle, les sous-officiers de dragons, ils n'avaient pas prévu que ce serait le mariage du comte de Trop qui les réunirait...

Un seul d'entre eux avait pu assister à celui de Pierre, deux ans auparavant, expliquait Greg à Catherinette, tout en revenant lentement vers l'hôpital, où elle lui avait préparé, dans sa chambre, un bon petit goûter, le croyant encore un bébé sensible aux friandises.

« Reprends donc de plus loin, depuis le commencement, veux-tu? Il y a des détails que je n'ai jamais connus, d'autres que j'ai oubliés...

— Nous nous sommes si peu vus l'année dernière! Toutes les vacances, vous les avez passées aux Égrats?

— Oui. J'avais profité du moment de répit

que me donnait ma santé pour aller tenir compagnie à mon père durant une absence de mon frère Alban et de sa femme.

— Le commencement, fit Greg, secouant sa tête brune avec un vieux regain de mélancolie, au souvenir de ce temps-là : il n'est pas gai, le commencement !

« Quelle semaine, celle qui a suivi notre retour de Paris, Catherinette ! »

Greg différa un instant d'entreprendre le récit que lui demandait la vieille fille pour lui offrir son bras, disant :

« Appuyez-vous bien, ma bonne Catherinette ; je suis fort, allez ! »

Elle se redressait, toute fière de marcher au bras de ce gentil cavalier. Et lui souriait, fier aussi de servir de soutien à l'amie de sa maman.

Il reprit :

« M. Pierre voulait à toute force avoir l'air satisfait. J'aurais mieux aimé qu'il pleurât du matin au soir que de lui voir la figure qu'il avait !

« Et je ne savais rien de rien ! si ce n'est ce que m'avait dit en sanglotant l'oncle Charlot :

« — Pas... possible... »

« De ma vie je ne me suis senti si malheureux. Non, non ; pas même après la mort de mon grand-père ; pas même après que j'eus enterré ma mère Norite et que j'étais, seul avec mes oies, en chemin pour l'inconnu...

« La vieille dame s'en allait, pleurant tout bas son argent : aucun ne parlait. On aurait cru qu'il y avait la mort dans la maison à nous voir marcher pareils à des ombres et fermer les portes en grand silence.

« Nous n'apercevions même plus Mlle Gabrielle. Son père les avait fait venir à Chalon, elle et bonne maman.

« La femme de chambre prétendait bien que c'était pour quelques jours ; mais la cuisinière affirmait avoir entendu parler d'un grand voyage...

« Au résumé, on ne savait rien de précis.

« C'est moi, maintenant, qui lissais les cheveux de l'oncle Charlot et fleurissais sa boutonnière. Je ne le quittais pas, ne devant plus retourner à l'école, puisque, à Pâques, j'entrais au collège.

« Un matin, je conduis M. Saujon dans son fauteuil roulant jusqu'aux pelouses, à l'entrée du labyrinthe, où, la veille, j'avais vu des violettes en fleur.

« Je me souviens qu'il faisait un joli temps, un temps gai, Catherinette, un de ces jours où, sans savoir pourquoi, on a envie de rire, malgré soucis et chagrins.

« C'est le soleil du printemps qui vous entre dans la peau, je me figure, et qui s'en va jusqu'au fond, dans le noir du cœur, y porter l'envie de se réjouir.

« Encore un peu, j'aurais chanté.

« Ça me mettait si bien en colère de me sentir presque joyeux qu'il me prenait des tentations de me battre.

« Pour me forcer à être triste, je me tournai vers l'oncle Charlot, qui, lui, gardait sa figure désolée, et je lui dis :

« — Ces violettes embaument ; je vais vous
« en cueillir un bouquet. »

« Il me faisait presque autant pitié que M. Pierre.

« J'étais accroupi dans l'herbe, à deux pas de lui, quand j'entends grincer la porte du jardin. Je lève un peu la tête, pensant que c'était peut-être bien notre chasseur. Il était parti dès l'aube pour aller tirer des bécasses dans les bois ; il ne devait pas revenir déjeuner ; mais, l'ennui le gagnant partout, rien d'étonnant qu'il eût changé d'idée...

« Et qui est-ce que j'aperçois au lieu de M. Pierre ? Mlle Gabrielle qui venait vers nous.

« Elle n'avait pas l'air joyeux, tant s'en faut ! Et la voilà qui dit à l'oncle Charlot en l'embrassant :

« — Mon vieil ami, j'ai pris une grande
« détermination. Il le fallait... puisque tout le
« monde, M. Pierre comme les autres, juge que
« je devais dire oui... Je me suis fiancée hier à
« mon cousin Marc.

« Il mérite bien qu'on l'aime, le cher garçon,
« mais... »

« La voilà qui se met à pleurer, la tête sur l'épaule de l'oncle Charlot, auprès de qui elle s'était assise.

« Si j'étais embarrassé de savoir quoi faire, vous vous en doutez, Catherinette !

« Après qu'elle s'est un peu remise, elle reprend :

« — J'ai de la peine à la pensée que je quit-
« terai Dracy, bonne maman, vous tous...

« Je n'aurais pas cru que l'on pût pleurer « quand on se fiançait; mais bonne maman, qui « m'a vu les yeux rouges ce matin, m'a assuré « qu'elle avait pleuré toute la nuit, elle, quand « on lui avait fait promettre d'épouser mon « grand-père, « parce que c'est très grave une « pareille résolution, et que, après tout, on entre « dans une vie nouvelle où beaucoup de peines « nous attendent » : ce sont ses propres paroles.

« Vous ne le direz à personne, oncle Char-« lot, absolument à personne! que je suis « venue vous confier cela et que j'ai encore un « peu pleuré. Voilà que c'est fini. Au fond, je « suis très contente.

« Ce pauvre Marc!... Il m'a dit ce matin, « dans sa joie de voir son avenir fixé : « Il y « aura donc au monde quelqu'un pour qui je « ne serai pas « le comte de Trop » !

Greg s'interrompit de faire parler Gabrielle, observant à Catherine Dortan :

« Et moi, je pensais : il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude! S'il a jamais été le comte de Trop, c'est bien aujourd'hui.

« Puis, ennuyé à la fin d'avoir l'air d'écouter sans qu'on le sût, je me relève et je vais offrir mes fleurs à Mlle Lavaur.

« — Comment! ami Greg, tu étais là? »

« Elle paraissait un peu fâchée! Je réponds : « oui » de la tête, en larmoyant, mais en larmoyant si fort que ça ressemblait à des beuglements : on aurait dit qu'on m'écorchait. Elle était loin, mon envie de chanter!

« Et pas moyen de me taire : plus j'essayais, plus je criais fort.

« Je me mets à protester :

« — Eh bien, s'il l'a dit, M. Pierre, qu'il fal-« lait que vous épousiez votre cousin, il a menti « une fois dans sa vie, et c'est ce jour-là. »

« Et me revoilà à *beugler* de plus belle. Je crois que ça l'ennuyait, ce que je venais de dire. Elle avait l'air de ne savoir quoi répondre.

« Après avoir embrassé bien fort l'oncle Charlot et pris le bouquet que je lui offrais, elle insista :

« — Je n'ai prévenu personne que je venais; « n'en parlez ni l'un ni l'autre : Marc fera sa « visite à Mme Saujon cet après-midi. »

« Bien vite elle se sauva.

« Moi, je ***beuglais*** toujours.

« Ainsi, c'est son cousin qu'elle allait épouser!... Voilà surtout ce qui me mettait en fureur, car, si je l'eusse appris à temps, il y aurait eu du remède.

« J'en vins à ne plus pouvoir tenir ma langue. Me plantant droit devant l'oncle Charlot, que cette nouvelle paraissait avoir pétrifié, tant il restait immobile et muet, je lui dis :

« — C'est un malheur! et un malheur pour « tout le monde, que ce mariage-là. Je sais, « moi, qui M. Marc aurait dû épouser. Il n'au-« rait pas été « le comte de Trop » pour elle! « Oui, je le sais. »

« L'oncle Charlot me fit signe de parler.

« — Eh bien, voilà ce que je sais. L'autre « jour, quand Mlle Blanche était ici avec sa sœur « et qu'elles m'ont appelé pour jouer au croquet, « nous avons vu tout à coup arriver M. Marc.

« Il descendait de voiture devant la maison. « On a jeté là les maillets, naturellement.

« Et, avant de rejoindre tout le monde au « salon, en arrangeant ses cheveux, que le « jeu avait pas mal défrisés, Mlle Blanche s'est « exclamée :

« — L'uniforme lui va-t-il assez bien! C'est « fâcheux que je n'aie pas voix au chapitre : « il ne le quitterait jamais. Quel superbe « officier cela ferait! Et si brave! »

« Il ne devait pas être encore question de fiançailles avec sa sœur; en tout cas, elles n'étaient point au courant de ce maudit projet, car Mlle Jeanne a répliqué en riant :

« — Tu es sans cesse à chanter les louanges « de Marc; songerais-tu à l'épouser? »

« Mlle Blanche est devenue plus rouge qu'une cerise. Et je ne pense pas que ce qu'elle a répondu veuille dire non; le voici :

« — Cela ne regarde que mon cousin, ma « petite. Si tu supposes qu'il tienne à le « savoir, dis-lui qu'il s'en informe. »

« — Qu'en pensez-vous, oncle Charlot? »

« Alors, lui, tout de suite me fait un signe, et commande :

« — Va... »

« Aller où ?...

« Il m'indique la grille du regard.

« — C'est « Mlle Gaby que « vous récla- « mez ?

« — Non, « non, non...

« — Mais qui « alors ?... »

« Enfin, j'arrive à comprendre qu'il désirait parler au comte de Trop.

« Je vole !...

« Celui-ci me suit sans se faire prier.

« Une fois devant le fauteuil de M. Saujon, nous voilà tous les deux à le regarder pour essayer de deviner ce qu'il veut dire.

« Alors le pauvre vieux bégaye :

« — Greg... « est... ma « voix. » Et, à moi : « Parle. »

« Si cela m'allait ! vous le pensez, Catherinette. Je ne me suis pas fait prier, je vous l'assure, et j'ai répété tout ce que Mlle Blanche avait dit devant moi.

« Le comte de Trop écoutait, bien surpris.

« Après que j'eus débité mon histoire, l'oncle Charlot joignit ses mains, les souleva, ce qui demande un effort terrible de sa part, et, s'y reprenant à dix fois, finit par articuler en pleurant lui-même :

« — Gaby pleure... Pierre... malheureux. »



« M. Marc nous regardait l'un après l'autre, l'air indécis...

« Enfin, il me commanda d'une voix très douce :

« — Dis tout ce que tu sais, mon petit Greg, « tout ! »

« Ça me délie la langue de la belle façon, ce commandement-là !

« Et je me mets à lui conter ce qu'avait rêvé l'oncle Charlot, et que M. Pierre et Mlle Gaby avaient l'air de si bien s'entendre que l'oncle se croyait déjà à la noce, et tout le reste...

« — Voilà donc pourquoi ma cousine a « pleuré... Ah ! les braves cœurs qui se sacri- « fiaient pour moi ! J'y vais mettre bon ordre, « rassurez-vous », s'écrie le comte de Trop.

« Et il part en courant.

« Comment s'y est-il pris, je n'en sais rien, ni personne...

« Le soir, M. Pierre et lui ont eu une grande explication. Puis, le lendemain, le comte de Trop est rentré à son régiment.

« Alors ont eu lieu les vraies fiançailles ! Malgré les peines de la vie prévues par bonne maman, à celles-là personne n'a pleuré !

« M. Pierre et M[lle] Gaby se sont mariés au mois d'août suivant, vous vous le rappelez, Catherinette : je vous l'ai écrit.

« M. Nochard est venu de Vendée pour assister à la noce, et M. Marc a été garçon d'honneur avec M[lle] Blanche.

« Il avait été admis à Saumur le mois précédent.

« Elle paraissait si fière et si ravie d'être au bras de son cousin, M[lle] Blanche ! Ils ont passé les vacances à la Foussotte. La moitié du temps, ils étaient chez nous pendant le voyage de noce de M. et M[me] Pierre, et on voyait qu'ils s'aimaient bien.

« Savez-vous par où M. Marcenay a ramené sa femme ? Par la Bretagne. Ils ont choisi ensemble l'emplacement où sera construit le sanatorium projeté.

« C'est le comte de Trop et sa fiancée qui ont été parrain et marraine de la petite chérie née il y a deux mois.

« Oh ! Catherinette ! quel trésor que cet amour de petite fille ! Jusqu'à la vieille dame qui en raffole, si bien qu'elle en a oublié presque ses maux d'estomac.

« On l'a nommée Marie-Blanche-Hélène : et c'est le nom d'Hélène qu'elle portera...

« Lorsque M. Pierre me l'a dit en la déposant sur mes genoux, à mon arrivée, l'autre jour, j'ai été tout saisi. Je l'ai regardé sans rien répondre ni demander...

« Mais il faut croire que mes yeux ressemblaient à deux points d'interrogation... Il a ajouté tout de suite en caressant les cheveux dorés de la mignonne :

« — C'est un nom qui doit te plaire, puisque « c'était celui de ta mère, Greg. Mais il a existé « une autre personne qui s'appelait ainsi... « Celle-là ! il faut absolument qu'elle protège « ma fille pour que la chérie soit heureuse... »

« J'ai pensé :

« — N'ayez crainte ! Il y a quelqu'un qui le « lui demandera soir et matin, toute sa vie... »

« Mais je ne pouvais pas le dire, n'est-ce pas, Catherinette ?...

« M[me] et M. Marc Aubertin vont habiter Lyon ; c'est dans cette ville qu'est le régiment du comte de Trop ; — il n'a pas perdu son nom dans la famille, encore qu'il n'y ait plus aucun droit, — fit Greg en riant.

« L'année prochaine, on posera la première pierre du sanatorium que M. Marcenay et lui ont décidé de fonder là-bas, où est né mon grand-père et sous son nom, afin de réhabiliter sa mémoire.

« Nous avons comploté quelque chose avec M[lle] Jeanne, qui, elle, veut être sœur hospitalière. Elle entrera à l'hôpital de Beaune, et, une fois professe, obtiendra d'essaimer à Rokyver avec vous et quelques religieuses, pour m'aider à soigner nos petits malades.

— Cela pourra se faire, murmura Catherinette Dortan ; en tout cas, ce n'est pas moi qui y contredirai. »

Greg releva la tête, un rayonnement attendri dans ses yeux noirs, en reprenant :

« Lorsque le nom calomnié de Jean-Baptiste Legonidec brillera en lettres d'or au fronton du sanatorium fondé en partie avec l'argent qui lui eût appartenu, et que moi, son petit-fils, par la protection de mon père adoptif, — je peux bien appeler M. Marcenay ainsi après ce qu'il a fait pour moi, — je serai devenu le médecin de ces petits enfants qui apprendront à vénérer le nom de mon grand-père, c'est alors que tout sera pardonné, oublié, réparé, dites ? Catherinette... »

P. PERRAULT.

FIN.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XXII (*Suite*). — **L'opération.**

Lady Theodora à Colette.

Avec quelle joie, chère amie, nous recevons la bonne nouvelle! Mon mari et mon frère vous ont télégraphié leurs affectueuses félicitations; mais ils me prient de vous les répéter, de vous dire que nul après vous-même ne se réjouit plus que nous de l'heureux succès de l'opération. Je puis bien vous l'avouer maintenant, je le désirais trop pour y croire absolument. Le cher docteur Lhomond avait beau me répéter que la chose était archi-sûre... (à propos, que devient cet aimable sorcier, et pourquoi ne m'écrit-il pas? Dites-lui de ma part que lorsqu'on sauve la vie aux gens, c'est bien le moins qu'on leur fasse signe de temps à autre et que je le somme de m'adresser sans délai une longue épître très amusante et très spirituelle : rien ne lui sera plus facile!) Je disais donc, le docteur avait beau m'affirmer sur sa tête qu'il n'y avait pas l'ombre d'une inquiétude à garder, l'épreuve était si délicate, l'opérée si chère, si précieuse à tous qu'on ne pouvait s'empêcher de trembler. Enfin, Dieu merci, c'est fini de craindre : l'affreux cauchemar est dissipé. Quelle merveille parfois que cet art médical! et combien il faut révérer un savant comme votre docteur Kœrig.

Ainsi que vous me l'écrivez justement, un seul homme de ce type suffirait à faire oublier le charlatanisme, l'insuffisance, la cupidité, les *fiascos* lamentables qui trop souvent suivent les pas de ses confrères. Bien entendu, j'avais plus d'une fois ouï parler de l'opération de la cataracte, mais sans m'y intéresser particulièrement, ne l'ayant vu appliquer à personne qui me touche. Tandis qu'ici! J'*ai vu* les chers beaux yeux s'obscurcir par degrés : j'*étais là* à l'heure triste où toute lueur s'effaça pour eux, et cette guérison, dont j'acceptais sans discuter la possibilité tant qu'il ne s'agissait que de sujets impersonnels pour moi, me semblait tout à coup problématique; je me disais que pour rendre la vue à votre mère bien-aimée, il ne faudrait rien moins qu'un miracle. Et c'en est bien un! Ne lisons-nous point dans la Bible que lorsque le pauvre Tobie perdit la vue, l'archange Raphaël en personne vint s'occuper de la lui rendre. Aujourd'hui, les anges médicaux n'ont point d'ailes, mais leur ministère, lorsqu'ils l'exercent comme le docteur Kœrig, n'en est pas moins vénérable, et leurs miracles n'en sont pas moins surprenants.

Je me représente une à une toutes les délices de votre excellente mère à revoir les chers visages éclipsés pour un temps. Je me demande si elle vous a trouvés changés, ou si elle vous revoit tels que l'imagination vous peignait à elle dans les ténèbres où elle était plongée. Je ne sais, mais il me semble que c'est Tottie que les bons yeux maternels ont eu le plus de bonheur à revoir — si tant est que ces choses-là se mesurent! C'est un si délicieux petit objet que Tottie, un véritable *rose-bud*. Permettez-moi d'user de l'expression anglaise : votre mot à tout faire de *bouton* me satisfait moins, fâcheux avec ses attributions variées plutôt qu'agréables.

Savez-vous que ladite Tottie est en train de devenir par ici un personnage populaire? Les divers « instantanés » que j'ai pris d'elle et de son ami Goliath ont un succès fou; on se les arrache; tous mes amis en veulent avoir, et le fait est qu'il en est qui sont de petits chefs-d'œuvre — vanité de photographe à part — une des plus vivaces qui soient pourtant!

Je ne prétends pas dire, d'ailleurs, que le succès de Tottie soit comparable à celui qu'ob-

tient son camarade, et il faut bien avouer que les états de service de Goliath justifient amplement la faveur du public. Mon intimité notoire avec un éléphant que chacun brûle ici de connaître, jointe au prestige de mes campagnes , a contribué à me créer une sorte de vogue tout à fait indépendante de mes titres ou mérites personnels et dont je me serais bien passée, je vous assure.

J'ai été *lionised,* ma chère, tout ce qu'il y a de plus « lionisée » ! Savez-vous ce que c'est que cela? Une maîtresse de maison vous invite chez elle; vous arrivez sans méfiance, résignée à prendre votre part légitime de l'ennui ambiant, pas davantage — et voici que soudain vous découvrez avec horreur que vous êtes le « lion » de la soirée; que vous figurez sur le programme de la fête entre le ténor espagnol et les sorbets napolitains! Et ne croyez pas qu'on puisse échapper! L'araignée qui vous guette a tendu sa toile; une maîtresse de maison anglaise marcherait sur le corps de ses progéniteurs plutôt que de laisser défaire ses plans; il n'y a qu'à se soumettre.

Je ne devrais pas crier si fort, moi qui plus d'une fois ai préparé à d'autres le rôle de bête curieuse; qui ai essayé notamment de « lioniser » le célèbre Cecil Rhodes — et qui me suis trouvée proprement éconduite par le brutal. Mais le point de vue où nous nous plaçons fait une telle différence dans les jugements humains! Et nous jugerions généralement fort mauvais, je crois, d'être traités comme nous traitons bien des gens...

Enfin, passons ! Il m'a fallu, pendant toute une soirée, figurer l'ornement central du grand salon; dûment expliquée et signalée à tout venant par mon Barnum femelle, voir défiler devant moi les badauds, tout comme le « phénomène » de la foire, répondre à cent questions saugrenues... Et notez que l'hôtesse qui m'avait préparé ce plaisir est une de mes meilleures amies, une femme charmante. Je lui revaudrai cela quelque jour.

A parler franc, je crois qu'à mon dépit de commande se mêlait une certaine dose de satisfaction. Qui n'aime à parler de soi? Je suis si fière, au fond, de mes campagnes, et à quoi servirait d'en avoir eu si on ne pouvait les conter? Vous savez, chère Colette, que vos lauriers m'ont longtemps empêchée de dormir; que j'ai longtemps fatigué mon monde en déclarant la vie plate et réclamant à grands cris les aventures. Eh bien, voyez pourtant ce que c'est qu'une vocation qui vous travaille. Depuis que j'ai fait campagne, Algernon lui-même est obligé de convenir que mon humeur est celle d'un agneau ; car, il n'y a pas à dire, *j'ai fait campagne!* Nous avons bien sincèrement failli mourir de faim, bel et bien exécuté notre sortie, et fait le coup de feu comme de vrais troupiers. Je me sens grandir de plusieurs pouces quand je songe aux émotions de cette nuit mémorable. Ah! le beau métier que celui de soldat! Comment en peut-on choisir un autre quand on a l'avantage d'appartenir au sexe laid? Mon frère, mis en goût par l'essai qu'il en a fait, se propose bien de reprendre les armes aussitôt que la Faculté le lui permettra, puisque son magnanime ennemi lui a rendu la liberté sans condition. Pauvre Mauvilain! Je le plains et je l'admire tout en lui souhaitant la défaite; mais, comme vous pensez bien, c'est à vous seule que je le dis; je me ferais lapider si je me permettais ici d'exprimer de pareils sentiments. Les Boers sont des sauvages, des cannibales, des êtres qui méritent à peine le nom d'hommes. Telle est l'opinion courante, faite de toutes pièces par des reporters, accueillie pieusement par le jingo, et qu'il ne faut pas contredire ici sous peine de passer pour mauvais patriote. Et pourtant, nous qui les avons vus de près, nous pouvons témoigner qu'ils se montrent loyaux adversaires, traitant humainement leurs prisonniers, enterrant décemment les morts — capables même à l'occasion de grandeur chevaleresque. Eh bien, non! Les gens n'en veulent rien croire! Eux qui n'ont jamais mis le pied au Transvaal, ils en savent plus long que vous qui en revenez; ils ont vu de leurs yeux le Boer, sauvage et barbare, commettre mille horreurs sans nom — ou c'est tout comme! Nul témoignage opposé ne les empêchera de croire ces choses comme vérité révélée, de les répéter assidûment... Et, après tout, c'est

peut-être de bonne guerre! Du moment que la bataille est engagée, la question importante est de vaincre, et comment le soldat vaincra-t-il s'il ne croit pas que l'ennemi a mérité sa colère? que lui-même a quelque chose à venger? Il ne faut pas montrer trop d'équité envers son adversaire, sous peine d'être dupe, tant qu'on n'est point assuré d'être traité de même dans le camp adverse, et Dieu sait sous quelles couleurs nous sommes peints dans les rangs des Boers, pour ne rien dire des contes à dormir debout que font sur nous tous les journaux européens!...

Au surplus — et quelles que soient les paroles vaines dites de part et d'autre, quelle que soit ma sincère admiration pour la vaillance du Boer, ma pitié pour son triste sort, je n'ai pas besoin de vous dire que nous vaincrons. De cela, je suis parfaitement assurée. En douter une minute, c'est montrer la plus profonde ignorance des faits. Notre pouvoir, nos ressources sont incalculables. Personne, même ici, n'en connaît les limites. Rome elle-même n'a jamais été aussi forte que nous. Nous sommes invincibles : invincibles par notre position inexpugnable, par nos richesses sans fond, par nos vertus guerrières, par notre patriotisme ardent, par une gloire militaire sans précédent. Où vit-on un autre peuple qui n'ait jamais connu la défaite? Quand Albion a-t-elle été battue, sinon par ses propres enfants? A part la défection de sa fille, l'Amérique — ce qui était proprement une querelle de famille — l'Angleterre ne s'est jamais laissé arracher, par la force des armes, un pouce de territoire, n'a jamais signé un traité honteux... Et nous serions mis en échec par une poignée de paysans? Allons donc!

Assurément, la lutte sera dure. L'événement a trompé notre attente; la poignée de paysans est plus difficile à réduire qu'on n'aurait cru... Eh bien, après? La victoire sera plus glorieuse, voilà tout. La lutte sera longue? Que nous importe? John Bull a les reins solides et la dent dure; si dure et si tenace qu'il ne pourrait l'arracher de sa proie, le voulût-il lui-même, avant de l'avoir réduite à merci.

Pour ce qui est de la question de droit que nous jettent gravement à la figure des voisins vertueux, lesquels sans doute n'ont jamais entendu parler chez eux d'une guerre de conquête, je ne m'en occupe pas, je ne veux pas m'en occuper. Je connais par cœur l'apologue du « champ de Naboth », qu'on nous sert quotidiennement, et j'en sens tout le sel. Mais, outre qu'en y regardant de bien près, on trouverait difficilement dans le monde une nation ou une famille illustre qui n'ait son champ de Naboth, il n'est plus temps, aujourd'hui, d'aller chercher en cette affaire qui a raison, qui a tort. Des torts, des griefs, des insultes et réclamations, il y en a de part et d'autre pleine mesure; et quand même un nouveau Salomon parviendrait à débrouiller le procès, à quoi cela servirait-il? La lutte est trop profondément engagée pour que l'un ou l'autre parti cède devant une autre cause que celle d'épuisement absolu, et vers cette condition les pauvres Boers marchent à grands pas...

Je les plains! Certes, je suis prête à prendre ma carabine, à me joindre à Fairfield demain — si les autorités le permettent — à leur faire tout le mal que je pourrai; et ce n'est pas à vous, Colette, qu'il faut expliquer que cette disposition est conciliable avec la plus sincère pitié. Oui, je garderai toujours une place sacrée dans mon cœur à la touchante figure de jeune guerrière qui, après avoir combattu comme Bradamante, descendit de son *kopje* pour venir avec une pitié d'ange donner à boire au blessé. Sainte fille! Mon frère, qui est peu démonstratif, ne peut entendre sans émotion nommer Nicole Mauvilain... Je sais qu'elle a parmi vous *plus que des fidèles,* et je gémis de penser aux dangers qui l'entourent, aux douleurs qui l'attendent. Quoi qu'il advienne, elle et les siens auront toujours la douceur d'avoir fait jusqu'au bout leur devoir : la meilleure consolation du vaincu! . . . . . .

THEODORA.

« Je vais maintenant, dit Colette, après avoir lu cette lettre en famille, vous faire entendre celle que je reçois de Nicole. Surtout mises côte à côte, ces deux lettres sont typiques.

Nicole à Colette.

« Laager de Hammans-Kraal,
18 juillet 1901.

« Ma sœur d'élection,

« Nous sommes ici, depuis quelques jours, sous les ordres de mon père récemment élu chef de ce commando. Déjà le Seigneur, dans sa miséricorde, a daigné bénir nos armes et faire éprouver à l'ennemi la puissance de notre bras. Dans une rencontre récente, nos hommes, au nombre de soixante-dix, mirent en fuite une force anglaise considérable et, après un combat acharné et sanglant, eurent la satisfaction de leur prendre deux canons, ainsi qu'un troupeau de bœufs gardés en camp retranché. De sorte que nous avons le plaisir, non seulement de nous ravitailler aux dépens de l'ennemi, mais encore de le voir bientôt sans doute décimé par ses propres munitions.

« Ma mère se trouve en ce moment dans un état de santé précaire. Outre les privations de tous genres auxquelles elle est exposée, elle a grand'peine à se remettre du coup douloureux qui la frappa : la perte de son dernier-né, le petit Alexandre, nommé en souvenir de votre père et venu au monde pendant une marche forcée, qui n'a pas résisté à ces fatigues, trop fortes pour son petit corps débile. Dieu nous l'avait donné le vingtième jour du mois de mai; il s'endormit pour toujours dans le Seigneur le 25 du même mois; et, depuis, ma mère n'a pu recouvrer ses forces.

« Pour nous, grâce à Dieu, ceux qui restent des nôtres se maintiennent; le père semble chaque jour plus fort et plus vigoureux et paraît puiser une résolution nouvelle dans chaque heure qui s'écoule et rend plus imminente la défaite et la dispersion totale des forces anglaises. Ce n'est, nous dit-il, qu'une question de temps; tant qu'un Boer respirera l'air libre de la patrie, il se dressera pour chasser l'envahisseur, le renvoyer sans pitié de ce pays qu'il souille par ses vices et sa cruauté. Le Seigneur a déjà permis que son orgueil fût abaissé en cent rencontres, par ceux qu'il ose nommer « une poignée de paysans révoltés », et qui sont des hommes libres défendant l'intégrité de leur sol et de leur foi! Sa droite s'est étendue sur nous : il nous a miraculeusement protégés, il a permis qu'un nombre infime de patriotes à peine armés pussent résister à la puissance de cette arrogante nation qui, non contente de mobiliser contre nous des forces trente fois supérieures, a jeté son or sans compter pour se procurer les engins les plus meurtriers comme les plus perfectionnés.

« Mais en vain! Où que nous rencontrions les armées anglaises, — et malgré les mensonges que, dit-on, leurs correspondants répandent en Europe, vous devez avoir appris la vérité, — elles fondent devant nous comme la neige devant le soleil du printemps.

« *Le méchant s'était élevé dans les hautes places,* dit mon père, selon les paroles des Saintes Écritures.

« *Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.*

« Ainsi arrive-t-il journellement : et ces soldats de carrière fuient avec une hâte si grande devant nos fermiers, qu'ils ne prennent la peine de sauver ni leurs canons ni leurs blessés.

« C'est à croire que nous sommes invulnérables, et que notre regard courroucé suffit à foudroyer nos ennemis. Le nombre de leurs morts est en toute rencontre en disproportion étrange avec les nôtres. Le Dieu des armées est avec nous. D'ailleurs, notre cause est juste, la guerre qu'ils nous font est impie, et jamais le Seigneur n'abandonna les siens. C'est donc avec la plus ferme résolution que nous attendons la fin de cette guerre, bien décidés à ne jamais céder et à donner jusqu'au dernier de nos enfants pour soutenir la lutte. La victoire finale nous restera. Pas une seconde nous n'en avons douté.

« Les Anglais se montrent sur le champ de bataille d'une étrange férocité. Et, nous jugeant par eux-mêmes, ils croient les Boers capables de porter une main criminelle sur un ennemi désarmé, d'achever les blessés, de refuser la sépulture aux morts. Je les ai vus, moi-même, pris de panique, mettre bas les armes et nous supplier d'épargner les blessés!...

« Et en parcourant ces plaines mortuaires, en pleurant sur tant de jeunes vies fauchées

dans leur fleur, dans l'orgueil de la force, je vous ai remercié, Seigneur, de nous avoir fait des cœurs pitoyables!... Dieu soit loué! nous n'avons, nous, pas un de ces faits révoltants à nous reprocher; et de mes mains bien faibles, hélas, j'ai aidé à creuser la tombe de quelques jeunes Anglais, qui gisaient le cœur troué d'une de nos balles, sur le champ de bataille où leurs camarades les avaient abandonnés. Les Anglais paraissent frappés de folie, d'une sorte de délire qui les rend semblables aux bêtes fauves. Eux, — si j'en juge par les quelques livres que vous m'avez fait lire, chère Colette, dans les jours heureux que je passai auprès de vous, — eux si fiers de leur civilisation, de leur humanité, de leur endurance, qu'ont-ils fait de ces nobles qualités? et comment se sont-elles muées en cruauté aveugle, inhumanité révoltante, tortures infligées à des femmes et des enfants sans défense?

« J'ai vu la ferme d'un de nos amis et parent éloigné; elle est dévastée, brûlée, saccagée. Notre parent, pris les armes à la main, fut fusillé entre ses trois fils, sous les yeux de sa femme et de ses filles, qu'une soldatesque ivre empêcha de venir apporter aux martyrs le dernier baiser de paix. Ce fait et cent autres leur seront comptés au grand jour du jugement. Non seulement ils seront ignominieusement battus ici-bas, comme ils l'ont été en toute occasion, mais ils porteront éternellement la peine de leurs crimes, et mon père est fermement persuadé qu'ils brûleront en masse au feu éternel.

« Il me reste à vous donner des nouvelles des nôtres, ma chère et bien-aimée Colette, vous à qui j'ai voué une affection de sœur. Vous pleurerez avec nous, j'en suis certaine, la mort de notre aîné, Agrippa. Il tomba glorieusement au combat de Sanders-Hill et nous eûmes la suprême consolation d'ensevelir son corps percé de dix balles, ces balles *dum-dum* qu'au mépris de toutes conventions, les soldats anglais tirent sur nos frères. Mon père lut les dernières prières sur le tertre de gazon qui recouvre le corps de mon frère : et le discours qu'il prononça en ce jour de deuil est resté écrit au fond de nos cœurs à tous, qu'il a embrasés de son indomptable résolution.

« Mon frère cadet, moins favorisé peut-être, est en ce moment prisonnier de l'ennemi. Tombé dans une embuscade, où les Anglais, selon leur coutume, comptaient vingt contre un, et après s'être défendu comme un lion, il fut emporté couvert de blessures et envoyé à Sainte-Hélène. Nous n'avons eu de lui que de rares nouvelles; et d'après ce que nous laissent deviner ses lettres, bien qu'il ne prononce pas un mot de récrimination, il se trouve dans les pires conditions que l'on puisse imaginer.

« Mais tout cela passera comme un rêve; et le jour où le drapeau de notre pays couvrira de ses plis un sol libre et purifié de la présence de l'envahisseur, toutes les douleurs, toutes les souffrances morales ou physiques s'effaceront pour ne nous laisser que la joie du triomphe et l'orgueil de la liberté reconquise.

« Certes, nous pleurerons toujours nos morts. Mais ils sont heureux, ceux qui meurent pour défendre la patrie. Périr pour une cause juste n'est rien : ce qui doit être affreux, c'est de donner sa vie pour opprimer le faible, désespérer la veuve et dépouiller l'orphelin.

« Notre cher « oncle Paul[1] » est en Europe depuis de longs mois déjà. Peut-être l'avez-vous entrevu dans votre grand Paris? Peut-être votre main fut-elle parmi les mains loyales qui se tendirent vers lui?... Il est impossible, n'est-ce pas, qu'il n'intéresse pas au sort de notre Transvaal tous les amis de la liberté et de la justice? Je ne doute pas un instant de votre cœur, ma Colette aimée, et je sais, je sens, que vous êtes avec nous dans cette lutte cruelle pour la vie et la liberté.

« Je vous prie d'embrasser tendrement pour moi votre chère et sainte mère, ma sœur Lina, mon cher M. Massey, votre mignonne Tottie, cette petite fleur éclose sous notre ciel.

« Je serre affectueusement la main de Gérard.

« Dites, je vous prie, à Henri, que j'espère et j'attends.

« Votre sœur qui vous chérit,

« NICOLE MAUVILAIN. »

« Cette enfant a l'âme d'une héroïne antique!

1. Nom familier du Président Krüger.

s'écria M. Massey en s'essuyant les yeux. Ah! faut-il que l'ambition et la rapacité humaines soient assez fortes pour armer contre des gens pareils un pays fort, un pays libre, aux annales glorieuses que ses enfants auraient dû rougir de souiller par cette guerre impie?...

— Tous les amis de l'Angleterre doivent regretter l'impasse où elle s'est jetée à la légère, déclara le docteur Lhomond. Mais, la lettre de lady Theodora en fait foi, ils sont arrivés à se persuader que le bon droit est de leur côté, et qu'ils ne font que *châtier* des *sujets* rebelles...

— J'ai reçu, dit Henri qui avait écouté en pâlissant la lecture de la lettre de Nicole, un autre message de la *Société de géographie,* qui me demande une conférence sur la guerre sud-africaine. Si tu me le permettais, chère sœur, je leur lirais quelques passages de cette lettre...

— Alors tu as accepté? s'écria Gérard les yeux brillants.

— Naturellement. Je ne me crois pas le droit de me récuser. Et je considère comme un devoir pour tout homme civilisé de faire connaître le véritable état de la question, dans la mesure de ses forces. Puisque les circonstances ont permis que nous assistions de près au début des hostilités et que nous nous trouvions, en amis des deux camps, sur les premiers champs de bataille, mon devoir est de faire part au public du résultat de mes observations, puisqu'il me le demande.

— *Chic! chic!* s'écria Gérard en frappant des mains, oublieux de la dignité de ses vingt-trois ans. C'est dommage qu'ils ne me l'aient pas demandée à *moi,* leur conférence!... Ils en auraient eu une chouette, je vous le garantis...

— Très impartiale, surtout? fit le docteur Lhomond en souriant.

— Impartiale?... Eh! qui se soucie d'impartialité, je vous prie?... Voilà une vertu dont je ne me pique guère, ma parole!... Et je me souviens avoir lu dans je ne sais plus quel grave bouquin — de Macaulay, je crois bien — qu'un homme absolument impartial, ou complètement dénué de préjugés, serait un monstre, un *lusus naturæ*... Je souscris absolument à cette opinion...

— Je me flatte, dit posément Henri, de montrer de quel côté sont la justice et la vérité, rien qu'en rapportant les faits et sans faire le moins du monde entrer en ligne mes sentiments personnels.

— Ça, nous en sommes tous persuadés! » s'écria chaleureusement Gérard.

C'est ainsi que, par une belle soirée d'automne, quelques jours plus tard, tous nos amis se trouvaient réunis boulevard Saint-Germain, dans cette salle des conférences de la Société de géographie qui a vu passer tant de hardis explorateurs, pour écouter la causerie de Henri sur la situation au Transvaal.

La physionomie énergique du conférencier, encadrée comme assesseurs par Martial Hardouin et son frère Gérard, lui vaut tout d'abord les sympathies de l'auditoire, qui ne peut s'empêcher de préjuger qu'un trio si bien doué au physique doit l'être également au point de vue intellectuel ou moral... La parole sobre et élégante du jeune orateur, l'ardente conviction qui perce sous la concision de ses phrases, le feu contenu qui anime son regard et vibre dans sa voix, achèvent de conquérir ce public d'élite. Et si l'on eût ouvert, au sortir de la conférence, un registre d'engagements volontaires pour courir au secours des Boers, nul doute que ce registre ne se fût couvert de signatures.

Car, est-il besoin de le dire? les sympathies de l'auditoire sont acquises à la cause boer.

Tenu sous le charme de sa parole, il écoute l'exposé magistral que le jeune orateur lui fait de la situation. Ses moindres aperçus sont soulignés d'un murmure approbateur; sa conclusion est couverte d'applaudissements. En quittant le boulevard Saint-Germain, chacun se sent animé d'un plus vif intérêt pour les Républiques, d'une indignation plus grande pour la folie homicide qui pousse l'Angleterre et la fera bientôt peut-être rouler au fond de l'abîme...

Henri Massey estime que la guerre faite aux Boers est absolument injuste. Cette guerre est ruineuse pour la Grande-Bretagne et marquera inévitablement le point de départ de la décadence de l'Empire britannique — cet Empire où le soleil ne se couche jamais — comme les

Anglais se plaisent à le répéter. Même à supposer qu'ils aient le dessus, qu'ils viennent à bout de la résistance acharnée d'un ennemi insaisissable, invisible, qui fond devant l'adversaire pour se reformer derrière lui, qui enrôle femmes et enfants dans ses rangs — cette victoire sera sans issue. Le Transvaal sera ruiné pour longtemps; des milliers de familles sans asile et sans pain maudiront chaque jour le nom de Chamberlain et de Cecil Rhodes ; des milliers d'êtres humains périront de part et d'autre, et cela sans aucun résultat : l'Angleterre sera endettée, obligée d'entrer dans le système d'armements à outrance qui pèse sur l'Europe et l'étouffe, paralysant ses forces vives et l'hypnotisant dans un rêve suranné. Ses colonies auront vu qu'elle n'est pas invincible et, leur intérêt étant de devenir indépendantes, ne fût-ce que pour s'affranchir du poids de la dette anglaise, elles feront ce qu'ont fait les États d'Amérique au siècle dernier : elles s'émanciperont du joug anglais. D'autre part, les sous-marins, dans leur essor surprenant et où chaque jour marque un progrès, ne tarderont pas à enlever à la Grande-Bretagne cet empire des mers qu'elle se croyait assuré.

Elle est donc vouée à la décadence.

Est-ce à dire que la France et les Français doivent prendre un rôle actif dans cet épisode ?...

Henri ne l'avait pas pensé quand il vivait au Transvaal. Il ne le pense pas davantage maintenant qu'il est rentré en France. Les sympathies de la nation — cela est de tradition séculaire — seront toujours pour les opprimés et les champions de la justice. Mais la France, entourée de rivaux et d'adversaires, cernée par des fauves qui s'aiguisent les dents en la regardant et n'attendent qu'une occasion de se jeter sur elle, affaiblie et saignée aux quatre veines par tant de désastres, la France n'a plus, hélas ! le droit de sacrifier ses intérêts à ceux d'autrui. Elle doit avant tout songer à sa propre défense, à la défense de son existence nationale... Elle doit rester recueillie, laborieuse et consacrer jusqu'à la plus mince parcelle de ses énergies de réserve au développement de son immense domaine colonial... Jamais il n'eut plus besoin des bras, des cerveaux, des cœurs des vrais Français pour le consolider, l'affermir et l'édifier sur des bases inébranlables.

« Conclusion : nous devons repartir pour les « pays sauvages », comme dit Martine !... s'écriait M. Massey en reprenant avec les siens le chemin du logis. Notre séjour de l'autre côté du globe nous a donné à tous la nostalgie des pays neufs... Hélas !... retrouverons-nous jamais un Éden pareil à celui que nous avions fondé en Rhodesia ?...

— Pareil, non !... mais plus beau peut-être !... fait Gérard.

— Quel est ton avis, Henri ? demande M. Massey. Tu es, n'est-ce pas, nous sommes tous d'avis que la vie européenne est décidément trop étriquée pour nous ?... Mais où aller ?... quelle région, quelle latitude choisir, avec chances de succès ?

— Nous n'avons que l'embarras du choix ! dit le docteur Lhomond ; car vous me feriez injure en supposant que je resterais sans vous dans cette bonne vieille Europe. Et du Tonkin à Madagascar, nous avons la partie belle, avouez-le !

— Henri, dit doucement Mme Massey, appuyée au bras de son fils, où que nous allions, tu viendras avec nous, n'est-ce pas ?

— Je viendrai vous rejoindre, chère maman, n'en doutez point. Mais, d'abord, j'ai un voyage à faire au Transvaal. Il faut que je voie si Nicole consent à se séparer des siens, ou si je dois attendre auprès d'elle la fin de cette odieuse guerre...

— Puisses-tu nous la ramener bientôt, cher Henri ! dit Colette. Car là où nous serons ensemble, que ce soit au nord, au midi, en pays froid ou chaud, là sera la patrie, n'est-ce pas, et là le bonheur !... Pourvu que je vous aie autour de moi, vous tous que je chéris, la Sibérie ou le Sahara ne me font pas peur, et le pays où Tottie viendra bien et où ma chère maman conservera ses yeux sera toujours mon pays d'élection...

— Et sois tranquille, petite sœur ! on t'en trouvera un soigné ! s'écria Gérard. Dès ce soir je me mets à piocher la carte du monde !... »

André Laurie.

LE BOUILLANT ACHILLE

X



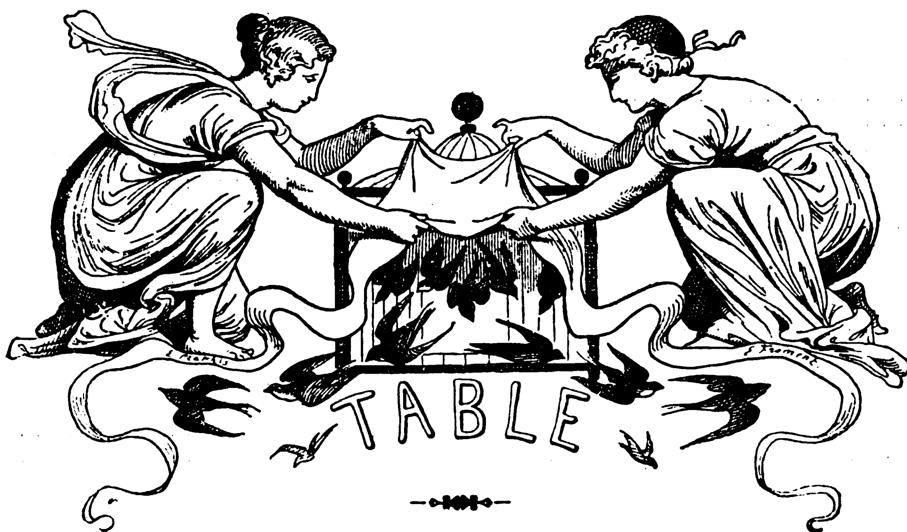
M. Achille s'est amendé, lui aussi. Le bon docteur s'était trouvé là juste à point pour soigner Petit-Pierre. Par bonheur, la blessure n'était pas dangereuse, mais il fallait de longs soins et de la patience, beaucoup de patience, et à Petit-Pierre, et à ceux qui le soignaient. Très repentant, le bouillant Achille s'était institué le garde-malade de sa victime. Qu'était devenue sa pétulance? Jamais on ne vit meilleur garde-malade, plus doux ni plus empressé.



Achille est si bien corrigé qu'on le rencontrait, peu après, se promenant avec Petit-Pierre en pleine convalescence. Il l'empêcha de trop compter sur ses forces et de commettre des imprudences. Achille n'agit plus sans réflexion; il sera désormais le sage, le brave Achille, et non plus le bouillant Achille.

S.

FIN



TEXTES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

NOUVELLE SÉRIE

Tome XIV

GRAVURES



Le Directeur-Gérant : J. Hetzel.